

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME CINQUIÈME



PARIS

TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS

RUE DU BOULEVARD, 7.

1866

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Nº 17. — Mars 1866.

MISSIONS DE NATAL.

I. Le 17 février 1864, deux Pères et deux Frères convers de la Congrégation, six Sœurs de la Sainte-Famille s'éloignaient de la France et se dirigeaient avec bonheur vers la colonie de Natal. Dieu a béni la traversée de nos Missionnaires. Nous allons les suivre à travers les incidents de leur voyage, et les accompagner sur la terre étrangère. Nous ne les quitterons point sans avoir contemplé les premiers fruits obtenus par leurs travaux et leurs fatigues. Ici encore l'homme ennemi suscitera des épreuves et multipliera les dangers; mais nos Pères ne se laisseront pas décourager, et ils auront la consolation d'admettre dans le sein de l'Eglise les prémices des tribus Cafres.

C'est à différentes correspondances que nous empruntons les détails sur le voyage de nos Pères, de Brest à Natal-Colony :

A bord de la Néréide, le 17 *février* 1864. — Nous allons

partir à l'instant, après dix-sept jours d'attente. Marie Immaculée, notre bonne Mère, a voulu que nous mettions à la voile le jour anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles. Elle sera notre Etoile, elle conduira ses enfants par la main, et leur obtiendra une heureuse traversée. Ce matin j'ai célébré la sainte Messe à bord ; nos deux Frères y ont assisté ; ils ont renouvelé leurs vœux. Quel bonheur j'ai goûté pendant la célébration du saint Sacrifice, en pensant à notre chère Famille, à tous les membres de notre Congrégation ! Il est beau de se trouver tous réunis par la pensée et par la prière au pied des autels, priant les uns pour les autres, s'aimant les uns les autres de cette charité qui fait la force et la beauté de notre chère Congrégation !

Nous sommes tous très-contents ; les Sœurs vont très-bien ; elles apprennent l'anglais avec ardeur...

En rade de Palma, capitale de la Grande Canarie, 2 mars 1864. — En quittant la France, je vous avais promis de ne manquer aucune occasion pour vous donner quelques détails sur notre voyage. Je m'empresse aujourd'hui de remplir ma promesse.

Grâce aux bonnes prières qui ont été faites pour nous, la traversée a été assez heureuse. J'espère que tout le monde est aguerri maintenant : sans doute plusieurs membres de la petite caravane ont été éprouvés par le mal de mer, quelques-uns même assez gravement ; mais enfin nous n'avons pas trop à nous plaindre. Les Sœurs ont montré un courage vraiment admirable. Au commencement nous avons tous été malades ; je n'ai pas fait exception, mais le bon Dieu a bien voulu me restituer une parfaite santé, de telle sorte qu'après vingt-quatre heures j'étais devenu un vieux marin, remplissant de mon mieux les fonctions d'infirmier à l'égard du P. Barthélemy, des Frères et des Sœurs ; tous ont été plus ou moins éprouvés.

Depuis que nous sommes en rade tout le monde va bien : une petite promenade à terre a fortifié les jambes et donné du cœur. Somme toute, j'ai grande confiance que le reste de la traversée se fera sans trop de mal ; nous allons être poussés

tout doucement par les vents alizés, et d'ici à longtemps nous n'aurons pas de grandes secousses, du moins d'après le cours ordinaire des choses.

Nous avons eu lieu d'apprendre ce qu'est une tempête en mer : tous en ont ressenti un redoublement de souffrances, ce qui, joint à la peur, suffisait pour inquiéter un peu. Heureusement au milieu de l'orage j'étais toujours ferme et tranquille pour aller consoler les uns et encourager les autres. J'ai joui du plus beau spectacle que puisse offrir la mer en furie, secouant notre navire, et menaçant à chaque instant de l'engloutir. Les ténèbres de la nuit ajoutaient à l'horreur du tableau un charme étrange. Un coup de vent épouvantable déchire les voiles, un cri d'horreur s'élève de toutes parts, et pendant ce temps-là notre excellent commandant est retenu dans son lit par la goutte, mais son sang-froid et la sagesse de ses ordres nous rassurent : je courais du pont aux cabines et des cabines au pont, essayant de donner confiance à nos passagers en les égayant au milieu du danger, et en riant comme si moi-même je n'eusse pas été effrayé du péril : c'était le seul moyen de consoler mes gens, qui finirent par croire que, puisque je pouvais rire encore, ce n'était pas le moment de mourir. Il y en eut cependant plus d'un et plus d'une qui firent leur acte de contrition. Je crois que le diable ne doit pas être charmé de nous voir partir pour toute autre chose que pour lui plaire, et je suis sûr qu'il cherchera plus d'une fois à entraver notre voyage : mais nous ne craignons rien, l'Etoile de la mer nous conduit, nous avons confiance...

Je me promets de faire une relation de tout ce qui pourra vous intéresser durant notre voyage, et je vous l'enverrai.

Cap Town, 16 *mai* 1864. — Vous me pardonnerez encore cette fois d'être si court dans ma correspondance : il m'a été impossible de trouver un moment pour vous écrire depuis notre arrivée ici. Sans doute j'aurais dû le faire depuis longtemps, mais je me réserve de vous envoyer plus tard le compte rendu de tout notre voyage. Pour le moment, soyez heureux, bien-aimé Père, d'apprendre que nous avons fait la meilleure traversée : aucune tempête ; j'en suis fâché pour mon journal,

Le P. Barthélemy a eu la fièvre quelquefois; mais il se porte mieux maintenant. Vous jugerez de notre voyage en apprenant que j'ai dit la sainte Messe au moins cinq fois chaque semaine, c'est-à-dire soixante-dix fois depuis notre départ. Le P. Barthélemy, à cause de sa santé, n'a pu la dire que le dimanche.

Nous sommes arrivés à *Simoun-Bay,* 6 lieues du Cap, le samedi 7 mai. Nous avons failli être jetés à la côte; mais Marie veillait sur nous : nous en avons été quittes pour deux embarcations brisées et quelques autres pertes insignifiantes.

Dans une heure nous nous embarquons sur le *Danois* pour Natal. Nous n'arriverons que dans dix jours. Encore une fois, pardonnez-moi mon laconisme. D'ailleurs vous aurez plus de détails par les Sœurs, qui ont eu plus de temps pour écrire.

Mgr Grimley, vicaire apostolique du Cap, a bien voulu nous recevoir comme un véritable Père, le P. Barthélemy et moi, à l'Évêché, les Sœurs au couvent, et les deux Frères chez des catholiques. Depuis quatre jours nous prenons nos repas chez lui : je ne sais comment reconnaître tant de bonté...

Voici le journal du bord tel que nous avons pu le recueillir en consultant les différentes lettres qui nous sont parvenues; nous suivrons presque jour par jour nos généreux Missionnaires.

4 *mars.* — *La Néréide* quitte Palma; le mal de mer se fait encore sentir avec violence; les passagers gardent le lit. Ils reçoivent les soins les plus assidus, et ceux qui les servent ne sont point fâchés de leur rendre ces services, car ils partagent la nourriture des malades, et c'est une fortune pour de pauvres garçons qui n'ont guère que du biscuit pour tout aliment.

6 *mars.* — Le P. Hidien a dit la Messe dans le salon du commandant, et toute la petite caravane a pu y assister et faire la sainte Communion. Le bon Maître a fortifié tout à fois et les âmes et les corps.

Le 8, le P. Hidien a commencé à faire la prière à l'équipage. Tous les passagers sont bien; le vent est favorable, le vaisseau

marche vite, mais la chaleur commence à se faire sentir; il y a cependant encore un peu de fraîcheur la nuit, ce qui est un grand soulagement. Les Pères, les Frères et les Sœurs ne peuvent que se louer des égards dont on les entouré.

13 *mars*. — La santé est parfaite, mais le souvenir de la patrie se présente avec une force nouvelle. Que d'inquiétudes sur le sort des passagers se calmeraient si on pouvait les apercevoir dans leur navire! Mais ils n'ont que les ailes des vents pour transmettre leur pensée; ils s'éloignent de plus en plus de la France.

Le P. Barthélemy continue de donner des leçons de langue anglaise.

Le P. Hidien a dit à onze heures la Messe à l'équipage; il est à croire qu'il continuera de remplir ce ministère tous les dimanches. La Messe se célèbre presque tous les jours à sept heures et demie dans la petite chambre du P. Hidien. La pieuse caravane y assiste assidûment; l'appartement n'est pas grand; les deux Frères sont à genoux, les Sœurs se tiennent ordinairement debout. Oh! Notre-Seigneur est bon partout et toujours, mais sa bonté revêt de nouveaux charmes en descendant dans ce petit coin de bâtiment d'où l'on n'entend que le bruit des vagues et des matelots! Il devient passager du bord, et il invite ceux qui le connaissent à l'aimer plus encore, en compensation des oublis que lui prodiguent ceux qui ne le connaissent pas.

Le commandant et les officiers sont tous remplis d'attentions pour nos passagers. Le P. Hidien visite les malades de l'hôpital et les prisonniers; les Sœurs se rendent aussi quelquefois auprès des malades, qui reçoivent leurs visites avec plaisir; l'un d'eux est bien malade, et son âme l'est autant que son corps : le Père fait tout son possible pour l'amener à des sentiments de foi; les Sœurs tâchent de lui donner quelques douceurs, mais leurs ressources sont bien faibles. La provision d'oranges faite à Palma est épuisée.

15 *mars*. — La chaleur est accablante; une pluie torrentielle vient encore obliger les matelots à fermer la claire-voie du salon : on étouffe. Hier, la vue d'un navire passant non loin

de *la Néréide* et la saluant gracieusement, a distrait les passagers autant de temps qu'ils ont pu l'apercevoir.

18 *mars.* — Les vents alizés les poussent rapidement vers la ligne en enflant doucement les voiles du navire ; le roulis cesse au grand contentement de tous. Le soir, on peut se promener sans crainte sur le pont. On approche de la ligne et les marins se livrent à de grands préparatifs de fête : depuis longtemps ils se promettent de baptiser toute la caravane ; mais tous leurs désirs ne seront pas satisfaits. Après le dîner, on se réunit sur le pont : déjà le père *la Ligne* est au haut du grand mât d'où il annonce les jeux du lendemain, au milieu des bruits du tonnerre, de la pluie et de la grêle assez bien imités par une décharge de petits pois ; après quoi il descend pour inviter gracieusement les passagers à la cérémonie. Comme marque de distinction, on asperge de farine les plus honorables personnes de la société qui n'avaient pu se mettre en garde contre un pareil hommage. Les Pères et les Sœurs demandent au commandant d'être dispensés d'assister à la fête du lendemain, ce qu'il a accordé bien volontiers en faisant renouveler l'ordre de ne contraindre personne. Les deux Frères n'ont pu échapper au baptême de la ligne, et l'un d'eux, qui s'était fait chercher et qui ne s'était rendu qu'aux injonctions des gendarmes improvisés, a été immergé dans de l'eau goudronnée. Si la pieuse caravane n'a pas accepté le baptême, elle a su faire une offrande généreuse à la quête.

19 *mars.* — Beau jour pour nos chers Missionnaires et pour les deux Familles auxquelles ils appartiennent. Dès le matin, les deux Pères ont célébré la sainte Messe, et on a beaucoup prié pour le Supérieur général ; les deux communautés ont passé la journée ensemble, les Pères ne pouvant circuler dans le bâtiment sans s'exposer à recevoir un baptême que leur dévotion ne désirait pas. Le P. Hidien a lu plusieurs lettres de Missionnaires très-édifiantes et pleines d'intérêt. Le soir, les passagers espéraient pouvoir respirer librement, mais une pluie torrentielle les a obligés de se réfugier dans la cabine du P. Hidien.

Tous les dimanches il y a théâtre à bord; pendant ce temps

généralement, un des Pères fait une lecture pieuse à la caravane qu'ils conduisent.

27 *mars.* — Le Semaine Sainte n'est pas très-édifiante; cependant l'abstinence du Vendredi Saint est rigoureusement observée par tout l'équipage.

Le jour de Pâques est un peu triste : le souvenir de cette belle fête de la patrie est encore trop vivant dans les cœurs.

Le P. BARTHÉLEMY a la fièvre depuis plusieurs jours : le docteur lui fait prendre de la quinine et les Sœurs remplissent les fonctions d'infirmières. Elles sont toutes plus ou moins fatiguées.

16 *avril.* — Calme absolu et roulis très-fort. *La Néréide*, dans ses soubresauts, met tout en mouvement, les personnes et les choses. Pour avoir du repos pendant la nuit, on emprisonne prudemment entre les couvertures des lits les ustensiles de ménage. Depuis plusieurs jours, rien ne distrait nos voyageurs, si ce n'est la vue de quelques albatros qui se promènent autour du navire, et des régiments de poissons qui semblent le saluer de loin.

Une alerte vient troubler la paix : plusieurs cris se font entendre, et on croit distinguer ces mots : *A la mer!* Les Sœurs comprennent que le vaisseau s'enfonce : l'une est saisie d'un effroi terrible, d'autres font leur acte de contrition. Qu'était-ce donc? Une simple lampe qui servait à éclairer pendant la nuit. Il a bien fallu rire du malentendu.

Grande fête : le chef de gamelle est changé. En qualité de convives de la table des officiers, les pieux passagers doivent participer à la fête : ils s'y prêtent de bonne grâce. C'est le second du bord, qui est très-complaisant pour les Missionnaires.

Le roulis est toujours très-fort; il empêche nos marins inexpérimentés de faire leurs promenades du soir, mais il n'empêche point l'exécution du chant militaire, qui retentit sur les flots de l'Océan. Que de scènes curieuses crée le roulis! On peut toujours s'attendre à de nouvelles surprises.

27 *avril.* — Le temps est mauvais : l'espoir de l'arrivée ne se réalise point. Le P. BARTHÉLEMY est toujours souffrant,

et la caravane est éprouvée par cette longue navigation.

1er *mai*. — Le mois de Marie commence : une petite statue de la Sainte Vierge, un tableau de sainte Philomène, deux vases de fleurs et deux chandeliers font tous les frais d'ornementation de la grande cabine : c'est là que se réunissent les Oblats de Marie Immaculée et les Sœurs de la Sainte-Famille. Le P. Barthélemy préside l'exercice et fait une lecture sur les vertus de la Sainte Vierge. C'est le mois de Marie à bord.

Dès le matin, on a pu apercevoir la terre du Cap : quelle heureuse nouvelle! C'est donc une double fête que l'on célèbre pieusement et joyeusement. Le P. Hidien a conservé quelques oranges de Palma : il en fait une salade, et tel est le goûter de nos passagers.

4 *mai*. — *La Néréide* n'avance pas ; le brouillard empêche de voir la terre. Le soir, la mer apparaît illuminée de mille feux. Pendant le jour, un grand nombre d'albatros ont suivi le navire.

5 *mai*. — Nous sommes en face de la baie ; les vents sont contraires, il faut retourner en pleine mer.

7 *mai*. — Nous entrons dans la baie, malgré un vent très-fort. Nous voilà enfin en rade après trois mois et un jour d'embarcation. Oh ! quelles actions de grâces à rendre à la Providence, qui nous a visiblement protégés jusque dans le port! Le bâtiment a failli être jeté sur les rochers ; deux barques ont été brisées, et comme l'eau n'avait plus assez de profondeur, le vaisseau touchait le sable ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à le remorquer et à le remettre en sûreté. L'effroi avait été grand dans l'équipage et même parmi les officiers.

8 *mai*. — Le P. Hidien descend à terre pour prendre quelques informations sur les moyens de nous rendre au Cap, qui se trouve à six lieues.

9 *mai*. — Tous les bagages sont expédiés. Les Oblats et les Sœurs reçoivent la visite du Curé de *Simoun-Bay* et de plusieurs dames françaises et anglaises.

11 *mai*. — Les voyageurs quittent à sept heures du matin *la Néréide*, après avoir pris congé du commandant et des pre-

miers officiers. Le voyage s'effectue gaiement, et à onze heures, Monseigneur recevait les Missionnaires avec une bonté toute paternelle. Sa Grandeur les a fait asseoir à sa table et leur a fait ensuite visiter ses écoles. Pour la première fois les Missionnaires se trouvent en présence d'enfants cafres : ils sont au comble du bonheur. Après ces visites, les religieuses reçoivent l'hospitalité chez les Sœurs de Saint-Dominique. Les Pères logent à l'Evêché, et les deux Frères sont admis dans d'excellentes familles catholiques. Tous prennent leurs repas avec Monseigneur.

Pendant les quatre jours passés au Cap, nos passagers font deux ou trois excursions autour de la ville; ils vont respirer l'air pur des montagnes qui l'environnent. Le temps est magnifique : tout leur paraît plus beau après les longues privations endurées.

Le 16 mai, le P. Hidien chante la Messe dans la cathédrale. Toute la colonie y assiste; extrême pauvreté de l'Église catholique. Ce même jour, nos Missionnaires s'embarquent sur le bateau à vapeur *le Danois*, qui se dirigera vers Natal. L'expression de l'affection la plus dévouée les accompagne sur le navire.

La traversée entre le Cap et le Port-Natal est de trois cents lieues; elle s'est effectuée en onze jours, sans aucun incident remarquable. Sur le bateau à vapeur se trouvent deux ministres protestants et une espèce de religieuse de la même secte se rendant aussi à Natal.

Le Danois est arrivé le jeudi soir, 26 mai, en rade. C'était un beau jour; il eût été bien doux aux voyageurs de pouvoir débarquer ce jour-là même; mais il était beaucoup trop tard. Ce ne fut donc que le lendemain que les Missionnaires purent mettre le pied sur la terre de Natal si longtemps désirée. Chaque voyageur a dû payer 10 francs pour être conduit dans une chaloupe sur le rivage. Là un petit chemin de fer les a transportés à D'Urban, qui se trouve à une petite lieue de Port-Natal.

Le P. Sabon attendait nos voyageurs depuis longtemps. Plusieurs familles s'étaient offertes à les recevoir, car le pauvre

Père n'a qu'un réduit bien petit et bien délabré. Depuis onze ans, c'est moins qu'une masure qu'il habite.

Le 29 mai, il y eut fête solennelle dans la modeste chapelle; les Pères ont chanté la Messe. Le soir, on a béni une magnifique cloche. Les Sœurs ont contribué de leur mieux à la décoration.

Mais donnons la parole au R. P. Sabon : il nous racontera lui-même, dans une lettre du 1er juin 1864, l'arrivée de la pieuse caravane :

Malgré mes nombreuses occupations, je ne veux pas laisser partir notre malle sans vous annoncer l'heureuse arrivée de la nouvelle colonie que vous avez envoyée à Natal : cette annonce, je le sais, réjouira votre cœur. Le vapeur qui l'a conduite ici du cap de Bonne-Espérance a été en vue le 28 dans l'après-midi. J'ai couru aussitôt vers le port; mais il était trop tard pour pouvoir débarquer les passagers. Le lendemain donc, à quatre heures, j'avais dit ma Messe, et à cinq heures, je montais la garde à mon poste, comme un bon soldat, armé de mon parapluie. Enfin, à huit heures environ, j'ai eu l'extrême plaisir de recevoir ce nouveau renfort, au grand ébahissement de nos amis les protestants, dont la plupart n'ont jamais vu de *nonnes* (nuns). Nous avons pris le chemin de fer, et, arrivés à D'Urban, les Sœurs de la Sainte-Famille ont été reçues par Mme Vandamme, native de Bordeaux, qui leur a donné un bon déjeuner. J'ai conduit nos Pères et Frères chez moi, où je leur ai fait commencer le genre de vie que nous menons ici. Tous ensemble nous avons fait une bonne omelette; nous avons eu le courage de la faire sauter, au grand risque de ne déjeuner que par cœur; et si, dans ce modeste repas, on ne voyait point paraître les mets succulents des grands restaurants de Paris, du moins la plus grande cordialité et la plus douce gaieté y ont présidé. Les nouvelles de notre chère Congrégation ont pris une large place et nous ont fait manquer à la Règle en restant trop longtemps à table et en n'observant pas le silence...

J'avais résolu de garder les Sœurs de la Sainte-Famille à D'Urban jusqu'au moment de leur départ pour la Mission des Basutos; mais plusieurs motifs m'ont prouvé qu'il valait mieux les conduire à Pietermaritzburg. C'est demain que nous partons dans l'omnibus, à six heures et demie; nous arriverons vers les cinq heures du soir.

Nous allons tous bien; le P. Barthélemy paraît un peu fatigué, mais j'espère que le beau climat de Natal l'aura bientôt rétabli.

II. Le séjour de nos Missionnaires à Pietermaritzburg s'est prolongé jusqu'au mois de février 1855. Il n'a pas été sans éprouver un peu la patience des ouvriers évangéliques qui n'aspiraient qu'à connaître et à cultiver le champ où Dieu les appelait. L'étude des langues, quelques courses dans le voisinage, les travaux intérieurs partageaient leurs occupations et diminuaient les peines de l'attente. Une lettre du P. Hidien nous raconte rapidement ses premiers essais de Missionnaire; elle est du 1er août 1864 :

Il y avait hier une année que j'ai quitté le Scolasticat et que j'ai commencé les différents voyages que j'ai dû faire pour arriver jusqu'ici. J'aimais à me reporter en esprit, comme je le fais si souvent, au milieu de ces Frères bien-aimés dont je n'oublierai jamais l'affection et dont je ne perdrai jamais le souvenir. Voilà deux mois que je suis à Pietermaritzburg, attendant, avec le P. Barthélemy, l'arrivée de Monseigneur, pour connaître notre destination. Deux mois, c'était bien long pour moi qui aime tant à courir et qui désirais si ardemment commencer la vie de Missionnaire.

Une superbe occasion s'est présentée : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour en profiter. Après bien des difficultés soulevées et toutes résolues à mon avantage, le vendredi 8 juillet, je montai à cheval et je partis en compagnie du R. P. Barret, qui allait dans la contrée faire sa visite annuelle aux catholiques dispersés de toutes parts.

Malgré la fatigue que me promettait mon compagnon, je me suis fort bien trouvé d'une cavalcade de quinze jours, et à mon retour, ma santé était en meilleur état qu'à mon départ. Je remercie le bon Dieu de m'avoir ouvert les déserts de l'Afrique pour exercer mon activité et rassasier mon zèle.

J'accompagnai le Père jusqu'à l'extrémité de la colonie, à deux cents milles de Pietermaritzburg. Là, quelques Boers nous prièrent d'aller plus loin pour les instruire de notre sainte religion : c'était une bonne occasion, et nous devions en profiter. D'un autre côté, Monseigneur nous avait écrit qu'il partait de la station des Basutos vers le 20 juin. Je pouvais espérer le rencontrer sur la route, ou tout au moins arriver en même temps que lui à la ville. Il fut donc décidé que je reviendrais seul. J'en étais enchanté : je voulais un peu m'essayer. Je revins seul, sain et sauf, après nombre d'aventures qui n'ont pas toujours été fort agréables, entre autres la rencontre de deux lions qui, heureusement, avaient rassasié leur faim à la poursuite des milliers de zèbres qui remplissent la contrée qu'ils fréquentent. Mon cheval, effrayé, me fit parcourir une distance effrayante, heureusement dans la bonne route; j'en fus quitte pour une bonne leçon d'équitation, pendant laquelle j'eus la chance de rester solide sur les étriers.

Sur la route, je n'eus aucune nouvelle de Monseigneur, et à mon arrivée j'appris, par une lettre qu'il nous adressait, que son départ était différé jusqu'au 1er juillet; de sorte qu'il ne peut tarder d'arriver.

Le R. P. Barret fait connaître au Supérieur général, dans une lettre du 1er juillet 1864, les occupations des Sœurs de la Sainte-Famille à Pietermaritzburg :

J'ai l'avantage de posséder la Communauté des religieuses que vous avez envoyées pour convertir les Cafres: c'étaient vraiment les six religieuses qu'il fallait; ce sont six rudes Missionnaires qui ne respirent que le combat. Je le crains, le combat sera chaud et opiniâtre : le démon s'est fortement retranché dans cette citadelle de la corruption et de l'hérésie.

Je ne serais pas étonné qu'il fallût du sang pour planter la vraie foi dans des âmes si matérielles et naturellement prévenues contre le catholicisme par les calomnies des ministres protestants. J'ai été agréablement obligé par ma position de pourvoir au bien-être des religieuses dans ma paroisse, car elles s'obstinent à s'appeler mes paroissiennes. Je leur ai procuré une petite maison dans un endroit retiré de la ville et assez proche de l'église ; elles prient et travaillent en attendant que Monseigneur arrive pour les conduire à leur destination. Elles ont une petite chapelle dans leur maison, où j'ai déposé le Saint Sacrement et où j'ai eu le bonheur de célébrer quelquefois la sainte Messe. Il est impossible de leur procurer ce bonheur tous les jours : on dit la Messe chez elles les dimanches et les fêtes, et les jours de semaine, elles assistent tous les matins à la Messe de paroisse. Je leur prêche de temps en temps, et je leur ai ménagé aussi quelques jours de repos. Un beau matin, un char traîné par huit bœufs les transporta dans la campagne, chez une dame irlandaise, excellente personne appartenant à la noblesse de sa nation, qui eut l'obligeance de les inviter à dîner chez elle et à faire une promenade. Le dîner fut servi à l'irlandaise, et les Sœurs purent apprécier toute la cordiale hospitalité qui leur était offerte.

Tous les catholiques, et même quelques protestants, ont visité les Sœurs, qui sont respectées par tout le monde, et traversent les rues de la protestante Pietermaritzburg sans être offensées. Elles ont reçu plusieurs présents destinés à leur Mission. Tout le monde regrette qu'elles quittent notre ville pour aller chez les Cafres, qui, dans l'esprit de nos gens, tant catholiques que protestants, ne se convertiront jamais. On admire leur dévouement.

Mme Bird, une protestante convertie, maintenant la meilleure femme catholique de ma congrégation, leur donne des leçons d'anglais ; elle les trouve écolières soumises et faisant de rapides progrès.

Je crois que le temps n'est pas éloigné où je pourrai avoir trois bonnes Sœurs pour Pietermaritzburg. J'en ai parlé à la

Supérieure, qui pense que trois Sœurs seraient ici bien employées, pourvu qu'il y eût une Anglaise parmi elles. Puisse le bon Dieu écouter mes prières à cet égard et accorder une faveur si précieuse à ma petite paroisse !...

Cependant, de nouveaux retards retenaient Monseigneur auprès des Basutos, et nos Missionnaires ne cessaient d'attendre avec une sainte impatience le moment de son arrivée. Les moindres nouvelles de la Mission faisaient battre leur cœur : leur avidité sur ce point était insatiable. La maladie a éprouvé pendant quelques jours le R. P. Hidien, et la santé du R. P. Barthélemy n'était pas encore complétement rétablie au commencement du mois de novembre. Le R. P. Hidien écrivait à cette époque de D'Urban :

Je suis ici auprès du R. P. Sabon pour l'aider à s'installer dans sa nouvelle demeure. Je vais faire lits, tables, chaises, meubles de tout genre : il n'y a rien de tout cela. Nous faisons notre cuisine nous-mêmes, et la gaieté réjouit tous nos instants. Ma santé est entièrement rétablie.

Nous n'avons pas de nouvelles de Monseigneur : cependant le Basuto qui a apporté ses dernières lettres m'a été d'un grand secours pour les premières notions du langage *sisoutou*. Il a pu nous donner quelques détails qui nous ont fait un grand plaisir. Moseeh est tout dévoué à Monseigneur et à nos Pères ; la maison des Sœurs s'avance rapidement, et déjà le Frère Bernard donne des leçons aux jeunes gens. Il paraît aussi que le R. P. Gérard n'a pas perdu de temps pour instruire ceux qui ont bonne volonté, car ce chef basuto, nommé Fakou, vient à la Messe et suit très-bien les cérémonies. Il chante une hymne à Marie Immaculée, composée par le Père, et nous dit à chaque instant combien il aime les Missionnaires *abaroma* : c'est ainsi qu'il les nomme afin de les distinguer des protestants.

Fakou est mon grand ami, il s'est attaché à moi et il m'est

tout dévoué. « Tu es plein de vie, me disait-il un jour, tu sais tout faire, va! Mosesh t'aimera beaucoup; pour moi, c'est fait, je t'aime beaucoup, *kakoulou*, » répétait-il cinq ou six fois. Que je suis heureux d'entendre des paroles si douces! Ah! avec plus d'impatience encore j'attends le moment d'aller montrer à ces pauvres sauvages combien je les aime moi aussi et combien je leur suis dévoué! Merci, mon bien-aimé Père, de la part que vous m'avez donnée dans nos Missions.

J'ai promis un journal de notre voyage, et j'ai promis aussi de vous tenir au courant de tout ce qui pourra intéresser notre chère Famille : il y a bien des choses que l'on ne connaît pas en France. J'ai déjà ramassé beaucoup de matériaux sur l'histoire de la colonie anglaise de Natal, sur l'histoire des différentes tribus sauvages et sur leurs langues : je me propose de les utiliser.

Pietermaritzburg, 29 novembre 1864. — Enfin nous recevons une lettre de Monseigneur qui est sur le point d'arriver : il n'est plus qu'à quelques journées d'ici.

3 *décembre* 1864. — Après six longs mois d'attente, Monseigneur vient d'arriver. Quel bonheur pour tous! quelle joie! quels transports pour moi! Je ne savais que faire pour témoigner mon contentement. J'aurais presque embrassé les Cafres qui conduisaient le wagon, tant j'avais de plaisir de voir Sa Grandeur!

Parti le 4 novembre, Mgr ALLARD est arrivé ici le 1er décembre, accompagné du bon Père LEBIHAN et de quatre Basutos. Le voyage s'est effectué sans autre accident que d'être restés six jours devant une rivière à voir couler l'eau trop profonde pour le passage du wagon.

Cette arrivée a été retardée par l'absolue nécessité du wagon pour le transport des matériaux destinés à la construction de nos demeures et par la composition d'un catéchisme en sisouto que Monseigneur doit faire imprimer ici.

Il paraît que je vais être envoyé comme avant-garde afin de hâter les travaux des bâtisses. Je suis au comble du bonheur.

On craint la guerre entre les Basutos et les Boers. Dieu fasse

que notre Mission ne soit pas entravée dans la marche progressive qu'il lui accorde !

III. Ces craintes ne se sont malheureusement que trop réalisées. Mais avant que d'accompagner nos Missionnaires sur le théâtre de leur dévouement, voyons ce qui s'est passé chez les Basutos pendant le cours de l'année 1864. On n'a pas oublié le récit de l'ouverture de la Mission faite le 1er novembre 1863. (*Missions*, t. III, p. 37.) La correspondance du R. P. Gérard et de Monseigneur nous fait connaître de plus en plus les mœurs du peuple qu'ils évangélisent, les plans d'amélioration morale qu'ils veulent réaliser, les obstacles qu'ils ont à vaincre et les espérances qu'ils nourrissent toujours dans leur cœur.

Motsi wa Ma Jesus (village de la Mère de Jésus), *chez les Basutos*, 4 *février* 1864. — Nous sommes encore à nos débuts, c'est-à-dire nous sommes encore à étudier nos gens et à chercher la meilleure manière de leur faire du bien. Depuis que j'ai eu le bonheur de vous écrire, les Basutos ont suivi leur petit train. Nous le voyons, il règne parmi eux une grande crainte de devenir chrétiens : ils redoutent la séparation de leurs femmes, car tous sont polygames. Tout est là ! Voilà *le fort armé*. La polygamie pratiquée non-seulement par passion, mais par intérêt : c'est la source de tous leurs revenus, et presque l'unique commerce du pays. Donc, de la part des hommes, grande réserve pour ne pas venir à la chapelle : ils auraient plus de remords qu'ils n'en désirent. Puis ces mêmes hommes empêchent leurs femmes, qui seraient plus accessibles aux bonnes impressions, à se rendre à nos exercices. On dit qu'au commencement, lorsque les Missionnaires protestants prêchèrent aux Basutos, il y eut un grand élan et force conversions. Beaucoup de femmes de Moseslı le quittèrent pour se faire baptiser. Le roi ne s'y opposa point. Mais bientôt après, celles-ci et d'autres retournèrent à leurs polygames. Un très-grand nombre de Basutos furent donc baptisés, mais les

ministres de l'erreur ne pouvant donner la grâce qui fait la force et l'accroissement, grâce qu'ils n'ont pas, ces plantes, faute de la rosée céleste, se desséchèrent promptement, de sorte qu'il y a eu un retour presque universel au paganisme. Le roi laissa baptiser une dizaine de ses fils : je n'en connais point qui n'ait repris les habitudes de la nation; tous ont maintenant plusieurs femmes ; un d'entre eux en a au moins quarante. Voilà les résultats obtenus par nos frères égarés. Ils les ont avoués eux-mêmes dans les journaux. Notre religion a donc perdu quelque chose de son prestige en passant par l'organe de l'hérésie. Nous nous disons quelquefois à nous-mêmes, en raisonnant humainement, qu'il est bien à regretter que les catholiques n'aient pas pénétré les premiers dans cette contrée. Mais sans doute les desseins du Seigneur sont cachés à nos yeux. Toujours est-il que les Basutos ont acquis une certaine répugnance contre la religion. Mais enfin que ferons-nous ?

Nous vivons encore d'espérance. Oui, mon Très-Révérend Père, nous avons dans notre cœur quelque chose qui nous dit : Espérance ! c'est la Mission de la Sainte Vierge. Depuis le commencement, notre Mère Immaculée nous a visiblement protégés et nous a toujours rendu le roi favorable. Mosesh n'a pas cessé de nous aimer et de nous estimer. Dans l'occasion, il prend la défense de notre sainte religion contre les protestants. Il a trop de bon sens pour ne pas voir que la vérité est du côté de la vieille religion que Jésus-Christ lui-même a établie.

« Dernièrement, m'a dit son frère (je vous en ai déjà parlé), nous étions deux à disputer avec Mosesh et nous disions : Ce sont les Romains qui ont dévié de la vérité ; mais le roi ne voulut pas entendre cela. « *Tshé! tshé!* (Non ! non !) je suis persuadé qu'ils ont la vérité. — Et quant à *Maria*, continua-t-il, pourquoi dites-vous que les Romains adorent sa statue ? Ce n'est pas vrai. Voyez ! qui a écrit le nom de Jéhovah sur un papier ! Ce nom, ce n'est pas Jéhovah lui-même, ce n'est que son nom, cela le représente, mais ce n'est pas lui. De même aussi les Romains disent : Cette statue, c'est la statue de *Maria*, mais ce n'est pas elle-même, ils le savent bien.

S'ils honorent la statue, c'est qu'ils pensent à *Maria*, mère de Jésus-Christ. »

Je vous dirai, mon bien-aimé Père, que les ministres ne cessent de nous calomnier dans leurs prêches d'une manière affreuse. Marie, notre bonne Mère, a aussi sa part dans ces blasphèmes horribles dignes de Luther et de Calvin. Mais ces insectes, rampant sur la terre, ne feront tout au plus que de vaines tentatives *pour mordre son talon*, et il sera toujours dit de Marie, mère de Dieu, qu'elle a brisé toutes les hérésies. Chaque fois que j'en ai l'occasion, je suis heureux de venger l'honneur de notre Mère Immaculée, et les Basutos, même ceux qui ont été pervertis, ne peuvent s'empêcher de reconnaître combien il est juste d'honorer et de prier la sainte Mère de Dieu, dans le sein de laquelle Jésus-Christ a pris le sang qui nous a rachetés. Je crois qu'un jour ou un autre Marie se montrera notre Mère, ce qu'elle est véritablement.

Les infidèles au moins n'ont pas honte de chanter partout et continuellement le cantique fait sur l'*Ave Maria*; il est sur l'air de *Unis aux concerts des Anges*. Vous devinez aussi, par la date de cette lettre, que nous avons baptisé notre Mission. Puisqu'on blasphème tant contre Marie, il est bien juste que ses enfants s'efforcent de l'honorer davantage et de réparer les injures qui lui sont faites. Nous avons donc choisi le nom de *Motsi-wa-Ma-Jesus*, c'est-à-dire le village de la Mère de Jésus. Le roi, ayant été consulté, répondit que c'était un très-beau nom.

Puisque vous désirez avoir tous les renseignements possibles sur nos actions, nos vues, nos espérances, permettez-moi d'ajouter quelques détails.

Vous savez qu'à la montagne du Roi il y a une bonne famille catholique. Le chef de cette famille est un Irlandais très-zélé pour sa religion. C'est lui qui a beaucoup fait pour nous justifier aux yeux des Basutos chrétiens de cet endroit, au milieu desquels réside un Missionnaire protestant. Ces Basutos ont déjà commencé à respecter une religion si décriée devant eux, et quelques-uns des principaux, le frère du

roi entre autres, sont à moitié ébranlés et ne savent que dire ni que faire.

Le jour de Noël, Monseigneur a passé la fête dans cette famille irlandaise qui s'approcha des Sacrements. Sur le soir, après notre exercice, je m'y rendis aussi pour faire une instruction aux Basutos. La maison était remplie, les principaux membres de la secte s'y trouvaient. Après avoir parlé assez longtemps, je leur laissai toute liberté de m'interroger. Ils en profitèrent très-volontiers et en usèrent très-largement. Daigne la Sainte Vierge s'intéresser à la cause de ces pauvres gens égarés, dont la position est d'autant plus critique, qu'ils croient qu'il suffit d'invoquer Dieu pour être sauvés !

Nous nous proposons aussi d'aller visiter prochainement un village considérable de Bahlapines, portion d'une tribu résidant sur les terres de Mosesh. On dit que ce sont de bonnes gens, plus portés vers la religion que les Basutos. Il y a là aussi une famille catholique. Cette dernière tribu est déjà à demi civilisée; ils habitent tous un village où ne les a point suivis le Missionnaire protestant.

Une autre source d'espérance, c'est une institution pour les garçons et *peut-être* pour les filles. Je dis *peut-être*, parce que les filles sont une richesse dont les Basutos ne se dépossèdent pas facilement. Nous espérons que les chefs et les capitaines seront flattés d'envoyer leurs fils apprendre à lire, à écrire et à étudier les arts de la vie civilisée. Le roi comprend très-bien nos vues, et nous croyons qu'il nous appuiera de toute son autorité. Aussitôt que nous aurons terminé les bâtisses les plus nécessaires, nous commencerons celles du collége.

15 *mars* 1864. — Nous avons eu des pluies torrentielles tout le mois dernier : l'arrivée du courrier en a été retardée. Il vient enfin de nous parvenir, et nous avons appris la mort du R. P. Vincens. O mon Dieu, comme cette nouvelle nous a terrifiés !

L'assistance des Basutos aux exercices du dimanche est devenue moins nombreuse, soit à cause des moissons qu'ils doivent défendre contre les oiseaux, soit à cause de l'indifférence ou de la répugnance du plus grand nombre pour les vérités

qu'on leur annonce. Il y en a quelques-uns qui ont meilleure volonté, mais ils sont peu nombreux; ils comprennent très-bien et sont déjà avancés pour l'instruction. Ils ont encore le fameux pas à faire. Je vais sous peu leur en parler en particulier. La prudence est bien nécessaire : les Basutos les plus près de nous sont les plus indisposés contre la Mission. Ah! mon très-révérend Père, l'avenir de notre œuvre nous l'avons placé entre les mains de Marie Immaculée! Quand donc aurons-nous de bonnes nouvelles à vous donner de nos Basutos!

Soyez bien persuadé, mon très-révérend Père, que nous ne nous donnerons pas de repos jusqu'à ce que nous ayons ramené la pauvre brebis égarée qui n'a jamais connu son bon maître. Oh! qu'il est douloureux le spectacle de tant d'âmes qui se perdent parce qu'elles n'aiment pas Jésus-Christ! Alors que ces pauvres sauvages ont reçu tant de grâces de Dieu, ils ont cependant l'ingénuité de dire qu'ils ne l'aiment pas.

J'ai appris que, dans la tribu des Barolongs, un fils du chef et le fils de son premier conseiller ont demandé de se faire catholiques au prêtre de Bloomfontein qui y passait. Dans le voyage que nous fîmes avec Monseigneur, nous laissâmes un excellent Catéchisme de controverse à un catholique allemand qui réside dans cette tribu. Nous apprîmes plus tard que le fils du chef s'était mis à le traduire de l'anglais en sa langue cafre. Nous verrons bientôt ce qu'il en est. Il est certain que peu à peu les préjugés tomberont, que la lumière se fera et que notre sainte religion une fois bien connue sera aiméeet embrassée. Mais c'est l'œuvre du bon Dieu, il faut la patience. Cette tribu des Barolongs n'est pas soumise à Moschesh, elle est indépendante. Elle a aussi deux Missionnaires protestants qui ne sont pas trop d'accord entre eux.

Voilà à peu près tout ce que je puis vous dire sur l'état présent de cette Mission. Veuillez la bénir et la recommander aux prières de tous nos frères en Europe et à l'étranger.

Mgr Allard, dans une lettre en date du 15 avril 1864, nous trace un tableau complet des Missions du Vicariat Apostolique de Natal : malgré quelques détails déjà con-

nus, nous la publions en entier : c'est un modèle des rapports semestriels ou annuels que les Vicaires de Missions, les Provinciaux d'Angleterre et du Canada et les Supérieurs des différentes maisons d'Angleterre, du Canada et de France doivent envoyer au Supérieur général :

Motsi wa Ma Jesus (village de la Mère de Jésus), le 15 avril 1864.

Mon très-révérend et bien-aimé Père.

Il vous tarde sans doute de recevoir des nouvelles de notre Mission des Basutos chez lesquels nous sommes établis depuis plus d'un an. Je sais avec quel empressement votre cœur paternel accueille les moindres détails sur les travaux que vos enfants entreprennent pour étendre le règne de Jésus-Christ, surtout chez des nations infidèles. Aussi n'ai-je différé de vous écrire que dans l'attente de voir bientôt paraître le renfort de Missionnaires que vous nous aviez annoncés il y a plus d'un an, et qui, d'après votre récente lettre du 30 décembre, ne devaient pas se faire attendre longtemps.

Avant tout, permettez-moi de soulager notre douleur en mêlant nos larmes aux vôtres sur la perte du R. et à jamais regretté P. Vincens. Le terrible accident qui l'ae nlevé à notre affection nous était déjà connu par la voie des journaux. A ce coup nous avons senti que la Congrégation venait de faire une perte irréparable, et que le Seigneur vous avait enlevé un de vos plus fermes appuis et coopérateurs : j'ai bien compris ce que vous daignez m'écrire, que *si vous êtes résigné, vous n'avez pas encore pu vous consoler de cette perte.*

Votre circulaire imprimée et adressée à tous les membres de la Congrégation a été lue, le 24 mars, au P. Gérard et au Fr. Bernard, les seuls compagnons que j'aie dans cette Mission. Les autres Pères et Frères en auront connaissance à leur tour, si déjà ils ne l'ont pas lue. Je ne connais rien de plus utile pour exciter le zèle des Supérieurs de nos diverses maisons, et pour y maintenir l'esprit religieux. Tout le monde en a goûté

les détails. Dans une seconde réunion, je me propose de toucher les points les plus analogues à nos besoins spirituels.

Je me permets de vous donner ici un aperçu de nos travaux au milieu des Basutos que nous évangélisons en ce moment. C'était le 11 octobre 1862 que, nouvellement arrivés de Natal, nous dressions notre tente à l'endroit même que le roi Mosesh nous avait assigné. Ce poste est des plus agréables ; il est bien abrité. On y trouve des sources abondantes qui nous permettent de cultiver de vastes jardins. Ce qui sera d'une grande ressource pour nos établissements futurs.

Notre premier soin fut de nous bâtir une habitation. Malheureusement nous ne pûmes pas trouver chez les Cafres de l'endroit les services que nous désirions. L'ouvrage traînait en longueur. Cependant nous voyions approcher l'hiver, le froid se faisait déjà sentir, et le séjour sous la tente où nous habitions depuis huit mois devenait chaque jour plus pénible. Mais ce qui nous affligeait bien plus, c'était le retard que l'ouverture de la Mission devait en souffrir.

Enfin, au mois d'avril nous pûmes nous établir dans notre petite maison. Bâtie en briques, elle mesure 30 pieds sur 15. Une partie nous sert de réfectoire et de salon, tandis que deux autres cellules figurent, l'une comme dortoir, et l'autre comme chapelle, où nous avons l'immense bonheur de posséder Jésus-Christ dans le Saint Sacrement. C'était une amélioration que nos âmes réclamaient, et nos corps, il faut le dire, avaient aussi besoin d'un meilleur repos.

Bâtir une chapelle temporaire afin d'y réunir les indigènes, était la seconde démarche que nous avions à faire. Le lundi de Pâques nous en traçâmes le plan sur le terrain. Elle devait avoir la forme d'une Croix, sur une superficie de 85 pieds sur 75, le bois de construction (si l'on peut donner ce nom à quelques pièces toutes tortueuses) ne permettant pas de donner à la bâtisse une plus grande largeur. Nous imaginâmes de faire usage d'un autre genre de construction beaucoup plus expéditif.

Nous célébrions alors le mois de Marie. C'est sans doute à la puissante protection de Marie Immaculée que nous pûmes

activer cette bâtisse. Avec trois Cafres qu'un de nos amis, capitaine de Mosesh, nous avait procurés, nous poussâmes le travail avec tant d'activité, que, dans l'espace d'un mois, nous eûmes élevé les murs à la hauteur que nous voulions leur donner, ramassé tout le chaume et une partie du bois pour le toit. Il va sans dire que, quoique le plus gros travail pesât sur le bon Frère BERNARD, chacun de nous payait de sa personne pour la main-d'œuvre.

Après ce premier résultat si promptement obtenu, nous osions nous promettre de terminer notre chapelle dans deux mois ; mais malgré tous nos efforts, la toiture et les autres accessoires de la bâtisse ne purent être terminés que dans quatre mois ; auxquels il faut ajouter un voyage indispensable que le Fr. BERNARD fut obligé de faire du côté de Natal.

Enfin l'ouverture de la Mission, que depuis longtemps nous désirions avec tant d'impatience, eut lieu le 1er novembre ; nous y figurions avec tous les insignes du pontificat. Le roi Mosesh voulut aussi honorer cette fête par sa présence ; depuis longtemps il en témoignait le désir ; ce fut lui-même qui y appela les principaux et le peuple des environs. Quand le service fut terminé, il nous demanda la permission d'adresser la parole à la foule qui était accourue à la fête. Il se trouvait là huit de ses capitaines, dont il somma la présence pour donner plus d'importance à ce qu'il avait à dire ; il recommanda aux chefs de nous protéger et de nous aider dans nos travaux lorsque nous aurions recours à eux ; mais il avait surtout en vue d'engager son peuple à fréquenter notre Mission. Un passage nous parut fort remarquable et plein de justesse :

« Quoique je ne sois encore qu'un païen, dit-il à son peuple, je suis cependant chrétien dans mon cœur. Il existe, il est vrai, quelque obscurité pour nous, quand il est question de discerner parmi les religions chrétiennes celle qui est la véritable. Cependant, je ne doute pas que si vous venez entendre ces Missionnaires, et que vous vous donniez la peine d'examiner la question, vous ne parveniez à découvrir quelle est la véritable religion de Jésus-Christ. »

Ce grand chef ne cesse pas de s'intéresser vivement pour le

succès de notre Mission. Il témoigne hautement sa satisfaction de nous avoir dans ses Etats au dépit des Missionnaires protestans. En nous remerciant un jour de quelques présents que nous lui avions faits, il ajouta ces paroles remarquables : *Le plus beau présent que vous m'ayez fait, c'est celui de venir vous établir parmi nous;* et ces jours-ci, lui ayant rendu visite, il nous demandait quand nous viendrions prêcher dans le lieu de sa résidence.

Depuis l'ouverture de la Mission, les exercices se font dans notre chapelle, chaque dimanche ; un certain nombre de Cafres s'y réunissent pour assister au service ; le plus souvent nous avons célébré devant eux les saints Mystères, au milieu des chants et des pièces de musique. Une instruction appropriée à leurs besoins leur est adressée. Le P. Gérard, qui est déjà devenu familier avec leur langue, leur développe une vérité de la religion chrétienne pendant un quart heure ; puis, pour s'assurer s'il a été compris, le prédicateur leur expose la même vérité en forme de catéchisme. Quelques-uns des assistants sont alors interrogés, et ils doivent répondre aux questions qu'on leur adresse. Ceux-ci y ajoutent quelquefois leurs propres réflexions, ce qui contribue à rendre le dialogue intéressant et utile pour toute l'assemblée ; on peut voir alors s'ils ont ouvert leur cœur à la vérité. — Ceux qui sont les mieux disposés ne craignent pas d'avouer que jusqu'à présent ils n'ont pas connu le vrai Dieu, qu'ils sont hors de la voie, et qu'ils ne peuvent pas se sauver dans l'état où ils ont vécu, ce qui les amène à conclure qu'ils doivent devenir chrétiens.

Ceux qui n'ont pas envie de profiter de la Mission sont confus et baissent la tête. Après cet exercice, les Cafres vont prendre quelque délassement autour de la chapelle, pour y rentrer une heure après et profiter d'un second service, plus court que le premier. Le Missionnaire continue à leur adresser des questions qui bien souvent se rapportent au sujet qu'il a traité avant midi. On y fait usage des images qu'on leur montre ; ils se prêtent très-attentifs aux explications qu'on leur en donne. Nous n'oublions pas dans ces deux réunions de célébrer les vérités de la religion par des cantiques en leur

langue. Les deux services terminés, le Fr. Bernard fait l'école à ceux qui désirent apprendre à lire.

Nous avons eu lieu de reconnaître que les Basutos forment un peuple très-intelligent, et qui saisit bien vite les vérités de la religion chrétienne. Ces dimanches derniers un homme déjà âgé prit à part le Missionnaire pour connaître de lui quelles étaient les mauvaises coutumes que les Cafres avaient à abandonner pour devenir chrétiens, afin, disait-il, d'embrasser la morale de l'Evangile et venir, lui et sa famille, fixer sa résidence près de la chapelle, pour pouvoir donner une bonne éducation à ses enfants. Cet homme n'a jamais été instruit par le missionnaire protestant; il est païen et polygame. Il y en a qui viennent d'assez loin pour nous entendre. Un capitaine de Mosesh, homme très-intelligent et que le grand chef emploie souvent dans des affaires importantes, se montre, lui et son peuple, des plus assidus à la Mission et des mieux disposés; mais il est polygame. Un de ses fils, jeune homme très-intéressant, est tout à fait catholique dans l'âme, et n'attend plus que le moment auquel nous ouvrirons notre collége pour se livrer entièrement à nous. Nous n'avons pas cependant encore proclamé la loi de l'Evangile sur la polygamie : c'est là, sans contredit, la plus grande difficulté que leur conversion doive rencontrer.

Vous voyez, mon très-révérend Père, que, quoique notre Mission ne soit pas dénuée d'intérêt, elle n'offre cependant encore rien de brillant; elle n'est pas sortie des difficultés de son premier établissement : en un mot, elle n'est que dans son début. Mais, au reste, la vallée où nous sommes établis n'est qu'une seule localité, bien moins disposée à embrasser l'Evangile que d'autres peuplades où l'on aurait bien voulu nous avoir. Nous nous sommes dit à nous-mêmes : Puisque la Providence a permis que nous soyons établis dans ce lieu, faisons-y quelques-unes de ces institutions dont les Basutos ont un grand besoin, et qu'ils désirent beaucoup. Etudions-nous à gagner la confiance de ce peuple qui veut progresser et s'instruire. Alors il sera temps de former d'autres Missions suivant le désir du roi, qui voudrait nous voir établis partout

dans ses Etats. Dans cette vue et faute d'ouvriers et de manœuvres, nous nous voyons obligés de travailler nous-mêmes aux bâtisses pour loger un personnel plus nombreux, et sans lesquelles il nous serait impossible de former aucun établissement. Ce travail, qui est des plus pressants, nous prend un temps bien précieux, et que nous aurions voulu employer à faire des excursions pour jeter ailleurs les semences de la foi.

Nous ne nous sommes pas cependant contentés d'évangéliser les habitants qui environnent notre station. A la distance de trois heures de marche, réside le roi Mosesh ; au pied de la citadelle où il a fixé sa demeure, est une Mission protestante. Le frère du roi a le gouvernement immédiat de ces villages, et, on peut le dire, il est comme le pilier de toute la secte protestante dans les Etats de Mosesh : tous les sectaires ont les yeux sur lui. Il paraît cependant s'être engagé de bonne foi dans l'erreur. Il se montre toujours désireux d'entamer la discussion, et de connaître plus à fond notre sainte religion ; nous avons déjà eu plusieurs conférences avec ce chef en présence des principaux de son peuple. Chacun d'eux a pu tour à tour nous exposer les objections que leur ministre leur a suggérées contre notre sainte religion, ou recevoir la solution qui ne manque jamais de les satisfaire. Il en est résulté que les préjugés qu'ils avaient conçus contre nous sont tombés. Ils sont devenus nos amis, et leur chef lui-même est, dit-on, le mieux disposé de tous. Il en est venu au point de reconnaître que la religion catholique est la seule véritable. Mais il lui en coûte de quitter une secte à laquelle l'attache plus d'un lien. Cependant, prions et espérons.

Dans mes lettres précédentes j'ai parlé des bonnes dispositions qui se manifestent chez les Basutos pour recevoir la foi en Jésus-Christ. Les détails suivants viennent à l'appui de ce que j'ai écrit et nous donnent lieu de croire que si l'hérésie ne nous avait pas devancés depuis plus de trente années, nous aurions trouvé de meilleures dispositions.

Quand les missionnaires protestants parurent dans les Etats de Mosesh, il y eut, nous dit-on, un mouvement religieux :

les Cafres accouraient en foule au prêche protestant. Un assez grand nombre reçurent le baptême. Plusieurs femmes du grand chef l'abandonnèrent pour se conformer à l'Evangile. Mosesh n'y mit point obstacle. Mais qu'arriva-t-il? Comme l'édifice n'avait pas de fondement, il s'écroula. Un grand nombre de femmes qui avaient d'abord quitté leurs maris polygames, retournèrent à leur première union. Il y eut une réaction considérable vers le paganisme. Les Missionnaires protestants le reconnaissent eux-mêmes dans les rapports qu'ils ont publiés ; et aujourd'hui c'est une chose bien étrange de voir un grand nombre de Basutos et les plus considérables d'entre eux porter les noms des Saints qu'ils avaient reçus lors de leur baptême, et cherchant chaque année à agrandir leur sérail. Ce fait a sans doute démontré à Mosesh et aux plus clairvoyants de son peuple que la religion protestante est impuissante pour christianiser un peuple païen ; mais il y a aussi là, ce me semble, une preuve qu'il se trouve dans le cœur de ce peuple quelque disposition à recevoir l'Evangile.

En résumé, nous ne trouvons pas encore un grand élan vers la foi catholique parmi les sauvages qui peuplent les contrées où nous résidons en ce moment. Cela se conçoit aisément d'une population qui, depuis trente ans, se trouve sous l'influence des missionnaires protestants, répandus aujourd'hui en grand nombre dans ce pays et cherchant, à force de calomnies, à inspirer des préjugés contre une religion que ces sauvages n'ont pas encore pu apprécier; mais ce qu'il est permis de constater, ce qui me paraît de bon augure pour nos Missions, c'est que ceux des indigènes qui ont pu se mettre en rapport avec nous déposent facilement leurs préjugés; et ce sont précisément ceux qui ont fréquenté les ministres de l'erreur et qui sont les plus instruits, qui montrent aussi le plus d'empressement à connaître notre sainte religion, et qui l'apprécient le mieux.

D'ailleurs, les Basutos savent fort bien juger le zèle des missionnaires protestants et le réduire à sa juste valeur. Ils s'aperçoivent bien, et ils ne le dissimulent pas, que ces *Evangéliques*, comme ils s'intitulent eux-mêmes, paraissent

avoir plutôt cherché à prendre soin de leurs intérêts que de faire prospérer et de civiliser la population par des institutions nationales. Apprendre à lire à un certain nombre de Cafres bien limité, donner des leçons d'écriture à un nombre bien plus restreint encore, c'est à quoi ils se sont bornés; ce qui ne satisfait pas une nation qui, de tous côtés, est environnée d'établissements européens, et qui veut grandir.

Je dois maintenant dire comment, Dieu aidant, nous nous proposons de réaliser les espérances que nous avons conçues pour la foi catholique chez ce peuple.

Une des œuvres qui fixent le plus notre attention en ce moment est l'établissement d'un collége ou école supérieure, à laquelle les principaux chefs et capitaines pourraient envoyer leurs enfants pour s'y former aux sciences et aux arts de la vie civile. Ces élèves, tous internes, seraient continuellement sous la surveillance de maîtres qui ne négligeraient rien pour implanter dans leur jeune cœur les germes précieux de la foi, les instruire solidement sur la religion chrétienne et leur rendre la vertu aimable, en même temps qu'on formerait leur esprit aux sciences propres à les mettre en état de remplir les places d'honneur auprès du roi et traiter ses affaires avec les gouvernements européens qui sont leurs voisins. Déjà plusieurs nous ont demandé à nous confier leurs enfants.

Cette institution, que nous voulons commencer au plus tôt, ne recevrait d'abord qu'un petit nombre d'élèves, qui s'augmenterait autant que nos moyens et le personnel de la Mission le permettraient. Je ne doute nullement que ce collége ne comptât bientôt une centaine d'élèves, recrutés dans toute la tribu des Basutos. Je n'ai pas besoin de dire que cet établissement sera hautement applaudi. Il jetterait un vif éclat dont le reflet tournerait les esprits et les cœur vers la religion catholique, qui les aurait dotés d'une institution si en rapport avec leurs besoins et leur goût. Nous ne nous dissimulons pas les sacrifices et les soins que demande une pareille entreprise; mais nous comptons sur la Providence, qui, je l'espère, ne nous fera pas défaut.

Une autre œuvre d'une grande importance pour la régéné-

ration de ces infidèles, et qui surgira en même temps que le collége, est un établissement de Sœurs, dont nous sommes principalement redevables à vous, mon très-révérend Père, et aux Religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux, qui ont si favorablement accueilli notre demande, et nous ont envoyé six membres de leurs diverses communautés.

Ces Sœurs viennent ouvrir des écoles pour les personnes de leur sexe, leur apprendre à lire, à coudre, à se faire des habillements. Elles ouvriront un asile aux femmes qui seraient obligées de quitter leurs maris polygames pour se faire chrétiennes. Elles recevront des malades et des infirmes, donneront des remèdes, et en même temps, dans la sphère de leurs attributions, elles exerceront leur zèle pour faire connaître et aimer Jésus-Christ. On conprendra sans peine l'importance que nous attachons à cet établissement, si l'on fait attention que les peuples dans les Etats de Mosesh sont encore à l'état sauvage, et qu'il faut leur apprendre à se faire des habillements. Nos Cafres aimeraient bien à se vêtir à la façon européenne; mais les habits que nos marchands leur offrent ici sont à un tel prix, que quelques personnes riches peuvent seules y atteindre. Il y a cependant ici des troupeaux de moutons dont la laine forme un article assez considérable pour le commerce; mais nos indigènes ne savent pas la travailler et sont obligés de la vendre à très-bas prix à des étrangers. Le pays leur fournirait sans doute d'autres ressources pour s'habiller, en cultivant le chanvre, le lin et le coton; mais ce genre d'industrie leur est entièrement inconnu. Or, je ne connais pas de meilleur expédient, pour faire face à ces divers besoins, qu'un établissement de Sœurs, qui embrassent ces œuvres diverses avec le dévouement et le désintéressement qu'on leur connaît. Quel bien immense pour le pays de Mosesh lorsque les Religieuses de la Sainte-Famille verront ici leur établissement en pleine activité! Quels grands pas ne pourront-ils pas faire alors vers la civilisation, comme vers la religion!

Un autre travail qui ne contribuera pas peu à faire connaître et à propager la foi catholique parmi ces indigènes, est la

publication d'un Catéchisme en leur langue. Les questions devraient y être traitées par demandes et réponses, conçues en peu de mots, mais surtout bien fournies de textes pris dans l'Evangile, et les plus concluants en faveur de notre sainte religion, propres à faire comprendre aux indigènes la fausseté des assertions protestantes en même temps qu'ils porteraient dans leur cœur la conviction de la vérité des dogmes catholiques. La publication d'un Catéchisme en *si suoto* est un travail qui, tôt ou tard, est indispensable; mais nous sommes amenés à ne pas différer ce travail par les considérations suivantes :

Les Basutos, et surtout ceux qui savent lire, sont naturellement *inquisitifs* (pour me servir d'une expression anglaise) : ils aiment à lire et à examiner; ils savent saisir un raisonnement, et il n'y a nul doute qu'un tel ouvrage entre leurs mains ne soit dans le cas de porter la lumière et la conviction dans le cœur de ceux qui ne se laissent pas guider par des préjugés, et d'affermir dans leur croyance ceux qui ont déjà ouvert leur cœur à la foi.

Enfin, nous pensons que ce n'est point assez pour un Missionnaire catholique d'assembler régulièrement les néophytes chaque dimanche, et même dans la semaine, pour soutenir et développer leur foi et leur piété. Il est utile et assez important, pour étendre le royaume de Jésus-Christ, que de temps en temps il entreprenne des voyages et fasse des excursions dans le pays de Mosesh pour faire connaître la religion que nous annonçons et faire tomber les préjugés qui pourraient exister contre nous. Il y a des chefs qui désirent nous voir et nous entendre, et l'expérience nous a prouvé que chaque fois que nous avons paru dans une localité, il en est résulté du bien. Les Basutos se sont montrés désireux de nous faire expliquer la doctrine chrétienne, et nous ont écoutés avec intérêt.

Telles sont, mon très-révérend Père, les œuvres que nous croyons devoir entreprendre comme autant de moyens divers pour faire briller la lumière de l'Evangile au milieu d'un peuple qui est encore assis à l'ombre de la mort, et qui, cependant, aspire à prendre un rang parmi les nations civilisées, et nous

demande à l'instruire. Il nous paraît bien difficile qu'avec de tels éléments la religion catholique, qui, depuis son établissement, a toujours été la vie et le salut des peuples, ne puisse pas former parmi ces infidèles un nombre de vrais adorateurs qui servent Dieu en esprit et en vérité, en même temps qu'ils feront la joie de l'Eglise, devenue leur mère en leur procurant un si grand bienfait.

Toutefois ce n'est pas tout à coup que nous pouvons obtenir ce résultat, l'objet de tous nos vœux. Il nous faut le conquérir par les travaux et la patience. Mais que seraient nos efforts si nous étions seuls dans la lutte, si nous n'étions pas soutenus par les constantes prières de nos Frères et par celles des associés à l'Œuvre de la propagation de la foi, qui, tous les jours, font monter au ciel de ferventes supplications avec le plus grand désir de voir Jésus-Christ connu, aimé et adoré par les nations encore infidèles vers lesquelles l'Eglise envoie ses Missionnaires pour leur offrir les grâces du salut? C'est l'apostolat de la prière, encore plus que nos faibles efforts, qui fécondera le champ qui nous a été confié.

Le tableau de nos Missions serait incomplet si je ne disais pas un mot des deux établissements que nous avons à Natal. Je suis heureux de pouvoir vous dire que ces deux Missions sont toujours dans un état prospère.

La Congrégation de Maritzburg voit chaque année ses membres s'accroître par un certain nombre de ses enfants que l'Irlande nous envoie. La colonie de Natal se ressent aussi des nombreuses conversions qui s'opèrent en Angleterre. L'émigration nous amène parfois des familles entières qui ont abjuré l'erreur. Natal offre son contingent au nombre des conversions qui consolent l'Eglise. Nous avons constamment quelques personnes qui suivent un cours d'instruction pour se rendre dignes d'entrer dans le bercail de Jésus-Christ, et parmi elles quelquefois des gentilshommes. Ces nouveaux convertis sont généralement de bons catholiques. Notre école catholique de Maritzburg donne aussi son fruit. Depuis quatorze ans que nous avons abordé à Natal, il s'est élevé comme une nouvelle génération qui, ayant fréquenté nos classes, a

reçu une instruction religieuse solide et éclairée. On sait que les mariages mixtes ont de tout temps justement alarmé la sollicitude des pasteurs. Ces sortes de mariages sont très-nombreux à Natal, où il n'y a pas encore un nombre de catholiques bien compacte. Nous obtenons cependant un grand résultat par les mesures sages qui sont en activité. Non-seulement nous parvenons à diminuer le nombre de ces mariages mixtes, mais la plupart de ceux que nous ne pouvons pas empêcher sont célébrés suivant les lois de l'Eglise, et la religion des enfants qui naissent de ces unions est ainsi sauvegardée. Il n'est pas même rare que la partie protestante se fasse catholique. Je n'ai pas besoin de vous dire que, par le zèle et les soins constants du R. P. Barret, qui dessert cette Mission de Pietermaritzburg, les sacrements sont toujours plus fréquentés.

A D'Urban, sur le Port-Natal, le R. P. Sabon donne ses soins aux catholiques, qui composent deux classes bien distinctes : les uns sont d'origine européenne, pour la plupart Irlandais ; et les autres sont des hommes de couleur que l'on désigne sous le nom de *coolies*, et que le gouvernement colonial a fait venir de l'Inde pour travailler chez les colons. Le P. Sabon se félicite de ses catholiques européens ; il m'écrit qu'il n'y en a pas un seul qui n'ait rempli son devoir pascal cette année.

Les protestants de la ville de D'Urban ont, l'année dernière, fait vraiment des merveilles en faveur de notre Mission. Par deux fois, d'un commun accord, ils ont préparé un triomphe pour la religion catholique.

Il s'agissait d'abord d'acquérir un lot de terre pour y bâtir nos écoles. La circonstance était des plus favorables. La municipalité allait faire vendre à l'enchère un terrain adjacent à notre chapelle. Il n'a que 150 pieds sur 100, mais il est bien situé pour des opérations commerciales. Si la vente publique doit avoir son cours ordinaire, nous serons obligés de l'acheter à un prix énorme. D'un autre côté, les messieurs de la municipalité ne peuvent pas nous le céder en pur don : le terrain ne leur appartient pas, et ils ne peuvent pas nous favo-

riser plus que leurs ministres protestants. Que fait alors le P. Sabon? Il s'adresse à quelques-uns de ses amis, et leur demande s'il ne peut pas espérer quelque faveur. L'expression de ses désirs a trouvé écho dans tous les cœurs. Tous l'aiment autant qu'ils l'estiment, et pour marque de leur affection, de concert ils s'engagent à ne pas renchérir lorsque le lot sera vendu. Au jour annoncé pour la vente, le P. Sabon se rend sur la place, où étaient rassemblées un grand nombre de personnes. L'officier public proclame le prix légal. Un wesleyen mal disposé contre nous veut faire renchérir. Aussitôt on se met à le siffler, à frapper des pieds et à lui dire des injures, pour son manque de loyauté. Le wesleyen, tout confus, est obligé de quitter la place. Dès lors le P. Sabon ne trouve plus de compétiteur, et le prix de la victoire lui est adjugé. Les messieurs qui avaient favorisé le Missionnaire viennent le complimenter, et l'un d'eux lui parle en ces termes : *Vous pouvez dire à votre Evêque que s'il veut vendre ce terrain, je lui en offre douze mille cinq cents francs, argent comptant.*

Par leur condescendance aux désirs du P. Sabon, ces messieurs ont fait à la Mission catholique le magnifique présent de dix mille francs, que nous aurions été obligés de payer en sus du prix légal.

Le second fait se présente avec des circonstances encore plus singulières. Le Missionnaire catholique de D'Urban, à proprement parler, n'a pas encore d'habitation; il est logé *tout à l'apostolique*. Pour lui donner un abri, on a seulement construit un portique, large de cinq à six pieds, autour de la chapelle, et c'est là que, depuis douze ans, le P. Sabon habite; c'est là aussi qu'il reçoit les gentilshommes anglais qui viennent lui rendre visite.

Sur ce, ces messieurs conçoivent l'idée de lui faire bâtir une maison convenable, ou du moins de lui procurer une partie de la somme nécessaire pour la dépense, bien persuadés qu'une fois l'impulsion donnée, l'Evêque catholique ne manquera pas de faire le reste de la dépense. Mais à quel moyen auront-ils recours pour fournir une souscription convenable? Ce sera

d'organiser un concert public dont le profit doit être les premiers fonds pour la bâtisse. Le P. Sabon n'entre pour rien dans le plan ; il en entend parler, mais il ne peut pas croire que le projet réussisse, tant il est extraordinaire, et cependant à peine est-il lancé dans le public, qu'il excite la sympathie de tout le monde. Chacun applaudit à cette mesure, et chacun veut contribuer à la faire réussir. Ceux qui sont reconnus comme les plus habiles dans la musique s'engagent à jouer et à chanter gratis. La salle de concert est louée sans rétribution. Les églises protestantes et les hôtels fournissent leurs siéges. Le jour et l'heure sont annoncés avec une grande solennité, et tous les billets d'admission sont pris. Enfin, arriva le jour du concert. Un gentilhomme de D'Urban, M. O'Mahony, en a fait la description suivante : « Chacun des habitants de la ville, nous écrit-il, s'est attaché à faire du concert un triomphe. Et ce fut, en effet, un véritable triomphe. L'immense salle était comble. Il eût été impossible de signaler l'absence d'un seul respectable citoyen de D'Urban. Méthodistes, presbytériens, anglicans, tous se trouvaient là réunis. Le concert fut magnifique. Je me rendis à cette fête publique non-seulement pour encourager cette œuvre, mais aussi comme grand amateur de musique. Je fus délicieusement enchanté des pièces qui y furent exécutées. Nous, catholiques, nous ne pouvons que prier pour ce bon peuple de D'Urban. Enfin, le concert a réalisé une somme de soixante livres sterling (liv. st. 60). Jamais réunion semblable n'avait produit une telle somme dans notre petite ville. » La maison du P. Sabon est en voie de construction, les dépenses se monteront à plus de 8,000 francs.

Il me reste à vous parler de l'Œuvre des coolies. J'en ai déjà dit quelque chose dans mes lettres ; mais rien n'a encore paru dans nos annales. Le R. P. Sabon se prépare à vous donner un travail sur cette Mission spéciale ; lui seul peut fournir des détails exacts ; mais il pourrait bien omettre ce qui le regarde personnellement. Ce que je vais écrire pourra suppléer à ce que sa modestie lui fera omettre.

Il y a environ quatre ans que deux ou trois grands navires

venant des Indes abordèrent à Natal; ils étaient chargés de ce que l'on appelle *coolies,* hommes et femmes, que le gouvernement de Natal faisait venir de Madras, de Calcutta et autres villes de l'Orient. Les uns devaient s'engager chez les colons pour cultiver d'immenses plantations de sucre, et les autres devaient être employés aux occupations du ménage. A peine entrés dans le port, quelques-uns de ces hommes de couleur s'empressèrent de demander s'il n'y avait pas dans la ville quelque prêtre catholique. A cette bonne nouvelle, le P. Sabon s'empressa de voler à leur secours avec tout le zèle qu'on lui connaît. Heureusement il savait un peu de portugais, langue que plusieurs des coolies pouvaient comprendre et parler. Le P. Sabon put donc immédiatement se mettre en rapport avec un certain nombre d'entre eux et leur parler de religion. Tous les jours il se rendait au port, qui est à une demi-lieue de la ville; il allait au quartier où ces Indiens étaient campés; il conversait avec eux. Ceux dont il avait gagné la confiance lui en amenaient d'autres; il leur distribuait des croix et des médailles. Les coolies s'estimèrent heureux d'avoir trouvé en lui un père, et le Missionnaire, de son côté, était tout joyeux de voir sa famille catholique s'accroître tout à coup d'un si grand nombre d'âmes; car, sur quinze ou dix-sept cents Indiens, il se trouva que trois cents environ professaient notre sainte religion.

Ces rapports de chaque jour que le Missionnaire avait avec ces coolies furent accompagnés d'un incident que le Seigneur tourna à la gloire du catholicisme. A peine ces Indiens étaient-ils arrivés dans le port, que le bruit se répandit dans la ville que le choléra s'était déclaré dans leur camp. Cette nouvelle, qui, heureusement, était fausse, n'avait pas empêché le P. Sabon d'aller visiter ces chers enfants que la Providence venait de confier à ses soins; mais aucun ministre protestant ne parut parmi les Indiens, quoique quelques-uns d'entre eux se disent appartenir à leur secte; à tel point que les citoyens de D'Urban murmuraient hautement contre leurs ministres, et ne pouvaient qu'admirer le zèle du P. Sabon, qui, tous les jours, allait passer des heures entières au mi-

lieu d'eux, visitant et consolant les malades, et ranimant la foi de ceux qui étaient pleins de santé. Le plus grand nombre des coolies qui étaient païens purent ainsi apprécier le zèle et la charité du Missionnaire catholique ; de telle sorte que lorsqu'il est question de la religion chrétienne, le P. Sabon avait seul le titre d'en être le ministre, quoique les Missionnaires protestants aient aussi essayé de faire des prosélytes chez eux. C'est là une bonne préparation pour en faire des chrétiens.

Je laisserai maintenant au P. Sabon à vous raconter comment il a dû se mettre à étudier la langue tamoule, qui est toute hérissée de difficultés ; quels sont les soins qu'il a à donner à cette nombreuse et nouvelle famille, les obstacles qu'il trouve à les administrer, comme aussi les conversions du paganisme qui sont déjà venues consoler le cœur du Missionnaire au milieu des peines qu'il se donne pour leur procurer les grâces du salut.

Je ne puis encore rien vous dire de la Mission portugaise de Lorenço-Marquez, que le Souverain Pontife a confiée à nos soins, quoique cet établissement ne fasse pas partie du vicariat apostolique de Natal. Ce poste est échu en partage au R. P. Bompart, qui vient de partir de Natal pour se rendre à sa destination. Jusqu'à présent des obstacles s'étaient présentés, et on avait cru prudent d'attendre une meilleure saison pour pénétrer dans cette Mission.

La distance qui sépare Natal de Delagoa peut être parcourue en quatre jours quand on s'y rend par mer ; mais les relations de commerce maritime qui existaient entre ces deux ports ayant cessé, il ne restait plus que la voie de terre pour se rendre à Lorenço-Marquez ; or, il ne faut pas moins d'un mois pour y atteindre de ce côté-là, à travers bien des difficultés et des dangers.

Le cher Père Bompart est parti plein de courage et en bonne santé ; il marche à pied en la compagnie de vingt Cafres, qui portent ses bagages et doivent le diriger, car il paraît que cette route est impraticable pour des chevaux ; il est à la discrétion de ces sauvages, mais il a l'avantage de parler le *zulu*, langue qui est celle de ces guides et d'une grande partie du

pays qu'il a à traverser. Puisse son bon ange le conduire sain et sauf jusqu'à son poste! Daigne le Seigneur lui donner l'esprit de sagesse et de force lorsqu'il aura atteint le lieu de sa Mission, où bien des difficultés l'attendent! Les catholiques de Delagoa sont à peu près dans le même état moral où saint François-Xavier trouva les Portugais de Goa lorsqu'il arriva aux Indes. Ce Père aura sans doute des choses intéressantes à nous dire sur son voyage et sur ses travaux au milieu des Portugais.

Je termine cette lettre, déjà trop longue, et vous prie de vouloir bien accepter l'hommage de la plus sincère affection avec laquelle j'ai l'honneur d'être, mon très-révérend Père, votre très-humble et très-obéissant fils et serviteur.

† M.-J.-François, o. m. i.,
Evêque de Samarie.

IV. Le R. P. Bompart a quitté D'Urban le 18 mai 1864. Quelques jours auparavant il écrivait au Supérieur général :

Il y a huit mois, je semblais promettre prochainement des détails intéressants au sujet d'une nouvelle Mission à laquelle j'étais destiné. Je me trouvais à cette époque à D'Urban, où j'étais venu pour traiter différentes affaires concernant la Mission de Saint-Michel. La difficulté que nous éprouvions de correspondre avec Mgr Allard a retardé leur conclusion, et j'ai dû faire plusieurs voyages de la ville à la Mission et de la Mission à la ville. Sur ces entrefaites arriva la saison des grandes pluies, qui grossissent nos torrents et nos rivières comme des fleuves et les rendent infranchissables pour un temps plus ou moins long : c'était aussi l'époque de l'année où les fièvres sévissent à Lorenço-Marquez. Mon départ devint impossible et fut renvoyé à six mois. Monseigneur ne voulut pas exposer ma vie à un danger aussi imminent.

Nous espérions dans cet intervalle recevoir les Pères qui nous ont été promis : un des deux serait venu avec moi évangéliser les Portugais et les Cafres établis dans les environs de

ce poste. Mais notre espoir ne s'est pas encore réalisé. Cependant les affaires de Saint-Michel sont terminées, les pluies passées et les fièvres s'en vont. La saison est bonne, c'est l'heure de partir. Monseigneur me témoigne le vif regret de ne pouvoir me donner un compagnon, et il n'ose me commander de me rendre à Lorenço à cause des inconvénients de tout genre qu'offre cette Mission. J'ai dû examiner devant Dieu ce que j'avais à faire, et j'ai pris le parti d'ajouter un nouveau sacrifice à bien d'autres. Je vais me mettre en route, au risque de mourir seul à 120 lieues du plus rapproché de mes frères, si la mort vient me surprendre dans ces régions brûlantes du tropique. J'ignore complétement comment je pourrai correspondre avec vous et avec Mgr Allard : il n'y a pas de communication entre Lorenço et Natal. Toutefois je ferai mon possible pour donner de mes nouvelles. Actuellement ma seule force, c'est la confiance en Dieu et en vos bonnes prières. Si mes lettres ne vous arrivent pas exactement, n'en accusez point mon cœur, mais le manque absolu de moyens de communication. Pour recevoir de Basuto-Land une réponse il nous faut deux mois : qu'en sera-t-il de Lorenço ?

Adieu donc, mon très-révérend Père, je vais commencer un voyage de 30 à 40 jours de marche : je le ferai à pied en compagnie de quelques Cafres non chrétiens, pour me rendre dans un pays que j'appellerai désert, quoiqu'il y ait beaucoup de monde. J'y vais avec courage et confiance. J'ignore quelle sera l'issue de ce voyage, car dans ces régions il faut toujours s'attendre à quelque nouvel incident. Voici deux ou trois faits assez récents. Cet été j'ai eu à traverser la rivière *Umkonieri* au moment où le courant grossissait à vue d'œil. Le Cafre à qui j'avais promis 25 sous pour m'aider à la franchir arriva bientôt au plus fort de l'eau et, la trouvant plus profonde qu'il n'avait cru, s'arrêta tout à coup pour demander une augmentation de salaire. J'avais de l'eau jusqu'au menton, et je sentais que le niveau allait bientôt dépasser mon nez. Ce n'était pas le lieu favorable à une discussion ; il était difficile de s'échauffer au moment où l'eau

glaçait tous mes membres. Voyant cependant qu'il prenait toute l'allure du capucin dont parle l'histoire, je me rappelai le tour du renard dans la fable, et je fus très-heureux de pouvoir persuader à ce sauvage que nous ne traiterions jamais mieux cette affaire que lorsque nous aurions rendu à nos esprits le calme et la chaleur dont le fracas et la fraîcheur du courant les privaient, et qu'avant tout, pour être sûr de sa paye, il devait sauver la vie à son payeur. Je vous assure que ce fut avec bonheur que je touchai l'autre rive, que j'avais craint un instant de ne pouvoir atteindre.

Une autre fois j'arrivai près d'un torrent qui ne mesure ordinairement que 3 pieds de profondeur sur 10 de largeur. Un orage subit le grossit tellement, que mes Cafres et moi nous dûmes courir à toutes jambes pour nous sauver avec nos bagages, car tout eût été emporté par ce torrent devenu un fleuve d'environ 15 pieds de profondeur sur 300 de largeur. Tout stupéfaits, et remerciant Dieu, nous fûmes obligés de rester vingt-quatre heures sur la rive avant d'oser tenter de franchir le courant. J'aurais une infinité d'autres traits semblables à vous raconter, mais laissez-moi vous dire un mot de l'hospitalité cafre.

Après avoir fait douze lieues à pied dans un seul jour, l'estomac se trouvait assez allégé le soir. J'avais besoin d'un bon souper, et j'osais l'espérer d'un Cafre qui s'appelait l'ami du P. Gérard, et en cette qualité il se disait mon ami le plus grand que la terre puisse porter. Il ouvrait une bouche qui allait presque jusqu'aux oreilles pour me payer de grands mots, mais tout cela ne rassasiait guère mon pauvre gaster. Je le priai de me laisser coucher chez lui, parce que j'étais fatigué et que j'avais faim. « Certainement, me répond-il en me montrant sa grande bouche, je t'aime tant ! » Il me prépara une place d'honneur à côté de son chien, car chez les Cafres ces animaux sont plus respectés que bien des hommes. De plus, malgré tous les compliments qui sortaient de sa bouche, je dus lui demander à manger, il ne s'empressait pas de m'offrir quelque aliment. Après mille tours et détours, il m'apporta douze grains de blé de Turquie, disant que c'était

par considération pour moi, et qu'il n'aurait pas fait cela pour tout autre. Vous pouvez croire, bien-aimé Père, qu'il était facile de rêver la nuit avec douze grains de *méalis* dans l'estomac. Il faut vous dire que cet homme avait mangé de la viande tout le jour, et comme il était rassasié, il ne pouvait concevoir que les autres eussent faim. Le lendemain, bien qu'il eût plusieurs pots de bière, il n'eut garde de m'en offrir ; il élargit encore sa grande bouche pour me souhaiter un heureux voyage et me recommander surtout de n'avoir pas faim, vu qu'il m'aimait tant ! C'était bien là la charité d'un sauvage.

Une autre fois je dus entrer de force chez un Cafre qui me refusait de me laisser coucher chez lui, faute de place, disait-il, quoiqu'il eût treize huttes à sa disposition. Comme il était nuit, je ne voulais pas m'exposer à la compagnie des loups. J'appelle mes compagnons de route, et, mettant mon bâton en avant, j'entre violemment, et je soutins la discussion bien avant dans la nuit avec celui qui voulait me faire sortir. Ce qui me donna l'avantage, c'est que, me trouvant près de la porte, je la fermai, et mon adversaire fut privé tout à la fois de la liberté de sortir et de recevoir le secours qu'il appelait. Je dormis donc comme par violence chez ce sauvage qui se donnait d'abord comme si hospitalier.

C'est quelques jours après avoir tracé ces lignes que le R. P. Bompart prit le chemin de sa nouvelle Mission. Le R. P. Sabon nous a transmis tous les détails qu'il a reçus sur le voyage et le séjour de notre cher Missionnaire. Il écrivait de D'Urban le 1er octobre 1864 :

Le R. P. Bompart est parti d'ici le 18 mai ; il est arrivé à Lorenço-Marquez le 20 juin environ ; il était accompagné de huit Cafres. Il a été obligé de traverser plusieurs districts dangereux, difficiles et très-malsains. Enfin, après une longue marche et plusieurs rencontres très-désagréables, il est arrivé à son poste sain et sauf, et a été assez bien reçu du gouverneur.

Lorenço-Marquez ou Delagoa-Baie est situé dans le canal du Mozambique ; c'est un lieu visité par des fièvres très-dangereuses. Le P. Bompart, quelques jours après son arrivée, en a été atteint et est tombé assez gravement malade, au point de ne pouvoir célébrer la Sainte Messe. Je viens de recevoir encore une lettre de lui ces jours derniers ; il me dit qu'il va un peu mieux, quoiqu'il se trouve toujours bien faible, mais sa position s'est compliquée de nouveaux embarras qui font craindre pour le succès de sa Mission ; le gouverneur est venu le visiter et il lui a formellement déclaré qu'on ne voulait pas de prêtre étranger dans ce pays, et qu'il eût à faire sa soumission à l'archevêque de Goa ou à se retirer immédiatement. D'ailleurs voici quelques détails extraits des lettres que j'ai reçues :

« *Lorenço-Marquez*, 19 *août* 1864. — Comme c'est probablement la dernière occasion que j'aurai cette année pour vous écrire par terre, je ne veux pas la manquer. Je pense que vous avez reçu toutes les lettres que je vous ai adressées. En ce moment je me trouve mieux que je n'ai été : grâces à Dieu, je suis assez fort pour pouvoir dire la Sainte Messe à peu près tous les jours. J'ai eu trois fois la fièvre depuis que je suis ici, et le Seigneur se plaît à me faire passer par d'assez rudes souffrances. Les peines morales s'unissent aux peines physiques. Le gouverneur m'a dit que son gouvernement s'opposait formellement à ce qu'un prêtre non portugais exerçât le saint ministère avant d'avoir obtenu la permission de S. M. le roi de Portugal, et que, d'après un privilége accordé à la couronne portugaise, aucun ordre du Pape ou des Evêques ne peut être mis en exécution dans les Etats de Sa Majesté sans autorisation de sa part. Vous comprenez sans peine qu'il est bien douteux que le roi de Portugal approuve la séparation du district de Lorenço-Marquez de la province du Mozambique et sa jonction au vicariat apostolique de Natal. La première chose à faire, ce serait de bâtir une église, car mes Portugais ne veulent point assister à la Messe dans une maison privée. Ils n'ont pas la foi du moyen âge que je leur supposais le jour de mon arrivée, quand ils vinrent

presque tous me baiser la main. Leur conduite ne traduit point le sentiment religieux que cet acte de foi et de soumission semblait manifester. Tenter de bâtir une église, c'est se lancer dans une entreprise qui durera au moins deux ans ; les Cafres sont les seuls ouvriers que l'on emploie ici, et ils travaillent comme ils l'entendent. Ne vaudrait-il pas mieux inviter les Portugais à préparer tout ce qui est nécessaire pour la célébration du culte et le logement du Missionnaire, et aller attendre à Natal la conclusion des négociations avec leur gouvernement? Le ministère est nécessairement frappé d'impuissance, en face des oppositions qui lui sont suscitées.

« La statistique donne à Lorenço-Marquez une population de 1061 âmes, dont 884 Cafres établis dans le pays, 60 Européens, parmi lesquels il faut compter 50 soldats, une quinzaine d'Indiens, et le reste est composé de métis. Les alentours de la ville sont parsemés de gros arbres verts, ce qui offre un assez joli aspect, mais tout est inculte, car il n'y a pas un seul fermier dans toute la contrée. La baie est beaucoup plus grande, plus vaste et plus belle que celle de Natal, mais je ne sais pourquoi l'air est si funeste aux étrangers. Les grandes personnes ne s'acclimatent que difficilement, c'est à force de soins et de dépenses ; mais les enfants qui viennent du dehors ne s'acclimatent pas : une mort prématurée les attend infailliblement. Je n'ai aperçu depuis mon arrivée que trois enfants blancs. J'ai pu constater aussi que l'esclavage existe pour un grand nombre de Cafres.

« Le gouverneur a toujours été très-bon pour moi ; il est rempli d'attention et de civilité, mais il ne me permet aucun exercice public du saint ministère. Il faut en passer par là pour éviter de plus graves inconvénients.

« La pénurie en provisions et en objets de première nécessité est complète. Tout est hors de prix, et ce que l'on trouve dans les magasins date de plusieurs années ; la farine est si vieille, qu'elle est souvent immangeable. Les habitants font directement leurs commandes ailleurs et le commerce intérieur est nul. Il y a de l'eau-de-vie parce que les Cafres en boivent. Monseigneur m'avait conseillé de me retirer chez

eux, si le gouvernement venait à s'opposer à mon ministère, mais je ne puis suivre ce conseil, les Cafres sont pires que les blancs.

« 29 *août* 1864. — J'attends une décision sur le parti que j'ai à prendre. Ma position ne s'améliore point. Je n'ai personne à la Messe le dimanche, et je ne puis en aucune manière exercer le saint Ministère. Le gouverneur vient de me déclarer qu'un prêtre ne pourra remplir ici ses fonctions à moins qu'il ne se soumettre à l'archevêque de Goa, et ne renonce à la juridiction de Natal. Vous voyez que les difficultés au lieu de diminuer ne font qu'augmenter ; que mes Supérieurs parlent et j'obéirai... Je vais beaucoup mieux, et s'il ne survient de rechute, j'espère guérir avec l'aide de Dieu. »

Nous lisons dans une lettre de Mgr Allard, à la date du 28 décembre 1864 :

Le P. Bompart est encore à Delagoa, d'où il m'écrit que tous les quinze jours il est attaqué par la fièvre qu'il vient à bout de dissiper par des remèdes. Il est à se débattre ainsi avec la maladie de ce pays, mais il a encore plus à se débattre avec les catholiques de l'endroit, qui persistent à ne vouloir recevoir aucun prêtre, s'il n'est pas envoyé par le roi de Portugal ; l'original du bref du souverain Pontife qu'il a porté avec lui, et par lequel nous sommes chargés d'administrer cette chrétienté ne dit rien aux cœurs de ces catholiques qui sont dans la voie du schisme. Toutes communications avec Delagoa sont maintenant interceptées, à cause des pluies et des rivières ; très-probablement il quittera ce poste. Le P. Bompart a si peu d'espoir de s'y établir, qu'il recommande surtout de ne pas lui envoyer un compagnon, dans la crainte sans doute de multiplier les difficultés que les Portugais font pour accepter son ministère. Aucun d'eux ne vient à la Messe, les enfants qui naissent sont baptisés par des laïques ; il paraît qu'il ne trouve pas non plus les Cafres des environs bien disposés à recevoir les vérités de l'Evangile. Comme l'on voit, la position de ce cher Père à Delagoa n'est pas des plus agréables : il faut

beaucoup de courage pour y tenir. Il a bien besoin de nos prières !

Cette position critique s'est prolongée jusqu'au mois de juin. A cette époque, par suite des ordres qu'il avait reçus de Mgr Allard, le R. P. Bompart a repris le chemin de Natal. Le R. P. Barret, dans une lettre du 4 juillet 1865, parle ainsi du retour de notre Missionnaire :

Le R. P. Bompart est arrivé bien fatigué ; il va beaucoup mieux maintenant ; je tâche de le fortifier contre les atteintes de la fièvre qui l'attaque encore de temps en temps. Je prévoyais un peu que le résultat de sa Mission serait ce qu'il a été, nul et sans profit : j'ai vu quelques colonies portugaises, et je connais dans quel état elles se trouvent au point de vue religieux. On prenait le P. Bompart pour un espion du gouvernement anglais. Je crois que l'excellent Oblat a rempli une des missions les plus pénibles qui aient jamais été confiées à un Père, j'ose dire la plus pénible.

Ecoutons encore le P. Bompart racontant à un de ses compagnons de noviciat quelques incidents de sa vie de Missionnaire. On verra que le séjour de Lorenço-Marquez ne lui a rien fait perdre de sa douce et franche gaieté :

Pietermaritzburg, 8 *août* 1865. — C'est sous les tropiques qu'est venue me trouver l'aimable lettre que vous aviez confiée au bon Frère Moran. Je vous en remercie beaucoup, car elle me fit grand bien dans le profond isolement où je me trouvais alors. Elle me donna à comprendre combien différente est la position d'un Oblat, relégué à 120 lieues du plus voisin de ses Frères, de celle dont jouissent ceux qui sont placés au sein d'une intéressante Communauté comme la vôtre. Je ne doute pas qu'un cœur généreux et brûlant d'amour pour Notre-Seigneur ne se fût sanctifié en très-peu de temps dans le premier cas. La guerre, la famine et la fièvre qui s'y trouvaient n'enseignent pas mal le mépris que l'on doit faire des choses

de la terre comme on nous l'apprenait au Noviciat, mais trêve à la mysticité, s'il faut en croire le P. FOUQUET. — Un saint homme me disait en France : On peut s'accoutumer à tout, excepté à être trop bien. Cela est vrai : on finit par tout regarder d'un œil indifférent, coucher dans la boue et à la belle étoile, marcher la nuit sans lune ni lumière, errer avec la pluie sur le dos, manquer de déjeuner ou de dîner suivant les circonstances, et quelquefois des deux le même jour, sans trouver le souper ; tandis que lorsqu'on ne jouit pas de tous ces agréments, lorsqu'on est au sein du bien-être, on fait des châteaux en Espagne, on se figure que tout ce qui est loin est préférable à ce qui nous entoure ; de là naît cette inquiétude d'esprit dont le diable sait si bien tirer parti. Dans les cas dont je viens de parler, on est tout occupé de ses propres misères, on s'inquiète peu de la politique des Etats et des Empires.

Un jour, dans un voyage, surpris par la nuit, je perdis mon chemin : impossible de le retrouver; pas même en reniflant comme certains animaux, bien que mon nez eût labouré la poussière et autre chose... J'avance, je recule, je retourne, et après plusieurs marches et contre-marches je me trouve au bord d'un abîme où j'allais me précipiter, lorsque le bruit sourd d'une cascade vint heureusement m'avertir du danger. Je reviens sur mes pas, je crie, j'appelle; rien ne me répond, si ce n'est quelques animaux qui poussent un hurlement sauvage et s'enfuient en me causant un frisson passager. Une bonne partie de la nuit ainsi passée, j'arrive sans le savoir et par erreur près d'une hutte cafre, et comme, parmi ces tribus, ceux qui marchent la nuit sont toujours supposés malfaiteurs, son propriétaire allait me prendre au collet lorsque je lui crie : « Halte-là! je suis le Missionnaire de ces pays : je ne fais de mal à personne; si tu ne ne veux pas croire à ma parole, fais ce que tu voudras, mais prends garde à ce bâton qui pourra me servir d'argument. » Le Cafre s'apaise, m'offre l'hospitalité, et c'est dans sa hutte que l'aurore vint me surprendre : hélas! elle ne tarda pas d'arriver, et je dus recommencer ma course. Ce n'est pas une vieille histoire que je

vous raconte : il n'y a pas trois mois qu'elle s'est passée.

Une autre fois, après une journée pénible, j'arrive, avec un petit nombre de Cafres qui m'accompagnaient, dans un village où nous demandons l'hospitalité. Le chef de la *kraal* ou village nous oppose mille difficultés, et finit cependant par me dire : « Je veux bien te traiter, parce que je suis généreux. » Nous attendîmes encore près de deux heures, assis sur la terre avec la fraîcheur du soir. Enfin, il nous introduisit dans une hutte où il y avait tant de boue, qu'en Europe on n'aurait jamais consenti à y introduire les animaux qui ne se nomment pas en bonne compagnie. Aussi trouvai-je un lit moelleux, mais bien frais, dans cette terre détrempée. Empressés de sortir de là, nous nous acheminons à la suite d'un Cafre qui disait connaître la route, et nous arrivons bientôt au bord d'une large rivière que nous ne pouvions traverser, soit à cause du volume de ses eaux, soit à cause de la présence des crocodiles qui y habitent. Presque entièrement environnés par ce courant inconnu à toute notre bande, nous cherchions un passage sans oser le franchir. Derrière nous s'étendait une forêt sans chemin, séjour des hippopotames et des buffalos. L'herbe nous venait à la ceinture, nous avions les pieds dans l'eau et la pluie sur les épaules. Après une journée semblable, pleine de tâtonnements, nous fûmes obligés de retourner le soir par le même chemin que nous avions suivi le matin, sans déjeuner, sans dîner et sans espoir d'un souper quelconque. — Croyez-vous que l'on puisse faire des châteaux en Espagne en pareils cas?

Dans une autre circonstance, voulant hâter la besogne, je partis de bon matin avec mes Cafres, me confiant à la bonne fortune. Le déjeuner ne nous pesait pas et ne nous dérangea point; le dîner non plus : il nous fut impossible de nous procurer la moindre nourriture. Le jour se passe, la nuit arrive, et point de hutte pour nous coucher. Mes Cafres crient et tempêtent contre les pierres et les trous auxquels se heurtent leurs pieds. Enfin, après une marche qui avait duré de six heures du matin à neuf heures du soir, nous abordons une kraal cafre; mais les habitants avaient fini leur repas, et il est d'usage

qu'une fois le repas terminé, personne autre n'est supposé avoir faim. On ne recommencerait pas à cuire, y eût-il l'Empereur ou la reine Victoria. Aussi, force nous fut d'invoquer le sommeil en attendant le lendemain. Ayant aperçu ce jour-là près d'une hutte des indices qui me firent croire à la présence d'une vache, je me hâtai de demander un peu de lait pour remettre mon estomac. Ma demande fit rire tous les habitants de la kraal. C'est que dans ce pays il n'y a pas de vaches; mais les buffalos y sont si nombreux et si hardis, que pendant la nuit ils s'approchent jusqu'à trois pieds des huttes cafres. Voilà pourquoi ils riaient; mais moi je ne riais guère, car j'avais faim. Il parut enfin un pot à moitié plein d'un je ne sais quoi de pâteux, de gluant et de noirâtre qui soulevait le cœur. Il fallut bien s'en contenter; quelques racines que l'on nomme *patates douces*, firent oublier le passé et préparèrent à l'avenir, et c'était fort à propos.

A quelque distance de là nous arrivâmes un beau jour chez un Cafre où tout annonçait le confortable. Je fus introduit dans une hutte spacieuse en compagnie de seize sauvages; plusieurs animaux y étaient abrités. L'habitation eût été bonne si elle n'avait manqué de pavé et de toiture. Pour y entrer, il fallut se coucher par terre, se tourner sur le côté, et faire usage de ses mains et de ses pieds. Le sol de la hutte était si bien labouré, qu'avec les doigts on aurait pu creuser jusqu'à un pied de profondeur. Avec tout cela on était encore heureux d'être au sec. Chacun prend ses quartiers et s'endort; j'en fis de même après avoir compté quatorze étoiles par le trou qui correspondait à mon nez. Deux heures s'étaient à peine écoulées, lorsque arriva une averse. Ces trous qui permettaient auparavant de compter les étoiles, introduisaient alors force pluie. Chacun se débrouille et se barbouille de fange en criant : « Oh ! il pleut partout ici ! » On se heurte, on se pousse, mais sans pouvoir mettre au sec ni ses pieds ni sa tête. Aussi la nuit parut-elle fort longue, et le point du jour était-il fort désiré. On se trouve heureux de sortir de ce bourbier aux premières lueurs du matin. On se frotte à qui mieux mieux dans le torrent voisin pour retrouver sa propre couleur, puis on se remet en route.

Inutile d'entrer dans le détail des incidents divers qui se sont succédé dans le cours de ce voyage, peut-être vous seront-ils racontés ailleurs. Vous désirez sans doute savoir le succès de ma Mission sous les Tropiques ; le voici en deux mots : j'y trouvai des milliers de Cafres ; mais au lieu d'être si bien disposés que de faux rapports me l'avaient fait espérer, du premier au dernier, ils ne voulaient pas plus entendre parler de religion que de l'an 40. De plus, des raisons politiques de la part d'un gouvernement étranger paralysèrent complétement mon ministère, et après une longue attente, pleine d'ennuis et de souffrances, je fus obligé de prendre mes bâtons et mes quilles, et de retourner à Natal.

Et maintenant à une autre ! Je me prépare à porter mes pas ailleurs, et cela dans peu de temps. Laissez-moi vous dire que tous nos Pères et Frères de Natal se portent bien. Le P. Sabon est comme un patriarche à D'Urban. Le P. Barret dessert une fort belle et intéressante Congrégation d'Irlandais à Pietermaritzburg, où le Frère Tivenan se dévoue à l'éducation d'environ soixante enfants. Tous les autres sont avec Mgr Allard chez les Basutos, où ils auraient déjà baptisé quelques catéchumène scafres, si la guerre ne les avait point troublés. Espérons que le Seigneur arrangera toutes choses pour le mieux.

(*La suite au prochain numéro.*)

MISSIONS DU CANADA.

VISITE DU R. P. VANDERBERGHE.

Mon Très-Révérend Père,

C'est avec bonheur que j'obéis à votre désir paternel de communiquer à la Famille entière quelques notes de voyage, dont j'ai chargé mon portefeuille dans ma course de vingt-deux mois. J'ai pu voir le bien que font nos Annales auprès de ceux de nos Pères qui sont séparés de la famille et du monde civilisé par des distances énormes. Chaque jour ils bénissent votre sollicitude paternelle, qui leur a donné le moyen d'assister aux travaux et aux développements de la Congrégation; car partout le véritable Oblat ne vit que pour cette chère Société, réunie par la Très-Sainte Vierge sous sa bannière immaculée. D'ailleurs, bien-aimé Père, je regarde comme un devoir de dire à tous mes Frères les consolations et l'édification que j'ai rencontrées auprès de ceux des nôtres qui évangélisent les pays lointains où j'ai dirigé mes pas: leurs sacrifices et leur dévouement de chaque jour seront pour moi un stimulant continuel à supporter avec patience les petites souffrances de notre vie calme, douce, égale, qui s'écoule dans l'abondance et dans les joies de la Famille. Il me semble que je dois même un témoignage de reconnaissance envers tous ceux dont les prières m'ont accompagné durant ce voyage, prières qui ont été si efficaces, qu'une protection visible de la divine Providence m'a entouré tout le temps. Il faut dire aussi que partout nos Pères se sont étudiés à me faciliter les moyens de m'acquitter de ma Mission, et je dois à la sollicitude prévoyante de Mgr Taché en particulier d'avoir

fait les courses d'un vieux Missionnaire de sauvages sans éprouver la moindre fatigue. Je commence donc mon récit en demandant une grande indulgence pour le fond et la forme de mon travail ; je ne me flatte que de la bonne intention de faire plaisir.

Le 10 décembre 1863, après avoir célébré notre grande fête avec nos Pères de Liverpool, nous prîmes place sur le steamer *le Jura*, le R. P. Bernard, le R. P. Ryan et moi. Le R. P. Gigoux, par une inspiration digne de son zèle, vint ensuite nous rejoindre pendant que le bateau était en rade à Londondery, où il relâche pour prendre les dépêches de l'Irlande. La mer fut très-mauvaise dans le canal de Saint-Georges, et tous les voyageurs lui payèrent leur tribut. Nous eûmes même quelques inquiétudes sur le R. P. Ryan, qui fut très-souffrant l'espace d'une semaine. Mais la mer se calma peu à peu, et pendant plusieurs jours nous pûmes contempler l'Océan dans sa majestueuse sérénité. Le cher P. Gigoux nous offrit un modèle de courage, de gaieté et d'activité : malade lui-même, il se faisait un devoir d'aller visiter les pauvres émigrants irlandais qui étaient à bord ; il le faisait avec tant de charité, que tous les passagers en furent dans l'admiration.

Nous abordâmes à Portland le treizième jour de notre navigation, dans la nuit du 22 au 23 décembre. A la première lueur de l'aurore, le R. P. Ryan et moi, nous sortîmes du bateau pour chercher une église, afin d'y célébrer la Sainte Messe : il y avait si longtemps que notre âme jeûnait ! On nous criait de prendre un bon manteau, mais bah ! à quoi bon ? Nous étions à peine en plein air, qu'il nous sembla que nous perdions le sentiment de nous-mêmes : les oreilles, les mains, les pieds, tout devenait insensible. C'est que le thermomètre marquait 16 degrés Réaumur ; il nous aurait fallu un casque de poil recouvrant les oreilles et les joues, des mitaines et un gros surtout. Nous arrivâmes presque gelés à l'église catholique, où nous fûmes cordialement accueillis par Mgr Bacon, jeune et savant prélat, qui rit beaucoup de notre méprise d'Européens; Sa Grandeur voulut bien restaurer nos forces par un bon déjeuner.

Portland est une ville de trente mille âmes, dont un cinquième est catholique. Cette proportion entre les catholiques et les dissidents est à peu près celle de la population entière des Etats du nord, quoique dans plusieurs villes les catholiques soient plus nombreux. Portland ressemble aussi à toutes les villes du nouveau continent; le commerce est concentré dans un espace où sont réunis les *stores* et les *offices;* tout autour de ce centre, les villes s'étendent au loin par des rues larges, droites et bordées d'arbres; toutes les maisons sont isolées les unes des autres ou entourées de plantations. Portland est le port du Canada pendant la saison d'hiver, alors que des blocs de glace obstruent le Saint-Laurent et les mers environnantes.

Bientôt nous montâmes en chemin de fer et nous prîmes la direction de Montréal. Chemin faisant, nous entrâmes en relation avec les Yankees, car nous traversions la Nouvelle-Angleterre, en premier lieu nommée Nouvelle-Belgique. Le pays fut d'abord occupé par les Hollandais; ils jetèrent les fondements de New-York, dont le premier nom fut Nouvel-Amsterdam. Plus tard ils cédèrent la place aux Anglais, que les sauvages, dans le génie de leur langue, appelèrent *Ankais, Yankais,* d'ou vient, dit-on, le nom de Yankee donné aux Carthaginois modernes, *punica gens.* Ceux-ci, non moins que les Hollandais, furent les ennemis des Français établis dans la Nouvelle-France, et suscitèrent contre eux la bravoure féroce des Iroquois, qui ont immolé tant de braves Missionnaires, comme les Basciani, Jonges, Lallemand, et ont menacé plus d'une fois de ruiner la colonie naissante de Ville-Marie, devenue la ville opulente de Montréal. Aujourd'hui le pays des Iroquois est une contrée richement habitée, coupée en tous sens par des routes et des chemins de fer. Le P. Bernard eut soin de nous avertir quand nous touchâmes le sol canadien; mais ne l'eût-il pas fait, nous nous en serions aperçus, même au milieu de la nuit, par la différence des mœurs, des habitudes et du langage.

Nous arrivâmes à Montréal, après avoir passé le Saint-Laurent dans le pont tubulaire de Victoria, qui mesure 9,000

pieds : c'est une des merveilles dont se glorifie le génie moderne. Je ne remarquai pas alors le site ravissant de la vraie capitale du Canada, assise au pied d'une belle montagne dont les flancs se garnissent de plus en plus de charmantes habitations. Montréal, ville de cent vingt mille âmes, a le privilége d'être port de mer à plus de cent lieues de la mer ; ses constructions sont magnifiques : de tout cela je ne vis d'abord que les deux tours jumelles de l'église Notre-Dame, dominant le fleuve et la cité, et réclamant encore en faveur du premier nom donné à la ville par une colonie chrétienne et pieuse.

Il me tardait, non moins qu'à mes compagnons de voyage, de retrouver des Frères, et, laissant nos bagages aux soins d'un Canadien fidèle, nous nous rendîmes en quelques instants à Saint-Pierre. L'accolade fraternelle fut bien douce, mais je compris aussitôt que ma présence rouvrait une plaie dans tous les cœurs ; le nom si aimé du P. Vincens était sur toutes les lèvres. J'étais envoyé pour continuer son œuvre et réaliser ses dernières pensées ; elles n'avaient eu pour objet que le bonheur de la province du Canada ! !

Ce premier tribut payé au souvenir du regretté défunt, la joie expansive qu'inspirait la veille de Noël reprit le dessus, et on comprit une fois de plus la sollicitude du Supérieur général. D'ailleurs nous assistions à un de ces triomphes de la grâce qui rendent heureux le cœur du Missionnaire : à la Messe de minuit, je vis une communion de 2,500 hommes. Quel beau spectacle offrit alors la vaste et majestueuse église de Saint-Pierre ! J'en aimai davantage le peuple canadien, encore robuste dans sa foi et fier d'être catholique. Quel hommage aussi au zèle et au dévouement de nos Pères ! Ce serait peu de louer la magnificence des constructions élevées à la gloire de l'Église par leurs soins audacieux : une chose plus belle, c'est de voir le respect et l'amour de la population du quartier à l'égard des Oblats ; tout Oblat y reçoit une ovation. Le faubourg de Québec, habité autrefois par le rebut de la ville, se distingue maintenant par sa piété et son zèle religieux ; c'est la seule partie où les protestants n'ont pas pu s'établir. Nos

gens y connaissent leurs Pères ; ce sont des brebis fidèles qui comprennent la voix du pasteur.

Notre regretté P. Léonard a été surtout l'homme populaire de ce faubourg : son nom ne sera pas oublié de sitôt parmi ces bons Canadiens. A mon arrivée, je le trouvai déjà affaissé : il était en proie à des souffrances atroces qu'il ne pouvait dissimuler; la maladie faisait chez lui de continuels progrès; et comme cet état inquiétait tout le monde ! En l'embrassant j'éprouvai un sentiment des plus douloureux causé par un pressentiment que sa gaieté ne pouvait dissiper. Ce bon Père avait tant de droits à mon affection ! Ne lui dois-je pas le bonheur de ma vie, le bonheur d'être Oblat ?

Le souvenir de sa longue et cruelle maladie m'amène à parler immédiatement d'une Providence maternelle, qui veille sur nos Pères dès qu'ils sont atteints par une épreuve de ce genre. J'ai visité le P. Gigoux, le P. Léonard et plusieurs autres Oblats dans l'Hôtel-Dieu, où ils étaient soignés, et j'ai admiré la sollicitude dont ils étaient entourés. L'Hôtel-Dieu ! que ce nom n'effraye point. Il est difficile en France de se faire une idée juste de cette belle institution. Les Sœurs de Saint-Joseph, venues de France au Canada dès le commencement de la colonie, exercent ici la charité dans toute sa perfection. Leur communauté possède des ressources considérables; elle sait les employer de manière à mériter l'estime et la reconnaissance du pays entier. Il y a quelques années qu'elles ont reconstruit leur hôpital sur le versant de la montagne ; ce sont des constructions magnifiques, dont une aile tout entière est réservée au clergé ; des appartements parfaitement disposés communiquent avec la chapelle et avec le reste de la maison : c'est là que l'Evêque, le Prêtre, le Religieux reçoivent dans leurs maladies les soins les plus délicats. Plusieurs de nos Pères se plaisent à reconnaître qu'ils y ont retrouvé la santé et la vie. La Congrégation a à acquitter envers la pieuse communauté de l'Hôtel-Dieu une dette de reconnaissance : notre vénéré Fondateur s'en est rendu l'interprète en lui donnant une participation à tous nos mérites.

Les relations de nos Pères avec toutes les communautés religieuses de Montréal ne laissent rien à désirer.

Je ne dois pas oublier de dire la part qu'a eue dans toutes nos œuvres le vénérable Evêque de Montréal ; personne n'ignore que ce fut lui qui ouvrit à notre Société la carrière des Missions étrangères. Dès les premiers rapports que Mgr Bourget eut avec notre bien-aimé Fondateur, il avait su comprendre cette grande âme ; aussi a-t-il été de tout temps plus qu'un ami ou un protecteur pour les Oblats, il a été et il est encore un père pour notre famille canadienne.

Dès le lendemain de Noël il fallut se séparer de nos Pères de Montréal, et le soir même du 26 décembre j'arrivai à Ottawa, accompagné du R. P. Ryan. Le télégraphe nous avait devancés, et les deux communautés nous attendaient à la descente des chars ; quelques minutes après nous recevions la bénédiction du premier Evêque de la nouvelle capitale du Canada ; Mgr Guigues nous reçut avec cette bonté paternelle qui fait comprendre aussitôt que, revêtu de la plus haute dignité, l'Evêque n'en demeure pas moins un frère avec des Oblats. Ici encore la joie était tempérée par des souvenirs douloureux, et involontairement la pensée se reportait vers le R. P. Vincens. Plus que tout autre je devais être sensible à ces marques de regret, car plus que tout autre j'avais à regretter le vénéré défunt, qui avait été tout pour moi et qui avait dirigé toute ma vie religieuse.

Ce fut donc avec transport que je saisis une occasion favorable pour me rendre à la Rivière au Désert, et accomplir sans retard un devoir filial qui était dans le vœu de tous. Nous nous déterminâmes à partir le surlendemain et aller chercher les restes d'un serviteur si cher à la Congrégation, et dont les vertus vivront longtemps dans le souvenir de tous. Certes, je ne pouvais mieux commencer la Mission que je venais continuer en son nom et au nom du Supérieur général.

Le R. P. Tabaret s'offrit à m'accompagner : l'un et l'autre couverts de fourrures, nous pûmes, pendant deux jours, braver impunément les frimas et les vents nord-est du Canada.

Une épaisse couche de neige recouvrait la terre ; du mois de novembre au mois d'avril, la neige ne disparaît pas dans ces contrées, si différentes de celles de l'Europe. Deux coursiers habitués aux voyages des chantiers firent glisser notre *sleigh* avec une rapidité merveilleuse ; le trajet s'effectua en deux jours. D'abord les routes étaient égales, unies et frayées par de nombreux traîneaux qui portent aux chantiers la farine et le lard ; les habitations étaient nombreuses et proprettes. Mais au second jour nous nous enfonçons dans des bois épais de cyprès et de pins ; la teinte noirâtre de ces arbres, se réfléchissant sur la blancheur de la neige, semblait exprimer notre deuil ; les routes devenaient raboteuses, les ponts établis sur les cours d'eau ne nous inspiraient pas de confiance, et l'architecture des maisons prenait la forme la plus primitive, comme on les voit dans les pays où commence la colonisation : ce sont des troncs d'arbres équarris sur deux faces et superposés les uns aux autres ; les fissures sont fermées par de la boue : tels sont les murs de l'habitation. Que de fois nos Missionnaires n'ont pas d'autre gîte !

Nous arrivâmes au Désert vers le déclin du jour ; les bons Pères Déléage et Babel ne furent pas peu surpris ; à cette surprise se mêla un autre sentiment, quand ils apprirent que nous voulions leur enlever un trésor que la Providence leur avait tristement confié. Dès notre arrivée nous fîmes une prière sur cette tombe chérie, et le lendemain, après avoir déblayé la neige, la pioche disputa à la terre des restes précieux. La gelée n'avait pas encore pénétré bien avant ; nous dûmes laisser le cercueil exposé à toute l'action de l'air. Quelles émotions partagèrent mon âme ! Je pensais à la couronne qu'une vie laborieuse avait méritée, et je voyais de mes yeux les ravages de la mort, cette mort qui avait trompé tant d'espérances, brisé tant de cœurs... Je voyais le lit glacé de la Gatineau. Je voyais l'endroit où la Famille avait perdu un de ses fils les plus aimés !...

Je passai en ces lieux la fête du nouvel an, et je fus consolé par le dévouement que nous manifesta la petite population naissante du Désert ; notre deuil avait été le leur, et dans cette

circonstance encore ces bons catholiques voulurent donner un nouveau témoignage d'attachement envers la Congrégation : il auraient voulu faire cortége au convoi funèbre, mais nous nous y refusâmes pour plusieurs raisons, entre autres à cause de l'intensité du froid.

L'habitation bien modeste de nos Pères est bâtie sur la propriété que le gouvernement réserve aux sauvages algonquins, peu nombreux en hiver, mais qui aiment à y camper pendant l'été, afin de profiter de l'enseignement de la religion. La chapelle occupe la partie supérieure de la maison, placée sur la déclivité d'un rocher. Bientôt, sans doute, le R. P. Déléage aura élevé à la gloire de Dieu un nouveau sanctuaire, lui qui a déjà bâti plusieurs églises dans les environs. Ce lieu est appelé *Désert de Maniwaki*, c'est-à-dire l'éclaircie de la terre de Marie ; désert, dans ce pays, signifie tout endroit où la terre est libre, où la forêt est coupée. L'on y prie volontiers ; il y a même un commencement de pèlerinage à la Mère des Douleurs, et, à plusieurs fêtes de l'été, tous les environs envoient un pieux concours de fidèles.

C'est Mgr Guigues qui a eu la pensée d'établir des Missionnaires dans ce lieu alors inculte, sur le haut de la rivière Gatineau. La tactique de l'Evêque d'Ottawa est de se porter en avant de la colonisation, qui s'étend toujours en remontant les rivières ; autour d'un poste de prêtres et d'une église les colons catholiques s'arrêtent volontiers, tandis que les colons protestants s'éloignent. Règle générale : là où ils ne peuvent dominer, les protestants ne s'arrêtent pas. Cette raison a déterminé Monseigneur, il y a deux ans, à envoyer trois de nos Pères prendre possession d'un poste aux sources de l'Ottawa, à Témiskaming. De ce côté aussi la colonisation fait des progrès et refoule les pauvres sauvages.

Pour attirer les colons au Désert, nos Pères se firent colons eux-mêmes. Ils y possèdent des propriétés très-étendues sur lesquelles ils ont fait construire des moulins : de jour en jour les habitations se rapprochent, et le Désert sera bientôt un beau village. Le travail de nos Pères y est immense ; ils ont à soigner cinq stations différentes, où ils vont dire la Sainte

Messe de temps en temps et faire accomplir aux chrétiens les devoirs religieux. De plus, pendant l'hiver, ils doivent visiter les chantiers, c'est-à-dire les ateliers de bûcherons qui s'établissent par groupes de dix, vingt, trente, quarante, au milieu des forêts, pour les dépouiller de leurs richesses. Quand les cours d'eau sont gonflés par la fonte des neiges, on leur confie ces bois, qui arrivent jusqu'à la grande rivière sur laquelle on construit les cages au moyen desquelles ces magnifiques produits sont portés à Québec.

La visite des chantiers est une œuvre extrêmement fatiguante, mais aussi très-utile. Ces bûcherons sont la plupart des jeunes gens venus de tous les points du Canada ; abandonnés à eux-mêmes, ils se livrent à bien des excès. Cependant le prêtre est presque toujours le bienvenu. Il arrive vers le soir, et, après avoir causé quelques instants, le Missionnaire sort sa croix, il invite à la prière, à la confession, qui est le remède souverain aux grandes misères. On ne saurait dire tout le bien qui se fait, ou plutôt tout le mal que l'on empêche. Cette œuvre est surtout celle du R. P. Reboul ; il l'achève et la perfectionne en surveillant ces jeunes gens quand ils passent à Ottawa, où est l'entrepôt général des chantiers. Il n'y en a pas un seul qu'il ne connaisse et dont il ne sache l'histoire ; il les cherche partout et leur fait la chasse comme un chasseur au gibier ; il faut qu'ils le subissent, et au besoin il se servira de son bâton. Du reste, tout lui est permis : jeunes gens et bourgeois, tous s'inclinent devant l'autorité qu'il s'est adjugée. C'est assez dire quelle rude tâche ce Père et ses compagnons se sont imposée : l'hiver dernier il a visité avec le R. P. Tissier soixante-quatre chantiers, et plus de quinze cents jeunes gens se sont confessés.

Pendant l'été le travail change ; alors les Pères s'embarquent dans le canot, et, de lac en lac, de rivière en rivière, ils vont porter les secours de la religion aux pauvres sauvages retirés dans cet immense espace qui s'étend des rives de l'Ottawa et du Saint-Laurent jusqu'aux côtes de la mer d'Hudson. Ce travail est partagé, d'un côté, vers l'est, par le R. P. Arnaud et les Missionnaires des Bethsiamits, qui, tantôt

dans le Labrador, tantôt dans l'intérieur des terres, évangélisent les Montagnais et les Esquimaux.

De l'autre côté, vers l'ouest, les Pères de Témiskaming ont un champ plus vaste encore : ils visitent les Missions d'Abbitibi, d'Albany et autres que l'on connait depuis longtemps. Mais devant eux s'ouvrent des contrées immenses où ils n'ont point encore pénétré ; en s'avançant vers l'ouest on irait retrouver les Missionnaires de la Rivière Rouge, mais une distance de quatre cents lieues les sépare, et jamais le Missionnaire ne l'a parcourue ; là se trouvent cependant des âmes à sauver, des âmes qui appellent le prêtre. Les Pères Jésuites possèdent deux Missions sur le lac Huron et le lac Supérieur, mais eux aussi ne pénètrent pas à plus de trente lieues à l'intérieur ; toutes les tribus sauvages disséminées sur ce territoire presque inconnu appartiennent à une même race, à celle des Algonquins. Quoique ces tribus aient des noms différents, tels que Ottawais, Manitoulins, Cheppeweyans ou Sauteux, elles ont toutes pour le fond du langage l'idiome algonquin. Les Hurons étaient la classe noble et guerrière de cette race qui s'était attachée à la France. Les Iroquois les exterminèrent presque complétement au temps où les Anglais et les Français se disputaient ces régions. En réunissant dans un total approximatif les différentes populations et celles qui habitent les contrées confiées à Mgr Faraud, on obtient un chiffre de 80,000 âmes, et selon l'estimation la plus probable, de 120,000.

Revenons au Désert, dont ces détails nous ont éloignés. Après trois jours passés avec les Pères Déléage, Babel et le pauvre P. Corbett, qui nous inspira tant de pitié, nous retournâmes à Ottawa, accompagnant notre précieux dépôt. Cette fois le trajet dura trois jours ; la première nuit, le corps fut déposé dans la chapelle de la Visitation, dépendance du Désert. Le lendemain, nous passâmes la nuit à Wakefield, où nous reçumes la plus cordiale hospitalité de la part du curé, jeune et digne prêtre, élève du R. P. Tortel. Enfin la veille de l'Epiphanie, nous arrivions à Ottawa. Le corps fut reçu à l'entrée de l'église de Saint-Joseph par la communauté, le

séminaire et le collége. Le double cercueil fut ouvert, et une dernière fois nous pûmes revoir les traits maintenant méconnaissables du bon et regretté P. VINCENS. Après le chant d'une absoute, le cercueil fut descendu sous le plancher du sanctuaire, où l'on avait préparé un tombeau. Montréal réclamait cette tombe, mais le pieux désir de l'Evêque d'Ottawa devait l'emporter.

Le lendemain de la fête, Monseigneur officia pontificalement; les Oblats étaient nombreux; l'émotion était vive et profonde; le grand séminaire, les élèves du collége, un bon nombre de fidèles et une députation des Sœurs Grises assistaient à ce service funèbre.

Ce fut en quelque sorte sur cette tombe entr'ouverte que je me présentai à mes Frères et que je leur adressai les premières paroles. Après un intervalle de près de deux ans, je devais les revoir encore tous réunis dans ces mêmes lieux, pour leur dire les paroles d'adieu, les embrasser, et de là revenir en France porter de leur part les consolations les plus douces à notre premier chef et Père. Ah! bien-aimé Père, quels souvenirs pour moi!...

La ville d'Ottawa, vieille de trente ans, devient maintenant capitale et en prend quelque peu les allures avec ses quinze mille habitants; ses rues spacieuses et régulières se remplissent d'habitations de bon goût. Elle est agréablement posée sur les rives de l'Ottawa, près d'une chute pittoresque que l'on a appelée les Chaudières. Les eaux tombent en forme d'entonnoir d'une hauteur de 20 pieds environ; au-dessus on voit sans cesse un léger nuage qui donne l'idée d'une chaudière en ébullition. Dans le lointain, vers le nord, l'œil découvre les coteaux qui bordent la Gatineau et la rivière des Lièvres; de tous les autres côtés, l'horizon s'élargit, et peu à peu les forêts se reculent. En 1828, le gouvernement fit commencer un canal qui devait relier l'Ottawa au lac Ontario, afin que les bateaux pussent communiquer de Montréal avec les mers intérieures, richesse de l'Amérique du Nord, sans passer par le Saint-Laurent, qui sert de frontière entre le Canada et les Etats-Unis. Au point de jonction du canal et de

l'Ottawa, le colonel By traça le plan d'une ville, ce fut Bytown, et plus tard Ottawa. L'histoire religieuse du pays appartient tout entière à notre Congrégation. Jusqu'en 1844, les colons de Bytown n'avaient que les visites du Prêtre. Les Oblats s'y fixèrent cette année-là et se mirent à l'œuvre. D'abord, ils se portèrent de tous les côtés, bâtissant en tous lieux et mettant tout en mouvement. Actuellement le diocèse compte plus de quarante paroisses, et il en est peu que nos Pères n'aient pas desservies. A Ottawa même, sous le génie créateur du R. P. Telmon et, plus tard, de l'infatigable P. Dandurand, l'on vit surgir une cathédrale aux proportions imposantes : deux flèches découpées à jour s'élancent vers le ciel. Cette cathédrale, dédiée à l'Immaculée Conception, est placée en face du Parlement, dont elle est séparée par un ravin profond qui partage la ville en deux : la haute et la basse. Le Parlement est une construction vraiment grandiose, en style gothique. Cent tourelles et pignons de toutes formes donnent à l'ensemble du monument, par lui-même un peu bas, un aspect imposant. J'ai remarqué surtout la bibliothèque ; c'est une belle rotonde adossée au corps principal de l'édifice. Quant aux œuvres de la religion, elles n'avaient pas été surpassées avant cette construction, et on croit même que ce sont les établissements catholiques qui ont déterminé le gouvernement à choisir Ottawa comme siége du Parlement.

Mgr Guigues éleva avec rapidité un collége vaste et spacieux dans lequel le R. P. Tabaret, soutenu par des dévouements admirables, déploya son activité durant quinze ans, soit pour achever des constructions importantes, soit pour organiser un cours d'études sérieuses dans un pays où ni les familles, ni les positions, ni les esprits ne sont fixes. Ce collége prend une forme régulière à mesure que les populations sont plus assises.

Avec le collége, Monseigneur établit un grand séminaire dans lequel il a eu à la fois jusqu'à seize aspirants au sacerdoce. En même temps les Sœurs Grises multipliaient leurs établissements sous la direction de nos Pères; elles ont pensionnat, écoles, hôpital, etc. ; elles se préparent à élever dans

le plus beau quartier de la ville, une maison d'éducation digne d'une capitale.

Jusqu'à ce jour, les Oblats sont seuls à exercer le ministère, soit à la cathédrale, soit dans les deux autres paroisses de la ville. Dans la ville haute, le R. P. Mac Grath songe à bâtir, avec le secours de ses généreux Irlandais, une grande et belle église, qui sait ?... une future cathédrale : ce serait compléter l'œuvre commencée, soutenue et poursuivie par la Congrégation, sous la direction de Mgr Guigues. Dès à présent les Oblats peuvent céder la place en ville comme ils l'ont fait à la campagne : les travaux de défrichement sont à peu près terminés. Le travail a été rude, il l'est encore pour tenir en respect une population aventureuse et passagère, conjurer les dissentiments que fait naître l'esprit national, maintenir la domination au catholicisme dans un pays où la population protestante n'est pas inférieure. Il est à craindre que la présence du gouvernement ne donne aux dissidents un relief qu'ils n'ont pas eu jusqu'ici.

Voilà, mon bien-aimé Père, une légère esquisse de ce que les enfants de la famille font à Ottawa ; ailleurs vous reconnaîtrez encore les Oblats à leurs œuvres. Dans les divers diocèses du bas Canada, la Congrégation poursuit l'œuvre des Missions ordinaires comme en France ; partout nos Pères obtiennent les plus beaux succès. Le vétéran de ces Missionnaires d'outre-mer, le R. P. Lagier, a recueilli les suffrages les plus empressés de la part de l'archevêque de Québec. L'épiscopat du Canada aime et protége notre Congrégation. Nos Pères ont su s'acquérir l'estime et l'affection de tous les clergés. Vous savez combien les provinces du bas Canada sont catholiques : les populations y sont encore dociles à la voix du prêtre et elles ne méprisent pas les dons de Dieu. Le clergé y est formé dans des séminaires. La domination anglaise respecte la législation du Canada, et les droits de Dieu et de l'Eglise ne rencontrent aucune de ces entraves qu'on leur oppose dans des contrées qui se disent libres et éclairées. Il y a observation de la loi du dimanche, liberté pour la parole de Dieu, déférence aux décisions de l'Eglise et respect de sa propriété. Toutefois, le

protestantisme fait des efforts inouïs pour envahir ce bon peuple canadien si attaché à l'ancienne foi et aux pratiques chrétiennes. Malheureusement, les moyens à l'usage ordinaire du protestantisme, la séduction par la calomnie et la puissance de l'or, font des victimes. Les passions politiques remplissent aussi leur rôle ; des miasmes d'indifférentisme et de progrès matérialistes planent sur ces religieuses contrées, amenés d'au delà des frontières par des vents délétères. Les admirateurs de la protestante Angleterre ne manquent pas ; il y a des Canadiens qui récusent leur langue nationale et préfèrent l'idiome saxon ; à ces symptômes de division se mêlent des idées religieuses qui tendent à substituer une religion élastique et libérale au joug du Seigneur devenu trop lourd et trop vieux. Que le Seigneur protége ce beau pays ! que Marie Immaculée le bénisse ! Peut-on douter que la miséricorde divine ne conserve la foi à ces généreux Canadiens demeurés fidèles, sous l'empire de circonstances qui auraient dû être fatales à leur piété ? La Providence en a fait un boulevard de l'Eglise dans le nouveau monde, et c'est de là qu'est sorti un essaim de Missionnaires qui ont porté la connaissance de Jésus-Christ dans toutes les régions en deçà et au delà des montagnes Rocheuses. Les prêtres canadiens ont été leurs premiers apôtres et ont ouvert la voie à nos Missionnaires de la Rivière-Rouge, de la Colombie Britannique et de la rivière Mackenzie. Il y a bien des motifs d'espérer pour l'avenir. Le Canada possède un clergé nombreux et édifiant. On sait que l'influence des messieurs de Saint-Sulpice, établis providentiellement au Canada dès la fondation de la colonie, a largement contribué au maintien de la foi catholique par leur zèle et leur charité. Toutes les maisons religieuses prospèrent au Canada ; les établissements d'éducation y sont presque trop multipliés. A Québec, il y a une Université richement dotée, et qui pourra, je l'espère, dominer l'influence des Universités protestantes de Kingston, de Toronto et de Montréal. Sans aucun doute, l'instruction y est plus solide et plus vraie.

Je ne puis sortir du Canada sans dire un mot des travaux

de nos Pères dans l'archidiocèse de Québec. Chaque année ils continuent leurs courses apostoliques auprès des sauvages du Labrador. Ce sont des visites passagères, mais dès, 1844, le R. P. HONORAT avait formé un établissement au Saguenay, et son œuvre fut continuée par le P. R. DUROCHER, qui, en 1852, alla se fixer chez les Escoumins. La colonisation qui exploite maintenant le site fertile et pittoresque du Saguenay, où l'on compte six paroisses, a suivi nos Pères dans leur nouvelle résidence et les a obligés de s'avancer plus au nord. Depuis 1861, ils habitent avec les sauvages Bethsiamits, à soixante-dix lieues de Québec, et les succès qu'ils y obtiennent sont bien consolants. Cette année même, Mgr l'archevêque administrateur de Québec est allé visiter cette Mission, accompagné de douze prêtres. Sa Grandeur a été si frappée de la ferveur de ces sauvages et de leur attachement à leur Missionnaire, que, trois mois après son retour à Québec, ce voyage faisait encore le thème favori de ses entretiens. En effet, ces sauvages jouissent d'une certaine aisance, parce qu'ils vendent plus avantageusement le produit de leur chasse ; d'autre part, ils sont encore isolés et la civilisation ne se fixe pas chez eux; aussi affectionnent-ils leurs Pères. Dans un pays où les pâturages sont l'unique ressource territoriale, on trouve une Mission magnifique, une chapelle très-bien décorée, deux habitations appartenant aux Pères, et puis une dizaine de maisons formant un joli village sur le golfe du Saint-Laurent.

Depuis 1852, nos Missionnaires possèdent une maison à Québec même; Mgr l'archevêque leur confia le faubourg de Saint-Sauveur. Comme à Montréal, les Oblats étaient fidèles à leur devise, ils évangélisaient les pauvres, ils avaient droit aux mêmes bénédictions. L'on dirait que nous sommes appelés partout à bâtir et à construire. Il est vrai que l'église de Saint-Sauvenr existait, mais certainement elle n'est plus la même, et à côté se sont élevées deux constructions très-vastes : l'une est occupée par des Sœurs qui font l'école à six cents filles, l'autre a été confiée cette année aux Frères, qui y instruiront au moins sept cents garçons. Du reste, mon bien-aimé Père, la lettre que Mgr l'archevêque a bien voulu nous

adresser, et que je vous ai envoyée, vous a dit suffisamment les bénédictions qui ont accompagné les travaux de nos Pères dans la ville de Québec.

Québec date de 1608; elle est peut-être plus française que Montréal : celle-ci est la ville élégante, fashionable, la ville du mouvement. Québec conserve ses allures des anciens temps, rues étroites et tortueuses : c'est la ville antique, la ville de la guerre. Son port néanmoins est bien fréquenté et les vaisseaux du plus haut bord peuvent s'y abriter. Le climat est beaucoup plus froid que celui de Montréal, quoique la distance entre ces deux villes ne soit que de soixante lieues.

Les travaux de nos Pères ne se sont pas concentrés dans le Canada, ceux qui sont établis sur le territoire des Etats-Unis n'ont pas moins à cœur d'étendre le règne de Dieu et de faire prospérer les œuvres de la Congrégation. Vous connaissez la position particulière faite au catholicisme dans les Etats-Unis. La plus grande facilité est laissée aux entreprises particulières. Un homme de talent ou un homme simplement hardi peut faire de grandes choses dans un pays où tout remue et s'agite. Partout où il y a un clergé actif, les institutions religieuses prennent racine et se développent. Bien longtemps le clergé a été en nombre insuffisant; aussi compte-t-on par millions les émigrants catholiques qui ont perdu la foi, ou tout au moins dont les descendants ont été élevés et nourris dans le protestantisme.

Jusqu'ici l'Eglise a rencontré peu d'obstacles, parce qu'elle ne fait que de commencer; mais à mesure qu'elle montre plus de vie et d'activité, elle inspire les défiances de ses ennemis. La lutte n'était pas encore possible, tout le monde était occupé à chercher une place où poser le pied; maintenant les familles sont fixées, les grands centres sont organisés, aussi les rivalités, les inquiétudes, les disputes dans lesquelles le faible doit céder au plus fort se font-elles jour dans les Etats-Unis comme ailleurs, et le mal se manifeste avec d'autant plus d'audace que les lois sont plus faibles; tout se règle par des majorités qui ne sont pas toujours les instruments de la justice, mais souvent de la passion. Je ne crois pas que la re-

ligion ait à gagner à ce système. Il est bien des personnes qui prévoient et annoncent des jours d'épreuves pour l'Eglise d'Amérique. La Providence semble l'y préparer en lui permettant de s'organiser et de s'établir chaque jour plus solidement. Le clergé se recrute dans le pays même; les séminaires se multiplient, et à Rome fleurit le collége américain. Les esprits sérieux et réfléchis sont poussés vers la vérité catholique comme par la force des choses : le catholicisme seul se montre vivant, persévérant, dans une réalité qui ne se dément pas. Les esprits irréfléchis n'ont aucune foi; ils voient des temples et des sectes en nombre incalculable, et par une logique qui se comprend, ils refusent de croire à aucune et confondent la chaire de vérité avec tant d'autres qui tapagent et font de la réclame. Parmi les protestants, les 4/5 des hommes n'ont pas même reçu le baptême. C'est ainsi que, pour une ville de 13,000 âmes, le recensement donna le résultat suivant : 6,000 catholiques, 2,000 protestants, 5,000 n'appartenant à aucun culte. Pour ces 2,000 protestants, il y a 17 temples. J'aime à croire que le bon Dieu saura faire servir toute chose à sa gloire. Partout les Evêques cherchent à multiplier les écoles et les établissements d'éducation, c'est le grand moyen de triompher; car, au fond, il y a chez l'Américain un sens pratique admirable, lequel, en dehors de la passion et des préventions religieuses, lui fait rendre justice à ce qui est bien ; on l'entend souvent dire : *all right ;* c'est-à-dire : cela est juste, exact, vrai. L'Eglise, mieux connue, ne manquera pas d'attirer à elle tous les esprits droits, mais en même temps elle s'attirera la haine de tout ce qui a peur de la vérité. C'est pour se préparer à ce combat que les Evêques ont cherché à manifester la vie de l'Eglise en bâtissant des cathédrales somptueuses, en élevant des institutions grandioses qui surprennent à côté de la mesquinerie du protestantisme, qui cependant possède les trésors et domine le mouvement extérieur. Jésus-Christ doit être toujours Celui en qui l'on trouve la vie, tandis que pour d'autres il est la pierre d'achoppement contre laquelle ils s'indignent et se révoltent.

La Congrégation possède un bel établissement à Buffalo, ville de plus de 100,000 âmes, et dont la bonne moitié est catholique. Elle est située sur le lac Erié, à l'endroit même où le lac se resserre pour n'être plus que la rivière Niagara, dont les eaux forment la plus belle cascade du monde. Mgr Timon, premier évêque de Buffalo, y a attiré la plupart des Congrégations religieuses; avec son incroyable activité, il n'y a pas une œuvre qu'il n'ose entreprendre. Sa cathédrale est un des beaux monuments des Etats-Unis. Les Jésuites, les Liguoriens, les Franciscains, les Lazaristes y possèdent des établissements très-remarquables. La Congrégation y a commencé la construction d'une église à moitié achevée. L'œuvre des Missions y a prospéré pendant plusieurs années, malheureusement le R. P. Provincial fut obligé de diminuer le personnel de la maison, à cause de la pénurie des sujets dans la province. Depuis lors, nos Pères sont réduits à faire le bien dans deux petites congrégations ou paroisses, qui réellement sont édifiantes. Mais cette position est certainement une des plus avantageuses pour le ministère des Missions. Que de fois je me suis demandé : Pourquoi donc y a-t-il si peu d'ouvriers? Les Missions feraient un bien immense, et Mgr Timon les désire beaucoup.

Sur le lac Champlain, encore dans l'Etat de New-York, les Pères Sallaz et Bernard travaillent depuis 1853 dans la petite ville de Plattsburgh, de 6 à 7,000 âmes, à quelques lieues seulement des frontières; on y compte plus de 3,000 Canadiens. Nos Pères les ont réunis en paroisse et leur ont bâti une charmante église sur le modèle de celle de Montréal, mais plus petite. En même temps l'évêque d'Albany leur avait confié plusieurs chrétientés dans les environs, pour être visitées chaque mois. Déjà trois églises ont été bâties dans la campagne, et bientôt ces populations pourront être érigées en paroisses. Le travail de nos Pères a été fatigant et continuel, travail de fondation et d'organisation; Plattsburgh possède son couvent et des écoles se bâtissent. Nos Pères sont parvenus à grouper nos catholiques qui ont ainsi acquis conscience d'eux-mêmes : ils sont fiers de leurs églises et de leurs belles

fêtes, c'est le point essentiel à obtenir dans ces pays matérialistes, où tout ce qui semble honorable se dit protestant. Plusieurs personnes m'ont assuré que, sans les Oblats de Marie Immaculée, probablement tout ce district un peu reculé aurait été envahi par le protestantisme; plus d'un motif porte à croire que cette assertion est fondée.

La visite de tous ces établissements m'avait conduit à la Semaine-Sainte, et je désirai, à cette occasion, retrouver un peu de solitude. J'allai donc me réfugier pendant ces jours des grands souvenirs auprès de nos novices du Canada. Le R. P. Antoine m'accueillit au Sault-Saint-Louis, et me laissa goûter en paix les douceurs de la méditation, pendant qu'il prêchait lui-même à ses Iroquois. Quel beau séjour que celui de Caughnawaga ! c'est le nom sauvage, devenu anglais, du village iroquois que les Français avaient appelé le *Sault-Saint-Louis*. Je regrette vivement que les conditions particulières dans lesquelles se trouve ce village, regardé par la loi comme une propriété de mineurs, ne nous permettent pas d'y fixer notre noviciat. L'on y est aux portes de Montréal, et l'on y jouit d'une position ravissante sur les bords du Saint-Laurent ; à tout cela s'ajoute l'agrément de vivre chez les sauvages, sauvages un peu civilisés, il est vrai, mais qui ont encore leurs mœurs, leur langage, même leur costume. Il est assez curieux d'assister aux offices célébrés dans leur église. Je ne dirai pas que leur chant est harmonieux; mais tout se chante, messe et vêpres, en langue iroquoise. Leurs premiers apôtres, les Jésuites, avaient obtenu de Rome plusieurs permissions de ce genre. Je fus assez surpris de voir les sauvages s'approcher de la Sainte Table le jour du Samedi Saint.

Quant à nos Novices, ils remplissaient les quatre cellules d'un galetas, mais ils étaient bons Novices; deux d'entre eux sont maintenant Oblats et l'exemple de tous a attiré les bénédictions de Dieu sur le nouveau noviciat du Canada; actuellement ils sont réunis au nombre de huit auprès du R. P. Bournigalle, à Montréal.

Pâques apporta des joies nouvelles, et je fus heureux d'assister encore une fois aux offices de l'église de Saint-Pierre;

nos Pères y déploient beaucoup de pompe, mais ce qui est beau par-dessus tout, c'est l'empressement de la population.

L'on me disait que l'été était proche, et cependant je ne voyais partout que les nappes blanches de neige, il en tombait encore. Néanmoins le soleil dardait déjà des rayons presque brûlants, car Montréal a presque la latitude de Marseille. D'un autre côté, je recevais des lettres de Mgr TACHÉ qui pressaient mon départ, afin que je pusse rencontrer la caravane aux limites des pays habités. Je devais terminer quelques affaires et me trouver le 1er mai à Saint-Paul de Minnesota, dernière ville avant d'entrer dans les prairies. Voilà donc un nouveau voyage qui commence, des pays nouveaux que je vais explorer.

VANDENBERGHE, O. M. I.

Paris, le 8 février 1866.

(*La suite au prochain numéro.*)

MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

VINGT ANNÉES DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

Saint-Boniface, 18 septembre 1865.

MON RÉVÉRENDISSIME ET BIEN CHER PÈRE,

Depuis longtemps vous me demandez avec instances d'écrire quelque chose qui puisse édifier et faire connaître un peu les travaux de ceux de vos généreux enfants que vous m'avez confiés. Je suis confus du retard que j'ai apporté à me rendre à vos vœux; je sens moi-même que les raisons qui m'ont retenu ne peuvent pas avoir le poids que je leur ai supposé jusqu'à ce jour; je ne différerai donc pas davantage; je laisse de côté toutes mes répugnances. Pour vous dédommager de mes retards, au lieu de rapport annuel, j'entreprends de vous écrire un rapport général de ce que la Congrégation a fait dans ce pays depuis qu'elle y est. Vingt années de dévouement et de sacrifices feront le sujet de cette communication. Je ne vous ferai point d'excuses pour mon style; la vie que nous menons dans ces Missions ne peut pas être une école de littérature. Je regrette pourtant qu'une main plus habile ne soit pas au service d'une si noble cause. Agréez du moins ma bonne volonté. J'écris pour vous, pour la famille; je n'ai qu'une ambition : celle de vous être agréable ainsi qu'à mes frères; je n'ai qu'un désir : celui de pouvoir rendre à chacun ce qui lui est dû. Malheureusement je sens que je m'expose à être injuste; l'égoïsme est si naturel au cœur de l'homme, que, même sans s'en apercevoir, on parle de soi, de ce que l'on fait, et que l'on oublie facilement

les autres. Je me vois d'autant plus exposé à cet inconvénient, que l'incendie de mon évêché a détruit nos archives, toutes mes lettres, et m'a privé, par là, de renseignements importants. Il ne me reste guère que ma mémoire pour me dicter ce qui va suivre. Puisse-t-elle ne pas trop mal servir ma volonté, et donner à mon cœur la consolation qu'il lui demande en ce moment! Entrons de suite en matière; pénétrons sur ce vaste théâtre des travaux de nos Pères.

C'est Mgr Provencher qui, de droit, va nous en ouvrir l'entrée. Le 16 avril 1844, le Saint-Siége détacha de l'immense diocèse de Québec la vaste étendue de pays connue sous le nom de *territoire de la baie d'Hudson* et *territoire du Nord-Ouest*, et l'érigea en vicariat apostolique; ce vicariat, devenu depuis le diocèse de Saint-Boniface, comprend tout le pays situé entre le 49e degré de latitude septentrionale, les montagnes Rocheuses, la mer Glaciale et la baie d'Hudson; puis, à l'ouest, les hauteurs des terres qui séparent les eaux qui coulent vers la baie d'Hudson, de celles qui se jettent dans le lac Supérieur et la baie James. Mgr J.-N. Provencher, Missionnaire à la Rivière-Rouge depuis 1818 et, en 1822, sacré évêque de Juliopolis (*in partibus infidelium*), comme auxiliaire de l'Evêque de Québec, fut chargé du vicariat apostolique du nord-ouest.

L'un des premiers soins du vénérable vicaire fut de se procurer le secours d'une Congrégation religieuse, pour assurer des Missionnaires aux nombreuses tribus sauvages dispersées dans les limites de sa juridiction; l'expérience de plus de vingt années lui disait assez qu'il ne pouvait pas compter sur un grand nombre de prêtres séculiers. Pendant ce laps de temps, onze prêtres du diocèse de Québec étaient venus successivement dans le pays. Le zèle de ces généreux ouvriers apostoliques mérite sans doute les plus grands éloges; nous leur devons quelques-uns des plus beaux exemples de vertu et de dévouement; mais leur nombre, déjà insuffisant, allait encore être restreint par le fait même de la soustraction de ce pays à la juridiction de l'Evêque de Québec; en sorte que Mgr Provencher comprit de suite qu'il était extrêmement im-

portant d'assurer à son vicariat apostolique le concours d'un ordre religieux[1]. Il jeta les yeux sur notre chère Congrégation, déjà établie en Canada depuis près de trois ans. Après des préliminaires dont j'ignore la teneur, il fut décidé que des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée partiraient pour la Rivière-Rouge dès le printemps de 1845. La suite de ce récit prouvera combien cette disposition était providentielle, et tous les membres de notre chère famille doivent remercier le Seigneur de ce qu'il l'a choisie pour cette noble mission. Notre bien-aimé Fondateur, fidèle à la devise sublime que lui-même a adoptée : *Evangelizare pauperibus misit me*, fit le sacrifice de quelques-uns de ses enfants, qu'il aimait tous si tendrement, en faveur des peuples infortunés qui habitent ces régions inhospitalières. Oubliant, pour ainsi dire, la sensibilité de son cœur si aimant, pour n'écouter que la grande voix de la Foi, il commanda à ses fils bien-aimés de se mettre, comme lui, au-dessus de toutes les considérations de la terre, pour aller ensevelir leur existence au milieu des nations sauvages et barbares; pour aller vivre, au besoin, de privations et de souffrances, trop heureux, pour prix de tant de sacrifices, de pouvoir dire avec une sainte allégresse : *Paupères evangelizantur*.

L'histoire de notre chère Congrégation, aux extrémités du monde comme auprès du berceau où elle a pris naissance,

[1] Voici les noms des Missionnaires qui sont venus seconder Mgr Provencher :

Sévère Dumoulin,	arrivé en.....	1818,	parti en....	1824
Jean Harper,	—	1822,	—	1832
G.-A. Belcourt,	—	1831,	—	1859
J.-B. Thibault, V. G.,	—	1823,	encore dans le pays.	
Jos.-Ars. Mayrand,	—	1838,	parti en....	1845
L. Laflèche,	—	1844,	—	1856
Th. Destroismaisons,	—	1820,	—	1827
Fr. Boucher,	—	1827,	—	1833
Ch.-Ed. Poiré,	—	1832,	—	1839
M. Demers (Ev. de Vancouver)....		1837,	—	1838
Jos.-E. Darveau,	arrivé en.....	1841,	noyé en....	1844
Jos. Bourassa,	—	1844,	parti en....	1856

prouve que son Fondateur avait entrepris une œuvre agréable au cœur de Dieu. Comme pour récompenser notre bien-aimé Père des fils qu'il consentait à exiler ainsi loin de lui, le Seigneur groupa autour de sa personne vénérée de plus nombreux enfants; car il est bien constant que le développement prodigieux qu'a pris notre petite famille, et qui a tant consolé notre vénérable Père, date du moment où l'on se consacra aux Missions étrangères, et surtout aux Missions des Indiens. Ce résultat n'est point étonnant : Dieu ne devait-il pas faire des prodiges en faveur d'une famille naissante de Missionnaires qui, avec tant d'autres œuvres méritoires, entreprenaient d'évangéliser presque toute l'Amérique britannique sauvage, depuis les côtes du Labrador jusqu'à l'océan Pacifique? Vingt années de saints labeurs et de privations héroïquement affrontées et supportées ont amené ce résultat, imprévu de tous, si ce n'est de cette sainte et bonne Providence, qui dispose de tout pour le salut de ses élus.

I

1845.—C'est le 24 juin 1845 que le R. P. Guigues, Provincial du Canada, disait au R. P. Aubert et au Frère Taché, Novice : *Ite, fratres dilectissimi, ad oves quæ perierunt domûs Israel.* Cet acte devait contribuer plus tard, et puissamment, à faire ajouter au salut de départ que l'Oblat reçoit de son Supérieur ces autres paroles, que nous lisons dans nos saintes Règles : *Et ad illas quæ adhuc sedent in tenebris et umbra mortis.* Et il est bien certain que le Provincial du Canada qui nous donnait cette obédience et qui est maintenant Evêque d'Ottawa, a contribué puissamment, par son zèle et sa sage administration, à l'honneur et au développement de notre chère Congrégation. Je ne puis taire ici une réflexion qui s'est souvent présentée à mon esprit : il fallait au R. P. Aubert un grand courage pour aller, aussi volontiers qu'il le fit, jeter les premiers fondements de notre ordre dans un pays si éloigné et si inconnu, sans autre compagnon qu'un jeune étranger qui ne tenait à la vie religieuse que par l'affection, affection bien

vive sans doute, mais affection de jeune homme, sur laquelle on ne peut pas toujours compter. La position de ce Novice est bien changée depuis; mais son cœur ne l'est pas, et, aujourd'hui comme alors, il aime d'une amitié vive et sincère celui qui, en ce jour, lui fut donné pour Supérieur, celui dont les sages conseils, la douce autorité surent exercer sur lui un empire dont le souvenir est plein de charmes. Elle était bien confiante la Congrégation qui espérait pouvoir compter sur un Novice ; aussi, comme elle fut vive et ardente la prière de ce dernier, demandant à Dieu les grâces nécessaires pour ne pas tromper l'attente de ses supérieurs ! Les deux nouveaux Missionnaires partirent de la maison de Longueil le 24 juin 1845. Deux Sœurs de la Charité devaient faire route avec eux, pour aller rejoindre d'autres filles de Mme d'Youville établies à la Rivière-Rouge depuis l'année précédente. Le R. P. Aubert et ses compagnons s'embarquèrent à Lachine, dans un canot d'écorce monté par six voyageurs qui devaient les conduire jusqu'à Saint-Boniface. Les rameurs entonnèrent leurs gais refrains; la nacelle légère commençait une course qui ne devait se terminer qu'après soixante-deux jours. Bien des fois déjà on vous a décrit ce genre de navigation : le canot d'écorce, l'aviron, les rapides, les portages, la tente, le campement, sont des mots devenus familiers dans la Congrégation. Je vous avoue que, pour ma part, toutes les choses et les idées, même celles parfois poétiques qui s'y rattachent, sont devenues si communes, que je n'ai pas même le courage d'en tenter une description. Ce voyage en canot d'écorce, depuis Montréal jusqu'à la Rivière-Rouge, seule route et seul moyen de transport employés jusqu'alors par les Missionnaires, devait être le dernier du genre. En remontant la magnifique rivière d'Ottawa, nous saluâmes nos Pères de Bytown. Quelques heures d'une aimable hospitalité rendirent plus sensibles la séparation et l'isolement. A part le R. P. Aubert, je devais être plus de trois ans sans revoir un Oblat. Nous remontâmes les rivières Ottawa, Matawan et des Cases, traversâmes le lac Nipissing ; la rapide et belle rivière des Français nous conduisit au lac Huron, que nous

longeâmes, ainsi que le lac Supérieur, jusqu'à la rivière Kaminitsigoya. Les terres au delà du lac Supérieur étaient restées inconnues, quoique peut-être parcourues par les coureurs de bois, jusqu'en 1731, époque à laquelle le généreux et intrépide sieur Varennes de La Vérandrye commença la série d'expéditions qui lui fit découvrir une grande partie du diocèse de Saint-Boniface. Les Missionnaires s'enfoncèrent dans ce dédale de lacs et de petites rivières qui conduit à la hauteur des terres qui sépare le Canada du territoire de la baie d'Hudson.

Vous me pardonnerez un mot, pour exprimer l'émotion qu'éprouva mon cœur en cet endroit. Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent; nous allions laisser le grand fleuve sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire Missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau pour la dernière fois; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de ces grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, pour qu'il fût un bon Oblat, un saint Missionnaire. Je savais que, toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'au moindre murmure du nord-ouest, jusqu'au moindre bruit de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix, demandant une prière, promettant un souvenir. J'exprime ce sentiment parce que, depuis vingt ans, le souvenir de l'émotion qu'il m'a causée me permet de mieux apprécier le généreux dévouement de ceux qui vouent ici leur existence au salut de leurs semblables. La hauteur des terres était comme le seuil de la porte qui nous laissait pénétrer dans notre nouveau séjour; c'était comme la barrière qui allait se fermer derrière nous. Quand le cœur est en proie à une vive émotion, il a besoin d'un aliment plus fort. Pour calmer le mien, je lui dis de considérer tout ce qu'il y a d'inculte et de sauvage dans la nature du sol qu'il foulait aux pieds. Je lui dis surtout de se rappeler

tout ce qu'il y a de misères à soulager dans un grand nombre des habitants de ce sol. Je compris alors toute la grandeur du sacrifice imposé au Missionnaire; j'en calculai ou du moins j'en acceptai toutes les conséquences Je fis à ma patrie des adieux que je croyais devoir être éternels, et je vouai à mon pays adoptif un amour et un attachement auxquels je ne voulais et ne veux donner d'autre terme que celui de ma vie. Dieu accepta, j'espère, le sacrifice qu'il m'inspira, la prière que je lui adressai.

En continuant notre route, nous traversâmes le lac de la Croix. C'est sur une île de ce lac que les Sioux massacrèrent, en 1736, un parti de voyageurs sous les ordres de l'un des fils de M. de La Vérandrye. Le P. Arneau, second [1] Missionnaire de ce diocèse de Saint-Boniface, avait été tué avec ses compagnons; nous priâmes ce zélé apôtre de nous obtenir le zèle de dépenser notre existence au service de la cause sainte, et, au besoin, de verser, nous aussi, notre sang pour elle. Cependant la faible embarcation continuait sa course à travers le lac Lapluie, la rivière du même nom, le lac des Bois et la redoutable rivière Winnipig. Nous y saluâmes, en passant, la Mission de Wabassimong. Le 24 août, le R. P. Aubert offrait le saint Sacrifice sur les bords de la Rivière-Rouge, près de son embouchure. Comme le cœur nous battait fortement en remontant cette rivière, terme de notre voyage, en voyant échelonnées sur ses deux rives les habitations des colons d'Assiniboia! — Le lendemain, fête de saint Louis, notre canot s'arrêtait devant la cathédrale de Saint-Boniface. Mgr Provencher descendit au rivage recevoir les deux Missionnaires que la Congrégation avait choisis pour aller annoncer au pieux Prélat, que désormais notre chère famille dirait avec lui: *(Hæc est) pars hæreditatis meæ et calicis mei.*

Le dimanche suivant, 1er septembre, le Frère Taché, qui pendant le voyage avait atteint sa vingt-deuxième année, fut

[1] Je crois que le R. P. Messager est le premier Missionnaire du diocèse de Saint-Boniface; c'est, du moins, celui qui, en 1731, accompagna M. Varennes de La Vérandrye dans sa première expédition.

ordonné diacre par Mgr Provencher. Le zélé pontife profita de la circonstance pour dire à son peuple le bonheur que lui procurait l'arrivée des Missionnaires religieux Oblats. Empruntant les paroles du vieillard Siméon, il dit à Dieu : *Nunc dimittis servum tuum Domine....... quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum.* A la pensée que la lumière se répandrait parmi toutes les nations de son immense vicariat, une profonde émotion s'empara du cœur de l'apôtre de la Rivière-Rouge ; les sanglots étouffèrent sa voix, et les larmes de tout son peuple se joignirent aux siennes.

Le 12 octobre de la même année, le Frère TACHÉ était ordonné prêtre, et comme ce jour-là même se terminait son noviciat, le lendemain, avant de célébrer sa première Messe, il fit son oblation entre les mains du R. P. AUBERT. Ces vœux sont non-seulement les premiers prononcés dans ce pays, par un Oblat, mais même les premiers connus, et, circonstance peut-être assez digne d'attention pour être signalée ici, c'est que ces vœux faits sur les bords de la Rivière-Rouge l'étaient par l'un des arrière-neveux de celui qui a le premier découvert cette rivière et les pays avoisinants. Non-seulement une partie de la vallée de la Rivière-Rouge, mais la plus grande partie de l'immense bassin du lac Winnipig, fut découverte par le sieur Varennes de La Vérandrye, nommé plus haut, lié par sa mère et par l'une de ses nièces à la famille de La Broquerie, ancêtres maternels du P. TACHÉ. Deux Oblats se trouvaient donc à Saint-Boniface, et y passèrent l'hiver occupés du ministère et de l'étude de la langue sauvage.

Le R. P. AUBERT, par son zèle, sa discrétion et ses autres qualités, sut gagner l'estime de Mgr de Juliopolis, qui le nomma son vicaire général et l'honora d'une confiance entière.

1846. — Au mois de juin 1846, le R. P. AUBERT allait donner une Mission aux sauvages de Wabassimong, poste établi sur les bords de la rivière Winnipig par l'intrépide M. Belcourt, qui le visitait depuis plusieurs années et qui, en cette circonstance, en fit l'abandon complet au Supérieur des

Oblats. Pendant l'absence du R. P. Aubert, le P. Taché, qui avait déjà reçu son obédience, partit pour l'Ile à la Crosse, distance de plus de trois cents lieues. Ce jeune Père dut s'éloigner de Saint-Boniface sans avoir même la consolation de saluer son Supérieur, qu'il ne devait plus revoir dans ce pays. Heureux de consacrer sa vie aux Missions sauvages, il lui eût été bien doux de partir en la compagnie d'un Frère en religion ; privé de ce bonheur, il en fut dédommagé, autant que possible, en ayant pour compagnon l'excellent M. Laflèche, prêtre selon le cœur de Dieu, doué des dons les plus précieux, des qualités les plus aimables. Que ne m'est-il permis de dire à ce zélé Missionnaire, à ce digne ami, toute la reconnaissance que mon cœur lui doit ! il m'est du moins permis de vous dire, à vous, mon révérendissime Père, et à toute la Congrégation, que ce vertueux ecclésiastique a fait un bien immense à plusieurs de vos enfants, et bien mérité de toute la Famille. C'est le 8 juillet que M. Laflèche et le P. Taché recevaient la bénédiction du vénérable Evêque de Juliopolis et la mission d'aller aussi loin que possible porter la bonne nouvelle du salut aux peuples sauvages du nord-ouest. Les adieux empruntèrent aux circonstances douloureuses où se trouvait la Rivière-Rouge un caractère paticulier de peine et d'encouragement. De peine, car la colonie se trouvait en proie à une maladie épidémique qui faisait de nombreuses victimes, et cette circonstance même était un encouragement aux jeunes Missionnaires, puisque Mgr Provencher, vieillard infirme, consentait à demeurer seul ecclésiastique dans toute cette colonie, aimant mieux s'exposer aux fatigues et aux dangers, et répondre seul aux exigences du ministère, que de retarder la conversion des sauvages. Dans l'espace de trois semaines, l'Evêque de la Rivière-Rouge, resté seul, donna la sépulture ecclésiastique à quatre-vingt-seize personnes. Sur ces entrefaites, le R. P. Aubert arriva de sa Mission à Wabassimong.

Les Missionnaires de l'Ile à la Crosse étaient en route ; ce poste, découvert par les blancs en 1777, après avoir échappé tout providentiellement à l'enseignement de l'erreur, fut vi-

sité pour la première fois, en 1845, par le vénérable M. Thibault, qui goûta la plus vive comme la plus douce consolation, et y administra le sacrement de la régénération à plus de trois cents infidèles. Le zélé Missionnaire en écrivit à Mgr Provencher, qui, comprenant que la moisson la plus mûre était de ce côté, y envoya deux ouvriers dont les services eussent été pourtant très-utiles dans les environs de Saint-Boniface. Les Missionnaires descendirent la Rivière-Rouge, traversèrent le lac Winnipig, remontèrent la rivière Saskat-Chewan jusqu'au fort Cumberland, puis à travers le lac du même nom, le lac Castor et autres, et ils atteignirent le portage du fort de Traite, que nous retrouverons plus tard ; puis, remontant la Rivière aux Anglais, les deux hommes de la Prière arrivèrent à l'Ile à la Crosse le 10 septembre. Comment redire ce qui se passa dans l'âme des Missionnaires en touchant la main à des centaines de pauvres sauvages avides d'entendre parler de Dieu, et remerciant à grands cris ceux qui venaient continuer l'œuvre commencée par M. Thibault, qui les avait visités de nouveau cette même année, et qui leur était si cher à tous. Les nouveaux arrivés descendirent au fort de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, où ils reçurent du bon M. Mc Kenzie, en charge de ce poste, une hospitalité des plus bienveillantes et des plus généreuses.

Dans le même temps, le R. P. Aubert avait la consolation de voir arriver à Saint-Boniface un de ses Frères, le R. P. François-Xavier Bermond ; celui-ci, parti de France l'année précédente, avait passé l'hiver en Canada, y faisant le bien dans l'œuvre si pénible et si méritoire des chantiers. En 1846, il laissa Montréal pour la Rivière-Rouge, par la route des Etats-Unis, passant à Saint-Paul de Minnesota, qui alors n'était pas même un village ; il arriva à Saint-Boniface le 5 septembre. Ce nouveau Père venait mettre au service de la religion, dans ce pauvre pays, une grande énergie, un talent distingué, fortifié par l'étude et l'expérience, qui devait plus tard avoir tant d'influence dans nos Missions. Il commença de suite l'étude de la langue sauteuse ; son application et son aptitude lui assurèrent bientôt un plein succès. Le 9 novembre, arrivait

le Frère Henri Faraud, scolastique minoré, que la Providence conduisait ici pour l'accomplissement des grands desseins dont nous sommes si heureux aujourd'hui de voir la réalisation. Le Frère Faraud était accompagné du Frère convers Louis Dubé. Payons de suite un faible tribut d'éloges bien mérités à ce bon Frère et à nos autres Frères convers que nous nommerons dans la suite ; tous ont rendu les plus importants services aux Missions ; tous ont bien mérité des Missionnaires, dont ils ont atténué les fatigues et les privations par un dévouement complet et constant. A la fin de cette année, le nombre des Oblats était donc porté à cinq, dont quatre à Saint-Boniface et un à l'Ile à la Crosse.

1847. — Les besoins étant immenses, il fallut de suite aux Missionnaires prendre les moyens de se multiplier. Au mois de mars 1847, le R. P. Bermond partit pour la baie aux Canards (lac Winipagons), à environ soixante-dix lieues de Saint-Boniface. Cette Mission, visitée en 1840 par M. Belcourt, le fut l'année suivante par M. Thibault, qui y commença un établissement, continué par le zélé M. Darveau jusqu'au moment où une mort funeste vint l'enlever à sa petite chrétienté ; M. Darveau se noya au printemps de 1844, en partant de sa Mission pour aller visiter un autre poste. Dans l'été de 1845, M. Laflèche se rendit aussi à la baie des Canards. Le zèle de ces différents ouvriers évangéliques avait gagné un certain nombre d'infidèles ; leur chef, Mizi-Epit, sollicita de nouveau le secours religieux, et c'est le R. P. Bermond qui fut chargé de le leur porter. Le mois de mars, dans ce pays, est encore la saison rigoureuse ; souvent le thermomètre y descend jusqu'à 25 degrés. Cette difficulté et plusieurs autres n'arrêtèrent pas le courageux Missionnaire ; il y avait du bien à faire, des âmes à sauver, cela suffisait. Son zèle n'hésita donc pas à entreprendre un voyage que son humeur joviale décrit comme suit : « Les préparatifs du départ sont bientôt faits. Une planche large de 40 centimètres ; je me place dessus, gardant de mon mieux l'équilibre, quelques chiens sont attelés, et me voilà parti. Les chutes sont fréquentes, mais peu dangereuses, parce qu'on ne tombe pas de bien haut ; que le

vent souffle, que la neige tombe, on marche ; le soir il faut dormir, et la maison se trouve partout; le premier bois que l'on rencontre est choisi pour lieu de campement; l'un écarte un peu la neige, l'autre allume le feu; dans un instant le repas est préparé et pris de bon appétit, puis on étend sa couverture et l'on dort, s'il plaît au sommeil de venir. Après onze jours de marche j'arrivai à la baie des Canards, où j'ai trouvé quelques familles sauvages qui furent agréablement surprises de me voir. » Le R. P. Bermond passa deux mois et demi à la baie des Canards : « Mes journées, dit-il, étaient employées à apprendre les prières aux sauvages, faire le catéchisme, donner de petites instructions et quelquefois à confesser. » Le 30 mai il reprit la route de la Rivière-Rouge, par une raison qui, bien souvent, a déconcerté le zèle des Missionnaires et qu'il décrit en ces termes : « Il était temps de partir, car tout moyen de vivre allait nous manquer ; heureusement que j'avais conservé un peu de poudre et qu'un de mes hommes était habile chasseur ; sans lui j'aurais jeûné pour le reste de ma vie. Je trouvais le gibier peu complaisant ; j'avais beau lui crier de loin, pour bonne raison il s'enfuyait à toutes jambes, préférant sa vie à la mienne. Il y avait une chose qui ne fuyait pas, c'était les œufs de canards sauvages et de mauves ; on ne leur faisait pas grâce, bien que la mère eût pris quelquefois un sommeil de trop ; quand cela nous manquait, je faisais un gros nœud à ma ceinture, ce qui me servait de souper. »

Pendant que le R. P. Bermond prenait une leçon d'équilibre sur son petit traîneau, le P. Taché chaussait ses raquettes ; il allait d'abord au lac Vert, environ trente lieues de l'Ile à la Crosse, baptiser un vieux chef cris malade, qui, à l'arrivée des Missionnaires, avait protesté qu'il ne se ferait jamais chrétien, mais que la grâce avait gagné.

Quatre jours après son retour du lac Vert, le P. Taché partait pour le lac Caribou, au nord-est de l'Ile à la Crosse, à une centaine de lieues par le chemin d'hiver, et pas moins de cent soixante par le chemin d'été. En passant au portage du fort de Traite, l'été précédent, les Missionnaires y avaient

vu des sauvages du lac Caribou, qui les prièrent de ne point les négliger. Ce poste n'avait jamais été visité par les ministres de la Religion. L'excellent M. Mc Kenzie goûta la pensée d'y établir une Mission, et sa bonté ordinaire ayant ménagé les circonstances d'une manière favorable, le 9 mars, le P. Taché, les raquettes aux pieds et le fouet à la main, dirigea ses pas et ses chiens de ce côté. Il passa par le Lac Laronge, où il s'arrêta quelques jours. Malheureusement, un maître d'école protestant était déjà rendu, et les sauvages, prêchés surtout par le commis du fort, se croyaient dans l'impossibilité d'écouter le prêtre catholique, auquel ils témoignèrent tous beaucoup de respect, et même du regret, du sort qui leur était échu en partage.

C'est le 25 mars, jour de l'Annonciation, qu'arrivait au lac Caribou celui qui, le premier, venait y annoncer la bonne nouvelle du salut. Les sauvages n'étaient pas encore réunis ; ils arrivèrent bientôt et firent preuve des plus heureuses dispositions en écoutant, avec une patience presque égale à celle dont le Missionnaire lui-même avait besoin, les quelques instructions qu'il pouvait leur balbutier dans leur langue. Les Cris qui visitèrent le lac Caribou se montrèrent plus éloignés de Dieu que les Montagnais.

Le 22 mai, le Missionnaire prit congé de ses néophytes, s'arrêta ensuite quelques jours au fort de Traite, pour y continuer sa mission, et le 13 juin, il arrivait à l'île à la Crosse, heureux de revoir son confrère après trois mois de séparation. Les deux Missionnaires se livrèrent, pendant tout l'été, aux travaux du ministère, à l'étude des langues, et aux travaux matériels nécessaires à l'érection d'une maison, au défrichement d'un petit jardin, à tout l'ensemble de leur établissement. Pendant ce temps, ils étaient encore logés au fort de la Compagnie, éloigné d'une demi-lieue de l'endroit choisi pour y établir la Mission de Saint-Jean-Baptiste.

Le Fr. Henri Faraud, promu au sous-diaconat à la fin d'avril, fut ordonné diacre le 1er mai, et reçut l'onction sacerdotale le 8 du même mois. Il s'embarquait ensuite avec le R. P. Aubert, pour une autre visite à Wabassimong. Le Père Supérieur

poussa même jusqu'au lac Lapluie, laissant, pendant ce temps, son jeune compagnon continuer l'instruction des sauvages. A son retour, il acheva de se convaincre que les dispositions des Sauteux n'étaient pas assez heureuses pour qu'on pût leur donner un Missionnaire, dont la présence serait bien plus utile ailleurs. Les choses furent considérées sous le même point de vue par Mgr de Juliopolis, qui approuva la détermination d'abandonner ce poste et de perdre, dans l'espoir d'un plus grand succès parmi d'autres sauvages, le fruit, non apparent, il est vrai, mais toujours réel, de beaucoup de fatigues, de privations et de travail. Sans douter le moins du monde des motifs impérieux qui ont nécessité cette mesure, qu'on nous permette d'exprimer les regrets qu'elle nous inspire encore aujourd'hui. Notre divin Maître veut lui-même que quelquefois l'on secoue « la poussière de ses souliers, » mais il n'en pleura pas moins sur Jérusalem méconnaissant le don de Dieu. Abandonner ce qui est fait, renoncer jusqu'à l'espoir de convertir, cela fait toujours mal au cœur du Missionnaire. Puis c'était la première Mission sauvage confiée à nos Pères dans ce diocèse ; aussi, je sentis vivement la peine qu'éprouva ce bon et zélé P. Aubert en cédant à une nécessité si contraire aux vœux de son cœur. Ces regrets furent encore plus vifs lorsque, quelques années après, la chapelle catholique de cette Mission, dans laquelle notre divin Sauveur s'était souvent offert en sacrifice pour les pauvres sauvages qui l'environnaient, fut affectée au culte protestant. Il est vrai que le peu de succès de ces derniers, malgré leurs présents et leurs efforts, prouve qu'on avait raison de ne pas espérer beaucoup de ces Sauteux de Wabassimong. Le R. P. Aubert, de retour à Saint-Boniface, y séjourna jusqu'au moment où l'obéissance le rappela en Canada. Mgr de Juliopolis, devenu évêque titulaire, cette même année 1847, aimait à le garder auprès de lui.

Le R. P. Faraud accompagna, dans l'automne, les chasseurs à la prairie. Je ne puis dire qu'un mot sur ce ministère qui a pourtant son importance. Une partie considérable de la population de la Rivière-Rouge va deux fois par an dans les

immenses plaines situées au sud et à l'ouest de cette colonie, pour y chasser le bison. Les chasseurs, qui sont toujours au nombre de plusieurs cents, amènent avec eux toute leur famille, et vivent, pendant quatre mois de l'été, en camps considérables. Les dangers nombreux inhérents à cette chasse et les dangers plus nombreux et plus regrettables qui naissent de la vie des camps, rendent la présence d'un prêtre comme indispensable dans ces sortes d'expéditions, pendant lesquelles on peut toujours exercer un ministère aussi actif que fructueux. Il y a même un grand nombre d'enfants qui ne peuvent recevoir d'instruction religieuse que là; aussi les chasseurs demandent-ils toujours qu'un prêtre les accompagne, et leur demande est toujours exaucée quand on le peut; c'est ce qui, dans le pays, s'appelle « aller à la prairie. »

Au mois d'août, le P. Taché, en passant par le portage à la Loche, visité en 1845 par M. Thibault, se rendait à Athabaskaw, environ cent quarante lieues de l'Ile à la Crosse, poste découvert par les blancs en 1778. Les plus douces consolations furent le partage du Missionnaire, qui, dans l'espace de trois semaines, eut le bonheur de baptiser cent quatre-vingt-quatorze infidèles, et d'inaugurer, dans cet important district, l'ère nouvelle de la foi et de la religion. Ce fut là le commencement de notre belle Mission de la Nativité.

Athabaskaw est visité par quelques familles crises et par un grand nombre de Montagnais. Ces derniers n'avaient pas la réputation de douceur que méritent à si juste titre leurs frères de l'Ile à la Crosse. On annonçait au Missionnaire qu'il y avait des dangers à courir de la part de ces sauvages, qu'en vain on tenterait de les gagner à l'Evangile; que, tous les ans, ils donnaient de vives inquiétudes à leurs traiteurs, qui ne devaient leur salut qu'à des établissements fortifiés; qu'ils avaient toujours les menaces à la bouche et l'arme à la main. Ces dernières assertions étaient vraies, mais ceux qui les redoutaient tant calculaient sans le secours de la grâce, qui, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, se montra si forte et si triomphante que, depuis, on n'a jamais entendu parler, à Athabaskaw, de soulèvements, de conjurations, de menaces,

de meurtres, ni quoi que ce soit de semblable. Ceux même qui donnaient les plus vives inquiétudes sont devenus chrétiens fervents aussitôt qu'ils ont entendu le Prince de la paix leur dire : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Le P. Taché, revenu à l'Ile à la Crosse au mois d'octobre, apprit, avec un sentiment particulier de plaisir, que les Cris de ce poste se montraient plus dociles à l'inspiration de la grâce, et eut de plus la consolation de trouver M. Laflèche installé dans une maison qui, tout l'été, leur avait coûté tant de sueurs, et depuis un an, était l'objet de tant de désirs. Les Missionnaires étaient donc chez eux, pauvres et dénués de tout, mais heureux de leur sort, et persuadés que leur œuvre allait se consolider et prendre une extension nouvelle. Comme pénible compensation à ces jouissances, la santé de M. Laflèche se trouva bien compromise : un travail excessif avait développé le germe d'un mal opiniâtre qui, pendant plusieurs années, mit au grand jour une vertu rendue plus sensible par la constance et la générosité avec lesquelles elle subit cette nouvelle épreuve.

1848. — L'année qui vient de s'écouler, en consolidant l'établissement si important de l'Ile à la Crosse, avait vu l'entreprise d'autres œuvres non moins importantes. La baie des Canards, le lac Caribou, Athabaskaw, étaient devenus le partage de nos Pères. L'année 1848, sans étendre davantage la sphère de leurs travaux, leur laissa le vaste champ ouvert à leur zèle, en asseyant leurs œuvres sur des bases plus solides encore, et vit augmenter le nombre des ouvriers employés à cultiver cette portion de la vigne du Seigneur. Je ne mentionne point les secours spirituels donnés à la population de Saint-Boniface : depuis vingt ans, les Oblats ont toujours été occupés dans cette paroisse. Ils n'ont pas toujours été seuls ; mais ils ont constamment apporté au bonheur de ce peuple leur part d'efforts et de travail. Le tableau général que j'ai entrepris de peindre, pour n'être pas trop chargé, exclut nécessairement les occupations ordinaires, même les voyages que, dans ce pays de locomotion sans locomotive, on est habitué à considérer comme le cours ordinaire des choses, et

pourtant, dans quelques-uns de ces voyages, il y a souvent des circonstances pleines d'intérêt. Parfois, on y souffre plus que dans les voyages de long cours, parce que, d'ordinaire, ils se font avec plus de précipitation, et que l'on est moins sur ses gardes, par cela même qu'on ne va pas si loin. Cette réflexion énoncée une fois pour toutes, je continue de tracer les grandes lignes de mon plan.

Le 8 mars donna le signal du départ pour la Mission de Saint-Pierre, lac Caribou. La maladie de M. Laflèche et une plus grande aptitude pour tout ce qui exigeait le soin d'une Mission établie, lui commandant une espèce d'inamovibilité, les délices de la promenade revinrent de droit à son compagnon, qui se mit en route. S'il y a un certain attrait, quand on est jeune et actif, à mesurer l'espace, voire même en raquettes, avouons que, cette fois, on n'avait jamais tant vu de neige dans le pays. Cette circonstance suffisait pour rendre les chemins affreux. Le Missionnaire, qui n'avait d'autres serviteurs que ses jambes pour le porter et ses bras pour aider les chiens qui traînaient ses bagages, dut demander à ces pauvres employés des services plus qu'ordinaires, et les malheureux finirent par se plaindre qu'il y avait excès. L'année précédente, la distance entre l'Ile à la Crosse et le lac Caribou avait été parcourue facilement en dix jours ; cette année, elle le fut bien difficilement en quatorze. Cette fois encore, c'est le jour de l'Annonciation que la Providence avait désigné pour l'arrivée, au milieu des pauvres Indiens du lac Caribou, du messager de la bonne annonce. Je signale la difficulté précédente pour faire ressortir un fait qui se reproduit presque toujours dans nos courses apostoliques. Celles qui nous coûtent le plus de fatigues, de privations, de souffrances physiques, sont d'ordinaire celles où le cœur goûte les joies les plus sensibles, les consolations les plus abondantes ; toujours cette main, si libérale et si miséricordieuse, du Père céleste, qui, même dès ici-bas, remet le centuple de ce peu qu'on lui donne.

Les sauvages, visités l'année précédente, témoignèrent de leur affermissement dans la foi, et un grand nombre d'autres,

venus des terres des Caribous tout exprès pour voir l'homme de la prière, manifestèrent les plus heureuses dispositions. La Mission se prolongea jusqu'à la fin de mai, époque à laquelle le P. TACHÉ reprit le chemin de l'Ile à la Crosse, remerciant Dieu des consolations qu'il avait goûtées, et le priant de bénir de plus en plus le troupeau confié à ses soins. Avant de prendre congé de ses néophytes et catéchumènes, le Missionnaire leur donna rendez-vous, pour le printemps suivant, à l'extrémité septentrionale de ce grand lac Caribou, parce que les sauvages assuraient que cet endroit offrait des ressources alimentaires, tandis qu'à l'extrémité méridionale, le Missionnaire lui-même avait eu toutes les facilités de se convaincre que la recette du R. P. BERMOND, « de faire un gros nœud à sa ceinture, » est nécessaire après un dîner par cœur. A son arrivée, le P. TACHÉ trouva son compagnon plus infirme ; ce dernier, resté seul en hiver, avait dû, pour visiter ses malades, faire un voyage de plus de cinquante lieues, par un froid très-vif, couchant dehors comme toujours quand on voyage, et ne pouvant pas, pendant tout ce temps, panser les plaies qui torturaient sa jambe et son bras malades. Les vives inquiétudes que donnait la santé de M. Laflèche, la presque certitude de la nécessité de son départ prochain, furent compensées par la joie que répandit à l'Ile à la Crosse l'arrivée d'un autre Père. Le R. P. Henri FARAUD, parti de Saint-Boniface au mois de juin, arrivait au mois de juillet plein de jeunesse, de force et de bon vouloir. Le P. TACHÉ n'avait pas vu d'Oblat depuis plus de deux ans ; aussi, grande fut sa joie, et bien réel fut son bonheur en embrassant un de nos Pères. M. Laflèche, qui voulait bien fermer les yeux sur les nombreux défauts du pauvre P. TACHÉ, aimait les Oblats, qu'il croyait, avec raison, tous bien plus parfaits que celui qui avait tant de besoin de son indulgence. Lui aussi reçut le nouveau venu comme un frère, et la pauvre cabane des Missionnaires de l'Ile à la Crosse vit trois existences se confondre en un seul et même sentiment d'une affection sincère, d'un même désir du bien et de la gloire de Dieu.

Pendant que ces événements se succédaient dans le nord,

le R. P. BERMOND ne perdait pas de vue sa Mission commencée l'année précédente. Les œufs des oiseaux sauvages avaient déjà reçu les soins assidus de leurs mères; la famine n'était pas à redouter; ce bon Père retourna donc à la baie des Canards. Si je fais erreur dans les dates, que le *Supérieur de Lumière* me le pardonne : ses spirituelles chroniques sont brûlées, et il sait bien que ma mémoire n'est pas fidèle. C'est, je crois, pendant ce second voyage, que le R. P. BERMOND songea à déplacer la Mission de la baie des Canards; il lui semblait que le poste Manitoba, à mi-distance entre Saint-Boniface, offrait des avantages bien supérieurs. Il donna là rendez-vous aux sauvages, revint à la Rivière-Rouge pour faire approuver son nouveau projet et prendre les mesures nécessaires pour fonder un établissement sérieux, auquel il donna le joli nom de Notre-Dame du Lac. Le jour même de son arrivée à Saint-Boniface, le Missionnaire de Manitoba était consolé de ses fatigues, non-seulement en revoyant son Supérieur, mais aussi en donnant l'accolade fraternelle au R. P. A. MAISONNEUVE et au Frère J. TISSOT, qui, tous deux, arrivaient à Saint-Boniface, pour y commencer la carrière dans laquelle ils marchent encore si généreusement. Le R. P. BERMOND, après quelques jours de repos, retourna commencer l'établissement de N.-D. du Lac et y passa l'hiver suivant.

Dans l'été de 1848, le Frère DUBÉ « alla deux fois à la prairie » en qualité de catéchiste, et le « petit Frère, » comme l'appelaient nos métis, fit une si heureuse impression, que son nom est encore dans la mémoire des chasseurs qu'il accompagna.

Au mois d'août, fidèle à la promesse faite l'automne précédent, le P. TACHÉ retournait à Athabaskaw. Les heureuses espérances conçues pendant une première visite s'étaient réalisées : la rosée des grâces célestes avait fait germer les meilleures dispositions; les rayons du Soleil de justice promettaient de faire mûrir une moisson abondante de fruits de salut. L'enthousiasme extrême manifesté la première fois avait pourtant diminué; mais ce n'est pas un malheur, car, outre la fatigue excessive que cet enthousiasme occasionne au

Missionnaire, il ne permet pas toujours de juger de la réalité des dispositions. Il en est de la vocation à la foi comme de la vocation à l'apostolat : l'enthousiasme n'est pas la voie ordinaire. Le calme sensé de la réflexion, soutenu par la force de la grâce, offre plus de sûreté, plus de garantie que l'exaltation d'une imagination qui ne comprend pas, ou d'un cœur qui oublie trop sa faiblesse. En 1848, les sauvages d'Athabaskaw se montrèrent moins enthousiastes, mais, en réalité, beaucoup plus chrétiens que l'année précédente. L'enseignement divin, recueilli avec une pieuse avidité par des esprits qui n'en avaient pas l'habitude, avait été examiné, discuté, apprécié avec une justesse qui étonnerait tous ceux qui n'ont pas l'habitude de relations de ce genre avec les sauvages. Le cœur qui, chez l'enfant des bois comme chez l'enfant de la civilisation, est si souvent le grand contradicteur de la saine raison, faisait encore ses objections pratiques. Néanmoins le triomphe de la foi était assuré. Le Missionnaire, après en être venu à cette consolante persuasion, remerciait Dieu qui, seul, peut être l'auteur d'un pareil prodige; remerciait Marie, la Vierge Immaculée, qui, « forte comme une armée rangée en bataille, » supplée à la faiblesse des ministres de son divin Fils, et les aide à renverser les escadrons du prince des ténèbres. Ces heureux commencements excitèrent de plus en plus le zèle du Missionnaire, qui, voulant faire tout ce qui était en son pouvoir pour consolider l'œuvre sainte, se détermina à prolonger autant que possible son séjour dans cette chrétienté naissante. La chose lui était d'autant plus facile, que le chef traiteur d'Athabaskaw lui offrait tout ce que l'hospitalité a de plus franc et de plus aimable. En général, les membres de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson non-seulement nous ont rendu service, mais même dans bien des circonstances, se sont montrés des amis sincères et dévoués. Ce que nous avons dit plus haut du digne M. Mc Kenzie, nous pouvons le dire ici de l'aimable M. Ermintinger; nous pourrions le dire de plusieurs autres. Les tableaux les plus brillants ne sont point sans ombres, les règles les plus générales sans exceptions; mais il n'en est pas moins vrai que, les choses

prises dans leur ensemble, les officiers de l'Honorable Compagnie ont des titres certains à notre reconnaissance et à notre estime, et que, pour une raison ou pour une autre, nous leur devons une partie du succès de nos Missions.

L'année 1848 comptait sept Oblats dans le diocèse de Mgr Provencher.

1849. — Le 2 janvier est le jour fixé pour le départ du courrier d'hiver, qui va annuellement d'Athabaskaw à l'Ile à la Crosse. Le P. Taché, qui devait l'accompagner, fit à ses néophytes et à son hôte des adieux qui coûtèrent cher à son cœur; puis, chaussant ses raquettes, il reprit le chemin de la Mission de Saint-Jean-Baptiste. Nos voyageurs arrivèrent heureusement, après quinze jours de marche forcée, pendant lesquels le thermomètre centigrade leur jeta à la figure les 45 degrés de froid que la température lui confiait à leur adresse. Je dis *le thermomètre*, car sans cet instrument, le Missionnaire ne se serait pas douté de l'état de l'atmosphère. Chose assez curieuse : souvent, quand on marche tout le jour et que l'on couche à la belle étoile, la graduation du thermomètre naturel n'est pas d'accord avec celle des instruments au service de la science.

Le retour du courrier nous apportait des lettres de Saint-Boniface; ces lettres sont toujours désirées avec une vive impatience par ceux qui, exilés au fond des bois, ne communiquent que deux fois par an avec le reste du monde. Cette fois, la lecture des lettres causa une cruelle déception et porta la consternation dans l'âme des Pères de l'Ile à la Crosse. Leur Supérieur leur annonçait que la révolution de France avait considérablement réduit les recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi; qu'en conséquence de cette réduction, on ne pourrait plus soutenir les Missions lointaines du diocèse, et que probablement il allait être forcé de les rappeler auprès de lui. Les PP. Taché et Faraud, que cette nouvelle concernait, n'hésitèrent pas un instant; d'un commun accord, ils répondirent au R. P. Aubert à peu près dans les termes suivants : « Mon Révérend Père, la nouvelle que contient votre lettre nous afflige, mais ne nous décourage pas; nous

savons que vous avez à cœur nos Missions, et nous, nous ne pouvons pas supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes, nos nombreux catéchumènes; nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin pour le Saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose : la permission de continuer nos Missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence; les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas. » Cette détermination, quelque extrême qu'elle puisse paraître, ne coûtait pas à vos enfants; dans la sincérité de leur âme, ils ne redoutaient qu'une chose : la ruine des âmes confiées à leurs soins.

Cependant l'établissement de l'Ile à la Crosse avait continué à se développer sous la sage administration de M. Laflèche. Ses infirmités prenant tous les jours un caractère plus inquiétant, il remit cette administration entre les mains du P. Taché, et arrêta définitivement son départ pour le printemps suivant. C'est au commencement de juin que la Mission et les Missionnaires durent subir cette épreuve. M. Laflèche partit, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Estimé, respecté, chéri de tous, des larmes abondantes versées à son départ lui prouvèrent qu'il n'avait pas travaillé pour des ingrats. Ses deux compagnons, plus que tous les autres, avaient été à même d'apprécier ses aimables qualités. Revêtus aujourd'hui tous deux de la dignité épiscopale, ils reconnaissent volontiers M. Laflèche comme leur maître et leur guide dans la vie de Missionnaire, et comptent parmi leurs plus beaux jours ceux passés en la compagnie de cet estimable confrère. La Mission de l'Ile à la Crosse resta définitivement et exclusivement confiée au zèle des Oblats.

Le P. Taché partit, en même temps, pour se rendre à l'extrémité septentrionale du lac Caribou ; il était convenu avec les sauvages que tous se rendraient à un endroit désigné, et que l'un d'eux viendrait au-devant du Missionnaire pour lui servir de guide ; le guide ne vint pas, et le Missionnaire, dans l'impossibilité de poursuivre sa route, dut rebrousser che-

min, et il retourna à l'Ile à la Crosse, où il continua les travaux de la Mission avec le P. FARAUD. Au mois de juillet leurs occupations subirent une grande modification par l'arrivée du Fr. Louis DUBÉ. C'était, pour les deux Pères, une ancienne connaissance qu'ils revirent avec plaisir. Généreux jusqu'aux limites du possible, ils firent volontiers, au nouveau venu, l'abandon complet des marmites, chaudrons, vaisselle et autres admirables instruments que l'art de la gourmandise a inventés à profusion. Leur libéralité alla jusqu'à se démettre, sans regret, des nobles fonctions de cuisiniers, qu'ils exerçaient eux-mêmes depuis leur entrée en scène sur le théâtre des Missions. Leur abnégation, à cet égard, reçut de suite et par la suite une abondante récompense, puisque le bon frère les traitait mieux qu'ils ne se traitaient eux-mêmes. Leur amour-propre subit, en retour, l'humiliation de voir que le nouveau cuisinier était plus habile que les anciens. Les petits plats et les desserts (plats et desserts de rien) firent irruption au château de Saint-Jean, comme on l'appelait alors. Le bon Fr. DUBÉ ne voulut plus permettre aux Missionnaires de l'Ile à la Crosse de savourer à si grands traits les saintes délices de la mortification. Sans en être encore « aux petits soins, aux attentions fines, » on commença à goûter un bien-être auquel on n'était pas habitué. A ces services, le Fr. DUBÉ en joignit bien d'autres ; malgré sa santé si frêle et si délicate, il fut d'un puissant secours. Hâtons-nous de dire que les Missionnaires n'ont jamais vu se réaliser les craintes que leur charitable Supérieur exprimait à leur égard. Non-seulement ils ne manquèrent jamais du nécessaire, mais des secours encore plus abondants ajoutèrent encore à tout ce que le Fr. DUBÉ faisait pour améliorer leur condition.

Cette même année le P. MAISONNEUVE allait deux fois « à la prairie. » Le P. J. TISSOT, ordonné prêtre au printemps, accompagna aussi les chasseurs dans une de leurs aventureuses expéditions et, au mois de décembre, il allait rejoindre le R. P. BERMOND dans sa solitude de Notre-Dame du Lac. Par les soins de l'habile Missionnaire, cette solitude avait été embellie d'une élégante résidence. Une jolie maison n'est pas tout ce

qu'il faut au cœur, et le R. P. Bermond souffrait d'être seul ; aussi l'arrivée d'un confrère lui apporta-t-elle une joie et un contentement que l'on ne comprend bien qu'après avoir subi les épreuves de la solitude. Ailleurs cet isolement était atténué par les consolations du ministère, tandis que cette jouissance était refusée à l'Apôtre de Notre-Dame du Lac. Les Sauteux, là comme à Wabassimong, se montraient sourds à la grâce.

La Mission d'Athabaskaw devint, cette année, le partage du P. Faraud, qui l'accepta avec toute la bonne volonté qu'inspirent un zèle ardent et une généreuse abnégation. La veille même de son départ, la sensibilité du Père fut mise à une bien cruelle épreuve. Il reçut l'affligeante nouvelle de la mort de sa mère. Pour nous qui connaissons tout ce que cette perte avait de cruel et d'amer pour son cœur aimant, nous avons admiré le courage avec lequel il se soumit à la sainte volonté de Dieu. Nos cœurs battaient trop à l'unisson pour que nos larmes pussent ne pas se confondre. Hélas! que les desseins de Dieu sont impénétrables !... qui eût pu soupçonner qu'un jour ces deux jeunes Pères dirigeraient, comme premiers pasteurs, les Missions qui, en ce moment, leur échéaient en partage ! Le P. Faraud allait fonder définitivement notre résidence d'Athabaskaw, et il doit être regardé comme le premier Missionnaire des peuples aujourd'hui si heureux de reposer sous sa houlette pastorale, puisque M. Bourassa et le P. Taché ne leur avaient fait que des visites passagères.

1850.—Au printemps de 1850, le P. J. Tissot faisait ses adieux au R. P. Bermond, et revenait à Saint-Boniface recevoir son obédience pour l'Ile à la Crosse. Il était donné pour compagnon de voyage au P. Maisonneuve qui avait, lui aussi, reçu mission d'aller exercer son zèle au milieu des sauvages du nord-ouest. A peine avait-il quitté la Rivière-Rouge, que le R. P. P. Aubert recevait l'ordre de partir et de se rendre auprès de Mgr Guigues, évêque de Bytown, et encore à la tête de notre province du Canada, de laquelle relevaient nos établissements de la Rivière-Rouge. Nous ne pouvons que répéter ici l'expression de nos sentiments d'estime et d'affection pour celui qui, depuis cinq ans, était notre supérieur, et qui depuis n'a

pas cessé d'être un frère chéri. Au reste, nos sentiments à l'égard de ce bon Père ont trouvé un écho trop éclatant dans la considération dont il jouit au Canada, et qui rejaillit sur toute la Congrégation, pour qu'il soit besoin d'insister davantage.

En ce moment il ne restait plus un seul Oblat à Saint-Boniface, ni même dans les limites de la colonie de la Rivière-Rouge, lorsque arriva le R. P. Bermond, qui, à la place de son Supérieur, trouva des lettres qui lui conféraient ce titre et les pouvoirs qui s'y rattachent. Le R. P. Bermond, seul à Saint-Boniface, ne pouvait pas continuer sa Mission, et la reprise en fut ajournée à un temps indéfini. Notre-Dame du Lac était abandonnée ; plus tard l'élégante résidence du Missionnaire était vendue et changée en un comptoir de traiteur. Les flammes en consumant, peu après, cet édifice, nous épargnèrent le regret d'un changement si pénible.

C'est là que se termina la carrière du R. P. Bermond comme Missionnaire chez les sauvages. La connaissance de leur langue continua de lui être utile auprès de ceux qui visitent Saint-Boniface, car c'est l'évêché qui fut sa résidence les sept années qu'il passa encore dans le pays. Son âge, ses talents, son attachement à la Congrégation lui assignaient naturellement ce poste, où séjournent, plus ou moins longtemps, tous les Missionnaires qui viennent dans le diocèse, et qui ont besoin qu'une voix expérimentée leur indique la carrière à parcourir, les écueils à éviter.

Au mois de juin, le P. Taché était descendu jusqu'au portage du fort de Traite pour y voir au moins quelques sauvages du lac Caribou. Seul à la Mission de Saint-Jean-Baptiste, il ne pouvait faire davantage ; mais il savait que des Pères étaient en route, et il pouvait promettre que l'année suivante un Missionnaire visiterait les sauvages qui l'avaient attendu en vain l'année précédente. Retourné à l'Ile à la Crosse, le P. Taché y trouva le P. Faraud, arrivé d'Athabaskaw depuis quelques jours. Ni l'un ni l'autre n'avaient vu de prêtre depuis plus de dix mois qu'ils s'étaient séparés ; aussi, comme elle fut vive la joie de se rencontrer ! Il faut avoir compté les mois de l'isolement ; il

faut, jeune et sans expérience, avoir ressenti toutes les incertitudes, toutes les craintes qu'inspire la solitude à des centaines de lieues de tout confrère, pour comprendre les émotions de l'âme, les battements du cœur, lorsque l'on voit se combler ce vide immense dans lequel on s'agite et se trouble, lors même que, d'ailleurs, on est heureux de son sort.

Cette jouissance de se revoir fut encore, et de beaucoup augmentée, au milieu de juillet, par l'arrivée des Pères Maisonneuve et Tissot. Au bonheur, toujours si grand, de saluer et de connaître des frères, venait se joindre la consolante assurance que les Missions allaient se développer davantage, et que leurs apôtres seraient moins exposés à la terrible menace: « *Væ soli!* » Cette fois il y avait cinq Oblats à l'Ile à la Crosse, un seul était resté à Saint-Boniface. Tous ne goûtèrent pas longtemps l'avantage de vivre en communauté, Athabaskaw réclamait son Missionnaire. Au mois d'août, le P. Faraud prenait congé de ses confrères pour retourner sur les collines qui bordent le Grand-Lac, dans le voisinage duquel il devait exercer son zèle et mettre la dernière main à l'œuvre qu'il eut le bonheur d'y développer si heureusement.

II

Voici ce que je considère comme la seconde phase de l'histoire de nos Missions.

1851. — Les six Oblats du diocèse du Nord-Ouest étaient dans les postes indiqués dans les lignes précédentes, occupés, comme le sont toujours les Missionnaires : l'instruction des fidèles et des catéchumènes, l'étude des langues sauvages, les soins matériels des établissements confiés à leurs soins, absorbaient tous leurs instants. On se préparait aux campagnes qui devaient s'ouvrir au retour de la belle saison.

Au mois de février, l'émotion fut portée dans les esprits et le trouble dans plus d'un cœur, par une nouvelle aussi extraordinaire qu'imprévue: en débarquant à Saint-Boniface en 1849, M. Laflèche apprit qu'il avait été choisi pour coadjuteur de Mgr Provencher. Effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui, l'ancien Missionnaire de l'Ile à la Crosse

mit en avant (et c'était la seule objection réelle) ses infirmités et l'impossibilité physique où il se trouvait, de voyager, d'aider, par conséquent, Monseigneur du Nord-Ouest qui ne demandait un coadjuteur que parce que le poids des ans, et l'excès de la fatigue, lui rendaient impossible cette partie de ses devoirs. La raison alléguée était trop apparente pour ne pas avoir son effet. Mgr Provencher accepta les objections de son coadjuteur élu. Les Bulles étaient déjà à l'archevêché de Québec ; il y écrivit de suite, pour qu'on priât le Souverain Pontife de remplacer sur ces Bulles le nom de M. Laflèche par un autre nom qu'on désigna. Le Saint-Siége eut égard à cette nouvelle demande, et le 14 juin 1850 nommait un autre évêque d'Arath (*in partibus infidelium*) comme coadjuteur aussi (*cum futura successione*) de Mgr Provencher. Tout ceci se passait à l'insu des Missionnaires du nord : aussi, que l'on juge de l'étonnement du P. Taché, à l'arrivée du courrier d'hiver, lorsque, ouvrant avec empressement les lettres de l'évêque de la Rivière-Rouge, et commençant la lecture des lignes tracées par la main vénérée et chérie du pieux Pontife, il apprit que lui-même avait été choisi, pour l'épiscopat, en remplacement de son ancien compagnon et ami. Il est vrai que quelques plaisanteries, de la part de ses confrères, avaient déjà annoncé au P. Taché ces projets de l'évêque de la Rivière-Rouge ; mais la chose avait été prise si peu au sérieux, lui avait même paru si en dehors de toute vraisemblance, qu'il n'y avait pas fait la plus légère attention. Cette nouvelle lui arrivait donc comme un coup de foudre.

Si l'événement dont nous allons parler n'avait pas eu une si grande influence sur toutes nos Missions, je tirerais tout simplement le voile sur tout ce qui s'y rattache, et m'efforcerais de l'ensevelir dans l'ombre ; ses conséquences ont été trop nombreuses et trop importantes pour permettre de le passer sous silence. J'en parlerai donc, mais pour en parler, il me faudra bien souvent faire mention de moi, je vous en demande pardon, mon Révérendissime Père, je demande pardon à tous ceux qui liront cette page, de m'y être posé comme l'objet de l'attention.

Que pensa le P. Taché de son élection à l'épiscopat? Le nouvel élu avait, malheureusement, assez de vanité pour être flatté du choix qu'on avait fait de lui. Malgré cette faiblesse et pour des motifs d'un ordre plus élevé, il avait toujours désiré se conformer aux vues et aux desseins de ses supérieurs; ses supérieurs lui donnaient une marque non équivoque de leur estime et de leur confiance; un sentiment qui vaut mieux qu'une sotte vanité, lui causa une satisfaction véritable. Mais ce n'est pas tout. L'élection à l'épiscopat n'éteint pas jusqu'aux dernières lueurs de la raison. Nonobstant sa vanité, nonobstant même une certaine et noble complaisance, il restait au nouvel élu assez de sens pour croire que le poids de l'épiscopat, si lourd de sa nature, est vraiment un fardeau écrasant, pour des épaules et une tête de vingt-sept ans. Il avait travaillé assez consciencieusement, pour savoir que les devoirs sont une charge, et que c'est se torturer soi-même, que d'accepter une plus grande responsabilité.

Que pensaient les autres? Ceux qui ne connaissent pas nos Missions, qui ignorent la grandeur et la nature des courses que doit faire ici le premier pasteur, durent hausser les épaules en voyant que l'on choisissait un tout jeune prêtre pour en faire un prince de l'Eglise. Eût-on même dit que c'était une sottise, que nous ne nous en étonnerions pas.

Que fit le P. Taché? Si sa tête était accessible à la vanité, son cœur ignorait l'ambition; il l'ignorait pour lui-même, il l'ignorait pour les autres; il n'y avait même jamais rêvé. Il ignorait aussi les faux-fuyants et les arrière-pensées. Quand on est jeune, sans duplicité comme sans expérience, sans connaissance des hommes ni des choses, on marche droit vers le but légitime vers lequel on tend, ne se doutant pas qu'à chaque pas on peut se heurter contre un obstacle, déchirer son cœur aux ronces et aux épines qui, partout, bordent le chemin de la vie. Dieu a bien fait de nous cacher l'avenir, autrement qui oserait parcourir même les sentiers ordinaires? Qui oserait, surtout, s'engager dans les voies particulières où le Seigneur appelle quelquefois? L'évêque du diocèse, les Bulles du Souverain Pontife en main, commandait à son

coadjuteur de se rendre auprès de lui. Le supérieur régulier de ce dernier écrivait dans le même sens, supposant que tout allait se faire suivant le plan qui avait été indiqué par l'Ordinaire. Sur ces données, le P. TACHÉ, croyant reconnaître la volonté de ses supérieurs, partit au mois de juin pour la Rivière-Rouge, non pas pour aller se faire sacrer, mais pour aller s'assurer, d'une manière positive, des sentiments de ceux auxquels il avait voué obéissance, qu'il regardait comme les juges de sa position, de ses objections, de toute son existence.

Arrivé à Saint-Boniface, le P. TACHÉ eut le plaisir de faire connaissance avec le R. P. BERMOND, qu'il n'avait jamais vu, et avec lequel il s'estima heureux de passer quelques semaines. C'est aussi en arrivant à Saint-Boniface qu'il trouva une lettre de notre bien-aimé Fondateur, lui commandant, au nom de l'obéissance, de se rendre auprès de lui à Marseille. Tout doute du moment était levé, mais les inquiétudes de l'avenir n'étaient point calmées. Le P. TACHÉ partit pour l'Europe et arriva à Marseille, au commencement de novembre. Ce n'est pas à vous, mon Révérendissime Père, qui avez eu le bonheur de vivre auprès de notre si regretté Fondateur, qu'il est nécessaire de dire tout ce qu'il y avait de tendresse dans ce grand cœur, même pour le dernier de ses enfants, ni les jouissances goûtées par ceux qui avaient l'avantage de pouvoir contempler de près les dons excellents que le Seigneur lui avait prodigués. Je ne vous parlerai donc pas des émotions de mon âme lorsque je me présentai devant notre Supérieur Général; mais laissez-moi rapporter à la Congrégation un des entretiens dont il m'honora : « Tu seras évêque. — Mais, Monseigneur, mon âge, mes défauts, telle et telle raison....— Le Souverain Pontife t'a nommé, et quand le Pape parle c'est Dieu qui parle.— Monseigneur, je veux rester Oblat.— Certes, c'est bien ainsi que je l'entends.—Mais la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse ! Comment! la plénitude du sacerdoce exclurait la perfection à laquelle doit tendre un religieux! » Puis, se dressant avec la noble fierté et la religieuse grandeur qui le caractérisaient, il ajouta : « Personne n'est plus évêque que moi, et, bien sûr, personne

n'est plus Oblat non plus. Est-ce que je ne connais pas l'esprit que j'ai voulu inspirer à ma Congrégation ? Tu seras évêque, je le veux ; ne m'oblige pas d'en écrire au Pape, et tu n'en seras que plus Oblat pour tout cela, puisque, dès aujourd'hui, je te nomme supérieur régulier de tous ceux des nôtres qui sont dans les Missions de la Rivière-Rouge. » Des larmes abondantes coulaient de mes yeux, les battements de mon cœur voulaient briser ma poitrine. « Console-toi, mon fils, me dit encore ce bon Père, en m'embrassant avec tendresse, ton élection, il est vrai, s'est faite à mon insu, mais elle me paraît toute providentielle, et sauve les Missions dans lesquelles vous avez déjà tant travaillé. Des lettres m'avaient représenté ces Missions sous un jour si défavorable que j'étais déterminé à les abandonner et à vous rappeler tous ; la décision en était prise en Conseil, lorsque j'ai appris ta nomination à l'épiscopat. Je veux que tu obéisses au Pape, et moi aussi je veux lui obéir ; puisque le Vicaire de Jésus-Christ a choisi l'un des nôtres pour conduire, plus tard, cette église naissante, nous ne l'abandonnerons pas. Je me donnerai la consolation de te sacrer moi-même et Mgr Guibert, qui est aussi Oblat, partagera mon bonheur. » Voilà une partie de l'entretien qui fit que, le 23 novembre 1851, le Père Taché recevait, dans la cathédrale de Viviers, la Consécration épiscopale, des mains de notre Illustrissime et bien-aimé Fondateur et Père, Mgr de Mazenod.

De ces faits, de ces assertions, ressortent, tout naturellement, plusieurs réflexions. Donc, pour être évêque, on ne cesse pas d'être Oblat. Le Fondateur de la Congrégation l'a dit, à tous ceux à qui il ordonna d'accepter l'épiscopat ; et sans cette assurance, je connais plus d'un évêque qui aurait donné au Souverain Pontife la peine de commander avec empire. Les Oblats promus à l'épiscopat, ne l'ont pas été parce qu'on les considérait comme des sujets rebelles à la Congrégation ; tout au contraire, leur dévouement et leur attachement à la Famille religieuse qui les a adoptés, ne leur a permis d'accepter l'épiscopat qu'à la condition que cette mère chérie leur continuerait et sa tendresse, et sa confiance. Le

seul soupçon de la possibilité d'un autre ordre de choses, me rendrait bien misérable. En ceci encore je ne suis pas seul. J'avoue néanmoins que, malgré toutes les assurances et les promesses de celui dont la volonté sera toujours gardée comme sacrée dans la famille dont il a doté l'Eglise, j'aurais obéi avec plus de répugnance, si je n'avais pas entendu ses lèvres vénérées formuler cette assertion, qui a son côté bien pénible, il est vrai, mais aussi son côté rassurant pour moi : « Ton élection..... sauve les Missions ..... » Personne n'est plus à même que moi de connaître ma propre indignité ; cependant, s'il a fallu, pour sauver nos Missions, ce contre-sens d'un évêque si indigne, je me réjouis d'avoir été choisi ; car l'abandon de nos Missions me paraîtrait un malheur encore plus grand que ceux qui résultent nécessairement du choix de ma personne pour cette haute dignité. Et ce sont des lettres qui avaient amené cette décision ! — Je n'ai jamais connu ni désiré connaître l'auteur ou les auteurs de ces déplorables productions ; j'ignore même s'ils étaient des membres ou des ennemis de la famille. Écrire de façon à compromettre toutes les Missions de cet immense territoire. Quelle injustice, quelle cruauté, quelle responsabilité ! — Prions Dieu de pardonner à ces écrivains, car, bien sûr, « ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. » J'ai même la conviction qu'ils ne voulaient pas ce qu'ils ont presque fait accomplir. Je vous avouerai, en passant, que c'est cette raison et quelques réflexions faites sur mes propres lettres, qui me causent de telles répugnances pour écrire ; on est quelquefois si peu et si mal compris, aux distances surtout auxquelles nous vivons, qu'il est presque impossible de calculer la portée de nos assertions. Qui sait même si ce que je viens de dire n'aura pas quelque fâcheux résultat ! De grâce, que l'on me comprenne. J'ai voulu tout simplement dire que, quoique Evêque, je suis toujours Oblat de Marie Immaculée, Oblat de droit, Oblat de cœur, Oblat de fait ; et quoique persuadé qu'il en est de même de tous les évêques qui ont été choisis parmi les nôtres, comme j'écris l'histoire de nos Missions en particulier, je veux dire que Mgr Grandin et Mgr Faraud partagent mes sentiments. Puissent

les pages suivantes prouver que nous ne nous flattons pas trop.

Les Missions de la Rivière-Rouge, venaient d'être détachées de la Province du Canada et érigées en Vicariat de Missions; le nouvel évêque fut nommé Vicaire, le R. P. Bermond, son premier consulteur et moniteur, les PP. Faraud, Maisonneuve et Tissot, furent désignés comme les autres membres du Conseil Vicarial. Au mois de décembre, l'évêque d'Arath alla à Rome pour prier sur le tombeau des Saints Apôtres et solliciter la bénédiction du successeur de Pierre, pour lui et pour ceux confiés à ses soins.

Au mois de juin de la même année, le P. Maisonneuve avait entrepris courageusement la visite du lac Caribou, et il se rendit même jusqu'à l'extrémité septentrionale de cette mer intérieure. Le zélé Missionnaire eut beaucoup à souffrir de la faim et de la fatigue; souffrances et privations, rendues plus sensibles par leur inutilité apparente. Le Père ne vit pas les sauvages à la recherche desquels il s'était mis si généreusement. La faim les avait forcés à se disperser. Le P. Maisonneuve examina les bords du lac, qui lui parurent bien peu favorables à un établissement, et il revint avec la pénible conviction que l'on ne pourrait se soutenir à ce poste qu'avec des difficultés extrêmes, et des dépenses que ne permettaient pas les ressources actuelles des Missions. Le Missionnaire retourna ensuite à l'Ile à la Crosse, où l'attendait le P. Tissot, et où ils continuèrent ensemble le bien commencé. On comprend facilement que ces deux Pères avaient beaucoup à souffrir; le départ du P. Taché les avait laissés seuls, ce départ suivait de près celui de M. Laflèche et éprouvait les sauvages, qui crurent facilement qu'il en serait toujours ainsi. Les nouveaux Pères n'avaient pas eu le temps d'apprendre les langues, ce qui rendait le changement plus sensible, la position plus désagréable, et donnait même aux murmures des néophytes un certain caractère de plausibilité.

Le P. Faraud resta seul à Athabaskaw toute l'année, poursuivant avec activité la conversion des sauvages et les travaux de son établissement. Le 8 septembre, il avait la consolation

d'inaugurer cet établissement, sous les auspices de notre bonne Mère. C'était le jour de cette Nativité qui réjouit toutes les églises, que l'apôtre d'Athabaskaw prenait possession de sa nouvelle demeure : de là le nom de La Nativité donné à cette Mission.

C'est ainsi que se passa, pour nos Missions et pour l'influence qu'elle devait avoir sur elles, l'année 1851. A la suggestion même de Mgr DE MAZENOD, le coadjuteur de Mgr Provencher, pendant son séjour à Rome, demanda que le nom si vague de diocèse du Nord-Ouest fût changé en celui plus précis de diocèse de Saint-Boniface, déjà titulaire de la cathédrale. Cette demande fut accueillie par la Propagande, et c'est désormais sous ce titre que nous désignerons le diocèse, dont le chef-lieu est la paroisse Saint-Boniface, sur les bords de la Rivière-Rouge.

1852. — En janvier 1852, l'évêque d'Arath laissa Rome pour retourner à Marseille, où on lui donna pour compagnon le P. Henri GROLLIER, avec la promesse d'envoyer plus tard les Pères René RÉMAS et Valentin VEGREVILLE, ainsi qu'un Frère convers non encore désigné. On comprend facilement qu'il eût été bien agréable au jeune évêque de prolonger son séjour à Marseille. Quand on a déjà respiré l'air de la forêt pendant plusieurs années consécutives, il est assez naturel de soupirer après l'air moins vif, mais plus parfumé, de la civilisation; quand on a été si éloigné pendant longtemps, on sent dans son cœur comme dans son esprit le besoin de se reposer au milieu de ses frères, surtout quand ce délicieux repos peut se prendre auprès d'un Père vénéré, qu'on aime d'autant plus qu'on a été plus longtemps sans le connaître. Quelque séduisant et naturel que fût cet attrait, fortifié par les vives instances de notre révérendissime Fondateur, Mgr TACHÉ n'oublia pas la promesse faite à ses confrères et à ses sauvages d'être à l'Ile à la Crosse pour le commencement du mois de septembre. C'est au mois de février qu'il prit congé du Père vénéré qu'il craignait de ne plus revoir, mais qu'il était si heureux d'avoir vu. En passant au Canada, d'autres instances, d'autres affections tentèrent de le retenir aussi. Les mêmes raisons le firent

continuer ; il partit de Montréal au mois de mai. Outre le P. Grollier, il était accompagné de M. Lacombe, jeune prêtre, que nous retrouverons plus tard parmi les nôtres. Les Missionnaires se dirigèrent vers le lac Supérieur. Un accident survenu au bateau à vapeur dérangea leurs calculs ; ils n'arrivèrent au Sault Sainte-Marie qu'après le départ des canots qui devaient les conduire à la Rivière-Rouge. Ce désappointement ne fit qu'exciter leur désir d'une plus prompte diligence ; ils revinrent sur leurs pas jusqu'au Détroit. Le lendemain, ils prirent le chemin de fer à Chicago, qui s'inaugurait ce jour-là même, et se rendirent à Saint-Paul Minnesota. De là à la Rivière-Rouge, les Missionnaires eurent beaucoup de difficultés, par suite des inondations qui avaient ravagé toute la vallée du Missisipi et celle de la Rivière-Rouge. L'un d'eux décrit ainsi les délices de cette partie du trajet : « Le chemin que nous avons parcouru est affreux ; je n'avais pas même l'idée qu'on pût voyager par de pareils chemins. La Providence a pourtant eu soin de nous ; le tout s'est réduit à nous mouiller et à nous salir. C'était une chose assez singulière de voir un pauvre évêque et deux prêtres plongés dans la boue jusqu'à la ceinture, et faisant l'humble métier de bêtes de somme pour arracher de cette boue les chevaux et les voitures, et cela non pas une fois, mais une centaine de fois. » Toutes ces difficultés vaincues, les Missionnaires arrivaient à Saint-Boniface le 27 juin. L'arrivée des canots sans eux, l'état affreux des routes par les Etats-Unis, infestées par les Sioux, avaient causé de vives inquiétudes que leur présence dissipa heureusement. Mgr Provencher voulut bien leur témoigner sa bonté ordinaire, et donner à son coadjuteur des marques de confiance et d'affection dont il ne perdra jamais le souvenir. Ce dernier était surtout heureux, parce qu'il sentait qu'il lui serait facile de se rendre à l'Ile à la Crosse pour l'époque indiquée et promise.

Mgr Provencher avait d'abord eu la pensée de retenir son coadjuteur auprès de lui ; mais il se rendit facilement aux raisons données par celui-ci, et le laissa partir le 10 juillet. En prenant congé du vénérable vieillard, le jeune évêque, agenouillé devant lui, demandait sa bénédiction. Cette bénédic-

tion provoqua les paroles prophétiques qui suivent, et qui n'eurent qu'une trop prompte réalisation : « Il n'est pas d'usage qu'un évêque en bénisse un autre ; mais comme je vais mourir bientôt, et que je ne vous reverrai plus, je vous bénis encore une fois ici-bas, en attendant que je vous embrasse au Ciel. »

Le P. Grollier partait avec nous, pour ne s'arrêter qu'à Athabaskaw. M. Lacombe, en route pour le fort des Prairies, où il allait remplacer le digne M. Thibault, devait aussi nous accompagner jusqu'au fort Cumberland. Dans la nuit du 10 au 11 septembre, l'évêque d'Arath débarquait au fort de l'Ile à la Crosse. Dieu! comme le cœur lui battait fortement le matin en se rendant à la Mission, en revoyant cet établissement, en rentrant dans la pauvre chapelle, en s'agenouillant devant le modeste autel qu'il avait élevé de ses mains, et au pied duquel il se prosterna pour offrir de nouveau à Dieu tout ce qu'il avait, tout ce qu'il était!... Que l'on est heureux de pouvoir prier!

Les PP. Maisonneuve et Tissot étaient heureux de voir Monseigneur et le P. Grollier. Ces bons Pères, restés seuls, avaient tant travaillé et tant souffert! Même avant son arrivée, Mgr Taché fut informé des vives inquiétudes qu'avait données la conduite des sauvages pendant son absence. Comme nous l'avons dit plus haut, ces pauvres enfants des bois avaient été mécontents des départs successifs de leurs premiers Missionnaires : leurs bonnes dispositions premières ne s'étaient pas maintenues. Aussi, tous ceux qui les aimaient redoutaient, dans ces circonstances, l'inconstance naturelle au cœur de l'Indien. L'évêque d'Arath, partageant les pénibles appréhensions des autres, en écrivait ainsi : «Serait-il possible que ces pauvres âmes, qui coûtent si cher à mon Sauveur, consentent à se perdre de gaieté de cœur? Faut-il que de si beaux commencements n'aboutissent qu'à une si triste fin? La pure et douce lumière de l'Evangile aurait-elle déjà fatigué des yeux trop longtemps habitués aux ténèbres? Mes supérieurs, en m'éloignant pour un temps de ma chère Mission, se seraient-ils trompés au point de ruiner l'œuvre que j'ai tant à cœur? Dieu, irrité de voir

parmi les prélats de son Église un sujet aussi indigne de l'épiscopat que je le suis, aurait-il châtié dans son peuple les fautes du pasteur par la suppression des grâces nécessaires au bonheur de l'un et de l'autre ?... »

Nous sommes heureux de constater que toutes ces appréhensions se dissipèrent insensiblement. Le fait même du retour à l'époque fixée détruisait les prétextes les plus plausibles. L'établissement avait, d'ailleurs, fait des progrès rapides ; de nombreuses et importantes améliorations avaient été le résultat des efforts et du travail énorme que les PP. Maisonneuve et Tissot s'étaient imposés.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

SOUVENIRS DE FAMILLE.

Sous ce titre, nous commençons la publication de plusieurs documents que le dépouillement de nos archives a fait tomber sous notre main : ils se rapportent tous aux premières années de la vie de notre vénéré Fondateur. La reproduction en est textuelle : notre travail consiste seulement à fondre dans l'unité du récit les diverses circonstances séparément racontées. Nous donnerons la parole à Mgr DE MAZENOD lui-même, en citant les extraits d'une relation, écrite par lui à l'âge de seize à dix-neuf ans et complétée plus tard, sur ses voyages et son séjour en Italie.

Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD naquit à Aix, le 1er août 1782. Vous savez que sa famille tenait un des premiers rangs dans la magistrature. Son grand-père, homme d'un esprit aimable et cultivé, avait d'abord servi dans les mousquetaires ; sa santé ne lui permettant pas de continuer ce service, il devint président de la Cour des Aides, Chambre des Comptes, etc., de Provence ; ses talents le mirent bientôt à la tête de cette Compagnie dont il possédait toute la confiance. Il fut député à Paris pour la représenter dans les débats sans cesse renaissants entre elle et le Parlement avec lequel elle entendait marcher de pair, et sur lequel elle aurait eu des droits de prééminence, car elle avait succédé à l'ancienne Cour des Comtes de Provence, bien antérieure à l'établissement du

Parlement. Il fut admis dans ses voyages à Paris dans l'intimité de Mgr le Dauphin, père des rois Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, avec le président d'Eguilles, son parent et son ami. Quand le Parlement fut réuni en Provence à la Cour des Comptes comme il eût été à souhaiter que ce fût partout, non-seulement il conserva la même influence dans sa Compagnie dont il était le second président, M. d'Albertas en était le premier, mais il l'exerça dans toute la province avec cette supériorité que donne le talent uni à la vertu : il en était un modèle. Son fils, président en même temps que lui et à la Cour des Comptes et au Parlement, s'y distingua également par une haute capacité. La Révolution interrompit sa carrière. Le dernier acte public qui prouve l'opinion que le pays avait conçue de lui, est sa nomination par les Etats de Provence à l'Assemblée nationale de France. C'est de lui qu'Eugène est né.

Il est impossible de ne pas reconnaître les desseins futurs de la Providence sur cet enfant, en considérant les qualités qui se développèrent de bonne heure dans son âme. J'ai ouï raconter qu'étant encore au maillot, le moyen assuré de le faire taire quand il pleurait était de le conduire à l'église ; là il se taisait sur-le-champ, et l'on ne pouvait s'empêcher de sourire en le voyant écouter le prédicateur, comme s'il eût compris ce qu'il disait, et imiter avec ses petites mains les gestes qu'il lui voyait faire.

Lorsqu'il commença à parler, il montra une force de caractère rare dans les enfants de cet âge, ce qui ravissait son aïeul maternel, qui avait pour lui une très-grande tendresse. Il ne demandait jamais rien en pleurant, et avant qu'il eût appris comment il faut s'y prendre pour obtenir quelque chose, dans ces premières années où les enfants manifestent leur volonté par des larmes, il disait fièrement : « Je le veux. »

Le rang que tenait sa famille l'obligeait à avoir un nombreux personnel de domestiques : il y en avait douze dans la maison de son père, tous disposés à le servir et à voler au-devant de tous ses désirs ; mais préludant à cette vie simple qu'il adopta dans la suite, il s'esquivait avec adresse pour se

livrer à certains actes de bienfaisance, que son aïeul maternel voulait qu'on lui laissât faire sans avoir l'air de s'en apercevoir, heureux de voir se développer de si bonne heure, dans ce jeune enfant qui n'avait pas plus de cinq ou six ans, des qualités que l'on n'acquiert souvent qu'avec beaucoup de peine dans un âge plus avancé. Celle qu'on distingua en lui dès ce bas âge, avec une sorte d'admiration, fut une sensibilité de cœur extraordinaire qui lui faisait compatir, jusqu'à en souffrir, à toutes les peines des autres. Il n'avait alors de paix que lorsqu'il avait soulagé à sa façon ceux qu'il voyait affligés ou souffrants. Son grand-père, homme d'une éminente piété, entretenait ses bonnes dispositions en lui confiant, tout petit enfant qu'il était, certaines aumônes à distribuer. On le vit une fois donner sa veste à un petit charbonnier qui n'en avait point, et comme on lui fit quelques reproches en affectant de rapprocher sa condition de celle du petit charbonnier, il répondit gaiement : « Eh bien ! qu'y a-t-il ? Je serai un président charbonnier. »

Toute la famille de M. Revest, célèbre procureur au Parlement, avait pour Eugène la plus vive affection. Ce jurisconsulte, qui réunissait dans son étude les hommes les plus illustres du barreau d'Aix, ne se laissait approcher par personne lorsqu'il était occupé dans son cabinet ou lorsqu'il dictait à ses clercs, mais le petit Eugène était excepté de cette consigne. Dès qu'il entrait, M. Revest le prenait dans ses bras, et continuait à dicter en se promenant chargé de cet enfant, qui écoutait attentivement ses oracles.

Un jour, Eugène entra dans la maison du procureur, et il fut surpris de n'y point voir de feu : « Comment, dit-il à la famille, vous ne vous chauffez pas aujourd'hui, cependant il fait bien froid. » Les dames lui répondirent pour l'éprouver, l'enfant n'avait pas encore six ans : « C'est que nous sommes pauvres et le bois est cher. » Eugène les salue et se retire : une heure après, on le voit revenir poussant avec fatigue une petite brouette chargée de plusieurs bûches, qu'il jette brusquement à leur porte en leur disant : « Tenez, voilà pour vous chauffer ! » On peut juger de l'émotion de toute cette

famille à ce trait de bonté. Plusieurs de ses membres le racontaient encore trente ans après avec les larmes aux yeux.

On s'étonnera qu'Eugène pût faire librement ces sortes de choses; mais il ne faut pas oublier les ordres qu'avait donnés son aïeul, de le laisser faire quand son petit cœur lui inspirait quelque bonne œuvre. On le surveillait alors de loin, on le suivait sans qu'il s'en doutât, et Eugène n'en disait rien à personne, ravi d'avoir fait son coup à l'insu de tous. Ainsi, on le laissa dans cette circonstance faire tout ce travail vraiment excessif pour son âge, et il l'exécuta avec une activité incroyable.

Cette sensibilité sur les maux d'autrui, jointe à une affection tendre pour tous ceux dont il était aimé, a été un des caractères distinctifs de son âme dans tout le cours de sa vie. A l'âge de dix ans, se trouvant au collége de Turin, il apprit la mort de la fille de la femme de chambre de sa mère. La pensée de la douleur que devait éprouver la mère de cette jeune personne et le chagrin de la perte d'une personne qui lui était dévouée, lui causèrent une si forte impression qu'on fut obligé de le faire étendre sur son lit, où il pleura à chaudes larmes, en poussant des sanglots, et cependant ces personnes n'étaient pas présentes à sa vue.

Il en fut de même à Venise lorsqu'il vit mourir dans la maison Zinelli, où il avait été accueilli avec tant de bonté, comme nous le dirons plus tard, le frère aîné de cette famille respectable. Il avait alors quatorze ans, mais il fut si touchant, dans la douleur qu'il éprouva et dans les témoignages d'intérêt qu'il donna soit à la mère, soit aux frères du défunt, que cette famille lui voua un attachement paternel qui ne se démentit jamais.

Une autre qualité remarquable qui se développa dans Eugène dès l'âge le plus tendre, ce fut une grande droiture et un amour pour la vérité qui le rendait incapable du moindre mensonge. Aussi, quand il était en faute, jamais il ne s'excusait, encore moins dissimulait-il son tort. Cette franchise prenait sa source dans le fonds de ce caractère de force et de fermeté qu'il apporta en naissant.

Nous avons dit qu'il ne demandait rien avec larmes, il se montrait plutôt volontaire, mais on le calmait toujours par la raison : il se serait cabré contre la punition, surtout s'il l'eût crue peu méritée. Du reste, il ne se mettait pas dans le cas qu'on la lui infligeât. Sa droiture ne lui permettait point de laisser peser sur d'autres la moindre accusation quand on n'était point coupable.

Un enfant lui avait un jour donné quelque chose en échange d'un bel éventail de sa mère qu'Eugène avait cru pouvoir lui céder. Les parents de cet enfant, le voyant rentrer avec cet éventail de prix, craignirent qu'il ne l'eût dérobé, et s'étant informés de lui comment il se l'était procuré, il avoua que le petit Eugène le lui avait remis. Ils s'empressèrent de se transporter avec leur fils chez Mme de Mazenod pour lui rendre cet objet précieux. A mesure qu'ils faisaient des excuses sur l'étourderie de leur fils, Eugène craignit qu'on n'accusât cet enfant d'avoir soustrait l'éventail, et sans se mettre en peine de s'avouer coupable lui-même, il s'écria avec vivacité : « N'accusez pas cet enfant, il a payé l'éventail. » La mère d'Eugène se contenta de dire à son fils qu'il avait eu tort de disposer de ce qui ne lui appartenait pas, mais pour reconnaître l'honnêteté du procédé des bons parents de cet autre enfant, elle pria noblement la mère d'accepter l'éventail en cadeau.

Il n'aima jamais les jeux de l'enfance, et on le voyait toujours préférer la société des grandes personnes. Quand on causait de choses sérieuses, il s'empressait d'aller prendre un tabouret, et il s'asseyait aux pieds des interlocuteurs, écoutant avec attention tout ce qu'ils disaient sans jamais se permettre de les interrompre, à moins que ces personnes, surprises de l'intérêt que prêtait un enfant à une conversation qui paraissait au-dessus de son âge, se plussent à l'interroger pour entendre les réponses justes qu'il ne manquait pas de leur faire.

Il s'amusait pourtant volontiers à faire la chapelle, mais c'était d'une manière sérieuse qu'il prétendait représenter les cérémonies de l'Eglise, et ceux qui le servaient lui auraient singulièrement déplu s'ils se fussent permis de sourire à ses

sermons, ou s'ils paraissaient distraits dans les fonctions dont il les chargeait pour le service de sa chapelle.

On aurait dit qu'il se piquait de n'être pas enfant, mais c'était chez lui l'effet de son naturel et des qualités précoces qui se développaient journellement en lui. Ainsi, lorsqu'il fallut quitter la France au moment de la Révolution, il n'avait encore que neuf ans. On l'avertit le soir qu'il partirait le lendemain. Il demanda pour toute grâce d'aller embrasser ses bons amis de la famille Revest, promettant bien qu'il ne trahirait pas le secret qu'on venait de lui confier. En effet, il se fit accompagner chez les Revest, et se sentant attendri à la pensée qu'il allait se séparer d'eux, il quitta brusquement l'assemblée le cœur gros, en leur souhaitant le bonsoir. Cette famille si bonne pour cet enfant, ne s'expliqua cette scène que lorsqu'elle eut appris le lendemain qu'Eugène était parti pour Nice.

Voici les raisons de ce départ précipité, telles que nous les présente la relation que nous avons annoncée :

« Mon père ayant été décrété de prise de corps par les révolutionnaires, à son retour de sa députation aux Etats Généraux, quitta la France et se rendit à Nice, d'où bientôt il m'envoya son frère pour qu'il m'accompagnât auprès de lui. Je partis d'Aix avec mon oncle le 31 mars 1790, et j'arrivai à Nice le 3 avril, qui était le Samedi Saint. Il fallait bien qu'on fût effrayé de la menace que l'on avait faite de se défaire des enfants des nobles, pour que ma mère consentît à me laisser entreprendre ce voyage avant même d'être entièrement remis d'une indisposition qui m'avait beaucoup fatigué. Mes deux grands-pères, ma grand'mère, mon oncle l'abbé, toute ma famille réunie ne mit point d'obstacles à l'exécution prompte des ordres de mon père. Je n'avais pas neuf ans. Tout ce que je pus faire fut de garder le secret comme aurait pu le faire une grande personne. On me l'avait recommandé, il fut fidèlement tenu. »

Ce départ interrompit les études qu'Eugène avait commencées au collége Bourbon, où il faisait sa sixième avec le succès qu'il a toujours obtenu dans ses classes. Nous avons retrouvé un prix qui lui fut décerné cette année-là, et des lettres que

son père lui écrivait de Nice, lorsque Eugène fut placé au collége de Turin, prouvent qu'il était constamment le premier de sa classe dans ce collége, puisque son père lui recommandait, à cette occasion, de ne pas s'enorgueillir de ses succès, et d'avoir toujours pour les compétiteurs qu'il devançait des sentiments d'amitié et de bienveillance.

Cependant, dans les classes du collége de Turin, il y avait double mérite à vaincre les difficultés, car on professait en italien, et ce n'était point la langue naturelle d'Eugène. Tout ce qu'il en savait alors, il l'avait appris durant les quelques mois qu'il passa à Nice avant d'aller à Turin. Son père lui faisait suivre une école dans la première de ces villes. Quel embarras pour composer son thème ou sa version dans une langue étrangère! Que faisait Eugène? il mettait à contribution tous les passants. Sa famille habitait la maison Sauvaigne, qui donne sur la terrasse, promenade publique au bord de la mer. Eugène faisait son travail sur la porte, et dès qu'il était embarrassé pour la signification d'un mot italien, il accostait le premier promeneur venu, qui se faisait un plaisir de le lui expliquer.

« Je séjournai à Nice cinq mois, continue la relation. Dans l'intervalle, ma mère et ma tante vinrent nous rejoindre; leur mère les accompagna dans l'intention de retourner bientôt auprès de mon grand-père. Ce fut pour moi une grande joie. Jugeant que les affaires de France ne nous permettraient pas de rentrer sitôt, mes parents s'occupèrent de me procurer les moyens de perfectionner mon instruction. Il fut décidé qu'on me mettrait au collége des Nobles à Turin. Ma mère et ma grand'mère se chargèrent de m'y conduire. Ma mère n'avait alors guère plus de trente ans, et ma grand'mère en avait à peine cinquante. Tout ce qui me rappelle le souvenir de cette bonne grand'mère me touche sensiblement. Je l'ai toujours aimée autant que ma mère : c'est dire autant qu'on peut aimer ici-bas.

« Nous arrivâmes à Turin en passant par Escarena, Sorpella; nous traversâmes le col de Tende, descendîmes par Limon, Coni, Savillan, Raconigi, lieux que j'ai tous revus depuis avec

d'autres yeux et dans d'autres circonstances. Je crois que c'était en septembre 1790.

« Le collége des Nobles, où l'on me plaçait, venait d'être confié aux RR. PP. Barnabites par le roi Victor-Amédée. Ces religieux s'appliquaient à donner une éducation soignée aux enfants des familles distinguées qu'on leur confiait. Je fus des premiers à entrer dans ce collége, et le P. Scatti, qui en était le recteur, me prit dès lors en grande amitié. C'était un religieux très-estimé. Il est mort général des Barnabites après avoir refusé l'épiscopat, qui lui avait été offert pendant la Révolution. S'il eût prolongé sa carrière, il eût été fait cardinal. On lui doit l'édition complète des œuvres du cardinal Gerdil, son confrère et son ami.

« Je restai au collége un peu plus de trois ans. J'y eus pour professeur le P. Massimini, et à cette époque le P. Cadolini, aujourd'hui évêque dans la Marche d'Ancône, fut un de mes maîtres. M. Tavenet, de Saint-Sulpice, était assistant d'une des chambrées que j'habitais, et je dois à sa sévérité d'avoir étudié comme il faut, et d'avoir constamment été le premier dans mes classes. »

Nous avons dit plus haut comment Eugène s'acquittait de ses devoirs de classe. Il paraît que ses maîtres et notamment le P. Scatti furent aussi contents de sa sagesse, car on lui fit faire sa première communion avant l'âge de dix ans accomplis. Il eut ce bonheur le Jeudi Saint de l'année 1792. Avant ce temps, le trouvant apparemment plus raisonnable que ses camarades, on lui donna une sorte d'inspection sur sa chambrée (*camerata*). Son père, toujours attentif à diriger de loin les impressions d'Eugène, lui écrivait encore à ce sujet pour lui recommander de bien user de cette autorité, et de compatir aux faiblesses de ses compagnons.

Le Père recteur et les autres Pères l'affectionnèrent toujours beaucoup, et le donnaient volontiers pour modèle. C'est que cet enfant réunissait des qualités rares à cet âge. Il fut dans le cas de les faire remarquer en diverses occasions où il sut profiter de son ascendant dans sa chambrée pour y maintenir le bon esprit que les Supérieurs voulaient y voir régner.

Ce fut à cette époque que le duc d'Angoulême et le duc de Berry, qui s'étaient réfugiés à Turin auprès du roi, leur grand-père, vinrent visiter le collége des Nobles, accompagnés de M. le duc de Sorrent, leur gouverneur. Eugène leur fut présenté, et les princes furent invités à entrer dans sa petite chambre comme étant la plus proprement tenue de toute la chambrée. M. le duc de Berry voulut mesurer sa taille en s'approchant d'Eugène, qui, quoique moins âgé de quatre ans, se trouva plus grand que lui, ce que le prince remarqua avec exclamation.

Dans l'intervalle de sa première communion à sa confirmation, c'est-à-dire du Jeudi Saint à la Trinité de l'année 1792, Eugène donna une nouvelle preuve de la délicatesse de ses sentiments et de la fermeté de son caractère. On le remarque à cause de son âge. L'enfant avait apporté en naissant une loupe dans le grand angle de l'œil gauche. Ses parents, craignant que si cette loupe croissait elle ne finît par le défigurer, se décidèrent à la lui faire extirper par un habile opérateur, tel qu'était le docteur Pinchinati, premier chirurgien du roi. On n'eut pas de peine à obtenir le consentement de l'enfant, trop raisonnable pour résister au désir de sa famille. Le jour fut fixé, et madame sa mère devait arriver de Nice la veille pour assister à cette douloureuse opération. Eugène voulut lui épargner la peine de le voir souffrir. Il demanda instamment au R. P. recteur de vouloir bien permettre que l'opération fût devancée, afin que sa mère la trouvât faite en arrivant. Le R. P. recteur fut charmé de cette pensée délicate, et le lui accorda bien volontiers.

Tous les apprêts furent faits dans les appartements du P. recteur, qui désirait assister à l'opération. Le premier chirurgien du roi arrive accompagné de ses élèves; on fait compliment à l'enfant de son courage, qui montrait une résolution dont tout le monde était ravi. C'est là que le bon Dieu l'attendait pour lui donner une petite humiliation qu'il s'était peut-être attirée en comptant trop sur ses forces. Quand on eut déployé sur une table tous les instruments que renfermait l'étui du docteur, quand l'enfant vit lancette, bistouri, ciseaux crochus,

pinces, charpie, etc., il crut qu'on allait lui pourfendre la tête, et son courage l'abandonna : il fallut renfermer de nouveau tous ces instruments de supplice, et l'opérateur se retira avec ses élèves.

Eugène rentra tout confus dans sa chambre, et par un mouvement de ferveur, il se jeta à genoux pour invoquer notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il n'avait vraisemblablement pas prié auparavant. Nous lui avons entendu raconter qu'il s'adressa à l'Esprit-Saint avec une grande confiance. Cette prière fervente fut agréable au Seigneur, car à l'instant l'enfant se leva avec un nouveau courage, et rentrant dans l'appartement du P. recteur, il lui demanda de rappeler le docteur, résolu qu'il était de subir l'opération, quelque douloureuse qu'elle pût être. Le P. recteur, dans l'admiration de ce changement, fit rappeler M. Pinchinati, qui se mit tout de suite en devoir de commencer l'opération. Elle fut très-longue et très-douloureuse, effrayante même à cause de la quantité de sang qui sortit de la veine qu'on fut obligé de couper pour extraire la loupe. La loupe ne put être enlevée qu'en saisissant à plusieurs reprises la matière graisseuse qu'elle contenait, et en la coupant chaque fois avec des ciseaux courbes, ce qui rendit l'opération très-longue. La force surnaturelle qu'Eugène avait obtenue de l'Esprit-Saint par sa prière, ne se montra pas seulement dans la résolution de subir l'opération, mais dans le courage qui le soutint tout le temps : il ne poussa pas un cri et ne fit pas entendre une plainte. Sa mère arriva le soir même, et fut touchée, comme on peut se le figurer, de l'attention de son fils qui avait voulu lui épargner la peine de le voir souffrir.

Le traitement se prolongea longtemps, si bien que l'époque de la confirmation générale étant arrivée, on craignit qu'Eugène ne pût pas y assister. Mgr le cardinal Costa, archevêque de Turin, eut la bonté de proposer de le confirmer en particulier. Mais on ne fut pas obligé de recourir à sa complaisance, et l'enfant fut confirmé avec tous les autres le jour de la Trinité de cette année 1792, dans la petite église attenante à l'archevêché.

L'attrait d'Eugène pour la piété se soutint pendant tout le temps qu'il passa au collége. Il se manifestait par le goût qu'il montra toujours pour les cérémonies religieuses. Tant qu'il demeura dans la chambrée dite de Saint-Antoine, la seconde par laquelle il passa pendant son séjour au collége, il se levait constamment près d'une heure avant les autres pour dire très-gravement la messe dans une petite chapelle qu'il avait préparée avec ses camarades, et qui était fournie de tous les ornements convenables.

« Les patriotes français, dit la relation, menaçant d'envahir tout le Piémont, mon père ne crut pas sa famille en sûreté à Turin : il se décida à quitter cette ville pour se rendre à Venise, et s'y mettre à l'abri dans les lagunes d'une république qu'il pensait devoir être respectée par les républicains français.

« Le 2 mai 1794, mon père fréta une grande barque sur laquelle il s'embarqua avec toute sa famille, composée alors de mon père, Charles-Antoine de Mazenod ; de ma mère, Marie-Rose-Eugénie de Joannis ; de mon grand-oncle, Auguste-André de Mazenod, archidiacre, vicaire général de Marseille, de mon oncle Charles-Fortuné de Mazenod, sacristain, vicaire-général d'Aix, depuis évêque de Marseille ; de mon oncle Charles-Louis-Eugène de Mazenod, chevalier de Saint-Louis, alors capitaine des vaisseaux du roi, depuis contre-amiral ; de ma tante Elisabeth de Joannis, marquise de Dons-Pierrefeu ; de mon cousin germain le petit Joseph-Emile de Dons, marquis de Pierrefeu ; de Nanon, femme de chambre de ma mère, et de la nourrice de mon cousin ; de ma sœur et de moi. Un grand nombre d'émigrés prirent le même parti, et demandèrent à mon père de s'embarquer avec nous : parmi eux se trouvaient un bon nombre de prêtres. Parmi les laïques nous comptions la famille de Colonia, celle de Durand-Dubraye, et le marquis de Pontevès. Jamais voyage ne coûta moins. Grâces à la délicatesse de mon père, à qui la barque avait été louée, il n'en coûta que 15 livres de Piémont, et même 12 livres seulement aux prêtres, qui étaient censés plus pauvres que les laïques. Ce voyage ne fut pas sans agrément ; il dura douze jours, parce

que tous les soirs on s'arrêtait quelque part pour y passer la nuit.

« Nous rencontrâmes partout la plus cordiale hospitalité. Les patriotes n'avaient point encore passé par là. C'était à qui nous ferait le plus de politesses ! On venait nous prendre à bord pour nous loger commodément en ville. Le premier soir nous nous arrêtâmes à Casal Maggiore, capitale du Montferrat. Ce fut un honnête procureur qui demanda la préférence à mon père et à ma mère. Non contents de nous avoir reçus chez lui pour y souper et y coucher, le lendemain, lui et sa femme nous accompagnèrent au bateau, et nous forcèrent d'accepter de petites provisions pour le voyage de la journée. Je regrette bien de n'avoir pas retenu le nom de ces braves gens.

« La seconde station fut à Plaisance. Cette ville n'est pas sur le bord du fleuve. Il fallut faire un assez long trajet pour s'y rendre. Nous fûmes logés dans un hôtel, et il me souvient que nous achetâmes d'excellentes fraises au marché. Tout ce pays est magnifique.

« Le lendemain, nous continuâmes notre route jusqu'à un village situé en face de Crémone. Plusieurs de nos compagnons de voyage allèrent visiter cette ville, où la marquise de Colonia rencontra une personne généreuse qui, s'apitoyant sur le sort de tant d'émigrés obligés de fuir loin de leur patrie, lui glissa adroitement dans la main un rouleau de pièces d'or que cette dame refusa.

« Le jour suivant, notre bateau s'arrêta vers le milieu de la journée dans un site délicieux, dont tous les voyageurs voulurent jouir. On s'y reposa à l'ombre d'un épais feuillage, et à la gaieté à laquelle chacun se livra soit dans des conversations animées, soit par le chant et la joie, personne ne se serait douté que c'était là une colonie d'émigrés fuyant des tyrans qui en voulaient à leur vie, et qui s'étaient emparés de tous leurs biens.

« En parcourant ces charmantes campagnes, nous rencontrâmes une jolie maison habitée par un vieillard vénérable qui nous invita à y entrer pour nous y reposer. Il nous offrit

aussitôt tout ce qu'il avait, et désolé de nos refus, nous ne pûmes le consoler qu'en acceptant au moins une tasse de café qu'il nous fit servir de grand cœur. Il ne cessait de nous combler de bénédictions, et il nous fit promettre d'avoir recours à lui quand nous jugerions qu'il pourrait nous être utile. Peu s'en fallut que le soir même nous n'eussions été dans le cas d'avoir recours à son obligeance.

« Après avoir pris congé de notre bon vieillard, nous allâmes rejoindre notre joyeuse compagnie, que nous trouvâmes considérablement augmentée. Un bateau chargé comme le nôtre d'émigrés et de prêtres nous suivait apparemment de près, il s'arrêta au même endroit, et mes parents eurent la consolation d'embrasser plusieurs de leurs amis, tels que Mgr de Beausset, évêque de Fréjus, et M. le marquis de Grimaldi. Ils versèrent en commun quelques larmes sur leur situation, se consolèrent de leur mieux, et l'on donna le signal du départ pour se rendre de conserve à Ostiglia, pays d'exécrable mémoire, où tous nos pauvres émigrés furent traités comme des gens suspects, dont il fallait se méfier. Les autorités du pays placèrent des gardes à bord des deux bateaux, et l'on ne permit de descendre à terre qu'à ceux qui furent choisis pour y aller faire les provisions; encore eut-on soin de les faire escorter par des militaires armés. Ce traitement barbare étonna tout le monde, il ne ressemblait en rien à ce que l'on avait rencontré jusque-là, et heureusement il ne fut renouvelé nulle part.

« Dès qu'il fut jour, on s'éloigna de cette terre inhospitalière, et le soir nous fûmes amplement dédommagés des mauvais traitements de la veille par l'accueil empressé, généreux et touchant qui nous fut fait à Sermide, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Sermide n'est pas précisément situé sur le Pô, on y arrive par une belle allée d'arbres qui met le voyageur à couvert des ardeurs du soleil.

« A peine fûmes-nous arrivés que le podestat du lieu vint nous faire la bienvenue. Il se chargea de fournir le logement à tous les laïques ; l'archiprêtre qui était venu avec lui à notre rencontre, prit soin de placer les prêtres convenablement.

Mon père, ma mère, et toute ma famille reçut l'hospitalité chez le principal personnage de la contrée ; il nous traita magnifiquement. Le podestat conserva pour mon père un tel respect et une si grande confiance, qu'il continua longtemps d'entretenir avec lui un commerce de lettres. C'est lui qui nous apprit la mort de notre excellent hôte quelques mois après que nous fûmes établis à Venise. Le marquis de Montgrand, jeune alors, était, le soir de notre passage à Sermide, du nombre des convives. Nous étions si nombreux qu'il n'y eut qu'un lit pour nous deux. Il me souvient que j'étais tellement accablé de sommeil, que je dormis tout le temps du souper ; sans doute que je ne dus pas être incommode à mon compagnon. Si quelqu'un nous avait dit que nous nous retrouverions quarante et quarante-cinq ans plus tard, l'un maire, et l'autre d'abord grand vicaire et puis évêque de Marseille, nous l'aurions pris pour un rêve. C'est pourtant ce qui est arrivé.

« Le soir de ce jour mémorable, nous nous arrêtâmes à Borgoforte pour y passer la nuit. C'est là que nos compagnons de voyage, qui devaient aller à Vérone, se séparèrent de nous. Notre barque fut surtout allégée d'un émigré qui avait eu le talent de se faire détester de tout le monde. Je vis un jour le moment où on l'aurait jeté à l'eau. Quelqu'un qui n'y fut pas jeté, mais qui s'y laissa tomber, ce fut notre pauvre Nanon. Elle eût péri infailliblement sans l'habileté et le courage d'un de nos mariniers. En échange, un jour nous fûmes sauvés par le coup d'œil exercé de mon oncle, le chevalier, qui détourna notre barque au moment où elle allait être entraînée dans le courant d'un moulin. Elle s'y serait brisée.

« Nous continuâmes notre voyage jusqu'à Ponte-lago-Scuro, où tous les prêtres qui étaient avec nous, nous laissèrent pour entrer dans les Etats du Pape. Ma famille et un petit nombre d'autres personnes parmi lesquelles se trouvait le chevalier de Montgrand, qui unit son sort au nôtre jusqu'à son départ de Venise, où il s'était logé et où il mangeait avec nous, sans nous laisser intimider par le faux bruit que l'on faisait courir qu'on ne recevait point d'étrangers à Venise, changeâmes de

barque aux frais de notre patron, et entrâmes par le *Polerine* dans les Etats Vénitiens.

« Cette navigation est très-intéressante. Le lit du Pô étant beaucoup plus élevé que les terres du pays qu'il faut traverser, on a échelonné des écluses qui servent à descendre aux lieux où l'on veut s'arrêter, et à remonter les barques au niveau du fleuve. Nous descendîmes ainsi dans le *Polerine* sans sortir de notre *burciello ;* c'est le nom que l'on donne aux bateaux très-commodes qui font le service de cette navigation. Par ce canal, on communique aux différentes rivières qui serpentent dans ce beau pays. L'on traverse le Tartaro, l'Adigetto et l'Adige, et on arrive à Chiozza ou Chioggia, où nous couchâmes pour attendre les barques qui devaient remorquer notre burciello dans les lagunes qui séparent la terre ferme de la belle ville de Venise.

« Quelques heures nous suffirent pour atteindre cette reine des mers majestueusement assise au centre de ses eaux, d'où jadis elle rendait tributaire le commerce de toutes les nations. La république antique qui comptait tant de siècles d'existence vivait encore, mais elle était sur son déclin, et elle s'éteignit bientôt sous nos yeux. On peut dire qu'elle n'existait plus en quelque sorte que dans l'opinion quand nous vînmes nous réfugier sur son domaine. Les étrangers affluaient encore en foule pour jouir de la liberté et des divertissements que Venise offrait surtout à l'époque de l'Ascension, jour fixé pour le mariage solennel du Doge, représentant la république, et de la mer. La fête se prolonge au delà de huit jours, et se renouvelle tous les ans. Nous n'étions pas en mesure d'y prendre une grande part ni beaucoup de plaisir. Au contraire, nous fûmes bien contrariés d'arriver si mal à propos, ne pouvant trouver de logement nulle part.

« Nous passâmes une ou deux nuits encore dans notre barque, en attendant qu'un chevalier d'industrie que nous avions ramassé en route, et qui s'était donné pour un officier autrichien, tandis que lui et sa femme n'étaient que des chanteurs de rue, nous eût trouvé un gîte, quelque pitoyable qu'il pût être. Ce ne fut pas le seul service que cet honnête industriel, appelé,

je crois, Montecatini, nous rendit par reconnaissance de la complaisance que nous avions eue de l'admettre gratuitement dans notre barque, pour qu'il pût se rendre avec sa femme à Venise où l'attirait le concours des étrangers à l'occasion de la foire de l'Ascension. Voyant deux prêtres dans notre famille, il pensa qu'il pourrait nous être agréable de faire connaissance avec un *abbatino* de ses amis. C'était, je crois, tout bonnement un poëte de théâtre, mais il devait suffire à Montecatini de savoir qu'il était prêtre pour lui proposer de faire connaissance avec mes oncles, et l'inviter à leur être utile. Cet abbé musqué, qui n'était plus de la première jeunesse, se nommait Zerbini ; il se chargea de présenter mes oncles au curé de la paroisse où il disait la messe, c'était l'église de Saint-Fantin, en face du théâtre, où je crois fort qu'il nous proposa d'aller. Mes oncles s'en tinrent à fréquenter l'église et à cultiver la connaissance du respectable *pievan* ou curé, qui les accueillit avec distinction. Zerbini nous fit faire aussi connaissance avec les abbés Coletti, hommes vraiment respectables ; l'un d'eux était un ex-Jésuite fort âgé, avec lequel nous conservâmes peu de rapports, l'autre continua à nous fréquenter tant que nous demeurâmes à Venise, et se fit toujours un plaisir de nous être utile.

« Montecatini nous avait procuré, dès le second jour de notre arrivée, un petit appartement, composé de deux chambres, où il fallait caser les onze individus dont était composée notre famille, y compris les maîtres, les enfants et les domestiques. Nous patientâmes un mois dans cette triste demeure, où nous étions entassés ; enfin les étrangers, attirés par les fêtes de l'Ascension, s'étant écoulés, nous pûmes trouver sur le grand canal, en face du beau palais Grimani, un joli logement que nous conservâmes jusqu'à notre départ. C'est la divine Providence qui nous le choisit dans ses desseins de miséricorde sur moi, car je dois à notre séjour dans cette maison tout le bien que j'ai pu faire dans ma vie, si j'en ai fait quelque peu avec la grâce de Dieu. Cette maison, située sur la paroisse de Saint-Sylvestre, qui avait pour curé ou *pievan* M. Milesi, vicaire général de Murano, plus tard évêque de Vigevano, et enfin patriarche de Venise, n'était séparée que par une très-

petite rue de celle de la famille Zinelli, famille patriarcale, composée d'une respectable vieille mère, Dona Camilla Brighenti, et de six fils. Deux étaient ecclésiastiques, l'un encore diacre et l'autre prêtre, appelé D. Bartolo (Barthélemy), les autres étaient de riches négociants de Venise. C'est ce prêtre D. Bartolo, mort ensuite en odeur de sainteté, qui m'a instruit dans la religion et inspiré les sentiments de piété qui ont préservé ma jeunesse des écarts sur lesquels tant d'autres ont eu à gémir, faute d'avoir rencontré les mêmes secours.

« Cette phase de ma vie est trop marquée au coin de la bonté divine à mon égard pour que je n'en rapporte pas toutes les circonstances dans leur moindre détail, ne fût-ce que pour m'exciter à la reconnaissance que j'en devrai à Dieu tant que j'existerai, et pour faire bénir le Seigneur par tous ceux qui s'intéressent à moi, ou qui par ricochet en ont à leur tour retiré quelque avantage.

« J'ai dit qu'en arrivant à Venise mes oncles furent présentés au curé de Saint-Fantin par l'abbato Zerbini. Ils dirent la messe dans l'église de Saint-Fantin, tant que nous habitâmes l'appartement où nous étions tombés à notre arrivée, mais lorsque nous eûmes changé de logement, et que nous nous trouvâmes à une très-grande distance de cette église, mon grand-oncle donna la préférence à l'église paroissiale de notre nouvelle habitation. Mon oncle, poussant la délicatesse jusqu'à l'excès, ne voulut pas quitter Saint-Fantin, où il avait été si bien accueilli ainsi que son oncle. Notre nouvelle paroisse était celle de Saint-Sylvestre, dont j'ai parlé plus haut.

« Dès les premiers jours mon grand-oncle fut l'objet de la vénération du curé et de tout son clergé, et on n'a cessé de lui en donner les plus touchants témoignages jusques à sa mort. Il allait tous les jours dire la messe à l'heure qu'on lui avait laissé choisir, et j'allais assidûment la lui servir. Ce fut pour moi l'occasion d'être connu particulièrement par le curé Milesi. C'était un homme d'un mérite reconnu, bon pasteur dans toute l'acception du terme. A l'aise du côté de la fortune, il faisait le meilleur emploi de ses revenus, et doué d'une grande facilité pour instruire, il distribuait tous les dimanches

le pain de la parole à son peuple, auquel se joignait pour l'entendre un grand nombre de personnes des paroisses voisines qui remplissaient toujours son église. Il était assidu au confessionnal, et ne refusait son ministère à personne ; il était, en un mot, le modèle des bons pasteurs.

« M. Milesi me prit en grande affection, et ayant reconnu dans les fréquents rapports qu'il eut avec moi quelque bonne disposition, il forma dès lors à mon insu le projet de m'être utile. La position de ma famille ne lui permettait pas de me procurer les maîtres qui m'étaient nécessaires pour continuer mes études : M. Milesi voulut y suppléer, et Dieu bénit sa charitable pensée. Il y avait sur sa paroisse, comme je l'ai déjà dit, cette famille respectable des Zinelli dont un des membres, saint prêtre, se rendait tous les jours à l'église pour y célébrer les Saints Mystères. Le *pievan*, Mgr Milesi, s'entendit avec lui, et il n'eut pas de peine à le déterminer à venir en aide à ma jeunesse. Voici comment leur cœur charitable leur inspira de monter leur coup.

« Un jour je m'amusais à la fenêtre qui donnait en face de la maison de la famille Zinelli. D. Bartolo parut de son côté, et m'adressant la parole, il me dit : « Monsieur Eugène, ne craignez-vous pas de perdre votre temps en baguenaudant ainsi à la fenêtre ? — Hélas, monsieur, repris-je, c'est bien à regret, mais que puis-je faire ? Vous savez que je suis étranger, et je n'ai pas un livre à ma disposition. » C'est là qu'il voulait en venir : « Qu'à cela ne tienne, mon cher enfant, vous me voyez ici précisément dans ma bibliothèque, où se trouvent beaucoup de livres latins, italiens, français même, si vous en voulez. — Je ne demande pas mieux, » lui répliquai-je. A l'instant D. Bartolo détache la barre qui tenait les volets de la fenêtre, et y plaçant un livre dessus, il me le fait passer à travers la petite rue qui nous séparait. Le livre fut bientôt lu, car je lisais toujours avec avidité, et le lendemain mon père me conseilla d'aller le rendre, et de remercier D. Bartolo. Tout cela était prévu.

« D. Bartolo m'accueillit avec la plus grande bonté ; il me fit parcourir sa bibliothèque, et je passai de là dans le cabinet

où il étudiait autour d'une grande table avec son frère, D. Pietro, qui n'était encore que diacre. « Tous nos livres sont à votre disposition, » me dit D. Bartolo. Puis il ajouta : « C'est ici que mon frère et moi étudions : vous voyez là la place qui était occupée par un autre de mes frères que le bon Dieu a appelé à lui. S'il vous était agréable de lui succéder, vous n'avez qu'à le dire, nous nous ferons un plaisir de vous faire continuer vos classes, que vous n'avez pas sans doute achevées. » On peut juger de ma surprise et de ma joie. « Je serai trop heureux, monsieur, et mon père y consentira avec bonheur.—Eh bien ! venez dès demain, nous commencerons. »

« Mes parents remercièrent Dieu de m'avoir procuré un si grand avantage.

« A partir de cette époque, tous les jours pendant près de quatre ans, je me rendais après la messe auprès de ces maîtres bénévoles qui me faisaient travailler jusqu'à midi. Après le dîner, D. Bartolo, dont la santé exigeait de grands ménagements, venait me prendre chez moi pour faire une promenade, qui avait pour but la visite de quelque église où nous nous arrêtions pour prier. En rentrant, je me remettais au travail, qui durait jusqu'au soir. Quelques prêtres se réunissaient à cette heure-là pour réciter l'office en commun. On descendait ensuite dans le salon, où quelques amis de la famille se livraient à une honnête récréation. On prenait le café et l'on se retirait, excepté moi, qui faisais déjà en quelque sorte partie de la famille, et qui restais pour souper avec elle, et pour dire le chapelet et faire la prière selon le saint usage de ce pays, alors si bon. Je me retirais après, accompagné du domestique de la maison. Tout le monde était couché chez moi depuis longtemps, car à Venise, où l'on fait de la nuit le jour, il était toujours près de minuit quand le souper finissait. Le dimanche et le jeudi j'étais aussi retenu de fondation pour le dîner.

« Quatre années se passèrent ainsi : l'affection de toute cette si respectable famille qui m'avait adopté croissait en proportion de l'attachement que j'éprouvais moi-même pour elle. Mgr Milesi jouissait, de son côté, du succès de ses cha-

ritables combinaisons. Comment n'aurais-je pas fait quelques progrès à une si bonne école ? La famille au milieu de laquelle je vivais était éminemment chrétienne, et D. Bartolo, qui s'était plus spécialement chargé de moi, était un vrai saint à canoniser. On trouvera dans mes papiers un abrégé de sa vie que Mgr de la Gaude, évêque de Vence, puis de Namur, me procura à son retour de Rome peu après la mort bienheureuse de mon saint maître. Pourrai-je jamais remercier assez Dieu infiniment bon de m'avoir procuré un tel secours précisément à l'âge le plus scabreux de la vie, époque décisive pour moi, où furent jetés par un homme de Dieu, dans mon âme préparée par sa main habile et la grâce de l'Esprit Saint dont il était l'instrument, les fondements de religion et de piété sur lesquels la miséricorde de Dieu a construit l'édifice de ma vie spirituelle ? C'est à l'école de ce saint prêtre que j'appris à mépriser les vanités du monde, à goûter les choses de Dieu : éloigné de toute dissipation, de tout contact avec les jeunes gens de mon âge, je ne pensais seulement pas à ce qui fait l'objet de toutes leurs convoitises. Je me confessais tous les samedis, je communiais tous les dimanches. La lecture des bons livres et la prière étaient les seules distractions que j'accordais à l'assiduité de mes études. J'entendais et je servais la messe tous les jours, et tous les jours aussi je récitais le petit office de la Sainte Vierge. J'avais puisé dans mes lectures de piété un certain attrait pour la mortification, et tout enfant que j'étais encore, je m'étais imposé de jeûner tous les vendredis, et en carême trois jours de la semaine ; mes parents n'y faisaient pas attention. Je plaçais souvent des rondins sous mon drap de lit, et le samedi, pour être plus sûr de me réveiller de bonne heure afin de passer plus de temps à l'église, je couchais tout bonnement par terre sur une simple couverture. Ma santé n'en souffrait pas du tout, et je continuai ce régime tant que je demeurai à Venise.

« Si je rapporte ces faits, c'est pour faire remarquer de quelles grâces j'ai été prévenu dès ma plus tendre enfance, et combien j'ai à m'humilier de n'en avoir pas tiré meilleur parti. C'est de là que date ma vocation à l'état ecclésiastique,

et peut-être à un état plus parfait, et certainement si nous fussions restés un an seulement de plus à Venise, j'aurais suivi mon saint directeur et son frère devenu prêtre dans la Congrégation religieuse qu'ils choisirent, et où ils sont morts l'un et l'autre dans l'exercice d'un zèle héroïque.

« Cette disposition où l'on me voyait d'entrer dans l'état ecclésiastique, donna lieu à une anecdote que je veux raconter :

« Un jour mon vénérable grand-oncle, après la lecture d'un chapitre du Nouveau Testament que je lui faisais dans son petit elzévir que je possède encore, me dit sérieusement, à ce qu'il me parut : « Est-il vrai, Eugène, que tu veuilles entrer dans l'état ecclésiastique? — Mais oui, mon oncle, lui répondis-je sans hésiter! — Comment, mon enfant, peux-tu prendre une pareille résolution? Ne sais-tu pas que tu es l'unique rejeton de notre famille qui s'éteindra par là? » Etonné de voir sortir une semblable réflexion de la bouche d'un homme si vénérable, je repris avec vivacité : « Eh quoi! mon oncle, ne serait-ce pas un grand honneur pour notre famille de finir par un prêtre? » Mon oncle plaisantait. Ravi d'entendre un enfant de treize ans lui répondre ainsi, il m'embrassa et me bénit. Cette vocation précoce n'a pu s'effectuer que beaucoup plus tard. Il m'a fallu passer par d'autres épreuves. Nous étions en pleine émigration, et mon exil dura encore bien des années.»

Cette vocation d'Eugène se manifestait en effet par des signes non équivoques. D. Barthélemy s'acquittait en saint des devoirs qu'il s'était imposés à son égard : il s'appliquait non-seulement à lui faire continuer ses classes de latinité, mais à former le jeune cœur de son élève à l'amour de Dieu et son esprit à la connaissance de la religion. Combien de fois a-t-on entendu dire à Eugène devenu prêtre qu'il devait à ce saint maître tout ce qu'il avait acquis de principes solides en ce genre. L'instruction religieuse ne se bornait pas au catéchisme. Aussi Eugène fit-il des progrès qui étonnèrent tous ceux qui le connaissaient, et les dispositions qu'il avait annoncées dès le collége se développèrent au point qu'on s'aperçut dans sa famille de son attrait décidé pour l'état ecclésiastique. On le voyait en effet se revêtir volontiers, quand il était à la maison,

d'une houppelande qui ressemblait à une soutane ; il en arrêtait les plis avec une ceinture, et mettant un bonnet carré sur la tête, il se promenait dans la grande salle qu'on appelle à Venise *il Portico*, disant dévotement l'office de la Très-Sainte Vierge, qu'il récitait en entier chaque jour. Souvent il faisait sa lecture spirituelle à haute voix sur le ton du sermon ; il était alors assis sur un large tabouret qui lui servait de chaire.

Nous avons vu l'exactitude qu'il apportait à sa confession et à sa communion hebdomadaire. Dès lors aussi se manifestait son goût pour les mortifications corporelles, pour le jeûne surtout. Il parvenait facilement à cacher à sa famille et à ses amis les pratiques auxquelles il se livrait. Quand il ne déjeunait pas chez lui, ses parents croyaient qu'il déjeunait chez les Zinelli, comme il lui arrivait le plus souvent ; et s'il ne déjeunait pas chez les Zinelli, ceux-ci pensaient qu'il avait pris quelque chose chez lui. Cet attrait pour le jeûne s'est soutenu chez Eugène jusqu'à l'époque où des travaux forcés l'obligèrent de suspendre tous ceux qu'il s'était imposés extraordinairement, à l'exception de celui du vendredi, auquel il n'a jamais voulu renoncer.

Cependant le diacre Zinelli, qui s'amusait souvent à le taquiner, lui fit faire un jour une découverte à ce sujet qui le contrista. Aussi Eugène ne se rendit-il qu'après une longue dispute, et quand on le lui eut bien prouvé par des raisonnements, c'est que celui qui jeûne avant l'âge prescrit a moins de mérite que celui qui jeûne pour obéir au précepte de l'Église. Il ne fut pas découragé de sa défaite, et il continua sa sainte pratique comme auparavant.

En 1795, Eugène fut dans le cas de faire un petit voyage en Toscane pour accompagner sa mère, que les intérêts de sa famille rappelaient en France. Déjà la marquise de Dons, sa sœur, y était rentrée avec son fils ; la mère d'Eugène aurait perdu tous ses droits à l'héritage de son père, si elle eût prolongé son séjour à l'étranger. Il fallut donc que cette douloureuse séparation s'opérât, elle emmenait sa fille avec elle : Charlotte-Césarie-Antoinette-Eugénie de Mazenod, plus tard marquise de Boisgelin.

Pendant ce voyage, Eugène se montra ce que la grâce l'avait fait. Il se munit d'abord d'un grand crucifix qu'il pendit à son cou en signe de sa foi et de la profession publique qu'il était disposé à en faire, si besoin était. L'occasion s'en présenta à la première auberge où l'on s'arrêta. Quoique ce crucifix fût placé sous le gilet d'Eugène, il était assez grand pour être aperçu ; ce fut un sujet de mauvaise plaisanterie de la part des serviteurs de l'auberge, mais Eugène, loin de rougir, répondit à ces insolents avec un courage vraiment chrétien, auquel ces impies ne s'attendaient pas de la part d'un enfant de treize ans.

Arrivée à Livourne, la famille s'arrêta quelques jours dans cette ville. Eugène ayant remarqué que la servante de la maison qu'ils habitaient était très-ignorante en matière de religion, sa principale occupation fut d'expliquer le catéchisme à cette femme, ce qu'il faisait d'une manière si intéressante, que la maîtresse de la maison y assistait par plaisir et, à ce qu'elle disait, avec un grand profit même pour elle. Le zèle fut un des caractères distinctifs de la piété d'Eugène, qui préludait ainsi au ministère qu'il devait un jour remplir auprès des âmes les plus abandonnées.

S'étant séparé de sa mère et de sa sœur, il revint avec son père à Venise pour y reprendre ses études et ses occupations chez les Zinelli, avec lesquels il demeura jusqu'au départ de sa famille pour Naples.

Cette année 1795 ne se termina point sans apporter à Eugène une nouvelle douleur. La relation nous dit :

« Mon grand-oncle, le vénérable ami de Mgr de Belloy et son grand vicaire, comme il avait été vicaire général du célèbre Belzunce, a terminé sa sainte vie le 22 novembre de l'année 1795. Il fut inhumé dans cette même église de Saint-Sylvestre, où il célébrait chaque jour le saint Sacrifice. A ce sujet, je ne puis passer sous silence le procédé délicat du respectable curé, Mgr Milesi, depuis, comme je l'ai dit, évêque de Vigevano, et enfin patriarche de Venise, ce même Mgr Milesi qui avait conçu pour moi une si vive et si paternelle affection, et auquel je dois tout le bien que m'a fait mon saint maître et véritable ami D. Bartolo

Zinelli. Mon oncle étant mort, mon père m'envoya auprès du curé pour le prier de se charger des funérailles, en voulant pourtant bien se rappeler que nous étions des émigrés et que, quelle que fût la dignité de notre oncle, nous devions nous restreindre dans les bornes de la plus grande simplicité. Le curé me répondit qu'il comprenait cela, et que nous le laissassions faire. Il fit en effet, mais quoi ? de magnifiques funérailles, confréries, clergé nombreux, cierges du plus grand calibre, catafalque de la plus grande beauté dans l'église, garni d'une infinité de flambeaux, le tout à l'avenant. Que dire à cela ? Tout était fait par ordre du curé. Mais lorsqu'il fallut en venir à demander le prix de toutes ces magnificences, le curé me répondit que, partageant avec raison la trop juste douleur de ma famille, il s'estimait heureux d'avoir, par cette pompe funèbre, rendu à un si saint personnage l'hommage qui était dû à ses vertus et à sa dignité, qu'il avait cru en cela s'acquitter d'un devoir, et que par conséquent nous n'avions rien à payer ! Voilà l'homme que Dieu avait placé sur mon passage dans cette terre étrangère pour être le premier instrument de ses miséricordes sur moi !

« Je ne le revis plus jusqu'en 1810, où nous nous rencontrâmes à Paris à l'époque du Concile national auquel il fut appelé comme évêque de Vigevano. Notre entrevue eut lieu dans le chœur même de Notre-Dame, au moment où les évêques se rendaient à leur place. Ce fut un spectacle attendrissant. Je faisais les fonctions de maître de cérémonie sous MM. de Quélen et de Sambucy. Voyant arriver Mgr Milesi, que je n'avais pas trouvé chez lui la veille, je l'accostai en me nommant. Ce bon évêque ne se posséda pas de joie de retrouver son enfant adoptif à l'âge de vingt-huit ans, devenu diacre, et, sans se mettre en peine du lieu et de la circonstance, il me sauta au cou et me serra tendrement contre son cœur. J'étais ému autant que lui, et chacun se demandait ce que ce pouvait être. — Ah ! si on avait pu le comprendre, plus d'un eût mêlé ses larmes aux nôtres !

« Les Français s'avançant vers Venise, il fallut songer à déguerpir. Nous assistâmes à la fin ignoble et misérable de cette

république vermoulue qui s'écrasa en quelque sorte sur elle-même. Il était sans doute difficile de résister à l'étoile, ou, si vous voulez, au génie de Bonaparte, mais au moins eût-il fallu montrer quelque énergie et ne pas aller au-devant, comme on le fit, de la honte et de l'anéantissement.

« Entre la fin de cette ancienne république et l'entrée des Français dans la ville, il y eut un temps d'anarchie qui donna lieu à une collision très-dangereuse entre les troupes esclavonnes rentrant de la terre ferme, d'où elles avaient été refoulées sur Venise, et les patriotes du pays qui prenaient en main les rênes du gouvernement. Nous ne fûmes que les spectateurs de ces scènes de désordre, mais nous aurions bien pu en devenir les victimes, pour peu que cet état de choses eût duré. Les Vénitiens confondaient facilement les émigrés avec les Français dont ils redoutaient l'approche, et qui allaient bientôt les envahir totalement. Dieu veilla sur nous, et il ne nous arriva rien.

« Je ne sais comment peu de temps auparavant l'amiral Brueix se trouvait dans l'Adriatique. J'étais trop jeune pour l'avoir su ou retenu. Le fait est que le bon souvenir qu'il avait conservé de mon oncle le chevalier, son ancien camarade, faillit nous coûter la vie. Nous le vîmes arriver un jour dans son canot d'amiral, frapper à notre porte qui donnait sur le grand canal. Il avait appris que mon oncle était à Venise, et il voulait l'embrasser. C'était vers la fin de l'ancienne république. On nous prit dès lors pour une famille suspecte, et il ne fallut rien moins que la bonne opinion que l'on avait conçue d'hommes aussi recommandables que l'étaient mon père et mes oncles, qu'on avait pu connaître depuis quatre ans qu'ils habitaient le pays, pour neutraliser le mauvais effet qu'avait produit cette visite toute amicale, et certainement nullement politique de l'amiral, ami de mon oncle.

« Je trouve dans mes notes le récit de certaines fêtes et cérémonies particulières à Venise, qui n'était pas à cette époque un pays comme les autres. En dirai-je quelque chose? J'hésite, parce qu'on a dû le raconter dans plusieurs ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde.

« Les *régates* sont à Venise le spectacle le plus populaire. Elles n'ont lieu que très-rarement dans de grandes occasions, comme le passage d'un prince étranger, ou à l'occasion de quelque grand événement. La *regata* est une course de bateaux sur le grand canal qui traverse Venise. Le jour en étant connu, tout se prépare pour la rendre plus magnifique. Toute la ville s'en occupe, les voyageurs accourent de toutes parts, surtout ce qu'on appelle les habitants de terre ferme. C'est au point que les vivres renchérissent, et que les rues sont encombrées de ce surcroît de population. Toutes les maisons qui donnent sur le grand canal tapissent leurs balcons, et chaque propriétaire se fait un devoir d'inviter autant de parents que leurs demeures peuvent en contenir ; partout on leur offre des rafraîchissements, dont on n'est pas avare à Venise. L'affluence des curieux, les fenêtres non-seulement des maisons situées sur le grand canal, mais de toutes les maisons qui, de quelque côté que ce soit, ont vue sur le canal, une multitude de bateaux remplis de monde qui obstruent tellement le grand canal dans toute sa longueur, qu'il reste à peine l'espace nécessaire pour le passage des bateaux qui doivent faire la course, l'encombre de cette foule, cet air de fête et de jubilation générale produisent un effet qu'on ne saurait rendre.

« C'est toujours l'après-dînée que ces courses ont lieu. La première est composée de plusieurs bateaux à une seule rame. Ces bateaux sont si légers et de si petite dimension, qu'il y aurait du danger à y introduire une seconde personne : d'ailleurs, il n'est jamais permis de l'y admettre. Les marins qui les dirigent sont mis très-élégamment ; ils sont vêtus de blanc avec des écharpes de soie de diverses couleurs. Le signal donné, les bateaux partent de l'embouchure du grand canal. Le premier qui arrive devant le palais Forcari, où se trouve élevé un joli temple antique, gagne le premier prix de la course. On lui remet un élégant drapeau qu'il fixe avec orgueil sur sa petite barque. Le second reçoit un autre drapeau d'une couleur différente, qu'il fixe également sur sa barque. Le troisième reçoit aussi un drapeau, mais sur l'étoffe se trouve

peint un cochon. C'est le dernier prix, les bateaux qui arrivent après n'ont rien.

« A cette première course succède la seconde. Les bateaux qui entrent en lice sont poussés par deux rameurs mis aussi élégamment que les premiers : ils reçoivent les mêmes signes de leur victoire, et des prix proportionnés à leur nombre. Viennent ensuite les courses des bateaux à quatre rameurs, et celles à huit rameurs, qui remportent la victoire aux mêmes conditions.

« Les courses achevées aux acclamations de la foule, les innombrables embarcations qui stationnaient le long du grand canal ou des petits canaux adjacents se détachent de tous côtés, et couvrent le canal en le sillonnant avec adresse. Les *lauréats* le parcourent au milieu de cette immense multitude de barques, et présentent humblement leurs chapeaux pour recevoir le tribut que personne ne refuse à leur valeur, tant on est enthousiaste à Venise de ces sortes de jeux ! Cette abondante collecte, jointe au montant des prix qui leur est fidèlement compté le lendemain, améliore le sort de ces bons marins auxquels tout le monde s'intéresse, parce qu'ils sont en effet d'excellentes gens.

« Une des grandes fêtes de Venise était l'Ascension de Notre-Seigneur. Hélas ! je ne veux pas parler de fête religieuse. Elle passait inaperçue dans cet immense concours qui arrivait au chef-lieu de la république de toutes les parties de ce qu'on appelait la terre ferme et des pays circonvoisins, tels que Milan, Ferrare, Bologne, etc. Quinze jours entiers de foire sont consacrés à la plus folle dissipation. La ville regorge d'étrangers, au point de ne pouvoir qu'avec la plus grande difficulté circuler dans les rues qui sont à la vérité fort étroites.

« La place de Saint-Marc est transformée en une espèce de bazar universel; on dresse en quelque sorte une autre place dans la place. Ce sont des portiques sous lesquels on circule : les boutiques et surtout les cafés sont magnifiquement ornés : plusieurs rangs de chaises sont occupés par les promeneurs qui s'y assoient pour jouir du spectacle qu'ils viennent eux-mêmes

d'offrir. La joie se peint sur tous les visages, car on n'accourt en ce lieu que pour s'y amuser : des instruments égayent la foule de leurs sons mélodieux ; on excelle en Italie dans ce genre de musique. Les *bautes*, sorte de dominos qui servent de masque dans ce pays, et sous lequel sans faux visage, on le porte au chapeau, on est plus libre, se mêlent dans la foule aux toilettes élégantes des dames et des fashionables, et tant les uns que les autres prolongent jusqu'à la fin du jour leur folle dissipation. Et cela se renouvelle pendant les quinze jours que dure la foire. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à cette époque tous les théâtres sont ouverts, que les cafés ne désemplissent pas d'hommes et de femmes qui viennent y dépenser leur argent, qu'on s'amuse aussi dans les casinos et partout dans la ville et sur l'eau ; le canal de la Giudecca et le grand canal, la rive des Esclavons et le golfe de San Giorgio sont sillonnés de bateaux et de gondoles, accompagnés d'autres barques remplies de musiciens qui font retentir l'air de leurs instruments.

« Quel pays de dissipation que la Venise d'alors ! Et je ne bénirais pas mille fois le Seigneur d'avoir préservé l'inexpérience de ma jeunesse de tous ces dangers, en me plaçant sous la garde tutélaire de la famille Zinelli et de mon saint maître D. Bartolo !

« Je poursuis mon récit, d'autant plus que ce qui me reste à dire de cette fête n'aura plus lieu à l'avenir, cette cérémonie ayant cessé avec la république d'alors qui ne vivait que de traditions.

« Le jour de la fête de l'Ascension était fixé pour la cérémonie solennelle du mariage, ainsi dit, de la Seigneurie avec la mer. Je ne saurais dire à quelle époque remonte l'établissement de cette singulière fonction. J'écris de mémoire, et n'ai sous la main aucun livre pour le vérifier. Vraisemblablement elle date de l'époque de la grande puissance de Venise sur la mer, alors que cette république faisait avec celle de Gênes tout le commerce du monde connu. Qui en effet eût osé lui disputer l'empire de la mer lorsqu'il était prouvé, par le mariage qui se renouvelait chaque année le jour de l'Ascension, que la mer devait

être soumise à la république de Venise comme une épouse l'est à son mari ?

« Dès le matin de ce grand jour, toute la population était en émoi. C'était à qui se pourvoirait de barques, de gondoles ou d'autres bateaux pour accompagner le *Bucentaure*, dans sa course nuptiale. Le *Bucentaure* n'existe plus, il fut brûlé par les Vandales de l'époque, qui, marchant sur les traces des nôtres, s'appliquèrent à détruire tout ce qui pouvait rappeler un temps meilleur. C'était un magnifique vaisseau, doré de toutes part, tapissé sur le pont de velours cramoisi bordé de superbes galons d'or : les sculptures en sont également dorées et représentent divers attributs des heures et des saisons, des divinités païennes et autres ornements. Le grand étendard de la république, le lion ailé de Saint-Marc, flotte à la poupe du vaisseau et domine la tente qui doit garantir la Seigneurie des ardeurs du soleil. Ce sont les gens de l'arsenal qui rament et l'amiral est au timon : il répond sur sa tête de la sûreté de la traversée. C'est pourquoi, s'il ne fait pas beau le jour de la fête, on attend un autre jour jusqu'à ce que le temps soit sûr. A l'heure indiquée, le Doge, accompagné de la Seigneurie, de dix chanoines en chape et de tous les hauts fonctionnaires de l'Etat, sort à pied du palais pour se rendre à la Piazzetta où le *Bucentaure* l'attend depuis la veille. Tout le cortége étant rendu à bord, le bâtiment se met majestueusement en marche pour aller au Lido, une des ouvertures par laquelle la grande mer communique avec les lagunes et les alimente. A l'instant tous les vaisseaux pavoisés saluent par des salves d'artillerie, les cloches sonnent, la foule immense fait retentir l'air de ses acclamations, les péottes, les gondoles, tous les bateaux rament à l'envi et couvrent la mer de leurs tentes. C'est à qui s'approchera davantage du *Bucentaure*, qu'on pourrait comparer à une immense poule entourée de ses innombrables poussins. Les lagunes offrent alors un coup d'œil ravissant, un spectacle unique, que l'on ne reverra plus.

« Le Patriarche attend le passage du Doge dans une île appelée Sant-Elena, occupée par les Pères Olivétains. Ces Pères doivent lui servir des marrons et une carafe d'eau, dé-

jeuner frugal que le Patriarche refuse en prétextant qu'ayant à dire la messe, il ne peut accepter leur offre obligeante, le *Bucentaure* arrive, le Patriarche monte dans sa péotte pour aller à sa rencontre et l'accompagner. Pendant le reste du trajet, le Patriarche bénit l'eau qui doit être jetée dans la mer.

« Arrivé au Lido, le vaisseau sort des lagunes, et le Doge, en prononçant quelques paroles qui expriment sa suprême autorité et son domaine sur la mer, jette dans l'eau un anneau d'or. A l'instant une foule de mariniers se précipitent et il est rare qu'ils ne rattrapent le joyau. C'est un moment de joyeuses acclamations que celui où tant de plongeurs habiles se disputent le sort de cette capture honorable. Le *Bucentaure* rentre aussitôt au Lido et le Doge, suivi de son nombreux cortége, descend pour entendre la messe dans l'église de San Nicolo. C'est Mgr le Patriarche qui célèbre cette messe, après laquelle on revient à Venise, au milieu du même concours, et le Doge invite à un grand festin public tous ceux qui ont eu l'honneur de l'accompagner dans cette cérémonie.

« Il ne faudrait pas croire qu'avec l'*Ascensa*, c'est ainsi qu'on appelle l'Ascension, finissent les divertissements de Venise. Ils ont dans ce pays plusieurs carnavals, des soirées, ou pour mieux dire, des nuits dansantes, les promenades nocturnes appelées *I freschi*, les sérénades etc., la saison de la Brensa, et avec cela la bonne humeur naturelle des Vénitiens qui assaisonne toujours toutes ces différentes réjouissances, et qui fait de ce pays trop renommé le rendez-vous de tous les hommes amateurs des plaisirs et de la dissipation.

Au milieu de cette folie, on rencontrait pourtant des familles qui s'abstenaient d'y prendre part. J'en donne pour preuve la famille Zinelli, mais elles étaient en petit nombre. Là se trouvaient les traditions de la vraie piété et de l'antique simplicité de mœurs, l'amour de l'étude et du travail, la charité bienveillante et la douce urbanité, et c'est dans cette atmosphère que j'ai vécu quatre ans, de douze à seize ans de ma vie.

« Quand il fallut partir, la séparation fut bien cruelle.

D. Bartolo m'écrivit lorsque je fus arrivé à Naples, qu'il n'avait pu s'en consoler qu'à l'autel, où il avait sans doute offert le saint sacrifice pour moi, afin que Dieu veillât sur ma jeunesse qui allait être exposée à tant de dangers, loin de lui et dans des pays si corrompus. Ce saint prêtre fut exaucé, car, grâces à Dieu, quoique dépourvu, je puis le dire, de tout secours, je ne fus pas autre à Naples que je n'avais été à Venise. »

On comprend tout ce qu'a dû avoir de pénible la séparation du maître et du disciple : du disciple, qui devait tout à D. Barthélemy et qui lui était si tendrement attaché ; du maître, qui voyait partir celui qu'il avait soigné si généreusement depuis plusieurs années, qu'il avait pour ainsi dire façonné de ses mains, dirigé et instruit, et, il faut le dire, qui avait su profiter des peines que le digne maître s'était données pour lui, car la raison d'Eugène, qui s'était développée dès l'âge le plus tendre, avait acquis sous la direction du saint prêtre une solidité remarquable.

Nous en trouvons une nouvelle preuve dans une lettre que lui écrivit à cette époque M. l'abbé Lourdet, ancien censeur royal, envoyé par le roi chez les Pères Mékitaristes à Venise pour travailler à un dictionnaire arménien-français. M. Lourdet avait eu occasion de connaître Eugène, et il lui écrivit de Toscane, où il avait passé dans l'intention de se rendre en France, une lettre charmante qui montre l'opinion qu'avait cet homme célèbre du jeune Eugène, âgé alors de quatorze ans.

Les rapports habituels qu'Eugène avait non-seulement avec son maître D. Barthélemy, mais avec le frère de D. Barthélemy, qui avait été ordonné prêtre, et avec plusieurs prêtres respectables, italiens et français, dont la maison des Zinelli était le rendez-vous, l'avaient mis au courant de toutes les affaires de l'Eglise. Sa curiosité naturelle et l'attrait qui le portait vers la connaissance de la science ecclésiastique, lui avaient procuré des notions assez étendues sur la théologie, au point de pouvoir donner son avis, même sur la matière de la grâce et la fameuse question des quatre articles. On

peut dire de lui qu'il fut ultramontain de bonne heure, car, dans les disputes qui avaient lieu quelquefois, au sein de ces réunions de prêtres français et italiens, il prenait toujours parti pour ceux-ci, dont la doctrine satisfaisait davantage son bon sens et son esprit.

Mgr de Montagnac, évêque de Tarbes, fut à même de rendre hommage aux connaissances précoces de ce petit théologien. Eugène avait parmi ses livres *l'Ami de la jeunesse*, de l'abbé Filassier, qu'il avait lu avec un grand plaisir, mais ayant aperçu dans cet auteur un certain vernis de doctrines suspectes, ou peut-être ayant été prémuni par son oncle, qui n'avait pas craint de le lui confier, que l'auteur penchait pour le jansénisme, Eugène se crut obligé d'écrire au commencement du livre une profession de foi anti-janséniste, afin de préserver de tout scandale ceux qui apercevraient l'ouvrage dans sa petite bibliothèque. Mgr l'évêque de Tarbes, étant un jour entré dans la chambre d'Eugène, qui était alors à Naples, à ce que nous croyons, — ouvrit par hasard le livre en question et lut la profession de foi qu'Eugène avait faite. Ce prélat en fut si étonné qu'il ne pouvait se persuader qu'elle fût l'ouvrage d'un enfant.

Nous ne devons pas passer sous silence la protection que la Providence manifesta à l'égard d'Eugène, dans un danger qu'il courut de perdre la vie étant encore à Venise. Un jour d'été, après le dîner, Eugène prenait sa récréation sur la porte de la maison ; nous avons dit qu'elle était située sur le grand canal, c'était le moment de la marée montante. Tout à coup le pied vient apparemment à lui glisser et voilà Eugène qui tombe dans l'eau, — le canal a dix ou douze pieds de profondeur, — sans que personne fût à portée de lui donner le moindre secours ; mais son bon ange, qui veillait sur lui, le sauva miraculeusement, car sans savoir comment, il revint sur l'eau et put s'accrocher aux marches par lesquelles il rentra dans la maison sain et sauf.

Tout ce qu'Eugène put raconter de cet événement, c'est qu'il ne savait pas la manière dont il était tombé, ni même s'il était tombé, mais qu'il s'était trouvé sans doute comme

au milieu d'une tempête, ne sachant point où il était, sentant un bruit affreux dans la tête produit par l'eau qui entrait dans ses oreilles et dans sa bouche, et qu'en ouvrant les yeux à la lumière il s'était aperçu qu'il était au milieu de l'eau et à portée de se cramponner à la longue perche avec laquelle il jouait, et qu'il s'en était saisi pour parvenir aux marches de la maison.

Sauvé de ce danger, il ne savait plus comment faire pour paraître devant ses parents, trempé comme il l'était de la tête aux pieds; il craignait que sa mère qu'il aimait tendrement n'en éprouvât quelque fâcheuse impression. Avant d'ouvrir la porte de son appartement, Eugène la prévint qu'il avait quelque chose de curieux à lui montrer, et quand il l'eut bien rassurée par cette conversation, il se présenta à ses regards. Cette précaution, qui prouve la délicatesse de l'affection que cet enfant de treize ans avait pour ses parents, épargna à sa mère une surprise douloureuse qui aurait pu lui être funeste dans l'état de souffrance où elle se trouvait habituellement.

La tendresse de cœur ne nuisait pas à la force de caractère d'Eugène; nous en avons une preuve dans le fait suivant: pour l'apprécier, on n'a qu'à réfléchir à ce que peut tous les jours le respect humain sur les hommes les plus solidement établis dans leurs principes.

Ayant été invité à un grand dîner chez l'ambassadeur d'Espagne, tout le monde se mit à table sans dire la prière qu'on appelle le *Benedicite*. Eugène, voyant que personne n'accomplissait ce devoir, hésita un instant. Ce moment d'hésitation donna à chacun le temps de s'asseoir, de façon qu'Eugène se trouva seul debout: tous les regards se portèrent sur lui. Alors, par un effort que l'on peut dire héroïque à son âge, s'indignant intérieurement de son hésitation, il fit le signe de la croix et la prière, sans se déconcerter et sans se mettre autrement en peine du qu'en dira-t-on.

On a entendu dire à Eugène que toutes les fois qu'il avait vaincu le respect humain, il en avait été récompensé intérieurement par le Seigneur, et cela lui est arrivé souvent. Il

était attaché du fond de ses entrailles à la religion, et il se serait méprisé lui-même s'il avait pu un seul instant en désavouer les saintes pratiques, surtout au milieu de ceux qui n'en faisaient point de cas ou qui s'en moquaient.

Aussi était-il fort aimé de tous les gens de bien qui avaient occasion de le connaître. Nous avons vu les preuves d'affection que lui prodigua Mgr Milesi. Ce vénérable prêtre ne cessa pas un jour de lui témoigner les mêmes sentiments. Eugène avait pour lui la plus grande confiance, et lorsqu'il ne pouvait pas aller chez son confesseur ordinaire, le vieux P. Zauli, ex-jésuite, qui demeurait à l'extrémité de la ville, il s'adressait à Mgr Milesi pour la confession qu'il faisait exactement une fois par semaine, pour communier tous les dimanches.

Mgr Giovanelli, patriarche de Venise à cette époque, lui avait aussi donné en plusieurs rencontres des marques de bonté. Tout aveugle qu'il était, il aimait à stimuler Eugène, dont la tournure d'esprit lui plaisait. Il le mettait volontiers sur le chapitre de l'orgueil national. Et à ce sujet, il lui disait, faisant allusion au prénom d'Eugène, qu'il savait bien quel était le saint auquel il avait le plus de dévotion, puisqu'il en portait le nom, c'était le prince Eugène de Savoie. L'enfant se récriait alors : de là une petite lutte qui amusait tout le monde et faisait beaucoup rire le bon patriarche.

Mgr de Beausset, évêque de Fréjus ; Mgr Pisani de la Gaude, évêque de Vence, mort évêque de Namur, plusieurs autres saints personnages lui donnèrent également le témoignage d'une estime particulière, chose remarquable à l'égard d'un enfant de cet âge ; mais sa piété, sa bonne conduite, son instruction précoce ressortaient de manière à lui attirer la bienveillance générale.

Le caractère d'Eugène prenait une trempe particulière. L'habitude de vivre avec des gens sensés et d'un mérite distingué, sans être jamais dans le cas de rencontrer un seul enfant ni d'apprendre aucun divertissement tant soit peu mondain, l'avait formé de bonne heure à des goûts sérieux et à des pensées d'un ordre relevé. Il doit à cette éducation d'avoir été préservé toute sa vie de toutes les faiblesses si communes

aux jeunes gens. Son âme s'était tellement pénétrée de l'amour de certaines vertus, qu'il en avait même contracté une sorte d'éloignement excessif pour les personnes du sexe. Cette forte impression de ses premières années l'a mis à l'abri des fautes dont les jeunes gens se vantent dans le monde, et cependant une plus grande liberté et une infinité de séductions qu'il rencontra sur ses pas auraient pu l'exposer davantage à donner dans quelque écart.

A l'époque où nous sommes de la vie d'Eugène, c'est-à-dire de douze à seize ans, son éloignement pour les personnes du sexe avait quelque chose de sauvage. Un jour, un gentilhomme français, le voyant sortir en se contentant de saluer sa tante, se permit de lui faire l'observation qu'il ne lui avait pas baisé la main. Eugène, surpris de cette remarque, lui répondit sèchement que ce n'était pas son usage. Sur cela, l'officier voulut insister et lui prouver qu'il fallait être galant auprès des dames et que c'était un signe de galanterie que de leur baiser la main. L'orgueil de son sexe fut révolté dans Eugène à cette proposition, et il soutint avec hauteur qu'il croirait ravaler la dignité de l'homme en se soumettant à cet usage efféminé, et que jamais il ne s'abaisserait jusqu'à baiser la main à une femme. Le militaire, voyant notre jeune homme si décidé, renonça à le former aux manières galantes du monde, et la tante d'Eugène, qui connaissait ses principes et son caractère, rit beaucoup de cette saillie.

Cependant le moment était venu de quitter Venise. Les Français s'étaient emparés de cette ville, et les avanies auxquelles étaient exposés les émigrés rendaient ce séjour autrefois si paisible fort désagréable pour les parents d'Eugène, qui se décidèrent à se rendre à Naples. Cette résolution contrista excessivement Eugène, qui allait être privé du bonheur dont il jouissait depuis plusieurs années auprès de son maître D. Barthélemy Zinelli et de sa respectable famille. Il n'envisageait pas sans crainte le changement de position que ce déplacement allait lui occasionner. De toute sa nombreuse famille avec laquelle il était arrivé à Venise, il n'avait plus avec lui que son père et son oncle le chevalier ; sa mère, sa

sœur, sa tante, son cousin germain et son oncle l'abbé, depuis évêque de Marseille, étaient successivement partis ; son vénérable grand-oncle y était mort ; le souvenir de ses bons parents, joint à la pensée de quitter pour jamais les Zinelli et Mgr Milesi qu'il aimait si tendrement, excita la plus vive douleur dans son âme ; ce départ, en un mot, fut pour Eugène une vraie désolation. Il fallut pourtant s'y résigner. Sa douleur fut partagée par ses bons amis de Venise qui regardaient Eugène comme leur enfant. La séparation devait être pour la vie.

(*La suite au prochain numéro.*)

147

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 18. — Juin 1866.

MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

VINGT ANNÉES DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE [1].

Pendant que Mgr TACHÉ revenait d'Europe, le P. FARAUD, toujours seul à Athabaskaw, descendait au grand lac des Esclaves, pour y donner une Mission. Le plus beau succès couronna cette entreprise. Les différentes tribus qui visitent ce poste et qui soupiraient depuis longtemps après l'arrivée de l'Homme de la Prière, rivalisèrent de zèle et de bon vouloir. Vraiment, c'est chose admirable de voir les dispositions des peuplades indiennes qui n'ont pas encore abusé de la grâce. Comme il fait bon alors d'être Missionnaire ! La besogne pourtant est fatigante ; le jour ne suffit pas à leur zèle ; il faut y consacrer une partie des nuits ; les malheureux ne sont jamais assez proches de l'envoyé de Dieu ; on sent que c'est le même Evangile qui pressait le peuple juif autour

[1] Voir le numéro précédent, p. 73.

du Premier Missionnaire. C'est encore la même puissance de la grâce, le même attrait des cœurs droits. *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* » En effet, comment, sans cette mission divine, comprendre l'effet produit par un Missionnaire au milieu d'un peuple grossier et barbare ? La croix sur la poitrine, le bréviaire à la main, la vérité sur les lèvres, il parle de Dieu. Tous sentent qu'il n'est pas un homme ordinaire ; il ne veut point flatter et il captive ; il demande des sacrifices, la grâce les facilite ; il commande, il défend ; on ne le connaît pas et on lui obéit. Souvent il ignore, plus souvent encore il ne fait que balbutier l'idiome dans lequel il explique des vérités au-dessus de la raison, même éclairée, et il semble que les mystères perdent de leur obscurité, et que ces intelligences incultes y voient plus clair que celles qui sont favorisées de tous les raffinements de la science ! Pour croire à la divinité de la foi, il suffit de voir un pauvre Missionnaire au milieu des pauvres sauvages.

De retour à Athabaskaw, après avoir goûté les abondantes consolations de son ministère, le P. Faraud éprouva une autre jouissance bien sensible. Seul depuis plus de deux ans, il vit arriver au mois d'octobre le P. Henri Grollier, dont le zèle admirable nous a tant édifiés et consolés pendant près de douze ans.

Le même automne, les bons P. Rémas et P. Végreville, avec le courageux Fr. Alexis Raynard, rejoignaient, à Saint-Boniface, le R. P. Bermond. Ce dernier, qui avait toujours tant souffert de son isolement et de celui de ses confrères, nous écrivait à cette occasion avec la tournure d'esprit qui le caractérise, nous invitant à nous réjouir parce que nous allions bientôt être en état *de mettre des doublures partout.* Notre divin Sauveur, qui en appelant les siens, « *cœpit eos mittere binos,* connaissait bien la nécessité « des doublures ; » et dans ce pays, nous avons tous été assez *simples* pour ne pas tenir beaucoup aux *unités.*

A la fin de 1852, la Congrégation comptait huit Pères et deux Frères convers dans le diocèse de Saint-Boniface. Malheureusement, la santé de l'un d'entre eux était bien altérée.

Le P. Maisonneuve était souffrant tout l'hiver ; l'excès du travail avait épuisé son tempérament.

1853. — Des courses nombreuses, des changements importants marquèrent l'année 1853. Dès le mois de janvier, le Vicaire de nos Missions se mit en route et allait promener Sa Grandeur au lac Vert, pour s'efforcer, en visitant des Cris qui viennent habituellement à l'Ile à la Crosse, d'en gagner quelques autres au christianisme.

Au milieu de juillet, les Oblats de l'Ile à la Crosse avaient le bonheur de recevoir le P. V. Végreville et le Fr. Alexis Raynard. Ceux-ci étouffèrent eux-mêmes une partie de la joie que causait leur arrivée, en communiquant la triste nouvelle dont ils étaient porteurs. Mgr J.-H. Provencher, évêque de Saint-Boniface, était décédé, le 7 juin, en son palais épiscopal. Nous n'entreprendrons pas de redire les vertus ni les travaux de l'apôtre de la Rivière-Rouge : il faudrait écrire toute sa longue et noble carrière. A l'exemple de son divin Maître, « il passa en faisant le bien, » accumulant des trésors de mérites et de bonnes œuvres. Plus que jamais, nous croyons ce que nous écrivions alors : « Celui que nous regardons à juste titre comme notre père et notre modèle dans la carrière apostolique qu'il nous a ouverte, n'est plus. Trente-cinq ans d'apostolat, pendant trente et un desquels il fut revêtu de la dignité épiscopale, avaient mûri pour le ciel une vertu qui a tant fait de bien à cette terre barbare et sauvage, qu'il a arrosée de ses sueurs, et pour le bonheur de laquelle il a sacrifié tout ce qu'il avait et tout ce qu'il était. De trop justes regrets ont accompagné Mgr Provencher à sa dernière demeure. Ce digne prélat était trop cher à son peuple pour n'être pas pleuré amèrement. Les protestants, en grand nombre dans ce pays, se sont joints à nous dans l'accomplissement de ce pénible devoir. Je crois qu'il n'est pas une seule bouche qui n'ait un éloge pour la mémoire de celui dont la vertu aimait tant l'ombre, la retraite et le silence, et qui pourtant commandait le respect universel. » Mgr Provencher était doué de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales. Il s'exerça même toute sa vie à la pratique des conseils évangéliques.

Après son élévation à l'épiscopat, il resta pendant vingt-deux ans comme auxiliaire de l'évêque de Québec. Pendant tout ce temps il s'estima heureux de pouvoir pratiquer l'obéissance, et nous avons été profondément touchés de la perfection avec laquelle il s'appliqua à étudier et à accomplir la volonté de l'Ordinaire dans le diocèse duquel se trouvait la vaste étendue de pays confiée à ses soins. Son amour de la pauvreté était admirable. Fatigué par l'âge et les infirmités, et encore obligé de voyager, nous l'exhortions à échanger une lourde charrette pour une voiture, non de luxe, mais un peu plus douce. L'homme de Dieu nous fit la réponse suivante, digne d'un religieux bien parfait : « Je me suis toujours fait une règle de ne rien dépenser pour mon bien-être personnel ; ce n'est pas à la veille de descendre dans la tombe que je veux renoncer à cette résolution dont j'attends tant de consolation à l'heure dernière. » L'humilité était, chez Mgr Provencher, une vertu peut-être plus saillante encore que les autres ; il la poussa jusqu'à l'excès, si toutefois l'excès est possible. Il consentit souvent à supporter le mépris lorsque pourtant il y avait dans son esprit et dans son cœur de quoi prouver à ceux qui ne le connaissaient pas qu'il était digne de leur estime et de leur admiration. Il disait lui-même en plaisantant : « On m'a souvent cru plus simple que je ne suis et bien des fois j'ai ri sous cape de la naïveté de certaines gens qui ne me déguisaient pas assez l'opinion qu'ils avaient de moi. » La bonté naturelle de son cœur se félicitait de n'avoir jamais volontairement fait de la peine à qui que ce soit. « Pourtant, ajoutait-il en soupirant, Dieu m'a laissé la confusion d'avoir souvent affligé les autres. » Je regrette de ne pas avoir sous la main la lettre que m'écrivait le gouverneur général du pays, à l'occasion de la mort de Monseigneur de Saint-Boniface; Sir George Simpson y fait le plus bel éloge possible de l'Evêque catholique. Cet éloge est d'autant plus précieux que l'auteur avait connu Mgr Provencher bien intimement, et que ses habitudes, autant que sa position, ne lui auraient pas permis de subir l'influence d'une vertu ordinaire.

Ce qui précède peut paraître une digression ; on compren-

dra pourtant facilement que je devais ce faible hommage à la mémoire du premier Evêque de ce diocèse. J'ajouterai encore quelques mots, pour ramener la perte douloureuse qui nous affligeait en 1853 dans le cadre naturel de cette lettre. Je dirai que la Congrégation perdait, en la personne de Mgr Provencher, un protecteur et un ami véritable ; et certes, il a donné des preuves éclatantes de son estime et de son affection pour notre Famille. C'est en grande partie par ses conseils que nos Pères ont été appelés dans l'archidiocèse de Québec. Lui-même s'empressa de réclamer les secours et services de notre chère Congrégation aussitôt que la création du vicariat apostolique du nord-ouest lui eut imposé l'obligation personnelle de pourvoir au salut des âmes commises alors à sa juridiction. A peine étions-nous rendus auprès de lui qu'il donna des lettres de grand vicaire au R. P. Aubert, de préférence même aux anciens Missionnaires, qui pourtant le secondaient généreusement depuis plusieurs années. Il retint toujours auprès de lui le supérieur des Oblats ; sa maison fut toujours la nôtre ; il veilla constamment à tous nos besoins avec une sollicitude et une tendresse toutes paternelles. Sur son lit de souffrances et jusqu'à la veille de sa mort (c'était le moment de faire les envois pour les Missions de l'intérieur), il se préoccupait des besoins de tous les Pères, et recommandait à tous les gens de sa maison de ne pas oublier les Missionnaires du nord. « Ces pauvres enfants, répétait-il souvent, ont toujours trop à souffrir ; qu'on ne les néglige pas, que du moins ils reçoivent tout ce qu'on peut leur envoyer. » Puis il les bénissait tous avec larmes et effusion de cœur. Enfin il légua à un Oblat le soin des âmes, pour le salut desquelles il brûlait d'un zèle si pur et si vif. Il lui légua aussi tout ce qu'il possédait. Ce sont là autant de preuves bien éclatantes de son affection pour notre Congrégation, voire même de sa reconnaissance pour les services qu'il en avait reçus. Je suis convaincu que la Congrégation, de son côté, recueillera volontiers ces souvenirs, et a déjà gravé le nom de Mgr Provencher sur la liste de ceux qui ont des droits à son affection.

Par la mort de Mgr Provencher, son coadjuteur devenait de

droit Evêque de Saint-Boniface. Le premier acte administratif de ce dernier fut de donner des lettres de grand vicaire au R. P. Bermond, conjointement avec MM. Thibault et Laflèche, qui avaient déjà ce titre. Le nouveau Vicaire Général fut prié, de plus, de vouloir bien se charger de l'administration des biens temporels de l'Evêché, de prendre en main la caisse épiscopale et de disposer de tout comme bon lui semblerait, pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la religion.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Mgr Taché était à l'Ile à la Crosse quand il apprit la mort de son vénérable prédécesseur. Cette nuit-là même il se mit en route pour Athabaskaw, accompagné du Fr. Alexis Raynard, qui était venu avec le P. Végreville. Ce voyage n'avait pas pour but la visite des sauvages, mais bien celles des Missionnaires, et le besoin de combiner avec eux les mesures à prendre pour agrandir le royaume de Jésus-Christ. C'est pendant cette visite qu'il fut convenu que le P. H. Grollier irait jeter les fondements d'une Mission à l'extrémité orientale du lac Athabaskaw, en faveur d'une tribu indienne connue sous le nom de *Mangeurs de Caribous*.

Au commencement du mois d'août, le P. Maisonneuve, dont la santé ne s'était pas améliorée, laissait l'Ile à la Crosse pour aller chercher du soulagement à Saint-Boniface.

A peu près dans le même temps, le R. P. Rémas s'embarquait à la Rivière-Rouge, et passant par les forts Norway-House, Cumberland, Carlton, Pitt, il se rendait au lac la Biche, situé à l'ouest de l'Ile à la Crosse. Le poste établi sur les bords de ce lac relève du district de la rivière Siskatchewan, quoique le lac lui-même paye le tribut de ses eaux à la mer Glaciale, par le fleuve Athabaskaw-Mackenzie. Le lac la Biche avait été visité par MM. Thibault et Bourassa, au moins une fois par an, depuis 1844 jusqu'en 1851 inclusivement. M. Lacombe y donna aussi une Mission en 1852. Ce dernier, harcelé par un prédicant méthodiste qui se rendait aussi au lac la Biche, ne pouvant pas prolonger son séjour au milieu des peuples qu'il avait été visiter, les confia à Marie sous son glorieux titre de *Notre-Dame des Victoires*.

Comme pour prendre possession de ce beau pays, il planta l'étendard du salut sur une île au milieu du lac. Le P. Rémas, plein de zèle et de courage, s'estima heureux d'aller continuer l'œuvre si généreusement commencée. Le dénûment dans lequel il se trouva d'abord lui imposa d'assez nombreux sacrifices pour préparer la victoire sur l'hérésie et l'infidélité. La confiance en Marie a obtenu ce double triomphe de la foi.

L'automne de la même année, le P. Tissot allait au lac Vert. Il y gagnait quelques infidèles à la religion et en réjouissait beaucoup les chrétiens. Le petit nombre de sauvages qui visitent cette localité ne peut pas permettre des succès bien brillants. Le zèle du Missionnaire se trouve assez récompensé quand il peut au moins ramener au bercail une brebis égarée.

Au mois de septembre, le P. Grollier, fidèle à ce qui avait était décidé lors de la visite du Vicaire à Athabaskaw, se rendait au Fond-du-Lac. Notre-Dame des Sept-Douleurs, patronne de cette nouvelle Mission, ménagea à son fondateur bien des joies et des consolations. Son zèle ardent y trouva un aliment abondant; les sauvages étaient nombreux; la grâce toucha leur cœur; ils goûtèrent le don de Dieu. Le Missionnaire passa tout l'hiver avec eux, ne se réservant qu'une courte visite à la Mission de la Nativité.

1854. — Jusqu'à présent les Oblats qui évangélisent le diocèse de Saint-Boniface ont eu à y parcourir de vastes étendues de pays et à y voyager beaucoup. En forçant l'un d'entre eux à accepter l'épiscopat, notre bien-aimé Père lui avait dit: « Tu n'en seras que plus Oblat. » C'était lui annoncer entre autres choses: « Tu voyageras davantage. » Le 27 février 1854, l'Evêque de Saint-Boniface laissait sa pauvre demeure de l'Ile à la Crosse pour commencer un excursion qui devait durer plus de trois mois. Je dis: pauvre demeure, puisque la description suivante qu'il en faisait alors est littéralement exacte. « J'ai un palais épiscopal aussi qualifié pour cet emploi que je le suis pour le mien. Ledit palais a 30 pieds de long, 20 pieds de large et 7 de haut; il est enduit en terre. Cette terre n'est point imperméable, en sorte que la pluie, le vent

et les autres misères atmosphériques y ont un libre accès. Deux châssis de six verres chacun éclairent l'appartement principal; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système luminaire. Dans ce palais, où tout peut vous paraître petit, tout au contraire est empreint d'un caractère de grandeur. Ainsi mon secrétaire est évêque; mon valet de chambre est évêque; mon cuisinier, lui-même, est aussi quelquefois évêque. Ces illustres employés ont tous de nombreux défauts; néanmoins, leur attachement à ma personne me les rend chers et me les fait même regarder avec complaisance. Quand ils paraissent fatigués de leurs emplois respectifs, je les mets tous sur le chemin, et me joignant à eux, je m'efforce de faire diversion à leur ennui. » Toute la « famille » de Monseigneur était donc en route, augmentée de deux sauvages et d'un jeune métis qui conduisaient les quatre jolis chiens attelés au traîneau sur lequel se trouvaient la batterie de cuisine, le lit, la garde-robe, la sacristie, la chapelle, la dépense du prélat. La petite caravane passa par le lac Froid visité, en 1844, par M. Thibault; puis, continuant sa route, elle arriva au fort Pitt, apres dix jours de marche à la raquette. Ce même voyage a déjà été décrit comme suit : «Deux souliers de 3 ou 4 pieds de long chaussent Sa Grandeur; vraies pantoufles épiscopales, parfaitement adaptées à la finesse du tissu du blanc tapis sur lequel il faut marcher. Elles conduisent son individualité avec toute la vitesse que peut leur imprimer sa force musculaire; sur le soir, cette force égale à peu près zéro; alors la marche est suspendue. Une heure de travail suffit pour improviser une habitation. La neige, si belle, si blanche, est reculée avec une minutieuse précaution; quelques branches d'arbres forment l'élégant parquet du nouveau palais; le ciel en est le dôme; la lune et les étoiles, les brillants et riches flambeaux; un horizon sans bornes ou une épaisse forêt en forment les lambris somptueux; les quatre chiens de charge en sont de droit les gardiens fidèles. Les loups et les hiboux sont les grands maîtres d'orchestre. La faim et la fatigue font tressaillir de joie à la vue de tant d'apprêts. Les membres engourdis par le froid bénissent le foyer bienfaisant qu'alimentent les

géants de la forêt. Après avoir pris possession d'une si riche habitation, les propriétaires s'invitent à un festin commun. Les chiens sont les premiers servis, vient ensuite Monseigneur. Celui-ci a pour table ses genoux, pour vaisselle un couteau de poche, un pot et un plat de ferblanc. Il conserve aussi précieusement un vieil outil de famille : c'est une fourchette à cinq fourchons qui, dans maintes circonstances, lui a rendu les services les plus signalés. Le *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*, ne tarde pas à retentir à l'oreille du voyageur. La nature est trop belle, trop grande, même au milieu de ses rigueurs, pour qu'on puisse oublier son auteur. Aussi, vives, fortes et touchantes sont les pensées qui occupent dans ces campements. C'est un devoir de les communiquer à ses compagnons de voyage et de les inviter à aimer le Créateur de tant de merveilles, à bénir la source de tant de bienfaits. Après avoir rendu ses hommages à Dieu, chacun songe à réparer ses forces et à se préparer aux fatigues du lendemain. Le valet de chambre de Monseigneur dépouille Sa Grandeur de la «capote» qu'elle portait pendant le jour. Il l'étend de son mieux et lui donne le nom de matelas. Les mitaines et la casquette prennent, à la faveur des ténèbres, le nom d'oreiller. Deux couvertures en laine doivent défendre au froid et à tout le reste de troubler le sommeil du prélat. Menacent-elles de ne point réussir, la Providence vient en aide, en envoyant une aimable petite couche de neige qui nivelle les conditions et étend sur l'Evêque et sa suite un manteau protecteur sous lequel tous dorment d'un sommeil profond, sans même comprendre la surprise qu'éprouverait un des « enfants gâtés » de la civilisation, si, reculant cette neige, il trouvait dessous évêque, sauvages, chiens, etc. »

Le ton de cette description, qui domine presque toujours en ces sortes de voyages, prouve que, après tout, on n'est pas si malheureux. Ce ne sont pas les fatigues ni les privations qui éprouvent l'âme : les tortures du cœur ont leurs sources ailleurs. Gai et content en voyage, je souffris beaucoup au fort Pitt, où pourtant je fus accueilli avec bienveillance, et où je ne manquais de rien.

Quelques jours passés dans ce fort me montrèrent jusqu'à l'évidence l'état de dégradation dans lequel vivaient les pauvres sauvages de la prairie. A cette époque l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson se déshonorait par le commerce des liqueurs enivrantes avec les Indiens. Ce mal a diminué depuis. Le cœur gros de chagrin et de regrets, nous laissâmes Fort-Pitt sans presque y avoir fait de bien. Nous n'y avions vu de chrétiens que les traiteurs et leurs employés. Quelques-uns de ces derniers profitèrent pourtant de la Mission. Les nombreux sauvages qui étaient au Fort témoignèrent aussi quelques velléités de bien, ce qui rendit plus sensible à leur évêque la douleur de ne pas pouvoir lever l'obstacle principal qui s'opposait à leur conversion. Le Missionnaire prit la résolution de ne rien négliger pour faire diminuer et abolir, s'il était possible, cet injuste moyen de s'enrichir aux dépens des malheureux Indiens infidèles, qui ne peuvent contrôler le penchant incompréhensible qui les porte à l'abus de « l'eau de feu. »

Après six jours de marche, Mgr Taché arrivait au fort Edmonton, Mission de Saint-Joachim, où il trouva M. Lacombe et quelques chrétiens fervents. Il eut le bonheur de confirmer dix-sept personnes le jour de l'Annonciation. Le 27 mars, une course sur une carriole à chiens lui faisait franchir rapidement les quinze lieues qui conduisent au lac Sainte-Anne. C'est là que Monseigneur trouva le bon P. Rémas; il ne l'avait pas vu depuis son arrivée dans le pays. Les larmes de ce cher Père dirent assez à son supérieur qu'il était heureux de revoir un Oblat.

Enfants de Marie, reposons-nous quelques instants dans cette Mission, sous la protection de sa Mère. Utilisons ces quelques moments de repos en esquissant à la hâte quelques traits de l'histoire religieuse de l'importante vallée de la Siskatchewan.

Nos Pères ne sont pas les premiers qui aient travaillé dans ce vaste champ; mais ils ont continué ce travail et semblent appelés à y développer l'œuvre sublime qu'ils y soutiennent maintenant. La rivière Siskatchewan fut découverte en 1748

par le chevalier de La Vérandrye, qui y fut accompagné par un Missionnaire dont j'ignore le nom. Les expéditions qui suivirent celle du chevalier de La Vérandrye, jusqu'à la conquête du Canada par l'Angleterre, eurent aussi probablement leurs aumôniers, dont le zèle annonça l'Evangile sur les bords du grand fleuve dont nous parlons. Depuis la conquête, il paraît certain qu'aucun Missionnaire ne revit ces belles et vastes plaines avant 1838. C'est l'époque à laquelle MM. Norbert Blanchet, aujourd'hui archevêque de l'Orégon, et Modeste Demers, évêque de Vancouver, remontaient la Siskatchewan pour se rendre à la Colombie. En 1842, le vénérable M. J.-B. Thibault, encore aujourd'hui vicaire général de Saint-Boniface, commença la série des courses et des travaux qui lui méritent le titre de premier apôtre de la vallée de la Siskatchewan.

Parti de la Rivière-Rouge au mois d'avril, il visita les forts Ellis, Carlton, Pitt et Edmonton, ainsi que les plaines au sud, jusqu'à la rivière du Parc aux Chiens. Il revint au mois de novembre consoler le cœur de l'évêque de Juliopolis, en lui annonçant que le Seigneur avait aussi ses élus dans ces magnifiques terres. En 1843, le même Missionnaire suivit la même route jusqu'au fort Pitt. Poussant au nord, il commença un établissement au lac à la Grenouille, se rendit ensuite à Edmonton et au lac du Diable, où étaient réunis un grand nombre de métis, qui le sollicitèrent de s'y établir en lui démontrant que cette dernière place était plus avantageuse que celle qu'il avait déjà choisie. Le Missionnaire retourna au lac à la Grenouille, revint en hiver aux forts Pitt et Edmonton, puis de nouveau à son poste, où il vit quelques Montagnais de l'Ile à la Crosse, qui, eux aussi, réclamèrent des secours religieux. En juin 1844, le courageux Missionnaire était auprès de Mgr de Juliopolis pour prendre ses ordres. Il fut décidé que l'établissement se ferait de préférence au lac du Diable, et sainte Anne fut choisie pour la patronne de cette nouvelle Mission. M. Joseph Bourassa se mit en route pour le nouveau poste. M. Thibault y retourna aussi, mais par Norway-House et le fort Cumberland. Après quelques jours passés au lac Sainte-Anne, M. Thibault prit le chemin du lac Froid, et c'est

la première Mission donnée aux Montagnais. A son retour, il visita le lac la Biche aussi pour la première fois. Au printemps de 1845, le zélé Missionnaire reprenait la route du lac la Biche, de là à l'Ile à la Crosse, et alla jusqu'au portage de la Loche. Le R. P. de Smet visita Edmonton pendant l'hiver de 1845 à 1846. Dans le même temps, M. Bourassa évangélisait le petit lac des Esclaves et la rivière de la Paix. Digne émule de son zélé confrère, il faisait pendant trois années consécutives cette lointaine et difficile Mission et partageait, de plus, avec lui les soins donnés aux chrétiens du lac Sainte-Anne, d'Edmonton, du lac du Poisson-Blanc, du lac la Biche et de la Prairie. Cependant, au printemps de 1846, M. Thibault revoyait le lac la Biche et l'Ile à la Crosse; dans l'automne, il visita le fort de la Montagne. En 1847, il allait à la Rivière-Rouge rendre compte de sa Mission à Mgr Provencher, puis retournait se livrer aux exercices de son zèle dans les chrétientés qu'il avait fondées à plusieurs places de la vallée de la Siskatchewan. Mgr Demers passa à Edmonton et descendit la Siskatchewan en 1848.

C'est en 1852 que M. Thibault revint définitivement à la Rivière-Rouge, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et après avoir dépensé au service de la bonne cause une grande somme d'énergie et de dévouement.

M. Lacombe était envoyé cette même année pour remplacer M. Thibault et seconder M. Bourassa, qui laissa le lac Sainte-Anne au printemps de 1853, après avoir, lui aussi, si bien mérité de Dieu et des hommes.

En arrivant au lac Sainte-Anne, nous avons salué le P. Rémas. Disons de suite comment il y était venu. M. Lacombe, seul à Sainte-Anne, ayant appris le dénûment dans lequel vivait le P. Rémas au lac la Biche, alla l'y voir, et le détermina à l'accompagner jusqu'à sa Mission pour y attendre notre arrivée. C'est pendant cette visite que M. Lacombe, qui depuis longtemps désirait entrer dans la Congrégation, en demanda la faveur et en obtint l'assurance. Seulement des circonstances que ni lui ni nous ne pouvions empêcher différèrent son entrée au noviciat jusqu'à l'année suivante.

Si notre âme avait été affligée au fort Pitt, elle fut bien consolée au lac Sainte-Anne; nos cœurs burent à longs traits à la coupe des saintes délices dont Dieu veut bien quelquefois enivrer le cœur de ses Missionnaires et récompenser ainsi au centuple leurs faibles efforts. L'évêque confirma quatre-vingt-dix-huit personnes, néophytes arrachés dernièrement à l'hérésie ou à l'infidélité, et, le samedi saint, il eut la consolation de verser l'eau sainte du baptême sur le front de vingt-deux adultes. Nous célébrâmes le triomphe de la résurrection de Jésus-Christ au milieu de ce peuple que la voix du divin Ressuscité ravivait et sortait du tombeau dans lequel il gisait depuis si longtemps. Grande était notre joie; mais, hélas! les joies de la terre, même les plus saintes et les plus légitimes, ne sont pas de longue durée; dès le lendemain de ce beau jour, il fallait nous séparer de ces chers chrétiens et laisser seul l'excellent M. LACOMBE, auquel nous ne pouvions pas même accorder de suite la faveur d'entrer au noviciat.

Le P. RÉMAS accompagna son évêque jusqu'au lac la Biche, où tous les deux virent se prolonger les pieux travaux et les saintes consolations qui avaient été leur partage au lac Sainte-Anne.

Le 1er mai, après une grand'messe chantée pour attirer la protection de la très-sainte Vierge, on désigna l'endroit où serait ensuite la résidence du Missionnaire; on se mit même de suite à l'œuvre. Tout ayant été réglé, autant que les circonstances le permettaient, pour atténuer les difficultés que le pieux et zélé P. RÉMAS avait rencontrées et lui épargner l'excès des privations auxquelles il avait été réduit, Mgr TACHÉ prit congé de la population et de son Missionnaire, qu'il eut le regret de laisser seul. De là, Sa Grandeur descendit à l'Ile à la Crosse, où Elle arriva heureusement le 16 mai.

Les sauvages commençaient à se réunir; on leur donna la Mission, après laquelle le P. TISSOT partit pour le Portage à la Loche, où les Montagnais se réunissent toujours en grand nombre et où il y avait beaucoup de bien à faire. Le Missionnaire goûta, en effet, beaucoup de consolations pour prix de ses efforts.

Le P. Végreville, qui avait fait beaucoup de progrès dans l'étude des langues, allait en même temps essayer ses premières armes au lac Froid; il se rendit même au lac la Biche pour égayer la solitude du P. Rémas en lui rappelant les souvenirs du séminaire, du noviciat, du scolasticat et du voyage.

Le P. Grollier, qui était venu passer l'été avec le P. Faraud à la Mission de la Nativité, en repartait au mois de septembre pour aller de nouveau travailler à Notre-Dame des Sept-Douleurs, d'où il revenait au commencement de l'hiver.

Dieu, dont les desseins sont ignorés des hommes, qui dispose des événements pour sa plus grande gloire et le salut des siens, conduisait à la Rivière-Rouge l'un de nos Pères, qui plus tard, mais bientôt, devait y jouer un rôle si méritoire et si glorieux, tant pour lui que pour la Famille religieuse à laquelle il s'estime toujours si heureux d'appartenir et qui a l'avantage de le posséder. C'est au mois d'août 1854 que le P. Vital Grandin saluait les PP. Bermond et Maisonneuve. Le nouveau venu était accompagné du Fr. Bowes, Frère convers d'un grand mérite, que le Provincial du Canada avait eu l'extrême obligeance de céder au Vicariat des Missions de la Rivière-Rouge, et où il rend depuis les services les plus intelligents et les plus signalés. Nos Missions comptaient donc neuf prêtres et trois frères laïques. Trois fils du vénérable J.-B. de la Salle arrivèrent en même temps pour commencer, en faveur des enfants de la Rivière-Rouge, les écoles chrétiennes, si recommandables partout.

Le siége de Saint-Boniface n'était pas resté vacant après la mort de Mgr Provencher. Son coadjuteur lui succédait de droit. Cependant les circonstances n'avaient pas permis à ce dernier d'aller prendre possession de sa cathédrale. Cet acte solennel, exigé par l'Eglise, ne pouvait pas être retardé indéfiniment, et Mgr Taché devait aller l'accomplir. Voulant profiter du moment où son absence serait moins sentie dans le nord, il aida à ses confrères pendant une partie de la Mission d'automne à l'Ile à la Crosse. Ne pouvant pas prudemment retarder davantage son départ, le 26 septembre il prit congé des PP. Tis-

SOT et VÉGREVILLE, du Fr. DUBÉ, des fidèles réunis en grand nombre, et s'embarqua dans un petit canot d'écorce conduit par deux jeunes sauvages de la nation des Cris. Le Seigneur, qui voulait nous faire voir combien nous méritions peu d'être à la tête de notre église, nous éprouva pendant ce voyage, et c'est le plus pénible de tous ceux que nous avons fait depuis que nous sommes dans le pays. L'évêque de Saint-Boniface descendit la rivière aux Anglais; puis, par le fort Cumberland et le lac Bourbon, il alla au lac Winipagons. Forcé de dévier de sa route, il remonta la rivière Platte, traversa le lac du Cygne et se rendit, à travers les terres, jusqu'à la baie des Canards. Passant ensuite au poste Manitoba, au bout du lac, enfin à la prairie du Cheval-Blanc, le 3 novembre il s'agenouillait dans sa cathédrale pour y offrir au Seigneur le désir de le servir, et pour le prier de féconder ses désirs.

M. Laflèche, qui était encore à l'évêché, ayant demandé et obtenu la permission d'aller passer l'hiver en Canada, la résidence épiscopale se trouvait exclusivement habitée par des Oblats. Le R. P. BERMOND y continua les fonctions de Supérieur local, jouissant en outre de toute l'autorité et de tous les priviléges que Mgr TACHÉ lui avait conférés dès le début de son administration.

1855. L'année 1855, en inspirant des plans nouveaux, nécessita des changements nombreux. Nos Missions s'étendaient vers le nord-ouest et avaient besoin de s'y étendre davantage, parce que, évidemment, les sauvages les mieux disposés étaient de ce côté. Il fut donc décidé que le P. GRANDIN irait à Athabaskaw, pour mettre les Missionnaires de ce poste plus à même de descendre le fleuve Mackenzie ou remonter la rivière à la Paix; car, de ces deux côtés, on réclamait avec instances la présence d'un ministre de l'Evangile.

Ce n'était pas tout d'étendre nos Missions et de les pousser bien loin, il fallait aussi prendre des mesures pour assurer leur subsistance. Jusqu'à ce moment, le transport des objets indispensables aux Missionnaires s'était toujours fait sur les embarcations de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson. La multiplicité de nos établissements, jointe aux exigences du

commerce, pouvait, à un jour donné, créer des embarras, le mode actuel de transport étant très-difficile et, par conséquent, très-limité. On songea à fonder au lac la Biche un établisement sur une plus grande échelle, pour mettre à profit les avantages et les ressources de ce lieu, puis, par la suite, s'il en était besoin, organiser un système de transport qui aurait, sans doute, ses difficultés, mais offrirait au moins quelques garanties. Pour obtenir ce but, il fallait au lac la Biche des hommes doués d'une aptitude particulière pour la direction et le soin d'un matériel considérable de fermes, bestiaux, etc. : autant de choses en dehors, ce semble, au premier aspect, de notre sainte vocation, mais de fait, indispensables dans le pays où nous vivons. Ici il faut, non-seulement, que le Missionnaire se suffise en tout, il lui faut, de plus, donner l'exemple aux autres, leur apprendre à développer les avantages de leur position, les ressources de leur pays, pour les préparer à changer leurs habitudes nomades et aventurières. On peut être un saint prêtre et un parfait religieux sans cette aptitude ; cependant, pour être ici un Missionnaire accompli, il faut joindre ce talent à l'amour de sa perfection et au zèle du salut des âmes. Les Pères Maisonneuve et Tissot avaient prouvé pratiquement qu'ils étaient doués des qualités nécessaires à la fondation d'un établissement, tel qu'on en désirait à Notre-Dame des Victoires. Il fut donc décidé que le P. Tissot se rendrait au lac la Biche dès le mois de juin, et que le P. Maisonneuve, dont la santé s'était un peu améliorée, irait le rejoindre ensuite. Ces arrangements étaient aussi pris pour que le P. Rémas pût aller résider au lac Saint-Anne, pour y exercer les fonctions de maître de novice à l'égard de M. Lacombe. Ce dernier, tout en faisant son noviciat, devait continuer le service des Missions où sa présence semblait nécessaire. Cette dernière combinaison n'est pas l'idéal de la perfection, mais quand on est dominé par les circonstances, il faut subir, et quelquefois même imposer bien des anomalies. Celle-ci, du reste, avait l'approbation de notre bien-aimé Fondateur, qui en comprit la nécessité et l'autorisa.

Au mois de mars le P. Grollier vola au secours de ses chères

ouailles de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; il était de retour à la Nativité au commencement de juillet.

En mai, Mgr Taché, accompagné du P. Maisonneuve, visitait Saint-Joseph ; cette Mission, avec laquelle nous ferons connaissance plus tard, est située au pied de la montagne de Pembina, sur les bords de la rivière du même nom, territoire des Dakotas, diocèse de Saint-Paul, Etats-Unis.

Au commencement de juin, Mgr de Saint-Boniface reprenait le chemin de l'Ile à la Crosse. Il avait le plaisir de voyager avec le P. Grandin, qui se rendait à Athabaskaw avec le Fr. Bowes qui, lui, devait s'arrêter à la Mission Saint-Jean-Baptiste pour y achever la construction de l'église, qu'il a ornée avec tant de goût.

Dans le même temps le P. Tissot remontait tous les cours d'eau, et traversait tous les lacs qui mènent au lac la Biche. Le goût le plus prononcé pour la vie solitaire se serait satisfait dans la position où se trouvait ce Père. Le P. Rémas était déjà parti pour le lac Sainte-Anne ; personne n'était à la Mission, ni fidèles, ni infidèles, ni domestiques, ni étrangers, personne, et le pauvre Père resta seul pendant plusieurs semaines, savourant à satiété les amertumes et les délices de sa triste position.

Le Vicaire, en arrivant à l'Ile à la Crosse, apprit par ceux qui avaient conduit le P. Tissot la position critique dans laquelle ils l'avaient laissé, et se hâta de lui envoyer un des anciens serviteurs de la Mission.

Au mois de septembre, M. Lacombe, de retour d'une visite au petit lac des Esclaves et à la rivière à la Paix, commençait son noviciat au lac Sainte-Anne.

L'arrivée du P. Grandin à Athabaskaw donnant un autre compagnon au P. Faraud, le P. Grollier put donner l'essor à son zèle, qui le portait à aller passer un autre hiver avec ses bons Mangeurs de Caribou. Au mois de septembre, il partit de la Nativité pour se rendre à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le P. Maisonneuve, parti de la Rivière-Rouge au mois de juillet, n'arrivait au lac la Biche que les derniers jours de septembre. Son apparition réjouissait sans doute beaucoup le P. Tissot, sans pourtant apporter à sa position tous les adou-

cissements désirables. Les deux Pères se décidèrent à envoyer à l'Ile à la Crosse pour réclamer les secours qui leur étaient indispensables. Mgr Taché leur envoya encore deux engagés et tout ce qu'il put des objets demandés.

Ce même automne, le P. Végreville allait exercer son zèle au lac Vert. De retour de ce voyage, il vit se développer le germe de la maladie dont il souffrait depuis longtemps, et qui le fatigua pendant tout l'hiver.

La communauté de Saint-Boniface avait bien diminué. Quatre Pères et un Frère la composaient au printemps ; à la fin de juillet le R. P. Bermond restait seul, sans même « la plus légère doublure de famille. » Il avait pour compagnon le digne M. Laflèche, revenu du Canada à la fin de mai.

Le 19 octobre fut un jour de joie pour le Supérieur de la maison de Saint-Boniface : il recevait à bras et à cœur ouverts l'excellent P. J.-M.-J. Lestanc, l'un de ceux que la Providence a envoyés dans ce pays pour y faire le plus de bien, et y donner les plus beaux exemples de vertu.

Nos Missions de la Rivière-Rouge comptaient dix années d'existence à la fin de 1855 ; elles étaient servies par dix Pères profès, un Père novice, et trois Frères convers.

1856 —C'est le zèle du P. Faraud qui ouvrit les campagnes de 1856. Au mois de mars, ce bon Père faisait ses adieux au P. Grandin et au Frère Alexis, ses compagnons d'armes à la Nativité, et, comme toujours dans nos chers pays de neige et de glace, il chaussait ses raquettes, saisissait son fouet et criait à ses chiens : « Marche ! » puis Pani, Saresto ou quelque autre de la gentille race canine se rangeait derrière les guides, traînant le petit bagage du Missionnaire, qui allait revoir le théâtre de ses travaux antécédents, visiter les excellents sauvages qu'il avait commencé à évangéliser en 1852. Reposons-nous quelques instants chez le Seigneur de la rivière au Sel, le bon vieillard Beaulieu, autrefois la terreur des maîtres du pays et aujourd'hui l'enfant soumis de l'Homme de la prière, qu'il sert toujours avec empressement et générosité, versant des larmes sur les longues années passées dans l'infidélité (il était vieillard quand il fut baptisé, en 1848, par le P. Taché)

et s'efforçant, par une vie admirable de foi et de piété, de racheter le temps perdu.

Après cette petite halte, qui continuera dans la suite d'être si agréable et si utile, remettons-nous à la suite du P. Faraud pour arriver, en sa compagnie, au terme de son voyage. C'est le grand lac des Esclaves, cette autre mer intérieure dont les immenses proportions ne sont pas même soupçonnées de plusieurs géographes. Après quelques jours de marche, le Missionnaire arrivait au fort Résolution. Dans ces pays, si profondément isolés, le moindre fait devient un événement. Un sauvage, un chien qui arrive met en émoi tout un établissement. Que l'on juge par là des proportions que prend l'arrivée d'un Missionnaire ! Cette fois pourtant, tout était silencieux au fort Résolution. L'officier en charge avait vu arriver le ministre du Seigneur; il était rentré dans ses appartements, en proie à un malaise extrême. J'ai dit plus haut que, presque invariablement, nous recevions l'accueil le plus cordial des employés de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson. M. J. A., à la tête de l'immense district de la rivière Mackenzie, a voulu se donner le triste privilége de faire exception à cette honorable règle. Après avoir déclaré aux Missionnaires qu'il ne les recevrait pas dans son district, il avait défendu à ses sous-officiers de leur accorder l'hospitalité. Celui en charge au fort Résolution se voyait dans la triste alternative ou de désobéir à son supérieur, ou de faire des grossièretés au Père qui arrivait; sa position était connue dans son établissement, c'est ce qui explique l'espèce de torpeur dans laquelle se trouvaient tous les gens du fort.

La difficulté fut bientôt levée. L'évêque de Saint-Boniface, qui connaissait les dispositions hostiles de M. J. A., avait obtenu des lettres de recommandation du gouverneur général ; le P. Faraud, porteur de ces lettres, les présenta à celui auquel elles imposaient l'obligation de lui accorder l'hospitalité. Le mauvais vouloir du chef fut amplement compensé par les ordres du maître, et ce nuage, qui semblait d'abord gros d'orage, contribua au succès de la Mission. Tout le monde voulut faire oublier cette circonstance; l'accueil fut d'autant plus

cordial, qu'il avait menacé d'être plus froid. Le P. Faraud se mit de suite à l'œuvre et commença sa Mission, qui lui procura les plus douces et les plus abondantes consolations. Les pauvres Indiens furent admirables. Un zèle ardent et un courage héroïque caractérisèrent tous leurs rapports avec l'envoyé de la bonne nouvelle. Le P. Faraud passa trois mois à la Mission du grand lac des Esclaves, qu'il confia à la protection de l'humble époux de Marie. La Mission de Saint-Joseph fut établie sur l'île de l'Orignal, tout près du fort Résolution. L'avidité des sauvages absorbait tous les instants du Missionnaire, qui, à force de courage, sut pourtant se ménager quelques instants pour assurer à cette importante Mission un caractère de stabilité plus grand qu'une simple visite. Il entreprit et effectua la construction d'une maison où pourraient de suite se loger ceux qui viendraient continuer son œuvre. Nos Pères de Saint-Joseph (comme ceux de la Nativité) habitent encore la maison construite par les mains auxquelles la Providence vient de confier la houlette pastorale de cet immense district. La main qui les bénit est celle qui les a logés.

Par le départ du P. Faraud, le P. Grandin était resté seul prêtre à Athabaskaw. Vives et nombreuses furent les inquiétudes de ce jeune Père, qui, arrivé seulement depuis sept mois, se trouva chargé de cet important établissement. Généreusement secondé par le courageux Frère Alexis, le P. Grandin eut la satisfaction de voir toutes ses craintes et ses inquiétudes se dissiper, ou mieux se changer en fruits abondants de consolations que lui firent goûter les heureuses dispositions des sauvages avides de l'entendre, sans même bien le comprendre, et heureux de lui rendre l'affection qui l'animait à leur égard. La Mission ne souffrit pas; tout au contraire, le bien s'y continua heureusement.

A la fin de juin, le P. Grollier, après les succès de son ministère à Notre-Dame des Sept-Douleurs, en revenait pour jouir du bonheur de revoir ses frères, après un long hiver d'isolement.

Au commencement du même mois, M. Laflèche quittait définitivement le diocèse de Saint-Boniface. Depuis cette époque,

le palais épiscopal a été exclusivement la demeure des Oblats; eux seuls ont eu le soin de la paroisse de Saint-Boniface, dont notre palais épiscopal n'est que la maison curiale. Inutile de répéter ici ce que nous avons déjà dit de l'excellent M. Laflèche. Nous pouvons cependant ajouter que tous ses actes ont été marqués au coin d'une exquise délicatesse à l'égard des membres de la Congrégation. Tout le temps qu'il a passé avec eux, il s'est étudié à s'effacer, pour leur laisser, aux yeux du monde, le mérite de ce qu'il faisait lui-même. Bien vu et aimé de tous, il n'a rien négligé pour faire rejaillir cette affection sur ceux qu'il appelait ses frères, et qu'il a toujours traités comme tels.

Pendant que l'un des vicaires généraux de l'évêque de Saint-Boniface allait redemander à sa terre natale une santé épuisée par douze années d'un généreux dévouement, l'évêque lui-même disait adieu au P. Végreville et au Fr. Dubé, qu'il laissait à l'Ile à la Crosse, pour revoir les autres Pères du Vicariat, passer ensuite en Canada et en Europe, afin d'y poursuivre l'exécution d'un projet qui semblait devoir contribuer puissamment à la gloire de Dieu et à l'avantage de la Congrégation. Le Vicaire se dirigea d'abord vers le lac la Biche. Outre les PP. Maisonneuve et Tissot, il y trouva le P. Rémas et son novice, le P. Lacombe, venus tous deux à la rencontre de leur Supérieur commun, afin de lui épargner la peine de se rendre au lac Sainte-Anne. Cette attention du P. Rémas fut d'autant plus vivement appréciée que, sans elle, le temps si limité n'aurait permis au Vicaire qu'une très-courte apparition dans chaque Mission. Quatre Oblats profès et un novice se trouvaient donc réunis pour passer ensemble quelques jours de consolations, de repos et de ces conversations qui aident toujours si puissamment au bien. Les Pères du lac la Biche avaient besoin d'un adoucissement à leurs peines, à leurs fatigues, à leurs privations. Il est permis de croire que la visite leur procura un peu de tous ces avantages. Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, les PP. Maisonneuve et Tissot, à leur arrivée à Notre-Dame des Victoires, s'étaient trouvés les héritiers de toutes les misères que le bon P. Rémas y avait

endurées. L'hiver n'avait point amélioré leur position. C'est pendant cet hiver qu'ils se déterminèrent à changer le site de la Mission, en l'éloignant d'environ six milles du fort de la Compagnie, auprès duquel elle se trouvait d'abord. Cette détermination ajouta, du moins momentanément, aux difficultés, puisque, à l'endroit choisi, il n'y avait rien de fait, et qu'on abandonnait une maison déjà construite. Le 18 février, le P. Maisonneuve alla planter sa tente à l'endroit qui avait semblé le plus convenable. Une tente de toile au milieu des neiges, même sur un territoire britannique, ce n'est pas le fameux confort anglais. Aussi on se figure facilement tout ce que les Missionnaires eurent à souffrir. Le jour même de l'arrivée de leur évêque, ils prirent possession de la cabane qu'ils avaient érigée avec tant de peine. Ils ne possédaient pas même une chaise. Une bûche de bois servit de fauteuil épiscopal. Celui auquel il était offert l'eût accepté avec un plaisir plus grand encore, si en l'acceptant il avait pu soulager ceux qui le lui offraient. Le travail et l'inquiétude n'avaient pas seuls éprouvé les Missionnaires; la faim s'était mise de la partie, dans ce sens du moins qu'une nourriture aussi désagréable que précaire était leur seule ressource. Aussi nous fûmes profondément affligés en voyant ces deux chers confrères maigres, fatigués, abattus. Nous espérions cependant, car nous connaissions au lac la Biche des ressources qui avaient fait défaut cette année, mais qui, naturellement, ne devaient pas manquer toujours. Les visiteurs avaient amené quelques provisions et autres secours ; puis tous ensemble on se souvint de la promesse du divin Maître : « Si deux ou trois... » Nous étions cinq, nous devions être exaucés. Une grand'Messe fut recommandée et une neuvaine prescrite en l'honneur du grand Apôtre pêcheur. De suite une pêche, que l'on peut appeler miraculeuse, procura une alimentation abondante et facile. Cette pêche n'a pas fait défaut depuis. Ajoutée aux autres ressources de la localité, le tout utilisé par le talent et le travail de nos Pères, et plus tard du cher frère Bowes, a fait de cet endroit la plus prospère de nos Missions. La misère, la souffrance, la privation semblent au-

jourd'hui impossibles à Notre-Dame des Victoires; mais que ceux qui y iront plus tard ne l'oublient pas! Ils devront ce bien-être à l'énergie et au travail de ceux qui les y auront précédés. Il faut avoir vu les commencements d'une Mission; il faut même avoir tout fait de ses mains, tout arrosé de ses sueurs, tout arraché, comme par violence, à la rigueur de nos climats, aux désavantages si multiples de ces créations au milieu du désert, pour croire et comprendre ce qu'elles coûtent. On s'étonne que nous ne volions pas plus haut dans les sphères intellectuelles et scientifiques; on trouve que nous n'écrivons pas assez, que même nous ne composons pas assez en langues indigènes. Avant de jeter un blâme trop sévère sur ceux qui usent leur vie dans les plus rudes travaux, de grâce, que l'on considère ce que nous avons de suspendu aux ailes de nos intelligences, et l'on verra qu'il ne leur est pas facile de prendre l'essor. La main qui, tout le jour, a dû manier la hache, la pioche, etc., n'est pas propre à orner la pensée qu'elle décrit du brillant entourage des formes et des tournures élégantes, sans lequel on ne peut se flatter d'être lu. Un travail de mercenaire n'ôte pas au cœur de son dévouement, de son abnégation, de ses généreuses aspirations; mais ce travail tue l'imagination et condamne la pensée au positif, qui l'exclut nécessairement des cercles littéraires. J'invite ceux qui succéderont à nos Pères qui ont fondé des établissements et en ont dévoré les premières difficultés, à ne pas oublier les efforts de ceux qui les ont précédés, et à se souvenir que, s'il leur est possible de donner cours aux heureuses et intelligentes dispositions que la Providence a mises en eux, ils doivent cette facilité au travail colossal que se sont imposé leurs prédécesseurs. La pensée que j'exprime ici me vient avec le souvenir d'une réflexion qui m'a été faite par l'auteur d'un voyage pittoresque. Ce digne homme, que j'ai rencontré en France, se posait comme voulant travailler à l'émancipation scientifique des Missionnaires catholiques de l'Amérique septentrionale. « C'est désolant, me disait-il avec une admirable naïveté, nos Missionnaires n'écrivent point. J'ignore ce qu'ils font; mais il est certain qu'ils omettent une partie essentielle

de leurs devoirs : l'étude des hommes et des choses... » Vint ensuite le développement de ses sublimes idées. J'admirai d'abord ses magnifiques théories; mais je les trouvai bien ridicules, quand j'en vis l'application dans son ouvrage, et je me dis : « Voilà ce que c'est que d'être Missionnaire auprès de son bureau, par les efforts d'une imagination exaltée. » Je comparai ces scientifiques pages, et le travail que, naturellement, elles avaient coûté, avec la position de nos chers Pères, et, en définitive, je demandai à Dieu de ne point envoyer de pareils génies dans nos Missions naissantes. J'exprime aussi cette pensée, parce que, comme Supérieur de nos Pères, je dois à ceux qui me sont confiés la justice de dire que, s'ils n'ont point décrit la scène, ils ont du moins été les acteurs intelligents et dévoués du grand drame de la régénération des peuples qui leur sont confiés et de la formation des établissements nécessaires à cette régénération. S'ils ne sont pas écrivains, ce n'est pas le talent qui fait défaut, c'est le temps qui manque. Ce sont ces occupations, si multipliées, si accablantes, qui absorbent notre vie et nous permettent à peine de répondre aux nécessités les plus impérieuses, aux devoirs les plus urgents. Les ressources si limitées de nos Missions, les circonstances si exceptionnellement défavorables dans lesquelles nous vivons, la nécessité de dompter même les éléments, de demander sa vie matérielle aux rigueurs du climat, aux aridités du désert, voilà quelques-unes des raisons de notre silence ; voilà, si l'on veut, des pages que nous préparons aux plumes de ceux qui nous succéderont. C'est certainement déjà un grand talent et un grand mérite, au milieu de tant de difficultés, de trouver le temps et les moyens d'instruire ses ouailles, d'apprendre leur langue, d'exercer notre ministère avec le zèle que Dieu a droit de demander à ses apôtres.

Le bonheur goûté par les cinq Missionnaires dans cette réunion ne fut pas de longue durée ; bientôt le P. Rémas et son novice reprirent le chemin du lac Sainte-Anne, et l'évêque poussa sa nacelle vers les grandes eaux d'Athabaskaw. L'établissement de Notre-Dame des Victoires avait été projeté pour pouvoir, plus tard et au besoin, servir d'entrepôt pour l'ap-

provisionnement de nos Missions du Nord ; afin d'atteindre ce but, il fallait s'assurer de la possibilité de naviguer dans la partie du grand fleuve Athabaskaw-Mackenzie, connue sous le nom de rivière à la Biche, et située entre les embouchures de la petite rivière qui décharge le lac la Biche et la petite rivière Athabaskaw. Cette partie du fleuve géant était décrite comme pleine de dangers et d'une navigation presque impossible. Il fallait s'assurer de la valeur de ces difficultés et de ces obstacles. L'évêque de Saint-Boniface, devant se rendre à Athabaskaw, choisit cette route inconnue et réputée si dangereuse. Il eut le plaisir de constater qu'il y avait beaucoup d'exagération dans tous ces récits effrayants, et que cette rivière ressemble à tant d'autres sur lesquelles on navigue tous les jours. Après sept jours et deux nuits d'une marche heureuse, il arrivait à deux heures du matin pour donner le *Benedicamus Domino* aux Missionnaires d'Athabaskaw. C'était le 2 juillet, joli jour pour une visite ! Les PP. Grollier et Grandin, et le Fr. Alexis, réveillés en sursaut par la voix de leur évêque, versèrent des larmes de joie, en voyant leur Supérieur plus tôt qu'ils ne l'attendaient et échappé heureusement aux dangers prétendus, mais supposés réels, de cette navigation.

Tous les sauvages de la Nativité et quelques-uns de Notre-Dame des Sept-Douleurs attendaient dans le voisinage l'arrivée du grand Homme de la prière. Ils en furent bientôt informés, et, après une couple de jours, ils étaient réunis en grand nombre autour de la maison du Seigneur. La visite fut vraiment consolante ; les chrétiens d'Athabaskaw revoyaient avec bonheur, comme premier pasteur, celui qu'ils avaient eu pour premier Missionnaire. Nous fûmes étonnés nous-mêmes des fruits produits par cette visite. Tout est merveilleux dans le plan divin du salut des hommes. L'auteur de la hiérarchie ecclésiastique est la source même des grâces. Il en verse de bien abondantes sur tous les ordres qui composent cette milice sainte. Le pontife, revêtu de la plénitude du sacerdoce, ne peut pas être laissé à sa faiblesse ni à son indignité personnelle lorsqu'il parle au nom du Très-Haut. L'Esprit-Saint, qui a voulu que l'Eglise de Dieu fût conduite par

les évêques, donne à leur parole, à l'ensemble de leur ministère un succès particulier. Pour ma part, je l'avouerai, j'hésitais presque à faire des visites pastorales au milieu des indigènes, croyant que leurs Missionnaires respectifs, qui avaient leur confiance et leur affection, y feraient plus de bien par eux-mêmes. Chacune de mes visites m'a prouvé, au contraire, et jusqu'à l'évidence, que l'Eglise est guidée par l'esprit de Dieu, lorsqu'elle prescrit aux premiers pasteurs de voir personnellement les brebis confiées à leurs soins. J'ai eu le bonheur de me convaincre que la simple apparition du pontife au milieu des sauvages est une époque de renouvellement et d'un saint enthousiasme pour le bien.

L'arrivée du P. Faraud et les nouvelles de ses succès au grand lac des Esclaves, vinrent compléter la joie des Missionnaires d'Athabaskaw et de leur Visiteur. Ils passèrent encore ensemble une de ces semaines comme on en goûte peu dans la vie ; les jours étaient remplis par l'instruction des sauvages, et les nuits se passaient à préparer à l'impression les quelques livres déjà faits en leur langue. La plantation d'une belle croix termina, le 13, les exercices de la Mission et de la visite épiscopale. Le lendemain, sonnait l'heure du retour. Le pauvre Missionnaire a bien souvent occasion de reconnaître combien les joies d'ici-bas sont éphémères. On ne se réunit que pour se séparer ; on ne s'assemble que pour rendre plus sensible le déchirement du départ ; on ne se voit que pour sentir plus vivement les rigueurs de la solitude. O vous, mes Frères, qui vivez toujours en communauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent cette jouissance que pour en sentir davantage la privation ! Priez pour vos Frères isolés.

Monseigneur partait en la compagnie du P. Grollier, qui était donné pour *socius* au P. Végreville, près duquel il s'arrêta, à l'Ile à la Crosse, tandis que l'Evêque de Saint-Boniface se rendait à la Rivière-Rouge, où il arriva le 22 août, heureux de revoir le R. P. Bermond, heureux de faire la connaissance du P. Lestanc. Dans l'espace de deux mois, le Vicaire avait eu la consolation de voir tous

les Oblats employés dans le diocèse de Saint-Boniface.

Au mois de septembre, le P. Rémas recevait l'Oblation du P. Lacombe, si désireux, lui aussi, de devenir un enfant de Marie Immaculée. A l'oblation du P. Lacombe, la Mission du lac Sainte-Anne et celles qui s'y rattachent devenaient le partage des membres de notre chère Famille. Nous l'avons déjà dit, M. J.-B. Thibault doit être considéré comme l'Apôtre de la vallée de la Siskatchewan. Ce courageux Missionnaire avait, de plus, visité le lac la Biche, le lac Froid, l'Ile à la Crosse et le Portage à la Loche. Son zélé confrère, M. Bourassa, en le secondant dans l'établissement du lac Sainte-Anne, avait étendu les fruits de son zèle jusqu'au petit lac des Esclaves et la rivière à la Paix. M. Lacombe, marchant généreusement sur les traces de ses glorieux devanciers, avait fait, lui aussi, tout son pouvoir, pour agrandir le royaume de Jésus-Christ. La Siskatchewan, le lac La Biche, le fort Jasper, le Petit lac des Esclaves et la rivière à la Paix avaient entendu sa voix proclamer la miséricorde du Dieu d'amour. En un mot, ces trois bons Prêtres avaient marché, à pas de géants, dans la carrière apostolique. Deux d'entre eux avaient laissé le théâtre de leurs travaux, le troisième passait dans nos rangs. La Congrégation prenait possession du champ qu'ils avaient arrosé de leurs sueurs et fécondé par leur dévouement. Héritiers de tout ce qu'ils avaient, il nous siérait bien mal d'accepter ce qu'ils nous ont laissé, sans leur en témoigner notre reconnaissance. Non-seulement nous avons sous les yeux les exemples de zèle et de vertu qu'ils nous ont prodigués, mais, de plus, nous sommes devenus les pasteurs des chrétiens qu'ils ont formés avec tant de soins et de sollicitudes, des catéchumènes qu'ils ont prédisposés au bonheur que nous goûtons avec eux, en versant sur leurs fronts l'eau régénératrice. Ces pieux devanciers nous ont aplani bien des difficultés et des embarras dans l'étude des langues ; les catéchismes, grammaires, dictionnaires, qui leur ont coûté tant de veilles, sauvegardent notre repos et nous assurent le succès et la consolation : plus que cela, eux aussi ont été défricheurs ; non-seulement défricheurs du champ spirituel qu'ils ont trouvé si inculte et rendu si fécond,

mais bien aussi défricheurs du champ matériel, où nous sommes heureux de cueillir quelque adoucissement aux privations si grandes et si nombreuses, dans ces contrées lointaines. Le toit qui nous abrite, la modeste chapelle où, pour notre consolation, réside le Roi des rois, la voûte qui retentit de nos chants d'allégresse, tout cela est le travail de leurs mains, le prix de leurs sueurs. Quoi! nous accepterions tous ces avantages sans que l'accent de la reconnaissance trahisse les vives émotions de nos cœurs! Nous serions trop indignes de leur succéder, si nous pouvions les oublier! Que nos annales redisent donc le nom de M. Thibault, ce nom que les nombreux Indiens de ces immenses terres redisent avec tant d'allégresse et d'admiration! Redisons le nom de M. Bourassa, inséparable de celui de son vénérable confrère! Redisons aussi, avec une affection particulière, le nom de M. Lacombe, devenu notre cher P. Lacombe, dont le zèle nous est toujours un si juste sujet de consolation!

C'est pendant l'été de 1856 que les Pères du lac la Biche ouvrirent un chemin à travers l'épaisse forêt qui sépare leur beau lac des prairies qui bordent la rivière Siskatchewan; et au mois de septembre, le P. Maisonneuve, à sa visite annuelle au fort Pitt, en étonna tous les habitants, parce qu'il y était venu en voiture, par ce chemin nouveau, réputé impossible, mais que le courage et la persévérance du Missionnaire avaient rendu praticable.

Après la profession de son novice, le P. Rémas alla donner la Mission au fort Jasper, situé tout au pied des montagnes Rocheuses, dont on admire les cimes élancées, la noble et imposante grandeur.

Après trois semaines passées à Saint-Boniface, Mgr Taché en partait pour le Canada. Il s'y arrêta quelque temps pour préparer le succès du grand projet qui faisait l'objet principal de son voyage. Ayant réussi dans ses préliminaires, il traversa l'Océan, et alla terminer cette année auprès de notre bien-aimé Fondateur et Père.

Le P. Grandin se rendait aussi, à la fin de cette année, à la rivière au Sel, auprès du vieillard Beaulieu; il y séjourna

pendant plusieurs mois, recueillant les fruits de son ministère, étudiant les langues, et donnant à son hôte la consolation de le traiter avec un dévouement aussi complet qu'empressé. Cette Mission se termina par la plantation d'une croix.

III

1857. — L'événement principal de cette année 1857 nous semble revêtu d'une telle importance, qu'il en forme comme une époque nouvelle, la troisième période de l'histoire de nos Missions. Dès le premier jour de cette année, le Vicaire était à Marseille, auprès de notre bien-aimé Fondateur, le priant de le bénir, de bénir tous ses enfants habitant les froides régions du nord-ouest de l'Amérique, de bénir toutes les œuvres confiées à leurs soins, l'objet de leur sollicitude. Puis commencèrent les pourparlers de l'importante question qui avait déterminé le voyage de Mgr Taché : la nomination d'un coadjuteur *cum futura successione*. L'évêque de Saint-Boniface croyait avantageux à son diocèse d'en assurer la direction à un membre de notre chère Congrégation. Ce projet, qu'il avait déjà fait goûter aux Evêques de la province ecclésiastique de Québec, à laquelle appartient son diocèse, fut aussi accueilli favorablement par notre Révérendissime Père Général. Les Evêques du Canada, dans la supplique demandant la formation de cette coadjutorerie, s'étaient abstenus de désigner le nom du coadjuteur. A la demande de l'évêque de Saint-Boniface, ils voulaient laisser ce choix au Supérieur Général des Oblats. Mgr de Mazenod, inspiré de Dieu, désigna le jeune P. Vital Grandin comme *dignissimus inter dignos*. Cette élection rencontra parfaitement les vues de l'évêque de Saint-Boniface qui, plein d'estime et d'affection pour tous et chacun de ses Missionnaires, ne put néanmoins se dispenser de croire à l'inspiration de la grâce dans le choix de ce jeune Père qu'il savait, lui aussi, être doué de qualités bien précieuses. L'évêque de Saint-Boniface ne pouvait raisonnablement faire qu'une objection ; objection dont il avait tant reconnu la valeur dans sa propre personne. Cette objection venait de l'âge

de l'élu. On ne s'y arrêta pourtant point, puisque la jeunesse est, de tous les défauts, celui dont on réussit le plus efficacement à se corriger chaque jour ; puis, il faut bien s'en souvenir, avec la nécessité de nos marches et contre-marches, à des distances prodigieuses, le poids des années est un bagage un peu lourd pour la raquette. Nous pouvons en dire quelque chose, puisque, à quarante-deux ans, il nous est déjà devenu moralement impossible de parcourir à pied une distance un peu éloignée. Bref, la pensée du Supérieur Général fut fixée définitivement, et le nom du P. Vital Grandin envoyé à Rome. Ce nom, par la raison que nous avons dite plus haut, ne se trouvait pas consigné sur la supplique des évêques de la province de Québec. Cette dérogation aux règles ordinaires retarda un peu la conclusion de cette importante affaire ; ce n'est que le 10 décembre que le Saint-Père signa les Bulles érigeant la coadjutorerie de Saint-Boniface, et préconisant le P. V. Grandin comme coadjuteur, avec le titre d'Evêque de Satala *in partibus infidelium*. Disons-le de suite, cet acte du Vicaire de Jésus-Christ, nous procura une bien douce satisfaction ; car, outre qu'il nous délivrait de toute inquiétude sur le sort de notre diocèse, en cas d'une mort qui peut nous frapper chaque jour, il nous assurait le puissant et dévoué concours d'un pieux Missionnaire qui, nous en étions certain, ferait un saint Evêque. Huit années d'expérience nous permettent de voir l'ample et abondante réalisation de ces légitimes espérances. Que Dieu soit béni! que la mémoire de notre vénéré Fondateur accepte nos plus justes actions de grâces, pour un choix dont, avec tous nos Missionnaires, mais peut-être plus que tous les autres, nous avons chaque jour à nous réjouir. Puisque l'arbre se connaît à son fruit, la suite de notre petite histoire dira assez de quelle forte et précieuse sève se nourrit le rejeton que la main si habile et si chère de notre bien-aimé Père venait de greffer sur le sauvageon de Saint-Boniface.

Une autre mesure, aux conséquences multiples et avantageuses pour nos Missions, fut aussi arrêtée pendant le séjour du Vicaire à Marseille. Tous nos Missionnaires avaient ex-

primé le désir de voir les plus avancés de leurs établissements enrichis d'un couvent des Sœurs de la Charité. Outre l'éducation des enfants, le soin des malades, il est mille détails de la vie, dans lesquels le Prêtre Missionnaire ne peut pas descendre, et dans lesquels pourtant il est bon qu'une main expérimentée et charitable vienne façonner le cœur de ceux qui, arrachés naguère à l'infidélité, ignorent combien est abondant le surcroît promis à qui « cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice. » La femme missionnaire, la Sœur de Charité, peut remplir cette noble tâche, et seconder ainsi puissamment l'action du Prêtre. Saint Paul n'oublie pas celles « qui ont travaillé avec lui dans l'établissement de l'Evangile. » Ce genre de coopération est d'autant plus nécessaire à ceux qui exercent leur saint ministère en pays sauvages et incultes, où la belle et pure nature des grands rêveurs de la pseudo-philosophie a tant besoin d'être embellie et abluée. Les services des Sœurs de la Charité semblaient donc, avec raison, comme indispensables; mais ici, comme ailleurs, les nobles élans du cœur, les généreuses aspirations de l'âme, sont dépendantes des nécessités de ce corps qui semble toujours avoir la bouche ouverte pour demander son alimentation ; aussi le grand échec, la grande difficulté de toutes ces créations bonnes, pieuses, admirables même, c'est l'exiguïté des ressources pécuniaires. Les allocations de la propagation de la Foi soutiennent seules nos établissements; leur adjoindre des couvents de religieuses, c'est demander aux Missionnaires de partager avec ces héroïnes la maigre pitance qui les soutient ; c'est demander à ces dernières le plus haut degré possible d'abnégation, le sublime de la charité et du dévouement. Les Missionnaires Oblats consentaient volontiers à partager leur nourriture avec celles qui viendraient les seconder. Les Sœurs de la Charité du Canada, dites Sœurs grises, déjà établies à Saint-Boniface, acceptaient toutes les conséquences du choix qui était fait d'elles pour aller fonder leurs établissements pieux à des distances immenses, dans des pays et sous un climat dont les rigueurs effrayent quelquefois l'imagination. Notre vénérable Fondateur, après quelques objections prises en son bon cœur et sa

haute prudence, consentit volontiers au projet proposé, en laissant au Vicaire de nos Missions le soin de s'entendre avec les Sœurs de la Charité sur les mesures à prendre pour en assurer le succès.

Ces deux importantes questions réglées, l'Evêque de Saint-Boniface parcourut plusieurs diocèses de France dans l'espoir d'être utile à la Congrégation et à l'œuvre si sublime de la propagation de la Foi ; il repassa ensuite au Canada pour y continuer la même Mission, tout en surveillant l'impression des livres en langue sauvage.

Pendant que le P. Grandin était l'objet de l'attention de ses supérieurs, lui-même, sans se douter le moins du monde de ce dont il était question, se rendait à Notre-Dame des Sept-Douleurs, et prouvait là encore qu'il n'est pas nécessaire d'être au milieu des Indiens, pendant un grand nombre d'années, pour gagner leur confiance et acquérir sur eux l'ascendant affectueux qui assure le succès des soins qu'on leur prodigue. Le P. Grandin revenait ensuite à la Nativité rejoindre ses confrères, et se préparer à aller au grand lac des Esclaves pour y continuer la Mission si heureusement commencée par le P. Faraud.

Le P. Tissot, voulant assurer des secours plus abondants à son poste du lac la Biche, se mit en route pour la Rivière-Rouge. Le P. Végreville, de son côté, pensant que son supérieur était déjà de retour, se rendit de l'Ile à la Crosse à Saint-Boniface.

Pendant son séjour à Marseille, le Vicaire avait sollicité avec de vives instances des secours en sujets ; il demandait des Pères, il demandait des Frères. Notre vénérable Fondateur, avec la bonté qui le caractérisait, voulut bien se rendre aux vœux de ses enfants. Il promit que quatre Pères et quelques Frères seraient envoyés à Saint-Boniface dans le cours de l'année. En effet, dès le mois de juin, le Vicaire avait le plaisir d'embrasser à Montréal, le P. Lefloch, le Fr. Clut, scolastique, et les Frères convers Salasse et Perréard. Ces quatre Oblats, après quelques jours de repos au Canada, se dirigèrent vers Saint-Boniface, où ils arrivèrent heureusement

au commencement d'août. Neuf Oblats se trouvaient donc réunis à la Rivière-Rouge. La joie, le bonheur qu'on goûtait dans cette réunion, furent troublés par une nouvelle qui causa une peine sensible à toute la communauté, et même à la population de Saint-Boniface. Le R. P. Bermond, Supérieur de la maison, était rappelé. Il devait aller, comme visiteur extraordinaire, voir les Missions de l'Orégon. Onze années de séjour dans nos contrées avaient naturellement donné beaucoup d'expérience à ce Père. Les pays que nous habitons ont un caractère si particulier; les mœurs, les habitudes, les besoins sont si différents de tout ce que l'on voit dans la vie civilisée, qu'il est bien difficile de s'en faire une juste idée. Une longue expérience à cet égard est un avantage incontestable. Les populations, les Missions d'Orégon, peuvent différer et diffèrent des nôtres. Cependant, elles leur ressemblent par plus d'un point, et l'expérience du R. P. Bermond, jointe aux autres qualités qui le distinguent, explique le choix que l'on fit de sa personne comme Visiteur de nos Missions de l'Orégon alors dans la souffrance. Le R. P. Bermond fit ses adieux à la Rivière-Rouge le 25 août. Les vives sympathies et les regrets affectueux qui lui furent exprimés en cette occasion lui prouvèrent qu'il avait gagné l'estime et l'affection : tout comme les violentes émotions auxquelles il fut en proie prouvèrent que cette population, que ces Missions avaient aussi trouvé place au milieu de ses plus tendres affections. Même pendant la vie de Mgr Provencher, le R. P. Bermond avait une large part à l'administration de l'Evêché de Saint-Boniface. Après la mort de ce pieux prélat, le Supérieur de notre Maison de Saint-Boniface eut seul tout le soin de l'Evêché et de tout ce qui s'y rattache. La caisse épiscopale fut mise entre ses mains, et y resta jusqu'à son départ. La confiance que l'Evêque lui témoigna fut telle, qu'il ne songea même jamais à lui demander le moindre compte de ce qui lui était confié. Le R. P. Bermond disposa de tout comme bon lui sembla, l'Ordinaire se reposant entièrement sur son habileté et son bon vouloir. Que Dieu veuille bien suppléer à l'impuissance où nous sommes de payer des services que nous savons pourtant apprécier !

L'Evêque n'étant pas encore de retour, le R. P. Permond remit son administration entre les mains du P. Lestanc.

Le P. Tissot, accompagné du F. Salasse, reprit le chemin du lac la Biche, où le Fr. Bowes se rendit aussi. C'est à peu près à cette époque que Notre-Dame des Victoires chassa des bords du beau lac confié à sa protection un prédicant méthodiste qui s'y était fixé depuis quelques années. Malheureusement ce dernier ne se retira qu'au lac du Poisson-Blanc, d'où il nuisit considérablement aux sauvages, qui auraient dû avoir des relations avec nos Pères. Le P. Lacombe retourna auprès du P. Rémas, au lac Sainte-Anne.

De Montréal, le Vicaire avait écrit au P. Grandin de se rendre à l'Ile à la Crosse, tandis que le P. Grollier irait le remplacer à Athabaskaw, pour ensuite se rendre au grand lac des Esclaves. Cet arrangement était pris pour faciliter l'accomplissement des graves mesures arrêtées au sujet du Coadjuteur. Par un malentendu que nous ne saurions expliquer, le bourgeois de la rivière Mackenzie, porteur des lettres pour les Missionnaires d'Athabaskaw, passa chez eux, les vit même, sans leur remettre ce qui était à leur adresse. Ces Pères, ne recevant pas de lettres, s'en tinrent à leur pensée première, que le P. Grandin irait faire la Mission au grand lac des Esclaves. Ce bon Père se mit donc en route ; mais quelle ne fut pas sa surprise, après quelques jours de marche, de trouver dans un portage, et soigneusement enveloppées dans de l'écorce de bouleau, avec quelques mots d'excuse, les lettres envoyées de la Rivière-Rouge, qu'on avait oublié de laisser à la Mission de la Nativité. Les ordres donnés au P. Grandin étaient positifs. Il fallait donc rebrousser chemin, venir surprendre le P. Faraud, qui ne s'attendait ni à revoir son confrère sitôt, ni à recevoir des letres de cette direction. Après quelques jours de préparatifs, le Père partit pour l'Ile à la Crosse. Dieu, qui lui laissait encore ignorer les desseins qu'il avait sur lui, voulut le préparer de suite aux peines et aux angoisses qui sont l'apanage de ceux qu'Il élève aux dignités de son Eglise. Le P. Grandin eut horriblement à souffrir pendant ce voyage ; il craignit même d'y perdre la vie et vit sa

santé gravement altérée. Dieu le garda pour des luttes plus grandes, des succès plus éclatants. Souffrant, boiteux, il arriva à l'Ile à la Crosse. Son arrivée était le signal de départ pour le P. Grollier, qui se mit de suite en route pour aller reprendre son ancien poste auprès du P. Faraud. Le P. Grandin, par le départ du P. Grollier, resta seul avec le Fr. Dubé jusqu'au mois de juillet suivant.

Pendant que les petits canots d'écorce transportaient dans le Nord nos Missionnaires d'un poste à l'autre, un beau gros navire se jouait, au milieu des montagnes de glace qui se promènent à loisir dans le détroit et sur la baie d'Hudson, puis il débarquait à la factorerie d'York les PP. Frain et Eynard et le F. Kearney. C'est la première fois que cette route fut suivie par nos Pères. C'est au moins la plus économiqne, puisque l'Honorable Compagnie donna le passage gratuit de Londres à York. Les trois Missionnaires continuèrent leur route pour arriver à la Rivière-Rouge au commencement d'octobre.

Le 6 novembre, l'évêque de Saint-Boniface revoyait sa demeure. Il était accompagné de M. Gascon, jeune prêtre du diocèse de Montréal, qui venait consacrer au service de ce diocèse, et plus tard à la Congrégation, le zèle ardent dont son cœur était animé. L'arrivée du Vicaire reportait encore à neuf le nombre des Oblats à la Rivière-Rouge. Trois d'entre eux, les PP. Lestanc et Eynard et le Fr. Kearney, furent placés à Saint-Norbert, paroisse érigée cette année-là même à trois lieues de Saint-Boniface. Les six autres membres de la famille demeurèrent à l'évêché. Le Fr. Clut, ordonné diacre à Saint-Norbert, fut élevé à la prêtrise, le 20 décembre, dans la cathédrale de Saint-Boniface. C'était la première ordination que l'évêque avait la consolation de faire dans son diocèse. Les pauvres évêques Missionnaires sont privés de bien des douceurs. Ils ne goûtent que bien rarement le bonheur de donner l'onction sainte aux collaborateurs, dont ils ont pourtant si grand besoin.

A la fin de 1857, la Congrégation comptait donc quatorze Pères et six Frères convers dans le diocèse de Saint-Boniface. Vingt enfants de la famille étaient rendus dans ce vaste

champ, lui promettant pour l'avenir une culture plus soignée, et, par conséquent, une moisson plus abondante.

1858. — Le puissant renfort venu l'année précédente, assurait aux Missions une plus grande extension, au bien à faire un plus grand développement, à notre chère Congrégation une plus riche somme de mérites, de grâces et de bénédictions. De bénédictions, car dans l'étude de la vocation de ceux des nôtres qui sont envoyés ici on reconnaît facilement que la voix de la grâce, qui les a appelés à la vie religieuse dans notre petite Famille, s'est fait entendre à leur cœur à mesure que nos Missions ont pris plus de développement et que leur vocation semble être comme une conséquence des besoins créés par cette extension même de nos œuvres. J'ai fait cette étude avec un sentiment particulier de plaisir. Evêque d'un diocèse où tout semble de glace (quoique le cœur, du moins, ne se soit pas encore refroidi), je suis désolé de n'avoir rien à offrir à la Congrégation qui l'évangélise. Rien, si ce n'est nos frimas et nos neiges. J'ai besoin de trouver un adoucissement à cette peine dans la pensée que le feu divin de la grâce qui enflamme les cœurs peut les éclairer et les toucher du milieu des banquises du pôle, tout aussi bien que du milieu des sables brûlants des tropiques. On sait que les rayons du soleil matériel se reflètent avec un éclat particulier sur les glaciers des régions arctiques ; pourquoi les rayons du Soleil de justice ne se refléteraient-ils pas dans l'âme de ceux auxquels il veut confier le soin de sauver les élus qu'il s'est choisis dans les zones glaciales comme dans les zones torrides ou tempérées ? Il y a bientôt trois mille ans que le Prophète royal a chanté : *Benedicite, gelu et frigus, Domino; benedicite, glacies et nives, Domino.* Aussi le moment approche où le nom saint du Seigneur va retentir jusque dans la cabane de glace des pauvres Esquimaux. Ces accents, poussés avec foi et espérance par des cœurs que le feu de la charité fait battre avec ardeur, même dans des poitrines couvertes de frimas, devront retentir fortement d'une extrémité du monde à l'autre, et il est tout naturel qu'ils inspirent des vocations pour la communauté que Dieu a chargée d'évangéliser les pauvres sauvages

qui naissent, vivent et meurent dans le pays le plus froid de l'univers.

Celui qui devait bientôt se diriger vers le pôle pour n'en plus revenir et y terminer sa noble carrière, partit au printemps 1858; il allait visiter encore une fois la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le courageux P. GROLLIER, fondateur de cette Mission, allait lui faire ses adieux. Il y passa plusieurs semaines, donnant à l'instruction des Mangeurs de Caribou tout le soin et toute l'attention qu'un zèle ardent peut inspirer. A la fin de juin, il revenait se reposer quelque peu à Athabaskaw auprès du P. FARAUD, qu'il ne devait plus revoir ensuite.

Au lac Sainte-Anne, les PP. RÉMAS et LACOMBE se multipliaient pour avancer le règne de Jésus-Christ. Outre la visite des camps sauvages à de grandes distances, le soin de la Mission de Saint-Joachim (Fort-Edmonton) les obligea à des voyages aussi nombreux que pénibles. Nous avons compté que, dans le cours d'une seule année, ces deux généreux pasteurs ont fait plus de 2,000 kilomètres pour desservir cette Mission, que dans le pays on considère comme n'en faisant qu'une avec le lac Sainte-Anne. Ces chers Pères avaient besoin de secours pour faire face aux exigences du ministère parmi les chrétiens, sans même parler des infidèles, dont le chiffre est porté à une vingtaine de mille dans cette partie du diocèse. Le P. FRAIN reçut son obédience pour le lac Sainte-Anne. Cet estimable confrère, parti de France, n'avait pas vu sa santé s'améliorer. Son supérieur l'envoya pourtant dans les Missions lointaines, espérant qu'il lui arriverait à lui ce qui est arrivé à plusieurs autres, de se trouver mieux des rigueurs de la sauvagerie que des douceurs de la civilisation. Malheureusement cette attente fut trompée, et le pauvre Père, tout en souffrant beaucoup, fut peu en état d'aider les autres.

On a pu le remarquer déjà plusieurs fois, une des plus pénibles épreuves de nos Missionnaires, c'est l'isolement et la triste nécessité de vivre loin de leurs frères. Nos Pères ont fait l'impossible pour obvier à cet inconvénient et se donner, au moins de temps en temps, la consolation de se voir. Cette fois

c'est le P. Rémas qui faisait le voyage du lac la Biche uniquement pour passer quelques jours avec ses frères et leur donner une satisfaction semblable.

Au mois de juin, le P. Végreville, après avoir prodigué tout l'hiver des soins assidus à la population de Saint-Charles, et avoir au printemps donné quelques semaines d'instruction aux chrétiens du lac Manitoba, reprit le chemin de l'Ile à la Crosse, où il allait rejoindre le P. Grandin. Ce même automne, le P. Végreville alla passer deux ou trois mois au portage de la Loche, Mission de la Visitation. L'Honorable Compagnie ayant établi un comptoir à ce poste, les sauvages ont moins d'occasion de visiter l'Ile à la Crosse, qui en est éloignée d'une quarantaine de lieues. Cette circonstance donne un nouvel aliment au zèle des Missionnaires de Saint-Jean-Baptiste, qui voient ajouter ce surcroît de travail à celui déjà si grand qui leur est imposé.

Le Fr. Bowes retourna du lac la Biche à l'Ile à la Crosse, pour y continuer les constructions commencées et en enrichir la chapelle de ce petit chef-d'œuvre d'autel, que tout le monde y admire avec raison, et qui fait une si heureuse impression sur les indigènes, trop peu avancés dans les voies spirituelles pour comprendre la divinité de la pauvreté et le mérite du denûment.

Au mois de juin, le P. Clut laissait aussi Saint-Boniface pour se rendre à Athabaskaw, où il devait remplacer le P. Grollier, nommé supérieur de la Mission du grand lac des Esclaves. Le Fr. Kearney accompagna le P. Clut. Le P. Eynard et le Fr. Perréard quittaient de même la Rivière-Rouge pour aller seconder le P. Grollier à la Mission de Saint-Joseph. Ce poste devenait d'une bien grande importance : important par lui-même parce qu'il est le rendez-vous d'un grand nombre de tribus, dont les heureuses dispositions avaient déjà tant réjoui le cœur des apôtres de Jésus-Christ ; important aussi parce qu'étant le poste le plus avancé, il allait devenir le foyer d'où jaillirait la lumière bienfaisante qui devait éclairer jusqu'aux régions les plus éloignées, où n'était pas encore tombée cette divine semence qui, même sur nos plages gla-

cées, trouve une terre assez fertile pour produire au centuple des fruits de bénédiction et de salut. Tout semblait préparé pour assurer sans contestation le triomphe de la cause sainte dans le vaste district de la rivière Mackenzie, lorsque tous nos Missionnaires furent vivement émus en apprenant une nouvelle qui les surprit et les affligea profondément : un archidiacre de l'Eglise d'Angleterre, depuis longtemps dans ce pays, et fixé depuis quelque temps à la Rivière-Rouge, partait, lui aussi, pour la rivière Mackenzie. Par une résolution dont la hardiesse nous étonna, il passa à l'Ile à la Crosse, à Athabaskaw, au grand lac des Esclaves, où il savait que nous avions des établissements prospères, des chrétientés ferventes ; il alla d'un trait jusqu'au fort Simpson, chef-lieu et centre de la rivière Mackenzie, où nous n'avions pas encore pénétré. Voilà donc l'ivraie qui va se semer dans le champ du Père de famille. Voilà un autre point où les pauvres sauvages, encore ignorants des vérités du salut, vont être exposés aux séductions de l'erreur. Il nous est permis de croire que le bourgeois de la rivière Mackenzie, qui s'était montré si peu favorable, provoqua cette mesure. Lui-même nous avait menacés d'appeler des ministres protestants dans son district du moment où nous y mettrions le pied ; nous en avions foulé le sol malgré ses défenses, malgré les injonctions faites à ses subalternes. Les lettres de recommandation données par le gouverneur avaient comprimé, mais non étouffé, le mauvais vouloir. Nous sommes convaincus que ce monsieur, en cachant son dépit, ne l'a que trop montré en appelant un ministre de l'Eglise d'Angleterre. L'invitation venait de haut, on crut facilement à son triomphe, et le vénérable Archidiacre offrit ses services pour une année. Un protestant, aussi distingué par son intelligence que par sa position, nous disait à cette occasion : *I cannot understand this; there is no zeal in that man, his going there is nothing but the fact of a mere spirit of opposition towards you*. Quoi qu'il en soit, le vénérable Archidiacre prit passage sur les barques qui conduisaient nos Pères et nos Frères à Athabaskaw-Mackenzie. Son arrivée fut un triomphe momentané pour la cause qu'il servait. M. J.-A. ne

devait pas en jouir, il avait été rappelé. Son successeur, qui avait été son élève, voulut marcher sur les traces de son maître ; ce monsieur, d'ailleurs, désirait épouser une jeune demoiselle, belle-sœur de l'Archidiacre. Il importait donc de gagner les bonnes grâces de ce dernier, quitte à manquer plus tard aux simples convenances, quand un autre sentiment dominerait celui-là. Les chefs de tous les postes réunis au fort Simpson, firent un accueil enthousiaste au nouveau venu. De suite, de riches listes de souscriptions furent ouvertes en faveur de son œuvre. Quel zèle ! quelle gentillesse surtout ! se disait-on. Puis il était gros, gras : il devait dominer ; c'en était fait des prêtres catholiques ; aucun, bien sûr, n'oserait engager la lutte avec un si puissant antagoniste. L'un, tout petit, d'entre eux, qui avait nom Grollier, ne s'effraya pas des proportions colossales de son adversaire. Son zèle le fit s'élancer *ut gigas ad currendam viam*. Fort de la divine mission dont il était revêtu : *Ite, docete omnes gentes*, il prit la détermination de suivre le ministre jusqu'au fort Simpson. Au poste de la Grosse-Ile, les sauvages n'écoutèrent que le prêtre. Au fort Simpson même, que le Missionnaire confia au cœur si aimant de Jésus, un succès semblable devait être la récompense de « l'envoyé de Dieu. » Les malheureux Indiens, déjà un peu instruits, par les sauvages du grand lac des Esclaves, de l'esprit, de la tournure et même de l'habit ecclésiastique, surent distinguer entre le véritable homme de la prière et celui qui en usurpait le nom. A de très-rares exceptions près, ils écoutèrent le prêtre catholique et se rangèrent de son côté. La foi et le zèle de notre cher P. Grollier avaient droit, ce semble, à cette consolation, et Dieu voulut bien la lui accorder. Il revint bientôt à la Mission de Saint-Joseph, revoyant en passant le poste de la Grosse-Ile, qu'il désigna sous la belle appellation : *Mission du Saint Cœur de Marie*, confiant ainsi au cœur de sa mère les intérêts du cœur de Jésus et suppliant ces deux cœurs de garder les pauvres sauvages contre le zèle du ministre. Je dis le zèle, ce mot peut étonner et l'on me demandera peut-être : Mais les ministres protestants ont-ils du zèle ? Si par zèle on entend ce doux et divin flambeau qui con-

sume tout ce qu'il y a d'humain ; ce feu sacré qui embrase le cœur, au point que l'homme s'oublie entièrement lui-même pour se consacrer exclusivement à la recherche, à la prédication de la vérité, à la sanctification de ses semblables, je dirai sans hésitation : Non, les ministres de l'erreur n'ont point de zèle et ils ne peuvent point en avoir. Si, au contraire, pour avoir du zèle, il suffit, pour un motif ou pour un autre, de dépenser au service d'une cause quelconque une grande somme d'énergie et d'efforts, tant pour faire prévaloir cette cause que pour combattre ce qui s'y oppose, surtout ce qui s'y oppose avec la force de répulsion que la vérité a vis-à-vis de l'erreur, alors je dirai que ces messieurs ont beaucoup de zèle. Quelques-uns apportent à leur ministère une ardeur, une activité, parfois même un dévouement certainement dignes d'une meilleure fin. Plût au ciel qu'ils n'eussent pas tant de ce zèle ! Que le Dieu infiniment bon les arrête, eux aussi, sur le chemin de Damas ! Que la main si douce et si forte de son infinie miséricorde fasse tomber des yeux de leurs cœurs ces écailles qui les empêchent de voir la véritable lumière ! Qu'il en fasse autant de vases d'élection pour prêcher aux Gentils le véritable Evangile de la grâce de Dieu. Pour exprimer la pensée qui me préoccupe aujourd'hui et si souvent, j'emprunterai quelques-unes des énergiques et admirables paroles qui viennent de tomber de la plume si habile et si justement célèbre de Mgr d'Orléans : « Une partie de nos sauvages restent ensevelis dans les ténèbres parce que nous leur apportons un Evangile combattu, un Evangile divisé, déchiré en morceaux. Ah ! si l'Angleterre, la France et la Russie étaient d'accord dans la vérité, et par suite dans la charité et dans le zèle de l'apostolat, l'Orient, le monde entier changerait de face. » Mgr Dupanloup dit l'Orient ; on ne s'étonnera pas que moi je dise l'Occident, le Septentrion. Oui, tout le territoire du nord-ouest, qui est si cher à notre cœur, serait chrétien catholique au lieu d'être en grande partie infidèle et en très-minime partie protestant, si la somme d'argent et de travail dépensée à l'éloigner du giron de l'Eglise avait été employée à l'y conduire. Les trois grandes nations nommées par l'illustre

défenseur de Pie IX : l'Angleterre, la France et la Russie, se trouvent aussi tout naturellement sur mes lèvres quand je veux exprimer la pensée qui me préoccupe. L'Angleterre, puisque c'est à l'ombre de son glorieux drapeau et dans ses vastes domaines que nous vivons, puisque c'est de quelques-uns de ses généreux enfants que nous recevons les sympathies qui nous servent autant qu'elles nous honorent ; l'Angleterre, car c'est l'Evangile de sa loi qui combat l'Evangile divin que nous prêchons, car c'est son or qui empêche en partie l'ascendant victorieux que devraient avoir sur les infortunés enfants du désert les leçons de Celui qui n'avait pas même où reposer sa tête. Je dis la France, puisque la plupart de nos Missionnaires sont des enfants de la Fille aînée de l'Eglise, cette terre classique du dévouement et de l'apostolat moderne ; la France, car ceux d'entre nous qui n'ont pas eu leur berceau dans la patrie de leurs frères, s'estiment heureux de tenir à elle par le sang généreux dont quelques gouttes au moins coulent dans leurs veines et par les affections qui échauffent leurs cœurs. La France, puisque la Propagation de la Foi est là. Je dis la Russie, car nous touchons bientôt au moment où un compagnon du P. Grollier, digne émule de son zèle, animé du dévouement qui caractérise notre chère Famille, ira près de l'embouchure de la rivière Mackenzie, franchir les hautes montagnes qui encaissent le lit de ce majestueux fleuve pour marcher à la rencontre des pauvres sauvages qui habitent les terres soumises au sceptre de fer du czar, et dont quelques-uns l'aborderont en se signant du signe de la Rédemption, appris des lèvres d'un pope russe. Oui, oui, faisons des vœux pour que la diversité des cultes disparaisse, pour que l'unité de la foi amène l'harmonie des intelligences et des cœurs : *Ut unum sint.*

On vient de le voir, les Pères et les Frères réunis à la Rivière-Rouge avaient presque tous reçu leur obédience pour les Missions de l'intérieur. De neuf Oblats qui, pendant l'hiver, formaient la communauté de Saint-Boniface, il n'en restait plus que trois. Le P. Lestanc, après avoir accompagné Monseigneur dans une visite à Saint-Joseph et à Pembina,

était revenu recevoir les adieux de ses confrères, et commencer sa vie de solitaire à Saint-Norbert. Le P. Le Floch, un peu moins dépourvu, avait pour compagnon son évêque, qui s'estimait heureux de le garder auprès de lui, et en recevait les services les plus signalés. Les visites du P. Lestanc au palais épiscopal portaient de temps à autre le conseil vicarial au grand complet. Les trois membres de ce conseil coulaient des jours heureux, partagés entre l'étude et le saint ministère, et égayés par l'entente et l'affection les plus cordiales. Les choses étaient ainsi à Saint-Boniface, lorsqu'une nouvelle, à laquelle on ne s'attendait pas, vint y augmenter la joie et la satisfaction; une lettre de Montréal annonçait de nouveaux Missionnaires : les PP. Mestre et Moulin et le Fr. Cunningham. Leur voyage, nullement prévu, se fit dans les circonstances les plus défavorables. Les Annales de la propagation de la Foi ont déjà publié l'émouvante description que le P. Mestre a faite des craintes, des dangers et des souffrances de ce voyage. C'est pendant que nos Pères étaient en route que nous apprenions, à Saint-Boniface, que quelques-uns des habitants de cette localité avaient été massacrés par les Sioux, qui infestaient les routes des États-Unis à Pembina. Aussi notre inquiétude était extrême au sujet de ceux qui nous étaient envoyés; nous ignorions, de plus, quelle voie ils avaient choisie; il nous était, par cela même, impossible de leur venir en aide. Nous fûmes bien rassurés et bien réjouis en les voyant arriver à Saint-Boniface, malgré l'état d'épuisement et de souffrance auquel les difficultés du voyage les avaient réduits. Les PP. Mestre et Moulin séjournèrent à l'évêché, tandis que le Fr. Cunningham alla tenir compagnie au P. Lestanc à Saint-Norbert.

Les derniers jours d'octobre, d'autres Missionnaires arrivaient dans la colonie d'Assiniboia : c'étaient des Sœurs de la Charité; elles étaient au nombre de six, conduites par leur Provinciale et accompagnées de filles généreuses qui venaient, elles aussi, consacrer leur vie au service des Missions. Cet événement, en dehors, ce semble, au premier aspect, de l'histoire particulière des Missions de la Congrégation, s'y rattache

néanmoins trop naturellement pour que nous n'en disions pas un mot. Les Sœurs de la Charité nous ont précédés à la Rivière-Rouge ; elles s'y rendirent en 1844, à la demande de Mgr Provencher. Les Oblats, dès leur arrivée à Saint-Boniface, furent chargés de la direction de ces bonnes religieuses, et leur ont toujours continué ces services depuis, les confessant, prêchant leurs retraites, etc., etc. Si nous n'avons point encore parlé de ces divers ministères, c'est que, comme nous l'avons déjà observé, il n'entre point dans notre plan de faire mention des occupations ordinaires. Dieu merci, nos Pères ont fait trop de bien pendant vingt ans, pour qu'il soit possible de tout renfermer dans les limites de cette lettre, beaucoup trop longue sans doute pour ce qu'elle vaut, mais beaucoup trop courte pour ce qu'elle devrait dire. Si les Oblats ont rendu des services aux Sœurs de la Charité, la reconnaissance et la justice veulent qu'ils proclament en avoir reçu de bien signalés. C'est la nature et l'importance de ces services rendus à Saint-Boniface, et de Saint-Boniface s'étendant ailleurs, qui avaient inspiré à nos Pères des Missions de l'intérieur le désir de réclamer des religieuses pour leurs établissements respectifs. Cette demande, accueillie favorablement par Mgr de Mazenod, n'avait pas été perdue de vue par l'évêque de Saint-Boniface, auquel avait été laissé de choisir le moment favorable et le mode d'érection de ces établissements. Tous les Pères avaient exprimé le même désir; le Vicaire, ne pouvant pas se rendre au désir de tous en même temps, avait décidé que l'on suivrait dans ces fondations l'ordre chronologique de nos propres établissements; que, par conséquent, l'on commencerait par le lac Sainte-Anne. Pendant l'été de 1857, passé en Canada, le Vicaire s'entendit avec la Supérieure générale des Sœurs grises de Montréal, qui promit que, dès l'année suivante, trois Sœurs destinées au lac Sainte-Anne seraient envoyées à Saint-Boniface, et qu'ensuite la Maison Mère pourvoirait, le plus tôt qu'il lui serait possible, au personnel des établissements projetés pour l'Ile à la Crosse et ailleurs.

Cette Communauté se montra admirable de générosité et

d'abnégation, non-seulement en donnant ses sujets pour des Missions si lointaines et si difficiles, mais en les donnant à la seule condition qu'on leur procurerait des secours spirituels, et qu'on faciliterait l'accomplissement de leurs saintes Règles et obligations. Quand le Vicaire voulut faire observer que les Missions étant pauvres et les ressources incertaines, on ne pouvait pas promettre beaucoup ni promettre positivement, il lui fut répondu : « Nous savons bien que les bons Pères chargés des différentes Missions ne laisseront pas souffrir nos Sœurs ; nous ne demandons que le vêtement et la nourriture. — Mais, si les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance? — Dans ce cas, nos Sœurs jeûneront comme eux, et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres. » Tel est le contrat stipulé entre deux communautés qui, quoique différentes dans leur vocation, vont confondre leurs efforts en dirigeant leur action vers une fin commune : la conversion et l'instruction des tribus aborigènes de ces vastes et infortunées régions. Les trois Sœurs du lac Sainte-Anne étaient du nombre de celles qui arrivaient à Saint-Boniface en 1858; elles devaient y passer l'hiver pour y étudier un peu le genre et la tournure de ceux au bonheur desquels elles vouaient leur existence, mais qu'elles avaient besoin de connaître pour pouvoir les servir plus utilement.

Ce même automne, le P. Faraud remontait la rivière à la Paix, pour visiter la tribu des Castors, qui en habitent la riche et magnifique vallée. Ces Indiens avaient été visités trois fois par M. Bourassa. M. Lacombe, avant son entrée au Noviciat, leur avait aussi apporté quelque instruction. A ces quatre visites, faites en 1846, 1847, 1848 et 1855, se bornaient tous les secours spirituels donnés aux pauvres Castors. La Mission de la Nativité est située presque à l'embouchure de cette Rivière à la Paix, tout près de l'endroit où elle se décharge dans le fleuve Athabaskaw-Mackenzie ; aussi que de fois nos Pères avaient regretté de ne pouvoir se rendre aux vives instances, aux pressantes sollicitations de ces sauvages trop délaissés! Enfin, en 1858, le P. Faraud, confiant le soin de sa Mission à son nouveau et jeune compagnon, le P. Clut,

remonta la rivière à la Paix, visitant les forts Vermillon et Dunvagen. On comprend facilement le bonheur et la joie éprouvés par ceux auxquels il était donné d'entendre encore une fois les saintes vérités de la Religion, qu'ils avaient de prime abord accueillies favorablement, et après lesquelles ils n'avaient cessé de soupirer depuis. C'étaient bien les « petits enfants de la Foi » demandant le pain vivifiant de la doctrine évangélique. Aussi comme ils étaient heureux en voyant celui qui venait le leur rompre! Le P. Faraud revint en hiver, marchant à la raquette pendant les dix-sept jours qu'il fut en route; il arrivait à la Nativité à la fin de décembre.

Ainsi se termine cette année, qui porta à vingt-trois le nombre des Oblats du diocèse de Saint-Boniface.

1859. — Le P. Maisonneuve, pour faire diversion à la solitude du lac la Biche et égayer celle du lac Sainte-Anne, alla y faire visite à ses confrères. Au commencement du mois de mars, le P. Grollier foulait aux pieds la surface glacée du grand lac des Esclaves pour se rendre au fort Raë, qui n'avait jamais reçu la visite d'aucun Missionnaire. Cet excellent Père voulait s'assurer l'avantage toujours bien grand de prévenir les ministres de l'erreur. Tout préoccupé de la lutte qui venait de s'engager, et désireux d'assurer un triomphe complet à la cause sacrée, qui lui était si chère, il confia cette Mission à la protection du chef de la milice sainte. L'Archange saint Michel écouta assurément les prières ardentes que lui adressait une foi si pleine d'espérance et d'amour. Jusqu'à ce jour, la Mission du fort Raë n'a été visitée par aucun ministre protestant. Le zèle de ceux qui sont encore dans le district de la rivière Mackenzie ne les a pas dirigés de ce côté. Puisse saint Michel les en éloigner à jamais!

La Mission de N.-D. des Sept-Douleurs réclamait toujours des soins nouveaux. Cette fois c'est le P. Clut qui fut appelé à les lui prodiguer. Il avait débuté en restant seul à la Nativité, il continua de même, en allant seul au fond du lac y balbutier ce qu'il y avait appris de la langue chippeweyan pendant l'hiver. Comme ses prédécesseurs, il eut le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès. Les bons mangeurs de

Caribou écoutaient avec attention celui qui, pour les instruire, surmontait volontiers les répugnances et les difficultés que l'on éprouve toujours à exercer le saint ministère au milieu d'un peuple dont on ne parle que très-imparfaitement la langue. Et cette chère langue montagnaise, Dieu sait pourquoi il l'a faite si difficile. Les Missionnaires, sans surprendre la raison de ce secret divin, connaissent parfaitement le fait de cette difficulté, difficulté presque insurmontable à un étranger, et si généreusement combattue par nos chers Pères. Le P. Clut revint, triomphant et consolé, se remettre plus courageusement encore à l'étude de cette langue, sous la direction de son aimé compagnon, le P. Faraud.

A son retour du Canada, en 1857, Mgr de Saint-Boniface était accompagné d'un jeune Prêtre de Montréal qui avait offert ses services au diocèse. Après cette première démarche dans la voie du renoncement, M. Gascon voulut en faire une seconde : il demanda et obtint son entrée au noviciat. C'est le 9 mars que les Oblats de Saint-Boniface eurent la consolation de recevoir au milieu d'eux celui qu'ils aimaient déjà comme un frère. Le nouveau Novice avait laissé sa Mission du lac Manitoba pour venir se placer sous la sage direction du P. Lestanc. Saint-Norbert est bien un lieu calculé pour un noviciat : le site n'est pas sans agrément, la solitude y est complète, l'isolement absolu. Le P. Gascon ne jouit pas longtemps des charmes de son nouveau séjour ni de l'avantage d'un noviciat régulier et tranquille. L'imminence du danger, une nécessité aussi impérieuse que regrettable, l'appelait sur le théâtre de l'action. Les pressantes sollicitations des Pères de la rivière Mackenzie démontraient l'urgence des secours demandés par eux. Le vénérable Archidiacre anglican avait terminé son année d'apostolat; il songeait à la retraite, après avoir passé jusqu'au fort Norman, où son ministère échoua aussi. Il partit, emportant avec lui, comme fiche de consolation, une supplique adressée à l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, et signée par des noms illustres, à l'effet d'éloigner à jamais les Prêtres catholiques des lieux qui avaient vu sa défaite, au lieu du triomphe éclatant qu'il s'était pro-

mis. Cette supplique eut le résultat qu'on en devait attendre, c'est-à-dire qu'elle fut de nul effet. Ce qu'il y a de plus regrettable que la supplique, c'est que l'archidiacre Hunter devait être remplacé au fort Simpson par un ancien maître d'école de sa paroisse de la Rivière-Rouge, devenu le R. M. Kirby. Cette fois, certes, ce n'était ni un colosse, ni un gentilhomme, mais un bien petit être, doué pourtant d'une énergie de fer, d'une constance à toute épreuve, capable de beaucoup oser. Le départ de ce Révérend détermina le départ du P. Gascon, qui devait aller continuer son noviciat avec le P. Eynard au grand lac des Esclaves, tandis que le P. Grollier resterait disponible, afin de neutraliser son action, d'empêcher, ou du moins de retarder le progrès de l'erreur. Le Père Novice partait avec le P. Moulin. Ce dernier s'en allait à l'Ile à la Crosse tenir compagnie au P. Végreville, laissé seul par le départ de Mgr Grandin.

Préalablement le Fr. Perréard, malade à Saint-Joseph, était venu chercher des soulagements à la Nativité. Le Fr. Kearney, qui devait remplacer le Fr. Perréard, se joignit au P. Gascon lors de son passage à Athabaskaw. Tous deux arrivèrent heureusement au grand lac des Esclaves. Dans le même temps, le Fr. Bowes retournait de l'Ile à la Crosse au lac la Biche. Le F. Cunningham, après avoir été souffrant tout l'hiver à Saint-Norbert, demanda et obtint la permission d'aller essayer si le climat de Buffalo ne serait pas plus favorable à ses rhumatismes.

Depuis longtemps il n'a pas été question d'aller à la Prairie, ou du moins nos Pères n'y ont pas été depuis 1849. Des Prêtres séculiers avaient quelquefois accompagné, depuis cette époque, les chasseurs qui, en 1859, sollicitèrent avec de vives instances qu'on leur donnât celui des Pères qui leur sembla disponible. Le P. Mestre reçut, en conséquence, son obédience de ce côté; il partit au commencement de juin, pour revenir au commencement d'août. L'ascendant du *petit Père mauvais* fut prodigieux sur tout le camp. Non-seulement il exerça avec zèle et fruit le ministère ecclésiastique, mais il contribua puissamment, en outre, à maintenir le bon ordre.

Il rendit aussi un bien important service à cette population ambulante, en la déterminant à s'en tenir au but projeté pour ces sortes d'expéditions, et en la faisant se départir des allures guerrières qu'elle voulait se donner. On proposait de faire la chasse aux Sioux, qui, à la vérité, méritaient de se « faire savonner, » mais qui ne valaient pas le savon de sang qui aurait été dépensé à cette opération. Le plus heureux résultat a démontré la sagesse des conseils du Missionnaire ; c'est précisément cette année, et par suite de cette tactique, que les Sioux ont compris que les métis de la Rivière-Rouge ne sont point leurs ennemis, et qu'ils ont conclu avec eux une paix qui dure encore. Les cessations des hostilités avec ces rudes voisins nous offrent une sécurité que nous n'avions jamais goûtée si complétement, soit en allant à la Prairie, soit en voyageant du côté des Etats-Unis.

A l'imitation du Vicaire, le P. Rémas était parti au printemps du lac Sainte-Anne avec les guides qui devaient y conduire les Sœurs de la Charité. Le voyage de Saint-Boniface ne pouvait qu'être utile et agréable au Père qui en était parti depuis six ans, qui ne connaissait aucun des Oblats qui y résidaient et qui, pendant un séjour de quelques semaines, trouverait un adoucissement à l'épreuve toujours si pénible d'être isolé de ses frères, lors même qu'on n'est pas tout à fait seul.

Le 23 juillet fut un jour de véritable jouissance à l'évêché. L'arrivée de Mgr Grandin y procura une vive et entière satisfaction. L'annonce de cette arrivée prouve que si tout n'est pas sage dans nos voies, du moins ce n'est pas l'excessive célérité qui en est le vice principal. Nous avons déjà vu que c'est le 10 décembre 1857 que le Souverain Pontife signa les bulles qui nommaient le P. Grandin évêque de Satala et coadjuteur de Saint-Boniface. Cette importante décision, qui avait pendu en cour de Rome pendant plus de dix mois, fut encore plus longtemps en route. Dieu connaissait quelle impression ferait sur Mgr de Satala la nouvelle de son élection, et voulut l'y préparer doucement. Ce n'est qu'en février 1859 qu'il sut officiellement ce dont il était question. Nous n'essayerons pas de dépeindre le trouble, l'embarras, la juste crainte du jeune et nouvel

élu. Il faut avoir goûté à cette position pour en comprendre toutes les difficultés. Heureux dans ces moments quand, comme le P. Grandin, on est habitué à voir la volonté de Dieu dans celle de ses supérieurs. L'ancre de la confiance fixe et défend, au milieu de l'agitation qui ballotte le cœur et menace de le décourager. — Le coadjuteur élu n'avait qu'un parti à prendre, c'était de se rendre auprès de ceux qui l'appelaient et qui, pour lui éviter la peine d'une tergiversation quelconque, lui en avaient fait un commandement exprès.

Avant son départ de l'Ile à la Crosse, Mgr Grandin dut subir une pénible épreuve, une épreuve du cœur, toujours incomparablement plus cruelle que celles qui n'attaquent que l'homme physique. La Mission de l'Ile à la Crosse fut un instant menacée d'un bouleversement général, peut-être même d'une ruine complète, si Dieu lui-même ne se chargeait point du soin de ses œuvres. Hélas! que de mystères dans l'esprit comme dans le cœur de l'homme! Que de contradictions dans cette intelligence, qui a tant de peine à saisir la vérité et qui se passionne si facilement pour l'erreur! Le monde païen illustre a vu ses grands hommes briguer les honneurs de l'apothéose; il leur a élevé des autels à l'ombre desquels il oubliait celui du vrai Dieu. Le monde illustre d'aujourd'hui voit proclamer le rationalisme et autres absurdités qui sont autant de déifications de la raison humaine s'élevant des autels à elle-même et s'efforçant de renverser l'autel chrétien, seul digne de la raison éternelle et incréée. Ces aberrations devaient avoir leur reflet jusqu'au milieu des forêts glacées et parmi les sauvages grossiers et ignorants. Il ne faut certes pas beaucoup de science pour nier ce que Dieu affirme, ou pour nier ce qu'Il condamne. Un peu d'orgueil suffit pour conduire à ce profond abîme. Donc, un beau matin, un jeune sauvage de l'Ile à la Crosse se trouva sous la pression d'une forte inspiration. Dès lors il n'était plus un homme comme un autre; dès qu'il n'était plus un homme, comme le progrès ne permet pas de descendre, il devait être un Dieu. Oui, ni plus ni moins, « le Fils de Dieu » était sur la terre. Cette nouvelle déification de l'homme, comme toutes les autres, conduisait

au rejet de la prière, de l'Evangile, en un mot, de tout ce qui peut faire souvenir de notre propre humiliation et de la grandeur du Créateur de toutes choses. — Mais c'était un fou! — Oui, sans doute, comme le sont tous ceux qui poussent leur pauvre raison vers des sphères où Celui qui l'a créée ne lui permet pas d'atteindre. Cependant comme maints fous font école, il ne faut pas s'étonner que le nôtre trouvât des adeptes. On le crut sur parole, sur la parole d'un certain verbiage qu'il avait adopté, et que ni lui ni les autres ne comprenaient. Il fit des prodiges, du moins il en fit un bien étonnant pour nous qui connaissons les Montagnais : il détermina ses partisans à se défaire de tout ce qu'ils possédaient, pour être plus dignes de marcher en la compagnie du « Fils de Dieu; » on détruisit, on brûla tout ce que l'on avait, et voilà bientôt toute la nation à l'envers. Le succès enhardit; à l'enseignement, aux exhortations de la nouvelle école, succédèrent des menaces; et, comme toutes les erreurs ont une source commune dans cette nouvelle philosophie, on en voulait aussi au prêtre, on le menaçait. Le mal prenait des proportions alarmantes; un certain nombre de sauvages ne voulaient plus venir à la Mission. La surprise, la confiance, la crainte et le diable aussi y poussant, l'église allait être déserte. Ceux qui croient trop à leur propre excellence, qu'ils se disent dieux ou hommes, ne sont pas les assidus de la Maison du Seigneur. Pour les instruire, il ne faut pas les attendre au catéchisme. Le P. Grandin prit donc la détermination de se rendre auprès du « Fils de Dieu, » malgré les menaces qui lui étaient faites de toutes parts. Il alla, reçut quelques bons coups de trique et réussit, sinon à faire tomber de l'Olympe cette nouvelle divinité, du moins à déchirer le bandeau de fascination dont elle avait couvert la figure d'un si grand nombre. Le mal était étouffé dans ses sources, mais non dans ses conséquences. Par un égarement qui nous afflige autant qu'il nous étonne, ce dieu conserva ses convictions et quelques dupes. Son père, sa sœur, sa tante, quoique excellents chrétiens d'abord, proclamèrent hautement être convaincus de la divinité de cet insensé. Ils apostasièrent, et, plus tard, les Missionnaires de l'Ile à la Crosse

eurent la douleur de les voir mourir dans leur apostasie. La mère de cet infortuné, que nous appelions d'abord « la pieuse Nannette, » et l'un de ses oncles, auquel nous avions donné le surnom de « petit saint, » à cause des sentiments particuliers de foi qui semblaient le caractériser, partagèrent les travers du reste de la famille. — Consolons de suite ceux qui pourraient s'intéresser à leur sort. Le « petit saint » revint à résipiscence l'automne dernier ; la main du Dieu véritable s'était appesantie sur lui ; le sang du vrai Fils de Dieu avait obtenu miséricorde en sa faveur. Ayant perdu sa femme, plusieurs membres de sa famille, tout ce qu'il possédait, privé surtout de la joie d'une bonne conscience, des ineffables et indicibles consolations de la religion, il arriva à la Mission pendant que nous y étions. Pauvre, misérable, objet de la compassion de ses frères, qui reconnaissaient facilement le châtiment de ses fautes, il se convertit et reprit place auprès de cet autel, trône d'amour du Fils de l'Eternel. La pauvre Nannette comprit, elle aussi, les épreuves que lui ménagea la Providence ; elle reconnut son erreur, et l'hiver dernier, elle fit demander un prêtre. Mgr Grandin, seul à l'Ile à la Crosse, entreprit, quoique malade, un long et pénible voyage, au milieu des rigueurs de l'hiver, pour réconcilier cette infortunée avec l'Eglise et avec Dieu. Ce dernier coup acheva de gagner le « Fils de Dieu » lui-même, qui descendit des hauteurs où l'avait placé son orgueil pour redevenir simple mortel et croire lui-même à sa folie. Au printemps dernier, ce malheureux jeune homme venait demander pardon à Mgr Grandin des coups de bâton qu'il avait donnés au P. Grandin, et solliciter les avis dont il avait besoin pour sortir de l'état d'abjection dans lequel il est tombé, même physiquement. C'est chose vraiment providentielle : tous ceux qui font des fautes considérables, surtout contre la foi, sont punis sensiblement et de suite. En voyant, après six ans, la fin du règne du « Fils de Dieu, » revenons au commencement, d'où nous nous sommes peut-être trop éloignés. Le P. Grandin était donc bien inquiet lorsqu'il quittait l'Ile à la Crosse. Il avait sans doute vu diminuer le prestige du nouveau dieu, mais les coups de

bâton qu'il avait reçus n'avaient pas donné à son cœur tout le calme désirable. Aussi comme il était agité, préoccupé, ce cher seigneur, quand il nous arrivait à Saint-Boniface! Il pensait beaucoup plus au « Fils de Dieu » qu'à l'évêque de Satala. Comme nous lui en faisions la remarque, il nous répondit qu'il croyait tout naturellement que les évêques sont moins importants que le « Fils de Dieu. »

C'est pendant le séjour de Mgr Grandin à la Rivière-Rouge que le P. Rémas partit pour le lac Sainte-Anne avec les Sœurs destinées à cette Mission. La petite caravane arrivait heureusement à sa destination au mois de septembre. Mgr Grandin se mit en route pour l'Europe, afin d'aller se jeter aux pieds de notre bien-aimé Père Général, et le supplier d'écarter de ses épaules l'honorable fardeau dont il voulait le charger. Toutes ses objections furent considérées comme un poids trop léger pour faire équilibre aux graves raisons qui avaient déterminé le choix de sa personne. Il dut s'entendre dire : « Tu seras évêque, je le veux; mais tu n'en seras que plus Oblat, et la Congrégation te considérera toujours comme tel. » C'est le 30 novembre que Mgr de Satala reçut la consécration épiscopale des mains de notre bien-aimé Fondateur, dans l'église de Saint-Martin, cathédrale temporaire de Marseille.

Au mois d'août, le P. Grollier partait du grand lac des Esclaves. Une supplique avait demandé au gouverneur de la Compagnie l'expulsion des Prêtres catholiques du district de la rivière Mackenzie. L'évêque de Saint-Boniface avait obtenu que, bien loin d'être expulsés, un de ses Prêtres irait, cette année-là même, passer l'hiver dans un des établissements de la Compagnie. Le P. Grollier avait été choisi pour cette Mission. Ceux mêmes qui avaient signé contre lui et ses confrères cette supplique expulsive étaient forcés de le recevoir à bord de leurs embarcations, honorées pourtant du ministre anglican, et de le conduire fort poliment jusqu'au terme de son voyage. Il s'embarqua au fort Résolution, vit en passant ses chères Missions du Saint Cœur de Marie et du Sacré Cœur de Jésus, y procura le triomphe de la cause divine, qu'il servait avec tant de force et d'énergie. Puis, descendant le grand fleuve,

comme pour en prendre possession, il vit en passant le fort Norman, qu'il ne fit que saluer en le confiant à la protection de sainte Thérèse, et arriva heureusement au fort Good-Hope, désigné pour ses quartiers d'hiver. La traduction littérale du nom anglais de ce poste le lui fit consacrer à la Très-Sainte Vierge, sous son aimable titre de N.-D. de Bonne-Espérance. Oh! oui, elle était bonne l'espérance que nourrissait cet enfant dévoué de Marie, de voir bientôt établi dans tout ce pays le règne de Jésus-Christ! Bonne espérance à la recherche des âmes, à la découverte des voies qui doivent les conduire au ciel, là où, quelques années auparavant, une espérance légitime dans des recherches et des découvertes d'un autre genre avaient fait donner à ce poste le nom plein d'espoir de Good-Hope.

Le P. Eynard, après avoir fait connaissance avec son novice, le P. Gascon et le Fr. Kearney, les laissait seuls à la fin d'août pour visiter la Grosse-Ile, Saint Cœur de Marie, et aller tout doucement demander compte à Saint-Michel de la protection accordée au fort Rae. Il revenait au mois d'octobre, époque trop tardive pour voguer en sûreté en petit canot d'écorce, au milieu des glaces dont était alors en partie couvert le grand lac. Aussi le cher Père eut beaucoup à souffrir. Il lui fallut treize jours pour franchir une distance que l'on parcourt en cinq dans des circonstances plus favorables. Le 17, il atteignit les rivages de son île au moment même où son canot allait sombrer, parce que le frottement des glaces y avait pratiqué plusieurs voies d'eau.

Les canots d'écorce ne sont pas seuls exposés à cet inconvénient, car c'est ce même été que le bâtiment qui transportait de Londres à la factorerie d'York les approvisionnements des Missions de l'intérieur, périt dans les glaces de la baie d'Hudson, avec tout son chargement. Les Missions ne possédaient sans doute qu'une très-faible partie de ce chargement; cependant cette perte fut vivement sentie et imposa aux Missionnaires un surcroît de privations.

Le P. Gascon, effrayé de la difficulté d'apprendre la langue montagnaise, demanda et obtint la permission d'aller passer

une partie de l'hiver auprès du patriarche de la rivière au Sel, ce brave homme de Beaulieu dont nous avons déjà parlé. Le bon vieillard était sans doute bien peu propre à former un novice aux saintes obligations de la vie religieuse ; il pouvait du moins l'édifier par sa vie si chrétienne et l'instruire dans une science indispensable à notre saint ministère.

Le P. Faraud retourna visiter les bons Castors de la rivière à la Paix. Cette fois il ne put se rendre qu'au fort Vermillon, d'où il revint à Athabaskaw, avec toute la facilité qu'offrent nos pittoresques voyages d'hiver.

Le P. Lacombe se procura lui-même et procura à ses confrères du lac la Biche le plaisir d'une visite.

C'est le P. Mestre qui fut chargé cet hiver de la desserte de Saint-Charles pendant que le P. Lestanc continuait celle de Saint-Norbert, et que le P. Le Floch secondait Monseigneur à Saint-Boniface. Dans le cours de la même année, l'évêque avait fait deux visites à Saint-Joseph et une à Pembina.

1860. — Les années se succèdent et ne se ressemblent pas ; cela est vrai partout, cela est vrai ici ; mais cela n'est pas vrai en tout ; aussi l'année que nous commençons a ses points de ressemblance avec celles qui l'ont précédée, tout comme elle en diffère sous d'autres rapports.

En hiver, le P. Clut part encore à la suite de ses chiens et va à Notre-Dame des Sept-Douleurs continuer l'œuvre sainte que lui ont léguée ses devanciers, revoir les sauvages avec lesquels il avait fait connaissance l'année précédente, qui ont compris l'affection qu'il leur porte et y ont correspondu.

Le P. Gascon promène son noviciat sur un autre point. Revenu depuis quelque temps auprès de son Père maître, fortifié par ses conseils et ses exemples, il reprend ses *escarpins* et va au fort Raë, Mission de Saint-Michel. Ces généreux et fidèles serviteurs ne s'épargnent point, ne se donnent pas même la consolation si légitime de se refaire, dans leur petite communauté, des énormes fatigues de leurs longues courses, des fatigues plus grandes encore de la solitude. Le mercenaire est au milieu du troupeau ; il semble ardent et avide. Il faut qu'une ardeur plus grande, qu'une avidité plus insatiable

soient les caractères distinctifs du vrai pasteur; car il est bien plus difficile d'édifier que de démolir, de gagner que de perdre. Après une Mission très-fructueuse à Saint-Michel, le P. GASCON arrivait à Saint-Joseph le 20 juin.

Les extravagances du « Fils de Dieu » avaient mis quelques têtes en verve d'exaltation. Un autre Montagnais, sans viser tout à fait à s'asseoir sur le trône de l'Eternel, voulait du moins lui rendre grâces de n'être pas comme les autres hommes. Il ambitionnait, lui aussi, le merveilleux, étonnait par la hardiesse de ses inspirations, et surtout effrayait par ses menaces. Il était au portage à la Loche. Le P. VÉGREVILLE, informé de ses menées, qui pouvaient avoir de fâcheuses conséquences, entreprit le voyage malgré l'état épouvantable des chemins. C'était à la fonte des neiges. Il confondit le rêveur en présence de ceux des siens qui étaient réunis. La victoire fut facile et complète. Le pauvre imbécile reconnut sa faute; l'humiliation guérit son orgueil.

Les émotions, les craintes, les préoccupations de sa nouvelle dignité, avaient trop fortement éprouvé les forces de Mgr GRANDIN. Une maladie assez sérieuse et beaucoup trop longue cloua pendant plusieurs semaines le jeune prélat à un lit de souffrances et d'inquiétudes. Il craignait de voir tous les plans déjoués; il craignait surtout de manquer au rendez-vous, de ne pouvoir porter à ses Frères, dans le Nord, un secours qu'ils attendaient avec une si sainte impatience, de retarder ainsi l'extension des Missions. Dieu entendit les accents chaleureux qui s'exhalaient de ce cœur si ambitieux de procurer sa gloire. A l'époque fixée pour le départ, Mgr GRANDIN éprouva un peu de mieux. Il fit ses adieux à la belle France, qu'il aime toujours tant, à sa famille, que son cœur chérit d'une si vive affection. Il repassa l'Atlantique, s'arrêta au Canada pour y surveiller l'impression d'autres livres sauvages et s'y occuper activement des intérêts de nos Missions, auxquelles plus que jamais il éprouvait le besoin de se dévouer corps et âme. Ceux qui accompagnaient l'évêque de Satala, brûlaient comme lui du désir d'arriver à la Rivière-Rouge. Il leur semblait à tous qu'une fois entrés dans le diocèse ils

seraient dans la terre promise. Le 8 juillet, un courrier envoyé à la rencontre de la pieuse caravane, rapportait la nouvelle que le lendemain elle arriverait à Saint-Norbert, chez le P. Lestanc. Mgr Taché alla joyeusement à la rencontre de son digne coadjuteur. Mgr Grandin et le P. Séguin étaient déjà rendus, ayant pris les devants sur leurs compagnons. Les deux évêques se saluèrent d'abord d'une rive à l'autre; la nacelle du batelier écarta bientôt cet obstacle. Les deux prélats, dans les bras l'un de l'autre, sentirent que leurs cœurs battaient bien à l'unisson. Des larmes de bonheur coulaient en abondance ; une de ces joies comme Dieu en accorde peu sur la terre, animait ces deux âmes, qui sentaient le besoin de s'appuyer l'une sur l'autre, ou mieux, de se confondre dans une même pensée de zèle, dans un même désir de la gloire de Dieu, de l'honneur, du bonheur de notre chère Congrégation. Mgr Grandin était avantageusement connu à Saint-Boniface. Une année de séjour avait suffi pour lui gagner tous les cœurs. Une foule nombreuse se porta à sa rencontre avec un affectueux empressement. Tout ce qui a vie et intelligence partagea la vive allégresse ressentie en ce beau jour. La joie de revoir Mgr Grandin était d'autant plus complète que Sa Grandeur arrivait suivie d'une nombreuse et noble escorte. Les PP. Séguin, Caer, Gasté, M. Oram, le Fr. Boisramé, un novice et un postulant comme Frères convers, se tenaient d'un côté du prélat, tandis que de l'autre côté on voyait trois Sœurs de la Charité et deux de ces généreuses jeunes filles qui les secondent si bien dans leur dévouement. Les Sœurs étaient celles promises pour l'Ile à la Crosse, et qui devaient s'y rendre avec Monseigneur de Satala. Celui-ci ne resta que vingt jours à Saint-Boniface, encore fut-il malade tout le temps. Cette maladie fut un sujet de pieux étonnement pour tous ceux qui en furent les témoins. On ne savait qui plus admirer, ou du chrétien supportant avec une sainte résignation la souffrance et la douleur, ou de l'apôtre montrant davantage l'ardeur de son zèle. Enfin, Monseigneur de Saint-Boniface fit de vives instances pour déterminer son coadjuteur à rester à l'évêché jusqu'au printemps suivant, tandis qu'il irait à sa place à l'Ile

à la Crosse. Toutes ses instances furent inutiles. Mgr GRANDIN finit par persuader tout le monde de ce dont il était convaincu lui-même, que de le retenir c'était le tuer. Il avait foi dans l'efficacité de nos voyages comme remède ; il avait surtout foi dans la bonté de ce Dieu qu'il voulait servir à tout prix, en la protection de Celle sous la bannière immaculée de laquelle il s'est enrôlé et qu'il aime si tendrement. Le 30 juillet, ce courageux enfant de la Famille, comme écrasé sous le poids de la responsabilité épiscopale, était porté de son lit à la voiture qui devait le conduire à quelques lieues plus loin, où définitivement il s'embarqua pour l'Ile à la Crosse. Avec lui partaient le P. SÉGUIN, le Fr. BOISRAMÉ et les Sœurs de la Charité. Ce voyage, qui dura soixante-sept jours, fut un enchaînement bien exceptionnel de contre-temps, de difficultés, d'accidents de tous genres, mais aussi d'une protection visible et spéciale. Enfin, le 4 octobre, la généreuse troupe débarqua à la Mission de Saint-Jean-Baptiste, à la satisfaction de tous ceux et celles qui la composaient et de tous ceux et celles qui la recevaient. Tout le monde sentait les conséquences avantageuses qui résulteraient de l'arrivée de Sa Grandeur, de l'arrivée aussi des Sœurs. Qu'on juge surtout de la joie qu'éprouvèrent les PP. VÉGREVILLE et MOULIN et le Fr. DUBÉ !

Le P. CAER, arrivé à Saint-Boniface avec Mgr GRANDIN, en partit un peu avant lui pour le lac Sainte-Anne. Il y allait remplacer le P. FRAIN, qui, après avoir lutté en vain contre la maladie, venait chercher quelque soulagement à la Rivière-Rouge.

Le P. GASTÉ fut placé à la solitude de Saint-Norbert pour y goûter les charmes particuliers qu'a une maison de noviciat. Le P. LESTANC reprit vis-à-vis de lui les fonctions qu'il avait exercées vis-à-vis du P. GASCON l'année précédente.

Des bords de la Siskatchewan comme de la colonie d'Assiniboia, on va à la Prairie. Cette année le P. REMAS exerça ce beau ministère et eut l'immense consolation d'arrêter une guerre désastreuse, ou mieux, le massacre d'une petite tribu rivale et nombreuse. Quoique infidèles, cette docilité des Pieds-Noirs à la voix du prêtre les prépara à la grâce de con-

version qui leur est offerte aujourd'hui. Prions Dieu pour qu'ils en profitent.

Cependant l'apôtre de Notre-Dame de Bonne-Espérance, dans son immense isolement, à plus de 1,200 kilomètres de tout confrère, appelait de ses vœux les plus ardents le moment où il pourrait entreprendre davantage pour la gloire de son divin Maître. Afin de voir les sauvages de son poste, il y resta jusqu'à leur arrivée. Il partit ensuite pour le fort Norman, Mission de Sainte-Thérèse. Quelle ne fut pas la peine du zélé Missionnaire en y arrivant, de voir que le ministre l'y avait précédé et était venu y rencontrer les nombreux Indiens qui s'étaient réunis tout exprès pour voir le prêtre catholique ! Vif en besogne et à force de promesses, en assurant que le prêtre ne viendrait pas, que d'ailleurs les deux religions étaient semblables, le ministre de l'erreur avait déterminé quinze sauvages à se laisser baptiser par lui ; les autres refusèrent constamment. La perte des quinze, rangés du côté de l'erreur, faisait dire au vrai pasteur : « Si jamais dans ma vie mon cœur a été brisé, c'est bien à cette nouvelle ; le vent glacial du protestantisme est donc passé sur la Mission de Sainte-Thérèse ! Puisse la séraphique patronne de ce poste compter tous les soupirs de mon cœur et redire à Dieu toute l'amertume dont mon âme est abreuvée... Cependant à mon arrivée la joie s'était répandue dans le fort, parce que le nombre de ceux qui voulaient m'appartenir était beaucoup plus grand. Le ministre partit le lendemain de mon arrivée, laissant son maître d'école et son interprète. » Ici encore on voulut faire des avanies au P. Grollier. L'individu en charge du poste lui dit qu'il ne pouvait lui accorder l'hospitalité, parce qu'il n'avait pas d'ordre à cet égard. L'impitoyable lettre du gouverneur fut encore exhibée et produisit son effet. Le Père séjourna environ deux mois au fort Norman. Pendant ce temps il eut la consolation de voir se rendre à la vérité cinq de ceux qui avaient été baptisés par le ministre. Il poussa ensuite vers le fort Simpson, où il arriva au milieu du mois d'août. Les sauvages l'écoutèrent fidèlement.

De leur côté, les Missionnaires du grand lac des Esclaves ne

demeurèrent pas tranquilles. Il fut décidé que la profession du P. Gascon serait retardée à cause de l'absolue nécessité de voyager. Au mois d'août, le P. Eynard laissa son novice pour visiter la Grosse Ile et le fort Raë. Ce bon Père eut beaucoup à souffrir pendant cette Mission. Il la prolongea dans deux visites qu'il fit au lac du Brochet, où il avait en vain espéré voir un grand nombre de familles indiennes. Pour des raisons indépendantes de leur volonté, ces sauvages n'étaient pas rendus lors de la première visite. A la seconde, ils n'étaient qu'en petit nombre, en sorte que le P. Eynard, dont le zèle pieux avait compté sur la consolation d'administrer le Sacrement de la régénération à des centaines d'enfants, n'en baptisa que quelques-uns. Bien sûr, Dieu n'en aura pas eu pour moins agréable le dévouement de ce bon Oblat. Le 14 décembre, après treize jours de marche à la raquette, il s'agenouillait avec bonheur dans le petit sanctuaire de Saint-Joseph.

Pendant l'absence du maître, mais d'après ses ordres, le novice prenait ses spirituels ébats dans une autre direction. Par suite de malentendus, le P. Gascon n'avait pu obtenir un passage sur les barques de la Compagnie. Sans perdre de temps il loua des sauvages et un petit canot d'écorce, fit ses adieux au Fr. Kearney qu'il laissa seul, puis commença une navigation périlleuse au travers du grand lac. A l'extrémité de cette mer, à la Grosse Ile, il salua le P. Eynard; il continua avec précipitation, malgré le froid, la pluie, etc., à descendre le grand fleuve, puis, à la surprise de tout le monde, à la grande joie du P. Grollier, il arriva au fort Simpson. Comment exprimer le bonheur des deux Missionnaires? Le P. Grollier n'avait pas vu de confrère depuis plus d'un an. Il allait repartir, non-seulement sans en voir, mais, ce qui lui sembla plus cruel encore, sans l'espoir qu'un prêtre irait, cette année, commencer la Mission du fort de Liard, vers lequel le ministre, triomphant de l'absence de son antagoniste, allait se diriger dans quelques jours. Ce bonheur était encore augmenté par l'ascendant que devait nécessairement exercer l'énergie déployée par le P. Gascon qui arrivait au moment même où on se félicitait d'avoir réussi à l'empêcher de venir.

Les deux Pères ne passèrent ensemble qu'un jour et qu'une nuit ; mais c'en fut assez pour se consoler, assez pour que leur zèle reçût l'assurance d'un nouveau triomphe pour la cause sainte. Quelques petits services rendus au bourgeois du district firent enfin cesser cette idée que les Missionnaires catholiques étaient des ennemis. On les leur paya largement, surtout en leur accordant ce qu'ils désiraient le plus, la facilité d'exécuter leur pieux projet pour la conversion des sauvages. Le P. Gascon obtint un passage sur les barques qui remontaient la rivière au Liard ; il put même partir deux jours avant le ministre anglican, qui ne renonçait pas à son projet d'évangélisation. Le Missionnaire arriva au fort de Liard le 4 septembre, et le confia de suite à l'Archange Raphaël, l'ange du bon voyage, cette véritable médecine de Dieu à laquelle il demandait la guérison de la cécité spirituelle de la nouvelle tribu qu'il venait évangéliser. Le ministre arriva ensuite, mais il était trop tard. Il ne vint que pour contempler le triomphe du catholicisme. Une belle croix fut plantée pour encourager les sauvages et dire à l'iconoclaste: *Ubi est... victoria tua ?* Puis le prêtre et le ministre plièrent leur bagage, prirent passage sur les mêmes embarcations, et descendirent au fort Simpson. Le P. Gascon y fut bien accueilli. Une barque remontant au grand lac des Esclaves, il en profita pour retourner à Saint-Joseph, saluant en passant la Mission du Saint Cœur de Marie.

Le P. Grollier était aussi rentré dans les bonnes grâces du chef du district, qui non-seulement facilita son retour à Good-Hope, mais même donna des ordres pour qu'il pût pousser plus loin. Tout joyeux et consolé de la récompense que recevait son zèle admirable, le petit *Montpellerien* se remit en route. Une autre satisfaction l'attendait : le premier sauvage qu'il rencontra en mettant pied à terre à la Mission Sainte-Thérèse était l'un des dix restés fidèles au maître d'école protestant, et qui, cette fois, voulant être fidèle à la grâce, demanda au P. Grollier de l'instruire. Le Missionnaire ne fit que toucher au fort Norman, ne s'arrêta même que bien peu à Notre-Dame de Bonne-Espérance. Il descendit le fleuve pour aller savourer les consolations qu'il a fait connaître lui-même dans une

lettre au P. Léonard, et dont nous extrayons les passages suivants :

« Fort Good-Hope sur la rivière Mackenzie, 28 mai 1861.

« L'automne dernier, j'ai fait une course de soixante lieues, en descendant toujours le grand fleuve, pour me rendre au fort de la rivière Peel, où se réunissent les sauvages de la tribu des Loucheux et des Esquimaux de la grande rivière Mackenzie ; c'était pour la première fois que je voyais ces deux peuples ; ils ont chacun leur langue, et sont loin de s'aimer ; bien des fois ils se sont fait la guerre déjà, et le désir de la vengeance était encore violent dans tous les cœurs, tant chez les Esquimaux que chez les Loucheux, lors de mon arrivée. Le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, les ayant réunis autour de ce signe de réconciliation, je fis approcher les deux chefs, et leur ayant fait croiser les mains au bas de la Croix, je la leur fis baiser comme le signe d'alliance et de la paix entre eux avec Dieu ; mes mains pressant les leurs sur le pied du Crucifix, je leur fis promettre de s'entr'aimer à l'avenir ; ainsi la Croix était le trait d'union entre moi, enfant des bords de la Méditerranée, et l'habitant des plages glacées de la mer polaire ; la Croix avait franchi toute distance, elle dominait *à mari usque ad mare ;* de plus, je donnai au chef des Esquimaux une image du Sauveur en croix, au bas de laquelle j'écrivis ces paroles de la prophétie qui s'accomplissait : *Viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri ;* et je fis présent d'une autre image représentant la Mère de notre Sauveur, avec cette autre si vraie prophétie : *Beatam me dicent omnes generationes.* C'est en ce beau jour de l'Exaltation de la Sainte Croix que la grande nation des Esquimaux offrit ses prémices à l'Eglise, et plusieurs d'entre eux devinrent enfants de Dieu en recevant le baptême : je n'essayerai pas de vous dire mon émotion au moment où, pour la première fois, je versai l'eau régénératrice sur ces jeunes fronts esquimaux. Je suis revenu au fort Good-Hope un peu avant les glaces, dans une petite barque faite de peau de baleine ; je me propose d'y re-

tourner cet été. J'ai éprouvé encore une fois, dans ce voyage, l'amoureuse assistance de la Providence qui veille avec tant de soin sur les Missionnaires : trois jours avant d'arriver au fort, nous mangions notre dernière bouchée ; les deux sauvages qui conduisaient l'embarcation m'avertirent que nous n'avions plus rien ; il ne restait, en effet, que treize petites arêtes auxquelles, les jours précédents, on vait enlevé le charnu. C'était la veille de la fête des Saints Anges : en récitant les premières Vêpres, je lus ces paroles qui me frappèrent : *Angelis suis mandavit de te,* etc. ; je pensais alors que, serviteur de Celui qui autrefois, dans le désert, voulut éprouver la faim, je serais, comme Lui, secouru par les Anges. Je ne fus pas trompé dans mon attente ; le lendemain matin, à peine nous mettions-nous en route, que nous aperçûmes du sang le long du rivage. « Voici notre déjeuner, » dis-je à mes sauvages. En effet, après avoir fait quelques pas, guidés par la trace du sang, nous découvrîmes un monceau de viande toute fraîche, c'était ni plus ni moins que des quartiers d'orignal et de caribou cachés sous des branches de sapin. Un Indien avait fait si bonne chasse que, ne pouvant la transporter, il avait été chercher une berge au fort, et nous avait ainsi laissé, à son insu et juste sur notre passage, de quoi continuer notre voyage plus agréablement que nous ne l'avions commencé. »

Pendant qu'à l'extrémité du nord-ouest du diocèse nos Pères soutenaient la lutte avec un zèle admirable et une indomptable énergie, pendant qu'au centre, à l'Ile à la Crosse, l'arrivée d'un nouvel évêque et de sa courageuse bande témoignait du progrès véritable de nos Missions, l'extrémité sud-est, Saint-Boniface, voyait aussi des changements faits pour le triomphe de la même et bonne cause. Le P. Lestanc fut appelé à l'Evêché pour en prendre la direction, pendant l'absence de l'Evêque. Le P. Mestre le remplaça comme curé et maître des Novices. Les Frères des écoles chrétiennes nous avaient laissés. Le P. Le Floch fut chargé de notre petit collége, où M. Oram enseigna la langue anglaise. Le 5 octobre, Mgr de Saint Boniface partit pour la visite de nos Missions de l'ouest. Huit jours après le départ de l'Evêque, arrivaient le P. Laurent Simonet et

le Fr. Jean GLÉNAT, venus d'Europe par la baie d'Hudson. Mgr GRANDIN, en passant à Saint-Boniface, avait vu avec peine que l'Ordinaire du diocèse était un peu trop souvent à l'écurie, et promenait trop Sa Grandeur au milieu des fermes, et jusque dans les moindres détails du matériel considérable qu'il doit entretenir pour subvenir aux besoins des différentes Missions. Notre bien-aimé Fondateur apprit ces détails avec peine, et voulut bien, dans cette solicitude si paternelle qui le distinguait, procurer quelque adoucissement à l'évêque de Saint-Boniface, en lui envoyant quelqu'un sur lequel il pût se reposer dans le détail de l'entretien de son établissement. Le Fr. Jean GLÉNAT fut donc envoyé, avec l'injonction formelle de le garder à l'Evêché pour que Monseigneur pût se décharger sur lui d'une partie au moins de sa besogne, je ne dirai pas indigne, puisque *omnia cooperantur in bonum*, mais bien pénible, en ce sens, du moins, qu'elle absorbe un temps considérable et précieux. Qu'on veuille donc bien ne pas trop s'étonner si nous sommes si peu évêque, nous avons été trop longtemps fermier, pour ne pas dire le reste. Nous le sommes encore beaucoup trop, à notre goût; mais enfin, nous le sommes bien moins depuis l'arrivée de l'excellent Fr. Jean. Le P. LESTANC, qui dirige toujours l'Evêché en notre absence, n'en veut pas plus que nous à notre vénérable Fondateur de cette délicate attention.

L'évêque de Saint-Boniface était parti dans la pensée de se rendre directement à Notre-Dame des Victoires, puis à Saint-Joachim et au lac Sainte-Anne. Déjà il était passé aux forts Ellice et de là à la montagne de Tondre. Le 20 octobre, il arrivait au fort Carlton, déplorant partout sur son passage le triste état d'infidélité dans lequel gémissaient encore les tribus de cette partie du diocèse. Ces peuplades infortunées, abreuvées d'eau de feu par les traiteurs de pelleteries, semblaient, sans doute, bien éloignées du royaume de Dieu. Le Seigneur pourtant a parmi eux ses élus. De Carlton, si le temps se maintenait beau, on pouvait en dix jours atteindre l'Ile à la Crosse, revoir la chère Mission de Saint-Jean Baptiste, revoir Mgr GRANDIN, dont nous étions si inquiets; nous entendre avec

lui, lui communiquer les lettres si importantes que nous avions reçues, après son départ de Saint-Boniface. Il n'en fallait pas tant pour nous déterminer à changer notre itinéraire et à nous diriger vers le nord, quitte à souffrir plus tard en route, et à payer de la jambe les jouissances du cœur et les consolations de l'âme. Le 23, Monseigneur de Saint-Boniface laissait Carlton. A peine parti du fort, la neige commença à tomber, le temps se mit à l'hiver, ce qui n'eût été que le cours ordinaire des choses à cette époque et en ces régions. L'Evêque, menacé de rencontrer des difficultés, peut-être très-graves; demanda à saint Raphaël de le conduire heureusement au but désiré. En récitant les premières Vêpres de l'office de l'Archange, guide des voyageurs, il promit quelque chose en son honneur, s'il arrivait à l'Ile à la Crosse la veille de la Toussaint. Le céleste compagnon de Tobie, touché sans doute de la confiance que cette promesse semblait ajouter à celle que le P. Gascon venait de lui témoigner en le choisissant, quelques semaines auparavant, pour le patron de la Mission du fort de Liard, voulut bien écouter notre prière. Le 30 octobre, nous arrivions à l'Ile à la Crosse, pas plus attendus, mais tout aussi bienvenus que l'eussent été, à notre place, les saints de Dieu, dont nous devions faire la fête le lendemain. Au premier jour libre, une messe solennelle d'action de grâces fut célébrée en honneur de saint Raphaël, parce qu'il avait entendu la demande souvent répétée : *Ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria. Ad propria.* Mon Révérendissime Père, pardonnez à mon cœur qui donne ce titre à la Mission de l'Ile à la Crosse. Ce cœur a battu si fortement autrefois sur cette plage lointaine et déserte, il l'a tant aimée ! Notre corps aussi y a souffert, et l'a arrosée de ses sueurs; nous l'avons habitée pendant dix ans, et, pendant longtemps, nous avons cru que nous y reposerions à notre heure dernière. C'est assez pour justifier l'appellation *ad propria*. Puis, appelé à nous fixer ailleurs, nous ne sommes pas devenu étranger au berceau de notre vie de Missionnaire. Ne sont-ce pas nos frères qui continuent l'œuvre sainte à laquelle nous avons travaillé et cultivent avec tant de soins le figuier que nous avons planté de nos mains et arrosé

de tant de sueurs. L'admirable union des cœurs dans les doux liens de nos saintes Règles, ne rend-il pas nôtre ce qui est le leur? De plus, ces chrétiens que nous avons baptisés, que nous avons nourris du pain des forts, auxquels nous avons communiqué les dons du Saint-Esprit, ne sont-ils pas une portion du troupeau confié à notre sollicitude pastorale? C'est en leur faveur que nous nous privons du bonheur d'avoir auprès de nous notre digne et bien-aimé coadjuteur. Oh! oui, oui, *ad propria*. Dieu! comme notre poitrine se soulevait sous les battements de notre cœur, à mesure que notre œil voyait se dessiner le riant tableau qu'offre à la vue le joli établissement de nos Pères de l'Ile à la Crosse! Elle est gentille et proprette, cette petite église qui fixe les regards, et semble s'abaisser pour laisser voir les formes et les proportions de la maison des Missionnaires Oblats d'un côté, et, de l'autre, du couvent des Missionnaires Sœurs de la Charité. Et là-bas, à côté, sur la montagne, cette magnifique Croix, au pied de laquelle s'étend le gracieux paysage qu'Elle abrite et protége de sa vertu divine. Quelques instants après, notre cœur se reposait sur celui de Mgr Grandin. Nous embrassâmes nos Pères et nos Frères, saluâmes les bonnes Religieuses; ensuite tout le monde entra à l'église pour offrir au Dieu de charité cet instant d'un bonheur qui surpasse même l'idéal que l'imagination peut s'en former. Des surprises de ce genre ne se rencontrent pas souvent dans la vie. Cet acte termina, quelques heures trop tôt, la retraite annuelle. Le lendemain, sept Oblats renouvelaient à Dieu leurs vœux de religion, lui promettant: *Ad mortem usque perseveraturum in sancto Instituto et in Societate Missionariorum Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ. Sic Deus nos adjuvet. Amen.*

Le temps était précieux, il fallut l'employer à régler les grandes questions qui intéressent nos Missions. La mesure la plus importante arrêtée dans cette circonstance fut de travailler à la réalisation du désir exprimé dans les diverses lettres de nos Pères de la rivière Mc Kenzie. Ces bons Pères, effrayés de leur isolement et de leur éloignement; convaincus, d'ailleurs avec raison, de l'importance de leur Mission, deman-

daient qu'on leur donnât un évêque à eux : un évêque qui, demeurant avec eux, pût les diriger et, par le poids de son influence et de la considération qui nécessairement entoure ceux qui sont revêtus des premières dignités de l'Eglise, les empêchât d'être exposés aux mille tracasseries qu'ils avaient déjà eu à endurer; « un évêque-roi, » disait le P. Grollier, à opposer au traiteur-roi du Nord ; un évêque des *lieux*, qui n'eût pas à courir du midi au septentrion, seulement à de rares intervalles, mais qui fût toujours là pour répondre à toutes les demandes, satisfaire à toutes les exigences. Il fut donc décidé que l'on demanderait au Souverain Pontife la division du diocèse de Saint-Boniface en en retranchant les districts de la rivière de Mc Kenzie et d'Athabaskaw pour former un nouveau siége; puis, que le Vicaire de Jésus-Christ serait supplié de préconiser le P. Faraud comme évêque-roi (ou valet) de ces froides régions. Dans la crainte que cette mesure ne rencontrât trop de difficultés, il fut décidé que l'évêque de Saint-Boniface irait en Canada l'été suivant, pour obtenir le consentement de l'archevêque de Québec et des autres suffragants de la province; qu'en attendant la conclusion de cette importante affaire, Mgr Grandin partirait au printemps pour visiter les districts d'Athabaskaw, Mc Kenzie. Au lieu d'une simple viste, il y prolongerait son séjour assez longtemps pour tout régler à la plus grande gloire de Dieu. Il fut ensuite décidé que l'on reprendrait d'une manière effective la Mission du lac Caribou et que le P. Végreville irait, cette année-là même, en faire la visite. Le fort Carlton réclamait aussi un secours si urgent, que le P. Moulin reçut ordre de s'y rendre et d'y passer une partie de l'hiver. Ces questions, si fécondes en résultats avantageux, étant réglées, l'évêque de Saint-Boniface n'attendait pour reprendre sa route que le moment où les rivières et les lacs seraient assez gelés. Mais il y avait là tout auprès des Scolastiques qui, croyant entendre des entretiens en quelque chose semblables à ceux du vénérable P. Benoît, en désiraient la prolongation. Elles demandaient non des orages et des tempêtes, mais, au contraire, la continuation de la belle saison. Elles avaient été jusqu'à pro-

phétiser que, contrairement à ce que l'histoire du pays pouvait faire prévoir, le lac de l'Ile à la Crosse ne se glacerait pas avant le 23 novembre, anniversaire du sacre de Mgr Taché. Cette prophétie s'accomplit à la lettre. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu pareille température en pareille saison. Ce n'est que le 21 novembre que l'on commença un peu à marcher sur la glace du lac. Il fallut donc, le 23, passer par tout le cérémonial d'une fête pompeuse. La nuit suivante, on se fit des adieux d'autant plus pénibles, ce semble, que les jours de la réunion avaient été plus heureux et plus gais.

Le 28 du même mois, le P. Végreville partit pour le lac Caribou.

Le 1er décembre, le P. Moulin s'achemina vers Carlton. Les chemins étaient affreux; il n'y avait pas assez de neige pour les traîneaux, certains lacs et rivières n'étaient qu'à demi gelés. Ce n'était ni l'été, ni l'hiver. Les trois Missionnaires, dans des directions à peu près opposées, eurent des difficultés à peu près semblables. Le P. Végreville arriva au lac Caribou, où nous le retrouverons le printemps prochain; tandis qu'à Carlton nous souhaiterons la bonne année au P. Moulin. Contentons-nous, pour le moment, de suivre l'évêque de Saint-Boniface, qui, lui, devait aller plus loin. L'état affreux des chemins et l'impossibilité de traverser le grand lac Froid, non encore gelé, l'obligèrent à dévier de la route qui devait le conduire à N.-D. des Victoires. Il se rendit au fort Pitt, où il arriva épuisé de fatigue, après dix jours d'une marche bien pénible. De là il renvoya à l'Ile à la Crosse ses guides et ses chiens, changea les traîneaux, qui s'étaient complétement usés sur la terre et sur les troncs d'arbres; puis, montant lui-même à cheval, il se dirigea vers le lac la Biche, où il arriva la cinquième journée. C'était le 8 décembre; malheureusement c'était à soleil couché. Toute la diligence possible n'avait pas permis au prélat d'arriver à temps pour célébrer les saints Mystères. Cette cruelle privation fut compensée par le plaisir de voir les PP. Maisonneuve et Tissot, et les FF. Bowes et Salasse.

Le lendemain dimanche, l'évêque donna la Confirmation

et annonça son départ pour le 13. La fête de l'Immaculée-Conception était précisément le jour qui avait été fixé pour donner la Confirmation au lac Sainte-Anne. Le Vicaire, craignant que la population de cette Mission, fatiguée d'attendre, ne se dispersât dans les forêts et les prairies avant son arrivée, se vit forcé, quoique à regret, d'abréger un séjour qui lui eût été si agréable. Après s'être assuré de l'état de la Mission et avoir pris des mesures que lui suggéraient les circonstances, il s'éloigna des Missionnaires, que ce prompt départ contrariait aussi. C'est le 13 décembre que l'évêque de Saint-Boniface se mit en route. La veille, deux hommes avaient pris les devants avec les chevaux, les provisions et le bagage destinés au voyage. L'évêque partit avec le fidèle Alexis, que tout le monde doit ou devra connaître, et un traîneau attelé de quatre chiens. La neige n'était pas assez profonde, en sorte qu'au lieu de monter sur le traîneau, Sa Grandeur demanda à ses jambes les services accoutumés. Le 14, maître Alexis donnait l'éveil dès une heure du matin, prétendant que ce n'était pas trop tôt pour pouvoir atteindre ce jour-là même ceux qui avaient pris les devants. Après un précoce déjeuner, l'évêque et son guide reprirent le sentier mal frayé et continuèrent leur pénible marche. Vers les dix heures, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de nourriture : la rareté du bois ne nous permit de faire que très-peu de feu. Je m'assis auprès, un peu sérieux. J'avais froid, j'avais faim, j'étais fatigué. Dans cette position quelque peu pénible, à plus de trois cents lieues de Saint-Boniface, il me vint en pensée de regretter mon habitation, l'espèce de bien-être que j'y aurais goûté si quelque enchantement féerique m'y avait tout à coup transporté. Hélas ! pourquoi faut-il donc que nous soyons si facilement portés à désirer ce que nous n'avons pas, à regretter le sort que nous fait la Providence, pourtant si bonne et si paternelle. Comme l'on sait peu quelquefois ce que l'on souhaite !... Dans cette circonstance, auprès d'un petit brasier qui me réchauffait à peine, j'étais porté à regretter les calorifères de l'évêché de Saint-Boniface, et à cette même heure, ces mêmes calorifères réduisaient et mon évêché et ma cathédrale en un im-

mense brasier, dont la violence détruisait en quelques instants ces édifices qui m'étaient si chers. Je trouvais désagréable le sifflement du vent, agitant avec bruit les cimes des arbres décimés de la forêt, me glaçant moi-même, et j'aurais voulu être là où j'aurais entendu le craquement de nos édifices religieux s'affaissant sous le poids de la destruction et lançant à ceux qui les environnaient des torrents de feu et de flammes. J'étais tenté de trouver pénibles quelques souffrances physiques, et Dieu m'épargnait les tortures morales, les déchirements du cœur, que m'aurait coûté la vue du désastre qui venait fondre sur nous. C'était le jour et l'heure de cet incendie dont il a déjà été parlé dans les *Annales de la Congrégation* (t. I, p. 78), de cet incendie par lequel nos Frères habitant l'évêché de Saint-Boniface se trouvèrent sans abri, sans le moindre vêtement, sans un livre. Il a, sans doute, été assez question de ce désastre ; mais ce que je désire que toute la Congrégation sache, c'est la conduite tenue en cette circonstance par notre noble et digne ami, M. Mac-Tavish, gouverneur de la colonie de la Rivière-Rouge. Non content d'accourir sur les lieux au moment où l'incendie éclata, il donna à nos Pères les témoignages les plus éclatants de sa sympathie, versant des larmes abondantes et prodiguant les preuves d'une générosité égale à l'exquise délicatesse qui l'inspirait. Le soir du même jour, l'évêque de Saint-Boniface rejoignait ses hommes et ses chevaux, et sans se soucier trop de son palais, dont il ignorait la destruction, étendait simplement sa couverture au pied d'un arbre et s'y reposait tranquillement. Le 15, de grand matin, l'évêque et sa suite étaient en selle, et le 19 arrivaient à Saint-Joachim. Le P. Lacombe en était parti le matin même. Nous continuâmes, et dès le lendemain nous rencontrâmes d'abord le P. Caer, qui s'en allait passer les fêtes de Noël à Saint-Joachim. Un peu plus loin, c'était le P. Lacombe, qui nous attendait tellement qu'il ne voulait pas nous reconnaître lorsque nous le rencontrâmes à l'improviste au milieu de la forêt et que nous l'invitâmes à rebrousser chemin. Tout occupé du soin de ses chiens, qui menaçaient de s'embarrasser au milieu des voitures qui les précédaient, il trouva Notre Gran-

deur trop haut placée sur son cheval, et se confondit en une masse de : « Est-il possible ? » qui nous donna tout le loisir de lui sauter au cou et de lui reprocher son incrédulité. Le soleil disparaissait de l'horizon; il était nuit close lorsque nous entrâmes dans la chapelle du lac Sainte-Anne, où le bon P. Remas nous accompagna tout joyeusement, nous aidant à chanter un *Te Deum* dont l'harmonie n'était pas, certes, le mérite principal, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'entrain. Les Sœurs de la Charité, que nous avions eu la consolation de bénir en entrant dans la chapelle, nous y suivirent, pensant un peu comme nous et nos Missionnaires, et pourtant elles ne purent point chanter comme nous. Je laisse à ceux qui nous connaissent, ainsi que le P. Remas, à expliquer ce phénomène. Nous passâmes ensuite quelques jours avec nos Missionnaires, jouissant du bonheur de nous entretenir avec eux et d'atténuer par là la monotonie de leur isolement. Nous leur racontâmes, et ils écoutèrent avec un plaisir particulier, ce que nous savions du voyage de Mgr Grandin, de ses épreuves; du bien fait par nos Pères jusqu'à l'extrême nord. Nous nous félicitâmes tous ensemble, à la fin de cette année, de ce que le diocèse possédait dix-neuf Pères Oblats, deux Pères novices et huit Frères convers. Des consolations que le bon Dieu nous accorde quelquefois, une des plus sensibles est sans doute de voir augmenter le nombre des nôtres, et l'assurance de salut que cette augmentation donne aux âmes infortunées confiées à notre sollicitude.

† Alexandre, évêque de Saint-Boniface,
O. M. J.

(*La suite au prochain numéro.*)

JOURNAL DE Mgr GRANDIN[1].

D'où venait l'ardeur subite qui entraînait mes chiens ? De la vue d'un troupeau de caribous qui se promenaient sur le lac. Quand ils aperçoivent ces animaux, rien ne peut les em-

[1] Voir t. II, p. 234 ; t. III, p. 208, 364.

pêcher de se mettre à leur poursuite ; il leur arrive même de se perdre en leur donnant la chasse. Les miens sont partis avec le traîneau et mon bagage, du poids de 40 livres. Tout ce qui m'est nécessaire pour dire la Messe pendant deux mois et un peu de linge formaient un petit paquet, qui pouvait être brisé par les glaçons, ou qui, jeté hors du traîneau, se serait imbibé d'eau dans un instant. J'étais donc très-inquiet; mais je n'y pouvais rien. Pendant que mon compagnon les poursuivait, nous essayions de gagner l'île indiquée ; mais les chiens n'étaient pas faciles à maîtriser. Celui de devant voulait même nous dévorer. Il fallait, pour en être maître, passer une corde à son collier; c'était justement le point difficile : quand nous le tentions, le chien essayait de nous mordre et de nous déchirer. Je pris alors mes grosses mitaines, je saisis le chien par la peau de dessus la tête, et je pus lui tenir la gueule inoffensive, pendant que mon jeune homme lui passait la corde au cou. Il s'efforça ensuite de le conduire du côté de l'île, et, afin de rendre le traîneau plus pesant, si les chiens voulaient se sauver, je me fis traîner. Mais tout à coup, dans une direction opposée à celle que mes chiens avaient prise, nous croyons apercevoir un loup. Je le montrai à mon petit garçon : « Oh ! me dit-il, tenez-vous bien sur le traîneau, car si les chiens le voient, ils vont se sauver malgré nous et nous éloigner de l'île. » Déjà les deux chiens de derrière le voyaient et s'efforçaient de rebrousser chemin ; mais mon jeune homme, se tenant à côté de celui de devant, l'empêchait d'apercevoir le prétendu loup, qui se dirigea de notre côté et vint assez près pour que je n'eusse plus de doute sur son identité : c'était un de nos chiens devenu libre. Je ne pus le persuader à mon compagnon, qui, saisi de crainte en le voyant s'approcher de plus en plus, « Monseigneur, me criait-il, préparez la viande pour la lui jeter et tenez la hache en main pour vous défendre. » Le pauvre enfant était si effrayé, que, bien que le chien fût très-proche, il était convaincu que c'était un loup. Enfin, après bien des difficultés, nous arrivâmes à l'île, et nous fûmes assez heureux pour y trouver notre homme et nos chiens, que nous croyions très-loin. Les caribous avaient passé près de l'île,

et les chiens, en les poursuivant, s'étaient embarrassés dans leur attelage, en sorte que l'homme put les rejoindre et s'en rendre maître. Nous mangeâmes et prîmes notre repos, pour continuer notre voyage pendant la nuit, et le 25 au matin nous arrivâmes ici. J'aurais voulu dire la sainte Messe, mais le mauvais temps avait commencé, et la crainte de me geler me força de déjeuner. Mon arrivée a semblé faire bien des heureux ici, et je puis dire de mon côté que, jusqu'à présent, on me rend heureux; mais j'attendrai que la Mission soit finie pour vous en rendre compte.

Sur le lac des Esclaves, 22 *juin* 1862. — Mon très-révérend Père, je viens de dire la sainte Messe bien mal à mon aise, dans une tente basse et étroite, où je pouvais à peine me tenir debout et me tourner pour les cérémonies, sans parler des moustiques qui me dévoraient. Maintenant j'entreprends de vous écrire, et je ne suis pas plus à mon aise pour le faire. Assis dans une barque remplie de ballots de fourrures et de viande sèche, je suis balancé en tous sens, outre que je suis étourdi par les chants, les rires, la conversation bruyante de quatorze hommes, de plusieurs femmes et de douze enfants. Ainsi il me faut faire avec le plus de difficultés ce qui m'est le plus agréable.

J'ai terminé jeudi dernier seulement ma Mission de Saint-Michel du fort Roë. C'est celle des Missions transitoires que j'ai faites depuis mon départ de l'Ile à la Crosse avec plus de satisfaction et de la manière la plus complète. Le P. Grollier a, le premier, visité les *Plats Côtés de chiens* au printemps de 1860, et il fut enchanté de leurs bonnes dispositions; il baptisa plus de quatre-vingts enfants et quelques adultes mourants. Après lui, les PP. Eynard et Gascon les ont visités, et, bien qu'ils ne pussent parler leur langue qu'avec peine, ils instruisirent plus ou moins ceux qu'ils virent et baptisèrent un bon nombre d'adultes. Mais tous ces Pères n'ont pu se mettre en rapport qu'avec un tiers des sauvages qui fréquentent ce poste. N'ayant que quelques jours à y passer, ils ne voyaient guère que les premiers arrivés. J'ai séjourné plus longtemps qu'eux, et j'ai été loin de voir tout le monde; car,

n'étant pas sûr de pouvoir les visiter, je ne m'étais pas fait annoncer; il est impossible, d'ailleurs, que les plus éloignés amènent leur famille sur la glace : ils ne peuvent le faire qu'en automne, au moyen des canots.

Les premiers jours de mon arrivée au fort Roë, soixante-quinze de ces sauvages éloignés sont venus de près de quinze jours de marche, apportant leurs fourrures, leurs provisions et celles de leurs voisins; mais ils n'avaient avec eux ni femmes, ni vieillards, ni enfants. Il ne faut pas juger de leur éloignement par le temps qu'ils mettent à parcourir leur route; ils sont quelquefois obligés de chasser, en sorte qu'ils ne font généralement pas plus de trois lieues par jour. Les Plats Côtés de chiens, on peut le dire, sont catholiques avant d'être chrétiens; plusieurs d'entre eux étant engagés chaque année par la Compagnie pour transporter les fourrures au portage la Loche et en rapporter les marchandises qui servent à la traite, voyaient en passant nos Pères à Athabaskaw, en rencontraient parfois au Grand Portage et trouvaient toujours des sauvages chrétiens et catholiques qui leur parlaient de religion. Aussi s'en allaient-ils désolés de ne point connaître cette *bonne prière* dont on les entretenait; ils emportaient avec bonheur quelques objets de piété qu'ils recevaient du Missionnaire, et ils faisaient part à leurs familles de leurs impressions. Avec eux, il n'est nullement question de les convaincre, il ne faut que les instruire. Les ministres, connaissant sans doute leurs dispositions, ne sont pas venus les visiter. Cependant, parmi les soixante-quinze chasseurs, plusieurs en avaient vu et entendu un : ils racontèrent quelques contes absurdes qui, pendant les premiers jours, troublèrent plus ou moins la Mission; mais, grâce à Dieu, ce mauvais effet fut bientôt détruit. Parmi ces sauvages, plusieurs n'avaient jamais vu le prêtre; d'autres ne l'avaient vu qu'en passant, et pourtant presque tous savaient lire, bien que la moitié n'eût pas de livres. Après l'incendie de la Rivière-Rouge, je n'en avais malheureusement pas un seul à donner. Je n'ai pas cru devoir baptiser un seul sauvage de cette bande : je ne les ai pas trouvés suffisamment instruits, et puis la plupart

n'étant pas mariés, il convenait d'attendre leurs épouses, afin de les marier légitimement; or, ils n'avaient pas amené leurs femmes. Un Missionnaire qui les visitera en automne aura plus de quatre cents sauvages à baptiser, vieillards, enfants et même adultes. A part cette bande, les autres sauvages venaient par groupes plus ou moins nombreux, passaient quelques jours avec moi, et pour cela ne mangeaient rien ou presque rien, et repartaient ensuite, les uns pour ne plus revenir, les autres pour revenir avec leurs familles. Ainsi, excepté la dernière semaine, j'ai toujours eu une petite population qu'il m'était difficile d'instruire à fond, parce qu'elle se renouvelait au bout de quelques jours. Ce n'est que dix ou douze jours avant de partir que la glace ayant ouvert un passage aux canots, et que la pêche étant devenue abondante, les sauvages ont pu séjourner plus longtemps. Alors ma maison de 18 pieds carrés n'était plus suffisante pour les contenir : je me servis de la future chapelle que l'on nous construit à ce poste; c'est une bâtisse en bois de 27 pieds sur 24, mais qui n'a encore ni plancher, ni toit, ni portes, ni fenêtres. J'étais occupé du matin au soir avec eux, et j'aurais pu l'être du soir au matin, si je l'avais voulu. Je faisais chaque jour quatre instructions générales, sans parler d'une foule d'instructions particulières pour ceux que je préparais au baptême ou à la première communion. Quand le temps me le permettait, je montrais aussi à lire aux femmes, parmi lesquelles je n'en ai pas trouvé une seule qui sût lire. Je ne sais si j'ai au moins réussi à leur inspirer ce goût. J'avais, outre les confessions des chrétiens et des catéchumènes, des entretiens particuliers qui ne sont pas moins nécessaires que les instructions publiques. J'ai baptisé 134 personnes, dont 65 au-dessus de dix ans. J'aurais triplé ce nombre, si j'avais écouté toutes les demandes. Je n'exigeai des adultes en santé que la connaissance des principaux mystères, assez de prières pour pouvoir réciter le chapelet, et enfin une vie chrétienne depuis l'arrivée des prêtres dans le pays. Voyant que j'étais plus facile pour les malades, tous se disaient malades; plusieurs offraient de me payer : tous m'ont trouvé inexorable. La

plupart d'entre eux savent baptiser, et il y a peu de jeunes chasseurs qui ne se soient trouvés dans l'occasion de baptiser quelques mourants. Mais comme ils s'instruisent plutôt entre eux que par le prêtre, ils ont quelquefois de très-fausses idées sur la religion. Ainsi ils sont convaincus que le prêtre connaît l'intérieur de leurs cœurs comme Dieu lui-même. Je me tue chaque jour à leur dire que je suis un homme comme eux, que je mourrai comme eux et serai jugé comme eux; n'importe! quand ils viennent se confesser, ils entrent dans tous les détails de leurs fautes avec, je crois, la plus grande sincérité; puis ils disent en finissant : « J'omets encore bien des choses dont je ne puis me souvenir; mais tu connais mon cœur, tu sais ce que j'ai fait. » L'un d'eux, que j'avais vu l'année dernière au fort Simpson, et qui avait alors deux femmes, est venu me dire avec empressement qu'il en avait rejeté une, ainsi que je le lui avais commandé, et qu'il me priait de le baptiser. « Depuis quand as-tu rejeté ta seconde femme? lui dis-je. — Avant de venir, me répondit-il. — Si dans un an tu vis comme il faut avec ta femme actuelle, tu seras baptisé, mais pas avant. » Cette réponse l'a déconcerté. Il se hâta avec sa femme de me réciter toutes les prières qu'ils connaissaient, croyant bien que j'allais les admettre, et lorsque je nommai les adultes que je devais baptiser, ils réclamèrent en disant que j'en baptisais de moins instruits qu'eux. Je leur objectai leur vie passée; ils protestèrent de leurs bonnes intentions pour l'avenir et de leur regret pour le passé. Je me serais peut-être laissé fléchir, s'ils n'en étaient venus à m'offrir un payement. Pendant qu'ils me tourmentaient ainsi, une vieille dit sérieusement au mari : « Tais-toi donc; ne vois-tu pas qu'il connaît ton cœur? »

Plusieurs demandaient une provision d'huile des catéchumènes et du saint Chrême pour pouvoir baptiser. Un chef est venu me prier de baptiser une chemise d'un de ses chasseurs mourants et trop éloigné pour qu'on me l'amenât ou que j'allasse le voir. Deux mères, dont les enfants étaient morts sans baptême, me supplièrent de baptiser leurs petits bonnets. Désolées de ne pouvoir rien obtenir sur ce point,

elles me prièrent de prendre ces bonnets et de les garder. Je l'aurais fait pour les consoler, mais je suis certain qu'elles auraient supposé que cela pouvait être utile à leurs enfants, et le Missionnaire se serait ensuite trouvé dans la nécessité d'accepter tous les bonnets des morts ou de passer pour moins indulgent que moi. Je m'assurai de l'instruction du chef dont je vous ai parlé, je le baptisai et je l'envoyai vite porter cette grâce au pauvre moribond dont il voulait me faire baptiser la chemise. Il arriva à temps pour lui conférer cette grâce en pleine connaissance et le malade expira peu de temps après. A la fin de la Mission, le chef revint me voir et m'annonça le baptême et la mort de son jeune homme. Je le félicitai en lui disant qu'il avait envoyé une âme au ciel. Cependant il paraissait inquiet : il me demanda si dans tout baptême il fallait conférer un nom. Pour ne pas les troubler et leur faire regarder comme nécessaire une chose qui ne l'est pas, j'ai répondu qu'ils pouvaient donner un nom, mais que le baptême n'en était ni meilleur, ni moins bon. « J'ai donné un nom à mon jeune homme ! — Et comment l'as-tu nommé ? lui dis-je. — Jésus-Christ, me répondit-il. — Assurément, lui dis-je, tu ne pouvais lui donner un plus beau nom, mais désormais ne donne plus celui-là : c'est le nom de Dieu et non celui d'un homme. — J'ai fait cela, répondit-il, afin que Jésus-Christ se souvînt davantage de lui. » Vous voyez, bien-aimé Père, quelles idées ces sauvages se donnent entre eux et combien la visite du Missionnaire leur est nécessaire.

Des contes absurdes répandus chez eux et chez les Montagnais les font descendre d'un chien, d'où est venu leur nom de *Plats-Côtés de chiens*. Je crois que ce nom leur vient plutôt de leur immoralité : ce sont les sauvages les plus immoraux, dans l'état d'infidélité, que j'aie vus depuis que je suis dans le pays. Les conséquences de ce mal sont affreuses, ils meurent presque tous en pourriture. Il est réellement désolant que ces pauvres sauvages aient connu la vérité si tard, car vous ne sauriez croire le changement qui s'est opéré dans leurs mœurs depuis que nos Pères les visitent. Tous les adultes baptisés se sont généralement conservés d'une manière

surprenante, vu leur état précédent, et quand les catéchumènes viennent se confesser, on entend la plupart prononcer ces paroles consolantes : « Depuis que je prie, depuis que j'ai vu le Prêtre, depuis que je fais le signe de la croix, je ne fais plus cela... » Ces bonnes dispositions, un état de maladie presque général et leur grand désir du baptême m'ont porté à conférer cette grâce, comme je vous l'ai dit, à 134 sauvages : j'en ai admis en outre 8 à la première communion et à la confirmation. J'aurais pu en admettre beaucoup plus à la rigueur, mais comme ils sont peu instruits, je crois que le meilleur moyen de les forcer à s'instruire, c'est de n'accorder cette grâce, à part les vieillards et les infirmes, qu'à ceux qui ont une certaine instruction.

Le jour de la fête du Saint Sacrement était le jour de la clôture de la Mission et le jour du départ. Je chantai la Messe de grand matin dans notre future chapelle, qui était dans un état très-favorable pour la circonstance, car ceux qui étaient dehors pouvaient aussi bien me voir et m'entendre que ceux qui étaient dedans. C'est à cette Messe que quelques sauvages eurent le bonheur de communier et d'être confirmés. Après cette cérémonie, je pris mon déjeuner à la hâte, puis je les réunis de nouveau. Nous allâmes alors en procession bénir et élever une croix à quelque distance du fort. Je leur adressai la parole une dernière fois et je me hâtai de mettre en ordre tout mon petit bagage afin de m'embarquer. Mais je n'avais pas fini, il me fallait encore toucher la main et faire baiser mon anneau à tous les sauvages présents. C'était une bien longue cérémonie : je fis tout pour l'éviter, jusqu'à courir vers la barque où je devais monter, mais je fus arrêté et je dus toucher la main de tous, depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard : une folle que j'avais baptisée la veille fut la dernière ; elle s'avançait à l'aide de ses deux bâtons, je courus à sa rencontre et je fus enfin libre de m'embarquer et de m'éloigner de ces bons sauvages, qui, tous rassemblés sur le rivage, me suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils le purent. Le vent étant contraire, nous allâmes dormir à une faible distance du fort et nous fûmes rafraîchis pendant notre repos

par une pluie abondante. Nous eûmes dès lors généralement un bon vent, mais je dus cesser d'écrire, car j'avais presque le mal de mer.

Je continue ces notes, aujourd'hui 3 juillet, sur la rivière des Esclaves, toujours en barque. Le 21 juin, à peine arrivé au campement, je vis un des hommes grimper au haut d'une épinette et en couper toutes les branches, à l'exception de celles du sommet; puis, une fois à terre, il vint me dire qu'il avait fait ce *mai* pour moi. Aussitôt une décharge de coups de fusil tomba sur cet arbre; les hommes, en tenant leur bonnet à la main et en l'agitant, se mirent à crier : *Hourra! hourra!* et tout fut fini. C'est assez l'usage dans le pays que lorsqu'un commis passe à une place pour la première fois, on lui rend cette espèce d'honneur, qui généralement est payé par un régal. Je n'ai pas cru devoir remplir cette dernière formalité...

4 juillet. — Je viens de passer une heure, mon Très-Révérend Père, à raccommoder ma soutane : c'est fini maintenant pour jusqu'à *un temps*. Sans doute que le Fr. Perrin critiquerait mon ouvrage; pour ma part, j'en suis très-content; un peu plus, *j'en tirerais vanité*. Après avoir été le tailleur de l'évêque de Satala, je vais redevenir son secrétaire et reprendre mon entretien où je l'ai laissé hier.

Le reste du voyage de la Mission de Saint-Michel à celle de Saint-Joseph n'a rien eu de bien remarquable. J'arrivai à celle-ci le 23 au soir et je trouvai le P. Eynard très-occupé depuis plus de quinze jours avec de nombreux sauvages. Outre ceux qui fréquentent ce poste, beaucoup d'autres étaient venus de très-loin pour voir le *grand prêtre*. Nous attendions d'un moment à l'autre les barques qui viennent des différents forts de la rivière Mackenzie; c'est par ces barques que je me proposais de me rendre à Athabaskaw et au grand Portage la Loche. Le P. Gascon, avec qui je voulais avoir un entretien, devait arriver avec elles. J'annonçai donc aux sauvages la communion générale et la confirmation pour le mercredi 25 juin, puis je me mis de suite à aider le P. Eynard. Je le chargeai d'entendre les confessions déjà commencées. De mon

côté, je donnai les instructions et je baptisai 49 adultes et 2 enfants. Malgré toutes nos précautions, il n'était pas possible de faire entrer la moitié de nos sauvages dans la chapelle, la salle et les chambres qui lui sont jointes; pour être entendu de ceux qui étaient dehors, je me plaçai à une fenêtre et je prêchai de là. Le mardi soir, je dus aider le P. Eynard à confesser, et tous les deux nous passâmes la nuit à exercer ce ministère : j'aurais préféré lui laisser cette besogne, car la plupart avaient commencé leurs confessions et il connaissait son monde, tandis que j'étais obligé et de les examiner et de les confesser. Le lendemain, nonobstant mon désir, je ne pus chanter une Messe pontificale en toutes règles. Je n'avais que ma croix et mon anneau : ma mitre et mon aube avec *parements rouges* étaient restées en route. Un autre inconvénient : j'étais fatigué, le P. Eynard très-enrhumé, le Fr. Boisramé trop timide pour chanter seul, enfin ma chapelle était on ne peut plus mal organisée, outre qu'il fallait chanter la Messe en plein air. Je chantai néanmoins la Messe, à part le *Gloria* et le *Credo*, et nous fîmes même une petite procession du Saint Sacrement, en le transportant de la chapelle au reposoir que nous avions préparé pour dire la sainte Messe, et une fois la Messe et toutes nos cérémonies achevées, nous le reportâmes processionnellement à la chapelle. J'ai donné la communion à un bon nombre de sauvages et j'en ai confirmé 56. Aussitôt après le dîner, je les réunis de nouveau et nous transportâmes avec toute la solennité possible une belle croix de 46 pieds que je bénis et que nous élevâmes dans le cimetière. Elle domine toute l'île sur laquelle se trouve la Mission ; malheureusement des arbres nombreux empêchent de la voir au loin, mais quelques coups de hache les abaisseront bientôt devant la croix. Cette cérémonie terminée, je ne craignais plus l'arrivée des barques; les premières ne se montrèrent que le 28 et elles repartirent le même jour. Je continuai d'instruire les sauvages et je pus visiter les environs de la Mission, les jardins, qui étaient augmentés depuis l'automne dernier. Le cher Fr. Boisramé espère y récolter plus de cent barils de pommes de terre et plus tard en obtenir le double.

Le 30 au soir, les dernières barques arrivèrent et avec elles le P. Gascon; nous passâmes la nuit ensemble et le lendemain je m'embarquai. J'ai été très-satisfait de cette dernière Mission, quoique, bien entendu, tout ne soit pas parfait. Ainsi j'ai dû excommunier ou plutôt chasser de l'église, au moins pour un an, un misérable catéchumène qui a presque tué sa femme pendant la Mission. Si nous avons des consolations, nous avons aussi nos peines, et on peut dire qu'elles sont continuelles. La dernière nuit que j'ai passée à Saint-Joseph, j'aurais pu pleurer toute la nuit, tant j'avais le cœur gros. Nos peines comme nos joies, bien-aimé Père, doivent vous être communes. Je vais donc vous les faire connaître.

Vous vous rappelez ce que j'ai dit de la Mission de Saint-Raphaël, fort de Liards. Ces sauvages ayant été trompés par le ministre me paraissaient, après ma visite, sincèrement attachés à notre sainte religion. Afin de se perfectionner dans la connaissance des langues, le P. Gascon a passé l'hiver dans ce poste. Au printemps, il s'est avancé vers l'ouest et a visité le fort Halket, que des difficultés insurmontables ne lui avaient pas permis d'atteindre l'automne dernier. Il n'y a vu que peu de sauvages, le jeûne les en avait tous éloignés : il fut cependant content des dispositions de ceux qu'il y rencontra, et il baptisa 17 sauvages de la nation *Mauvais-Monde,* avec laquelle nous n'avons point encore été en rapport. Il retourne à la Mission de Saint-Raphaël et trouve les sauvages complétement indifférents. Des suppôts de Satan les ont travaillés pendant l'absence du Missionnaire : un Arcadien protestant s'est permis d'arracher une croix que nous avions plantée à la place choisie pour établir une Mission. Un autre de la même religion a enlevé du cou d'un chef sauvage un chapelet qu'il a jeté au feu en disant : *Ceci est mauvais.* Enfin, par leurs insultes et leurs moqueries, ils ont réussi à intimider ces pauvres sauvages, parmi lesquels il s'est aussi rencontré des meneurs, en sorte que le zélé P. Gascon a été réellement désolé et il m'assure que c'est une Mission perdue, si je n'y retourne pas l'automne prochain.

Je me suis plaint aux agents de la Compagnie de l'insulte

me défendre d'une certaine émotion en lisant les belles paroles dont elle est composée ; ma position, la présence de ce sauvage si heureux de connaître Dieu aujourd'hui, si désireux d'avoir son ministre auprès de lui et de propager cette foi qu'il a le bonheur de posséder, n'ajoutaient pas peu à mon émotion. Sachant que des sauvages se laissent tromper par les protestants : « Père, me dit-il, je suis trop vieux maintenant pour travailler pour toi, mais c'est égal, prends-moi à ton service au moins pendant un an, et ma vieille et moi nous détromperons les sauvages, ils nous croiront, ce sont nos parents. » Ce bon vieillard est réellement tout dévoué au bon Dieu et à nous. Il m'offrit, l'année dernière, tout l'argent que la Compagnie lui doit ; je crus devoir le refuser à cause de sa pauvreté. Cet hiver, il a donné un billet de 20 livres à la Mission d'Athabaskaw. Si tous les sauvages étaient des Beaulieu, la vie du Missionnaire serait aussi agréable qu'elle est quelquefois pénible.

Ayant laissé mon petit garçon pour remplacer le Fr. Boisramé à la Mission de Saint-Joseph, je voyage maintenant sans aucun serviteur, je dis la sainte Messe absolument tout seul ; mes repas sont préparés jusqu'à mon arrivée à Athabaskaw : c'est tout simplement un sac rempli de *pennikan ;* mais, pour que je puisse le manger plus facilement, le Fr. Boisramé l'a sucré... Un homme de la barque fait mon thé, me met un morceau de pâté sur mon assiette et me sert ensuite épiscopalement.

Mission de la Nativité, Athabaskaw, 13 juillet 1862. — Je pensais me rendre jusqu'au Grand Portage pour répondre de suite à mes lettres d'affaires. Mais en arrivant ici, j'apprends que les sauvages doivent venir en grand nombre et de très-loin me voir : ils ont déjà fait une fois en vain ce long voyage, ce serait les décourager que de les forcer à revenir une troisième fois. J'ai été obligé d'écrire toute la nuit et je n'ai pu finir. Je termine ce journal, quoique mon voyage ne soit pas encore terminé : étant plus nécessaire ici qu'à l'Ile à la Crosse, je vais encore voyager et guerroyer dans ces parages ; je vous ferai connaître mes courses par un autre courrier.

Qui que vous soyez, mon très-révérend Père, croyez-moi votre très-humble et très-obéissant fils en J. et M. J.

† Vital, o. m. i.,
Evêque de Satala.

Au Très-Révérend Père Fabre, Supérieur général.—*Mission de la Nativité, Athabaskaw, 28 juillet* 1862. — Mon Très-Révérend Père, il me semble que j'estime trop justement les charges pour vous féliciter de celle qui vous a été imposée, mais je puis en féliciter notre chère Congrégation, je puis m'en féliciter moi-même. Je n'admets pas ce que vous me dites de notre vénéré Fondateur, il n'est plus mort pour moi, je le revois en vous...

Je ne pensais pas trouver si tôt une occasion pour vous écrire : elle m'est fournie par le gouverneur de la Compagnie qui passe ici. Je viens d'avoir avec lui une longue entrevue dans l'intérêt de nos Missions : je suis on ne peut plus content, mais d'un autre côté je suis désolé, car un nouveau ministre protestant nous arrive. J'attends chaque jour deux de nos Pères qui nous sont envoyés. Je ne pourrai qu'embrasser celui que je laisserai ici, car les barques qui les amènent me reconduiront au fort Simpson. J'ai reçu hier votre chère et aimable lettre et le procès-verbal du Chapitre : ce qui heureusement n'a pas été remis aux jeunes Pères, car j'ignorerais encore les résultats de cette grande assemblée.

Ces jours-ci, le R. P. Clut m'a donné les plus vives inquiétudes : pendant quatre jours, je me suis cru à la veille de le voir mourir. Quelle perte c'eût été pour nos Missions du nord ! Il gouverne très-bien la Mission de la Nativité et il a pour l'aider le cher Fr. Alexis. J'ai remercié le bon Dieu d'avoir éloigné de nous le malheur de perdre ce généreux Missionnaire.

Mission de la Providence, 10 novembre 1862. — Je vous annonce une longue lettre, très-difficile à lire, je dirai même très-ennuyeuse, mais ceci ne peut être vrai pour vous, puisque vous êtes devenu notre Père. Sans autre préambule, je reprends mon journal interrompu depuis le mois de juillet. Je me

trouvais alors à la Mission d'Athabaskaw auprès du R. P. Clut, qui avait manqué nous jouer un très-mauvais tour en voulant partir pour le ciel au moment où nous avions le plus grand besoin de lui : fort heureusement, il en est revenu, et en célébrant sa convalescence je me dédommageai bien du mauvais sang que je m'étais fait pendant sa dangereuse maladie.

Le 2 août, au moment où je commençais la sainte Messe, des barques arrivent et avec elles les chers PP. Petitot et Grouard ; ils entrent à l'église, et, me voyant à l'autel sans assistant, ils s'affublent l'un et l'autre d'un surplis et viennent se placer à côté de moi. Ils ne réussirent qu'à me troubler beaucoup ; je me mis à pleurer des deux yeux à la fois, oubliant même de réserver l'œil du *canon* pour dire le reste des prières. Après avoir terminé la sainte Messe, administré la confirmation à quelques sauvages, et lorsque les Pères eurent aussi offert le sacrifice adorable, nous pûmes parler et nous réjouir un peu. Mais il me fallait songer à partir avec les barques qui les avaient amenés, et, d'un autre côté, la joie que je ressentais de leur arrivée était assaisonnée d'une absinthe très-amère : un ministre les accompagnait.

Après avoir pris ensemble un petit repas de famille, je m'embarquai avec le P. Petitot, laissant le P. Grouard avec le P. Clut et le Fr. Alexis. Une fois dans ma barque, je songeai aux moyens propres à contre-balancer le mal qu'allait faire ce nouveau ministre : je faisais force plans, mais je trouvais toujours trop de difficultés pour les réaliser ; toujours je me disais : Il faudrait pour réussir un ou deux Pères de plus. Pour comble de malheur, j'ignorais encore de quel côté il dirigeait ses pas.

Le 5 au soir, nous arrivons à la rivière au Sel. J'y passe la nuit à confesser et je bénis un mariage avant de repartir. Le 8, nous atteignons la Mission du lac des Esclaves assez à temps pour dire la sainte Messe. Nous passons une partie de la journée avec le P. Eynard. Il aurait bien désiré avoir un compagnon, mais, voyant mon embarras, il y renonce volontiers. Nous nous efforcerons de le visiter de la Mission de la Providence aussi souvent que possible. Pendant le voyage, le

dimanche, nous réunissons matin et soir les métis et les sauvages de la brigade pour la sainte Messe et le chapelet. A peine commencions-nous, que le ministre avec trois ou quatre Anglais et Ecossais se mettait à chanter et à prier beaucoup plus fort que nous. Nous parvînmes à la Grosse-Ile, Mission du Saint-Cœur de Marie, le 10 au soir. J'y fus réellement affligé : on m'y assura que le P. Gascon, le Fr. Boisramé et les deux sauvages qui étaient avec eux n'avaient rien ou presque rien à manger. En arrivant auprès d'eux le lendemain, j'eus la consolation de les trouver en bonne santé et ne jeûnant pas, quoique vivant bien pauvrement et travaillant bien péniblement. La divine providence leur fournissait chaque jour assez de poisson pour vivre ; mais cette nourriture n'est pas suffisante au milieu de grands travaux, et cependant, aussi bien le P. Gascon que les autres, tous travaillaient du matin au soir pour préparer les bois nécessaires à nos futures bâtisses. Ajoutez à ces fatigues le manque de repos, car les moustiques, après les avoir tourmentés pendant le jour, ne se reposaient pas pendant la nuit. Je passai avec eux la journée du 12, et le soir même je m'embarquai sur d'autres canots avec le P. Gascon, laissant le P. Petitot seul avec le Fr. Boisramé à la Mission de la Providence, où ils n'avaient encore que le ciel pour toit et la terre pour lit.

Le 14, nous arrivâmes à la Mission du Sacré-Cœur, fort Simpson. Nous y trouvâmes toutes les nations du Nord représentées avec plusieurs nations d'Europe ; c'était, comme l'an dernier, une vraie tour de Babel. Le bourgeois en charge nous reçut bien et nous donna une maison convenable pour célébrer la sainte Messe et réunir les sauvages. Deux fois par jour nous les convoquions auprès de nous. Leur ferveur n'était pas grande, mais empêcher le mal était pour nous un très-grand bien. Nous avons là un certain nombre de bons sauvages, et ils nous combleraient de consolations s'ils n'avaient pas vu le ministre. Cette fois, ils étaient deux pour nous combattre : leur défaite a été complète. Les sauvages n'entendaient pas leur clochette, tandis qu'ils se réunissaient au son de la nôtre. Croyant sans doute que leur surdité provenait de leur

éloignement du fort, ces révérends sont venus le dimanche *faire leur service* à côté de nous; ils n'y ont gagné autre chose que de nous rendre témoins de leur isolement. Nous avons vu entrer dans ce nouveau cénacle toute l'aristocratie de l'endroit, le commis traiteur du district, mais les sauvages avaient tous assisté à la sainte Messe et à nos instructions, et ils s'en contentèrent. Il y avait là bon nombre de Loucheux que le ministre avait achetés autrefois pour du tabac : ayant connu la vraie foi par le P. Seguin, le printemps dernier, à Peel's river, ils étaient pleins de ferveur, et par leur enthousiasme ils diminuaient la tiédeur des autres. Vous ne sauriez croire combien j'ai été heureux d'entendre louer le bon Dieu dans une nouvelle langue : le P. Seguin a pu leur traduire le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, ainsi que plusieurs cantiques qu'ils chantaient à gorge déployée. L'un d'eux qui, l'année précédente, était non-seulement protestant, mais qui remplissait presque l'office de diacre du ministre en lui attirant les sauvages, prit cette année, pendant que le *Révérend* prêchait, un bout de tabac entre ses mains, et, singeant le ministre, il parcourait les divers groupes en disant : « Priez avec moi et je vous donnerai du tabac. » J'ai baptisé 4 adultes, confirmé 4 personnes dont 3 sauvages.

J'ai été consolé par les lettres des PP. Grollier et Seguin. Le P. Grollier, tout malade qu'il est, demande à ne pas être rappelé dans une Mission plus confortable que celle de Good-Hope. « J'aime autant mourir ici qu'ailleurs, me dit-il, je puis faire aussi bien qu'un autre dès lors que je ne voyage point. Laissez-moi donc mourir à Good-Hope. » Je suppose que le P. Seguin vous a rendu compte de son voyage et de ses Missions à Peel's river, Mission du Saint-Nom de Marie, et à la Maison de la Pierre, Mission de Saint-Barnabé. A Peel's River, où le P. Grollier éprouva une si grande peine, l'année dernière, en voyant le ministre lui ravir tous ses sauvages, grâce à son tabac, et se transporter ensuite jusqu'à Youcon, où il ne pouvait aller lui-même, Peel's River, où il dut souffrir et de la faim et de la maladie, le P. Seguin n'y a eu cette année que des consolations. Le protestantisme de ces pauvres sauvages

s'en est allé en fumée avec le tabac qu'ils avaient reçu; ils se sont tous donnés *gratis* au P. SEGUIN, malgré les offres, les injures, les menaces et les calomnies du ministre. Comprenant que désormais il perdrait son temps auprès de ces sauvages, ce dernier ce rend à la Maison de la Pierre, le P. SEGUIN l'accompagne : il marche pendant quatre jours dans les montagnes, traverse à pied je ne sais combien de rivières, est dévoré des moustiques. Malheureusement le maître du poste avait d'avance préparé les sauvages en faveur du ministre et contre le Père. Il n'en a eu qu'une faible partie, mais il les a eus gratuitement. Le ministre ajoute le mensonge à ses autres industries. Voyant que les sauvages lui jettent toujours au nez qu'il est marié, il a dit que non-seulement nous l'étions, mais que nous avions même plusieurs femmes, moi surtout j'en ai je ne sais combien; quand le prêtre dit la Messe, il ressemble au diable : c'est si vrai, qu'il a des chandelles allumées pour représenter le feu de l'enfer; notre baptême fait mourir, etc. Je laisse au P. SEGUIN le soin de vous raconter les détails de cette Mission et de celle du fort Youcon où je l'ai envoyé, lorsque j'ai appris que le nouveau ministre se dirigeait de ce côté. Ainsi, voilà un de vos enfants rendu littéralement aux extrémités du monde, bientôt il pourra donner la main aux Missionnaires russes. Voici la lettre du R. P. SEGUIN[1] :

Mission du Saint-Nom de Marie, Peel's-River, 20 juillet 1862.

« MON CHER PÈRE,

« Vous me trouverez sans doute bien paresseux, puisque je suis si longtemps sans vous donner aucun signe de vie. Cependant je puis vous assurer que ce n'est pas la bonne volonté qui m'a manqué, mais bien plutôt le temps. On a tant à faire ici, surtout pour un nouveau venu, qu'on ne sait pas par où commencer. Depuis le 6 du mois d'avril 1861, je puis bien dire que j'ai toujours voyagé jusqu'à la fin du mois d'août; j'ai fait, il est vrai, quelques haltes, mais alors j'étais si oc-

[1] Cette lettre a été adressée au R. P. MOUCHETTE.

cupé qu'il m'était impossible d'écrire. Quoique je sois encore sans cesse dérangé par les sauvages, je vais cependant essayer de vous tracer quelques lignes et vous dédommager un peu en vous racontant, autant que ma mémoire me le permettra, tous les événements qui se sont passés depuis ma dernière lettre, en date du 20 décembre 1860[1]. Après le départ du courrier, les domestiques de l'Ile à la Crosse étant tombés malades, je fis, pendant environ deux mois, la pêche tantôt avec le Fr. BOISRAMÉ, et tantôt avec Mgr GRANDIN. Vous voyez qu'ici les évêques font un peu ce que faisaient les premiers apôtres. La pêche se faisait encore sous la glace, bien entendu, car c'était aux mois de janvier, février et mars, il y avait de 28 à 30 degrés de froid, et on était souvent obligé de se battre les flancs pour se réchauffer les mains, car aussitôt qu'on les retirait de l'eau, l'eau qui se trouvait dessus se gelait. Le Fr. BOISRAMÉ, après avoir célébré la fête du 17 février, s'éloigna dans le bois avec un serviteur pour aller couper du bois de construction. Il devait rester là environ deux mois, n'ayant pour tout abri qu'une peau d'orignal et pour seul compagnon un homme à moitié sauvage. Comme le chantier était à dix ou douze lieues de la Mission, le Frère n'espérait pas pouvoir venir à la Messe, même le dimanche; Monseigneur décida alors que nous irions à tour de rôle lui dire la sainte Messe au moins le dimanche. Mon tour arrivé, je dus me chausser pour la première fois de raquettes et ne pas les quitter de toute la journée. Que je fus content en arrivant au chantier de laisser de côté ces souliers sauvages! je ne sentais plus mes jambes, tant elles étaient engourdies. C'était un coup d'essai seulement. En arrivant, le Frère voulait me montrer l'ouvrage qu'il avait fait, mais j'aimais mieux m'accroupir dans sa loge que d'aller courir dans le bois, car je trouvais que j'avais fait une assez bonne promenade déjà. Le lendemain, 10 mars, je célébrai la sainte Messe dans la loge, n'ayant pour tous paroissiens que le Frère, son compagnon et trois sauvages que j'avais rencontrés la veille occupés à chasser le caribou et qui me suivirent. Avant

[1] Voir le vol. I des *Missions*, p. 60.

de commencer, on alluma un grand feu qui devait durer pendant toute la Messe et tempérer un air de 32 degrés de froid qui entrait de toutes parts dans la loge, mais la fumée qui m'étouffait me contraignit de le faire éteindre, de sorte que je dus célébrer la sainte Messe sans feu, à l'exception de quelques petits charbons que le Frère conserva pour empêcher le contenu des burettes de se geler avant l'offertoire, et pour faire ensuite chauffer des linges pour dégeler le précieux sang, Jamais je n'ai eu tant de peine pour dire la sainte Messe. Quand je touchais le calice, on aurait dit que je prenais des aiguilles dans mes mains. Après le saint sacrifice, je dus sortir pour me frotter les mains avec de la neige jusqu'à ce qu'elles fussent dégelées. C'était la première fois que je disais la sainte Messe dans une loge, par la suite nous prîmes mieux nos précautions et nous pûmes garder le feu. L'expérience rend sage et la nécessité inventif. Malgré le feu, cependant, le précieux sang s'est encore gelé le lendemain autour du calice ; mais pour ma part j'ai bien moins eu froid que la veille. Je vous laisse à penser ce que doivent souffrir en hiver les pauvres sauvages qui, très-souvent, n'ont pas de si belles loges que la nôtre. Je vous assure que, pour faire pénitence, ils n'ont pas besoin d'établir de cloître, il leur suffit bien d'offrir au bon Dieu tout ce qu'ils endurent chaque jour de leur vie. Les jeûnes et les privations de tout genre ne leur manquent pas.

« Durant l'hiver, plusieurs sauvages ou métis du Portage la Loche étaient venus demander un Père pour passer le printemps et l'été avec eux, afin de s'instruire. A Pâques il en arrive trois renouveler leur demande. J'étais le seul disponible ; c'était, du reste, un moyen d'apprendre la langue du pays, puisque j'allais me trouver au milieu des sauvages, dont trois ou quatre seulement parlaient le mauvais français du pays, français presque inintelligible aux nouveaux venus de France, et que l'on est obligé cependant d'apprendre si l'on veut être compris des métis canadiens qui sont au service de la Compagnie. Ce sont ces métis qui nous servent souvent d'interprètes auprès des sauvages, mais quand on peut s'en passer, les choses vont bien mieux, car souvent ils nous font dire les plus grosses

balivernes en voulant faire de l'esprit et y mettre du leur. Avant de partir de l'Ile à la Crosse, j'eus encore le bonheur d'embrasser une fois les PP. Végreville et Moulin, dont l'un avait passé l'hiver au lac Caribou et l'autre au fort Carlton. Ce fut ce dernier qui nous apporta la nouvelle de l'incendie de la Rivière-Rouge, dont vous avez entendu parler par notre Mgr Taché lors de son dernier voyage en France. C'était quatre mois après ce malheur que nous en recevions la nouvelle à l'Ile à la Crosse. Les Pères d'Athabaskaw ne l'ont apprise qu'au mois de juin, ceux du grand lac des Esclaves à la fin de juillet, et le P. Grollier, au fort Good-Hope, ne l'a apprise qu'à la fin d'août. Vous voyez par là que nous sommes à une certaine distance les uns des autres, et que les nouvelles arrivent plus vite en France que dans nos forêts.

« Le 6 avril 1861, samedi de la semaine de Pâques, je me mettais en route pour me rendre avec mes trois sauvages au Portage la Loche. J'aurais bien voulu passer au moins le dimanche à la Mission afin de célébrer l'anniversaire de mon ordination en disant la sainte Messe, mais la fonte des glaces nous pressait et nous partîmes. Le temps était magnifique et le soleil commençait à faire sentir sa chaleur bienfaisante. Je disais donc volontiers : *Chaleur, bénissez le Seigneur*, mais j'aurais encore préféré dire pendant cinq ou six jours : *Froid, bénissez le Seigneur*, car, le soleil faisant fondre la neige et la glace, nous eûmes, pendant les cinq jours que dura notre voyage, de l'eau jusqu'aux genoux, quelquefois un peu moins, quelquefois un peu plus. Chaque fois que nous nous arrêtions pour prendre nos repas, nous nous faisions sécher tant bien que mal ; malgré cela, cependant, la troisième journée je commençais à m'apercevoir que l'eau glacée agissait vivement sur mes jambes, car en me levant je sentis qu'elles étaient roides comme des pieux, je les regardai et je vis que j'avais engraissé à pleine peau depuis que j'étais parti de l'Ile à la Crosse. Cette journée-là et le lendemain, de près ou de loin je suivis encore mes sauvages, mais la cinquième journée je ne fus pas capable de me lever avant d'avoir chauffé mes jambes devant un grand feu, et quand il fallut marcher, ce fut bien autre

chose. Si vous aviez été avec moi, bien certainement vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire de ma belle tournure ; l'espoir de voir bien vite la fin de mon voyage me donna encore un peu de force. Je m'armai d'un bon bâton, et clopin clopant, tantôt debout, tantôt par terre, j'arrivai enfin vers midi au fort, une heure environ après mes sauvages, qui avaient pris les devants, étant obligés de suivre leurs chiens et de veiller à leurs traîneaux. Les figures épanouies des sauvages m'eurent bientôt fait oublier mes fatigues. Ils étaient si contents de voir un prêtre au milieu d'eux ! il y avait déjà plus d'un an qu'ils n'en avaient pas vu. Chacun parlait et chuchotait autour de moi ; mais je ne comprenais rien, car les uns parlaient en cris et les autres en montagnais, et je n'étais pas bien ferré sur ces langues ; pour le cris, je ne m'en étais pas occupé de tout l'hiver, sachant que je n'en aurais pas besoin à Good-Hope ; quant au montagnais, c'était à peine si j'en savais quelques mots. Le métis qui a la charge du fort et qui est bon catholique, me céda sa maison, et ce fut là que, pendant près de deux mois, je fis les exercices de la Mission aux métis et aux Montagnais. Mais, me direz-vous peut-être, comment fîtes-vous pour donner la Mission aux Montagnais ? vous ne connaissiez que quelques mots de leur langue ! — J'avais pris mes précautions avant de partir de l'Ile à la Crosse. Mgr Grandin m'avait traduit en montagnais un certain nombre d'instructions que je débitai alors de mon mieux à mes pauvres sauvages, et lorsqu'ils ne me comprenaient pas, je me faisais interpréter par un métis. Pour les confesser, Sa Grandeur m'avait donné un examen de conscience, de sorte que je les interrogeais et ils n'avaient qu'à me répondre un oui ou un non. Quoique j'eusse bien fait expliquer comment on devait se confesser, j'avais cependant toutes les peines du monde pour empêcher les femmes de parler ; je croyais que ce n'était que dans les grands pays que les femmes parlaient beaucoup, mais depuis que je suis ici j'ai bien changé d'opinion, car je suis sûr qu'il n'y a pas une femme en France qui fût capable de tenir tête, en fait de bavardage, à nos vieilles sauvagesses : aussi quand elles peuvent se rencontrer plusieurs ensemble, vous

balivernes en voulant faire de l'esprit et y mettre du leur. Avant de partir de l'Ile à la Crosse, j'eus encore le bonheur d'embrasser une fois les PP. Végreville et Moulin, dont l'un avait passé l'hiver au lac Caribou et l'autre au fort Carlton. Ce fut ce dernier qui nous apporta la nouvelle de l'incendie de la Rivière-Rouge, dont vous avez entendu parler par notre Mgr Taché lors de son dernier voyage en France. C'était quatre mois après ce malheur que nous en recevions la nouvelle à l'Ile à la Crosse. Les Pères d'Athabaskaw ne l'ont apprise qu'au mois de juin, ceux du grand lac des Esclaves à la fin de juillet, et le P. Grollier, au fort Good-Hope, ne l'a apprise qu'à la fin d'août. Vous voyez par là que nous sommes à une certaine distance les uns des autres, et que les nouvelles arrivent plus vite en France que dans nos forêts.

« Le 6 avril 1861, samedi de la semaine de Pâques, je me mettais en route pour me rendre avec mes trois sauvages au Portage la Loche. J'aurais bien voulu passer au moins le dimanche à la Mission afin de célébrer l'anniversaire de mon ordination en disant la sainte Messe, mais la fonte des glaces nous pressait et nous partîmes. Le temps était magnifique et le soleil commençait à faire sentir sa chaleur bienfaisante. Je disais donc volontiers : *Chaleur, bénissez le Seigneur*, mais j'aurais encore préféré dire pendant cinq ou six jours : *Froid, bénissez le Seigneur*, car, le soleil faisant fondre la neige et la glace, nous eûmes, pendant les cinq jours que dura notre voyage, de l'eau jusqu'aux genoux, quelquefois un peu moins, quelquefois un peu plus. Chaque fois que nous nous arrêtions pour prendre nos repas, nous nous faisions sécher tant bien que mal ; malgré cela, cependant, la troisième journée je commençais à m'apercevoir que l'eau glacée agissait vivement sur mes jambes, car en me levant je sentis qu'elles étaient roides comme des pieux, je les regardai et je vis que j'avais engraissé à pleine peau depuis que j'étais parti de l'Ile à la Crosse. Cette journée-là et le lendemain, de près ou de loin je suivis encore mes sauvages, mais la cinquième journée je ne fus pas capable de me lever avant d'avoir chauffé mes jambes devant un grand feu, et quand il fallut marcher, ce fut bien autre

chose. Si vous aviez été avec moi, bien certainement vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire de ma belle tournure ; l'espoir de voir bien vite la fin de mon voyage me donna encore un peu de force. Je m'armai d'un bon bâton, et clopin clopant, tantôt debout, tantôt par terre, j'arrivai enfin vers midi au fort, une heure environ après mes sauvages, qui avaient pris les devants, étant obligés de suivre leurs chiens et de veiller à leurs traîneaux. Les figures épanouies des sauvages m'eurent bientôt fait oublier mes fatigues. Ils étaient si contents de voir un prêtre au milieu d'eux ! il y avait déjà plus d'un an qu'ils n'en avaient pas vu. Chacun parlait et chuchotait autour de moi ; mais je ne comprenais rien, car les uns parlaient en cris et les autres en montagnais, et je n'étais pas bien ferré sur ces langues ; pour le cris, je ne m'en étais pas occupé de tout l'hiver, sachant que je n'en aurais pas besoin à Good-Hope ; quant au montagnais, c'était à peine si j'en savais quelques mots. Le métis qui a la charge du fort et qui est bon catholique, me céda sa maison, et ce fut là que, pendant près de deux mois, je fis les exercices de la Mission aux métis et aux Montagnais. Mais, me direz-vous peut-être, comment fîtes-vous pour donner la Mission aux Montagnais? vous ne connaissiez que quelques mots de leur langue ! — J'avais pris mes précautions avant de partir de l'Ile à la Crosse. Mgr GRANDIN m'avait traduit en montagnais un certain nombre d'instructions que je débitai alors de mon mieux à mes pauvres sauvages, et lorsqu'ils ne me comprenaient pas, je me faisais interpréter par un métis. Pour les confesser, Sa Grandeur m'avait donné un examen de conscience, de sorte que je les interrogeais et ils n'avaient qu'à me répondre un oui ou un non. Quoique j'eusse bien fait expliquer comment on devait se confesser, j'avais cependant toutes les peines du monde pour empêcher les femmes de parler ; je croyais que ce n'était que dans les grands pays que les femmes parlaient beaucoup, mais depuis que je suis ici j'ai bien changé d'opinion, car je suis sûr qu'il n'y a pas une femme en France qui fût capable de tenir tête, en fait de bavardage, à nos vieilles sauvagesses : aussi quand elles peuvent se rencontrer plusieurs ensemble, vous

pouvez croire qu'elles ne mettent pas leur langue dans leur poche. Elles peuvent parler des mois entiers sans discontinuer.

« Quand j'arrivai au fort, il y avait tout au plus une vingtaine de sauvages, mais en moins de dix jours j'en avais plus d'une centaine autour de moi. De toute la journée ma maison ne désemplissait pas : quand il en sortait un il en entrait deux, et mes journées se passaient à leur faire faire leur prière, à chanter et *à juger leurs différends* (c'est là le plus curieux de l'histoire). Enfin, à force de parler à tort et à travers avec tout le monde, mais surtout avec les vieux et les vieilles, qui ne me quittaient que pour aller prendre leurs chétifs repas, je pouvais un peu les comprendre et en être compris lorsque je suis parti. Alors je n'étais plus un prêtre sans dessein, bon à rien, comme ils m'appelaient au commencement. . . . .

« Sa Grandeur, qui avait laissé l'Ile à la Crosse le 1er juin, arriva au fort du Portage, le 6, avec la barque; Mgr Grandin était accompagné du Frère Boisramé. A son arrivée, on aurait dit que la joie avait fait perdre la tête à mes sauvages, tant ils faisaient de gestes et de grimaces pour l'exprimer, et, pendant un quart d'heure, on ne s'entendait plus dans le fort à cause de leurs cris et des coups de fusil qu'ils tiraient. Pendant les trois jours que Monseigneur a passés là, il n'a fait que confesser, les plus petits comme les plus grands, les baptisés comme les infidèles; tout le monde a voulu raconter son *histoire*, et je puis vous assurer qu'elle est longue quand on veut les écouter. Le dimanche arrivé, on a fait les cérémonies aussi pompeusement que possible. La maison étant trop petite pour tout le monde, nous dressâmes donc notre autel dehors pour que tous vissent à leur aise un évêque dire la messe. Pour nous garantir du vent, nous étendîmes de chaque côté de notre modeste autel nos couvertures, faute de draperies. Notre-Seigneur, sur l'autel, semblait alors s'être fait sauvage lui-même afin de les attirer plus facilement à lui. Il y eut trente-cinq communiants, et vingt-deux d'entre eux reçurent le sacrement de confirmation. D'un côté de l'autel se trouvait la crosse, qui était appuyée contre la muraille, et de l'autre, la mitre, placée sur une couverture étendue par terre. Le

nombre des sauvages qui assistèrent à cette cérémonie pouvait s'élever à cent dix. De leur vie ils n'avaient vu chose pareille ; aussi c'était un enthousiasme sans égal pendant la sainte Messe : c'était à qui chanterait le plus fort et avec le plus d'entrain. Les vieux et les vieilles ne se possédaient pas de joie, et de grosses larmes s'échappaient de leurs yeux. Aussitôt la cérémonie achevée, nous montâmes en barque pour nous rendre au portage, qui se trouve à deux heures du fort, et tous les sauvages nous y suivirent avec leurs canots. Si la joie était sur tous les visages à notre arrivée, la douleur n'y était pas moins peinte lors de notre départ, et ils firent tant auprès de Monseigneur qu'il leur promit un Missionnaire pour le printemps de 1862. Le P. Moulin doit être là maintenant ; du moins, c'est ce qu'il m'écrivait au mois de février. Vous avez sans doute déjà entendu parler du grand portage la Loche. C'est une grande montagne qui forme la hauteur des terres ; d'un côté, les eaux vont du nord au sud, et de l'autre, elles vont du sud au nord. Nous mîmes une journée soit à traverser cette montagne, soit à parler à quarante-cinq ou cinquante hommes d'Attabaskaw qui se rendaient à la mer, emmenant dans leurs barques les fourrures de l'année. Le lendemain, nous montâmes un canot pour gagner Attabaskaw, ayant deux sauvages pour nous y conduire. La cinquième journée, à une heure du matin, Sa Grandeur donnait le *Benedicamus Domino* à la Mission.

« Les RR. PP. Faraud et Clut, et les FFr. Alexis et Peyréard ne se firent pas attendre longtemps. Après l'accolade fraternelle, nous n'eûmes rien de plus pressé que de faire allumer du feu, car, depuis deux jours, nous étions mouillés jusqu'aux os. A part le P. Faraud, qui souffre toujours de ses rhumatismes, tout le monde était en bonne santé. Monseigneur est resté là pendant quinze jours, pendant lesquels il a vu un grand nombre de sauvages. Pauvres gens ! pour le plaisir de voir Sa Grandeur, ils s'étaient réduits à la plus grande misère. Ils avaient pendant la Mission épuisé le peu de vivres qu'ils avaient, et, lorsqu'on leur dit que Mgr Grandin ne tarderait pas d'arriver, ils aimèrent mieux souffrir de la faim que de

partir sans l'avoir vu. J'en ai vu moi-même qui n'avaient rien mangé de quatre ou cinq jours; et Monseigneur et les Pères, au confessionnal, ont souvent entendu cette réponse, lorsqu'ils recommandaient à leurs pénitents de ne rien manger avant d'avoir reçu la sainte Communion : *Comment veux-tu que je mange? Il y a un, deux, trois, quatre jours que je n'ai plus rien à manger.* Monseigneur a donné le sacrement de confirmation à 201 sauvages dans la belle chapelle que le P. Faraud avait construite l'été avant. Elle a 45 pieds de long sur 20 pieds de largeur, si je ne me trompe; c'est un petit bijou pour le pays. Je n'ai encore rien vu de pareil dans le nord. Il ne lui manque qu'un bel autel pour mettre le comble à sa beauté; le P. Faraud était décidé à le faire pendant l'hiver, mais il est parti de là avant, laissant l'œuvre au P. Clut. Le 1er juillet, Monseigneur et le Fr. Boisramé remontaient en canot avec deux sauvages pour se rendre à la Mission de Saint-Joseph (grand lac des Esclaves, ou l'île de l'Orignal); pour moi, je devais attendre les barques de la Grande-Rivière pour descendre avec elles. En attendant, je me mis à copier un cahier en langue montagnaise fait par les PP. Faraud et Clut, afin de me rendre par là de plus en plus habile dans cette belle langue. Le 3 du même mois, le P. Faraud quittait aussi Athabaskaw pour se rendre à l'Ile à la Crosse, où il espérait, par le moyen des sœurs, obtenir quelque soulagement à ses douleurs rhumatismales. Le Fr. Peyréard l'accompagnait, car il devait aller, avec les PP. Végreville et Gasté, fonder la Mission du lac Caribou. Il ne restait donc plus à la Mission que le P. Clut, le Fr. Alexis et votre serviteur. Je n'ai pas besoin de vous dire que nos frères de France ont fait tout le sujet de nos conversations pendant un mois environ.

« Le P. Clut m'a montré qu'il n'est pas seulement bon Missionnaire, mais qu'il est aussi bon jardinier, et il m'a fait manger des fraises et des framboises tous les jours, et même de la salade, que nous garnissions avec la crème que lui fournissaient ses vaches. En nous voyant manger la salade, une vieille sauvagesse, qui était notre cuisinière en l'absence du Fr. Alexis, disait que nous mangions l'herbe comme de petits

bœufs. Cette même vieille est venue dire, un dimanche au matin, au P. Clut, en ma présence, qu'elle ne pouvait pas faire la communion comme il le lui avait dit, parce qu'un insecte l'avait mordue pendant la nuit et qu'elle l'avait aussi mordu et avalé. Le 3 août, mon tour arriva aussi de partir, et je quittai avec regret le P. Clut et le Fr. Alexis. Après quelques jours de navigation, j'arrivai à la Mission du lac des Esclaves, dédiée à saint Joseph. Elle se composait des PP. Eynard et Gascon, et du Fr. Boisramé, que Monseigneur avait laissé, à cause de sa mauvaise santé, à la place du Fr. Kearney, qui est maintenant au fort Good-Hope. La maladie du Fr. Boisramé provenait de ce qu'il s'était empoisonné au chantier en se servant d'une chaudière de cuivre. La dernière lettre que j'ai reçue de lui m'annonçait qu'il était guéri. Monseigneur était parti de la Mission depuis dix jours avec le Fr. Kearney pour se rendre, toujours en canot, au fort Simpson où reste le chef traiteur de la Grande-Rivière. C'est en se rendant à ce dernier fort qu'il a marqué d'une croix la nouvelle Mission, dite de la Providence. Cette place va devenir la Mission la plus importante de la Grande-Rivière et très-probablement la résidence de Mgr Grandin, à moins qu'on ne nous envoie un nouvel évêque de France. On va commencer à y bâtir une Mission dès cet été. En passant à la Mission Saint-Joseph, ce fut à peine si j'eus le temps d'embrasser le père Eynard et le Fr. Boisramé. Quant au P. Gascon, il s'embarqua avec moi dans les barques de la Compagnie, devant m'accompagner jusqu'au fort Simpson. Nous traversâmes le grand lac des Esclaves avec un vent tel qu'on aurait dit que nos frêles embarcations allaient s'engloutir à chaque instant. Le P. Gascon faillit y périr, mais il en fut quitte pour un peu de peur et pour changer d'habillements. Trois grosses vagues étant entrées dans sa barque faillirent la faire sombrer; on ne fit pas jouer les pompes, mais les marmites de suite, et ils purent se sauver. Il y avait dans la barque cent pièces de marchandises, pesant chacune au moins 80 livres, et quinze personnes. C'était une belle scène de voir tous ces gens manœuvrer chacun avec sa petite marmite. Le lendemain de l'aventure du

P. GASCON, il m'en arriva une aussi, mais moins sérieuse. Le vent, devenant de plus en plus violent, nous contraignit à nous arrêter. Il était cinq heures du matin; je n'étais pas encore sorti de dessous ma couverture, car il y avait à peine quelques heures que je m'étais couché, ayant passé la nuit à parler avec le P. GASCON. En voyant les barques arrêtées, le Père, moins paresseux que moi, vint bientôt par ses cris me tirer de mon repos et m'inviter à faire une promenade sur la grève. Encore à moitié endormi, je me dirigeai au bout de ma barque pour prendre une espèce de pont fait avec trois rames assez mal placées. Arrivé au milieu du pont, les rames se séparent, et je fais le plongeon. Comme si j'avais trouvé que je n'étais pas assez mouillé la première fois, à peine étais-je debout que mes pieds glissent encore en les posant sur une pierre ronde, et je plonge de nouveau. Cette fois, je pris mieux mes précautions en me relevant et je gagnai la terre, mouillé jusqu'aux os. Je vous laisse à penser si le P. GASCON riait pendant ce temps-là. Je commençais moi-même à rire de ma mésaventure, croyant en être quitte pour quelques égratignures à la figure et aux mains, lorsque j'aperçus ma croix pliée en deux; à cette vue, les rires se changèrent en pleurs, tant cela me fit de peine. Je l'arrangeai tant bien que mal alors avec une pierre, et, cet hiver, je lui posai un morceau de cuivre qui l'empêchera, je crois, de se casser dorénavant.

« Le 14 août, nous arrivions enfin heureusement au fort Simpson, où Monseigneur nous attendait depuis cinq ou six jours. A cette place est établi un ministre anglican, mais il ne s'y trouvait pas; il était descendu, au mois de juin, au fort Youkon, et il n'était pas encore de retour. Nous avons fait les exercices de notre sainte religion aussi pompeusement que nous l'avons pu, car il y avait des sauvages de tous les points de la Grande-Rivière; bon nombre ont été fidèles à l'appel, mais beaucoup d'autres nous ont paru indifférents. On voyait que le tabac, le thé, le sucre, etc., du ministre avaient fermé leurs yeux à la lumière, car c'est par la gourmandise que ce monsieur se fait des partisans. Aussi, depuis qu'il est par ici,

beaucoup de sauvages, lorsque nous leur demandons s'ils veulent prier avec nous ou faire baptiser leurs enfants, nous demandent ce que nous leur donnerons. Quand nous leur disons que nous ne donnons rien, nous autres, ils nous répondent qu'ils se feront baptiser par le ministre, eux et leurs enfants, et qu'ils recevront alors de lui toutes sortes de choses. Au commencement, il semble tout attirer à lui quand il visite quelque poste, car les sauvages sont avides de tout ce qu'il donne ; mais, bien vite, les brebis se séparent des boucs, et il ne lui reste plus que la crapule, car les bons sauvages s'aperçoivent bientôt que leur prêtre anglais, comme ils l'appellent, n'est pas un prêtre, mais un (*békaozéri*) bourgeois. La femme et les enfants du ministre nous sont d'un grand secours pour désabuser les pauvres sauvages qu'il a déjà pervertis par ses dons plutôt que par la persuasion. C'est ainsi qu'au fort des Liards, les sauvages, qui s'étaient donnés tous à lui d'abord, ont eu assez d'esprit dans sa seconde visite pour lui demander ses filles en mariage pour leurs petits garçons s'il voulait qu'ils priassent avec lui. Son grand système, c'est d'enlever de gré ou de force les croix et les médailles que nous avons déja données aux sauvages. Un d'entre eux a failli lui donner une volée parce qu'il avait pris la croix de son petit garçon. Il lui a rendu la croix tout de suite et s'est bien gardé d'en prendre à d'autres dans ce fort; mais ailleurs il continue de mettre en pratique son système. Le 18 du mois d'août, Sa Grandeur quittait le fort Simpson pour se rendre en barque avec le P. Gascon au fort des Liards. Elle a vu là encore bon nombre de sauvages qui se montrent bien disposés à embrasser notre sainte religion, mais c'est à peine s'ils ont vu le prêtre deux ou trois fois ; encore n'est-ce qu'en passant. Le P. Gascon est resté là pour les instruire l'hiver et le printemps; quant à Monseigneur, il en partait douze jours après son arrivée pour venir au fort Good-Hope.

« Le Fr. Kearney et votre serviteur, nous avons quitté le fort Simpson le 20 août. A notre arrivée au fort Good-Hope, nous avons trouvé le P. Grollier avec une assez mauvaise santé. Attaqué d'un asthme, il avait passé déjà un bien triste

hiver, et ce ne fut qu'au mois de mai qu'il put sortir un peu de sa maison. Bientôt son zèle pour le salut des pauvres sauvages lui fit retrouver ses premières forces lorsqu'il vit le loup attaquer sa bergerie ; aussi il alla donner une Mission au fort Normand et l'autre à Peel's River, que le ministre visitait pour la première fois et où le Père avait déjà été deux fois. Lorsque j'arrivai au fort Good-Hope, il y avait à peine quelques jours qu'il était revenu de ses courses apostoliques. Au lieu de trouver un homme gras et joufflu comme on me l'avait dépeint, je ne trouvai qu'un homme avec la peau et les os, et pouvant à peine respirer. Le Père, en me voyant arriver sur le bord de la rivière, voulut venir au-devant de moi ; mais à peine eut-il fait quelques pas de son canot qu'il fut obligé de s'arrêter pour reprendre haleine et m'attendre. Je trouvai un joli château, je vous assure. On ne se serait pas douté, à voir le corps de bâtisse, que c'était une maison habitée; elle a 22 pieds de long sur 18 de large. En mettant les pieds dans la maison, je crus que j'allais descendre à la cave, tant le plancher était élastique. Le P. Grollier avait besoin d'air, mais, Dieu merci, il ne lui en manquait pas; cinq grandes croisées, à moitié bouchées avec de mauvaises peaux toutes déchirées, laissaient circuler l'air à volonté dans la maison. Les planches du grenier étaient si bien jointes et le toit si bien couvert que je n'avais pas besoin de sortir dehors pour voir les étoiles. Quand il pleuvait, c'était à peine si nous pouvions trouver un coin pour nous mettre à l'abri. C'était dans cette maison cependant que nous devions braver les rigueurs de l'hiver. Sans perdre de temps, le Frère et moi, nous nous mîmes dès le lendemain en devoir de nous loger (comme disent les Anglais) plus confortablement; nous jetâmes le toit de notre maison à terre, et avant de remettre l'écorce d'épinette, qui remplace ici les tuiles et l'ardoise, nous mîmes une bonne couche de boue mêlée avec du foin. Cela fait, nous rapetissâmes nos croisées et fîmes des cadres pour placer quelques carreaux qui nous étaient venus de la Rivière-Rouge ; ce fut avec la hache que nous équarrîmes nos montants et avec le couteau que nous les polîmes. Après avoir été

couvreurs et menuisiers, nous devînmes maçons en crépissant notre maison avec de la boue depuis le haut jusqu'en bas, et cela avec la truelle de notre père Adam; notre crépissage sec, nous devînmes plâtriers et nous blanchîmes notre maison avec de la terre blanche que nous allions chercher à trois quarts d'heure de la maison, et que nous apportions dans des sacs sur notre dos. Le jour que Sa Grandeur arriva, nous mettions la dernière main à l'œuvre. Si nous n'avions pas un joli palais à lui offrir, au moins nous avions une maison assez confortable. Je ne vous parlerai pas de tout ce qu'elle a eu à souffrir pendant son voyage, soit des hommes, soit de la pluie, de la neige, de la glace, etc. Monseigneur rend compte de son voyage à notre Supérieur général; vous en entendrez parler, je suppose. Sa Grandeur est restée avec nous depuis le 9 octobre jusqu'au 9 janvier, la rivière ne lui ayant pas permis de partir plutôt à cause des énormes glaçons dont elle est hérissée, et que la neige n'avait pas pu aplanir. Quelques jours après son arrivée, nous avons fait une petite chapelle dans notre maison, afin d'avoir le bon Dieu toujours avec nous. Faute de planches pour faire la cloison, nous avons fait les murailles avec de vieux rets que nous avons couverts d'indienne. Un morceau de flanelle rouge et quelques images sont toute la décoration de notre petite chapelle. Les jours de fête, le P. Grollier y ajoute quelques rubans et quelques pièces d'indienne à grandes fleurs rouges.

« L'hiver a été rigoureux, et bien souvent nous n'étions pas capables de nous réchauffer à côté de notre petit poêle, quoiqu'il fût toujours plein de bois. Depuis les premiers jours de novembre jusqu'au mois de février, le thermomètre n'est pas monté vingt fois au-dessus de — 30 degrés. Le froid ordinaire était de — 35 à — 40-45 degrés; une journée, il est descendu à — 47 degrés; sur la rivière, il a dû descendre à — 50 et — 52 degrés. Ces jours-là, il ne fait pas bon se promener; l'haleine produit alors un sifflement semblable à celui d'une baguette que l'on agite vivement dans l'air. Cependant il faut vous dire que le corps finit par s'habituer à cette température. Ainsi, pendant que Sa Grandeur était ici,

j'allais deux ou trois fois par semaine avec elle au fort, qui est à une heure de la Mission, n'ayant que ma soutane et un surtout en drap; Monseigneur n'avait, lui aussi, que son burnous. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est mon nez; sa longueur est souvent la cause pour laquelle il se gèle. J'ai failli le perdre cet hiver; heureusement Monseigneur s'est aperçu de son mauvais état et me l'a fait frotter de suite avec de la neige, de sorte que j'en ai été quitte pour un peu de peau. Lorsque je me suis gelé, c'est à peine si j'étais à cent pas de la maison; il y avait, ce jour-là, — 38 degrés. D'ici au fort Norman, Monseigneur a eu trois jours de 43 degrés de froid. Il s'est gelé les deux joues et le nez, mais il en a été quitte pour un peu de peau aussi; il ne lui est pas arrivé d'autres accidents. Il est resté là depuis le 20 janvier jusqu'au 6 mars; de là il s'est rendu avec les gens des lettres, et toujours en raquettes, jusqu'au fort Simpson. Après deux jours de repos, Sa Grandeur a dû partir encore pour se rendre au grand lac des Esclaves, d'où il doit aller visiter le fort Roé. La route que Monseigneur a faite en raquettes cet hiver peut être évaluée à 400 ou 500 lieues. Je pense qu'il aura pas mal de choses intéressantes à vous raconter. J'ai reçu de ses nouvelles le 14 avril, jour auquel sont arrivées les lettres soit d'Europe, soit de la Rivière-Rouge. Ce n'est que par ce courrier que nous avons appris la perte que notre Congrégation venait de faire dans la personne de notre Rév. Supérieur général et Fondateur. En lisant la relation qu'a faite le R. P. Fabre de la mort de notre Rév. Supérieur, j'ai envié bien des fois le bonheur de ceux qui se trouvaient présents à une si sainte mort. Nous ne savons pas encore qui a été élu Supérieur général. J'ai reçu des nouvelles de tous les Pères du Vicariat, à l'exception des PP. Lacombe, Rémas et Caer. Je ne sais pas si c'est l'encre ou le papier qui leur a fait défaut; ils sont tous les trois au lac Sainte-Anne, à 700 ou 800 lieues d'ici.

« Avec toutes ces nouvelles m'arrivait l'ordre de partir pour Peel's River, ou la Mission du saint Nom de Marie, parce que le ministre du fort Simpson devait y aller en canot au départ des glaces. Le samedi saint, j'ai chaussé mes raquettes et suis

parti avec le commis qui est en charge de ce fort, et qui se trouvait alors à Good-Hope pour affaire. Trois chiens traînaient nos vivres et tout le petit train de voyage. S'il n'avait dépendu que de moi, je vous assure que je ne serais pas parti un tel jour. J'aurais au moins célébré la belle fête de Pâques avec le P. GROLLIER et le Fr. KEARNEY, tandis que j'ai été privé de dire la sainte Messe, et de plus il a fallu marcher toute la journée ; mais j'avais affaire à des protestants, et, pour eux, que leur importent les fêtes ! En sept jours, nous avons fait environ 300 milles, distance qui sépare le fort Good-Hope de Peel's River. J'ai fait mon voyage à pied sec cette année ; aussi j'ai bien moins souffert que l'an dernier, quoique le voyage ait été plus long. Nos journées étaient de quinze à dix-huit heures de marche. La nuit ne nous embarrassait pas, car depuis le 15 avril je ne l'ai plus vue ; durant deux mois, le soleil ne disparaît pas de l'horizon.

« A peine y avait-il trois jours que j'étais au fort lorsque les sauvages sont arrivés. (Je suis maintenant au milieu des Loucheux, dont il faut apprendre la langue.) Ils étaient à peu près trente familles. Quoique l'an dernier ils se fussent tous donnés au ministre, ils n'ont pas fait de difficulté pour venir à moi cette année, et la première chose qu'ils m'ont dite a été que, quand bien même le ministre viendrait, ils n'iraient plus à lui; que l'an dernier ils avaient fait les fous en abandonnant le prêtre, mais que, c'était fini maintenant, ils ne l'abandonneraient plus. Je n'avais pas grande confiance en leur parole, je vous avoue, mais le fait l'a confirmée. Le 12 juin, le ministre a fait son apparition au fort de Peel's River. Il a d'abord trouvé les sauvages bien froids en comparaison de ce qu'il les avait laissés l'année d'avant. Cette froideur des sauvages l'a un peu déconcerté. Néanmoins il les a appelés pour venir à sa prière ; mais, à part deux ou trois de Peel's River et huit de la Maison de Lapierre, tous les autres se sont contentés de le regarder. Après avoir fait parler aux sauvages et leur avoir dit entre autres choses que ceux qui prieraient avec lui fumeraient beaucoup, tandis que ceux qui prieraient avec le prêtre ne fumeraient pas, il a fini en disant

que l'on verrait le lendemain quel serait celui qui aurait le plus de sauvages, de lui ou du prêtre. Le lendemain, voyant que les sauvages ne venaient pas plus nombreux que la veille, il les a tous fait appeler les uns après les autres dans sa maison et, là, leur a offert tout ce qu'il avait apporté ; mais tout a été inutile. Le tabac les tentait fort cependant, car il y avait déjà un mois qu'ils ne fumaient plus. Ils sont venus alors me trouver : « Père, m'ont-ils dit, si tu veux, nous allons aller « trouver le ministre les uns après les autres. Nous le laisse« rons prier et chanter pour nous, et il nous donnera du « tabac ; après cela, nous reviendrons à toi. — Faites comme « vous voudrez (*kakouazète*), » leur ai-je dit. C'était à peine si j'avais fermé la bouche que les plus pressés sont partis, et, un moment après, ils sont arrivés avec un bout de tabac en rôle et ont ensuite fumé une pipe dans ma maison à la santé du ministre. Notre petit homme ne s'est pas d'abord aperçu qu'il était la dupe des sauvages, et, tout triomphant, il est allé trouver le commis en charge du fort et lui a raconté que tous les sauvages étaient encore de son côté. « Oui, lui a dit le « commis, pour le tabac, mais pour la prière, non, car, au fur « et à mesure qu'ils sortaient de chez vous, ils allaient à la « maison du prêtre. — Ce n'est pas possible, » a-t-il dit. Le soir, lorsque j'ai appelé les sauvages, il a vu que c'était la vérité, car ils sont tous venus à moi. De fureur, il a quitté la place dès le lendemain pour se rendre à la Maison de Lapierre, poste qui se trouve au milieu des montagnes Rocheuses. Il avait déjà visité ce poste, et jamais prêtre n'y avait mis les pieds. Il espérait y mieux faire ses affaires avec les sauvages, et il était d'autant plus assuré du succès qu'il y avait là un protestant à la tête du poste, qui avait fait le ministre tout l'hiver auprès des sauvages.

« Quoique je fusse assuré que je ne ferais rien à cette place, je suis néanmoins parti avec le ministre. Il nous a fallu quatre jours pour traverser les montagnes. Jamais je n'ai vu chemin pareil ; on est dans l'eau depuis le premier jour jusqu'au dernier, et dans la plaine comme sur les montagnes, vous êtes toujours dans des marais ; pas un chemin battu, de

sorte que vous ne posez jamais votre pied d'aplomb. Il y a douze rivières à traverser; à quatre d'entre elles, nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture, et le courant était si fort qu'on était obligé de se mettre tous en ligne et de marcher ainsi au pas pour rompre plus facilement le courant. Tout le monde se tient ou par le ceinturon ou par les mains. Une sauvagesse a failli se noyer : étant restée un peu en arrière de son voisin, le courant l'a renversée; heureusement pour elle, ceux qui étaient à ses côtés ne l'ont pas lâchée. Elle en a été quitte pour un peu de peur. Tout ceci n'est encore rien, comparé à ce que vous font souffrir les maringouins et les moustiques; ils sont si nombreux dans ces montagnes qu'ils vous obstruent la vue pendant le jour et vous empêchent de fermer l'œil pendant la nuit. En arrivant au fort, j'avais une tête comme une courge et les doigts comme des saucisses, tellement ces petits animaux m'avaient mordu fort. Le ministre n'a rien eu à souffrir, car il avait un voile qui le couvrait tout entier et empêchait les maringouins de le piquer, et à ses mains il avait une bonne paire de gants. Si vous avez, mon cher Père, quelques novices qui aient soif de mortifications, vous n'avez qu'à les envoyer par ici; ils seront, je pense, satisfaits du pays. Mais il ne faut pas que ce soit des résolutions d'un jour, car chaque jour amène ses mortifications, et quelquefois elles sont si nombreuses qu'on ne sait par où commencer.

« Le 17 juin, j'arrivais à la maison de Lapierre. Si pour le postmaster, protestant zélé et Arkenais d'origine, le ministre était le bienvenu, il n'en était pas de même de moi. En m'apercevant, il a fait une vilaine grimace. Mais, content ou non, il fallait bien qu'il me reçût, car je lui apportais des ordres *ad hoc* de la part du chef traiteur. Le premier jour, bon nombre de sauvages sont venus à ma prière, mais peu à peu je les ai vus presque tous disparaître à part une quinzaine, car le ministre distribuait le tabac à profusion à ceux qui priaient avec lui, tandis que ceux qui priaient avec moi n'en avaient pas : le postmaster avait eu soin de les en priver lorsqu'il a su mon arrivée. Cependant le ministre, pensant que le tabac ne produisait pas assez d'effet, s'est mis à mentir. Entre autres

choses, il a dit que le P. Grollier avait une femme, que j'en avais plusieurs, et Mgr Grandin était sur la même ligne, etc., etc. Quoique sur soixante sauvages je n'en eusse qu'une quinzaine, je n'ai cependant pas perdu mon temps, car je sais ce que les sauvages pensent du ministre, ils l'ont exprimé assez clairement la dernière nuit que nous avons couché dans les montagnes. Notre caravane se composait à peu près de vingt sauvages, dont six priaient avec moi et les autres avec le ministre. Après la prière, ne voilà-t-il pas que ceux qui priaient avec le ministre, à part deux chefs à qui il avait graissé les pattes comme il faut, se mettent à crier : *Tchéjèkudjine raguinci séni l'aime todi, kouka tsétédéji séni l'aime chlan.* (Les Anglais, le prêtre, moi l'aime pas du tout, mais le tabac moi l'aime beaucoup.) Je vous laisse à penser si j'étais content en entendant ceci, mais le ministre n'était pas trop fier. Le lendemain, il a apaisé tous ces mutins en leur distribuant du tabac. Cinq jours après, le ministre partait pour le fort Youkon qu'aucun prêtre n'a encore visité. Les sauvages étant partis aussi pour leur chasse d'été, j'ai repris moi-même le chemin de Peel's River; mais avant de partir, j'ai dit à mon postmaster qu'il eût à se mêler de ses affaires et non de religion, et que s'il avait le malheur de s'en mêler encore, ça pourrait mal se passer pour lui. Il quitte ce poste cette année, et si je puis revenir le printemps prochain, à peu près tous les sauvages seront à moi, car celui qui le remplacera est protestant de nom plutôt que de fait. Lorsque le ministre est revenu à la Rivière Plumée, j'ai été lui demander compte de tous les mensonges qu'il avait dits à la petite Maison de Lapierre sur notre compte. Il a nié avoir dit tout ce que je lui ai reproché ; mais il a su ma façon de penser sur son compte, et les sauvages l'ont sue aussi, de telle sorte qu'ils ne l'appelaient plus que l'homme menteur. Il s'est bien gardé de faire du prosélytisme cette fois, et est parti honteux comme un renard qu'une poule aurait pris : si toutefois ces gens-là ont encore de la honte, ce dont je doute beaucoup.

Mission de Saint-Jean (fort Youcon), 20 octobre 1862. — « Vous voyez, mon cher Père, par cette nouvelle date que je

vous ai laissé assez longtemps ; mais vous n'y perdez rien, car je n'en aurai que plus de nouvelles à vous dire. Je suis arrivé au fort Good-Hope le 3 août, après une absence de trois mois et demi. J'ai trouvé le P. GROLLIER et le Fr. KEARNEY en assez bonne santé, mais ils n'étaient plus logés à la même place, ils avaient changé la maison et s'étaient rapprochés du fort. La maison était debout, mais c'était tout ; il a fallu me montrer d'abord équarrisseur, puis scieur de long et enfin menuisier. En trois semaines notre maison était achevée. Comme vous savez qu'elle n'est pas bien grande, nous en avons fait à côté une petite de quatorze pieds carrés. J'étais occupé à cette nouvelle bâtisse, à scier des planches avec le Fr. KEARNEY, les barques sont arrivées et avec elles les lettres. En voyant les berges vous pouvez bien penser que nous n'avons pas été long à quitter la scie. La première lettre que j'ai décachetée était une lettre de Mgr GRANDIN. Il m'ordonnait de partir aussitôt pour le fort Youcon, en compagnie d'un ministre célibataire qui venait de la Rivière-Rouge, et que celui du fort Simpson envoyait là pour ne plus avoir rien à faire avec les prêtres de Good-Hope, car il sait par expérience qu'ils ne ménagent pas les ministres. J'ai passé la nuit à préparer mes effets de voyage, et, le 3 septembre, à huit heures du matin, je quittais la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Mon départ n'a pas fait plaisir au célibataire anglais, il aurait bien voulu me voir à mille lieues de lui. Arrivés à la Rivière Plumée, le ministre a fait merveilles auprès des sauvages. Mais je crois qu'il en a été quitte pour son tabac, ses pipes et son thé, car les sauvages sont aussi catholiques maintenant qu'ils l'étaient le printemps dernier. Après être restés trois jours à la Mission du Saint-Nom de Marie, nous prîmes la traverse des montagnes Rocheuses. Nous étions environ quarante personnes, parmi lesquelles se trouvait le ministre. J'avais trois sauvages pour porter mes effets, ils m'ont donné plus de misère qu'ils ne valaient, car ils ont voulu au milieu des montagnes m'abandonner à trois différentes reprises. Celui qui portait ma couverture a eu la bonté de me faire coucher une nuit à la belle étoile, en ne venant pas le soir au

campement. Heureusement le bon Dieu a remplacé ma couverture par une bonne couche de neige. Je n'ai pas, je vous assure, beaucoup dormi; mais c'était moins le froid qui m'empêchait de dormir que la pensée que mon sauvage pouvait avoir déserté. S'il n'avait eu que ma couverture, je m'en serais moqué; mais il avait aussi mon petit baril pour la sainte Messe. J'en ai cependant été quitte pour la peur. Nous avons mis quatre jours à faire la traversée, et pendant ces quatre jours nous avons eu un vent du nord pas mal froid, la neige et par conséquent la poussière de neige pendant deux jours, nous étions toute la journée dans l'eau, la glace et la neige, et le soir arrivé, c'était à peine si nous pouvions trouver quelques petites branches de saule pour faire dégeler nos aliments, mais non pour nous chauffer.

« Après être restés une journée à la petite Maison de Lapierre ou Mission de Saint-Barnabé, nous en sommes partis avec chacun quatre livres de viande pour nous rendre avec la barque au fort Youcon. N'ayant pas assez de vivres, nous marchions jour et nuit pour ne pas trop jeûner. La troisième journée, à la tombée de la nuit, nous avons trouvé des sauvages qui nous ont donné sept ou huit cents livres de vivres. Alors nous avons réparé le temps que nous avions fait perdre à nos dents et à nos mâchoires. C'était la première fois que ces sauvages voyaient un prêtre. En me donnant la main, j'ai reçu beaucoup de mercis de leur part, mais lorsqu'ils ont vu que je ne donnais pas de tabac pour faire apprendre ma prière, ils ont tous été au ministre qu'ils voyaient pour la troisième fois, et qui leur a distribué pas mal de tabac. Pour les Loucheux, le tabac est leur *Dieu*. Ils savent que les prêtres sont meilleurs que les ministres, mais il leur faut avant tout du tabac, et le ministre leur en donnant quand ils lui en demandent, ils vont à lui.

« Le 23 du mois de septembre, nous arrivions heureusement au fort Youcon. Il y a environ douze à treize cents sauvages, mais à notre arrivée, c'est à peine s'il y en avait une quarantaine, les autres étaient dans les bois et ne doivent venir ici qu'au printemps. Il y a cinq tribus différentes dont

voici les noms : les gens de la rivière aux Rats, les gens de la rivière Youcon, les gens du Fou, les gens du Bute et les gens du Large. Autant de tribus, autant de langues différentes. Un seul homme dans le fort parle toutes ces langues : c'est un métis canadien; mais malheureusement, pour pouvoir continuer sa mauvaise vie, il s'est fait protestant et par conséquent travaille pour le ministre et lui sert d'interprète ; comme il est maître des sauvages et qu'il en fait ce qu'il veut, en arrivant ici, il les a tous fait aller au ministre, et je n'ai pas pu en avoir un seul encore, du moins de ceux que j'ai vus. J'attends maintenant le printemps, pour voir si je n'aurai pas de sauvages de mon bord. C'est la première fois que le prêtre est venu ici, mais beaucoup de sauvages de la rivière Youcon et du Large ont vu déjà des prêtres russes. Quelques-uns de ceux-ci ne sont qu'à six jours de marche, mais ils ne sont jamais venus ici. Les sauvages disent qu'ils ne les comprennent pas. C'est le propre de ceux qui sont séparés de l'Église de ne point prendre la peine d'apprendre les langues des sauvages, et par conséquent de ne rien faire de bon. Mais que leur importe ! pourvu qu'ils soient confortablement et qu'ils soient bien payés, peu leur importe le salut des pauvres sauvages. Ils n'ont qu'une seule chose à cœur, c'est d'empêcher l'extension de notre sainte religion, mais, Dieu merci, ils lui ont fait plus de bien que de mal, car s'ils n'étaient pas venus dans ces pays-ci, nous n'y serions certainement pas encore. Ils font beaucoup de bruit au commencement, mais les sauvages finissent toujours par les mépriser.

« Avant de clore ma lettre, il faut que je vous donne la distance à laquelle je me trouve de la Rivière-Rouge et même de Good-Hope, pour vous montrer que nous ne nous voyons pas tous les jours avec Mgr TACHÉ et même Mgr GRANDIN. L'été 1863, je retourne au fort Good-Hope, d'ici il me faudra environ trente-deux jours pour m'y rendre; pour aller au Grand Rapide ou Mission de la Providence où reste Mgr GRANDIN, il me faudrait deux mois, et pour aller à la Rivière-Rouge, il ne me faudrait pas moins de cinq ou six mois. Le fort Youcon est placé, suivant les Russes, sur leur territoire, et d'après les

Anglais, il en est éloigné d'un mille. Je pense que je suis de l'autre bord des montagnes Rocheuses, car je suis resté au moins douze à treize jours au milieu des montagnes, et à part les quatre jours de marche, nous avons toujours descendu en barque le courant d'une rivière très-forte. Plus d'argent, plus de suisse, dit-on; plus de papier, plus de nouvelles aussi.

« Adieu, mon cher Père, priez pour celui qui est votre tout dévoué Frère en J. et M.

« SEGUIN, O. M. I.,
« *Prêtre Missionnaire.* »

J'envoie un compagnon au P. GROLLIER, ce sera le P. GASCON. Il part le 22 pour aller donner la Mission du fort de Liards, et je dois vous dire qu'il a été bien plus satisfait des sauvages de ce poste que le printemps dernier. Il est ensuite revenu sur ses pas, a pu rester au fort Simpson dix ou douze jours, pendant lesquels il a été poursuivi, traqué de toutes manières par le ministre, ce qui ne l'a pas empêché de faire le bien auprès des sauvages, puis il est parti pour Good-Hope, où il a dû arriver au commencement d'octobre.

Nous avons assurément nos misères, c'est peut-être le seul point sur lequel nous soyons en abondance, mais je pense que, comme moi, vous voyez avec un certain orgueil que, pour le zèle au moins, vos enfants se montrent dignes de leur Père et de leur vénéré Fondateur. Le dévouement si complet du P. GROLLIER, dans l'état de maladie où il se trouve, est vraiment admirable. Le P. SEGUIN, malgré toutes les souffrances qu'il a endurées et qu'il doit encore attendre, va lui-même au-devant de nouveaux sacrifices, avec le plus grand bonheur, pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le printemps dernier, après toutes les difficultés qu'il a rencontrées au fort de Liards, le P. GASCON me disait : « Monseigneur, si vous m'y envoyez, j'y retournerai, non par goût, mais par obéissance. » Il revient de cette Mission à celle de la Providence : il y passe l'été dans le travail et les privations de tout genre; il s'y attache d'autant plus qu'il y souffre davantage : tous ses projets et ses châteaux en Espagne sont

pour cette Mission. J'aurais cru lui imposer un trop grand sacrifice en l'en éloignant. Mais il apprend que le ministre se dirige vers le fort de Liards : « Monseigneur, me dit-il, ne m'épargnez pas, renvoyez-moi au fort de Liards, non-seulement pour y donner la Mission, mais encore pour y passer l'hiver et y vivre s'il le faut avec le ministre. » Sachant enfin que ce dernier se rend au fort Youkon, il est le premier à me demander avec instance de l'envoyer à Good-Hope, après la Mission du fort de Liards. Ici, le P. Petitot, tout nouveau qu'il est, est absolument dans les mêmes dispositions : je n'ai qu'un mot à dire et il ira chez les Loucheux, les Esquimaux, peu importe où. Le P. Eynard est seul, il ne peut recevoir que rarement la visite du P. Petitot ou la mienne ; cependant, si je voulais l'en croire, je lui permettrais de quitter son poste pour aller au fort Roë et au fort du Lac. Les Pères d'Attabaskaw, de l'Ile à la Crosse et du lac Caribou, où ils fondent une Mission avec de si nombreuses difficultés, sont admirables de zèle et de dévouement : les peines, les privations de tout genre ne les arrêtent pas ; la maladie même ne peut en venir à bout. Que vous dirai-je de nos Frères convers? Ils ne s'épargnent en rien, ils travaillent sans relâche, supportent les grossièretés et les injures d'hommes paresseux et mal élevés, avec lesquels ils sont en contact et qui sont froissés de leur voir des qualités qu'ils n'ont pas. Depuis que je suis obligé de les diriger, je n'ai jamais eu besoin d'exciter leur zèle, j'ai eu seulement à le calmer. Mais j'oubliais que j'étais au fort Simpson. Il faut me hâter d'en partir, car il y a beaucoup à faire à la Mission de la Providence.

Il y a tellement à faire, que je suis presque tenté de renoncer à l'établir. Par suite de la perte d'une lettre sans doute, je ne reçois rien de ce qui m'est indispensable pour fonder un établissement, pas d'outils, pas de marchandises pour payer nos hommes et pour nous procurer des provisions. Certes, en renonçant à mon projet, je réjouirais grandement les protestants et le diable, je suppose ; mais la gloire de Dieu en serait retardée et nos Pères s'en attristeraient profondément. Je resterai donc avec eux pour leur venir en aide. J'arrête au pas-

sage les marchandises destinées à Good-Hope : je respecte les adoucissements qui consistent en deux sacs de farine, du sucre et du riz, que je n'ose pas toucher à cause de la maladie du P. GROLLIER. Je quitte donc le fort Simpson, le 23 août, avec des couvertures, des capotes, du drap, de l'indienne, du tabac et des mouchoirs de coton, volés à la Mission de Good-Hope. Le 29 j'arrive à la Providence, et j'ai la consolation de trouver debout une maison de 22 pieds carrés, avec une chapelle attenante de 15 pieds carrés : tout cela avait été fait du 10 au 29, mais il faut vous dire que nous n'y habiterons pas de sitôt, et ce ne sera jamais qu'une méchante baraque. Le Fr. BOISRAMÉ en est si peu fier, qu'il me conseille d'en construire une autre. Le P. PETITOT, qui y voit bien des défauts, doute surtout de sa solidité; il est trop tard pour recommencer sur un nouveau plan. Après l'inspection des constructions eut lieu celle des marchandises. Nous avions à payer nos engagés : quand ils se furent habillés et eurent habillé leurs femmes, il ne nous restait pas grand'chose à mettre sur l'échafaudage qui nous servait de garde-manger, de magasin, de tout. Lorsque la nuit il pleuvait, nous devions enlever les toiles huilées qui nous couvraient pour en garantir nos richesses contre la pluie : vous voyez que nous avions besoin d'une maison. Nous avions besoin aussi de filets, le moment de la pêche était venu ; le poisson abonde ici, depuis le milieu de septembre jusqu'au milieu d'octobre ; si nous pouvions mettre vingt ou trente rets à l'eau, nous serions sûrs d'être dans l'abondance jusqu'au mois de mai. J'envoyai donc le P. PETITOT à la Mission de Saint-Joseph, il devait en rapporter tout ce qui nous était nécessaire.

Pendant son absence, nous continuâmes nos travaux, n'ayant pour nourriture que du poisson. A part une demi-heure de catéchisme par jour et mes exercices de piété, je travaillai de mon mieux. Pendant que le Frère et un autre homme faisaient les cheminées, les toits, etc., je crépissais la maison et la chapelle. Me voilà donc devenu maçon... sans truelle. Je pétris des torches pour boucher les plus grands trous, puis je prends de la boue que je lance avec force contre les murs jus-

qu'à ce qu'ils en soient tout couverts, et j'ai plus tôt recouvert mes habits et ma figure de mortier que mes pauvres murailles. Une fois nos murs crépis, ne croyez pas que ce soit fini : une partie de cette boue tombera en séchant, l'autre se fendra en tous sens, et dans quelques semaines la lumière nous arrivera à travers nos murs presque comme auparavant. Le 8 septembre, la chapelle reçut son premier crépissage ; elle était presque terminée, nous nous y installâmes, et le Frère nous prépara un lit de branches. Nous étions à l'abri de la pluie, mais non du froid, car nous ne pouvions allumer du feu. Nous en fîmes plus tard dans notre maison, mais nous ne nous y chauffions que difficilement. Nous avions fait un grand trou pour trouver de quoi crépir nos murs ; nous fûmes obligés de faire un échafaudage avec des perches afin de pouvoir approcher du feu ; ajoutez que la maison n'avait ni porte, ni fenêtre, ni toit. Une fois couverte, nous avions à faire le plancher, de nouveaux abatis furent nécessaires. Ne pouvant porter les billots, je les traînais, et nous pûmes travailler à la construction d'un hangar destiné à recevoir nos provisions. Je ne vous dis rien des murmures et du mécontement de mes hommes, de l'inquiétude que me donnaient les sauvages, qui se montraient bien indifférents, et ne nous accordaient un service qu'en se faisant chèrement payer. La Providence nous vint en aide. Le 24 septembre, nous reçûmes de la viande fraîche, et depuis lors nous en avons mangé de temps en temps. Cependant le poisson abondait de plus en plus et les filets nous faisaient défaut. Le P. Petitot arriva le 4 octobre, à dix heures du soir, avec mon petit jeune homme. La barque étant trop chargée, il avait dû laisser ses bagages à la Mission de la Grosse-Ile ; je partis le lendemain au soir pour aller les chercher, avec un sauvage et trois petits garçons. Le vent et le courant nous étant contraires, nous n'arrivâmes que le 7. Bon nombre de sauvages étaient réunis, ils avaient grand besoin d'instruction, je ne pus leur donner qu'une soirée et une nuit ; j'entendis leurs confessions, je fis quelques baptêmes, communiai trois personnes, et le 8 je me remis en route. J'avais engagé le plus de monde possible pour travailler à mes filets :

je continuai moi-même ce genre de travail sur le canot. Malheureusement le froid commençait à sévir; nous sommes obligés de nous frayer une route à travers la glace : la neige, le vent du nord ne nous arrêtent pas. Mon canot est chargé de marchandises, de pommes de terre et d'une bonne partie des provisions du P. Eynard. Je laisse bientôt mes filets pour prendre la rame, tant le froid devient intense; les glaçons crèvent notre embarcation sur les dix heures du soir, et un d'entre nous dut consacrer tous ses soins à rejeter l'eau. Les enfants tremblent de froid, se mettent à pleurer et demandent la terre; nous y abordons avec peine, et nous constatons que nos marchandises sont imbibées d'eau et que nos pommes de terre sont gelées. La matinée du lendemain est employée à réparer nos avaries et nous nous mettons en route. Le 9 au soir, j'arrivai à la Mission, et je tirai d'une grande inquiétude le P. Petitot et le Fr. Boisramé. Notre pêche ne pouvait plus être aussi abondante, nous devions la faire sous la glace : Dieu cependant l'a bénie, et nous avons pu réunir des provisions suffisantes pour notre hiver, en comptant sur les lièvres et les orignals que la Providence nous ménagera.

Les sauvages me donnent de plus douces consolations; ils se réunissent auprès du P. Petitot, qui leur fait un petit catéchisme, leur apprend les prières et leur fait chanter des cantiques. Le dimanche 13 octobre, j'officiai pontificalement et je baptisai quatre adultes : ce sont les premiers de cette Mission. Les bonnes dispositions de ces sauvages nous ont rendus heureux et bien dédommagés de toutes nos souffrances. Vers la mi-octobre, nous mettons les chiens hors de notre logis en nous enrichissant d'une porte. Je voudrais que le P. Petitot pût travailler à apprendre les langues, mais comment faire quand nous manquons encore du strict nécessaire? La dernière semaine d'octobre, au lieu de nous mettre en retraite, nous nous occupons, jour et nuit, Evêque, Père, Frère; nous devenons maçons, charpentiers et tout ce que vous voudrez. Enfin, le jour de la Toussaint, nous avons eu une chapelle un peu décente, je dirai même belle, tant le P. Petitot l'a décorée avec goût : notre autel est fixe et en bon état, et le divin

Sauveur y réside, rendant nos souffrances supportables et même aimables. Nous avons renouvelé nos vœux avec bonheur, et le soir nous avons fait un petit festin auquel nos serviteurs ont pris part; je ne dis pas qu'ils ont mangé à notre table, nous n'en avons pas encore, et je ne sais quand nous pourrons en avoir.

Depuis ce jour, nous nous sommes remis à l'étude, mais qu'il est difficile d'étudier dans une maison qui n'est autre qu'un atelier de menuiserie ! Vous ne sauriez croire quelle peine j'ai à faire mes lettres : je suis étourdi par les coups de hache et de marteau, troublé par les sauvages qui viennent à temps et à contre-temps; obligé, tout en écrivant, de parler ou d'entendre parler. Outre notre petit cuisinier, nous avons dans la maison un pauvre petit orphelin du fort de Liards, que nous avons arraché à la misère et peut-être à l'enfer. Ces deux enfants nous donnent parfois de grandes distractions. Puis le manque de lumière, nous ne recevons le jour qu'à travers un épais parchemin : il nous faut avoir presque toujours la lampe allumée. Mon palais n'est pas terminé : quand il aura reçu encore quelques améliorations indispensables, nous nous mettrons en retraite, car nous en avons tous besoin. Puis nous reprendrons nos travaux. Ah ! que n'avons nous des Frères convers en grand nombre ! Leur présence nous donnerait un grand avantage sur les ministres, car avec des Frères nous aurions plus tôt établi quatre ou cinq Missions qu'ils n'en auraient fondé une seule.

12 *novembre* 1862. — Un mot de notre cher Novice. Le P. Grouard a commencé son noviciat : il est sous la direction du P. Clut. J'espère que la Congrégation comptera en lui un nouveau membre bien dévoué et digne d'elle.

Mission de la Providence, 16 *avril* 1863. — Je ne sais quand cette lettre vous arrivera; ce qui est certain, c'est qu'elle ne sera pas finie et ne partira pas avant deux mois. Je la commence dès aujourd'hui, prévoyant que plus tard il ne me sera pas possible d'écrire, et cependant j'ai tant de choses à vous dire, que, tout en prenant mon temps, je ferai peut-être des omissions involontaires. Laissez-moi, avant tout, vous

remercier d'avoir enfin fait paraître ces comptes rendus de la Congrégation et surtout de nous les avoir fait parvenir. Vous mettez par là en communication tous vos enfants, vous nous faites tous vivre d'une vie de famille à laquelle, hélas! nous sommes si étrangers dans nos pauvres Missions. Tous, sans doute, seront heureux de recevoir ces comptes rendus; mais vos enfants du Vicariat de Saint-Boniface ont plus de raisons de s'en réjouir que personne, parce que l'éloignement et les difficultés de correspondre même entre eux dans le même Vicariat et plus encore avec Votre Paternité sont pour eux une de leurs plus grandes épreuves. Ils me sont arrivés le 17 du mois dernier; j'étais alors bien éprouvé, je ne dirai pas découragé, car, grâce à Dieu, le courage ne me manque pas, mais cependant j'avais besoin de quelque chose pour me soutenir et me fortifier. Sans doute, nous avons ici, dans notre petite chapelle, Celui qui fait absolument toute ma force, mais par l'exemple de mes frères il veut bien aussi relever et augmenter mon courage. En apprenant votre éloignement de Marseille et en en devinant les raisons, je n'ai pu m'empêcher de m'en affliger, vu les peines et les inquiétudes que tout cela a dû vous causer. J'ai compris alors qu'il n'est pas nécessaire d'aller aux Missions étrangères pour souffrir, et que Dieu trouve bien les moyens d'éprouver ses amis même au sein de la famille. Je n'ai plus envie de me plaindre en voyant les épreuves sans consolation de nos Pères de Natal, et je suis on ne peut plus consolé et édifié du bien que fait partout notre chère Congrégation.

Maintenant, mon Très-Révérend Père, je vais vous faire, moi aussi, mon rapport; mais, n'ayant pas le courrier à ma disposition, je ne pourrai pas toujours embrasser le temps que votre lettre circulaire nous fixe. Je vous écrivais au mois de novembre dernier du sein de la pauvreté et de la misère; je n'en suis pas sorti encore, il s'en faut. Le 8 décembre, nos lettres partirent d'ici et avec elles le P. Petitot et le Fr. Boisramé, que j'envoyai tenir compagnie pendant quelque temps au P. Eynard. Je restai donc dans mon beau palais avec un petit garçon de treize ans et un autre de trois ou quatre ans; le

premier me rendait de grands services, mais l'autre me donnait assez d'embarras. J'avais de plus deux sauvages engagés qui restaient avec leurs femmes et leurs enfants dans une maison à trente pas de celle-ci, et encore, un métis et sa famille, serviteur de la Compagnie, qui m'était prêté pour préparer pendant l'hiver du bois de construction. Ce qui me faisait en tout treize personnes à nourrir, sans compter mes deux petits garçons et moi, et seulement trois hommes de travail, qui à eux trois faisaient certainement moins d'ouvrage que notre cher Fr. Boisramé quand il a la santé.

Afin d'en tirer le plus de travail possible, je les accompagnais moi-même au chantier, faisais tomber les arbres, et une fois qu'on avait équarri les billots, je les sciais seul avec une scie telle quelle, je les chargeais sur un traîneau, et mon petit garçon avec les chiens les transportaient près des deux scieurs. Nous devions aussi penser à nous chauffer : j'avais donc continuellement la hache à la main. Je dois vous dire que tous les sauvages avaient pris le large, je recevais de rares visites de la part de quelques familles : mon ministère était donc peu étendu. Ce travail terminé, je donnais à mes hommes la nourriture qui leur appartenait, mon petit garçon en faisait autant pour ses chiens, et le plus souvent ni les uns ni les autres n'étaient satisfaits de leur ration. Pendant que mon jeune homme préparait mon poisson, je récitais mon bréviaire, faisais mon oraison, et, après le souper, je réunissais mon monde pour le catéchisme et l'école. Une fois mes deux enfants couchés, je lisais jusqu'à minuit : j'ai eu ainsi l'avantage de revoir dans mon hiver toute ma théologie morale et dogmatique.

Vers la fin de décembre, un de mes sauvages m'obligea de le chasser. Ne voulant point l'exposer à mourir de froid et de faim, je dus lui laisser une partie des vêtements qu'il avait pris. Heureusement que j'avais cinq bouches de moins à nourrir. Mes hommes ne se contentant pas de poisson, j'ai dû faire plusieurs voyages à la Grande Ile pour y acheter de la viande sèche. Mon petit garçon conduisait les chiens, mais il fallait leur tracer le chemin et me charger de tous les travaux

de campement. Ces voyages ont été assez pénibles : cet enfant eut un jour les joues gelées et moi le menton : j'ai été un dimanche sans pouvoir me raser ; aujourd'hui, nous ne conservons aucune trace de ce grand froid Cette viande recherchée avec tant de peine et qu'il nous faudra assurément payer bien cher, n'était pas pour nous ; c'était pour nos hommes, qui encore ne la trouvaient pas assez grasse.

Le 22 janvier, mes deux compagnons arrivèrent : ils m'apportaient des lettres d Attabaskaw et du lac des Esclaves. Le P. Clut était content de ses sauvages ; plusieurs, espèce d'illuminés, lui avaient donné de l'embarras en mettant le désordre dans son troupeau, mais leur conversion ou leur mort avait ramené la paix. Il ne lui restait qu'une peine, le scandale que lui causait la vie d'un malheureux serviteur. Ainsi, quand ces hommes ne nous éprouvent pas par leur paresse ou leurs exigences, c'est par leurs vices. Ces chers Pères d'Attabaskaw venaient au secours de notre pauvreté, ils m'envoyaient deux petits ballots de marchandises, et dans l'un d'eux se trouvait une chemise dont la manche était pleine de sucre. Le cher P. Eynard était aussi heureux des dispositions de ses sauvages ; sur trois serviteurs, il avait l'avantage d'en avoir un bon ; les deux autres exerçaient sa patience, le volaient tant qu'ils pouvaient, et l'un d'eux, après lui avoir volé, m'assure-t-on, pour près de 12 livres de marchandises, l'a abandonné.

Après avoir passé un jour ou deux à parler et à nous reposer, nous commençâmes notre retraite annuelle. N'ayant encore ici que quelques livres, parmi lesquels il ne s'en trouvait point d'adaptés à la retraite, je crus bon de la prêcher. J'avais seulement deux auditeurs, le P. Petitot et le Fr. Boisramé ; ils m'ont écouté au moins avec patience, peut-être même avec plaisir, et l'humilité avec laquelle ils ont reçu mes instructions et mes avis n'a pas été sans leur attirer quelques grâces.

Notre retraite achevée, j'ai dû recommencer à travailler ; le P. Petitot en aurait fait autant, mais je tenais à ce qu'il étudiât le montagnais : je ne lui permis donc qu'une demi-heure de travail manuel. Le Fr. Boisramé était toujours faible. Je

tâchais bien de le fortifier en lui faisant manger de la viande sèche, mais cet aliment avait fini par le dégoûter. Le P. PETITOT souffrait aussi de n'avoir que du poisson : une répugnance invincible s'emparait de lui à sa seule vue. La Providence leur ménagea à tous une nourriture exceptionnelle. Permettez-moi de vous donner quelques détails sur nos bonnes chances du Nord.

Nous avions un vieux gros chien qui, après avoir servi la Compagnie dans sa jeunesse, était passé au service de la Mission du grand lac des Esclaves. Lorsque le Fr. BOISRAMÉ en partit pour venir ici, le *vieux Cabri* l'accompagna. Sa barbe blanche semblait devoir l'exempter du travail, mais c'était un bon guide ; aussi était-il toujours en tête, et il entendait le commandement à merveille. Peu à peu plusieurs de ses frères apprirent à marcher en tête ; dès lors *Cabri* fut méprisé, personne, pas même le Frère, ne voulait plus l'atteler : il n'était plus assez fort. Devenu bouche inutile, dans notre état de pénurie, je donnai l'ordre de le tuer. Le Frère sort, *Capri* le suit en agitant sa queue, il se rend chez nos serviteurs. L'un d'eux attache aussitôt les mâchoires du chien, le suspend comme un veau et le saigne. Quelques instants après, le Frère revint avec la moitié de l'animal ; il avait donné l'autre au bourreau. Notre part, qu'est-elle devenue ? Le P. PETITOT, le Fr. BOISRAMÉ et les deux garçons l'ont entièrement mangée : ils ont eu du rôti, du bouilli, du ragoût, je ne sais pour combien de jours. Ils m'invitèrent plusieurs fois à prendre part au festin ; je l'aurais fait *sans scrupule,* si j'avais souffert de la faim. Un jour de fête, le Frère aurait voulu nous servir quelque chose d'extraordinaire, mais pour toute viande fraîche il n'avait qu'une perdrix. *Sed hœc quid sunt inter tantos ?* Ne craignez rien, il saura trouver de quoi nous rassassier et même nos deux enfants. L'un de ces derniers avait, quelques jours auparavant, tué un vieux corbeau, et après s'en être amusé l'avait jeté aux chiens. Ceux-ci n'y avaient point touché. Le Frère le retrouve, le fait plumer et le met avec la perdrix. En même temps, il a la chance de prendre ce que nous appelons ici un *foutreau :* voilà trois pièces réunies ; il

les découpe de manière à ce qu'on ne puisse plus reconnaitre à quel animal on a affaire. Il regrettait alors de n'avoir pas quelques oignons : ils auraient fait à merveille, disait-il. Il les remplace par des graines acides; nous avions quelques pommes de terre : j'autorise l'emploi de plusieurs. Le Frère nous fit un excellent plat, dont chacun mangea avec bon appétit. Le P. Petitot trouvait cependant que certains morceaux avaient un goût bien sauvage et ne valaient pas le chien.

Nos provisions diminuaient rapidement : notre chasseur ne nous apportait rien. « Il ne vente point, me disait-il, et il fait si froid qu'il m'est impossible d'approcher les animaux ; pour peu que je marche dans le bois, je ne puis toucher la plus petite branche sans la casser. » Il me disait cela le dimanche de la Quinquagésime. Nous commençâmes le soir même une neuvaine à saint Joseph. Notre sauvage partit le lendemain ; à une demi-journée de marche, il vit une piste d'orignal, il l'approcha, le tua, bien qu'il ne ventât pas. Le P. Petitot, avec notre petit garçon et les chiens, alla chercher cette viande, et depuis ce temps nous n'en avons pas manqué. Nous regrettions de ne pas nous être adressés plus tôt à saint Joseph : il nous aurait, sans doute, envoyé de la viande avant le Carême.

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

SOUVENIRS DE FAMILLE [1].

« L'année même de la mort de mon grand-oncle, 1795, ma tante d'abord, la marquise de Dons et son fils, et un peu plus tard ma mère et ma sœur, avaient quitté Venise pour se rendre en France. Elles y étaient appelées par l'intérêt de nos familles. C'était dans l'espoir de sauver leur dot du naufrage qui allait engloutir la fortune de tous les émigrés. Elles ont réussi, mais ce fut au prix du pénible sacrifice d'une séparation qui devait durer sept ans. Mon oncle l'abbé partit de son côté pour profiter de la faculté qu'on laissait aux prêtres déportés de rentrer dans leurs foyers. Ce répit fut de courte durée; l'inique loi du 18 fructidor rétracta bientôt ce bienfait, et il fallut reprendre le chemin de l'exil pour ne pas s'exposer à perdre la vie. Tant il y a que, lorsque nous quittâmes Venise, nous n'étions plus que mon père, mon oncle le chevalier et moi. Nous voulions aller à Naples, où nous invitait la famille du baron de Talleyrand, que nous avions particulièrement connue à Venise. Mais il nous restait peu d'argent des diamants que ma bonne mère nous avait abandonnés; il fallut donc songer au moyen de transport le plus économique; le voyage par terre eût été trop cher : dès lors, il n'y avait qu'à faire le trajet par mer. Mais quel vaisseau choisîmes-nous? Une méchante *manzera*, ainsi appelée parce qu'elle sert à transporter les bœufs (*manzi*) de l'Istrie et de la Dalmatie à Venise. Ce fut sur cet ignoble bâtiment, attendu plusieurs

[1] Voir le numéro précédent, p. 109.

jours à Chioggia, que nous longeâmes l'Adriatique pour nous rendre à Manfredonia, d'où nous devions aller à Naples en traversant l'Italie, de l'éperon à cette ville. Mais par quelles vicissitudes il nous fallut passer avant d'arriver au port! Le bon vent souffla tout le temps que nous restâmes à Chioggia pour attendre que notre triste *manzera* fût prête ; au moment de partir, le vent devint contraire et nous repoussa du Carnero, que nous devions franchir, sur l'Istrie, où nous n'avions que faire. Nous relâchâmes devant Rovigno, mais on ne nous permit pas de descendre. On nous relégua sur *lo Scoglio*, petite île à deux portées de fusil de la ville, où les bâtiments font ordinairement leur quarantaine. Rovigno est à soixante milles du golfe appelé Carnero, que les vents contraires nous empêchèrent de traverser. Il eût été plus simple de relâcher dans un petit port inhabité peu éloigné de Pola, où nous aurions pu attendre le vent favorable, qui ne tarda pas à se lever, mais notre capitaine était malade, et il voulut chercher un médecin : c'est ce qui nous valut d'essuyer une bonne tempête dans la nuit. Elle ne fut pas sans danger, si j'en juge par les propos des matelots, que j'entendis se plaindre en maudissant l'heure où ils s'étaient embarqués.

« Nous étions partis de Venise le 11 novembre et de Chioggia le 15 de l'année 1797. D'autres que nous s'étaient reposés sur ce rocher ; nous en recueillîmes l'histoire, je dirai presque fabuleuse. Ce Scoglio, cette île, n'est habitée que par un bon savetier, gardien de la chapelle, où mon père appela un prêtre pour y dire la messe ; il y demeure avec sa femme et sa petite fille, que nous trouvâmes charmante à cause de sa parfaite ressemblance avec ma sœur, que nous pouvions bien appeler alors notre petite Eugénie, puisqu'elle n'avait qu'une douzaine d'années. Voici ce que nous racontèrent ces bonnes gens dans les longues heures d'ennui qu'il nous fallut passer sur leur île. Peu de temps avant nous, ils avaient accueilli un personnage qui se disait évêque, ils avaient eu pour lui toute sorte d'égards, et il leur semblait bien qu'il les méritait : « Mais, « le croiriez-vous ? nous apprîmes depuis que c'était une « femme déguisée qui est allée faire ses couches à Pola. »

Cette prétendue femme n'était autre que Mgr de Montagnac, évêque de Tarbes. Je le fis beaucoup rire quand, le revoyant à Naples, je lui racontai cette histoire.

« Ces bons Rovignais jouaient de malheur dans leurs conjectures. En voici un autre trait. Sur ce même Scoglio où nous languissions, on vit passer une communauté de religieuses qui se rendaient à Fiume. C'étaient, en effet, les dames de la Visitation, qui durent quitter Modène, où elles s'étaient établies en sortant de France, et qui avaient choisi la ville de Fiume pour se mettre à l'abri de nouvelles vexations. Les autorités de Rovigno leur avaient assigné le Scoglio pour s'y reposer quelques jours. On fut d'abord enchanté de les voir, on leur portait même des aumônes, mais tout à coup ces bonnes dispositions firent place à des soupçons ; on se persuada qu'elles étaient des espions français déguisés en religieuses, et on les somma de déguerpir. C'est à peine croyable. Aussi la petite fille du cordonnier, gardien de l'ermitage, nous disait-elle : « Je puis bien vous assurer que c'étaient des femmes, « car je les ai toutes embrassées, et elles avaient la peau du « visage si fine, si fine, que jamais personne dans ce pays « n'en a eu de pareille. »

« Enfin, mon père et mon oncle, s'apercevant que notre capitaine ne profitait pas des vents favorables par lesquels il aurait pu appareiller, prirent le ton avec lui et le forcèrent de partir. Arrivés à la hauteur du Carnero, nous trouvâmes encore le vent contraire, mais cette fois nous entrâmes dans le port voisin de Pola, et d'où l'on voit parfaitement le bel amphithéâtre antique qui est hors de ses murs. Après deux jours d'attente, nous traversâmes le golfe, au delà duquel il nous fallut entrer dans ce qu'on appelle le Canal, c'est-à-dire le bras de mer qui est entre les côtes de la Dalmatie, et une quantité d'îles qui la longent presque jusqu'à Zara. L'inconvénient de cette navigation est qu'on ne peut marcher que de jour, et qu'il faut s'arrêter chaque soir pour ne pas se briser contre les îles. Le canal est si étroit, qu'en certains lieux il serait impossible que deux bâtiments passassent de front.

« Rien ne pouvait charmer l'ennui de cette fastidieuse na-

vigation. Le dimanche, nous nous arrêtâmes devant une chapelle rurale, sorte de masure, pour y entendre la messe. Le prêtre que mon père fit venir de quelque village voisin, avait l'air d'un mendiant : il était presque nu-pieds, et la soutane déchirée qui le couvrait très-imparfaitement n'était qu'une pédrille. Je servis cette messe et le prêtre s'en fut très-satisfait de la rétribution que mon père lui donna, un peu plus abondante sans doute qu'il n'était accoutumé d'en recevoir. Une chose remarquable, c'est que nous n'aperçûmes point d'hommes sur toute cette côte Ce sont les femmes qui font le travail de la campagne sur les roches escarpées, les hommes naviguent ou se tiennent plus avant dans les terres. Il faut supposer, comme on le dit, que ce pays intérieur est beau; mais, s'il était fertile, aurions-nous vu ces pauvres femmes venir demander avec instances la poussière qui se trouve au fond des sacs de biscuit des matelots pour en faire la soupe à leurs malades? Nous ne trouvâmes de pain nulle part.

« Enfin, le quarante-troisième jour de notre traversée, nous arrivâmes à Zara, capitale de la Dalmatie. Le commandant autrichien de la place, à la lecture de nos passe-ports, nous fit faire ses offres de service ; mon père tenait à ne pas descendre à terre pour ne pas nous exposer à faire quarantaine en arrivant à Manfredonia. Nous n'étions encore qu'à moitié chemin, après une si longue navigation. Heureusement le vent favorable fraîchit et nous pûmes entrer en pleine mer. Nous marchâmes si rondement, qu'en deux jours nous arrivâmes sur la plage de Manfredonia, où nous voulions débarquer. Heureux d'avoir échappé aux pirates algériens qui infestaient cette mer, nous remerciions Dieu de toucher terre, lorsqu'on nous apprit que M. le gouverneur n'était pas d'avis que nous descendissions. Mon père brusqua l'affaire, et nous descendîmes, on peut dire; malgré le gouverneur. Nous restâmes huit grands jours dans cette triste ville. C'était pour les fêtes de Noël. Il me souvient qu'après la Grand'Messe de minuit, on fait baiser à tout le monde un petit enfant Jésus : je le baisai comme les autres, je ne dirai pas avec plus de dévotion, mais avec plus de respect, car c'est une véritable cohue. Les cha-

noines font l'office en mitre ; ils n'y mettent pas plus de dignité pour cela, si j'en juge par celui que j'ai vu officier à la cathédrale. Je ne sais si l'impression que j'éprouvai à ce sujet m'a laissé quelque prévention défavorable, mais je n'ai jamais pu approuver ce privilége accordé à tant de Chapitres en Italie et ailleurs. En général, tous ces empiétements sur les costumes réservés aux évêques ne relèvent pas beaucoup les chanoines, qu'on sait après tout n'être que de simples prêtres, et tendent à familiariser les peuples avec des ornements qui n'ont pourtant été établis que pour relever à leurs yeux la grande et haute dignité des pontifes.

« Les fêtes étant passées, nous nous acheminâmes vers Naples en passant par Foggia, Ariano et Avellino. Foggia est célèbre par la mort de Charles Ier d'Anjou. On y remarque d'immenses magasins de blé pratiqués sous terre. Ariano, située sur la hauteur, nous rappelait le titre porté autrefois par une des plus illustres familles de Provence à laquelle nous sommes alliés, les Sabran, comtes d'Ariano sous les princes de la maison d'Anjou. Et Avellino, situé dans un pays couvert de noisetiers appelés en italien *avellane*, d'où la ville a sans doute pris son nom, est connu pour être la patrie de saint André Avellino, de l'ordre des Théatins. Nous admirâmes partout, dans ce pays que nous traversions, la beauté de la végétation ; la terre est cultivée jusqu'au sommet des plus hautes montagnes. Nous arrivâmes à Naples le soir du 1er janvier 1798. Nous étions partis de Venise le 11 novembre. Nous terminions donc un voyage de cinquante et un jours. On voyage autrement aujourd'hui. Notre entrée par la porte Capouane ne fut rien moins que triomphale. Nous étions entassés dans une misérable voiture qui ne dut pas fixer l'attention des passants, et nous descendîmes dans un hôtel à l'avenant. C'était l'hôtel du *Chapeau Rouge*, mais ce n'était pas un chapeau de cardinal.

« Nous voilà donc à Naples pour y rester juste un an. C'est ainsi que se vérifia la prédiction du général Baraguey d'Hilliers, qui dit à mon père lorsqu'il signa son passe-port : « Qu'allez-vous faire à Naples? Nous y serons dans un an. »

C'est ce même général qui, en arrivant à Venise pour y prendre momentanément le commandement des troupes françaises, convoqua les émigrés chez lui pour leur faire une verte semonce, afin sans doute de les intimider. Après ces paroles officielles assez sévères, il s'inclina vers l'oreille de mon père, et lui dit tout bas : « Si je puis vous être de quelque utilité, adressez-vous à moi. »

« Je n'écris point ces notes pour faire la description des pays que j'ai parcourus, mais seulement pour retracer en quelque sorte l'itinéraire de mes voyages et le souvenir des événements qui touchent à moi et aux miens Ainsi, de même qu'en parlant de Venise je n'ai nullement fait mention des magnifiques églises, des beaux palais et des innombrables tableaux des grands maîtres de l'école vénitienne que les étrangers viennent y admirer, ainsi je ne dirai rien, à mon passage à Naples, de tout ce que rapportent avec un juste enthousiasme tous les auteurs qui ont écrit sur cette ville et ses alentours. »

Eugène passa tristement toute cette année à Naples. Nous relevons des lettres qui ont été conservées de D. Barthélemy Zinelli à son cher élève, qu'il supportait avec beaucoup de peine de vivre éloigné d'un si bon maître. Sa vie était très-retirée dans cette capitale, où il ne voulut point faire de connaissances. Il paraît, par les lettres que nous venons de citer, qu'il s'occupait à l'étude avec assez d'ardeur, et qu'il avait choisi un confesseur parmi les Pères de *Santa Maria in Portico*, maison religieuse située auprès de celle qu'il habitait en famille avec le marquis de Sabran, ami de son père. Toute la distraction qu'il s'accordait était d'accompagner son père, son oncle et le marquis de Sabran chez le baron de Talleyrand, ancien ambassadeur de France, où ils allaient passer habituellement la soirée. Cette société de gens graves pouvait ne pas être très-amusante pour un jeune homme de seize ans, mais du moins elle mettait sa jeunesse à l'abri de bien des dangers.

Nous ne savons autre chose, sous le rapport de la piété, pendant tout le temps qu'Eugène passa à Naples, sinon qu'il rougissait si peu de se montrer chrétien, que, tout grand gar-

çon et beau jeune homme qu'il était, il ne craignait pas d'aller servir tous les jours la messe à son oncle, depuis évêque de Marseille.

« Mon séjour à Naples, reprend la relation, fut pour moi une année accablante de la plus triste monotonie. Je n'avais plus mes bons amis Zinelli, je n'avais plus une occupation obligée, de relations conformes à mes goûts et à mon inclination. Je puis dire que j'y perdis mon temps. Etait-ce ma faute? Je ne le crois pas. J'appris l'allemand pendant trois mois. J'avais fait en si peu de temps de si grands progrès dans cette langue difficile, que mon maître me donnait l'espérance de la savoir bientôt; mais il tomba malade, et il mourut, et avec lui ma science s'en fut. C'était un sous-officier au service du roi de Naples; il se contentait sans doute de peu. La misère de l'émigration empêcha mon père de me donner un autre maître; il fallut prendre patience. J'ai regretté toute ma vie qu'on n'ait pas pu seconder la facilité que j'avais alors pour apprendre les langues et les bien prononcer. J'aurais fait quelque bien de plus dans mon ministère. Quelle triste existence, pour un jeune homme de seize ans, de n'avoir rien à faire, de ne savoir à quoi s'occuper, de ne connaître personne, de ne pouvoir rien voir, si ce n'est l'église, où j'allais servir la messe à mon oncle! Cela s'explique par la triste position que tant d'années d'émigration nous avaient faite. Il fallait ménager l'argent que les diamants de ma mère nous avaient fourni pour vivre. De là point de maître. J'étais trop jeune pour être abandonné seul dans une ville comme Naples, et mon père et mes oncles étaient si peu curieux, qu'ils ont quitté Naples, après un an de séjour, sans avoir rien vu ni rien visité de ses environs. On allait passer la soirée chez le baron de Talleyrand, où se réunissaient quelques connaissances de cet ancien ambassadeur, et toute ma récréation, à moi qui ne faisais pas la partie de whist comme mon père, était de causer un peu ou d'entendre causer les autres. A ce sujet, je raconterai un trait qui ne fera pas honneur à mon humilité. Un soir, j'avais longuement devisé avec un marquis dont la famille prétend remonter jusqu'à saint Jan-

vier. Ce seigneur, sans doute par l'intérêt qu'inspire la jeunesse quand elle parle raison, paraissait enchanté de ma conversation. Il s'en exprima du moins dans ce sens à mon père, qui lui répondit : « Vous ne vous doutez pas combien est « jeune mon fils, dont vous paraissez si content : il n'a en« core que seize ans. » Le marquis Aoleta était trop poli pour ne pas répondre par un compliment. Mais il me souvient, je le dis à ma honte, que je fus très-contrarié de la confidence que le petit orgueil paternel venait d'inspirer à mon père, et j'osai, le soir, m'en plaindre à lui, en lui disant qu'on ne me regarderait plus désormais que comme un enfant dont on dédaigne les propos.

« Il n'est pas surprenant qu'on se méprît sur mon âge; quoique très-jeune, j'avais déjà la taille et la tournure d'un homme de vingt ans, et l'habitude de ne vivre qu'avec des hommes sensés m'avait donné un certain aplomb et une rectitude de jugement un peu précoce. Je le prouvai dans cette même maison un soir, où je me crus obligé de relever des propos très-peu convenables et une mauvaise plaisanterie d'un chanoine de Paris qui se moquait de ce que le Pape faisait faire des *triduo* de prières à Rome pour se défendre de l'invasion des Français, au lieu de s'occuper à lever de bonnes troupes. J'étais le plus jeune de l'assemblée, et, à ne consulter que les usages du monde, j'aurais dû me taire et me contenter de désapprouver en silence la sotte réflexion du chanoine; mais voyant que, loin de relever ce propos, que je trouvais indigne, plusieurs de ceux qui l'entendirent souriaient et semblaient y consentir, je ne pus me maîtriser, et, sans écouter le respect humain, j'élevai la voix pour blâmer des réflexions aussi déplacées. Il faut que ma réponse ait été convenable, car le lendemain, M. le comte de Chastellux, chevalier d'honneur de Madame Victoire de France qui était présent, rapporta le fait à Mesdames de France, à Caserta, en faisant l'éloge du jeune de Mazenod, qui avait mieux parlé que le vieux chanoine et l'avait poliment mis à la raison. Qui aurait dit, à cette époque, qu'une des filles de ce respectable seigneur deviendrait la belle-mère de ma propre nièce ! Je

voyais aussi dans cette société le comte Roger de Damas, général au service du roi de Naples. C'est son fils que ma nièce a épousé. Il me souvient que je l'embrassai quand il partit pour se mettre à la tête de sa division ; mais ni lui ni moi ne pensions qu'un jour viendrait où notre sang se confondrait dans une alliance qui ferait de ma nièce l'épouse de son fils unique et de ses petits-enfants mes petits-neveux. Le comte épousa plus tard M[lle] Pauline de Chastellux, dont le fils Charles de Damas a épousé ma nièce Césarie de Boisgelin. Voilà ce qu'il serait amusant de lire dans les décrets de Dieu, s'il lui plaisait de nous révéler l'avenir. Cet avenir n'était pas très-riant à cette époque. Si le comte Roger de Damas partait pour l'armée, c'est que les Français approchaient, et ils ne tardèrent pas, en effet, de tout envahir, et les Etats du Pape, au secours duquel on allait, et le royaume de Naples, qu'il fallut bientôt abandonner aux approches de leurs armes triomphantes.

« Avant de raconter cette catastrophe, je dirai un mot de mon voyage au Vésuve et du grand événement qui eut lieu cette même année, 1798. Je veux parler de la trop célèbre bataille d'Aboukir (3 août 1798), où la marine française éprouva un échec dont elle ne s'est plus relevée. Quand la nouvelle parvint à Naples, mon oncle le chevalier, mort avec le grade de contre-amiral, qui était un excellent officier de marine, ne voulut pas la croire. Il soutenait, d'après la connaissance qu'il avait du métier, qu'il était impossible qu'un amiral se fût embossé de manière à laisser un passage entre la terre et ses vaisseaux. Je ne sais quelle autre raison il donnait encore pour prouver la fausseté du récit qu'on faisait pourtant de toutes parts. La légation anglaise triomphait; c'était alors le chevalier Hamilton qui était ministre, et sa femme, dont il est inutile que je fasse l'histoire, poussait le fanatisme jusqu'à l'extravagance. Elle orna sa tête d'une ancre d'or placée contre un ruban qui portait les noms de tous les capitaines des vaisseaux de l'escadre victorieuse ; sa robe était bordée d'un autre ruban où étaient gravés les noms des vaisseaux : tout son costume était aux couleurs de la nation. Elle exigea que toutes les dames françaises appartenant aux familles émigrées

de Toulon, qui recevaient des secours de l'Angleterre, portassent aussi sur leurs vêtements des signes de la victoire remportée. On donna des fêtes à l'hôtel du ministre. Je ne sais si les Napolitains partageaient sincèrement cette grande joie : quant à nous, qui n'avions aucune accointance avec la légation anglaise, je le dirai franchement, nous étions plus humiliés que contents. Un peu plus tard, la vue de ce fameux amiral Nelson, qui vint à Naples pour recevoir les ovations de ses nationaux, ne nous émut pas davantage. Nous le vîmes de plus près à Palerme, chez l'ambassadeur de Russie, où il venait, à la suite de lady Hamilton, jouer au quarante-et-un de belles guinées, qu'il perdait froidement, et nous pûmes juger que s'il était un grand marin, ce que personne ne pouvait lui disputer, il n'était ni beau ni fort aimable. Sa tournure était des plus communes.

« Que dirai-je de Naples qu'on ne lise dans tous les Voyages imprimés? Inutile de rappeler et la beauté de son site, et la grandeur de la ville, et le nombre des habitants, et les mœurs et le caractère de ce peuple très-connu. Je ne prétends pas faire une histoire ni composer un nouveau Voyage. Je trace simplement, pour l'amusement de mes amis, qui m'ont témoigné le désir de connaître les aventures de mon exil, quelques traits qui me sont personnels et qui ne présentent d'autre intérêt que celui que veut bien y attacher l'amitié qu'ils me portent. Ils auront pris pitié de cette année de ma jeunesse passée si tristement à Naples. Grâce à l'humeur sédentaire de mes parents et à la trop grande sollicitude qu'ils avaient pour ma santé, je serais parti de Naples comme eux, sans avoir rien vu ni dans la ville, ni dans les environs, si un émigré de notre connaissance, M. le chevalier de Galembert, avec lequel je me suis lié d'une amitié d'estime et de reconnaissance, n'eût obtenu de mon père que je lui servisse de compagnon pour quelques excursions qu'il se proposait de faire aux alentours. Mais quand il annonça que nous commencerions par visiter le Vésuve, on faillit retirer la permission, tant on s'imaginait qu'il y avait de danger dans ce voyage, qui rappela sans doute le sort d'Empé-

docle à mes chers parents. Je fus pourtant confié au chevalier; mais mon oncle l'abbé ne put se rassurer qu'en allant dire pour moi la messe, que je ne pus lui servir ce jour-là, devant partir de trop grand matin.

« Le jour fixé, M. de Galembert vint me prendre, et nous nous acheminâmes vers le Vésuve, qui n'était nullement menaçant. Nous allâmes en *ralesse*, petite voiture du pays, jusqu'à Résina, où nous prîmes ce qu'on appelle un *cicerone*, nom très-improprement appliqué à ces guides bavards qu'on prétend assimiler au grand orateur de Rome, parallèle injurieux qui tendrait à prouver que ce prince de la belle éloquence parle plus qu'il ne faut et n'est que le patron des babillards. Nous nous mîmes aussitôt en route, et, dirigés par notre guide, nous grimpâmes avec courage jusqu'au sommet de la montagne; mais qu'il en coûte pour arriver là! Il faut d'abord franchir un long espace tout hérissé de laves inégales et pointues, sur lesquelles on ne peut marcher que d'un pas bien incertain. Quand on a dépassé ces ondes poignantes, on se trouve au pied d'un cône très à pic, qu'il faut en quelque sorte prendre d'assaut en faisant un pas en avant et deux en arrière, tant est glissante cette cendre dont il est revêtu du haut en bas. Quelle que fût notre ardeur, il nous fallut céder à la fatigue, et à moitié du cône, ruisselants de sueur et exténués, nous nous couchâmes sur la cendre pour prendre un peu de repos. Nous étions dévorés par la soif, et bien nous prit d'avoir, en partant de Naples, consenti à l'attention de mon oncle, qui nous avait forcés de mettre des oranges dans nos poches. Jamais fruit ne parut plus délicieux; en rafraîchissant notre palais, il nous redonna la faculté de parler et la force de continuer notre pénible ascension. Rien ne me parut drôle en ce moment comme la moralité que voulut en retirer mon compagnon de voyage. Tout en mordant sur son orange, il me disait sérieusement combien il était avantageux de savoir supporter la faim et la soif. J'en convins, tout en remerciant Dieu et mon bon oncle de m'avoir fourni le moyen d'écouter et de comprendre la leçon, qui n'aurait certainement pas été goûtée dans l'état où nous étions avant d'avoir recouvré nos

facultés par la saveur de nos fruits. Cependant, il fallait continuer notre voyage. Cette halte nous en donna la force. Avec quelques efforts, nous parvînmes enfin au sommet de la montagne, c'est-à-dire au grand cratère qui la couronne entièrement. Cette énorme cavité, qui peut avoir à vue d'œil un mille de circonférence, est d'une profondeur incalculable. Je ne m'explique pas comment s'y sont pris ceux qui prétendent y être descendus. Je présume, s'ils disent vrai, qu'ils n'auront pas pénétré trop avant dans ce gouffre, d'où il sort constamment de la fumée, en petite quantité sans doute, mais assez néanmoins pour que du bas de la montagne, de la mer et de tous les environs, on la voie s'élever au-dessus du cratère comme l'indice des feux souterrains qui l'alimentent. Ce fut à l'éruption du mois de juin 1794 que la sommité du cône de la montagne fit place à cet énorme gouffre. Nous avons visité en montant la partie de la montagne d'où sortit la lave de cette éruption. C'est sur le flanc qu'elle se fit jour, par un orifice beaucoup moins grand que le cratère principal qui se trouve au sommet du Vésuve. La terre que nous foulions sur le bord de ce nouveau gouffre était chaude; mais nous ne vîmes point sortir de fumée du trou, dont notre œil ne pouvait mesurer la profondeur. Je voulus y jeter une pierre, mais, en l'arrachant du sol, je fus ébloui de la beauté de cette espèce de minerai qui me représentait un chou-fleur composé de lave, de soufre, de cristal et de chaux. Je le gardai précieusement, d'autant plus que le frère ermite que nous visitâmes peu après m'avoua qu'il n'avait jamais rien vu de si beau, et m'offrit la collection entière de ses pierres si je voulais le lui céder. Je n'en voulus rien faire; mais cette pierre curieuse a été perdue dans quelqu'un de nos déménagements.

« La descente du cône fut plus rapide que la montée, nous fîmes dans moins d'un quart d'heure ce qui nous avait coûté plus d'une heure de cruelle fatigue. Il n'aurait pas fallu pourtant s'y prendre comme je le fis, pour arriver plus tôt. Il eût suffi en descendant, d'après le conseil de notre guide, de se glisser sur ses talons en tâchant de garder l'équilibre. Pour éviter de heurter mon compagnon de voyage qui glissait de-

vant moi, je voulus faire un détour en marchant, mais entraîné par la pente, je ne pus plus me retenir; j'eus assez de présence d'esprit pour comprendre que j'allais me précipiter sur la lave que l'on rencontre aussitôt que la cendre finit, et, sans hésiter davantage, je me laissai tomber sur la cendre, au grand effroi de mon compagnon, mais sans me faire le moindre mal. Pour nous reposer, notre guide nous conduisit par un petit vallon entre la Somma et le Vésuve, vers l'habitation de l'ermite, qui s'attend à la visite des voyageurs, auxquels il offre du vin que ceux qui en boivent trouvent bon; on reconnaît l'hospitalité que l'on reçoit par une rémunération que l'ermite n'exigerait pas, mais qu'il reçoit avec reconnaissance. Nous fûmes bientôt de retour à Naples, où mes parents me virent revenir très-volontiers.

« Cette course ayant bien réussi, nous en entreprîmes bientôt une autre. Cette fois, nous dirigeâmes nos pas vers Pouzzoles. Nous partîmes à pied de grand matin, et arrivâmes à Pouzzoles d'assez bonne heure sans être trop fatigués. M. de Galembert était un fort marcheur, et moi j'étais assez jeune pour lui tenir pied. Nous visitâmes la cathédrale, qui renferme des antiquités remarquables, telles que des piédestaux bien conservés. Nous visitâmes aussi le souterrain où saint Janvier fut exposé aux bêtes sans en être dévoré. De là, nous passâmes au fameux temple de Sérapis, dont les auteurs font la description, et nous retournâmes à Naples par la Solfatara. C'est un volcan éteint que les voyageurs n'oublient pas de visiter. Le lieu est désert et inhabité. On trouve, sur la plaine située au haut de cette montagne peu élevée, les restes d'une fabrique de soufre, qui sert de phare au voyageur désireux de descendre dans le puits pratiqué pour extraire ce soufre; mais, quelque curiosité qui le pousse, il ne va pas loin dans ce souterrain. A peine en a-t-il descendu quelques marches, qu'il est obligé de remonter au plus vite pour n'être pas asphyxié. J'en fis l'expérience inévitable, et comme, malgré les cris du cicerone, je voulus descendre quelques marches de plus qu'il ne m'en avait permis, je faillis y rester. Une sueur excessive me baigna à l'instant, et, sur le point de me trouver mal, je

remontai avec peine pour prendre l'air et me faire gronder par l'inexorable conducteur. On dirait que la montagne est creuse. Le cicerone ne manque pas de jeter avec ses deux mains une grosse pierre sur le sol, qui retentit à l'instant avec un sombre bruit. On vous montre un trou d'où il sort comme le bruit de la forge d'un maréchal : en plaçant une pierre devant ce trou, elle est repoussée par le vent qui en sort avec violence. Nous revînmes à Naples en longeant le lac d'Agnano et fûmes rendus chez nous bien avant la nuit.

« Ce n'était que par occasion, pour ainsi dire, que je pouvais visiter les environs de Naples, mon père et mes oncles étant très-résolus de ne pas bouger de place. Je profitai donc de l'offre obligeante de me joindre à une bande de compatriotes qui allaient visiter Portici, Herculanum et Pompéia. Portici est une continuation de Naples. On y arrive par un beau chemin bordé de maisons de campagne. On dirait une belle rue. A Portici se trouve un palais royal où la cour habite quelquefois. C'est là que le pape Pie IX a été reçu lors de son séjour à Naples. On y voyait, à l'époque que je décris, un Muséum qui a été depuis transporté à Naples ; il renfermait alors des objets très-curieux : c'était tout ce que l'on avait trouvé dans les fouilles de Pompéia. C'est là que je vis pour la première fois dérouler par un art admirable les feuilles calcinées du papyrus d'où ressortaient très-lisiblement les lettres, les mots et les phrases des ouvrages qui avaient été primitivement écrits sur ces feuilles.

« Sous Portici se trouve Herculanum, jadis ensevelie sous la lave du Vésuve. Je ne sais ce qu'on a fait depuis, mais alors on s'était abstenu de faire beaucoup de fouilles, soit à cause de la difficulté de briser cette lave aussi dure que la pierre, soit pour ne pas s'exposer à faire crouler toutes les maisons de Portici construites sur cette lave. Cependant on montre un théâtre souterrain où l'on conduit les étrangers avec des torches à vent. Il me souvient que je ne pris pas grand goût à cette descente souterraine. L'obscurité du lieu, qui n'était éclairé que par la torche morne et enfumée du cicerone, le bruit sourd des voitures qui passaient au-dessus, et qui sem-

blaient menacer avec la voix du tonnerre de détacher quelques morceaux de ces masses suspendues et de nous écraser, terrifiaient notre curiosité qui fut vite satisfaite, et nous sortîmes de cet antre pour aller à Pompéia, où nous devions prendre notre frugal repas que la faim avait assaisonné.

« Pompéia n'était pas alors ce qu'on la voit aujourd'hui, tant s'en faut. Il n'y avait encore de découvert sous la cendre qui l'avait engloutie qu'une très-petite partie de cette assez grande ville. Je trouve dans mes notes qu'on ne connaissait encore qu'une rue, un théâtre et une maison de campagne. La rue était bordée de maisons et de boutiques ; elle était pavée avec de larges pierres où sont tracés les sillons des roues assez profondément. J'ai reconnu plus tard la maison dans laquelle notre cicerone fit ressortir de très-jolies peintures en jetant de l'eau sur les murs. Mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce que l'on admire aujourd'hui ? Il n'entre pas dans le dessein de ces notes d'en faire la description. Assez d'ouvrages modernes peuvent satisfaire la curiosité à ce sujet : je n'ai qu'à rapporter ce que je trouve dans mon vieux manuscrit. C'est sur les débris du théâtre que nous prîmes notre réfection assez gaiement, à ce que porte l'écrit, mais nous ne nous retirâmes pas sans avoir visité la maison de campagne ; l'on y voit encore dans les caves de grandes amphores où l'on conservait le vin. On nous avait montré de ce vin pétrifié au Muséum de Portici.

« Je trouve encore dans mes notes un voyage à Caserta, maison royale bâtie par le roi Charles III, que les étrangers visitent pour y admirer le magnifique escalier par lequel on monte dans les beaux appartements de ce palais vraiment royal ; la chapelle est en rapport avec la magnificence de tout ce bel édifice. Les jardins sont immenses et bien tenus. On ne va pas à Caserta sans pousser sa course jusqu'au grand aqueduc qui conduit au château et à la ville d'abondantes eaux. Il est à trois rangs d'arcades, mais qu'est-ce que cela, aujourd'hui que nous avons si près de nous l'aqueduc de Roquefavour ?

« Caserta me rappelle un petit trait qui fait honneur à ma

jeunesse, ma discussion avec le chanoine de Paris. J'en rapporte la gloire au saint maître qui avait déposé dans mon cœur les principes religieux qui ont fait la consolation de ma vie.

« L'année de répit promise par le général Baraguey-d'Hilliers s'écoulait : les armées françaises s'avançaient vers Naples. Quels que fussent les efforts du roi pour se défendre de l'envahissement dont il était menacé, ses troupes succombèrent, et le général Championnet avançait à grands pas dans la conquête de ce beau royaume. Le danger était pressant; il fut décidé que le roi se retirerait à Palerme avec la reine et la famille royale. L'amiral Nelson devait les recevoir à son bord. Tout était préparé pour l'embarquement lorsque le peuple, en étant informé, se leva en masse pour l'empêcher. Le 21 décembre 1798, jour mémorable, l'immense population, sortant de tous les quartiers de la ville, se dirige tumultueusement vers le palais royal, en encombre la place et tous les alentours. Toutes ces bandes d'hommes courroucés portaient devant elles des bannières de saints, en criant : *Viva san Gennaro!* Le roi fut obligé de se montrer au balcon pour rassurer cette multitude qui ne voulait pas être abandonnée par son roi. J'ignore si pour l'apaiser on lui promit quelque chose. Mais ce que je ne puis pas oublier, c'est que je me trouvai au milieu de cette bagarre. Voici comment :

« Mon père, averti par la reine du départ précipité de la cour qui se sauvait devant l'armée française, dont l'entrée à Naples était inévitable, songea de son côté à la retraite. La reine, toujours pleine de bonté pour ma famille, avait assuré des places pour nous sur un des bâtiments de transport, mais mon père jugea qu'il nous convenait mieux de profiter des offres obligeantes du comte de Puységur, camarade de mon oncle, qui commandait le vaisseau amiral portugais, venu de conserve avec Nelson dans la rade de Naples. Ce bon ami nous avait proposé de nous prendre à son bord, quand nous serions forcés de fuir le redoutable ennemi. Le moment étant arrivé, il envoya ses matelots avec une charrette à bras ; c'était précisément dans la nuit donnant sur le matin du 21 décembre. Avant que les paquets fussent faits et que nos malle

fussent placées sur la charrette, le jour se fit. Je fus, comme de raison, chargé d'accompagner nos effets, et c'est alors que, sans me douter de rien, ayant à passer, pour me rendre au port, près de la place du palais et à longer le théâtre Saint-Charles et le château, je me trouvai cerné de tous côtés par les bandes qui affluaient de toutes les rues qui conduisaient au palais. Pas moyen de reculer. Il me fallut faire bonne contenance pour ne pas éprouver le sort d'autres émigrés français qui, comme moi, faisaient traîner leurs effets vers le port où ils se proposaient de les embarquer. Saisis et garrottés par le peuple, ils avaient dû abandonner leurs charrettes dans la rue et se laisser traîner dans un corps de garde qui leur servit de prison tout le jour. Plus heureux qu'eux, grâce aux matelots portugais dont j'étais accompagné et à l'affectation que je mis à ne prononcer à voix haute que le nom d'*amiral portugais*, je me sauvai de ce danger, mais arrivé au port, il fut impossible d'obtenir qu'on nous laissât approcher de la mer. Le canot de l'amiral, sur lequel devaient être déposés nos effets, n'était pas là. Le tumulte croissait à chaque instant. Je vis de loin des sabres hors du fourreau. Ce fut peut-être alors que le consul de Russie reçut un coup de poignard, et qu'un courrier du cabinet royal fut massacré. Le danger devenait plus pressant. Je tins bon à ne répondre aux injures et à l'apostrophe de jacobin qui sortaient de la bouche de ce peuple en fureur que par mon mot magique : *amiral portugais*. Je leur en imposai par là, et ils me laissèrent retourner sur mes pas jusqu'à la porte de l'Arsenal. Je vis mon salut en apercevant cette porte, quoiqu'elle fût fermée. Mais j'approchai hardiment de la sentinelle, et je la sommai de me laisser entrer pour sauver les effets que j'étais chargé de transporter sur le vaisseau amiral portugais. Ma contenance intimida ce bon soldat, que je rendais responsable de la perte de ces effets, et il me laissa passer. A peine entré dans l'Arsenal, l'officier de garde accourut pour faire justice de cette violation flagrante de la consigne, mais je lui fis entendre raison avec douceur. Il voyait d'ailleurs le canot de l'amiral qui reçut mes effets ; il lui fut prouvé par là que je ne l'avais pas trompé, et il se

calma tout à fait. C'est moi qui appris à bord, quand j'y arrivai, ce qui se passait dans la ville.

« Dans le long intervalle de cette émeute, un ami de mon père se transporta chez lui pour lui faire connaître les événements. Dans son récit, sans doute exagéré, il raconta qu'au fort de la confusion, un jeune homme accompagnant une charrette chargée d'effets avait été assassiné. Ce fut un terrible moment pour mon père et mes oncles; ils ne mirent pas en doute que ce jeune homme ne fût autre que moi. Heureusement j'arrivai sur ces entrefaites, rentrant par l'Arsenal, de retour de ma dangereuse mission. Ma présence calma les inquiétudes de mes bons parents, et mon oncle l'abbé me fit observer que j'étais à temps pour entendre la Messe dans l'église voisine, où j'allai sur-le-champ, soit pour satisfaire au précepte du jour, soit pour remercier Dieu de m'avoir préservé de tous les dangers que je venais de courir. C'était la fête de saint Thomas, apôtre, 21 décembre 1798. C'est ce même jour que, treize ans plus tard, j'ai eu l'insigne bonheur d'être élevé au sacerdoce à Amiens.

« L'émeute s'était calmée, et une sorte de stupeur avait succédé à cette grande effervescence du matin; le reste de la journée se passa dans une grande inquiétude. Le soir, sur les huit heures, nous apprîmes que la cour s'était embarquée. M. de Puységur nous fit dire qu'il viendrait nous prendre dans la nuit, ce qu'il fit, en bon camarade de mon oncle. Nous trouvâmes au môle le canot, sur lequel nous montâmes pour nous rendre à bord du vaisseau amiral portugais que M. de Puységur commandait. Il nous céda sa chambre, et le marquis de Nizza nous traita, ainsi que la nombreuse compagnie qui s'était réfugiée sur son bord, avec la magnificence d'un vrai grand seigneur.

« Le roi, la reine et la famille royale s'étaient embarqués sur le vaisseau amiral anglais commandé par Nelson. Ils partirent avant nous pour se rendre à Palerme; mais ils furent assaillis dans la traversée par une horrible tempête. Le danger fut si grand, qu'on se vit sur le point de couper les mâts. Le prince Albert, jeune fils du roi, mourut dans cette courte

traversée. Il va sans dire que tous les vaisseaux qui marchaient de conserve avec le vaisseau amiral souffrirent énormément.

« Notre vaisseau portugais avait reçu l'ordre de ne partir de Naples que plus tard. Nous essuyâmes la tempête dans la rade ; nous perdîmes une ancre, un autre vaisseau portugais en perdit trois, un brigantin fut jeté à terre. Nous jugeâmes par là ce que devaient souffrir ceux qui se trouvaient en pleine mer.

« Notre station fut plus longue que nous ne l'avions cru. »

Dans l'intervalle des huit ou dix jours que l'amiral portugais resta encore dans la rade, Eugène descendit à terre pour terminer quelques affaires avec le propriétaire de la maison que sa famille habitait, et vendre les effets qu'on y avait laissés. Quand il fallut revenir à bord, sur l'avis que lui donna le baron de Talleyrand que le vaisseau appareillait dans la nuit, Eugène fit preuve d'intrépidité et courut les plus grands dangers pour rejoindre le navire par le vent le plus impétueux et dans une nuit obscure. Les matelots du bateau s'étaient déjà armés de leur chapelet ; la femme de chambre qu'ils ramenaient à bord s'était recouvert la tête de son tablier, pour ne pas voir le péril ; Eugène encourageait les matelots de la voix, vidait l'eau dont le bateau se remplissait. Enfin, avec les plus grands efforts, on parvint au vaisseau, qui, par ses grands mouvements, menaçait d'engloutir la barque à chaque instant. Eugène sauta sur la bande qui entoure le vaisseau ; il fut aidé par son ange, car il n'est pas concevable comment, dans un si grand roulis, il put se tenir sur le rebord. Il fallut hisser la femme avec des poulies, et bien remercier Dieu après de n'avoir pas péri dix fois. Eugène en fut quitte pour la perte de sa voix au milieu du fracas, des mouvements et des cris qu'il fallut faire pour sortir de ce danger. On voit que, dans l'occasion, il savait prendre sur lui et payer de sa personne, quoique habituellement il menât une vie fort tranquille et sédentaire.

Un jour qu'Eugène se promenait sur le tillac, un médecin anglais, frappé de sa tournure, demanda à quelqu'un de sa

connaissance quel âge avait ce jeune homme : on lui répondit qu'il n'avait que dix-huit ans. « Tant pis, dit le médecin ; il ne vivra pas longtemps : ce jeune homme est trop précoce, trop formé, au moral et au physique, pour pousser loin sa carrière. » Eugène entendit la sentence et se permit d'en appeler, en protestant au docteur qu'il se portait fort bien.

« Nous ne quittâmes Naples, reprend la relation, que le 3 janvier 1799, après avoir brûlé toutes les chaloupes canonnières qui avaient été construites pour la défense des côtes. Nous vîmes un moment sur notre bord le cardinal Braschi Onesti, neveu du pape Pie VI, et Mgr Galeffi, bien connu des prêtres français qui avaient habité Rome. Ils ne restèrent pas longtemps ; mais Mgr de Montagnac, évêque de Tarbes, vint avec nous jusqu'à Palerme, où nous arrivâmes le 6 au soir, saint jour de l'Epiphanie, par un temps calme et sans le moindre accident.

« Nous voici donc à Palerme, heureux d'avoir échappé à tant de dangers ; mais nous ne doutions pas que, dans cette belle et grande ville, une fois descendus à terre, nous ne saurions où nous loger. Qui le croirait? il n'y avait pas un seul hôtel dans cette capitale de la Sicile, et les étrangers qui y arrivaient en même temps se trouvaient littéralement à la rue. Nous fûmes assez heureux pour rencontrer un ami qui nous avait précédés et qui s'était pourvu d'un logement. Il nous céda sa chambre, où nous plaçâmes par terre nos matelas, très-satisfaits d'avoir pu mettre nos têtes à couvert.

« La reine, à peine arrivée, eut la bonté de s'enquérir de nous, sur le compte de qui elle était en peine, sachant que nos finances étaient fort basses. Elle envoya 25 onces à mon oncle, en le faisant prier de dire une messe pour elle. C'était une manière délicate de pourvoir aux premiers besoins où elle supposait que nous étions. Nous ne tardâmes pas d'aller chercher un logement dans le quartier des honnêtes tanneurs, et nous n'eûmes qu'à nous louer des attentions de ces braves gens. La colonie se formait, et nous nous retrouvâmes bientôt en pays de connaissance, tant il afflua de Français à Palerme.

« Parmi ces Français, il y en eut un, appartenant à une

famille infiniment respectable, avec lequel je me liai particulièrement : c'était le fils aîné du comte de Chastellux. César de Chastellux était mon aîné de quelques années; mais la conformité de nos principes religieux et la conduite régulière qu'il observait comme moi formèrent les liens de notre amitié, qui ne se démentit jamais. Il entra plus tard au service du roi de Naples, et ne cessa de se montrer bon chrétien, tout militaire qu'il était devenu. C'est avec lui que je fis le voyage au temple de Ségeste, dans l'intérieur des terres de la Sicile. Nous partîmes de Palerme à cheval de grand matin, et nous nous arrêtâmes pour faire reposer nos chevaux à Partenico, petite ville fort mal bâtie. Pendant qu'ils mangeaient, nous parcourûmes son territoire, qui nous parut aussi beau que la ville était laide. Nous passâmes de là à Valguarnera, affreux petit village dont je ne fais mention que pour remarquer la dépravation de ses habitants. Nous en pûmes juger à l'aspect d'une sale maison qu'on décorait du nom pompeux d'*Hôpital des Enfants trouvés*. Conçoit-on cela? un hôpital d'enfants trouvés dans un misérable village de quelques cents âmes? Oui, nous vîmes, non le tour, mais le trou où l'on déposait ces pauvres victimes du libertinage. Nous nous estimâmes heureux qu'il ne s'en trouvât point le jour de notre passage. De Valguarnera, nous arrivâmes, par des chemins impraticables, à Alcamo, ville assez considérable. C'est de là que nous devions nous diriger sur Ségeste. Nous étions recommandés à M. l'abbé Pastori, un des hommes les plus considérables du pays. Cet ecclésiastique nous accueillit très-poliment et nous donna l'hospitalité. Après un fort léger souper pour des jeunes hommes de notre âge, harassés de la fatigue d'une pénible route, nous demandâmes à aller nous coucher. Nous fûmes conduits dans une assez jolie chambre à deux lits; tout mauvais qu'ils étaient, nous ne fîmes qu'un somme jusqu'à l'aube du lendemain, qu'il nous fallait partir pour Ségeste, afin d'être de retour à l'heure du dîner. Nous entendîmes la messe avant de monter à cheval, et nous voilà voyageant à travers champs, faute de chemins tracés. Il en est ainsi, d'ailleurs, dans presque toute la Sicile. A part ce

qu'a de pénible un trajet prolongé dans des terres labourées ou ensemencées, on ne peut se lasser d'admirer la beauté de ces coteaux. Le parfum qui s'exhale des narcisses, du thym, du romarin, de l'absinthe et de toutes les plantes aromatiques que l'on foule aux pieds, la vue des lauriers-roses et de tant d'autres arbustes que l'on conserve soigneusement ailleurs dans des serres, charment la vue et l'odorat. Nous étions dans l'enchantement, mon compagnon et moi, lorsque celui-ci, faisant trêve à notre admiration, dévoré par la faim, me fit observer que l'homme ne se nourrit pas de parfums et d'aromates, et qu'il était temps de chercher à se mettre quelque chose sous la dent. Comment faire dans ce désert? Car nous ne rencontrions personne, et notre guide n'avait pas plus songé que nous à porter quelque provision. « Ami, lui dis-je « en riant, ton discours est trop prosaïque. Qu'est-il besoin de « manger quand, sur les traces de tant de héros qui nous ont « précédés, nous marchons, comme Enée, Aleste et le bon « père Anchise, à la recherche du temple révéré des Ségestins? « Qui sait? peut-être rencontrerons-nous aux approches du « temple quelque nouvel Aleste qui étanchera notre soif, « comme il le fit pour Anchise et ses compagnons, en leur « donnant de ce bon petit vin dont il est fait mention dans « l'histoire. » Mon ami pouffa de rire et prit en brave son parti, c'est-à-dire qu'il prit patience comme moi.

« Cependant le soleil, qui dardait ses brûlants rayons sur nos épaules, nous mettait vraiment aux abois; accablés par la chaleur, nous finîmes par nous endormir sur nos montures, espèces de rosssinantes qui ne voulaient plus aller qu'au pas, quand tout à coup notre guide, poussant un grand cri, nous réveilla en sursaut pour nous montrer le temple, qui apparaissait majestueux devant nous. « Le voilà! le voilà! nous « écriâmes-nous, ce temple révéré depuis trois mille ans, « objet de l'admiration de tant de générations qui se sont « succédé. Qu'il est beau, s'élevant majestueux sur tant de « ruines qui l'entourent! Quelles belles proportions! quelle « élégante construction! » Nous ne fîmes qu'un bond pour aller le contempler de plus près. J'ai le regret de n'avoir pas

su en mesurer la grandeur : nous n'avions point d'instrument pour cela. Il sera facile de le savoir en consultant les livres des archéologues qui en donnent les dimensions. Tout ce que je puis dire, c'est que nous comptâmes trente-six colonnes d'une grande hauteur et placées à une assez grande distance les unes des autres, parfaitement conservées, aucune n'ayant perdu son aplomb. La voûte, si elle a existé, s'est écroulée ; il n'en reste pas trace, ce qui pourrait faire croire que le temple n'a pas été achevé, d'autant plus qu'on ne distingue pas la place de l'autel et qu'on n'a jamais su à quel dieu il était dédié. Les marches sont trop élevées pour ne pas supposer qu'il en manque une entre deux. Le fronton est soutenu par quatre colonnes qui sont répétées sur le derrière du temple. Le temps, qui a respecté ces belles colonnes, a voulu pourtant laisser sur elles la trace de ses mains de fer ; elles sont toutes percées à deux pouces de profondeur comme si elles avaient été dévorées par d'innombrables insectes ; cela forme une couche d'aspérités qui permettent à des profanes, comme j'avoue l'avoir été, d'en casser quelques parcelles pour conserver le souvenir de ce pénible pèlerinage.

« Un temple d'une si grande dimension suppose qu'il se trouvait non loin de là une population nombreuse. Nous ne tardâmes pas de découvrir l'emplacement de la ville, assez considérable en effet, qui s'appelait *Ségeste*. Il paraît qu'elle embrassait dans son enceinte deux collines peu distantes de celle où le temple est élevé. Que ne trouverait-on pas sous ces ruines, si on se donnait la peine de les fouiller ! A chaque pas on voit des tronçons de colonnes, des chapiteaux et des morceaux de marbre. C'est surtout sur l'ancien amphithéâtre que l'on rencontre des traces de l'antique splendeur de cette ville disparue de la terre. Je ne saurais dire l'impression que fit sur nous le rapprochement de la vue de ces ruines, qui attestaient l'existence d'une grande ville et de ses nombreux habitants, du silence et de la solitude de ces lieux devenus déserts, où nous n'apercevions d'êtres vivants que quelques vaches qui paissaient dans les environs et un berger que la Providence sembla nous envoyer pour nous empêcher de

mourir de faim : les étreintes de la soif se faisaient peut-être plus vivement sentir encore. Pour dire vrai, nous n'en pouvions plus; mon aimable compagnon, qui, à cette époque, était doué d'un grand appétit, était exténué, dans toute la force du terme. Nous appelâmes à nous ce bon berger, qui, sur nos instances, se dépêcha de traire une vache dans un énorme vase que nous remplîmes de pain, ce qui nous procura le repas le plus délicieux que nous ayons jamais fait, tant il venait à propos satisfaire à notre extrême besoin.

« Il fallait, malgré notre enthousiasme pour la beauté de ces lieux, songer à notre retour, si nous voulions arriver à Alcamo à temps pour dîner chez notre hôte. Nous nous flattions que cet honnête abbé aurait pris ses précautions pour nous donner un repas qui nous dédommageât du mauvais souper de la veille. Hélas! nous comptions, on peut dire, sans l'hôte. Notre dîner consista dans un plat de macaroni et un morceau de viande bouillie qu'il nous fut impossible de mâcher, tant elle était racornie et de mauvaise qualité. Je regardais mon ami César avec des yeux de compassion, comprenant le tourment qu'il devait éprouver, quand arrive sur la table un énorme poulet. César s'en empare aussitôt pour le couper, dans l'espoir de trouver là de quoi assouvir sa faim. Mais, cruelle déception! avec toute son adresse et, il faut le dire, sa bonne volonté, il ne pouvait parvenir à détacher un seul membre de cette étrange volaille. Il réussit enfin à grand'peine; mais ce qui avait tant résisté au tranchant d'un couteau bien effilé, pouvait-on se flatter de le voir céder à la pression de nos bonnes dents de vingt ans? Hélas! non! et c'est en vain que nous mîmes nos mâchoires à l'épreuve. Elles auraient, je crois, brisé du fer, mais il leur fut impossible de triturer ce vieux coq, qui nous avait sans doute salués de son chant lorsque nous entrâmes dans la maison. « Pauvre César!
« me disais-je, que vas-tu devenir? Nous mourrons ensemble
« d'inanition : ainsi finira notre histoire. » Mais non... voilà qu'on nous présente une recuite et du miel pour l'assaisonner : *Butyrum et mel comedet*, nous dit notre hôte pour s'excuser de n'avoir pas de sucre à nous offrir. Nous n'y regar-

dions pas de si près, et ce fut là notre plat de résistance, celui qui nous sauva de la mort.

« Dirai-je un mot de la ville d'Alcamo, dont notre hôte, l'abbé Pastori, était gouverneur? Elle est assez bien située, mais mal bâtie. Sa population s'élève à 13,000 âmes. On y voit plusieurs églises et quelques couvents de moines et de religieuses. On admire, dans l'église des Récollets, un superbe tableau de Raphaël : c'est une Vierge assise, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux; saint Joseph est à sa gauche, et, par un anachronisme assez commun chez les peintres, saint François a été placé à droite de la sainte Vierge. Au devant du tableau sont peints des hommes et des femmes. Dommage qu'une si belle peinture soit placée dans une église si reculée !

« Notre hôte voulut nous conduire chez les Capucins, auxquels il accorde sans doute sa protection, car il nous parut fort à son aise avec eux. Comme nous ne trouvions pas le même charme à être entassés avec huit ou dix de ces bons Pères dans une étroite cellule, nous abrégeâmes la visite, et après une courte promenade nous rentrâmes au logis, pour nous préparer au départ, qui eut lieu le lendemain de très-bonne heure. Nous reprîmes la route que nous avions suivie en venant par Partenico et Montréal, d'où nous descendîmes à Palerme, pour nous reposer, dans la maison de mon ami, des fatigues du voyage, et nous y refaire, par un bon dîner, des jeûnes et des privations des jours précédents.

« J'ai parlé de la colonie française qui s'était formée à Palerme à l'arrivée du roi de Naples et de la cour. A part les deux familles de Chastellux et de Talleyrand, avec lesquelles j'avais des rapports très-fréquents, je cultivais peu les autres. La Providence, qui a toujours veillé sur moi depuis ma plus tendre enfance, m'ouvrit les portes d'une famille sicilienne, où je fus admis dès le début comme l'enfant de la maison. C'est la famille du duc de Cannizaro. Sa femme, princesse de Larderia, était une sainte. Ils me prirent l'un et l'autre en grande affection, et il paraît qu'ils s'estimèrent heureux de donner à leurs deux fils, qui étaient à peu près de

mon âge, quoique un peu plus jeunes, un compagnon qui pût devenir leur ami et qui leur donnât l'exemple d'une bonne conduite, chose si rare, sorte de phénomène dans un pays comme le leur. A partir de cette époque jusqu'à mon retour en France, je fis partie de la famille : mon couvert était toujours mis à sa table ; je la suivais à la campagne dans la belle saison, et tout était à mon service dans la maison comme au service des propres enfants, qui se considéraient comme mes frères. Je l'étais devenu, en effet, par l'affection, et leur mère, qui disait qu'un troisième fils lui était arrivé, m'avait inspiré un tel attachement par ses bontés, que ses enfants ne l'aimaient certainement pas plus que moi. Je le prouvai bien à sa mort, où tout le monde put juger que ma douleur fut incomparablement plus sensible et plus profonde que celle de ses fils. La princesse, que j'appelais à si juste titre ma mère, nous fut enlevée subitement : le coup fut cruel et la blessure profonde ; je m'en ressentis longtemps ; j'en fus même malade. On m'a dit qu'à la vue de son cadavre je me prosternai au pied de son lit en poussant à plusieurs reprises ce cri lamentable : « J'ai perdu ma mère ! « j'ai perdu ma mère ! » Les liens de la plus étroite amitié se resserrèrent encore entre le père et les enfants à l'occasion de cet événement affreux. Nous devînmes en quelque sorte inséparables jusqu'au jour où il me fallut quitter la Sicile pour rentrer en France.

« Parmi les connaissances que j'avais faites, je devrais placer en première ligne la famille de Vintimille, si déjà depuis longtemps nos familles n'avaient été très-liées avec la branche de France, qui s'allia à celle de Sicile par le mariage de la fille du comte de Vintimille, chevalier d'honneur de la comtesse d'Artois, avec le prince de Vintimille. J'étais chez le prince comme chez moi, et je n'aurai pas à me reprocher d'avoir oublié les bontés que n'ont cessé d'avoir pour moi soit le prince, soit la princesse, soit la comtesse de Vintimille, mère de la princesse, soit la comtesse de Vérac, son autre fille, qui était venue se réunir à sa famille, dans le beau château que le prince avait fait bâtir aux environs de Palerme,

sur le coteau de l'Arenella. Le Père Monti a chanté ce coteau en très-beaux vers italiens, admirablement traduits par mon Père.

« Je dus à cette intime liaison avec les Vintimille l'honneur et l'agrément d'avoir passé dans une sorte de familiarité respectueuse de ma part, avec le malheureux duc de Berry, à peu près toutes les soirées de son séjour à Palerme. Le prince, pour se délasser de l'étiquette de la journée, venait tous les soirs prendre le thé chez la princesse de Vintimille, accompagné du chevalier de Sourdis, son aide de camp. J'étais seul admis dans cette société de choix avec le prince de Vintimille et la comtesse, sa belle-mère : Madame de Vérac n'était pas encore arrivée à Palerme. Nous allions quelquefois en ce petit comité faire une promenade dans les environs de la ville. Le samedi, le duc me donnait en riant rendez-vous pour sa *revue* du lendemain. C'était la réception officielle qu'il accordait le dimanche à toute la colonie française. Il était venu à Palerme pour demander la main d'une des princesses, filles du roi de Naples. Le prince était bon à entendre quand il parlait de son entrevue avec celle qu'on lui destinait. La reine, enchantée de cette alliance, les fit mettre à genoux devant elle se tenant la main, et elle les bénit dans cette attitude, leur souhaitant toute sorte de bonheur. Le roi, de son côté, s'emparait de tous les dessins que renfermait l'album du prince. On eût dit que tout allait être en commun dans ces deux branches de la famille de Bourbon. Mais un vieux diplomate, qui sans doute n'avait pas été consulté dans tous ces préparatifs de noces, le général Acton, fit aisément entendre au roi que ce serait folie d'adopter ainsi un prince malheureux, dont la famille ne remonterait jamais sur le trône de France, qui deviendrait dès lors une lourde charge pour l'Etat, lequel devrait nécessairement lui fournir un apanage ; qu'il convenait donc de ne pas s'avancer davantage, de rompre même sans bruit, et pour cela on fit entendre au prince qu'il ferait bien d'aller faire un voyage à Rome. C'est ce qu'il fit et tout fut dit. La princesse sicilienne épousa plus tard le roi de Sardaigne, et le duc de Berry, après la Restauration, épousa, de

son côté, la petite-fille de ce même roi qui, sur les observations de son ministre, ne l'avait pas voulu pour gendre, je veux dire la fille du roi François, successeur de Ferdinand, son père.

« Je ne le dis pas pour me vanter, mais pour l'édification de ceux des miens qui liront ce récit : lorsqu'en 1817 j'allai à Paris pour rappeler à la Grande Aumônerie les droits de mon oncle, je m'abstins à dessein de me présenter aux Tuileries, à ce duc de Berry, si puissant alors, par la crainte très-fondée que le souvenir des bontés j'oserais dire amicales dont il m'avait comblé à Palerme ne le portât à exiger de moi que je m'attachasse à la cour. Je me privai même du plaisir de le voir. C'est que je voulais être et demeurer le prêtre du pauvre et de l'enfance, et non l'aumônier d'un grand prince et un évêque de cour.

« Je crains que ce que je pourrais dire encore, d'après les notes qui me restent sur mon séjour en Sicile, ne présente plus d'intérêt après le récit que je viens de faire de mes rapports avec l'héritier présomptif du trône de France, avec ce malheureux duc de Berry, tombé sous le fer parricide des conjurés, qui espéraient en l'assassinant, en plongeant le poignard dans son cœur, étouffer avec lui toute sa race.

« Qu'est-ce, en effet, que de raconter qu'un beau matin, le 7 juillet, allant à l'Arenella pour passer la journée au château du prince de Vintimille, je rencontrai ce prince dirigeant ses pas vers la mer où son bateau l'attendait. Il me pressa de l'accompagner pour faire ensemble une partie de natation. Arrivé en pleine mer, il se jeta à l'eau avant moi. Je m'y jetai après lui, mais soit que le pied me glissât, soit par quelque autre maladresse, je tombai à plat au lieu de fendre l'eau comme on doit faire. Le fait est que je me démis l'épaule sans m'en douter. Je sentais bien une douleur très-vive qui m'empêchait de me servir de mon bras pour nager, mais je l'attribuai à une crampe violente. Je ne fus détrompé qu'en arrivant à la grotte vers laquelle nous nous dirigions, et en sortant de l'eau, ce fut le prince qui s'écria : Vous vous êtes démis l'épaule. Je souris, il m'en souvient, de l'aventure, en

jetant les yeux sur ce membre disloqué. L'effort que j'avais dû faire avait sans doute aggravé la luxation : mon bras était tout à fait tourné. Il fallut prendre de grandes précautions pour me vêtir. On dut se contenter de couvrir la partie lésée, et le bateau du prince me conduisit jusqu'à la porte de la ville, appelée de la Marine, où je montai en voiture, pour me rendre non pas chez moi, mon père et mes oncles eussent été trop effrayés de me voir dans cet état, mais dans ma maison d'adoption, chez les Cannizaro où tous les secours me furent prodigués sur-le-champ. Je n'envoyai avertir mes parents qu'après la douloureuse et longue opération que je fus obligé de subir pour que les hommes de l'art remissent le membre luxé à sa place. Le premier chirurgien de la ville avait été appelé. Après un travail de près de demi-heure, qui le faisait suer à grosses gouttes, et dont je sentais tellement la pression que j'aurais crié de douleur si j'avais été plus douillet, l'habile chirurgien avait amené l'os déboîté jusqu'à l'orifice de la cavité où il fallait le faire rentrer, mais il avoua qu'il n'avait pas assez de force pour achever seul cette opération. On envoya chercher tout de suite un jeune apprenti de l'hôpital voisin. On l'avait bien choisi, c'était un colosse : d'un seul coup de sa forte main, il fit emboîter l'os dans sa cavité et je ne sentis plus de douleur. On me soigna, et je portai mon bras en écharpe assez longtemps, ce qui n'empêcha pas que je m'en sois ressenti pendant plus de trente ans, dès que mon bras se fatiguait un peu.

« Je ne dois pas omettre, en terminant le récit de ma mésaventure, ce que je trouve dans mes notes exprimé avec un profond sentiment de reconnaissance et de la plus vive sensibilité. C'est l'effet que produisit sur celle que j'appelais avec tant de raison ma seconde mère, la vue du piteux état dans lequel on m'amena chez elle. Son excellent cœur en fut consterné. C'est elle qui à l'instant envoya chercher ce fameux chirurgien, et me fit donner tous les soins qu'exigeait ma position. Toute la famille partagea son inquiétude. et pendant la convalescence qui suivit mon accident, l'appartement que j'occupais ne désemplit pas de la société choisie que mes rap-

ports avec les Cannizaro m'avaient fait connaître. Je ne nommerai que le prince et la princesse de Granmonte, beau-frère et sœur de la duchesse de Cannizaro, le prince et la princesse de Butera, leurs cousins, la duchesse S. Michele, son frère, le prince de Cimina et la princesse de ce nom, devenue dans son veuvage l'épouse du roi Ferdinand, le prince de Paterno, aussi riche seigneur que le prince de Butera, mais plus rangé que lui. Il réunissait une société d'élite chez lui tous les samedis soir, pour lui donner à souper à minuit en aliments gras. La princesse Malvagna, digne amie de la duchesse de Cannizaro par la conformité de leurs vertus et par leur conduite exemplaire, qui faisait un si grand contraste avec les mœurs si peu régulières du reste des femmes de ce pays.

« Il y aurait trop à dire sur les mœurs dépravées de la haute société de Palerme : je n'en parlerai pas. Je veux seulement constater l'infinie bonté de Dieu, qui par sa puissante grâce me préserva constamment au milieu de bien grands dangers en m'inspirant non-seulement de l'éloignement, mais une sorte d'horreur pour tout genre de dissipation qui entraîne dans des écarts que je déplorais avec dégoût dans les autres : je poussais, grâces à Dieu, la délicatesse dans cette matière jusqu'à l'excès.

« A quoi bon m'appesantir sur les mœurs de ce pays? Je préfère parler des fêtes qui se succèdent et auxquelles tout le monde prend part. Je commence par celles qui ont lieu chaque année à l'occasion de sainte Rosalie, patronne de Palerme. La solennité se célèbre le 15 juillet, jour de l'invention du corps de la sainte dans les environs de la ville. Cette solennité est précédée de divertissements qui s'ouvrent le 11 de ce mois privilégié. Pour honorer la sainte, on lui prépare une sorte d'arc de triomphe ambulant. C'est un énorme char de la hauteur des maisons les plus élevées, sur lequel est la statue de la sainte. Dans un premier étage de cette énorme machine, fort au-dessous de la statue, qui plane sur tout, sont placés des musiciens qui s'évertuent à jouer de leurs bruyants instruments pendant tout le trajet du char. Je les vis passer du balcon d'un premier étage fort élevé du palais du prince

Granmonte, et je remarquai qu'ils marchaient à la hauteur de cet étage. Le char est traîné par douze paires de bœufs bien ornés et en quelque sorte vêtus. Deux heures avant la nuit, le char se met en marche, partant de la porte *Felice*, qui est à l'extrémité de la longue rue du Cassero, du côté de la mer; il longe toute cette rue, magnifiquement parée par de belles tentures suspendues aux fenêtres des maisons et des palais qui ornent cette voie, et arrive à la nuit à la porte *Neuve*, située à l'autre extrémité du Cassero. La foule encombre la rue et ne s'entr'ouvre que pour le passage du char. Aux approches de la nuit, la ville s'illumine, et pour que les promeneurs qui veulent jouir de cette belle illumination, ce qui veut dire la population tout entière, ne soient pas troublés, il est défendu aux voitures de rouler dans la rue où le char a passé. A deux heures de nuit, c'est-à-dire deux heures après le coucher du soleil, on tire un grand feu d'artifice sur la Marine, en face du palais du prince de Butera. Le roi était invité à le voir de là, et il s'y rendit avec toute la cour. J'y fus aussi. Il va sans dire que dans ces sortes de réunions, *i rinfreschi*, les glaces et les biscuits y sont offerts avec profusion. Après le feu d'artifice, le roi se mit à jouer au pharaon, et les danses s'organisèrent dans les beaux salons de ce palais. J'étais loin de prendre part à ces divertissements. Au contraire, chose singulière ! quand je me trouve au milieu de cette dissipation, du bruit des instruments et de cette joie toute mondaine, mon cœur se resserre, la tristesse s'empare de moi, et je choisis un lieu écarté ou séparé de tout ce monde qui me paraît fou; je me livre à des pensées sérieuses, mélancoliques même, au point d'être tenté de pleurer. J'ai été surpris plusieurs fois dans cette disposition par des personnes de ma connaissance, qui voulaient m'en faire sortir, ne pouvant se l'expliquer. C'est que je n'étais pas dans mon élément. Je me trouvais comme forcément dans le monde. Il n'avait point d'attrait pour moi. Je condamnais cette dissipation dont j'étais le témoin; elle répugnait à tous les sentiments de mon âme, qui aspirait à une tout autre joie. Plus la dissipation des autres était grande, plus le contraste était violent et dominait toutes mes

affections. Voilà comment je m'explique à moi-même cet étrange phénomène.

« La nuit du 11 se passe ainsi. Le lendemain a lieu la course aux chevaux dans cette même rue du Cassero, si bien alignée et par là très-propre à ce genre de course. Le prince de Vintimille a son palais sur cette rue. Il jouit du privilége de posséder le roi ce jour-là et le suivant. Sa Majesté se plaît beaucoup à voir ces courses de chevaux; elles ont cela de particulier à Palerme, que les chevaux courent sans cavaliers : ils sont stimulés par des boules hérissées de pointes et qu'on leur attache sur le dos et qui les éperonnent tout le temps qu'ils courent. A leur passage, ces animaux sont excités du geste et de la voix par l'immense population qui s'est rendue dans le Cassero pour les voir. Les courses étant finies, le roi se mit à jouer comme la veille, en attendant que le char tout illuminé reprît la route qu'il avait suivie le jour auparavant, pour se rendre au lieu d'où il était parti. Comme la veille, les musiciens ne cessaient de faire entendre leurs symphonies, au grand contentement de tout le peuple, qui continuait de parcourir la rue du Cassero qu'il emplissait. Il y avait, chez le prince de Vintimille comme chez le prince Butera, d'abondants *rinfreschi*. Le roi, selon sa coutume, se retira à minuit; c'était l'heure où la foule cédait la place, dans le Cassero, à une promenade de voitures qui durait plus d'une heure. On se retire alors pour se reposer, en attendant les nouveaux plaisirs du lendemain.

« C'est le 13. Il y eut encore course de chevaux au Cassero. Le roi retourna chez le prince de Vintimille; je m'y trouvai aussi. On resta chez ce prince jusqu'à l'heure du second feu d'artifice, tiré encore à la Marine et que le roi alla voir de chez le prince de Butera, qui, à cette occasion, lui offrit une seconde fête comme la première, avec jeux, rafraîchissements et bal jusqu'au jour. Il y a encore illumination très-brillante soit au Cassero, soit à la Marine, etc. C'est, en un mot, la répétition de ce qu'il y a eu l'avant-veille. Le 14, nouvelles courses de chevaux dans la rue du Cassero : le public en est insatiable. Le roi est invité de nouveau chez le prince de Vintimille. Il n'y reste cette fois que jusqu'à dix heures, et il se

rend de là à la cathédrale ; nous l'y suivîmes pour assister aux premières Vêpres de sainte Rosalie. Rien n'est beau comme l'illumination de cette église. Elle est éclairée ce soir-là par plus de sept mille bougies qui transforment le temple en une voûte de feu. C'est vraiment beau! Le roi en fut si enchanté, qu'il toucha la main et fit de grands compliments à M. le président Paternó, qui avait présidé à la reconstruction de cette église et qui était sans doute l'ordonnateur de la fête. Ces Vêpres sont en musique et, par conséquent, fort longues. Le tumulte occasionné par la foule ne permet guère de se recueillir ; nous crûmes donc pouvoir nous retirer pour aller souper et retourner ensuite en voiture faire la promenade, qui a lieu ce soir comme les autres après-minuit, à la lueur éclatante de l'illumination.

« Le 15, jour de la fête, il fallait s'y prendre de bonne heure pour se ménager une place convenable à la cathédrale, où devait avoir lieu la chapelle royale. On donne ce nom à l'assistance solennelle du roi à la grand'messe de certaines fêtes principales, telle que la fête de sainte Rosalie. Le roi vient, à pareil jour, entouré de toute sa cour. Lorsqu'il est couronné, il porte la couronne sur sa tête, et il est revêtu du manteau royal. Il monte sur un trône plus élevé que de coutume, et il fait la confession au commencement de la messe avec l'évêque officiant. On vient l'encenser sur son trône, et il se couvre pour cet encensement ; il se couvre aussi pendant l'Evangile, apparemment pour montrer qu'il saurait le défendre envers et contre tous. Ce spectacle m'édifia et termina pieusement une série de réjouissances et de fêtes instituées pour honorer plus ou moins directement la sainte patronne des Palermitains.

« Croirait-on, après tant de courses de chevaux, que le roi fut satisfait? Il en fallait bien plus pour contenter son goût pour cet amusement. Il commença par donner l'exemple d'en faire une à ses frais dans la rue Neuve. Elle réussit à son gré, et il ne le dissimula pas. Aussitôt ses courtisans s'empressèrent à l'envi de lui procurer ce passe-temps. Le prince de Latrabia, son grand écuyer, en fit faire quatre pendant

quatre dimanches consécutifs, sur le chemin de Montréal. Le roi et toute la cour furent invités à dîner; les autres prirent part aux rafraîchissements. Le tour du prince de la Cattolica vint le jour de la Sainte-Croix, fête principale de Misilmeri, fief appartenant à sa famille. Il fallait inviter le roi aux courses de chevaux et lui donner à dîner. Le prince nous invita à la fête et aux rafraîchissements qui l'accompagnent toujours. Le roi, vraiment insatiable de cet amusement, voulut encore assister à une course qui avait lieu à une demi-lieue de Palerme, sur le bord de la mer, dans un lieu appelé Romagnolo ou Mustarolo. La princesse de Larderia possède une jolie petite maison de plaisance en cet endroit. Elle ne put se dispenser d'inviter Sa Majesté à venir voir passer la course de chez elle et à lui faire l'honneur d'accepter à dîner. Le roi ne se le fit pas dire deux fois. Il y vint avec bonheur, et la princesse ajouta à cette jouissance quelques petits jeux sur mer qui le divertirent beaucoup. La princesse en fut quitte pour 400 onces de dépenses, près de 5,000 francs. C'est un honneur payé un peu cher. La sainte dame aurait préféré employer cette somme en bonnes œuvres.

« J'ai assez parlé de courses de chevaux; ainsi je ne ferai plus qu'une seule mention des courses à la *Bagheria*, aux *Colli* et *alle Terre rosse*; c'est assez...

« Disons un mot de Montréal. C'est une petite ville à une lieue de Palerme, archevêché, ayant une cathédrale qui possède les entrailles de notre roi saint Louis, qui fut embaumé dans ce lieu à la manière des anciens. On y trouve encore les tombeaux de Guillaume le Bon et de Guillaume le Mauvais, et un portrait gigantesque de Notre-Seigneur en mosaïque.

« Le 8 septembre, on célèbre la fête de la Sainte Vierge en grande solennité. La ville ne manque jamais d'inviter le roi à assister au feu d'artifice et à la soirée qu'elle donne à cette occasion : le roi accepte toujours, et nous fûmes du nombre des invités. Le roi repartit de bonne heure, et nous ne tardâmes pas à le suivre, laissant le champ libre aux amateurs de la danse, pour se livrer à ce divertissement toute la nuit,

si bon leur semblait. Les rafraîchissements ne manquèrent pas à cette fête.

« Je terminerai le long récit auquel ont donné lieu mes notes, que j'ai eu le caprice de vouloir rédiger tout en courant, par le tableau de la fameuse procession séculaire de Montréal. Cette singulière fête eut peut-être lieu cette année 1800 autant pour être fidèle à la tradition que par un calcul assez adroit des administrateurs du pays. On avait fait pendant la disette une fort grande provision de blé dans l'espoir d'en tirer un bon parti. Le prix de cette denrée baissant chaque jour, la ville se vit menacée de faire une grande perte. Pour obvier à ce malheur, les habitants du pays trouvèrent un expédient afin de débiter leur marchandise : ils proposèrent d'annoncer la grande fête séculaire, qui dure huit jours et attire à Montréal un nombre prodigieux de consommateurs. Je ne réponds pas de la vérité de l'anecdote : c'est ce que l'on s'amusa à dire à Palerme à cette occasion. Ce qui est certain, c'est que la fête eut lieu et que toute la ville de Palerme et ses environs se transportèrent à Montréal pour la voir. Je dis *voir*, parce que le principal de la fête consiste dans une procession dont je vais faire la description. Le roi y était invité et s'y trouvait avec les trois princesses ses filles, alors aussi jeunes que moi, dont deux sont mortes, la cadette, Marie-Antoinette, reine d'Espagne; l'autre : Marie-Christine, qui avait été destinée au duc de Berry, reine de Sardaigne, et la seule survivante, Marie-Amélie, épouse de Louis-Philippe, roi des Français. Cette dernière était exactement de mon âge, de la même année que moi. Nous étions bien près lorsque nous vîmes défiler cette fameuse procession.

« La fête est appelée le Triomphe de la Rédemption. C'est pour la Croix qu'elle se fait. La procession sort de l'église, chacun prend en sortant l'attitude qu'il conserve tout le temps que la procession défile. C'est d'abord la divine Justice précédée de plusieurs instruments de la musique militaire. Elle est suivie par deux Anges qui précèdent Adam et Ève : Ève tenant une feuille de figuier d'Inde à la main, Adam se couvrant le visage. La divine Miséricorde vient après. Elle est

suivie par deux Génies. Puis on voit la Rédemption portant une Croix de carton ; elle traîne enchaînés la Mort et le Péché, qui fait des contorsions épouvantables. Viennent ensuite un Ange, la Peste, la Famine, la Guerre et le Tremblement de terre ; Caïn et Abel : Abel portant un agneau, Caïn une massue ensanglantée ; Abraham et Isaac, Melchisédech, Moïse avec les tables de la loi ; Aaron, grand prêtre. Un serpent attaché à un morceau de bois ; plusieurs Israélites qui le regardent, tremblants de tous leurs membres ; le grand capitaine Josué, Samson, le roi Salomon et sa suite. Judith avec une épée nue ; les soldats de Béthulie avec la tête d'Holopherne. Suivent les quatre grands prophètes Isaïe, Jérémie pleurant, Ezéchiel et Daniel ; puis la Virginité, l'Humilité, l'archange Gabriel, la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus, l'Ange qui annonce la naissance de l'Enfant aux pasteurs, la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus dans un berceau grand comme la main, accompagnée de saint Joseph ; la Joie et la Paix, Iris, l'apparition de l'Étoile, les trois Mages, deux emblèmes, la Lumière évangélique avec une torche à la main, l'Idolâtrie avec un encensoir brisé et de petites marionnettes, la Fuite en Egypte, la Sainte Vierge sur une jument avec saint Joseph et plusieurs enfants ; le massacre des Innocents, des femmes et des tyrans, avec des enfants de carton aux bras ; Hérode avec son sceptre ; Jésus-Christ accompagné de la Sainte Vierge et de saint Joseph ; Notre-Seigneur disputant avec les Docteurs ; son baptême ; saint Jean-Baptiste vêtu de peau ; le Sauveur au moment de recevoir le baptême ; un Ange ; les miracles de Jésus-Christ ; une foule d'aveugles, de sourds, de boiteux et de lépreux ; le Sauveur avec la Samaritaine, Résurrection de Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, Jésus-Christ devant Lazare ressuscité ; conseil de la Synagogue, deux gardes, les Pontifes, les anciens du peuple, les magistrats du temple, les membres du Sanhédrin ; l'entrée dans Jérusalem, le Sauveur assis sur un âne, entouré, ou pour mieux dire suivi de ses disciples, et précédé d'une quantité d'enfants. — La Passion ; des soldats et des argousins avec Judas à leur tête ; Anne, Caïphe, Hérode ; apparition devant Pilate avec des fouets, une couronne, une

cuvette et un pot à eau pour se laver les mains; des soldats avec les instruments du Crucifiement; centurion à cheval, un soldat avec une lance, plusieurs soldats convertis; Joseph d'Arimathie, Nicodème avec des vases de parfums, la Sainte Vierge, saint Jean, Marie Cléophas et Marie-Madeleine, les quatre Evangélistes faisant semblant d'écrire sur un missel; le Genre humain portant une Croix; les quatre parties du Monde; la Sicile en habits de reine, avec un étendard, portant sur la poitrine le portrait du roi; le val de Marrara, Palerme avec l'aigle, le serpent et le chien; le val de Noto couronné d'épis et en portant à la main; le val de Demone couronné de fleurs et de chêne, l'Etna; le Courage avec le casque, la cuirasse, la lance et le bouclier; la Force en amazone; la Constance, la Magnanimité tenant un vase d'or à la main, la Justice avec la balance et l'épée, la Clémence avec un rameau d'olivier, la Sûreté avec l'ancre, le tout suivi par le Génie de Montréal, vêtu en héros, couronné d'une étoile d'or et tenant une corne d'abondance; il porte à la main un papier où est écrit en grosses lettres : *Vive le roi!* La procession est fermée par un char de triomphe où est assise la Religion sur une boule et foulant aux pieds plusieurs livres impies ou hérétiques. L'Incrédulité, l'Hérésie, la Superstition et le Libertinage avec leurs adhérents sont traînés à la suite du char; l'Incrédulité a les mains liées derrière le dos et une épée croisée dans la bouche; la *brutissima*, la très-laide vieille Hérésie couronnée de serpents, un mors dans la bouche et une plume; la Superstition vêtue en Furie, le Libertinage et plusieurs symboles; une troupe de leurs suivants : incrédules, hérétiques, superstitieux, libertins. La marche est fermée par la musique et un escadron de cavalerie.

« Ici finissent mes notes, je n'y trouve point quelle a pu être l'origine de cette singulière procession, où l'on voit passer devant soi tant de choses extraordinaires. Je dois dire que l'exécution de ce drame ne présente rien d'intéressant. »

Eugène demeura à Palerme jusqu'au mois d'octobre 1802. Nous connaissons peu de détails sur ses occupations dans cette ville. Nous savons seulement, ainsi que nous venons de le

voir, qu'il y trouva, comme à Venise, une famille qui l'accueillit dans son sein et le traita comme l'enfant de la maison : c'est le duc et la duchesse de Cannizaro, qui l'adoptèrent et le traitèrent comme un fils. La duchesse surtout, femme d'une grande piété, certainement la personne la plus pieuse de la haute société, qui communiait deux fois la semaine et menait une vie exemplaire, la duchesse se félicitait d'avoir trouvé dans Eugène un ami pour ses enfants, capable de les porter au bien et de les détourner de toute autre liaison.

Il paraît qu'à la suite de la mort de cette princesse, la piété d'Eugène se ralentit. N'ayant plus sous les yeux les exemples de cette femme vénérable qui s'entretenait souvent avec lui de sujets de piété, et qui par ses conseils le maintenait dans la pratique de la vertu, il négligea sinon ses principaux devoirs, du moins ces pratiques assidues qui sont comme le boulevard de l'âme et la sauvegarde des vertus. Cependant il avait pour confesseur Mgr Bonnaro, Philippin distingué par ses vertus et par sa naissance, et il fréquentait la maison de l'Olivella, où il avait fait connaissance avec plusieurs autres Philippins qui l'aimaient et le citaient même aux autres jeunes gens comme un modèle ; mais il sentait bien lui-même qu'il lui manquait beaucoup de la ferveur qu'il avait éprouvée auparavant. Cette tiédeur doit être attribuée aux rapports plus fréquents qu'il avait avec le grand monde, où malgré soi mille objets de dissipation s'emparent de vous et vous détournent de la piété. Cependant il évita toujours les vices dont se vantaient les autres ; ce n'est pas qu'il ne se présentât souvent des occasions et des dangers où tout autre aurait peut-être succombé, mais la force de ses principes religieux et l'horreur qu'il conserva toujours contre certains vices, jointes à l'éloignement qu'il avait pour toute liaison avec des personnes du sexe, le préservèrent de tout écart dans ce genre, chose étonnante à son âge avec les agréments de sa personne, la séduction dont il était entouré et les mœurs générales du pays qu'il habitait. Il dut à la grâce du Seigneur de pouvoir se rendre le témoignage que nous avons entendu de lui dans un âge plus avancé, lorsqu'il était prêtre, et dans l'intimité de l'amitié, que

jamais il n'avait eu à se reprocher la moindre faute avec les personnes du sexe, au milieu de tous les piéges qu'on lui avait tendus avec plus ou moins de malice, mais toujours avec beaucoup d'art. Il fut dans le cas plusieurs fois de repousser même avec violence les avances qu'on lui fit, et de se sauver deux fois par la fuite.

Il conserva toujours à cet égard une si grande pudeur, qu'il donna lieu à des plaisanteries que lui adressèrent des personnes qui l'estimaient pourtant beaucoup. Se trouvant un soir chez la vieille comtesse de Vintimille, sur le point de se retirer, la comtesse le pria de vouloir bien accompagner Mlle de Puget, jeune personne dont le père et la mère demeuraient dans la même maison que les parents d'Eugène. Cette proposition, qui prouvait la confiance qu'inspirait Eugène, l'embarrassa visiblement; on rit un peu de son embarras et l'on insista. Eugène, ne pouvant pas s'y refuser, donna le bras à la jeune personne, mais, par un sentiment assurément bien rare à son âge, il éprouvait une telle confusion de marcher seul dans les rues de Palerme la nuit, accompagnant une demoiselle, qu'à chaque voiture qui passait avec des flambeaux ou des torches il la faisait entrer sous quelque portail ou dans quelque porte cochère pour n'être pas aperçu, tant il rougissait de l'apparence seule de la moindre galanterie. Mlle de Puget ne put s'empêcher de raconter le fait; le père d'Eugène blâma cet excès de pudeur, mais tous rendaient hommage aux principes qui le faisaient agir.

Les parents d'Eugène qui étaient en France ne cessaient de presser son père pour qu'il se décidât à le laisser rentrer dans sa patrie. La tranquillité y régnait depuis que Bonaparte s'était emparé du pouvoir. Sa mère, son aïeule surtout, craignaient de mourir avant d'avoir embrassé cet enfant si tendrement chéri. Elles redoutaient qu'en cas de mort on ne lui disputât leur héritage. En un mot, elles firent valoir tant de bonnes raisons, que le père se décida à le laisser partir.

Ce fut le 11 octobre 1802 qu'Eugène s'embarqua sur le bâtiment qui devait le ramener en France. Inutile de rapporter ce qu'eut de déchirant cette séparation; le père, les oncles

d'Eugène; ses deux fidèles amis, les fils du duc de Cannizaro; leur instituteur, M. de Galembert, et la bonne Nanon, qu'il ne devait plus revoir, mêlèrent leurs larmes aux siennes qui coulaient avec amertume. Le vaisseau mit à la voile pour aller compléter sa cargaison à Céfalù. Il poursuivit sa route, mais le samedi 16, à deux heures après midi, le vaisseau se trouvant entre la Sicile et la Sardaigne, il s'éleva une tempête effroyable qui le mit en danger pendant quatre heures consécutives. La mer était si forte qu'elle entrait dans le bâtiment; toute manœuvre était impossible, le gouvernail étant tout à fait submergé. On parvint enfin à le dégager. La pluie tombait à seaux, le tonnerre traversait et grondait coup sur coup, de manière à faire trembler le bâtiment; au milieu de cette tourmente qui faisait perdre haleine aux matelots, il fallait pomper sans cesse, parce que la sentine fournissait une énorme quantité d'eau. Le capitaine Reynier craignait beaucoup, ne pouvant remédier à rien. Il écrivit dans ses notes que le vent avait fait tout le tour du compas pendant deux heures de suite qu'ont duré la pluie et les tonnerres. Enfin, le vent prit une direction fixe et le péril cessa. On n'arriva en vue de l'île d'Elbe que le 20; on aperçut les côtes de Bastia le même jour. Enfin, après quatorze jours de traversée, on entra dans le port de Marseille. Ainsi se termina l'émigration d'Eugène.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DES SOUVENIRS DE FAMILLE.

Paris. — Typographie HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 19. — Septembre 1866.

LETTRE CIRCULAIRE DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL AUX MEMBRES DE LA CONGRÉGATION.

Paris, juin 1866.

MES BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Dans le courant du mois d'avril, nous avons fait une seconde fois le voyage de Rome. La plupart d'entre vous nous ont accompagné de leurs vœux et de leurs prières. Le Seigneur les a exaucés : le voyage ne pouvait être plus heureux et nous ne pouvions nous promettre un accueil meilleur.

Le Saint-Père a daigné nous recevoir de la manière la plus bienveillante et la plus encourageante.

Nous avons pu lui dire de nouveau le dévouement de notre Congrégation et notre attachement au Saint-Siége et au Pontife auguste qui l'occupe avec tant d'éclat.

Nous avons obtenu aussi des décisions qui vous seront prochainement communiquées et qui ne contribueront qu'à fortifier parmi nous l'esprit que notre bien-aimé Père

a voulu nous donner, la soumission la plus complète au Souverain Pontife et à Nosseigneurs les Evêques.

En allant auprès du Vicaire de Jésus-Christ parler de notre petite famille et des œuvres qu'elle tâche de faire, nous avons voulu ne pas parler seul et pouvoir porter le témoignage de plusieurs des Evêques dans les diocèses desquels nous travaillons. Le Saint-Père a daigné répondre à deux de ces éminents prélats. Nous ne pouvons nous décider à déposer dans nos archives ces précieuses lettres sans vous en faire connaître quelque chose. Cette communication est uniquement et absolument pour la Famille. Dieu nous garde de les livrer à une publicité au moins déplacée et de nous prévaloir humainement de ces témoignages de bonté que nous nous efforcerons de mériter de plus en plus. Ces lettres, nous les recevrons comme des encouragements bienveillants qui nous sont accordés pour le passé et surtout comme un engagement pour l'avenir. Elles nous apprendront ce que nous devons être pour correspondre à l'idée qu'on daigne se faire de notre petite Congrégation et de ses œuvres. Elles nous imposent la douce et salutaire obligation de pratiquer une vertu solide et modeste telle qu'on l'attend de nous. C'est dans cette pensée et dans cette espérance que nous vous les communiquons. Voilà ce qu'on veut bien penser de nous; voilà ce que nous devons être,

Au tombeau des saints Apôtres, dans les sanctuaires divers de la ville éternelle, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, vous étiez tous présents à notre esprit et à notre cœur. Chaque jour et plusieurs fois par jour nous avons prié pour vous; nous avons demandé que le Seigneur fortifie dans les membres de la famille l'amour de notre sainte vocation. Aux pieds de Pie IX, nous avons demandé spécialement à ce grand Pontife de nous bénir, de bénir la Congrégation tout entière et ses œuvres; il a daigné le

faire avec une affection qui nous a tous émus jusqu'aux larmes. Nous l'avons entendu prononcer sur nous et sur vous ces paroles bien douces à notre cœur : BENEDICTIO DEI OMNIPOTENTIS PATRIS ET FILII ET SPIRITUS SANCTI DESCENDAT SUPER VOS, SUPER CONGREGATIONEM VESTRAM, SUPER OMNES AMICOS VESTROS ET MANEAT IN ÆTERNUM. Oui, qu'elle demeure à jamais sur nous tous, cette bénédiction, et qu'elle attire sur nos œuvres les grâces les plus abondantes !

Recevez, mes bien chers Pères et Frères, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée.

J. FABRE, O. M. I., *Supérieur général.*

§ I. — ENCOURAGEMENTS DE NOSSEIGNEURS LES ÉVÊQUES.

I. — *Provinces de France.*

I. Dès le mois de janvier 1866, Son Eminence le Cardinal Archevêque de Bordeaux écrivait au Souverain Pontife :

« Très-Saint-Père,

« Je m'estime très-heureux d'avoir une occasion favorable de transmettre à Votre Sainteté l'expression filiale de mon dévouement et de mon affection. Il me serait sans doute plus doux d'exprimer moi-même mes sentiments et de les déposer dans le cœur du plus grand et du plus aimé des Pontifes ; mais puisque cette consolation m'est refusée, je confie volontiers au R. P. FABRE, Supérieur Général des Oblats de Marie-Immaculée, la mission de déposer au pied du Trône Apostolique l'hommage d'un amour inaltérable et d'une fidélité qu'aucun événement ne pourra ébranler. Au moment de partir pour la capitale pour prendre part aux délibérations du Sénat et faire entendre en faveur de votre principauté temporelle

une énergique protestation, je regarde comme un véritable bonheur d'attirer un moment sur ma personne le regard de Votre Sainteté : ce regard me sera une bénédiction, une inspiration, une force.

« Le R. P. Fabre, Très-Saint-Père, se montre extrêmement satisfait de porter mon filial message à Votre Sainteté. Je veux qu'il porte en même temps le témoignage le plus explicite de mon affection, de mon estime et de ma reconnaissance pour lui et pour la Congrégation qu'il dirige.........

« Dans mon diocèse, les Oblats de Marie sont souvent mes précurseurs au milieu des populations ; ils préparent par leurs prédications les paroisses à la grâce de la visite pastorale et de la confirmation, et partout le spectacle de leurs vertus et de leur zèle apostolique assure le succès de leurs efforts.

« Non contents d'être des missionnaires infatigables, toujours prêts à obéir à la voix de l'Evêque, ils sont encore les meilleurs amis de nos prêtres. Le clergé de Bordeaux, depuis vingt ans qu'il les connaît, a voué aux Oblats de Marie-Immaculée une affection et une reconnaissance qui vont tous les jours augmentant.

« Pour moi, Très-Saint-Père, je regarde comme un devoir de justice d'appeler sur cette pieuse Congrégation et sur son Supérieur Général la bienveillance de Votre Sainteté ; elle le mérite par sa piété, son inaltérable dévouement à l'Eglise et au Siége Apostolique, par la multitude de ses travaux et son attachement si haut proclamé, si généralement connu, aux destinées de la Sainte Eglise Romaine.

« J'ose donc espérer, Très-Saint-Père, que Votre Sainteté, par le témoignage d'une bonté paternelle et l'abondance de ses bénédictions, voudra bien acquitter la dette que mon diocèse a contractée envers la Congrégation des

Oblats de Marie-Immaculée. Je le lui demande avec humilité, en implorant pour mon peuple, mon clergé et pour moi la bénédiction apostolique, et en me proclamant, Très-Saint-Père, de Votre Sainteté, le serviteur très-humble et le fils très-dévoué.

« *Signé :* † FERDINAND, cardinal DONNET,
« *Archevêque de Bordeaux.* »

A cette lettre, Son Eminence daigna ajouter plus tard des lettres testimoniales dont voici la teneur :

« Nos, Ferdinandus-Franciscus-Augustus DONNET, Dei et Apostolicæ Sedis gratia Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Presbyter Cardinalis, Archiepiscopus Burdigalensis, Aquitaniæ Primas.

« Cum in suburbio nostræ civitatis Archiepiscopalis nominato *Talence* Sanctuario deserviens celeberrimo Beatæ Mariæ Virginis exstet domus conventualis Missionariorum qui dicuntur *Oblati Mariæ Immaculatæ*, nobis gaudium et lex acceptissima de iis peramanter reddere testimonium.

« Sæpe sæpius, in quacumque parte anni, ii sacerdotes piissimi ad vocem nostram aliquam adeunt partem commissi gregis et prædicationibus, missionibus, aliisque piis exercitiis dant operam, cum fructu uberrimo et maximo cordis nostri solamine quod experimur, cum confirmationem daturi aut Missionem semper præcedentem clausuri, vias Domini mirifice usque paratas invenimus.

« Huc usque a multis annis, Patres Oblati omnino se commendabiles tum zelo in verbo Dei prædicando curaque indefessa peccatores in sacro pœnitentiæ tribunali misericorditer curandi, tum studio clerum et fideles in omnium Apostolicarum virtutum exempla ædificandi, animosque omnium sibi moribus pia amabilitate plenis conciliandi.

« Datum Burdigalæ, sub signo sigilloque nostris ac Archiepiscopatus nostri Secretarii Generalis subscriptione, anno salutis millesimo octingentesimo sexagesimo sexto, die vero trigesima prima Martii, in vigilia auspicatissimæ diei Paschæ.

« † FERDINANDUS, Card. DONNET,
« *Arch. Burdig.* »

« De mandato Eminentissimi DD. Cardinalis Archiepiscopi Burdigalensis.

« M. GERVAIS, *canonic. h.* »

II. C'est à la date du 11 février 1866 que Mgr Chalandon, archevêque d'Aix, écrivait la lettre suivante :

« Très-Saint-Père,

« Le R. P. FABRE, Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, se rend à Rome pour solliciter de nouveau votre sainte bénédiction. Il désire que je rende témoignage sur la maison et les œuvres de ses missionnaires dans le diocèse d'Aix.

« C'est dans cette ville que la Congrégation a été fondée par M. l'abbé DE MAZENOD, devenu plus tard Evêque de Marseille. Ce vénérable Prélat, en appelant près de lui le noviciat, laissa à Aix un établissement de missionnaires qui se sont toujours occupés à la satisfaction des Archevêques mes prédécesseurs et à la mienne de toutes les œuvres dont nous les avons chargés.

« En ce moment, il y a neuf prêtres dans la maison d'Aix. Je leur confie dans la ville le service religieux des prisons, d'une Ecole normale, de plusieurs communautés religieuses et d'un pensionnat. Ils dirigent, en outre, quelques œuvres particulières ; mais ce sont surtout nos campagnes qu'ils évangélisent, fidèles à leur devise, qui est la parole de notre divin Maître : *Pauperibus evangelizare misit me.*

Ce matin même, j'ai été célébrer la sainte messe et donner la communion à deux cents servantes environ, auxquelles le P. Supérieur venait de donner une retraite spirituelle.

« C'est justice que je déclare que l'esprit des RR. Pères Oblats demeure toujours celui de leurs Règles. Ils se montrent bons et pieux religieux et missionnaires zélés. Le clergé séculier les aime, les honore et les appelle à partager quelques-uns de leurs travaux. J'ai toujours rencontré en eux le plus complet dévouement à seconder mes désirs et à accomplir toutes les missions dont je les ai chargés. Je me plais en particulier à rendre hommage à la manière dont le R. Père Général et son Conseil ont toujours répondu aux demandes que je leur ai faites dans l'intérêt de mon diocèse.

« Qu'il me soit permis, Très-Saint-Père, de saisir avec bonheur cette circonstance qui se rencontre, afin de solliciter humblement votre bénédiction pour l'Archevêque, le clergé et les fidèles d'Aix, et de déposer à vos pieds l'hommage de leur vénération, de leur obéissance et de leur amour.

« Je suis, de Votre Sainteté, le respectueux et tout dévoué serviteur et fils.

« † GEORGES, *Archev. d'Aix.* »

III. Mgr Dubreuil, Archevêque d'Avignon, écrivait au R. P. BERMOND, Provincial du Midi, le 10 février 1866 :

« Très-Révérend Père,

« Il y a à peu près vingt-neuf ans que les Pères Oblats sont venus dans le diocèse d'Avignon. Pendant tout ce temps, ils n'ont cessé de se faire aimer de l'autorité par leur excellent esprit, du clergé et des populations par leur zèle plein d'intelligence autant que de charité et de foi. Tout le monde ici leur est sympathique et les a

en grande estime, aussi je désire vivement les garder.

« Je n'ai eu qu'une peine au sujet de cette maison, c'est de vous en voir sortir, car vous la conduisiez bien. Vos Supérieurs ont jugé à propos de vous appeler sur un plus grand théâtre, j'ai dû m'incliner devant leur décision : je l'ai d'ailleurs connue trop tard pour qu'il fût possible d'intervenir.

« Je vous serre la main, Très-Révérend Père, et vous suis, en N. S., avec les meilleurs et les plus dévoués sentiments.

« † Louis, *Archev. d'Av.* »

IV. Mgr l'Archevêque de Rennes répondait en ces termes, le 1er mars 1866, à une lettre du Supérieur Général :

« Mon Révérend Père,

« Si vos chers confrères sont contents de moi, c'est, je vous l'assure, bien réciproque, car de plus en plus je suis heureux et je me félicite de les avoir dans mon Archidiocèse, où ils font beaucoup de bien et où ils sont déjà très-estimés.

« C'est donc bien plus à moi qu'à vous qu'incombent les remerciments, et puisque vous allez à Rome, je vous prie d'user de la présente auprès de qui bon vous semblera, si vous croyez que ce témoignage d'affection et d'estime peut vous être de quelque utilité.

« Recevez encore une fois, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus affectueusement dévoués en N. S.

« † G., *Archev. de Rennes.* »

V. Mgr Guibert, archevêque de Tours, a bien voulu rendre témoignage à notre chère famille. Voici en quels termes le vénérable Prélat l'a formulé :

Tours, 26 mars 1866.

« Très-Saint-Père,

« Le R. P. FABRE, Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, se rend à Rome pour vénérer les tombeaux des Saints Apôtres, implorer humblement les bénédictions de Votre Sainteté et traiter quelques affaires relatives aux intérêts de son Ordre.

« Je prends la liberté, Très-Saint-Père, de recommander ce religieux à la bienveillance de Votre Sainteté. Je l'ai connu quand il était fort jeune, sortant du séminaire pour entrer dans la Société des Oblats, car j'ai fait moi-même partie de cette pieuse Congrégation, jusqu'au moment où je fus élevé à l'Episcopat, il y a vingt-cinq ans...

« J'ose prier Votre Sainteté de vouloir bien, si ma demande n'est pas indiscrète, recevoir le P. FABRE avec sa bonté ordinaire. Elle pourra se convaincre elle-même dans un entretien des sentiments qui animent ce religieux.............

« Je connais parfaitement, Très-Saint-Père, la Société des Oblats, au milieu desquels j'ai passé les années de ma jeunesse sacerdotale. C'est là surtout que j'ai puisé l'amour dont je me sens pénétré pour la sainte Église Romaine. J'ai été forcément séparé d'eux par ma promotion à l'Episcopat, mais je suis resté avec eux par le cœur et par l'affection, et si les infirmités de l'âge m'obligeaient à quitter mon siége, mon désir le plus ardent serait de finir mes jours dans le sein de cette pieuse Société, si dévouée à la sainte Église. Elle a beaucoup contribué par son influence à introduire en France les doctrines théologiques de saint Liguori, et à détruire les opinions gallicanes et un certain rigorisme si préjudiciable au bien des âmes.

« En accordant sa haute protection à la Société des Oblats, Votre Sainteté, Très-Saint-Père, fera une chose

utile à l'Église de France, car il est à souhaiter que les sentiments et les bonnes doctrines que professe cet Institut se répandent de plus en plus parmi nous.

« Votre Sainteté n'ignore pas que, outre le bien que produit en France cette Congrégation, elle envoie et entretient beaucoup de saints et zélés Missionnaires dans plusieurs parties du monde pour la conversion des infidèles et des hérétiques.

« Je serai très-reconnaissant envers Votre Sainteté de toutes les marques de bienveillance et de protection qu'Elle voudra bien accorder au P. Fabre et à sa Congrégation.

« Je saisis avec bonheur, Très-Saint-Père, cette occasion pour prier Votre Sainteté de me bénir de nouveau, et pour lui offrir l'hommage du profond respect et du filial dévouement avec lequel je suis, de Votre Sainteté, le très-humble serviteur et fils.

« † J.-Hipp., *Archev. de Tours.* »

VI. Nosseigneurs les Évêques tiennent le même langage. Mgr de Marguerye, Evêque d'Autun, a écrit à son Eminence le Cardinal Préfet de la Congrégation des Evêques et Réguliers :

« Éminence,

« Le Révérend Père Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée se rend à Rome pour les affaires de sa Congrégation. Cette Société, fondée par l'admirable Evêque de Marseille, Mgr de Mazenod, de sainte mémoire, est répandue aujourd'hui non-seulement en France, mais dans les contrées les plus lointaines; et partout, ces zélés Missionnaires répandent la lumière de l'Evangile, réveillent la foi au sein des populations chrétiennes, et ramènent au

bercail du Bon-Pasteur les brebis égarées dans les voies de l'erreur et des passions.

« Je possède dans ma ville épiscopale deux maisons de cette Congrégation. Une, spécialement diocésaine, est chargée de l'œuvre des Missions dans mon Diocèse. Partout les pieux exercices que donnent dans les Paroisses ces bons Missionnaires sont couronnés des plus consolants succès, et ils jouissent en même temps de la confiance des fidèles et de celle des curés.

« L'autre maison, qui appartient à la Congrégation, est un Séminaire où les sujets font leurs études théologiques et se préparent à leur carrière apostolique. J'ai été heureux de voir ces bons Pères choisir la ville où repose le corps de saint Lazare pour y fixer ce Séminaire apostolique. Je préside les examens pour les Ordres, et j'ai toujours été très-satisfait des élèves sous le double rapport du savoir et de la piété.

« C'est donc avec intérêt et reconnaissance que j'ose recommander aux bontés de Votre Eminence le digne Supérieur Général de cette Société si précieuse à l'Eglise.

« Je suis avec respect, de Votre Eminence, le très-humble et très-obéissant serviteur.

« † FRÉDÉRIC, *Ev. d'Autun, Châlons*, etc. »

Un des Vicaires Généraux de Mgr l'Evêque d'Autun, Mgr Bouange, Protonotaire Apostolique, a bien voulu ajouter son propre témoignage à celui du vénéré Prélat. Il écrivait au Supérieur Général le 29 mars 1866 :

« Très-cher et vénéré Père Général,

« Tous mes meilleurs vœux vous accompagnent dans votre pèlerinage à la cité sainte de Rome, et vous y recueillerez, j'en suis bien sûr d'avance, les plus précieuses et les plus abondantes bénédictions pour vous et pour la

famille religieuse que le Seigneur a confiée à votre sollicitude.

« Cette excellente Famille les mérite, du reste, à tous les titres; elle a si bien gardé jusqu'à ce jour l'esprit de foi et de piété, d'abnégation et de dévouement qui animait son vénérable Fondateur. Bien souvent, vénéré Père, je vous ai dit et en toute sincérité combien j'étais satisfait des examens de vos jeunes Scolastiques, combien j'étais heureux du zèle de nos bons Pères Missionnaires, de leur parfaite union avec le clergé du Diocèse, de leur attachement filial pour Monseigneur, et des bénédictions incessantes répandues en tout lieu sur leur ministère. Aussi ne cessé-je de remercier le Seigneur d'avoir envoyé à l'église d'Autun ces hommes vraiment apostoliques, et de l'avoir dotée de ce Séminaire d'où sortiront tous ces saints Missionnaires appelés à annoncer la bonne nouvelle du salut à tant de contrées.

« Je le prie de tout mon cœur de récompenser dès ici-bas cette si chère famille en la faisant bénir de nouvelles bénédictions par son Auguste Vicaire.

« Veuillez, vénéré Père Général, me donner part à vos pieux souvenirs quand vous serez aux pieds de ce Très-Saint Pontife et lorsque vous visiterez les tombeaux sacrés des Apôtres et des Martyrs, et agréer, etc.

« G. Bouange, *Proton. Apost., Vic. général.* »

VII. Mgr Dupont des Loges, Evêque de Metz, qui a souvent appelé nos Pères dans son Diocèse, a daigné attester les grâces répandues par Dieu sur leur ministère :

« Paulus Georgius Maria Dupont des Loges, miseratione « divinâ et Sanctæ Sedis Apostolicæ gratiâ, Episcopus « Metensis, universis præsentes Litteras inspecturis, Sa- « lutem et benedictionem in Domino :

« Cum in vicinâ civitate Nanceiensi exstet domus conventualis sacerdotum piæ societatis sub titulo *Oblatorum Mariæ Immaculatæ* a Sanctâ Sede Apostolicâ jampridem approbatæ, sæpe sæpius per annum pastores hujusce Metensis diœcesis illos in auxilium advocant, ut per prædicationes, missiones aliaque pia exercitia in pascendo grege sibi operam præstent atque in primis ut fideles ad tres dies adorationis perpetuæ, in unâquâque vicissim parochiâ uberrimo cum fructu nuper institutæ, recte disponant viamque parent Domini in Sanctissimâ Eucharistiâ suscipiendi. Porro in istis et aliis hic non memoratis muneribus ac circumstantiis, prædicti Patres Oblati omnino se commendabiles præbent tum zelo verbum Dei prædicandi, curaque indefessâ peccatores in sacro Pœnitentiæ tribunali misericorditer audiendi et relevandi, tum laude meritoque clerum et fideles per virtutum exempla ædificandi. Quod testimonium grato æque ac libenti animo tribuimus.

« Datum Metis, sub signo sigilloque nostris ac Episcopatûs nostri secretarii subscriptione, anno salutis millesimo octingentesimo sexagesimo sexto, die vero decimâ quartâ mensis Martii.

« ✝ PAULUS, *Episc. Metensis.* »

« De mandato Illustrissimi ac Reverendissimi DD. Episcopi.

« KIFFER, *Can. hon. Secr.* »

VIII. Mgr Caverot, Evêque de Saint-Dié, s'exprime ainsi :

Saint-Dié, le 13 mars 1866.

« Dès le commencement de notre Episcopat, nous avons eu de fréquents rapports avec les prêtres de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, établis dans le dio-

cèse de Nancy, sur les confins de celui de Saint-Dié. Nous pouvons et devons affirmer que ces dignes religieux n'ont cessé d'évangéliser les populations avec autant de zèle que de succès. Les missions et retraites qu'ils ont dirigées et prêchées dans les paroisses et établissements religieux de notre Diocèse y ont produit les fruits les plus consolants, et y ont laissé des résultats durables.

« Nous nous plaisons de plus à rendre justice à l'esprit vraiment apostolique dont ces missionnaires des pauvres se montrent animés, et nous les remercions de l'empressement avec lequel ils ont constamment répondu à notre appel.

« Ce témoignage que nous rendons n'est, au reste, que l'expression des sentiments de notre nombreux clergé, qui est unanime à se louer du bien opéré par les Pères Oblats dans les paroisses, et des excellents rapports que ces religieux entretiennent avec lui. Aussi supplions-nous le Dieu de bonté de payer la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers le pieux et vénérable Institut.

« † LOUIS-MARIE, *Evêque de Saint-Dié.* »

IX. Terminons ce qui regarde les provinces de France par le document suivant :

« Josephus Antonius Henricus Jordany, Dei et Apostolicæ Sedis gratiâ, episcopus Forojuliensis et Tolonensis.

« Gratissimum nobis munus est notum facere ac testificari societatem sacerdotum Oblatorum beatissimæ Mariæ Immaculatæ a RR. DD. DE MAZENOD Aquis-Sextiis institutam summâ cum laude et uberrimis fructibus varia in nostra Aquensi provincia semper adimplevisse et etiam nunc adimplere ministeria ; episcopis aliisque superioribus ecclesiasticis constanter et observantiæ et obedientiæ specimina præbuisse ; zelo, scientiâ, morum fideique in-

tegritate, privatæ utilitatis alienatione, bonum Christi odorem inter populos ab eâ evangelizatos semper effudisse.

« A quindecim annis eidem Societati commissum fuit à venerabili prædecessore nostro R. D. Wicart officium majoris seminarii alumnos informandi sive discernando vocationes quæ ex Deo sunt et fovendo, sive pietate necnon scientiâ levitas imbuendo ut in dispensatione mysteriorum Dei fiant operarii efficaces. Testor quod sacerdotes qui ad hoc maximum opus addicti sunt omni cum studio tanti hujus officii partes impleverunt et felicem scopum sæpe consecuti sunt.

« In quorum fidem præsentem dedimus attestationem Forum Julii sub signo sigilloque nostris, die vigesimâ secundâ Martii anni millesimi octingentesimi sexagesimi sexti.

« † J. HENRICUS, *Episc. Forojuliensis ac Tolonensis.* »

II. — *Province Britannique.*

La province Britannique a reçu aussi un grand nombre de précieux encouragements. Ils sont venus des trois parties qui composent le Royaume-Uni.

X. A la tête des évêques d'Angleterre se place Mgr Manning, archevêque de Westminster. Sa Grandeur a adressé au Supérieur Général la lettre suivante :

« Reverendissime Pater,

« Quum tibi ad Almam Urbem proficiscenti perjucundum futurum esse existimem quid de Reverendis Patribus eximiæ Congregationis tuæ in Anglia censeatur Sanctissimo Domino Nostro Summo Pontifici referre, præconiis quæ de illorum virtutibus et præsertim zelo animarum

undique audiuntur testimonium meum humiliter per has litteras adjungere desidero.

« Quid Loidis in Angliâ, et quid in Hiberniâ in religione promovendâ perfecerant haud ignotum mihi erat, quum Eminentissimi et clarissimæ memoriæ Antecessoris mei consilium ad exitum perducens duas in hac diœcesi Westmonasteriensi missiones curæ illorum commisi. Successus autem quo exinde apud pauperrimos hujus Londinensis civitatis catholicos, ecclesia ædificata, laboraverunt talis quidem, per brevi etiam temporis spatio, fuit ut nunquam satis pro tanto beneficio gratias Deo reddere potuerim. Id solum quod possum libentissime nunc ago, Congregationem tuam Sanctissimo fidelium omnium Pastori enixè commendando, ut Apostolica ejus benedictione digna inveniatur.

« Paternitatis tuæ Reverendissimæ Fidelissimus in Christo servus.

« † HENRICUS L., *Archiep. Westmonast.*

« Westmonasterii, die 9 maii 1866. »

XI. Les autres lettres ont été adressées au R. P. COOKE, Provincial des Iles Britanniques. Voici d'abord celle de Mgr Goss, évêque de Liverpool (traduction de l'anglais) :

« Edward's College, le 13 mars 1866.

« Mon cher Père COOKE,

« J'éprouve un grand plaisir à donner un témoignage du zèle avec lequel les Pères Oblats s'acquittent de leurs devoirs de Missionnaires, à Holy-Cross. Leurs soins sont pour les pauvres et les délaissés. Leur présence exerce une influence salutaire parmi eux.

« Avec mes meilleurs souhaits, je demeure, etc.

« † ALEXANDER GOSS. »

XII. Mgr l'évêque de Beverley, dans le diocèse duquel se trouvent nos deux maisons de Leeds et de Siklinghall, écrivait au même Père le 12 mars 1866 :

« Très-Révérend et cher Père,

« Ce m'est un grand plaisir de pouvoir vous assurer que le fait de l'établissement de deux de vos maisons et de la présence de vos Pères dans ce diocèse, est pour nous une source de grande consolation ; le zèle de vos Pères sauve bien des âmes, et leur exemple est un sujet de grande édification pour le clergé et les fidèles.

« Je désire profiter de cette occasion pour offrir mes compliments respectueux à votre Père général, dont j'ai fait la connaissance en Angleterre. Je suis, etc.

« ✝ D. CORNTHWAITE, *Ev. de Beverley.* »

XIII. Le Vicaire apostolique du district d'Edimbourg a fait connaître son appréciation sur notre établissement de Leith dans ces deux pièces :

« Edimbourg, le 12 mars 1866.

« Révérend et cher monsieur,

« J'enferme sous ce pli l'expression de mon opinion et de mon appréciation des travaux de vos Pères dans ce district. J'espère qu'elle remplira le but que vous vous proposez en la demandant. Mon opinion est partagée par tout mon clergé, sans exception, je pense. Si vous le jugez à propos, vous pouvez joindre cette déclaration au rapport que je vous ai donné. Croyez-moi, etc. »

« Edimbourg, le 12 mars 1866.

« Les Pères Oblats de Marie ont la très-importante mission de Leith, port de mer d'Edimbourg, dans mon dis-

trict. Je ne puis parler en termes trop élogieux du prix de leurs travaux dans cette mission, depuis qu'ils en ont la charge. Ils ont beaucoup accru le nombre des membres de la Congrégation par leur zèle infatigable; ils ont établi des écoles pour les enfants, tant pour les pauvres que ceux d'une meilleure condition. Ces deux écoles sont confiées aux soins d'une communauté religieuse qu'ils ont installée ici pour cette fin et pour laquelle ils ont acheté un terrain et élevé un couvent à proximité de la ville. Leurs services, toujours accordés de bon cœur, soit pour les missions, soit pour les exercices spirituels, aux Congrégations du district ou au séminaire, ou en m'assistant toutes les fois que je les en prie, sont au delà de tout éloge. Je remercie Dieu dont l'aimable Providence les a envoyés à mon aide en vue de concourir au bien et au progrès de la religion.

« Je n'ai qu'un désir, c'est d'avoir un nombre plus considérable de pareils ouvriers dans les autres parties de mon trop grand Vicariat.

« Puisse Dieu les bénir et leur accorder leur récompense en temps opportun ! c'est ma sincère prière !

« ✝ John Strain, *Év. d'Avila,*
vic. apost. du district Est de l'Écosse. »

XIV. L'Irlande nous offre à elle seule neuf lettres testimoniales. Voici comment s'exprime Mgr Cullen, archevêque de Dublin et primat d'Irlande (traduction de l'italien) :

« Dublin, 1er avril 1866.

« Révérendissime Père,

« Il y a déjà plusieurs années qu'il existe dans ce diocèse de Dublin plusieurs prêtres de la Congrégation des Oblats de l'Immaculée Conception, et c'est avec un grand

plaisir que j'assure Votre Paternité qu'ils sont infatigables dans l'exercice de leur saint ministère, et que leur vie est d'une très-grande édification pour les fidèles de mon troupeau.

« Tandis que je rends ce témoignage à la piété et au zèle des membres de votre Congrégation, c'est mon devoir de vous exprimer les sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être de Votre Paternité le très-humble et très-dévoué serviteur,

« ✝ PAUL CULLEN, *Arch. de Dublin, Primat d'Irlande.* »

XV. L'Archevêque d'Armagh, Primat de toute l'Irlande, que la mort vient de ravir prématurément à son troupeau et à l'Eglise, écrivait au R. P. COOKE, le 25 février 1866 :

« Mon cher Père COOKE,

« C'est avec beaucoup de plaisir que je rends témoignage au grand zèle et au succès des Pères Oblats dans tous les exercices de leur Ministère apostolique dans ce Diocèse. En vérité, je ne fais qu'exprimer le sentiment unanime du clergé et des fidèles de tous les districts qu'ils ont visités, quand j'affirme que, comme Missionnaires habiles, laborieux et dévoués, ils ne sont surpassés par personne. Je demeure, etc.

« ✝ JOSEPH DIXON, *Archev. d'Armagh.* »

XVI. Voici la lettre de l'Evêque de Waterford; elle porte la date du 28 février 1866 :

« Très-Révérend et cher Monsieur,

« Ce m'est un grand plaisir de pouvoir élever mon humble voix en faveur de votre très-zélée Congrégation et de me joindre à tant de prélats distingués pour témoi-

gner du succès qui couronne partout ses travaux dans les Missions.

« En ce qui concerne ce Diocèse, je puis dire en toute sûreté que les efforts de vos bons Pères ont produit des fruits extraordinaires parmi le peuple des paroisses qui ont été bénies de leur visite : Cappoquin, Dungarvan, Kilrosanty, Ardfinnan, Tramore et plusieurs autres dont j'oublie les noms, se ressentent encore des bienfaits de leurs travaux apostoliques. Tout ce que je regrette, c'est que le clergé des paroisses ne fasse pas un appel plus fréquent à la générosité, au désintéressement, au zèle d'hommes si admirables. J'ai suggéré à plusieurs la pensée de les inviter et j'ai la confiance que mon conseil sera écouté. Je demeure, etc.

« † D. O'Brien, *Ev. de Waterford.* »

XVII. L'Evêque de Kildare s'exprime ainsi :

« Carlow, le 3 mars 1866.

« Je suis tout honteux, mon cher Père Cooke, de mon délai à vous accuser réception de votre note. Je compte que votre bonté m'excusera et voudra bien accepter comme apologie la grande presse de mes autres occupations en ce moment.

« Nous vous sommes très-reconnaissant pour les précieux services que vous nous avez rendus, vous et vos bons Pères, dans les missions que vous avez données dans ce Diocèse avec tant de générosité et un zèle infatigable.

« Me recommandant moi et mon troupeau à vos prières, je demeure, etc.

« † James Walshe, *Evêque de Kildare.* »

XVIII. Laissons la parole à Mgr l'Evêque de Ferns :

« Winford, le 25 février 1866.

« Cher Père Cooke,

« Je suis très-heureux de pouvoir rendre témoignage au zèle et à l'efficacité que vous et vos confrères avez si souvent montrés dans ce Diocèse pour le salut des âmes.

« Vos Missions ont produit parmi le peuple d'inestimables fruits de bénédiction et m'ont causé à moi et à leurs pasteurs beaucoup de consolation. Le plaisir que me procurait le succès de vos travaux apostoliques était tempéré par une seule considération, à savoir que dans votre dévouement pour les intérêts spirituels des fidèles, vous vous oubliiez vous-mêmes.

« C'est à vous, cher Père Cooke, que mon clergé et moi sommes redevables d'une dette spéciale de reconnaissance pour les admirables et touchantes instructions que vous nous avez adressées en six différentes occasions pendant le temps de notre retraite annuelle. Je sens, cher Père Cooke, que notre reconnaissance et même nos prières ne sauraient vous récompenser d'une manière adéquate pour tout ce que vous avez fait pour nous ; mais il est une récompense convenable qui vous attend : *Merces multa in cœlo*, le Prince des Pasteurs saura vous l'accorder.

« Espérant, cher Père Cooke, profiter de nouveau, sous peu, de vos bons services et de ceux de vos estimés confrères, et demandant au Ciel pour vous et pour eux les bénédictions et les grâces dont vous avez besoin, je demeure, etc.

« † F. Furlong, *Ev. de Ferns*. »

« *P. S.* J'aurais dû ajouter, cher Père Cooke, que je suis assez présomptueux pour me croire spécialement privilégié en parlant des travaux de votre communauté et en me flattant qu'aucun Diocèse d'Irlande n'a été aussi

heureusement partagé que le mien par votre Ministère apostolique et celui des vôtres. »

XIX. Mgr l'Evêque de Raphoe écrivait au R. P. Cooke, le 8 mars 1866 :

« Très-Révérend et cher Père,

« C'est hier seulement que votre lettre du 5 courant m'est parvenue.

« Inutile en quelque sorte de dire quel vrai plaisir j'éprouve à accéder à votre demande, en rendant le meilleur témoignage au bien opéré par les Missions des Pères Oblats dans le Diocèse de Raphoe.

« Deux Missions ont été données par les Pères de votre Ordre dans ce Diocèse, chacune comprenant une période d'environ trois semaines : la première dans la paroisse d'Ardara, à laquelle j'ai assisté pendant plusieurs jours ; la seconde dans la paroisse de Gartan.

« Je n'ai entendu qu'une opinion au sujet de ces Missions, et c'est une forte et unanime expression de chaude approbation. Toutes les classes de la société ont exprimé leur entière satisfaction pour le succès et le bien durable des travaux des Pères.

« Il ne serait peut-être pas déplacé pour juger de leur heureux effet sur le public d'en appeler à la tranquillité dont jouit le comté. Lundi dernier, le juge actuel des assises déclarait publiquement avec la plus grande satisfaction que le comté de Donegal était remarquable « par l'absence de crimes, » et l'on peut ajouter que son prédécesseur dans la même cour, aux assises d'été, eut l'honneur de recevoir en présent une paire de gants blancs. Que d'autres tirent la conclusion de ces faits.

« Je suis, etc.

« ✝ Daniel Mc Gettigan, *Ev. de Raphoe.* »

XX. L'Evêque de Kilmore, Mgr Nicolas Conaty, répondait en ces termes au R. P. Cooke, le 8 mars 1866 :

« Mon cher Père Cooke,

« J'aurais dû vous écrire plus tôt, afin de vous exprimer ma reconnaissance pour les très-grands services rendus à une portion de mon peuple par les bons Pères Oblats. La Mission qu'ils ont donnée dans une partie bien négligée de ce Diocèse a eu un plein succès ; elle a complétement changé l'aspect moral de tout le voisinage, et ses fruits seront, j'espère, permanents. Le souvenir des paroles pleines de sagesse et de piété qu'ont fait entendre le P. Fox et ses frères missionnaires ne s'effacera jamais, je crois, de la mémoire des fidèles. Où le péché et l'iniquité abondaient avant la Mission, là prévalent maintenant la piété, la ferveur et la charité. C'est pour nous un sujet de consolation qu'un autre de nos prêtres se soit assuré les services des Oblats pour donner une Mission dans sa paroisse.

« En vous remerciant très-sincèrement de votre bonté et de votre charité à pourvoir aux besoins spirituels de nos populations, et en appelant sur vous et sur vos confrères les bénédictions célestes, je suis, etc.

« ✝ Nicolas Conaty, *Ev. de Kilmore.* »

XXI. La Province ecclésiastique de Cashel est encore représentée par son digne métropolitain et par un de ses suffragants ; nous avons déjà vu la lettre de l'Evêque de Waterford. L'Archevêque de Cashel écrivait de Thurles, le 25 février 1866 :

« Mon Révérend et cher Père,

« De concert avec les fidèles de mon Diocèse, je vous ai, à vous et vos dignes Pères, les plus grandes obligations

pour les Missions que vous et eux avez données dans différentes paroisses, durant ces neuf dernières années. Au dernier jour seulement seront révélés le bien immense effectué par vos travaux apostoliques et le nombre d'âmes qu'avec la grâce divine vous avez préservées de l'éternelle damnation. Même dès aujourd'hui, les fruits de votre zèle sont manifestes ici à Thurles et dans chaque paroisse où vous avez donné la Mission. Partout où vous avez passé, la face des choses s'est renouvelée.

« Je n'ai d'autre récompense à vous offrir, ainsi qu'à vos bons Pères, si ce n'est de prier, comme je le fais, que notre aimable Sauveur vous accorde toutes les bénédictions promises à ses fidèles coopérateurs : *Si quis mihi ministrat, me sequatur et ubi sum ego, illic et minister meus erit.*

« En vous demandant un souvenir dans vos pieuses prières, je demeure, etc.

« ✝ P. Leahy, *Archev. de Cashel.* »

XXII. On se rappelle les grandes Missions prêchées dans la ville de Cork ; voici en quels termes l'Evêque de cette ville en résume les fruits :

« Cork, le 23 mars 1866.

« Très-Révérend et cher Père,

« J'éprouve le plus grand plaisir à constater les importants services rendus à la religion par vos zélés confrères dans la ville de Cork. Rien ne fut au-dessus de leur zèle pendant les deux longues Missions qu'ils ont données dans notre ville et qui ont été couronnées du plus éclatant succès.

« Un grand besoin et un motif très-important m'invitèrent à réclamer leurs précieux services. Je n'ai eu qu'à bénir la Providence qui a bien voulu récompenser leurs

travaux par les fruits les plus abondants. Je crois qu'environ 1,500 adultes ont été admis dans ces circonstances au Sacrement de Confirmation. Tout le reste a été proportionné à cette partie de leurs généreux travaux.

« Je dois vous faire apologie pour n'avoir pas répondu plus tôt à votre note, mais j'attendais une occasion d'apprendre plus de détails relativement à ce dont j'ai été quelque peu l'heureux témoin. Bien que je n'aie pu être à même de connaître ce que je désirais, j'ai la confiance que ce témoignage général ne sera pas au-dessous de votre attente.

« En vous souhaitant à vous et vos pieux confrères toutes sortes de bénédictions pour de longues années, je demeure, etc.

« ✝ WILLIAM DELANY, *Evêque de Cork.* »

III. *Province du Canada.*

XXIII. La province du Canada nous offre aussi son tribut d'encouragement. Ecoutons Mgr l'administrateur de l'archidiocèse de Québec écrivant au Supérieur général :

« Québec, le 23 février 1866.

« Monsieur le Supérieur,

« A pareil jour, en 1851, votre vénérable Fondateur officiait, comme l'un des évêques assistants du très-pieux cardinal Fransoni, à ma consécration dans l'église des Pères des Missions étrangères, à Rome.

« Cette circonstance que je regarde, certes, comme un bonheur pour moi, je prends la liberté de vous la faire connaître pour vous montrer que la divine Providence a voulu que je fusse uni par le lien d'une alliance spirituelle à celui que vous reconnaissez pour le Père de votre sainte Congrégation et dont vous tenez la place aujour-

d'hui : ce qui me donne certainement le droit de me considérer comme allié aussi devant Dieu avec tous les membres de cette grande famille d'apôtres, et pour cette raison d'entretenir avec vous une correspondance particulière de charité.

« Une autre raison m'en fait un devoir : c'est celle de la reconnaissance pour les grands et nombreux services que vos Pères n'ont cessé de rendre à ce diocèse depuis qu'ils y sont établis, services qu'ils multiplient tous les jours, et qui aussi, je sens le besoin de vous le dire, nous rendent ces bons Pères de plus en plus chers et nous font désirer davantage de les garder et de les voir se multiplier au milieu de nous.

Je m'abstiens de vous parler des œuvres qu'ils ont accomplies dans notre bonne ville de Québec, dans nos missions lointaines chez les sauvages de la côte du Nord et dans nos paroisses de campagne. Les rapports des visiteurs et les relations des supérieurs du Canada vous ont mis au fait de tout cela, ainsi que du projet qu'ils ont formé d'aller cette année commencer une mission chez les tribus infidèles qui habitent l'intérieur des terres qui s'étendent du fleuve Saint-Laurent à la baie d'Hudson. Il serait donc superflu d'entrer ici dans le détail de ces œuvres apostoliques que vous ne pouvez ignorer.

« Mais ce que ces rapports n'ont pu vous dire et ce que je tiens à vous bien faire comprendre aujourd'hui, c'est que nos Pères Oblats sont respectés et chéris, comme ils le méritent assurément, du clergé et du peuple de cet Archidiocèse ; qu'ils ont aussi toute ma confiance et toute mon affection, et que je suis bien décidé à faire tout ce qui sera en mon pouvoir, quand la Providence m'en donnera le moyen, pour leur procurer un établissement tel qu'ils le désirent, afin de les fixer pour toujours et de les attacher sans retour au service de cette Eglise.

« En me recommandant à vos prières, je demeure, mon Révérend Père, votre tout dévoué serviteur en Notre Seigneur.

« † C. F., *évêque de Tloa, administrateur de l'Archidiocèse de Québec.* »

XXIV. Mgr Bourget, Evêque de Montréal, le digne prélat qui nous a introduits dans le Nouveau-Monde, s'exprime en ces termes dans une lettre au Supérieur Général :

« **Montréal, le 3 mars 1866.**

« Mon Révérend Père,

« C'est pour moi un devoir de vous rendre compte de vos Pères qui exercent leur zèle dans le diocèse de Montréal. Je suis heureux de pouvoir vous dire que depuis vingt-cinq ans qu'ils sont ici, ils travaillent avec un merveilleux succès ; qu'ils nous ont été d'un très-grand secours pour la conservation du dépôt sacré de la foi et la réforme des mœurs ; qu'ils se sont constamment montrés dociles et obéissants envers l'Evêque ; qu'ils savent se conserver en bonne intelligence avec les prêtres séculiers, et que le peuple leur porte une sincère estime et une profonde vénération. Ils sont continuellement occupés à faire des Missions dans les paroisses de la campagne, et celles qu'ils vont faire dans nos vastes forêts à des milliers de jeunes gens qui y travaillent, en hiver, à la coupe des bois, produisent des fruits de salut incalculables. En vous donnant ces bonnes nouvelles, je ne fais qu'acquitter un devoir de justice et de reconnaissance.

« Veuillez bien me croire, mon Révérend Père, de vous et de toute votre Compagnie, le très-humble et très-dévoué serviteur,

« † IGNACE, *Evêque de Montréal.* »

XXV.......

« Ottawa, le 7 mars 1866.

« Mon Très-Révérend Père,

« Je viens d'apprendre que quelques-uns de mes confrères, connaissant que vous devez vous rendre à Rome pour offrir vos respectueux hommages au Souverain Pontife, ainsi que ceux de la Congrégation qui vous est confiée, et que probablement vous rendriez compte à Sa Sainteté de l'état de la Congrégation des Oblats et des œuvres qu'ils opèrent dans l'Eglise, ont cru devoir vous écrire pour vous faire connaître leur pensée sur ceux de vos dignes enfants qui travaillent dans leur diocèse et sur les œuvres qu'ils y opèrent. Je suis heureux de remplir comme eux en ce jour ce que je regarde comme un devoir et une consolation; car, comme les Révérends Pères Oblats se confondent en quelque sorte avec le diocèse qu'ils ont contribué à fonder et à développer, j'ai confiance qu'en présentant le récit de leurs œuvres, vous présenterez en même temps à notre vénéré Pontife tout le diocèse, qu'il bénira avec elles.

« Ce sont les Révérends Pères Oblats qui formaient à peu près tout le personnel du diocèse au moment où j'en ai pris possession; car je ne comptais alors que sept prêtres séculiers. Ils furent donc obligés de se charger de plusieurs des Missions disséminées dans la vaste étendue du territoire qui m'est confié. Grâce à leur zèle, plusieurs églises furent élevées, les colons attirés, les Missions et paroisses organisées, et lorsque cette œuvre de dévouement eut été accomplie, ils se sont retirés, abandonnant aux prêtres séculiers l'œuvre qui avait été préparée pour les recevoir. Ils n'ont gardé que les œuvres de zèle, qui sont plus conformes à leur vocation, et qui demandent pour être accomplies avec succès les soins d'une

communauté. Ces œuvres sont, mon très-Révérend Père, vous le savez aussi bien que moi, bien variées et bien pénibles. Grâces à Dieu, le zèle et le dévouement ont été jusqu'à ce jour à la hauteur de cette belle et dure mission. Le collége qu'ils dirigent à Ottawa a donné un grand nombre de laïques qui honorent et défendent la religion. Le grand séminaire qu'ils ont fondé pour obéir à la tendre sollicitude du Souverain Pontife, qui nous avait fait connaître ses saintes intentions aux premiers jours de notre épiscopat, se soutient et prospère. Les deux tiers de mes prêtres ont été formés sous la sage direction des Révérends Pères Oblats. Je vous dois à vous, mon Révérend Père, et à leur vénérable Fondateur, mille grâces pour les sacrifices temporels et personnels que vous avez eu le courage de faire pour ces deux œuvres, qui sont incontestablement les deux œuvres les plus importantes d'un diocèse. Dans ma ville épiscopale, vos chers enfants dirigent aussi les deux communautés religieuses qui sont à la tête des œuvres d'éducation et de charité, nourrissent la piété, éloignent le vice, soulèvent par là même de dessus les épaules bien faibles du premier Pasteur le poids de la sollicitude que feraient peser sur lui et ces œuvres et la desserte de sa cathédrale et des autres églises de la ville; en sorte qu'il peut reposer en paix dans le temps où il réside dans sa ville.épiscopale, et plus encore dans celui où des devoirs importants l'appellent ailleurs.

« J'éprouve aussi une véritable consolation de vous dire que les autres grandes œuvres de zèle et de dévouement, telles que missions des chantiers, missions sauvages, secours donnés aux pauvres catholiques disséminés et perdus dans la vaste étendue des terres du Nord, continuent à s'accomplir avec un succès toujours croissant et au milieu des sacrifices les plus pénibles. Chaque jour, lorsque je pense aux dangers innombrables que ces dignes ouvriers

ont à courir sur les rivières, dans les forêts, dans les voyages lointains, je prie Dieu de les préserver des mille accidents auxquels ils sont exposés et de ne pas ajouter à vos croix celle d'apprendre que quelques-uns d'eux y ont perdu la santé et même la vie. Déjà cette croix est, ce me semble, assez lourde : celui qui le premier a pénétré à la baie d'Hudson gémit sous le poids de nombreuses infirmités qui l'accablent. Un de ceux qui continuent la même mission ressent, quoique jeune, plusieurs des infirmités de la vieillesse. Il n'y a que peu de jours, en visitant les chantiers, un des Pères s'est gelé les deux mains. Les souffrances sont grandes, et cependant je dois ajouter que ceux qui connaissent les dangers auxquels les Pères sont exposés les trouvent peu nombreuses en raison des accidents auxquels on est exposé. Votre cœur de père est, j'en suis sûr, très-affecté lorsque ces pénibles nouvelles lui parviennent ; mais je suis sûr aussi qu'il est consolé en pensant que ces souffrances forment le riche trésor d'une congrégation religieuse.

« Peu de diocèses offrent une aussi grande variété de grandes et pénibles œuvres que celui d'Ottawa. La Congrégation des Oblats, qui sait en apprécier le mérite devant Dieu, peut donc à bon droit s'estimer heureuse d'en accomplir les plus pénibles et de les voir toutes réussir. Je suis convaincu que si, pendant votre voyage de Rome, vous jugez convenable d'en présenter le tableau à notre Saint-Père et vénéré Pontife, son cœur tressaillira de bonheur en voyant que les bénédictions qu'il a répandues sur moi au commencement de mon épiscopat, ainsi que sur les dignes Oblats de Marie, ont donné à toutes ces œuvres la vertu de prospérer, ont fait dilater le royaume de Jésus-Christ, et donné à notre religion sainte un grand nombre d'enfants.

« J'ai cru, mon bien Révérend Père, que ce faible

aperçu de ce que les dignes enfants de Marie accomplissent dans mon Diocèse vous serait agréable et trouverait naturellement place dans le tableau que vous offrirez au Souverain Pontife en lui rendant compte de votre administration et des œuvres que la Congrégation embrasse ; je l'ai donc tracé bien rapidement, laissant à votre sagesse le soin d'en faire ce qu'elle jugera convenable.

« Je suis avec une bien affectueuse considération, mon Très-Révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« † Jos. Eugène, *Evêque d'Ottawa.* »

XXVI. Mgr l'Evêque de Saint-Hyacinthe unit sa voix à celle de ses vénérables collègues : c'est par sa lettre que nous terminerons le recueil des encouragements de Nosseigneurs les Evêques :

« Evêché de Saint-Hyacinthe, 1er mars 1866.

« Très-Révérend Père,

« Apprenant que Votre Révérence se dispose à rendre compte au Saint-Siége de la Congrégation dont vous êtes le Supérieur, je saisis avec bonheur cette occasion de payer à vos Pères du Canada une dette de reconnaissance et de justice.

« J'ai vu ces excellents Pères à l'œuvre depuis leur premier établissement en ce pays, et je suis heureux de pouvoir déclarer, en toute franchise, à Votre Révérence que leur zèle et leurs labeurs incessants ont été pour moi le sujet d'une grande édification.

« Ces bons Pères me paraissent aussi avoir gagné, à un haut degré, la confiance et le respect des fidèles. Ceux-ci n'en parlent toujours que dans des termes qui dénotent qu'ils ont une haute idée de leur vertu.

« Il est manifeste que le ministère de la prédication et de la confession qu'ils exercent si continuellement est accompagné des plus précieux fruits de sanctification.

« Veuillez bien agréer, mon Très-Révérend Père, ce témoignage tout spontané de ma part en faveur de vos Pères du Canada, comme un acte de simple justice pour tant de services rendus par eux à l'Eglise de ce pays, ainsi qu'aux Missions lointaines de ce continent qui en dépendent.

« De Votre Révérence le tout dévoué serviteur,

« † JOSEPH, *Evêque de Saint-Hyacinthe.*»

Nous croyons devoir faire remarquer que toutes les lettres testimoniales envoyées au Supérieur Général ne sont point reproduites ici, et que plusieurs Evêques dont on connaît la haute bienveillance en faveur de la Congrégation, soit en France, soit dans nos provinces d'Angleterre et du Canada, n'ont point été prévenus du voyage de Rome.

§ II. — ENCOURAGEMENTS DU SAINT-PÈRE.

1. Son Eminence le Cardinal de Bordeaux a bien voulu communiquer au Supérieur Général la réponse que le Saint-Père a faite à sa lettre du 16 janvier 1866 et l'autoriser à en donner connaissance à toute la Congrégation.

« Pius P. P. IX.

« Dilecte Fili Noster, salutem et Apostolicam benedictionem.

« Dilectus filius religiosus vir FABRE, Præpositus Generalis Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ Tuas Nobis reddidit Litteras die 16 proximi mensis Januarii da-

tas, ac singularis erga Nos amoris et observantiæ sensibus scriptas. Nos eumdem religiosum virum summis a Te, Dilecte Fili Noster, laudibus exornatum et magnopere commendatum omni certe benevolentia excepimus, eumque de rebus ad suam præsertim Congregationem spectantibus quam libentissime audivimus. Ac per Te ipse vel facile intelligere poteris, quo gaudio affecti fuerimus, propterea quod ex iisdem Tuis Litteris magis magisque agnovimus qua filiali pietate ac reverentia commemoratæ Congregationis sodales vitæ integritate, ac religionis laude spectati Nobis et Apostolicæ huic Sedi adhæreant, et qua cura, studioque catholicæ Ecclesiæ doctrinam tueri, docere, animarumque salutem tum verbo, tum exemplo procurare, ac Tibi, aliisque venerabilibus fratribus Galliarum, sacrorum antistibus auxiliariam in vinea Domini excolenda operam exhibere contendant. Nihil enim Nobis gratius, nihil optatius esse potest, quam ut omnes viri ecclesiasticæ militiæ addicti, hisce præsertim luctuosissimis christianæ, civilisque rei temporibus digne ambulantes vocatione qua vocati sunt, omnem eorum diligentiam et industriam in sanctissimæ nostræ religionis causa tuenda, in sempiterna hominum salute curanda, atque in tot pestiferis erroribus profligandis strenue et indesinenter impendant. Jam vero Tibi persuadeas velimus, præcipuam esse qua Te prosequimur, benevolentiam. Cujus quoque pignus accipe Apostolicam Benedictionem quam intimo cordis affectu Tibi ipsi, dilecte Fili Noster, et gregi Tuæ curæ commisso peramanter impertimus.

«Datum Romæ apud S. Petrum, die 16 Aprilis anno 1866, Pontificatûs Nostri anno vicesimo.

«PIUS P. P. IX. »

Nous avons essayé de traduire le Bref du Souverain Pontife :

« PIE IX, PAPE.

« Bien-aimé Fils, salut et bénédiction apostolique.

« Notre bien-aimé Fils, le religieux FABRE, Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, Nous a remis Vos Lettres datées du 16 janvier dernier, Lettres où éclatent les sentiments distingués de Votre affection et de Votre obéissance envers Nous. Ce même religieux de qui Vous Nous faites, bien-aimé fils, un si grand éloge et que Vous Nous recommandez si instamment, Nous l'avons accueilli avec toute la bienveillance dont Nous sommes capable, et Nous l'avons entendu bien volontiers Nous parler surtout des affaires relatives à sa Congrégation. Vous pouvez aisément comprendre par Vous-même la joie dont Nous avons été rempli en apprenant, par Vos Lettres, avec quelle piété filiale, avec quel affectueux respect, les membres de la susdite Congrégation, tous remarquables par l'intégrité de leur vie et par leurs vertus religieuses, adhèrent à Nous et à ce Siége Apostolique, et avec quel soin et quelle ardeur ils s'appliquent à défendre et à enseigner la doctrine de l'Église catholique, à procurer le salut des âmes, soit par leur parole, soit par leur exemple, et à prêter un concours fructueux à Vous et aux autres vénérables Frères les Evêques de France, dans la culture de la vigne du Seigneur. Rien ne peut Nous être plus agréable, rien n'est plus conforme à Nos vœux que de voir, en ces temps surtout si affligeants pour la société civile et la société chrétienne, tous les hommes enrôlés dans la milice ecclésiastique et marchant dignement dans la vocation à laquelle ils ont été appelés, employer avec force et persévérance toute leur diligence et leur industrie à défendre la cause

de notre très-sainte religion, à procurer le salut éternel des hommes et à extirper tant d'erreurs pernicieuses.

« Comme gage de l'affection spéciale que Nous Vous portons et dont Nous voulons que vous soyez convaincu, recevez Notre Bénédiction Apostolique. Nous vous l'accordons dans toute l'effusion de Notre cœur, à Vous, bien-aimé fils, et au troupeau confié à Votre vigilance.

« Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 16 avril 1866, de Notre Pontificat la vingtième année.

« PIE IX, *Pape.* »

II. Nous avons aussi reçu communication de la réponse adressée par le Saint-Père à Mgr l'Archevêque de Tours. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire ce nouveau témoignage de la bienveillance apostolique :

« PIUS P. P. IX.

« Venerabilis Frater, salutem et Apostolicam benedictionem.

« Omni quidem paternæ Nostræ benevolentiæ significatione excepimus dilectum Filium religiosum virum FABRE, Præpositum Generalem Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ, quem magna cum laude Nobis studiosissime commendasti Tuis Litteris VII kalendas hujus mensis datis. Aque eumdem Religiosum Virum de rebus ad suam Congregationem pertinentibus loquentem alacri libentique animo audivimus. Non mediocri autem voluptate ex eisdem Tuis Litteris magis magisque intelleximus, venerabilis Frater, commemoratæ Congregationis sodales vitæ integritate ac pietatis laude spectatos summa Nos et hanc Apostolicam Sedem fide, et observantia prosequi, eosque in sempiternam hominum salutem curandam, in catholicæ Ecclesiæ doctrinam tuendam, propagandam, in pravas falsasque opiniones profligandas omni studio

incumbere. Quo certe nihil Nobis gratius, cum vel maxime optemus, ut omnes viri divino potissimum ministerio addicti in hac præsertim tanta temporum asperitate, tantaque contra augustam nostram religionem conspiratione, et errorum colluvie strenue prælientur prælia Domini, et qua opere, qua exemplo animarum saluti toto pectore inserviant. Jam vero hac etiam occasione perlibenter utimur, ut iterum testemur, et confirmemus propensissimam Nostram in Te voluntatem. Cujus quoque pignus esse volumus Apostolicam Benedictionem, quam intimo cordis affectu Tibi ipsi, venerabilis Frater, et gregi Tuæ vigilantiæ tradito peramanter impertimus.

« Datum Romæ, apud S. Petrum, die 16 Aprilis anno 1866, Pontificatûs Nostri anno vicesimo.

« Pius P. P. IX. »

Essayons encore de traduire cette belle et énergique langue latine dont nos langues modernes ne peuvent refléter l'éclat et la majesté :

« Pie IX, Pape.

« Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

« C'est avec l'expression entière de Notre bienveillance paternelle que Nous avons accueilli Notre cher Fils le religieux Fabre, Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée si instamment et si élogieusement recommandé dans vos lettres du 26 mars dernier. Nous l'avons entendu bien volontiers et avec plaisir Nous parler des affaires relatives à sa Congrégation. Notre consolation n'a pas été moins grande en comprenant de plus en plus par Vos lettres, vénérable Frère, que les membres de cette Congrégation, remarquables par l'intégrité de leur vie et l'éclat de leur piété, font profession d'une fidélité entière et d'un dévouement absolu

envers Nous et envers ce Siége Apostolique, et qu'ils s'appliquent de toutes leurs forces à travailler au salut éternel des âmes, à défendre et à propager la doctrine de l'Eglise catholique et à extirper les opinions fausses et perverses. Rien ne peut Nous être plus agréable, car le plus ardent de Nos désirs, c'est de voir principalement ceux qui exercent le saint Ministère dans une époque si tourmentée, au milieu d'une si grande conspiration contre notre auguste religion et d'un tel déluge d'erreurs, combattre vigoureusement les combats du Seigneur, et se dévouer de toute leur énergie, soit par leurs travaux, soit par leurs exemples, au salut des âmes. Nous saisissons avec empressement cette occasion de Vous renouveler le témoignage et de vous donner une preuve de Notre très-vive affection pour Vous. Nous voulons que Vous en ayez pour gage la Bénédiction Apostolique que dans toute l'effusion de Notre cœur Nous Vous accordons avec amour à Vous, vénérable Frère, et à tout le troupeau confié à Votre sollicitude.

« Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 16 avril 1866, vingtième année de Notre Pontificat.

« PIE IX, *Pape.* »

Formons des vœux ardents pour que la Congrégation mérite de plus en plus les encouragements qui lui viennent et de Nosseigneurs les Evêques et du Vicaire même de N.-S. Jésus-Christ !

MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

VINGT ANNÉES DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE[1].

IV

1861. — Mon Révérendissime et bien cher Père, deux événements signalent l'année dont nous allons parler; deux événements dont les incalculables conséquences n'affectent pas seulement le Vicariat de la Rivière-Rouge, mais bien toute notre chère famille, toute la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Impossible de nommer l'année 1861 sans sentir nos cœurs en proie à la plus vive émotion. Des souvenirs d'une trop juste douleur, des souvenirs d'une joie trop juste aussi, se rattachent à cette année, qui fit époque partout où se trouvent les nôtres et que nous considérons ici, nous, comme la première partie de la quatrième période de l'histoire de nos Missions. Dès le commencement de cette année, un cri d'alarme avait été poussé à Marseille, et son écho solennellement douloureux avait redit jusqu'aux extrémités du monde les vives inquiétudes des enfants dévoués de Mgr DE MAZENOD. En vain des prières aussi ardentes que nombreuses s'étaient élevées vers le ciel. La couronne du grand serviteur de Dieu était ornée de tous ses fleurons, la mesure des mérites était pleine. Dieu, si fidèlement et si généreusement servi pendant une longue et noble carrière, ne voulait plus différer la récompense. Le 21 mai compte parmi nos jours les plus tristes. Nous étions orphelins! Le cœur si aimant de notre Père avait

[1] Voir le numéro précédent, p. 145.

cessé de battre sur la terre. La tombe se refermait sur ce que nous avions de plus cher et de plus vénéré. L'âme de notre Fondateur s'envolait vers un monde meilleur, laissant au service de l'Eglise la Famille qu'il avait fondée, et laissant à cette Famille elle-même l'exemple des plus grandes et des plus généreuses vertus.

La douleur est souvent injuste; la nôtre nous portait à croire que le Ciel avait été trop sévère, lorsque lui-même voulut nous montrer qu'il a bien le droit d'affliger, puisqu'il a le pouvoir de prodiguer de si abondantes consolations, et qu'à toutes les peines qu'il nous ménage il offre une compensation qui montre partout la main paternelle qui sait tirer le plus grand bien même de ce que nous redoutons le plus, de ce que nous regrettons davantage. Le 21 mai avait jeté la consternation dans toutes nos Maisons; une espèce de prostration générale semblait être le partage des Oblats, lorsque le grand événement du 5 décembre fit renaître la joie dans tous les cœurs, releva tous les esprits par la plus entière confiance. Dieu ne nous avait point abandonnés. Sourd à une première demande, il avait écouté la seconde; nous n'étions plus orphelins. L'œuvre de notre bien-aimé Père se continuait dans et par son fils chéri; la personne était changée, l'esprit et le sentiment ne l'étaient pas. Aujourd'hui, en rapprochant ces deux grands événements, il nous est donné de voir combien Dieu protége et bénit notre chère Famille, puisqu'il lui a permis de passer, sans secousse violente, par la plus cruelle épreuve qu'il puisse envoyer à une communauté naissante. Adorons les desseins impénétrables de Dieu. Imitons le Père généreux que nous pleurons, consolons celui que la Providence a suscité pour continuer et consolider son œuvre.

Pour rentrer d'une manière plus immédiate dans notre sujet, groupons, autour de ces deux grands événements, ceux accomplis dans nos Missions et pour nos Missions, pendant l'année 1861.

C'est en la compagnie des Pères du lac Sainte-Anne que le Vicaire salua la nouvelle année. Avec ces zélés Missionnaires, il fut décidé que l'on fonderait un nouvel établis-

sement pour suppléer à ce qui manquait à l'établissement actuel, et faciliter la desserte de la Mission de Saint-Joachim. Une place magnifique, à 8 milles et demi d'Edmonton, fut choisie pour cette nouvelle fondation et dédiée à saint Albert. Les plans de campagne pour l'année furent arrêtés. Le 14 janvier, l'Evêque prit congé des Missionnaires et des chrétiens qu'ils évangélisent. Notre cœur regrettait cette séparation, il était vivement touché du zèle de nos Pères et du bien accompli si généreusement.

Qu'on nous permette aussi un mot de reconnaissance à l'adresse de M. J.-W. Christie, agent de l'Honorable Compagnie dans cette importante et belle partie du pays. Depuis son arrivée à Edmonton, ce monsieur n'avait cessé de donner à nos Missionnaires les marques les plus ostensibles de respect et d'attachement. Pour leur facilité et leur satisfaction, il avait fait construire gratuitement, à l'intérieur même de son fort, une jolie petite église, à laquelle est adjointe une résidence commode pour les Pères. A l'arrivée de l'Evêque, et pendant tout son séjour, M. Christie se montra d'une attention aussi délicate qu'empressée ; puis, quand il s'agit du départ, il fit spontanément tous les frais et préparatifs, et prit si bien ses mesures que, pour la première fois, l'Evêque fit un long voyage sans fatigue. Pendant 1,500 kilomètres, il ressentit les suites de ces attentions qui furent secondées par M. Alexandre Christie, son frère, en charge du district voisin. Ces deux messieurs nous donnèrent tant de facilités que ce long voyage, au milieu de la saison la plus rigoureuse, nous reposa, au lieu de nous éprouver. Il nous reposa d'autant plus que notre cœur éprouvait une bien douce consolation, par l'assurance que nous donnèrent les deux messieurs Christie d'en finir, dans leurs districts respectifs, avec le commerce des liqueurs enivrantes parmi les sauvages, promesse qu'ils effectuèrent l'année suivante, qui assure à nos Missions de l'Ouest une bien plus grande prospérité et aux pauvres sauvages une protection dont ils ont tant besoin.

Nous passâmes par le fort Pitt. A Carlton, nous eûmes la consolation de rester quelques jours avec l'excellent Père

Moulin, qui y faisait le bien, s'accommodant parfaitement à sa solitude.

Le 5 février au soir, arrivé au fort de la montagne de Tondre, l'évêque de Saint-Boniface apprit l'incendie de sa cathédrale. Quelques jours après, en voyant la baie des Canards (autrefois Mission de Saint-Edouard), puis le poste Manitoba (Mission de Notre-Dame du Lac), Mgr de Saint-Boniface sentit son cœur plus vivement en proie à la peine que lui avait toujours causée l'abandon de ces Missions, et remit à son retour à prendre des mesures pour réparer ce malheur. Enfin le 23 février, il s'agenouillait au milieu des ruines de sa cathédrale, pour en offrir à Dieu le sacrifice, et lui demander le moyen de la reconstruire, si tel était son bon plaisir.

Conformément à ce qui avait été réglé au moment même où le Vicaire laissait Edmonton, le P. Lacombe en partait aussi pour aller visiter le fort de la Montagne. Au mois d'avril, on commença les travaux de Saint-Albert, et les trois Pères du lac Sainte-Anne se partagèrent, en hiver et en été, le soin des Missions confiées à leur sollicitude et la visite des camps de la prairie.

Le P. Tissot, de son côté, alla passer le Carême au fort Pitt. Le zèle de ceux qu'il y évangélisa lui procura de bien grandes et de bien douces consolations. L'été suivant, le même Père visitait ses confrères du lac Sainte-Anne. C'est pendant ce voyage qu'il enseigna aux gens de cette localité à faire de la chaux, tout comme il l'avait enseigné aux gens du lac La Biche et à ceux de l'Ile à la Crosse. Ces Prêtres catholiques sont de tels éteignoirs que, même au milieu des splendides lumières du dix-neuvième siècle, il leur est donné d'enseigner bien des choses utiles, lors pourtant qu'ils ont pour Mission principale d'enseigner l'unique chose nécessaire.

Le 6 janvier, le P. Gascon prononçait ses vœux entre les mains du P. Eynard; les courses incessantes nécessitées par les exigences de l'Apostolat avaient différé cette profession et prolongé son Noviciat pendant près de deux ans. Le 5 mars, le nouvel Oblat, sans faire attention à la maigreur

excessive de ses jambes, les chargeait du poids de lourdes raquettes, et partait pour le fort de Liard. Saint Raphaël, qui l'avait guidé l'automne précédent, l'aida à s'y rendre cette fois ; car ce n'est pas bagatelle de franchir ainsi une distance de 700 à 800 kilomètres. Le Missionnaire visita la Grosse Ile et le fort Simpson, qu'il revit encore avec plaisir à son retour. Après sa Mission au fort de Liard et y avoir arboré l'étendard du Salut, il revint en barque et fut heureux de trouver son Supérieur à la Grosse Ile. Le P. Eynard, parti le 2 avril, avait laissé le Fr. Kearney seul à Saint-Joseph. Animé, lui aussi, d'une tendre dévotion pour les Anges, il avait aussi chaussé ses raquettes et, consultant son zèle beaucoup plus que ses forces, était allé visité la Mission de Saint-Michel. Il en repartit le 6 mai encore sur la glace, et vint à la Mission du Saint-Cœur-de-Marie. C'est là que le P. Gascon eut la consolation de le rejoindre et de lui aider à répondre au zèle empressé du grand nombre de sauvages qui y étaient réunis. Les deux Missionnaires reprirent ensuite la route de Saint-Joseph, où ils arrivèrent heureusement le 30 juin. Les sauvages y étaient en nombre et leurs Missionnaires eurent la consolation de les voir partager le désir ardent avec lequel ils soupiraient après la visite du Grand Homme de la Prière.

Le P. Clut n'oubliait pas ses bons Mangeurs de Caribou ; il alla encore cette fois exercer ses forces sur les glaces du lac Athabaskaw pour se rendre à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Au mois de décembre, nous avons laissé le P. Végreville au lac Caribou. Allons vite l'y chercher, car il court risque de s'y ennuyer ; il n'a encore ni compagnon, ni maison. Plutôt, qu'il vienne lui-même, il a bonne jambe, la raquette lui va si bien, qu'il s'est fait une réputation à cet égard. Le 1er avril, il arrive à l'Ile à la Crosse. Les nouvelles qu'il apporte sont favorables. La Mission de Saint-Pierre se continuera, mais elle sera placée à l'extrémité septentrionale du lac.

Le P. Séguin, voyant un compagnon à Mgr Grandin, va le laisser. Il lui tarde de débuter dans la carrière où il veut marcher avec générosité. Il part pour le portage à La Loche, afin d'y donner la Mission tout le printemps.

Notre intrépide P. Moulin, après avoir planté une nouvelle Croix sur les rives si grandioses et si pittoresques de la Siskatchewan, ne veut pas laisser partir la neige sans la fouler de nouveau aux pieds. Dans la semaine sainte, il laisse Carlton, salue le lac Vert, où la famine sévit impitoyablement, puis continue jusqu'à l'Ile à la Crosse, où il arrive après Pâques, dans la neige fondue jusqu'à mi-jambe, jeûnant bien plus qu'il n'est tenu de le faire même en Carême, épuisé de fatigue, mais animé d'un courage plus grand que toutes ses épreuves, ses privations et ses souffrances.

Le P. Simonet, nouvellement arrivé, devait, lui aussi, aller là où l'appelaient les intérêts de la Foi. Il fit d'abord une visite à Saint-Joseph et à Pembina, puis fut chargé des Missions du lac Manitoba, comprenant celles dites du Bout du Lac, Mission de Saint-Laurent, l'ancienne Notre-Dame du Lac, et la baie des Canards. Ces deux dernières n'avaient reçu aucun secours religieux depuis que le R. P. Bermond en était parti en 1850, si ce n'est deux visites, bien passagères, de l'Evêque. Le Bout du Lac avait été plus heureux. Des Prêtres de la colonie et Monseigneur y allaient plusieurs fois par an. M. Gascon, avant son entrée au Noviciat, y avait passé une année et y avait construit une petite chapelle. Ces différents postes comptent une population catholique de plusieurs centaines d'âmes et un plus grand nombre d'infidèles. Le zèle du P. Simonet reçut volontiers le soin d'évangéliser tout ce monde, et c'est encore là, aujourd'hui, le théâtre de ses travaux. Notre cœur fut d'autant plus consolé que les protestants faisaient plus d'efforts de ce côté, et menaçaient de s'établir là même où avait été placée la chapelle catholique.

Cette même année, le P. Lestanc, après avoir passé deux mois à Saint-Laurent, se mit à la poursuite d'autres pauvres enfants de l'Eglise, dispersés sur les bords des rivières Rouge et Winipeg, près de leurs embouchures. Une couple de fois par année, il continue cette œuvre méritoire. C'est un acheminement vers Wabassimong et le lac Lapluie. Puissions-nous y retourner un jour! Puissent les pauvres infidèles mériter la grâce qui nous ramènerait au milieu d'eux!

C'est au commencement de juin de cette année que Mgr Grandin partit de l'Ile à la Crosse avec le Fr. Boisramé. Mgr de Satala allait visiter les Missions d'Athabaskaw-Mackenzie. Cette visite, qui devait durer plus de trois ans, porta la consolation dans l'âme de tous ceux qui en ont été l'objet, l'édification dans tous ceux qui en furent les heureux témoins. Cette visite a mis au grand jour une vertu hors ligne, un dévouement dont les cœurs les plus généreux, les âmes d'élite, sont seuls capables. Nos Annales ont déjà publié, en grande partie, le journal de cette visite. « L'Evêque, le Prêtre, le Missionnaire, le Religieux, l'Oblat de Marie Immaculée s'y peignent sous des traits qui ne peuvent qu'exciter l'admiration » et qui excitent la nôtre en particulier au plus haut degré ; nous savons ce que sont des voyages comme ceux qui ont été accomplis alors ; nous connaissons aussi la faiblesse du tempérament de Mgr Grandin, l'excessive et exquise sensibilité de son cœur. Il nous est donc plus facile qu'à bien d'autres d'apprécier le degré de zèle, d'abnégation, d'amour de ses frères dont cette longue et difficile visite a été un enchaînement continuel. Nous dirons plus tard ce qu'en ont pensé d'autres bien différemment placés de nous, mais connaissant, comme nous, ce qu'a fait notre si digne et si aimé coadjuteur et dans quelles circonstances il l'a fait. Je ne répéterai pas ici ce que dit le journal de Mgr Grandin ; je n'en veux emprunter que les faits indispensables à la suite et à l'ensemble de mon récit. L'illustre visiteur, arrivé au portage de La Loche le 6 juin, y trouva le P. Séguin absorbé par et pour les Montagnais ; il le prit avec lui, et les trois voyageurs arrivèrent à la Mission de la Nativité le 15.

Le départ du P. Végreville pour aller établir la Mission du lac Caribou devant laisser le P. Moulin seul, l'occasion fut heureuse de rapprocher le P. Faraud, de rendre ainsi plus facile l'exécution des projets qu'on avait en vue. Le Missionnaire de la Nativité reçut donc son obédience pour l'Ile à la Crosse, où il se rendit, peu après, avec le Fr. Péréard. Le P. Clut, ne sachant rien des grands plans en question, comprit difficilement pourquoi on le laissait seul à Athabaskaw.

Pour le consoler de son futur isolement, le P. SÉGUIN reçut ordre de demeurer quelques semaines avec lui.

Le P. GASTÉ fit ses vœux au commencement de juin et partit ensuite. Rendu à l'Ile à la Crosse, il fit connaissance avec ses nouveaux frères, puis redescendit avec le P. VÉGREVILLE et le Fr. PÉRÉARD pour se rendre à la Mission de Saint-Pierre, à l'extrémité septentrionale du lac Caribou. Ce poste est le plus difficile, je crois, de tous ceux où nous sommes établis. Le froid y est extrême, la végétation presque nulle, ce qui multiplie les difficultés pour la construction de la moindre cabane, puis cet isolement si complet! Ils sont donc bien généreux, bien dévoués ceux qui se résignent à une semblable position, qui même l'ambitionnent. Remercions Dieu du zèle qu'il inspire en face des difficultés qu'il a créées.

Mgr GRANDIN, après avoir encouragé de son mieux le P. CLUT à faire un bon solitaire et l'avoir consolé en séjournant quelques jours avec lui, reprit sa route avec le Fr. BOISRAMÉ. Le 4 juillet, il débarquait chez son ancien hôte, le Seigneur de la Rivière au Sel. Le bon vieillard Beaulieu ne se possédait pas de bonheur en voyant le Grand Prêtre. Monseigneur lui bénit un cimetière et, tout en espérant le revoir parmi les vivants, prit congé de lui après une de ces bénédictions qui sont trop désirées pour n'être pas fructueuses.

Le 8 juillet fut un jour de fête et de bonheur pour les Missionnaires de Saint-Joseph. Ces dévoués enfants de la Famille avaient déjà tant travaillé, tant souffert; ils avaient surtout tant craint pour l'œuvre sainte qui leur était confiée! L'arrivée de l'Evêque consolidait cette œuvre, leur en assurait le succès, la stabilité ; aussi il est plus facile d'imaginer que de dire leur vive satisfaction, leur sincère reconnaissance envers Dieu, envers la Congrégation, envers Mgr GRANDIN. Les quelques jours de jouissances furent bientôt écoulés, puisque déjà le 30 juillet Sa Grandeur était à la Grosse Ile. Mgr GRANDIN avait laissé le Fr. BOISRAMÉ au grand lac des Esclaves et pris avec lui le Fr. KEARNEY. De la Mission du Saint-Cœur-de-Marie, un jour d'une heureuse navigation conduisit l'illustre voyageur jusqu'à un endroit appelé le Rapide. Il y fut rejoint

par le Chef traiteur du district. Les rives du fleuve Mackenzie en cet endroit semblaient offrir des avantages tout particuliers pour un établissement central. Monseigneur eut l'excellente pensée d'en prendre possession au nom des Missionnaires catholiques et voulut que le Chef du district fût témoin de cette prise de possession. Le lendemain 7 août, Mgr Grandin disait la sainte Messe et plantait une Croix à l'endroit qui, dans sa pensée, devait être, plus tard, le siége du nouvel Evêque d'Athabaskaw-Mackenzie. L'enchaînement tout providentiel des événements qui ont préparé ce résultat, le besoin immense d'un secours tout particulier, fit donner à cette place le nom de Providence.

Trois jours après, Monseigneur était au fort Simpson, où les sauvages lui prouvèrent qu'ils lui trouvaient meilleure tournure qu'à l'antagoniste de nos Missions, dont aucun Indien ne faisait cas. C'est là que Monseigneur apprit la maladie du P. Grollier. Déjà il se préoccupait vivement du retard du P. Séguin, qui avait été désigné comme futur compagnon de notre pauvre exilé du pôle, lorsque, le 12, il eut la consolation de voir arriver ce Père, ainsi que le P. Gascon, qui s'était joint à lui au grand lac des Esclaves. Tous deux, après avoir salué cordialement le P. Eynard, lui laissaient en partage les délices de la solitude. Le P. Séguin continua tout de suite sa route avec le Fr. Kearney, et le 26, ils arrivaient à Good-Hope, auprès du P. Grollier, malade et seul, seul depuis plus de deux ans! Que l'on juge de la joie et du bonheur de ce véritable martyr du zèle, et, certes, il méritait bien cette joie, ces instants de bonheur. Oui, ce cher P. Grollier méritait bien cette consolation. Attaqué violemment de l'asthme l'hiver précédent, suffoqué au moindre mouvement, il était devenu incapable d'exercice soutenu. Tout en voyant ses forces s'anéantir, il sentait que son courage ne diminuait pas. Il voulut encore voyager, s'embarquer dans un petit canot d'écorce, dont l'humidité et le malaise augmentèrent son mal. Il se rendit ainsi au fort Norman ; il n'y resta que six jours : son cœur était encore plus malade que son corps. En partant de Good-Hope, il avait rencontré le ministre protes-

tant qui s'y rendait et qui devait même aller plus loin. Le zèle de l'apôtre s'anime davantage, son courage se surexcite, son âme, si fortement trempée, prend une détermination capable d'effrayer une santé robuste. Il se met à la suite de celui dont il craint les dangereux enseignements ; il veut aller le combattre jusqu'à Peel's River, où, l'automne précédent, il avait eu la consolation de jeter les premiers fondements de la foi. Ce cher enfant de la Famille n'a rien de ce qui peut adoucir sa position, il n'est pas même certain de trouver un aliment grossier pour soutenir sa faiblesse. C'est égal, il part, fort de sa confiance en Dieu et sûr de trouver un appui en Marie. Notre-Dame de Bonne-Espérance console son fidèle serviteur ; celui-ci salue sa Mission en passant et s'assure que le bien n'y est nullement compromis, puisque personne n'a voulu écouter le ministre de l'erreur. Le 28 juin, il arrive à Peel's River ; celui qu'il poursuit en est déjà parti pour la maison de la Pierre et le Youcon, les deux postes les plus reculés : le dernier est même sur le territoire russe. Le pauvre Père est désolé, il lui est physiquement impossible d'aller plus loin ; les postes que va visiter le ministre de l'erreur ne l'ont jamais été par des Prêtres catholiques ; c'en est fait de ces tribus nombreuses ! Cette pensée éprouve cruellement son zèle. Il prie Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain. L'année précédente, il était arrivé à Peel's River le jour du Saint Nom de Marie, et c'est ce nom sacré qu'il invoque. Dans l'impossibilité de poursuivre le ministre, il se décide à l'attendre là, afin de neutraliser son action parmi les sauvages de ce poste. Sans abri, presque sans nourriture, ne vivant que de pêche, notre généreux asthmatique était là étendu sur le rivage humide du grand fleuve, priant, pleurant, exhortant. Dieu le consola, Marie le protégea. Non-seulement sa présence empêcha beaucoup de mal, mais elle fit beaucoup de bien. Les sauvages, séduits un peu par l'offre des présents faits au nom de la Prière Anglaise, furent sensibles au zèle de celui qui les recherchait avec assez d'abnégation pour leur en inspirer le sentiment. Ce zèle n'obtint pas tout ce qu'il aurait désiré ; mais quelques traits frappants de la grâce firent équilibre à

l'amertume dont était remplie l'âme du Missionnaire, et le dédommagèrent des peines extrêmes et des douleurs aiguës qu'il éprouvait. Après ce magnifique exemple de dévouement, digne des plus belles pages de l'Histoire de l'Eglise, le P. Grollier retourna à Good-Hope. Il était toujours malade et souffrant et pourtant il écrivait : « Je ne désire rien tant que de rendre mon dernier soupir dans nos Missions sauvages. » Il ne faut pas s'étonner de la joie et du bonheur qu'il éprouva en voyant arriver le P. Séguin et le Fr. Kearney. Cette vue lui arracha la touchante exclamation : *Dieu nous aime!* Oui, Dieu l'aimait, puisque, à la vie comme à la mort, rien ne pouvait le séparer de la charité de Jésus-Christ

L'établissement de l'Eglise nous montre que le sang des martyrs a toujours été une semence féconde de chrétiens. L'établissement de nos Missions nous prouve jusqu'à l'évidence que les fatigues, les sueurs, les souffrances de nos généreux Missionnaires ont excité et animé leur zèle. Le P. Moulin, qui avait beaucoup souffert au printemps, ne désirait rien tant que de revoir les lieux devenus d'autant plus chers à son cœur qu'il y avait été plus éprouvé. Le 8 octobre, il se mettait en route. Il s'arrêta au lac Vert (Mission de Saint-Julien); il y séjourna jusqu'au 12 novembre ; après y avoir planté le signe glorieux du salut, il continuait jusqu'à Carlton, pour y finir l'année.

Nous avons laissé Mgr Grandin au fort Simpson. Sa Grandeur en partit, le 20 août, avec le P. Gascon, pour visiter la Mission du fort de Liard. Une occasion s'étant présentée pour le fort Halket, le P. Gascon se mit en route de ce côté, pendant que Monseigneur donnait seul la Mission de Saint-Raphaël. Le P. Gascon, après des efforts inouïs et des dangers très-grands, au milieu des torrents qui descendent ces montagnes, dut renoncer à un projet que la crue des eaux rendait impossible pour le moment ; il redescendit au fort de Liard, où il passa l'hiver. Pendant son absence, Mgr de Satala, voyant la saison s'avancer, se vit forcé de remonter dans son canot d'écorce et de se confier à la merci des flots, sous un ciel déjà glacé et avec deux sauvages dont l'un était malade. Sa Gran-

deur arrivait, tant bien que mal, au fort Simpson le 16 septembre; le 4 octobre, Elle était au fort Norman et le 9 à Good-Hope. Le P. Séguin courut à la rencontre du cher Seigneur; le P. Grollier, lui, ne courait pas : il marchait à peine. Lorsque Monseigneur le rejoignit, il était tout haletant, tout hors de lui-même. Son cœur chantait ce que ses lèvres pouvaient à peine balbutier : l'hymne du Vieillard de l'Evangile. Sa foi lui montrait dans l'illustre visiteur le salut de Dieu, préparé à tous les peuples du Nord. L'accueil bienveillant que Monseigneur avait rencontré partout, la prépondérance incontestable acquise au Catholicisme furent autant de sujets de la plus pure comme de la plus vive allégresse pour le cœur de celui qui désirait tant voir Dieu connu, aimé, servi.

Dans la réunion des deux Evêques à l'Ile à la Crosse l'automne précédent, il avait été convenu que l'évêque de Saint-Boniface se rendrait en Canada pour y appuyer la demande de la division du Diocèse et l'élection du P. Faraud au nouveau siége. Mgr Taché partit de la Rivière-Rouge au mois de juin. L'incendie de sa cathédrale donnait un prétexte plausible à son voyage et ne permettait pas d'en soupçonner le motif réel, qu'on était convenu de tenir secret. La santé du P. Frain semblant s'affaisser de jour en jour, le Vicaire crut devoir l'emmener avec lui pour essayer si un changement d'air et de position ne pourrait pas prolonger une existence précieuse à la Congrégation. Trois jours après leur départ, les voyageurs apprirent le coup terrible qui venait de frapper la Famille dans la personne vénérée et chérie de son Père, et aussi la convocation d'un Chapitre Général pour le mois de décembre.

Après quelques difficultés, l'Archevêque de Québec et tous ses suffragants voulurent bien apposer leurs signatures à la supplique que l'évêque de la Rivière-Rouge adressait au Souverain Pontife. Ce premier succès fut suivi d'autres consolations. Les Evêques du Canada offrirent spontanément à leur pauvre collègue de l'aider à la reconstruction de sa cathédrale. L'appel des Pasteurs fut entendu par leurs diocé-

sains, et de généreuses aumônes furent offertes en faveur de la pauvre Mission de Saint-Boniface. Mgr Guigues, Provincial du Canada, voulut bien donner le P. Richer, puis le vénérable P. Tempier envoya de France le P. André. Ces deux nouveaux Missionnaires s'acheminèrent vers Saint-Boniface, où ils arrivèrent heureusement le 26 octobre, en la compagnie de deux Sœurs de charité, et de plusieurs autres personnes qui s'y rendaient pour aider les Missions et la construction de la cathédrale.

Le P. Richer fut chargé de la desserte de Saint-Charles. Le P. André fut envoyé à Saint-Joseph et Pembina, Missions restées sans pasteur par le départ de M. Goiffon.

Le Vicaire, pendant son séjour en Canada, obtint de plus que, le printemps suivant, trois Sœurs de charité se rendraient au lac La Biche.

Après ces succès, tous si consolants pour son cœur, l'évêque de Saint-Boniface passa en Europe avec Mgr d'Ottawa et le bon P. Aubert ; tous trois goûtèrent une bien douce consolation en visitant nos belles et florissantes maisons d'Angleterre. Le commencement de décembre nous réunit à Paris. Comme il nous fut doux, à nous en particulier qui avions, pour ainsi dire, toujours été éloignés de la Famille, de nous trouver dans son sein, de faire partie de cette assemblée où tous les cœurs, confondus dans un sentiment commun, après avoir payé un juste tribut d'hommage et de respect à notre vénéré Fondateur, se groupèrent unanimement autour de celui que Dieu leur inspirait de choisir pour combler le vide immense fait parmi nous ! Comme il nous fut doux de revoir ceux des nôtres que nous connaissions, de saluer ceux qui, étrangers à nos yeux, ne l'étaient pas à nos affections ! Nous goûtions aussi une bien vive satisfaction, en voyant l'intérêt affectueux que tous les membres de cette vénérable assemblée voulaient bien porter à nos pauvres Missions si lointaines, si isolées. Les larmes aux yeux, l'émotion dans l'âme, nous savourions toute la vérité de cette délicieuse parole : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Votre bienveillance, mon Révérendissime et bien cher Père,

voulut bien donner son consentement à nos projets. Fort de toutes ces volontés, après avoir vu nos maisons de Marseille, nous nous embarquâmes pour la ville éternelle. Le dernier jour de l'année, l'aimable Pontife, qui sait inspirer tant de vénération et de dévouement, permettait au pauvre Evêque de Saint-Boniface d'approcher de sa personne sacrée, et lui donnait l'assurance que ses demandes seraient accueillies favorablement. C'est alors que, prosterné aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, nous le priâmes de nous bénir, de bénir tout ce que nous avons de cher ici-bas, de bénir, d'une bénédiction spéciale, la Congrégation des Oblats et les trente membres de cette Congrégation qui travaillaient dans le diocèse de Saint-Boniface.

1862.—L'évêque de Saint-Boniface, après avoir obtenu tout ce qu'il avait demandé au Saint-Siége, en particulier l'assurance que son Diocèse serait divisé, que la partie soustraite à sa juridiction serait confiée à l'un des nôtres, que le P. Faraud serait nommé à ce nouveau siége; après avoir goûté encore une fois le bonheur de voir le Saint-Père et en avoir reçu, pour lui et les siens, une de ces bénédictions qui font tant de bien au cœur, l'évêque de Saint-Boniface, dis-je, partit de Rome pour repasser en France.

Pendant que le Vicaire de nos Missions de la Rivière-Rouge contemplait avec admiration les splendeurs de la ville éternelle, puis que, monté sur un beau vapeur, il sillonnait avec une rapide facilité les eaux de la Méditerranée, sous l'influence du beau soleil d'Italie et de Provence, le Provicaire de ces mêmes Missions, au delà du cercle polaire, se traînait difficilement sur les glaces (*bourgillons*) du grand fleuve Mackenzie, savourant à loisir les rigueurs du plus rude climat [1], les difficultés et fatigues des tristes voyages à la ra-

[1] Le P. Grollier nous écrivait : « Le voyage de Mgr Grandin a été heureux *et pas si froid que nous le redoutions,* » donc un hiver moins rigoureux que de coutume. Le thermomètre centigrade consulté chaque jour donne le tableau suivant des douceurs exceptionnelles que notre délicieux climat offrit à Sa Grandeur pendant les jours de son voyage de Good-Hope à fort Norman : 33°, 33°, 35°, 26°, 36°, 40° (26°, 25°, gros

quette, n'ayant pour toute lumière, même en plein midi, que le crépuscule d'un soleil qui n'ose pas paraître sur l'horizon, effrayé qu'il est, dans son abaissement, du travail colossal que va lui imposer la nature, pour déchirer l'épais manteau de glace dont il est enveloppé.

Le 8 janvier, les Pères et le bon Frère de Good-Hope éprouvaient une peine bien sensible occasionnée par le départ de Mgr GRANDIN, qui, décidé à tout voir par lui-même, ne tenait pas plus compte des obstacles que de la délicatesse de sa santé. Ce cher seigneur entreprenait un des plus longs et des plus rudes voyages que nos Missionnaires aient faits dans ce pays. Quatorze jours de difficultés et de misères conduisirent Sa Grandeur à une première étape au fort Norman. Monseigneur, trouvant du bien à faire aux pauvres sauvages, ne partit de ce poste que le 8 mars, en compagnie de jeunes commis, qui, se figurant qu'une Grandeur doit facilement marcher à grands pas, précipitèrent la marche, sans même se douter que le pauvre Evêque, blessé aux pieds, ensanglantait derrière eux le sentier qu'ils voulaient parcourir si rapidement. Le 17, ils arrivèrent ensemble au fort Simpson. Monseigneur s'y reposa trois jours, reprit la route de la Grosse-Ile, saluant de loin la Providence. Arrivé, le 28, à la Mission du Saint-Cœur-de-Marie, Sa Grandeur en repartait le 31, pour, le 6 avril, porter le bonheur et le contentement dans la Mission de Saint-Joseph, où le P. EYNARD et le Fr. BOISRAMÉ furent aussi heureux que surpris de le revoir. Quelque besoin qu'eût le P. EYNARD de cette consolation, son zèle ne lui permit pas d'en jouir longtemps. Les sauvages, réunis en camps considérables, étaient malades à quelques jours de marche. Le bon Missionnaire de Saint-Joseph, laissant seul l'évêque de Satala, alla porter secours à ce pauvre peuple. Il était heureusement de retour le Jeudi Saint à temps pour délivrer Monseigneur des inquiétudes que ce saint homme sait toujours se multiplier en faveur des nôtres; assez à temps pour avoir lui-même la consolation

vent), 17°, 18°, 35°, 38°, 43° au-dessous de zéro. Que l'on juge des hivers rigoureux !... et que l'on n'oublie pas que ces voyages se font sans autre abri, même la nuit, que la forêt, et sans autre couche que la terre glacée.

de faire ses Pâques des mains de son Supérieur. Le mardi suivant, Monseigneur montait, ou mieux, *embarquait, en carriole à chiens*, pour aller visiter le fort Raë, y faire un bien immense, et revenir, le 19 juin, édifier et réjouir la solitude du P. EYNARD.

Le P. CLUT, seul prêtre aussi à Athabaskaw, ne peut pas supporter l'idée que ses chers Mangeurs de Caribou vont être deux ans sans revoir de prêtre. Généreusement inspiré, il laisse au bon Fr. ALEXIS le soin de la Mission de la Nativité et va donner une Mission à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Après quelques semaines, il revient consolé, satisfait de cette satisfaction si douce que donne la pensée qu'on ne s'est point épargné pour procurer la gloire de Dieu, pour fortifier ses frères dans la foi.

Nous avons laissé le P. MOULIN à Carlton, à la fin de 1861 ; nous l'y retrouvons au commencement de cette année. Il n'y est pas tout à fait content. Le bruit des violons, les pas cadencés des danseurs qui trouvent bien de célébrer ainsi le retour de l'année, lui disent que ce fort est encore ce qu'étaient naguère tous les établissements du même genre, dans toute l'étendue du pays ; qu'il lui faut, à lui aussi, batailler pour faire comprendre à ses ouailles que c'est à Dieu qu'appartiennent les prémices des années qu'il ne nous donne que pour le servir.

En février, le P. MOULIN arrivait à l'Ile à la Crosse pour demander au P. FARAUD, ce vieil habitué de l'isolement, comment il s'était porté depuis le mois d'octobre. Voyant que les choses n'allaient pas si mal, même en son absence, notre bon petit Père redemanda à ses jambes un nouveau service : c'était de le conduire au portage de la Loche, pour y consacrer son printemps à l'instruction des sauvages de ce poste ; puis, revenant aider le P. FARAUD, à l'époque des grandes réunions des Indiens, il en prit ensuite congé encore une fois pour aller au lac Froid et accompagner jusque dans les plaines de la Siskatchewan la bande des Montagnais, à laquelle il voulait donner son été.

Les jours les plus saints ne dispensent point des courses

apostoliques, car nous sommes ici si peu maîtres des circonstances, qu'il nous faut nécessairement les subir, afin de les utiliser. C'est ce qui explique pourquoi le P. Séguin partait le Samedi Saint pour un long voyage. Il se rendait à Peel's River, Mission du Saint Nom de Marie. Dieu réservait à ce fidèle serviteur de bien douces consolations. La présence du ministre, qui croyait y avoir triomphé l'année précédente, ne fit que rendre plus sensible le succès de la vraie foi. Le P. Séguin fut bien récompensé, bien encouragé; il continua même son voyage jusqu'au poste suivant (maison de la Pierre, ou de la Montagne), où il arriva le 11 juin, et qu'il confia à saint Barnabé.

Le compagnon de saint Paul, qui certainement n'avait jamais voyagé avec un ministre de l'Eglise d'Angleterre, fut tout surpris de se trouver cette fois, face à face, avec un de ces messieurs qui accompagnait le P. Séguin; aussi il lui laissa faire un peu des siennes pour voir comment il y allait en besogne. Si le Révérend souffrit de la non-protection des Saints, il est rumeur qu'il ne les imita pas, et qu'à la maison de la Montagne il fit des choses toutes différentes de ce que les Actes des Apôtres rapportent des premiers prédicateurs de l'Evangile. Les uns furent d'autres victimes, quoique le grand nombre écoutât docilement le prêtre catholique. Le ministre poussa jusqu'à Youcon. Le P. Séguin revint à Peel's River, où il revit son antagoniste, avec lequel il rompit une lance, bien sûr assez forte et assez longue. Le 2 août, il était de retour pour consoler le P. Grollier. Ce dernier, pendant l'absence de son compagnon, avait encore tenté un voyage, mais à bout de forces, quoique non de courage, il fut contraint de revenir à Notre-Dame de Bonne-Espérance.

On le voit assez, l'heureuse époque des *doublures*, si joyeusement saluée autrefois, n'existait plus. Le P. Gascon était seul au fort de Liard, depuis le mois de septembre. Pour donner cours à son zèle, encore plus que pour faire diversion à la monotonie de son isolement, il partait, le 4 avril, pour le fort Halket. Le torrent impétueux, appelé la Rivière du Courant, fort dompté par les rigueurs du froid, offrait moins

de résistance à la raquette qu'il n'en avait opposé l'automne précédent à une frêle embarcation ; aussi, cette fois, le P. Gascon put atteindre le terme désiré. Le jeûne retenait dispersés dans les montagnes le plus grand nombre des sauvages qui, d'ordinaire, visitent ce poste ; aussi le Missionnaire n'en vit-il que quelques-uns ; ceux-ci se montrèrent si bien disposés, que leur apôtre eut tout lieu de se féliciter des dangers qu'il avait courus, des fatigues qu'il avait essuyées pour leur salut. Il confia ce poste aux Saints Anges, qui, encore plus agiles que lui, pourraient escalader les pics élancés des montagnes au milieu desquelles vit cette pauvre tribu ; il reprit ensuite le chemin du fort de Liard, et arriva le 24 mai. Malheureusement, pendant son absence, l'esprit mauvais et des bouches mauvaises avaient soufflé au cœur des pauvres sauvages des dispositions moins heureuses que celles désirées par leur Missionnaire, qui, après avoir souffert avec eux et prié pour eux, retourna au grand lac des Esclaves, où il vint se refaire, pendant quelque temps, avec son ancien maître en perfection.

La rivière Mackenzie n'était pas le seul théâtre de luttes difficiles, d'efforts généreux ; nous venons de voir qu'à Athabaskaw, à l'Ile à la Crosse, nos Pères étaient dignes de leurs frères. Au lac Caribou, même zèle, même dévouement ; là aussi le protestantisme veut entraver la marche du bien ; nos Pères s'y agitent, s'y multiplient pour asseoir leur établissement sur des bases solides et empêcher ce qui peut devenir préjudiciable à leurs pauvres sauvages. Ils ont, de plus, à lutter contre un autre ennemi non moins redoutable, la faim. A la veille de manquer de tout, n'entendant parler que de jeûne et de famine, ils voient, un jour, arriver un affamé qui n'était pas, du moins dans son œuvre, l'objet de toutes leurs sympathies. C'était un certain maître d'école, envoyé au lac la Hache pour empêcher les sauvages de devenir catholiques. Cet infortuné, à bout de tout, arrivait au fort, à la porte de la Mission de Saint-Pierre, n'ayant pas mangé une bouchée depuis trois jours. Jamais peut-être nos Pères, vrais pasteurs des sauvages, n'ont trouvé plus vrai le proverbe qui dit

que « la faim fait sortir les loups du bois. » Le P. Végreville décida que, pour empêcher le mal, il accompagnerait ce pédagogue jusqu'à l'extrémité septentrionale du grand Lac, puis qu'il irait voir les sauvages au portage du fort de Traite ; qu'enfin, pendant l'été, il se rendrait à l'Ile à la Crosse pour se procurer les objets nécessaires à sa Mission. Le tout fut exécuté tel que réglé, pendant que le pauvre petit P. Gasté, qui n'avait pas encore un an de profession, restait et travaillait seul à Saint-Pierre.

Le P. Tissot alla encore cette année au fort Pitt, et le P. Maisonneuve, suivant une invitation qu'il en avait reçue, prenait le chemin de la Rivière-Rouge, ce que faisait aussi le P. Lacombe, après s'être généreusement employé avec ses confrères, les PP. Rémas et Caer, au soin de leurs trois Missions et de leurs nombreux chrétiens dispersés dans les plaines avoisinantes.

Mgr Taché, repassant en France, avait obtenu l'assurance de quelque secours ; en effet, quelque temps après son arrivée en Canada, il eut la consolation d'être rejoint, à Montréal, par le P. Petitot, les Fr. Scallen et Duffy.

L'évêque de Montréal, toujours l'ami et le protecteur de nos Missions, eut aussi la générosité de céder deux de ses prêtres à l'évêque de Saint-Boniface. De plus, les bonnes Sœurs de la charité accordèrent des sujets pour la Mission du lac La Biche.

Au commencement du mois de mai, l'évêque de la Rivière-Rouge ordonnait prêtre, à Boucherville, M. Emile Grouard, jeune ecclésiastique, venu du Mans, deux ans auparavant, avec Mgr Grandin, et qui avait terminé ses études théologiques au grand séminaire de Québec. Le lendemain, le P. Petitot, M. Grouard et le Fr. Scallen partaient de Montréal avec leur évêque. Trois semaines après, ils arrivaient heureusement à Saint-Boniface.

Quelques jours après, les PP. Maisonneuve et Lacombe se joignaient à leurs Frères de la Rivière-Rouge pour augmenter la joie d'une nombreuse réunion de famille.

Le 7 juin, MM. Joseph Ritchot et Auspice Germain, ainsi

que le Fr. Duffy, débarquaient au milieu des décombres amoncelés par l'incendie de la cathédrale et de l'évêché, pour arriver à cette bicoque, qui servait de résidence à l'Evêque, à ses frères en religion et à son clergé. En même temps, les dévouées Sœurs de la charité, venues pour aller fonder un établissement au lac La Biche, passaient du bateau à vapeur à la Maison provinciale de leur institut.

Le même soir, M. Grouard prenait l'habit de novice, et le lendemain, grand jour de la Pentecôte, il montait, avec le P. Petitot, sur les barques qui devaient les conduire là où le Saint-Esprit les voulait, pour renouveler les prodiges qui ont marqué le jour de sa descente dans le cœur des Apôtres. Les disciples du cénacle n'étaient pas seuls sur ces barques, un ministre anglican y avait aussi pris passage pour la rivière Mackenzie.

Le dimanche précédent, une bien vive inquiétude avait été causée à Saint-Boniface par la triste nouvelle que le P. Mestre, seul à Saint-Norbert, venait d'être frappé d'une maladie violente et dangereuse. Monseigneur et le P. Lacombe se hâtèrent de se rendre auprès du malade, sans connaissance depuis plusieurs heures déjà, et qui ne revint à lui que le lendemain. Comme cette attaque n'était pas la première et qu'elle menaçait même de se renouveler, on crut plus prudent de rappeler le P. Mestre au milieu de ses confrères de l'Evêché. Il fut remplacé par M. Ritchot, nouvellement arrivé du Canada, et qui est resté à Saint-Norbert depuis. Cette paroisse cessa alors d'être dirigée par nos Pères, mais nous goûtons tous les jours le plaisir de pouvoir dire qu'un ami de la famille y a remplacé un de ses enfants, car le bon curé de Saint-Norbert joint à ses nombreuses et heureuses qualités ce sentiment fraternel qui établit entre lui et nos Pères un lien d'une véritable et douce amitié.

C'est aussi au mois de juin que le P. André accompagna à la prairie les chasseurs de Saint-Joseph. L'isolement donnait des droits à ce jovial et bon Breton. C'est pour reconnaître ces droits qu'au mois de janvier le P. Lestanc, à peine de retour du fort Alexandre, prenait le chemin de Saint-Joseph, où il

n'arriva qu'après avoir sauvé son existence, en passant une nuit sous la neige, pour se dérober aux dangers de la tempête. Quand le P. André fut revenu de la prairie, Monseigneur alla aussi lui faire visite, amenant avec lui M. Germain, qu'il lui laissa pour compagnon.

Après quelques semaines de repos, le P. Maisonneuve reprit le chemin du lac La Biche en la compagnie des Sœurs de la charité, qui y allaient joindre leurs efforts et leur dévouement au zèle de nos Pères pour le bonheur de leurs néophytes.

Le P. Lacombe partait en même temps, accompagné du Fr. Scallen, qui recevait, lui, pour mission spéciale, d'ouvrir une école anglaise au fort Edmonton. Cette école, maintenue depuis, fait d'autant plus de bien que le bon Frère sait assurer un succès complet à son enseignement.

Avant de laisser Saint-Boniface, disons que c'est le P. Lestanc qui fut chargé de la direction de notre petit collége et de l'enseignement de la langue française, pendant que le Fr. Duffy y remplaçait M. Oram, forcé de laisser le Diocèse par suite de ses infirmités.

Le P. Simonet, chargé de sillonner les eaux du lac Manitoba et Winipagons, choisit la baie des Canards pour ses quartiers d'hiver. Il s'y rendit suivi d'un bon nombre de personnes qui lui construisirent une petite chapelle, où il leur prodigua et les instructions et le dévouement le plus complet.

En retournant dans le nord, nous verrons que le Fr. Salasse est passé de Notre-Dame des Victoires à notre Mission de l'Ile à la Crosse.

Revenons auprès de Mgr Grandin, que nous avons laissé au grand lac des Esclaves au mois de juin. Les sauvages de ce poste, accourus en grand nombre, firent preuve d'un attachement à la foi, bien capable de dédommager Sa Grandeur et leurs Missionnaires des fatigues auxquelles ils s'étaient exposés pour eux. Plein de joie et de consolation, Mgr de Satala laissa le grand lac des Esclaves le 1er juillet. Dès le lendemain, le P. Gascon vole le Fr. Boisramé au P. Eynard, que des ordres précis veulent qu'on laisse seul, et les deux déserteurs s'en vont à la Providence commencer les travaux de l'établisse-

ment central projeté, établissement qui n'a encore d'épiscopal que le choix qu'on en a fait pour être, plus tard, la résidence de l'Evêque de cet important Vicariat.

Pendant que le P. Gascon descendait le grand fleuve, Mgr Grandin le remontait pour arriver à Athabaskaw, où l'attendaient les plus vives inquiétudes. Le bon P. Clut, seul depuis un an, faillit mourir de bonheur ou d'autre chose en revoyant Sa Grandeur, qui eut toutes les peines du monde à le retenir ici-bas, en suppliant tous les saints du ciel de lui fermer la porte de la terre des délices, afin de lui faire passer la fantaisie de quitter la terre des misères.

Mgr de Satala était à dire la sainte Messe, pour remercier le Ciel de ne lui avoir pas demandé autres choses que la frayeur et les fatigues, dans le danger auquel le P. Clut avait été exposé, lorsque entrent dans la chapelle de la Nativité les PP. Petitot et Grouard; tous deux s'affublent de surplis qu'ils trouvent sous la main, et viennent au saint autel assister Sa Grandeur, qui dut en éprouver une fameuse et aimable distraction. Le P. Clut était hors de danger; pour le soutenir au milieu des faiblesses de sa convalescence, on lui laissa une doublure chaude et moelleuse dans la personne de l'aimable petit novice qu'on confia à sa direction.

Monseigneur abandonna de nouveau sa barque à la complaisance du courant et, accompagné du P. Petitot, il quitta Athabaskaw. En passant au grand lac des Esclaves, les deux voyageurs saluèrent affectueusement le bon P. Eynard, qu'ils laissèrent aussitôt, et se rendirent à la Providence. Le P. Petitot débarqua à cette dernière place, échangeant avec le P. Gascon, qui interrompit subitement ses fonctions de bûcheron et de charpentier pour se procurer l'honneur d'accompagner Monseigneur jusqu'au fort Simpson, où ils travaillèrent ensemble, pendant que les deux ministres (celui venu cette année et l'impitoyable petit bonhomme qui l'avait précédé) regardaient les sauvages s'attacher aux ministres de Jésus-Christ.

Ayant appris que le nouveau prédicant irait à Youcon, le P. Séguin, qui avait demandé cette faveur, reçut l'ordre de s'y

rendre, ce qu'il fit, nonobstant les difficultés exceptionnelles de ce voyage. Craignant que l'autre ministre n'allât au fort de Liard, le P. Gascon, malgré les désagréments que les sauvages lui avaient causés le printemps précédent, sollicita la grâce d'y aller de nouveau. Le ministre ne l'y suivit pas et Dieu, pour récompenser son zèle, bénit sa Mission, qui, cette fois, fut très-prospère et le dédommagea de ses fatigues présentes, ainsi que de ses déboires antérieurs. Le P. Gascon, revenu du fort de Liard au fort Simpson, en partait le 30 septembre pour se rendre auprès du P. Grollier à Good-Hope. Sous nos rigoureux climats, cette époque est déjà quelquefois la saison pénible pour les voyages ; aussi le P. Gascon, surpris par les glaces, n'arriva que très-difficilement à Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Mgr Grandin, heureux du succès de la bonne cause à la Mission du Sacré-Cœur-de-Jésus, en partit à la fin d'août, pour aller rejoindre le P. Petitot et le Fr. Boisramé à la Providence et commencer là ce travail colossal qu'il a accompli ; travail qui ne donne pas les consolations qui accompagnent le ministère apostolique, mais que les circonstances exigent quelquefois, et qui, exécuté comme il le fut par Mgr Grandin, et comme il l'est habituellement par plusieurs de nos Pères, est certainement un titre de gloire et un sujet de mérite.

Pendant que les Missionnaires travaillaient ainsi à se préparer un gîte, on n'oubliait pas les absents. Le P. Petitot alla à la Mission de Saint-Joseph consoler un peu le P. Eynard. Il était de retour le 4 octobre. De suite Mgr de Satala partait pour la Grosse Ile, d'où, malgré toute la diligence possible, il eut beaucoup de difficulté à revenir. Le vénérable prélat courut même de grands dangers, les glaces ayant fait plusieurs voies d'eau à sa frêle embarcation d'écorce.

La Providence avait ses habitations, ce n'étaient que des cabanes, mais enfin on avait quelque chose ; c'était une prise de possession et le seul titre valable dans le pays. L'hiver, avec ses rigueurs et ses interminables nuits, permettait un peu plus d'étude, un peu plus de cette vie régulière, dont personne plus que le Missionnaire sauvage ne sent le be-

soin, parce que personne tant que lui n'en est privé.

Au mois de décembre, le P. Petitot et le Fr. Boisramé arpentaient la surface glacée de la mer des Esclaves. Ils s'en allaient porter la consolation au bon P. Eynard et lui dire que, si on était forcé de le laisser seul, du moins on ne l'oubliait pas ; que son isolement n'avait d'autre cause que le désir de l'environner au ciel, lui et ses frères, d'un plus grand nombre d'âmes, rendues participantes, par cet isolement même, aux mérites de la rédemption du Sauveur des hommes.

Trente-trois Oblats et un Père novice formaient, à la fin de cette année, le petit corps d'élite que la Congrégation avait mis au service de l'église dans les deux sections du diocèse de Saint-Boniface.

1863. — Nous disons les deux sections du diocèse de Saint-Boniface, car c'est pendant cette année qui vient de s'écouler que le Souverain Pontife avait bien voulu accueillir favorablement la supplique que lui avaient adressée tous les Evêques de la province de Québec, demandant la division du diocèse de Saint-Boniface. Le 13 mai 1862, les importants et vastes districts d'Athabaskaw et de la rivière Mackenzie avaient été soustraits à la juridiction de Mgr Taché et érigés en Vicariat apostolique, confié à la sollicitude de Mgr Faraud, nommé Vicaire apostolique, avec le titre d'Evêque d'Anemour *in partibus infidelium*. Cette détermination, si féconde en heureux résultats, ne fut connue officiellement de Mgr Faraud qu'au mois de juillet 1863.

Énumérons les événements d'une importance moindre qui se multipliaient dans toute l'étendue de nos Missions pour y développer l'œuvre commencée et y étendre le royaume de Jésus-Christ.

Le 22 janvier, le P. Petitot et le Fr. Boisramé étaient de retour de leur expédition consolatrice auprès du solitaire de Saint-Joseph. Le cher P. Eynard vit partir ses confrères à regret; il se résigna pourtant d'autant plus volontiers qu'il savait que, pour lui procurer cette satisfaction, l'Evêque de Satala, écrasé de travail, était resté seul à la Providence ; aussi ce bon seigneur fut-il très-heureux de voir arriver ses com-

pagnons. Le plaisir d'être ensemble ne devait pas durer longtemps. Le 19 mars, le P. PETITOT retournait auprès du P. EYNARD pour se charger de sa Mission et lui donner la facilité d'aller au fort Raë. En effet, le 15 avril, de nouveaux adieux isolaient les deux confrères. Le P. PETITOT, à son tour, devenait solitaire, et le P. EYNARD redevenait voyageur sur les glaces du Grand Lac. Ce dernier, après la Mission donnée à Saint-Michel, revenait égayer le P. PETITOT ; puis, en juillet, il se rendait à la Providence, où le zélé Provicaire était seul. La maladie avait privé Mgr GRANDIN de son seul compagnon, le Fr. BOISRAMÉ. Ce dernier était allé demander à la Rivière-Rouge le rétablissement d'une santé épuisée par des travaux excessifs. Avant l'arrivée du P. EYNARD à la Providence, Monseigneur avait été faire une petite excursion à la Grosse Ile et y baptiser une quinzaine de sauvages.

Si la solitude a ses inconvénients, avouons que, comme les autres épreuves de la vie, elle a aussi ses avantages ; c'est dans les longs jours de l'isolement que le cœur comprend et sa faiblesse et le besoin qu'il a de trouver où s'appuyer. Trop souvent on n'apprécie bien les avantages d'une position que quand on en est privé ; aussi, comme elles sont douces et agréables ces relations fraternelles dont on ne jouit que rarement. Elles ont certainement un charme inconnu à ceux qui n'ont jamais senti le vide ni l'inquiétude que l'éloignement de ses frères cause au cœur du religieux.

Loin, bien loin du grand lac des Esclaves, d'autres généreux enfants de la famille subissaient les mêmes épreuves. Les besoins de l'établissement du lac Caribou imposaient à ses Missionnaires de pénibles sacrifices. Menacés de la famine, ils décidèrent que le P. VÉGREVILLE resterait seul et que le P. GASTÉ et le Fr. PÉRÉARD se replieraient sur l'Ile à la Crosse, tout simplement pour avoir de quoi manger. Nos deux pauvres affamés se mirent en route. Le P. GASTÉ débuta dans l'exercice de long cours à la raquette. Ce premier essai fut fort heureux ; plus de 800 kilomètres furent parcourus en seize jours de marche, et ce sans fatigue excessive, tant il est vrai que Dieu prend soin des siens. Chemin faisant, et grâce

à l'obligeance du Rév. M. Smith, ministre protestant, le P. Gasté trouva l'objet dont sa Mission avait le plus de besoin, du fil à rets. Après avoir passé tout le printemps et une partie de l'été à l'Ile à la Crosse, le P. Gasté y laissa le Fr. Péreard et retourna auprès de son confrère au lac Caribou.

Au même mois de mars, le P. Clut imposait à son Novice l'épreuve de la solitude, en le laissant à la Mission de la Nativité pour aller, lui, à Notre-Dame des Sept-Douleurs revoir ses aimables Mangeurs de caribou. Il y passa tout le printemps avec ses chers sauvages et retourna en juin.

Le P. Gascon, voyant que la santé du P. Grollier lui permettait de faire la Mission du printemps à Notre-Dame de Bonne-Espérance, voulut procurer le même avantage aux sauvages si délaissés du fort Norman. Sainte Thérèse obtint bien des grâces à ses protégés, et le Missionnaire goûta avec eux d'abondantes consolations jusqu'au 29 mai, jour où il reprit le chemin de Good-Hope.

Le 20 avril, l'évêque de Saint-Boniface, appelé au troisième concile provincial de Québec, se mettait en route pour le Canada. Il arriva dans la métropole de la province le 13 mai, la veille même de l'ouverture du Concile. Le P. Le Floch accompagna Monseigneur jusqu'à Pembina, se rendit même à Saint-Joseph, pour y donner une retraite, puis revint à Pembina et ensuite à Saint-Boniface, accompagné du P. André. C'est pendant l'absence de ce dernier que M. Germain, son compagnon, profita de l'occasion qui se présenta pour racheter trois pauvres enfants américains qui avaient été faits prisonniers, l'automne précédent, par les Sioux, lorsque ces barbares attaquèrent les colons de Minnesota.

Le P. Simonet avait, en hiver, visité le fort Alexandre. Au mois de juin, les sollicitations des chasseurs de la prairie obtinrent qu'il les accompagnerait dans leur aventureuse excursion. Au retour de cette course, le P. Simonet retourna au Bout-du Lac, où il hiverna, tout en donnant ses soins aussi au poste Manitoba, autrefois Notre-Dame du Lac.

Le P. Mestre, qui avait passé l'hiver à l'évêché, prêcha le Mois de Marie à la cathédrale. Ses instructions furent bien

goûtées et suivies avec une pieuse attention. C'était le chant du cygne, du moins dans le désert de l'ouest, car, dès les premiers jours de juin, ce cher Père recevait son obédience, le rappelant en Canada, théâtre plus digne des brillants talents que Dieu lui a prodigués. Le Vicaire était absent quand l'obédience du P. Mestre vint le soustraire à sa juridiction. Il eut du moins la consolation de rencontrer, à Saint-Paul Minnesota, ce Père, envers lequel il s'estime heureux d'entretenir une vive affection.

Le P. André, lui aussi, alla à la Prairie, pour y accompagner les chasseurs de Saint-Joseph. Anticipons de quelques mois l'ordre chronologique des événements pour saluer avec admiration, dans la personne de notre joyeux P. André, le plénipotentiaire, ou du moins l'agent militaire du gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique. Agent militaire!... un Missionnaire!... De grâce, ne vous scandalisez pas, il ne s'agit pas des épouvantables boucheries de la guerre contre le Sud. Le P. André ne pouvait qu'être et fut choisi pour *agent de paix*. Pendant la chasse à la prairie, les métis de Saint-Joseph, qui accompagnaient le P. André, rencontrèrent une armée américaine, commandée par le général Sibley, et lancée à la poursuite des Sioux, pour venger contre ces barbares les horribles massacres de 1862. Nos métis, en grande ordonnance de chasse, Missionnaire en tête, se présentèrent au camp des braves fils de l'Union. Arrivé près de la tente du général, au pied du drapeau aux indivisibles étoiles, le P. André, monté sur son fier coursier, et environné de ses incomparables cavaliers métis, adressa au général et au drapeau américain un véritable discours en selle, vrai chef-d'œuvre d'éloquence militaire! Aussi l'orateur donna-t-il dans l'œil du général et de son état-major. Au mois de décembre, l'humble Missionnaire de Saint-Joseph recevait ses diplômes d'agent militaire du gouvernement des Etats-Unis, pour la pacification des Sioux. Le bon Père, tout étonné des fruits inattendus de son éloquence, vint à Saint-Boniface pour y montrer ses parchemins et y recevoir une direction pour cette nouvelle et importante Mission. Quelques jours après,

au milieu des rigueurs de l'hiver, il voyageait à travers des immenses plaines, au sud de Saint-Joseph, à la recherche des chefs sioux, auxquels il voulait rendre l'immense service de les soustraire à la destruction, en les réconciliant avec leur gouvernement irrité.

Puisque les extrêmes se touchent, laissons là les barbares Sioux pour dire que les Sœurs de la charité du lac Sainte-Anne avaient transporté leur établissement à Saint-Albert, avec la perspective d'y opérer plus de bien.

Le P. Rémas, cette fois encore, allait à la prairie avec les chrétiens de ses Missions, tandis que le P. Caer se dirigeait du côté de la Rivière-Rouge.

Nous avons laissé le pauvre P. Séguin à Youcon, Mission de Saint-Jean, sur le territoire russe. Il y fut traité à la cosaque. Il ne goûta point la moindre consolation, pas le moindre dédommagement d'un long et pénible voyage à travers les montagnes, sous un ciel de fer, lorsque les neiges précoces de septembre venaient glacer les torrents qu'il fallait traverser presque à la nage, où la santé et la vie courent des dangers continuels. Le zélé Missionnaire passa là un triste hiver. Les quelques sauvages qui se rendirent au fort, et qui déjà deux fois avaient reçu la visite d'un ministre protestant, s'attachèrent de préférence à celui qui leur arrivait en même temps que le P. Séguin. Puisse le Ciel entendre les soupirs et les regrets de ce dernier, compter ses peines et ses souffrances, et donner plus tard à ce peuple la grâce d'une conversion véritable ! Le P. Séguin partit d'Youcon le 3 juin. Vingt et un jours de marche au milieu des mêmes torrents encore à demi glacés et des autres embarras de la route, le tout enrichi du mérite de voyager avec le ministre qui lui avait ravi les sauvages, le conduisirent à la Mission de Saint-Barnabé, d'où le prédicant retourna à Youcon. Le Père repassa les montagnes, revit Peel's River, et le 14 juillet, il avait le bonheur d'embrasser ses frères de Good-Hope, après onze mois d'isolement, d'autant plus cruel, que l'échec avait été plus complet. « Arrivé ici, m'écrivait ce cher confrère, je me crois en paradis. » Je comprends facilement cette exclamation. Les joies du pa-

radis de la terre sont si relatives ; quand on a beaucoup souffert, on sait se contenter de moins.

Le P. Gascon partit de Notre-Dame de Bonne-Espérance le 23 juillet, et le 14 août il était au fort Simpson auprès de Mgr Grandin ; il avait ensuite l'honneur d'accompagner Sa Grandeur jusqu'à la Providence, où Elle débarqua. Le P. Eynard se joignit alors au P. Gascon pour faire route avec lui jusqu'au grand lac des Esclaves. Ils y arrivèrent le 7 septembre. Le P. Eynard continua jusqu'à Athabaskaw, où il trouva le P. Clut et le Fr. Salasse ; ce dernier était venu de l'Ile à la Crosse.

Mgr Taché revenait du Canada le 22 juillet. Le P. Caer, après avoir traité les affaires qui l'amenaient à Saint-Boniface, se dirigea de nouveau vers l'importante vallée de la Siskatchewan. Il s'arrêta à Carlton, où il se tira très-sagement des difficultés qui lui furent suscitées et fit beaucoup de bien. Il continua ensuite jusqu'au fort Pitt, où il donna une Mission qui eut un tel succès que lui-même m'écrivait : « Ce poste ressemble, en ce moment, plutôt à une communauté religieuse qu'à un fort de traite. » *O tempora ! o mores !* Un fort offrir l'aspect d'une communauté religieuse !... L'eusses-tu cru ?... se diraient les anciens. Nous, nous le croyons, puisque nous avons le bonheur de voir l'enseignement de la morale évangélique succéder à l'école de débauche, établie autrefois dans tous ces forts. A la fin de l'année, le P. Caer arrivait à Saint-Joachim, puis à Saint-Albert.

Le Fr. Boisramé était rendu à l'Ile à la Crosse, toujours faible, toujours souffrant, quoique un peu mieux. Mgr Faraud jugea prudent de lui faire continuer sa route, l'honorant même de sa compagnie ; il se dirigea avec lui vers la Rivière-Rouge, où ils arrivèrent heureusement le 26 août. Grande fut la joie de Mgr de Saint-Boniface, qui revoyait, dans la personne de Mgr Faraud, non-seulement un frère, mais bien un ancien compagnon d'apostolat et de souffrance. L'amitié qui les unissait depuis seize ans devenait plus étroite par l'élévation de Mgr d'Anemour à la même dignité épiscopale et le partage du diocèse de Saint-Boniface

fait entre ces deux seigneurs. Mgr Taché était soulagé de l'immense responsabilité de diriger les lointaines Missions d'Athabaskaw-Mackenzie ; il était heureux de les voir confiées à celui que, devant Dieu et devant les hommes, il avait cru le plus en état de les faire prospérer et grandir. Une des bonnes Sœurs de l'Ile à la Crosse accompagnait l'évêque élu d'Anemour. Tout le monde était dans la joie ; le P. Lestanc, qui avait consacré ses loisirs de vacances à faire une Mission au fort Alexandre, revenait pour prendre part à l'allégresse commune. Mgr d'Anemour ne put donner que quelques jours à ses frères de Saint-Boniface ; il en prit congé au commencement de septembre, en indiquant le printemps de 1865 pour l'époque de son retour.

Mgr Faraud passa par le Canada, alla en France, et c'est le 30 novembre, dans la métropole de Tours, que Sa Grandeur recevait la consécration épiscopale des mains du doyen des Evêques Oblats, Mgr l'Archevêque Guibert. Sa Grandeur prenait pour devise les mémorables paroles de l'illustre saint Martin : *Non recuso laborem.*

Malgré la division du diocèse, Mgr Grandin continuait à diriger la partie échue au Vicaire apostolique.

Au mois d'août, le P. Grouard quittait Athabaskaw en la compagnie du Fr. Alexis. Il descendait le courant, saluait, en passant, le P. Petitot, et arrivait à la Providence. Mgr Grandin laissa le Fr. Alexis dans son nouvel établissement et s'embarqua avec le P. Grouard pour le fort Simpson. Le digne évêque et son jeune et zélé collaborateur donnèrent la Mission au chef-lieu du district. Le plein succès de cette Mission jeta un grand éclat sur le ministère de nos Missionnaires.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est là que le P. Gascon rejoignit Mgr de Satala pour se rendre avec lui jusqu'à la Providence.

Cependant le P. Grouard remontait la rivière du Liard, encouragé par les succès dont ses débuts avaient été couronnés ; il allait donner la Mission à Saint-Raphaël, où il arrivait le 8 septembre. Le bon Dieu traite souvent les Novices en enfants gâtés ; le nôtre eut en abondance les bonbons de la vie

de Missionnaire. Les heureuses dispositions des sauvages le comblèrent de la joie la plus légitime. A son retour, il faisait encore le bien au fort Simpson et, le 10 octobre, la neige sur le dos, il arrivait à la Providence. Après un mois, Monseigneur se mettait en retraite avec son Novice et le pieux Fr. ALEXIS. A la fin de cette retraite, le 21 novembre, le P. GROUARD prononçait ses vœux, devenant aussi l'un de vos fils, mon Révérendissime et bien-aimé Père. J'ai la conviction que le Ciel accueillera le vœu de notre cœur, demandant pour ce jeune religieux toutes les vertus qui font le digne Oblat de Marie Immaculée.

Un événement qui, sans une intervention spéciale de la Providence, serait devenu une funeste tragédie, marqua le mois de décembre : Mgr GRANDIN, toujours animé d'une charité si ardente pour ses frères, voulut aller visiter ceux du grand lac des Esclaves. Malgré la rigueur de la saison, il se mit en route avec quelques jeunes officiers de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson qui passaient à sa Mission. Arrivé déjà presque au terme du voyage, on se félicitait d'avoir évité les dangers et les misères extrêmes qui s'attachent si souvent à ces courses aventureuses, lorsque tout à coup les voyageurs furent assaillis par une tempête furieuse, une tempête telle que notre aquilon seul sait en causer. La neige, soulevée en tourbillons épais, déroba bientôt la vue du ciel et du rivage que l'on côtoyait à distance. Cette neige balayée de dessus le lac n'y laissait qu'une glace vive et dure, sur laquelle les pieds des voyageurs et de leurs chiens ne laissaient aucune empreinte. Mgr de Satala, avec des jambes et des chiens moins agiles que ceux de ses compagnons, resta en arrière, suivi seulement d'un tout jeune homme envoyé à son service. Déjà les autres voyageurs avaient disparu. Un sauvage qui les guidait, poussé par l'instinct du danger qu'ont tous ces enfants des bois, parla d'attendre Monseigneur. Ses maîtres, saisis par le froid, et ne croyant nullement au danger, lui commandèrent d'aller en avant. C'en fut fait, Monseigneur, ne voyant ni compagnon, ni terre, ni rien au monde, si ce n'est la glace qu'il foulait aux pieds et la neige qui l'a-

veuglait, se trouva perdu sur cette mer solide. Sa Grandeur erra à l'aventure jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées. Trop fatigué pour espérer réchauffer ses membres, que le froid saisissait déjà, Monseigneur confessa son petit compagnon, implora pour lui-même la miséricorde de Dieu, et se résigna à la mort qui lui semblait inévitable. Le reste de chaleur fut dépensé à détacher la couverture liée sur le petit traîneau ; celui-ci renversé formait le seul abri contre le vent. Monseigneur s'appuya contre cette faible protection, puis s'enroula de son mieux dans ses couvertures avec son petit compagnon qui pleurait et ses chiens qui hurlaient de froid. Il attendait là la fin de ses jours, ou le miracle qui devait les prolonger. Dieu nous épargna la douleur que nous eût causée la perte de notre si digne et si aimé coadjuteur. Les froides horreurs de cette affreuse position se prolongèrent pendant les longues heures de la nuit; mais Dieu avait conservé les siens, et quand l'aurore commença à poindre, Mgr de Satala reconnut sa position. Il n'était qu'à une petite distance de la Mission, où l'on souffrait tant de le savoir en danger sans pouvoir lui porter secours. L'espoir du salut surexcita le courage de Monseigneur et de son jeune compagnon; ils déployèrent le peu de forces qui leur restaient, et se remirent en route. A peine avaient-ils marché quelques instants qu'ils rencontrèrent les employés de la Mission, qui étaient envoyés à leur recherche. Ces derniers avaient appris le soir que Monseigneur, n'étant pas arrivé au fort avec les autres voyageurs, devait s'être égaré. Ils comprirent toute l'imminence du danger et attendaient avec la plus vive anxiété les premières lueurs du crépuscule pour commencer une recherche qui eût été pour eux un danger inutile au milieu de l'obscurité d'une nuit de *poudrerie*. Les pieds de Sa Grandeur commençaient à se geler, les efforts d'une marche pénible y ramenèrent la chaleur, et, sans autres conséquences désastreuses que de cruelles angoisses, Mgr Grandin entrait dans la chapelle de la Mission. Il s'agenouilla au pied de l'autel où le P. Petitot offrait pour lui le saint sacrifice, ne sachant même pas s'il devait prier pour le repos de son âme ou pour

la conservation de sa vie mortelle. Avouons que si, l'année précédente, l'arrivée inattendue des PP. PETITOT et GROUARD avait causé à Mgr GRANDIN une distraction dans la chapelle de la Nativité, l'arrivée si désirée de Sa Grandeur dut causer cette fois au P. PETITOT une distraction encore plus grande et plus agréable.

Le dernier décembre, par le froid le plus rigoureux de l'hiver, le P. LESTANC, en route pour le fort Alexandre, passait tout le jour et presque toute la nuit sur le lac Winipeg en carriole à chiens, exposé tout le temps à un vent de nord violent qui lui soufflait le froid à la figure. Ce n'est qu'à deux heures du matin qu'il arrivait au fort.

En parlant des vains efforts des éléments déchaînés pour étouffer la vie de nos Missionnaires, en relisant toute l'histoire de notre chère Congrégation, depuis vingt-deux ans que ses membres ont mis pour la première fois le pied sur le sol de l'Amérique britannique, on serait tenté de croire que le vent qui y souffle avec tant de rigueur est un vent d'immortalité; que la terre qu'on y habite, dont une partie est constamment glacée à une grande profondeur, ne veut pas entr'ouvrir son sein pour recevoir les nôtres. Oui, on aurait pu croire à une espèce d'impossibilité pour les Oblats de mourir ici, si cette douce illusion n'avait pas été dissipée par l'accident tragique qui a plongé la province du Canada et toute la Congrégation dans un deuil profond au mois d'août dernier. La mort du si digne et si regretté P. VINCENS est venue écrire une page de deuil dans les Annales de nos Missions sur le continent du nouveau monde. Cette catastrophe inattendue ne se rattache sans doute pas directement à l'histoire particulière de nos Missions de la Rivière-Rouge; néanmoins, notre cœur ne veut pas nous permettre de la passer sous silence. Nous le pouvons d'autant moins que Dieu, qui nous affligea si profondément alors, voulut bien nous consoler depuis, en rattachant à ce cruel événement un autre fait qui en est comme la compensation. La visite du R. P. VINCENS n'était point terminée lorsque la mort le surprit; il fallait compléter cette importante Mission; c'est pourquoi, à la fin de décembre, un autre membre

du Conseil général, le R. P. Vandenberghe, arrivait au Canada pour mettre la dernière main à la visite de cette province et, par l'extension de cette visite jusqu'à nous, inaugurer, pour le Vicariat de la Mission de la Rivière-Rouge, la cinquième période de son histoire.

† Alexandre, o. m. i.,
Evêque de Saint-Boniface.

(*La suite au prochain numéro.*)

JOURNAL DE Mgr GRANDIN [1].

Vers la fin de février 1863, l'homme que la Compagnie m'avait prêté voulut retourner à la Grande-Ile; je dus lui fournir un traîneau et des chiens pour la commodité de sa famille. Je crus devoir l'accompagner afin de ramener notre équipage. Chaque fois que je visite ce poste, j'y trouve toujours quelque bien à faire, soit auprès des métis, soit auprès des sauvages. J'y fis communier neuf personnes, craignant de ne pas les revoir dans le temps pascal. Je m'en revins avec un nouveau petit garçon de neuf à dix ans. Je tiens à avoir ainsi quelques enfants que j'instruis moi-même de mon mieux. Je suis donc professeur de lecture, de mathématiques et même d'écriture; cela prouve à nos amis les protestants que nous n'aimons pas précisément à tenir nos gens dans l'ignorance. Peut-être pourrons-nous donner au moins aux trois enfants que j'ai actuellement une éducation plus humaine et plus chrétienne. Qui sait si plus tard nous n'en ferons pas des prêtres ou des frères? Je mourrais heureux si je voyais dans le Vicariat un saint prêtre indigène; mais bien des difficultés se présentent, surtout de la part des parents.

Je quittai donc la Grande-Ile avec mes deux enfants. Étant partis du campement dans la nuit, nous avions soin, de crainte de nous égarer, de ne pas perdre de vue la terre; nous marchions vers le fleuve Mackenzie qui, en cet endroit,

[1] Voir le numéro précédent, p. 215.

n'a pas moins de 3 à 4 kilomètres de largeur. Un peu avant le jour, nous fûmes tout surpris d'apercevoir la terre des deux côtés ; bientôt nous nous vîmes dans un cercle de terre, puis dans un cercle d'eau, en sorte que nous n'osions avancer ni d'un côté ni de l'autre, et cependant cette terre et cette eau n'étaient que l'effet du mirage. Craignant de m'égarer, je laissai les petits garçons avec les chiens et j'allai à la découverte. Je tombai sur une petite île de saule, j'y fis venir mes compagnons, et y ayant allumé du feu, nous attendîmes que la vraie lumière dissipât ces fausses lueurs qui nous trompaient ; nous continuâmes ensuite notre route sans autre accident.

Je n'avais plus qu'un sauvage à mon service. Le 10 mars, il vint m'annoncer que sa femme s'ennuyait et qu'il allait partir. C'est ce qu'il fit en effet. Son éloignement inattendu m'a laissé dans le plus cruel embarras. Je me proposais de me rendre au fort Simpson pour y défendre les sauvages contre le loup habillé en berger qui y réside ; cette défection me met dans l'impossibilité d'effectuer ce voyage, et cette Mission sera manquée. Ajoutez à cela que le travail pressait de toutes parts; 300 billots à charrier avant la fonte des neiges, bûcher et charrier le bois nécessaire à la construction d'une cuisine, d'une étable, d'un hangar de travail, préparer le bois de chauffage : tout cela me reste à faire à moi et à mes deux garçons ; le Fr. Boisramé se trouve de plus en plus fatigué. Ajoutez encore à tous ces inconvénients celui de n'avoir personne pour blanchir et raccommoder notre linge, il faut que moi-même je lave et raccommode le mien et celui de mes enfants, et que je raccommode même mes souliers. Aussi, quand je donne une leçon de montagnais à mon compagnon et que je fais la classe aux petits garçons, j'ai toujours l'aiguille et quelque chiffon à la main. Le 17 mars, le courrier arrive accompagné de trois commis traiteurs qui se rendent au fort Simpson. Sachant que les malheurs de l'Église et les nôtres font triompher le protestantisme dans le pays, j'ai tant que j'ai pu dissimulé ma misère, et le Frère Boisramé, cachant sa mauvaise santé, leur a fait supposer que

je n'étais nullement embarrassé. Recevant souvent l'hospitalité de leur part, j'ai été heureux de la leur donner à mon tour et le plus confortablement possible. Ces mêmes messieurs qui, l'automne dernier, se moquaient de mon projet d'établissement, ne pouvaient revenir de leur étonnement en voyant combien il était avancé. La connaissance qu'ils avaient de la perte que nous a fait éprouver le pillage des Sauteux les portait à croire que nos efforts se ralentiraient, et que probablement nous n'établirions jamais de Sœurs. Je n'ai pas voulu les laisser dans cette persuasion, et je leur ai fait entendre que nous ne nous arrêterions pas.

Cependant le P. PETITOT souffrait de me voir si accablé de travail, il faisait de son côté tout ce que je lui permettais de faire. Je résolus de l'envoyer à la Mission de Saint-Joseph, afin de laisser au P. EYNARD le temps de visiter la Mission de Saint-Michel. Le P. PETITOT partit le 19 mars avec ordre d'envoyer un exprès à Athabaskaw, par lequel je demandais le Fr. ALEXIS, pour m'aider à bêcher et à semer nos pommes de terre. Dieu ne permit pas que nos Pères de Saint-Joseph pussent s'aquitter de cette commission. Je restai donc seul en face de la besogne. Du 20 mars au 10 avril, je me mis à conduire les chiens et à charrier notre bois ; je ne pouvais y travailler que la nuit, car pendant le jour la neige commençait à fondre. Grâce à Dieu, malgré toute mes misères, ma santé se soutient, à part les rhumatismes. Je demande si souvent des Frères convers, que je crains de devenir importun ; mais après toutes nos souffrances, souffrances que de bons Frères convers nous épargneraient, ne suis-je pas excusable ? Le Fr. BOISRAMÉ, malgré sa faible santé, me rend encore de grands services : il a su embellir notre petite chapelle et augmenter notre mobilier.

Le 3 avril, les lettres de Good-Hope et de Youcon m'arrivent : je ne suis pas seul à souffrir. Voici ce que m'écrit le P. GASCON : « Parti du fort Simpson dans la matinée du 1er octobre, je suis arrivé au fort Norman le 4 au soir. Le 7, la glace charriait tellement, qu'il fut impossible d'aller plus avant sans s'exposer au danger de périr. Le 8, au matin,

après avoir caché une partie de mes effets, votre serviteur a été obligé de porter sur sa maigre personne ses provisions de voyage. Après cinq jours de marche assez pénible, faite tantôt dans les portages, dans la neige, à travers les broussailles, tantôt sur le bord du rivage glissant, je suis arrivé à Good-Hope avec mes trois sauvages, le 12 octobre, à neuf heures du soir, bien fatigué, boitant d'une jambe et n'ayant pas une bouchée à manger. Des suites de ce voyage, j'ai éprouvé un peu de malaise, j'ai eu la jambe enflée et j'ai boité durant une semaine. J'ai trouvé le P. GROLLIER souffrant et le Frère KEARNEY en bonne santé. »

Cette Mission de Good-Hope, dirigée actuellement par les PP. GROLLIER et GASCON et le Fr. KEARNEY, commence à donner de grandes espérances. Le logement des Pères a été rapproché du fort, ce qui augmente les facilités du ministère. Le P. GROLLIER est si heureux de la manière dont ces sauvages se sont christianisés, qu'il voudrait mourir au milieu d'eux.

Le P. GASCON s'est rendu à la fin de février au fort Norman, il y est arrivé après neuf jours de marche. « Je souffrais beaucoup, m'écrit-il, mes deux jambes n'en valaient pas une bonne, et je n'ai pas pu me faire traîner plus de trois heures pendant tout le voyage. » Ce cher Père a intention de rester à ce poste jusqu'au mois de juin et de profiter de son séjour pour y faire construire un logement; je ne sais s'il pourra réaliser son dessein.

Vous connaissez l'arrivée du P. SEGUIN à Youcon, sur le territoire russe; il est environné de nations qu'aucun prêtre catholique n'a encore visitées, mais malheureusement un ministre protestant nous y a devancés, et il a employé les moyens les plus propres à tromper les sauvages. Le P. SEGUIN ne se décourage pas, et il compte bien trouver là les élus que Dieu s'est préparés. Il me demande un compagnon pour pouvoir tout de suite visiter les différents postes. Rien ne me fait espérer la possibilité de ce secours, et afin qu'il ne soit pas toujours seul, je lui ai écrit de venir passer une partie de l'été à Good-Hope. Le P. GROLLIER garde la maison; le P. GASCON demande instamment un autre compagnon; il veut aller vi-

siter les Esquimaux avant qu'un ministre protestant le devance. Il lui faudrait le P. Grouard ; mais le P. Clut, bien loin d'être disposé à laisser partir son Novice, voudrait avoir un autre Père pour visiter les Castors sur la rivière la Paix, qui sont désolés d'avoir si peu profité d'une visite que leur a faite le P. Faraud. Un établissement de ce côté aurait de l'avenir, s'il est vrai, comme on le dit, qu'on va y trouver de l'or. C'est la richesse que je désire le moins pour nos sauvages, mais elle ferait venir des gens qui ont une âme à sauver, et peut-être que tout cela ferait naître des moyens de communication dont nous avons grand besoin. Vous voyez que ce ne sont pas seulement les Frères qui nous font défaut; il nous faudrait des Pères, il nous faudrait un Evêque pour me remplacer et diriger toutes ces lointaines Missions...

12 *juin* 1863.— Je suis heureux d'avoir pu faire mes lettres à l'avance, autrement je serais dans l'impossibilité de les écrire à temps pour le passage du courrier. A l'époque où je vous écrivais les lignes précédentes, j'étais *gros bourgeois*, c'est-à-dire que je pouvais me dispenser de travailler aussi continuellement que par le passé et que j'ai été obligé de le faire depuis. En effet, dès que la terre a été un peu dégelée, 22 avril, j'ai dû laisser mes lettres inachevées pour défricher la terre, ce que j'ai dû faire chaque jour ; à part le temps de mes exercices et d'un petit catéchisme, je bêchais du matin au soir. Le Frère a voulu m'aider une journée; le soir il était sur les dents. J'ai pu me faire aider par un sauvage, je n'avais que deux pelles, mais il ne travaillait qu'autant que je travaillais, et même il n'y était pas toujours quand j'y étais. Enfin, le 22 mai, sentant que les forces me manquaient, ayant du reste brisé nos pelles et nos pioches, je m'arrêtai après avoir mis en terre neuf boisseaux de patates et de différentes autres graines. J'ai été condamné à ce travail, parce que l'exprès que j'avais envoyé au Fr. Alexis n'a pu lui parvenir. J'ai cependant profité des sauvages, et encore actuellement, tout en donnant la Mission, j'en fais travailler tant que je puis en nourrir. Le Fr. Boisramé peut au moins les diriger. Engager les sauvages à l'année et même au mois, c'est se

ruiner et n'avancer en rien, mais pour deux ou trois jours, on peut en tirer de grands services ; malheureusement ils ne sont pas toujours ici. Le 23 mai, il en arriva plusieurs familles ; j'ouvris donc la Mission le lendemain, jour de la Pentecôte. Hélas ! tout marchait bien piètrement ; les autres sauvages que j'attendais n'arrivaient pas. Il est vrai que les glaces rendaient le fleuve impraticable, mais il me semblait qu'avec un peu de bonne volonté ils auraient pu venir. Je patientai jusqu'à la fin de mai, et, ne voyant arriver personne, je partis moi-même le 1er juin à la recherche de mes brebis. J'étais désolé d'en venir là, et la crainte de ne pas réussir me désolait davantage. En quelques heures, je me trouvai à plusieurs lieues de la Mission ; nous descendions le fleuve, dont le courant est très-fort. Je rencontrai une bande assez nombreuse, elle était en marche vers la Mission ; à une heure de là j'en rencontrai une autre plus nombreuse encore, elle était campée dans une baie ; les sauvages me dirent que la crainte de ne pas prendre de poisson à la Mission les avait retenus dans ce lieu ; ils me promirent de ne pas prolonger leur séjour. Je continuai ma route pour me rendre au dernier camp, priant de tout cœur le bon Dieu, par l'intervention de sa Très-Sainte Mère, de mettre sur mes lèvres les paroles que je devais dire aux sauvages pour les tirer de leur apathie. Quand j'arrivai, ils témoignèrent beaucoup de joie et me donnèrent différentes raisons de leur retard. Je les réunis aussitôt, je chantai un de nos cantiques les plus entraînants que quelques-uns connaissaient, puis je leur fis mon discours, dont voici l'abrégé :

« Vous me dites que vous m'aimez ; pourquoi ne venez-vous donc pas me voir ? Moi aussi, je vous aime, et voilà pourquoi je suis venu habiter dans votre pays. Il y a aujourd'hui dix ans, j'abandonnais mon vieux père, dont la tête est blanche comme la neige, je l'abandonnais malgré le déchirement de son cœur et du mien, malgré les larmes des personnes qui m'étaient les plus chères. Cependant, lorsque je leur écrivais que les sauvages d'Athabaskaw et de l'Ile à la Crosse écoutaient ma parole et vivaient de manière à aller au ciel, cela rendait leur cœur fort. Ayant connu vos misères,

j'ai depuis quitté ces sauvages pour venir vous enseigner le chemin du ciel, je suis venu parce que vous le demandiez, et, afin de pouvoir vivre avec vous, je me suis réduit à de grandes misères, comme mes mains couvertes d'ampoules et de crevasses peuvent vous le témoigner. Bientôt les blancs passeront ici pour transporter vos fourrures, j'écrirai alors à mon vieux père ; que lui dirai-je pour rendre son cœur fort? Votre indifférence et mes misères le feront mourir ; et quelle excuse donnerez-vous au bon Dieu quand vous paraîtrez devant lui? Vous alléguerez votre ignorance, mais pourquoi n'en voulez-vous pas sortir, dès lors que je suis ici pour vous instruire? Vous dites que je suis inutile, que je ne vous donne pas de tabac. Si, après avoir bien fumé, vous allez brûler avec le *mauvais puissant*, serez-vous heureux? Allez-y si vous voulez, après tout, mais au moins ce ne sera pas ma faute ! » Un vieillard me répondit au nom de tous : « Il est vrai, mon Père, nous parlons bien mal, c'est parce que nous n'avons pas d'esprit ; notre cœur n'est pas aussi mauvais que nos paroles ; ceux d'entre nous qui ont vu le prêtre, ne l'ont vu qu'en passant ; nous sommes accoutumés à recevoir des blancs un peu de tabac chaque fois que nous les rencontrons, c'est cela qui nous a fait mal parler ; maintenant nous allons nous rendre près de toi aussi vite que possible et nous t'obéirons. » Je ne les attendis pas, je m'embarquai aussitôt et un troisième jeune homme s'unit à nous pour nous aider à remonter le courant. Nous eûmes beaucoup de peine, la glace revint de nouveau du lac, notre canot fut crevé, ma *Grandeur* mouillée et obligée de se rendre par terre à travers le bois, la boue et les épines. Depuis ce temps la Mission va bien, les sauvages sont fidèles aux exercices et j'espère pouvoir baptiser quelques adultes ; mais la pêche, qui baisse, va les forcer à s'éloigner. J'aurais voulu terminer la Mission par la plantation d'une croix, ce sera pour l'automne prochain. Les sauvages du lac, retenus par les glaces, n'ont pu encore se présenter. Leur chef et plusieurs jeunes chasseurs sont ici depuis quatre jours, ils m'invitent à aller avec eux rejoindre leur camp, envahi par une espèce de rhume épidémique ; plusieurs sauvages sont

mourants, et un grand nombre d'enfants ne sont pas baptisés. Je regrette de n'avoir pas un compagnon : je les accompagnerais immédiatement.

Voilà plusieurs jours que j'ai commencé cettre lettre : je ne puis écrire cinq lignes sans être dérangé ; je suis tout à mes sauvages, et, quand ils me demandent, je n'achève pas un *signe* commencé. Je vais terminer ma lettre pendant leur sommeil, afin de ne point leur dérober le temps qui leur appartient.

Je viens d'être dérangé par un accident qui m'a épouvanté. Le Fr. Boisramé a achevé une cheminée en terre, il l'a trouvée si belle et si bien faite qu'il l'a couronnée d'un bouquet ; voulant toujours en faire plus qu'il ne peut, il a supposé qu'elle était assez sèche et a enlevé toutes les planches qui faisaient sa solidité : elle s'est aussitôt affaissée, a brisé en tombant un soliveau, un grand échafaudage de planches, et quelques secondes plus tôt, elle eût écrasé plusieurs enfants et le Fr. Boisramé lui-même. Voilà bien du travail et des peines perdus ; que Dieu soit néanmoins béni d'avoir permis que nous en fussions quittes à si bon marché !

23 *juin* 1863. — Puisque les berges m'en laissent le temps, je reprends avec joie mon entretien. Beaucoup de sauvages se sont éloignés, vu la modicité de la pêche ; cependant il y a encore ici un bon petit noyau qui m'occupe autant qu'un plus grand nombre, parce qu'ils ont tous un grand besoin d'instructions. Je baptiserai ce soir le quinzième adulte : l'automne dernier et dans le courant de l'hiver, on n'en a baptisé que dix ; je n'ai encore qu'un seul communiant. Comme vous le voyez, la Mission n'est pas très-avancée, mais au moins elle est bien commencée. Nos gens sont des sauvages, il ne faut pas l'oublier, peu aimables, mais point mauvais ; pour les aimer et les supporter dans bien des occasions, on doit se souvenir de ce qu'ils ont coûté. J'ai la ferme confiance qu'avec le temps nous en ferons d'excellents chrétiens ; plusieurs faits arrivés pendant la Mission vous en convaincront vous-même. La Mission était commencée depuis plusieurs jours, lorsqu'il arriva un gros et vilain sauvage, d'un

orgueil et d'une suffisance incroyables ; il n'avait jamais vu de prêtre, et s'il m'approchait, c'était uniquement par curiosité. Il avait cinq petits enfants : il ne voulait point consentir à leur baptême, parce qu'une fois malades il n'aurait pu faire la jonglerie sur eux. Je le raisonnai de mon mieux ; il me permit d'en baptiser un, puis deux, puis tous ; il a été lui-même un des plus assidus pendant toute la Mission et il désire ardemment le baptême pour lui et pour sa femme. Il s'est confessé avec des sentiments dignes d'un fervent chrétien, et afin de pouvoir se faire instruire, il m'a demandé de chasser pour moi, ce qu'il fait actuellement avec succès. Tous sont passionnés pour le jeu de mains, misérable jeu de hasard dont les suites sont quelquefois si funestes que, pour en donner le plus d'horreur possible, nous excommunions, dans les autres Missions, les joueurs d'habitude. Craignant de manquer mon coup, je n'ai pas voulu sévir trop vite, je me suis contenté d'en faire voir les fâcheux résultats, et je les ai engagés à les éviter. Ils sont venus une fois me demander la permission de jouer, me promettant de ne mettre au jeu que très-peu de chose : je n'osai permettre, je n'osai refuser. « Si vous mettez si peu, assurément vous ne péchez pas, mais j'ai une telle aversion de votre jeu, que je suis malade rien qu'en entendant tous vos tambours. » Que firent-ils ? Ils se rendirent dans le bois assez loin pour que je ne les entendisse pas. Ils sont venus une autre fois me faire la même demande, j'évitai de répondre, ils n'ont pas joué.

Depuis plusieurs jours, il y a ici un vieux sauvage d'une assiduité édifiante : chaque fois que je fais une instruction, il se croit obligé de manifester son assentiment à tout ce que j'affirme ; il se met aussi proche de moi que possible, ne détourne pas ses regards et semble croire que je ne parle qu'à lui, puis il me répond toujours en disant : « Oui, tu as raison, c'est bien vrai, etc. » Afin d'empêcher les sauvages de parler pendant la sainte Messe, mon petit jeune homme chante continuellement. Ce matin, il est tombé sur un cantique que ledit vieux a appris, je ne sais trop comment ; celui-ci s'est mis à le chanter avec tant de cœur et de force que le petit

garçon troublé ne pouvait plus aller : « Chante donc, lui a-t-il dit, moi je le sais comme il faut ce cantique-là ; » et mon vieux continue avec sa voix tremblante ; puis tout à coup il s'arrête au milieu d'un couplet : «Oh ! je n'en sais que jusque-là, » s'écrie-t-il. Le croiriez-vous? personne ne riait pendant que mon vieux parlait et chantait ainsi : pour ma part, j'étais moins sérieux et vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à lire l'Epître. Ce bon sauvage sort d'ici ; il était en entrant pâle, défait ; on aurait dit qu'il avait vu le *mauvais puissant* en face. Que lui est-il donc arrivé? Une vieille l'a insulté d'une manière étrange et il vient me demander la permission de la rouer de coups de bâton. « Elle est bien heureuse, va, mon Père, que je me souvienne de toi, car autrement je ne la manquerais pas. »

Mes sauvages désirent beaucoup aller au ciel, mais le plus tard possible ; vous ne sauriez croire combien ils désirent de vivre. Quand ils arrivent à la Mission ou qu'ils en partent, ils viennent me toucher la main et je leur fais prendre l'habitude d'aller adorer le bon Dieu dans notre petite chapelle. Quand je leur faisais cette invitation, ils me disaient presque toujours : « Viens parler au bon Dieu pour moi, toi ; car moi je ne sais que lui dire. » J'allais alors leur faire faire le signe de la Croix et réciter le *Pater* et l'*Ave*. Un jour, une vieille, marchant avec deux bâtons, accablée par les années et la maladie et qui devrait, il me semble, ne désirer rien tant que la mort, arriva. J'étais trop occupé pour la conduire à la chapelle. « Vas-y seule, lui dis-je, tu ne sais pas de prières, mais demande au bon Dieu ce que tu désires, il le comprendra bien. » Elle y alla, fit le signe de la Croix et répéta plusieurs fois aussi haut qu'elle put : « Mon Père, donne-moi la santé, fais-moi vivre longtemps. » C'est la prière la plus ordinaire de presque tous les vieillards.

Depuis quelque temps, il fait bien chaud ; les moustiques nous tourmentent, ne nous laissant de repos ni le jour ni la nuit : ils sont encore plus insupportables que la vermine, qui ne nous manque pas. Dimanche dernier, j'avais annoncé aux sauvages que je demanderais au Seigneur de les préserver de la maladie épidémique qui règne à la Grande Ile : ils n'ont

jamais prié le bon Dieu avec tant de ferveur qu'à cette Messe. La foule était telle qu'une pauvre femme s'est trouvée mal : au lieu de la secourir, chacun l'a accusée de mauvaise vie, parce qu'elle tombait malade à la Messe même où je demandais pour eux la santé. J'ai baptisé cette femme hier soir, quoique encore assez ignorante, afin de montrer que je ne partageais pas leur jugement.

Mission de la Providence, le 6 *novembre* 1863. — J'ai reçu, le 18 août dernier, votre bonne lettre du 13 mars. Celles que vous avez dû recevoir de moi depuis ont dû vous convaincre que j'avais besoin de votre lettre ; nos consolations ici sont ordinairement assaisonnées de tant d'absinthe, que pour nous fortifier nous avons bien besoin de temps en temps des encouragements d'un Père. Ma position s'est un peu améliorée en réalité et beaucoup en perspective. Je reprends mon journal. Il vous souvient que j'étais embarrassé lorsque je terminais ma lettre, par la raison qu'étant seul occupé à donner la Mission aux sauvages, une bande nombreuse, prise d'une maladie épidémique, me priait avec instance d'aller les visiter au moins pour baptiser les enfants et les mourants. Je savais qu'un ministre devait passer et qu'il ne manquerait pas de mettre le trouble dans mon troupeau. Un autre embarras, c'est que les mêmes barques qui amenaient le ministre portaient aussi le chef traiteur, avec qui j'avais à régler des affaires importantes. J'aurais donc voulu me trouver ici à leur passage, d'autant plus que le Fr. Boisramé devait s'embarquer sur ces berges. Cependant, jugeant que les sauvages de la Providence étaient mieux prémunis contre le danger que ceux de la Grande-Ile, je me décidai à y aller. Je partis le 24 juin et j'arrivai le lendemain, à onze heures du soir, au camp sauvage. On me dit que deux des malades étaient à l'extrémité. Je me transportai aussitôt près de celui qu'on croyait être le plus mal. C'était un vieillard baptisé : je le confessai et l'instruisis de mon mieux. Le matin, après la sainte Messe, je lui fis faire sa première Communion, lui administrai les sacrements de Confirmation et d'Extrême-Onction : il était en pleine connaissance. J'étais à peine rentré dans le fort, qu'on vint

m'annoncer qu'il avait fini de vivre. Je passai le reste du jour à confesser, à catéchiser et à baptiser. Je fis une vingtaine de baptêmes, dont huit ou dix d'adultes vieux ou malades. Le lendemain 27, tout était préparé pour dire la sainte Messe, bien des sauvages réunis pour l'entendre, parmi lesquels plusieurs devaient communier, lorsque mon petit sacristain eut la maladresse de renverser le peu de vin que j'avais : je le grondai, mais cela ne me rendit pas l'élément nécessaire. Je me contentai de faire une instruction, puis j'allai bénir la sépulture du pauvre vieux qui m'avait attendu pour mourir, et je me reimbarquai à la hâte afin de me trouver au passage des barques. Nous les rencontrâmes bientôt : le chef traiteur voulut bien aller à terre et me donner le temps de régler plusieurs affaires avec lui et de cacheter mes lettres. Le Fr. Boisramé était là ainsi que le ministre protestant, qui alla immédiatement offrir ses services et ses médecines aux sauvages que je venais de visiter, ils refusèrent au moins les premiers. J'avais dans mon canot un jeune homme qui m'accompagne depuis plusieurs années et un sauvage : le chef traiteur me pria de lui céder ce dernier. J'y consentis et je fus obligé de revenir seul avec mon gamin. Il s'y connaissait mieux que moi pour conduire un canot, mais il n'en était pas moins un chétif pilote : le voyage n'était pas long heureusement. Une fois embarqué, mon jeune homme me recommanda bien de ne pas trop remuer pour ne pas faire chavirer le canot ; mais peu à peu nous nous sommes enhardis et nous sommes devenus aussi enfants l'un que l'autre, nous arrêtant à toutes les îles pour y prendre les œufs déposés par les canards et les autres oiseaux aquatiques. Sur les onze heures du soir, nous mîmes à terre ; notre repas consista en œufs frais, et après quelques heures de sommeil nous continuâmes notre marche. Nous arrivâmes avant que notre monde fût levé et, par conséquent, à temps pour dire la sainte Messe : c'était le dimanche.

Je n'avais plus alors avec moi ni Père, ni Frère : j'en attendais de jour en jour, mais en vain. Une population sauvage s'était groupée autour de la Mission : je l'instruisais chaque jour ; je ne travaillais plus des mains qu'une heure

ou deux, mon petit garçon faisait ma cuisine et je ne manquais pas de bras pour laver et raccommoder mon linge tant bien que mal. Le 13 juillet, j'eus l'avantage de recevoir le cher P. EYNARD. J'étais heureux, bien heureux, j'avais un Frère avec moi : je pouvais me faire absoudre de toutes mes impatiences, avantage que je n'avais pas eu depuis le mois de mars. Nous partageâmes nos soins entre l'instruction des sauvages et la culture de nos jardins. Malheureusement, je dois vous dire que la gelée nous a tout gâté, à l'exception des salades, dont nous avons pu manger tous les jours : notre récolte de pommes de terre est absolument nulle. J'ai passé un mois bien agréable avec le cher P. EYNARD. Le 18 août, à trois heures du matin, les barques retournant au fort Simpson passèrent; par elles nous venaient d'Athabaskaw le P. GROUARD et le Fr. ALEXIS, quelques envois de Saint-Boniface et nos lettres. Le P. GROUARD et moi dîmes la sainte Messe et prîmes place sur ces barques afin de nous rendre au fort Simpson. Je laissai la Mission aux soins du P. EYNARD, secouru du Fr. ALEXIS.

Le 19 au soir, j'arrivai au fort Simpson, le voyage m'avait paru bien court ; nous descendions le courant, nous allions jour et nuit ; je lisais mes lettres, quelques vieux journaux ; puis j'écoutais mon cher compagnon. Je trouvai là non-seulement des lettres de Good-Hope et de Youcon, mais encore le P. GASCON, qui avait quitté Good-Hope au retour du P. SEGUIN et qui m'attendait depuis le 14. Cette rencontre me surprit, mais me réjouit beaucoup. Nous passâmes la nuit à causer et à dresser nos plans pour la Mission. Le ministre, de son côté, ne négligeait rien pour donner la sienne; tous les jours il faisait sonner son bourdon, réunissait dans son temple son marmiton et sa servante, quelquefois un curieux ou deux, au nombre desquels se trouvait mon petit jeune homme. Des scandales causés par un ministre de la Rivière-Rouge étaient connus ici, des bruits assez peu édifiants couraient sur son propre compte, de sorte qu'il avait perdu beaucoup de son prestige passé. Nos exercices étaient bien suivis, malgré les menées de plusieurs affiliés. Le dimanche, j'officiai pontificalement en plein air, confirmai douze personnes et en communiai

trente ou quarante ; je prêchai en français et le P. Grouard prêcha en montagnais. Voici les remarques que j'ai entendu faire à l'occasion de ce sermon : elles sortaient de bouches protestantes : « C'est bien extraordinaire, disait-on, ces prêtres catholiques apprennent la langue montagnaise comme ils veulent ; deux sont arrivés l'année dernière, et ce printemps le P. Petitot pouvait donner la Mission seul au lac des Esclaves, et maintenant nous entendons ce jeune Père parler ici comme un vrai Montagnais, tandis que le ministre, après avoir passé cinq ans dans le pays, peut à peine se faire comprendre. » Ces propos me réjouissaient, je vous l'assure, et je ne manquai pas de faire parler le P. Grouard et de le faire chanter, car tout sert dans nos Missions.

Le P. Seguin a passé un bien triste hiver à Youcon ; mes misères comparées aux siennes étaient des roses. Sa principale peine et la mienne est de n'avoir rien pu faire auprès des sauvages. Ce n'est pas surprenant. Le chef traiteur du poste est, dit-on, le petit-fils de l'évêque protestant de Toronto. Un ministre est arrivé en même temps que le P. Seguin : il partagea la table et le logis du bourgeois, tandis que le Père fut logé avec les engagés, recevant sa part de nourriture comme les serviteurs. L'interprète de la Compagnie est en même temps l'interprète du ministre : sa polygamie ne l'empêche pas d'être protestant fanatique ; il est malheureusement tout-puissant auprès des sauvages. Il est facile de comprendre que notre cher Père, ne connaissant point la langue des Loucheux, ayant contre lui tous ceux qui pouvaient les influencer, étant traité avec mépris par ses hôtes, tout cela devait en donner une idée très-désavantageuse aux sauvages : aussi l'évitaient-ils comme une bête fauve. Cependant le P. Seguin n'est pas découragé et il est prêt à y retourner, mais je ne crois pas que ce soit le moment. Il est donc à Good-Hope avec le P. Grollier ; il se propose d'aller à Peel's River le printemps prochain et peut-être plus loin. Le P. Grollier est toujours souffrant et excessivement zélé. Je voudrais le remplacer, et c'est sur le P. Petitot que j'ai jeté les yeux pour cela.

Le 28 août, je laissai le fort Simpson pour revenir à la

Providence en compagnie du P. Gascon : le P. Grouard se dirigea vers le fort de Liards. Nous arrivâmes ici le 3 septembre au soir : le P. Eynard fit vite son paquet et s'embarqua avec le P. Gascon pour se rendre à Athabaskaw, où le P. Clut était resté seul. Ainsi, grâce à Dieu, nous sommes tous en règle : il n'y a pas de solitaire cet hiver.

Le 10 octobre, au milieu de la neige et de la glace, le P. Grouard revenait du fort de Liards. Le Père a été très-satisfait de sa Mission; pour ma part, je le suis au delà de ce que j'aurais osé espérer. Ce Père est donc mon compagnon. Ayant commencé son noviciat le 6 juin 1862, il se prépare à faire prochainement son oblation. Il a fait un noviciat religieux sous la direction du P. Clut, il en fait un de misères sous la mienne. Nous vaquons à nos exercices en commun et tous les jours je lui fais une explication de nos saintes Règles.

Notre établissement s'avance. Mgr Faraud m'a prié de hâter la construction d'une maison pour les Sœurs. J'ai pu me procurer des hommes, mais il a fallu les loger dans mon *palais*. Ainsi, malgré toutes les constructions du Fr. Boisramé, nous ne sommes pas au large. Nos voisins ne savent ce que c'est que de garder le silence et, sous ce rapport, ils nous gênent bien souvent. Nous n'avons encore dans tout mon palais ni lit ni chaise ; nous couchons jusqu'à présent au grenier dans un lit aussi grand que le grenier lui-même : nous y sommes quatre à l'aise, nous pourrions y être vingt. Si nous manquons de quelque chose, ce n'est certes pas de pauvreté. Bien des objets que nous attendions de Saint-Boniface ne nous sont point arrivés : nous manquons, par conséquent, d'outils pour travailler, de papier pour écrire, d'hosties pour dire la sainte Messe (nous tâcherons d'en faire) et moi d'habillements pour me vêtir. Entre tous, nous n'avons ni montre ni horloge ; nous sommes tous réglementaires ; nous mangeons quand nous avons faim, nous mesurons nos oraisons et méditations à l'horloge de notre ferveur ou plutôt de ma ferveur, car c'est moi qui donne le signal : aussi, jugez comme tout se fait bien. Notre grand embarras est pour nous lever. Si le Frère voit les étoiles, il est assez sûr de son coup ; mais les étoiles

sont souvent voilées par d'épais nuages, et encore, quand elles paraissent, faut-il ouvrir les yeux pour les voir, et même sortir, ce qui n'est pas commode quand on couche au grenier et qu'il faut descendre par une mauvaise échelle. Nous nous levons, je pense, assez régulièrement entre deux et six heures; nous ne brûlons qu'une chandelle à la sainte Messe, nous employons l'huile de poisson dans nos longues veillées : nous espérons ainsi avoir de la chandelle pour tout l'hiver.

En revanche, nous sommes mieux, en fait de nourriture, que l'année dernière. Nous avons en réserve près de 6,000 poissons, plus de 700 livres de viande sèche et 60 livres de pennikan. Ce n'est pas tout : nous avons une étable et dans cette étable deux vaches dont une nous donne du lait; nous avons, par conséquent, du beurre et, chose extraordinaire, nous le mangeons avec du pain, et, chose plus extraordinaire encore, ce pain est fait sans une once de farine. Avec quoi le faites-vous donc, me direz-vous? Avec des œufs de poisson que nous broyons... Ce pain n'est pas aussi bon qu'il est beau, mais nous l'aimons cependant beaucoup, vu que nous n'avons rien de mieux. Avoir ces quelques animaux dans le pays, c'est une véritable fortune, aussi en suis-je réellement fier.

21 *novembre* 1863. — Mon très-révérend Père, c'est grande fête aujourd'hui, une fête de famille, et nous serions bien heureux, je vous assure, si notre Père pouvait y prendre part. Ce matin, j'ai endossé la soutane violette, ce qui ne m'arrive pas souvent : j'avais deux chandelles à ma Messe, notre pauvre mais bien cher autel était décoré d'une garniture et de plusieurs bouts de ruban. Après la Messe, le Fr. Alexis a trouvé le moyen de nous fêter à table. Il a été réellement généreux : il a osé ouvrir un sac de farine que nous conservions intact depuis que nous l'avons reçu, le 18 août. Tous les mets étaient disposés sur une vilaine table sans nappe ; nous n'avons pu changer d'assiette, ce qui contrariait le Frère, mais il a pu être consolé par la manière dont nous avons fait honneur à sa cuisine. Mais de quoi s'agit-il donc? Il s'agit d'une Oblation : ainsi, bien-aimé Père, votre nombreuse famille compte ici, depuis ce matin, un membre de plus; le P. Grouard s'est

donné à tout jamais au bon Dieu et à notre chère Congrégation, et je vous prie maintenant de vouloir bien accepter définitivement comme votre fils celui que j'ai cru devoir recevoir moi-même en supposant votre permission.

Nous terminerons aussi aujourd'hui notre retraite annuelle. Elle a été troublée hier par un accident qui aurait pu avoir des suites bien fâcheuses. Nous allions faire notre seconde méditation, quand on est venu m'avertir que notre foin allait être pris dans l'eau et dans la glace : ce foin perdu, il nous aurait été impossible de faire hiverner nos animaux. Le Fr. Alexis l'avait fauché sur les bords d'une branche de la rivière Mackenzie, à quelques milles de la Mission. Cette branche est prise par la glace depuis plus d'un mois, et chaque jour nous nous servions de nos chiens pour charrier la quantité nécessaire. Le grand cours, qui est très-rapide, ne se prend que difficilement : les glaçons s'accumulent et les eaux refoulées passent dans les branches déjà congelées. Les flots allaient donc envahir le foin. Malgré le temps de la retraite, je n'ai pas balancé. Nous déjeunons et nous partons tous les trois avec six autres hommes. La rivière a donc deux glaces : une solide, qui est maintenant recouverte de plusieurs pieds d'eau sur la superficie desquels la nuit a formé une seconde couche. Pour arriver plus tôt, le Frère veut marcher sur cette glace : elle se brise et l'oblige d'aller se changer de vêtement. Arrivés sur le lieu menacé, nous nous hâtons de mettre le foin à l'abri et nous reprenons le chemin de notre demeure. Les jeunes gens me pressent de passer par la rivière ; je refuse, et comme nous n'avions pas de raquettes, le P. Grouard et moi, nous nous sommes bien fatigués en revenant par terre. Nos ouvriers ont été plus éprouvés ; sous prétexte qu'il n'y avait pas de danger de se noyer, ils sont revenus par la rivière. Ils se sont enfoncés dans l'eau et se sont mouillés jusqu'à la ceinture ; ils ont dû marcher peut-être un quart d'heure pour venir à la maison, et cela a suffi pour que mon petit garçon ait la plante des pieds gelée, un autre un doigt du pied, un autre deux, un quatrième le talon. Qu'on dise qu'il n'est pas bon d'être poltron quelquefois ! Cette nuit, 22 novembre, nos

rapides n'ont pu résister au froid ; ils sont gelés comme ailleurs, et, dès ce soir, un certain nombre de sauvages les ont traversés pour venir à l'exercice. Le froid commence à être bien piquant : le Frère est venu me demander un habit pour un jeune veau qu'il craint de ne pas sauver ; on m'en a demandé autant en faveur de deux de nos chiens, et j'ai dû déchirer une vieille couverture afin de ne pas laisser trop souffrir ces pauvres bêtes qui nous sont si nécessaires. Je serais presque tenté de vous demander pardon d'entrer dans ces détails, mais je sais combien ils faisaient plaisir à notre vénéré Fondateur : vous êtes devenu pour moi un autre lui-même, je veux aussi rester semblable à moi-même, vous dire avec la simplicité d'un enfant ce que je suppose pouvoir vous intéresser.

Malgré la longueur de ma missive, je vous envoie la traduction littérale d'une lettre que m'a adressée une sauvagesse d'Athabaskaw. C'est une bonne vieille qui est toujours restée dans cette Mission depuis la mort d'un de ses fils, qu'elle a été obligée d'enterrer elle-même. Elle a rendu de grands services aux Pères, surtout aux nouveaux venus, en leur apprenant la langue montagnaise. Ayant appelé ici le P. GROUARD et le Fr. ALEXIS, cette pauvre vieille ne m'approuve pas, comme vous pouvez le voir :

« *Clémence, la petite Martre noire, au Grand Priant.*

« De la Maison de la plaine des Saules.

« Maintenant, je vis ; il me semble que ce ne sera pas longtemps, d'autant plus que comme Dieu m'a frappée, toi aussi, de la même manière, tu me frappes, je pense, mon Père. Si depuis longtemps des hommes vivent ensemble, ils s'aiment, tu sais ; vu que je suis de même, j'aime beaucoup mon frère aîné (le Frère) et tu me l'arraches. Depuis que, il y a longtemps, je demeure avec lui, je l'aime comme mon enfant. Je dis vrai, et voilà que maintenant il n'y aura plus rien qui me réjouisse. Pour cette terre et pour la terre d'en

haut, vous seuls, vous êtes des hommes pour moi; tu me connais, je dis vrai. Mais quand même je dirais vrai, tu ne vas pas m'obéir, mon Père.

« Si je vis et si pendant longtemps je te vois, je serai très-contente; cela est encore bien loin pour moi, cependant je te le dis. Quand même tu nous donnerais un Frère, je ne l'aimerais pas comme j'aimais l'autre, je pense. Si donc tu veux nous donner un Frère, donne-nous-le, qu'importe! Pour la maison de prière, je vais aussi m'inquiéter, c'est pour cela que je parle du Frère; c'est comme si tu nous enlevais Celui pour qui est la maison : tous les hommes le pensent, je dis vrai, ici.

« Maintenant je vis, cependant mon souffle n'est pas fort, mon Père, et puis autant que je pouvais je priais vers Dieu autrefois; je commence à n'être plus de même, mon esprit n'est pas fort et mon cœur aussi n'est pas fort. Les paroles des hommes m'enlacent et à cause de cela mon cœur n'est pas fort vers Dieu. Fais bien attention de prier toujours pour moi, mon Père.

« Ici, vu qu'il n'y a qu'un prêtre, c'est pénible, je pense. Le Frère demeurant avec lui, il me semblait que deux prêtres demeuraient ici; maintenant je ne penserai plus de même. A l'avenir, s'il n'y a point de prêtre avec lui, il faut que tu lui en donnes un. Les hommes (les Montagnais) disent aussi que là où il y a une grande maison de prière il n'y a point de grand priant. Tes paroles nous ont fait pleurer; si en disant cela tu veux que la maison reste déserte, il faut que tu appelles aussi le P. Clut et moi, si tu veux absolument qu'il n'y ait rien du tout ici. Et puis aussi, si tu veux qu'on abandonne la maison de prière, garde-toi bien de dire à un prêtre de venir. En vérité, voilà que tu penses que je parle de mauvaise humeur! Je montrais à parler aux prêtres autrefois, maintenant ne pense pas que je fasse de même : c'est parce que tu me reprends les prêtres que j'aime que je te le dis. Voilà encore que je boude! Je dis vrai, de toutes mes forces je vous instruis, tu me connais, mais je pense que tu es peut-être toujours pour faire embarquer loin de nous les prêtres

que j'instruis, et à cause de cela je te dis ma peine. Et puis, dans deux pays, au fond du lac et dans la rivière des Castors, il n'y a point de prêtres : vu qu'un prêtre leur manque, ce n'est pas commode. Pour cela, je te le dis afin que cet hiver tu demandes deux prêtres. Les prêtres instruisent les hommes, mais vu que leur parole commence à n'être pas forte pour les hommes, plusieurs sont terribles pour le mal (vivent très-mal). Maintenant, je commence à n'avoir plus d'esprit pour les hommes et je ne leur parle pas beaucoup. Les prêtres eux-mêmes, on ne fait pas attention à leur parole.

« Maintenant, l'hiver prochain (l'année prochaine), si je vois le printemps, je te reverrai probablement. Je vis, mais comme je ne me pense pas vivante, je crains pour jusque-là. J'étais malade autrefois, mais maintenant je le suis beaucoup plus, c'est pour cela que je te dis que je ne me pense pas vivante. Parce que je voulais aider les prêtres, et que j'aime à prier sur les os de mes enfants, je suis demeurée ici : je suis lassée, je voudrais encore aider les prêtres, mais je ne me sens plus forte et mon esprit n'est pas fort. Au commencement, quand tu me pris, alors je fis mon esprit fort vers Dieu, je désire encore de même, cependant je ne me sens pas l'esprit fort. Quand je serai morte, alors je connaîtrai comment je vis sur cette terre. Ce que je faisais autrefois, je ne puis le faire maintenant et le prêtre fera pitié pour tout. Je ne travaille plus comme par le passé et il ne me garde plus que pour ma mort (comme une infirme qui n'a plus qu'à mourir). Il n'y en a pas assez qui travaillent pour lui : tu l'as mis dans la nécessité de ne vivre que de son travail, mon Père. Si je vois le prêtre faire pitié, moi aussi je ferai pitié, je ne serai pas contente pour lui ; assurément, si je le vois tout faire, je ne serai pas contente pour lui.

« Je te touche la main, mon Père. Le jour où tu as prié pour mes enfants étant arrivé, il faudra que tu pries encore pour eux. Pour ma vie et pour ma mort seulement prie pour moi. C'est assez. Je te touche la main Si je meurs, un beau jour je te reverrai probablement, je pense. Je t'écris assise

et cependant pas à mon aise. C'est là la parole de Clémence, la petite Martre noire. »

Je regrette presque d'avoir fait traduire cette lettre mot à mot, c'est à peine si elle pourra être bien comprise, néanmoins je vous l'envoie, vous aurez par là une idée du style montagnais. Cette vieille, vivant depuis longtemps à la Mission et m'ayant enseigné le montagnais ainsi qu'à plusieurs nouveaux Pères, doit être considérée comme une savante parmi les gens de sa nation. Son ton de mécontentement est absolument le ton national ; si un sauvage joint le ton et le geste à ses paroles, on le croira toujours fâché.

Mission de Saint-Joseph, 16 *décembre* 1863. — Le courrier est arrivé à la Providence le 6. Je suis parti avec lui le lendemain et je suis arrivé à la Grande Ile le 8 au soir. J'ai passé assez tristement la belle fête de l'Immaculée Conception. D'abord, je n'ai pas pu dire la sainte Messe, ensuite je me suis fait mal avec mes raquettes ; l'ongle d'un de mes gros orteils a été disloqué sans tomber tout à fait, ce qui tout le reste du voyage a rendu mon pied bien sensible et m'a fait faire bien de petites grimaces. J'ai passé à la Grande Ile la journée du 9 et j'en suis reparti le 10. L'express était conduit par deux employés de la Compagnie avec un sauvage à leur service : j'avais mon petit jeune homme. A part les douleurs momentanées que m'occasionnait mon mal, nous avons voyagé assez heureusement jusqu'au 14 au soir. Alors nous eûmes à traverser de nombreux bancs de glace : après avoir marché longtemps, me heurtant toujours le pied contre quelque glaçon, je me mis sur mon traîneau. Je ne pus suivre que de loin mes compagnons. Nous n'étions plus qu'à un tiers de lieue de la Mission ; si le temps avait été clair, nous aurions pu l'apercevoir et être vus de nos Pères, mais tout à coup il s'éleva un vent très-violent, lequel, soulevant la neige qui était sur le lac et la mêlant à celle qui tombait en abondance, nous empêcha de rien distinguer, et nous perdîmes bientôt la trace du courrier. Le vent seul pouvait encore nous servir de guide ; nous nous dirigions, nous semblait-il, vers la Mission ; mais rien n'est variable comme le vent, il avait changé de direction.

Nous avons marché encore plusieurs heures avant la nuit complète, criant et écoutant si on répondait à nos cris : la tempête seule se faisait entendre. Dans l'espoir que nos chiens nous conduiraient vers un lieu sûr, nous les abandonnons à eux-mêmes, mais le lac se déploie toujours devant nos pas sans aucun horizon. Si nous eussions été au milieu des glaçons, nous aurions pu nous en faire un abri pour passer la nuit et ne pas nous geler, mais nous étions sur la glace vive; le vent balayait la neige à mesure qu'elle tombait, il nous était impossible de nous en servir pour nous protéger. Comprenant que plus nous avancions, plus nous nous exposions, nous essayâmes de camper sur la glace. Je détachai notre traîneau avec toute la diligence possible, c'est dans cette circonstance une opération très-dangereuse, car pour défaire tous ces nœuds et toutes ces cordes il fallait quitter nos mitaines. Chacun à notre tour nous travaillions à cette œuvre, plus longue que vous ne pourriez supposer, et pendant que l'un travaillait, l'autre se battait les flancs pour se réchauffer. Nous cherchâmes à nous protéger contre le froid au moyen de nos chiens, de notre traîneau, de nos raquettes et de nos couvertures. Assis sur la glace, le dos appuyé sur le traîneau, mon petit garçon assis sur moi et appuyé contre moi, tous deux enveloppés de nos couvertures, que le vent soulevait malgré toutes nos précautions, nous nous préparâmes à la mort, le pauvre enfant en se confessant et moi en faisant des actes de contrition et de soumission à la volonté du bon Dieu. Bientôt nous sentons que le froid nous gagne, nous nous relevons, gardons sur nous chacun une couverture, attachons les autres en grande hâte sur le traîneau et nous marchons de nouveau comme pour fuir la mort dont nous sommes poursuivis. Notre dîner avait été bien mince, car nous étions au terme de notre voyage et au bout de nos provisions, et cependant je ne sentais nullement le besoin de manger; je ne sentais même plus mon mal de pied. Nous marchons ainsi longtemps en nous arrêtant quand nous n'avions pas trop froid, mais mon petit garçon commençait à s'endormir malgré lui et malgré moi; je compris que le dernier moyen de lui sauver la vie était d'essayer

de camper encore. Je trouvai heureusement une épaisse couche de neige ; j'y fis un trou avec mes raquettes, j'y étendis mes couvertures et j'y couchai mon cher compagnon. Puis je plaçai les chiens sur les coins et je recouvris le tout d'une épaisse couche de neige. Quand toutes mes opérations furent finies, je m'introduisis comme je pus auprès du petit garçon ; mais il aurait fallu une troisième personne pour me couvrir à mon tour. Quelque précaution que je prisse, le vent pénétrait toujours jusqu'à nous. Cependant m'étant très-fatigué pour faire notre lit, j'éprouvai d'abord une forte chaleur qui fit fondre la neige que j'avais dans mes habits ; le vent gela bientôt le tout, de sorte que je ne savais plus où mettre mes mains pour leur éviter de se geler : mon compagnon était dans le même état. Tout couchés que nous étions, nous passâmes la nuit à nous remuer, à nous frotter, à souffler pour nous réchauffer. Enfin, une dernière fois, n'en pouvant plus, je sors de dessous mes couvertures pour prendre mes ébats plus à l'aise. Je crus alors apercevoir la terre. Vite, je fais lever mon petit garçon, nous plions bagage et nous nous dirigeons vers l'endroit où nous espérons pouvoir faire du feu. Je sens qu'un de mes talons se gèle ; mon compagnon éprouve la même chose dans ses deux pieds ; nous ne pouvons plus chausser nos raquettes. Après une assez longue marche, nous arrivons à terre : nous avons beaucoup de peine à trouver du bois et plus encore à allumer notre feu. Nous n'avons rien à manger, je recommande au petit jeune homme de préparer du thé pour pouvoir au moins nous réchauffer. Heureusement je n'eus pas le temps d'en boire : nous aperçûmes deux traîneaux sur le lac. Nous crions de toutes nos forces : c'étaient le père et l'oncle de mon compagnon à notre recherche ; nous campions sur l'île où se trouve la Mission et nous n'en étions qu'à un quart d'heure de distance. J'y fus bientôt rendu : le P. Petitot disait la Messe à mon intention. Il fut si ému en me revoyant, qu'il put à peine achever le saint sacrifice : nous avons pleuré, nous avons parlé, puis j'ai offert l'adorable victime, et le reste de la journée nous avons célébré mon retour à la vie.

J'ai trouvé ici les PP. Gascon et Petitot parfaitement à leurs devoirs, faisant eux-mêmes leur cuisine, n'ayant pas de Frère pour les aider. Leur Mission va très-bien, malgré les épreuves que leur suscite le démon. Le P. Petitot a le don des langues ou du moins celui de les apprendre et une grande facilité pour voyager. J'ai l'intention de l'envoyer à Good-Hope remplacer le P. Grollier. Je me propose de rester ici jusqu'à Noël et de retourner ensuite à ma Mission de la Providence.

Sur la rivière des Esclaves, le 13 juillet 1864. — Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu continuer ma lettre commencée le 30 juin [1]. Afin de vous mettre au courant de tout ce que j'ai fait, je vais reprendre mon journal où je l'avais laissé le 15 décembre dernier. Je vous écris avec des difficultés incroyables, vous aurez plus de peine à me lire, peut-être même à me comprendre. Vous avez su comment je suis arrivé à la Mission de Saint-Joseph le 15 décembre. Après la longue nuit que je passai sur le lac, je me trouvais les jambes bien engourdies; je ne pouvais les plier qu'avec peine. Je me rendis aux instances des Pères de la Mission et je passai avec eux les fêtes de Noël. Je les quittai le 26 décembre, me promettant bien de faire un meilleur voyage. J'avais, outre mon jeune garçon, deux hommes de la Mission de Saint-Joseph et de plus six bons chiens, dont trois devaient me traîner tant que le froid le permettrait. Un de mes sauvages se donnait pour guide expérimenté : je préférai me reposer sur sa sagacité plutôt que sur la mienne ou celle de mon jeune homme. Vous verrez si j'ai eu raison. J'aurais désiré arriver à la Providence pour le 1er janvier, mais le froid était si vif qu'il fallut renoncer à ce projet : dans le désir d'être au moins ce jour-là à la Grosse Ile, nous marchâmes à peu près toute la nuit du 30 au 31. A l'aurore, nous arrivâmes à une place inconnue lorsque nous aurions dû arriver au fort. Toute la journée du 31 décembre, nous nous sommes avancés sur le lac, et le soir nous n'étions pas mieux renseignés. J'envoie mes hommes à la découverte :

[1] La lettre du 30 juin a été publiée dans la *Notice nécrologique* du R. P. Grollier.

ils reviennent sans avoir reconnu le chemin. Chacun de nous paraît assez triste et se demande comment cela finira. Nous n'avons plus de provisions pour nos chiens et fort peu pour nous-mêmes.

Le 1er janvier 1864 se lève, il me prie de le bénir. Je prends le devant, et, après le déjeuner, je me mets à genoux sur le lac et je renouvelle mes vœux : c'est l'anniversaire de mon Oblation. Le jour était aussi beau qu'il peut être en cette saison. Nous voyons une foule d'îles que nous croyons reconnaître : nous nous dirigeons vers ces îles qui semblent danser devant nous ; mais elles n'étaient que l'effet du mirage et se changeaient en glaçons et quelquefois moins que cela. Nous ne dînâmes point, et le soir nous campâmes encore sans savoir où nous étions. Le père de mon petit jeune homme inspecta nos provisions et vit que nous avions à peine de quoi faire deux repas. Il en fit trois parts, une pour souper le soir, pour déjeuner et souper le lendemain, nous devions dîner par cœur, comme le 1er janvier. Ce qui m'embarrassait le plus, c'était le découragement de mes hommes : le guide prétendu était déconcerté et n'osait plus rien dire ; mon petit garçon, qui se souvenait de notre fameuse nuit, s'efforçait de persuader à son père de retourner sur ses pas. Cette détermination me contrariait, car j'étais convaincu que nous étions proche de la Grosse Ile et qu'il était impossible de revenir à Saint-Joseph sans manger nos chiens, ce dont je me souciais peu.

Le 2 janvier, pendant le déjeuner, j'allai moi-même à la découverte : je crus voir le fort de la Grosse Ile, mais nous avions été si souvent trompés la veille, que je n'osais plus me fier à mes yeux. Je me mis à genoux, je renouvelai mes vœux et je demandai au bon Dieu d'aller coucher ce soir même au fort. En arrivant au camp, j'avais le nez et le menton gelés. Je dis aux sauvages ce que j'avais vu, mais personne n'y ajouta foi et on ne parla plus que de retourner à Saint-Joseph. Je cédai à leur désir en leur faisant observer toutefois que nous devions bientôt célébrer la fête des Rois et que j'espérais que Dieu nous guiderait comme il avait guidé

les Mages, et qu'en action de grâces je chanterais la Messe à la Providence le jour de la fête, si nous pouvions nous y rendre. Nous n'en partons pas moins pour Saint-Joseph, nos estomacs peu remplis, et n'ayant pas d'espoir de manger avant la nuit. Nous avions déjà destiné un de nos chiens à la mort, et afin de prolonger la vie des autres, nous devions le soir faire bouillir des enveloppes de parchemin. Tout en allant, je m'efforçais de persuader à nos hommes que nous faisions une sottise, que j'étais sûr de trouver moi-même la Grosse Ile et d'y arriver au plus tard le lendemain, lorsque tout à coup nous découvrons la trace de quelques voyageurs qui nous avaient précédés. Jugez de notre joie! Nous eûmes bientôt tourné le dos au lac des Esclaves pour suivre cette nouvelle direction; bientôt nous aperçûmes le fort et nous y arrivâmes un peu après midi. Nous nous reposâmes le lendemain toute la journée, nous en avions besoin, je vous l'assure, et nous ne parvînmes que le 5 à la Mission de la Providence. Ce voyage m'a bien fatigué : j'ai été indisposé assez longtemps.

L'express de mars étant arrivé, j'ai encore dû chausser les raquettes et l'accompagner jusqu'au fort Simpson. J'y arrivai le 5 mars, après cinq jours de voyage. Si j'avais eu une juste idée de l'état du P. Grollier, et surtout de sa mort prochaine, je me serais rendu jusqu'à Good-Hope. Je me contentai d'en attendre les lettres auxquelles je répondis, et je me remis en route pour revenir à la Providence. J'y étais le 5 avril : ce voyage fut bien moins pénible; les jours étaient plus longs et il faisait moins froid.

A mon retour, de concert avec le P. Grouard et le Fr. Alexis, je m'occupai à faire avancer nos travaux. Il restait beaucoup de bois de construction à charrier et il fallait se hâter de les transporter avant la fonte des neiges. Tous nos hommes et nos chiens furent mis à l'œuvre, le P. Grouard lui-même dirigeait les charrieurs et son propre traîneau. Le Frère sciait les billots et faisait un travail presque prodigieux. A la fin d'avril, plusieurs familles arrivèrent; il fallut dès lors commencer les exercices de la Mission. Les travaux cependant ne

discontinuaient pas, et le 4 juin, lorsque le P. Grouard partit pour donner la Mission du fort Simpson, nous avions pu mettre debout une maison de 45 pieds sur 25 ; elle sera à double étage et elle est destinée aux Sœurs ; c'est la plus belle construction des districts du fleuve Mackenzie et d'Athabaskaw ; elle prêche à sa façon peut-être plus haut que nous-mêmes. Cela se comprend dans un pays où l'on est si matériel et où on ne juge que par le confortable. Cependant, cette habitation n'est pas encore terminée, il s'en faut. J'espère que nous pourrons en habiter une partie l'hiver prochain, et quand Mgr Faraud arrivera avec des Sœurs, il trouvera pour elles une demeure convenable, car on ne peut appeler logement les espèces de baraques que nous avons habitées jusqu'à présent. Il faut avouer aussi que nous commençons à être plus confortablement que par le passé ; nous avons maintenant des tables pour écrire et pour manger, des chaises et même un fauteuil pour nous asseoir, et nous pouvons mettre sur table du beurre, du lait et du fromage, et l'année prochaine on pourra y ajouter, les jours de fête, une soupe d'orge et des patates.

Le 25 juin au soir, le P. Grouard était de retour ; il m'apportait les lettres de Good-Hope et la nouvelle de la mort du P. Grollier. Après avoir passé la nuit à pleurer, à prier, à faire des plans, à quatre heures du matin je me mis en route, le cœur bien gros en pensant aux séparations qu'il me fallait faire et à la triste nouvelle que j'avais reçue. Le P. Grouard avait terminé une Mission laborieuse et fructueuse ; pour se reposer, il a dû continuer celle de la Providence. Jamais je n'avais vu un si grand nombre de sauvages à ce poste : les exercices ont été suivis très-régulièrement. Pour la première fois on y a vu plusieurs sauvages s'approcher de la Sainte Table : c'était une première communion, non d'enfants, mais de vieillards et de mourants, auxquels j'ai eu bien de la peine à apprendre les choses absolument nécessaires. Ces communiants étaient comparativement peu nombreux, quinze seulement. J'ai admis au baptême un bien plus grand nombre d'adultes, de sorte qu'on peut dire que les sauvages qui fré-

quentent cette Mission commencent à se christianiser. J'étais si fatigué à la fin de juin que je ne pouvais plus m'acquitter d'un des principaux exercices de la Mission, celui du chant. J'ai dû avoir recours à mon petit jeune homme. Avant de partir, j'ai eu la consolation de bénir une belle croix.

Après mon départ, le P. Grouard a baptisé encore un certain nombre d'adultes, parmi lesquels plusieurs auxquels j'avais refusé cette grâce, parce qu'ils se figuraient que le baptême, administré par moi, était meilleur que celui qui est conféré par un simple prêtre.

Le 27, j'arrivai à la Grosse Ile. Là aussi, bon nombre de sauvages m'attendaient. J'y passai un jour et une nuit très-occupé : je fis quinze baptêmes et je réglai des choses très-importantes avec les sauvages. Lorsque, en débarquant, je touchai la main à tout le monde, je remarquai deux femmes qui se tenaient à l'écart. Quand j'eus fini, je m'avançai vers elles ; elles eurent scrupule de me toucher la main avant de m'avoir dit ce qu'elles étaient, toutes deux, filles d'un même père, d'une même mère, et femmes du même mari. Les uns et les autres n'avaient jamais vu le prêtre ; leurs parents leur ayant dit qu'ils ne pouvaient appartenir à la prière dans l'état où ils vivaient, ils s'étaient toujours tenus éloignés de nous. Cependant, apprenant que je devais partir, ils voulaient savoir s'il n'y avait pas moyen de s'arranger. « Pourrons-nous prier ? me dirent ces femmes, après m'avoir exposé leur situation. — Oui, leur répondis-je, si vous voulez faire ce que je vous dirai. — Nous ferons tout ce que tu nous diras. » Je passai la journée à faire deux mariages de polygames : ce n'est pas chose facile, je vous assure, et je n'en serais jamais venu à bout, si le bon Dieu ne s'était mis de la partie, car il y avait des difficultés qu'une grâce ordinaire n'aurait pu surmonter. Je désespérais de pouvoir admettre ces trois personnes au catéchuménat, lorsque, au moment de m'embarquer, le polygame, accompagné du chef des sauvages, vint me dire que, pour ne pas aller brûler avec le *mauvais puissant*, il allait abandonner une de ses femmes. Il me pria en même temps d'écrire au P. Grouard de vouloir bien l'admettre, car la plu-

part de ces sauvages devaient se rendre à la Providence pour y faire leur Mission. Ainsi, le cher P. GROUARD n'était pas encore à la veille de se reposer.

Je partis de la Grosse Ile le 28, passai la journée du 29 au milieu des glaçons, et j'arrivai le 30 au soir au grand lac des Esclaves. J'y employai la nuit à parler, et le lendemain j'administrai la confirmation à une quinzaine de sauvages. Je m'embarquai le soir avec une grosse fièvre, accompagnée d'un gros rhume et de douleurs dans tous les membres; c'était une maladie épidémique dont je suis à peine remis aujourd'hui 15 juillet, et dont tout le personnel de nos berges a été ou va être atteint. Aussi vous ne sauriez croire avec quelles difficultés nous avançons. Nous nous sommes reposés un jour et demi chez le patriarche Beaulieu, ce qui m'a procuré la consolation de dire la Sainte Messe. Je l'ai célébrée pour toute la brigade, afin que Dieu vînt à notre secours; il a daigné exaucer ma prière en rendant la santé à plusieurs et en donnant à tous un bon vent. Nous avons pu marcher à la voile pendant trois jours et une nuit, ce qui nous a beaucoup avancés et a permis à nos malades et fatigués de se reposer, mais aujourd'hui ils ont repris la rame, ceux du moins qui sont assez forts. Tout en nous rendant service, ce vent a été cause que j'ai à peine pu m'arrêter à Athabaskaw avant-hier. Comme nous campions non loin de la Mission, le P. CLUT, le P. EYNARD et le Fr. SALASSE ont pris une barque et sont venus passer la nuit avec moi. J'ai pu me confesser, mais je n'ai pas eu le bonheur de dire la Sainte Messe dans la belle petite chapelle de cette résidence. Le P. CLUT a fait une bien bonne Mission ce printemps, la maladie épidémique dont nous sommes atteints et la mort ont disposé les sauvages à la réflexion, et par là même à la grâce. Le P. EYNARD a été moins satisfait de sa Mission du Fond du Lac.

Sur le lac La Loche, 2 août. — Je suis enfin arrivé au grand portage La Loche, ou plutôt j'en suis déjà parti, après y avoir passé près de cinq jours. Vous savez que ce portage se trouve à ce qu'on appelle dans le pays la hauteur des terres; nous changeons de cours d'eau, celui par lequel je

suis venu se rend dans la mer du Nord, tandis que celui-ci se rend dans la baie d'Hudson. Pour aller d'un cours d'eau à l'autre, il nous faut faire plus de deux lieues par terre : c'est le grand portage La Loche. J'y arrivai le 28 au soir. Les uns me dirent qu'un Père visiteur, les autres un Père supérieur, une espèce d'évêque, m'attendait à l'autre extrémité. Je compris, bien-aimé Père, que c'était un de vos représentants et je me hâtai, malgré les observations que l'on pouvait me faire, de me rendre auprès de lui pour vous voir en sa personne et recevoir votre bénédiction. A moitié chemin, on me dit que ce visiteur se nomme Vandenville ; je comprends qui c'est, et jugez de mon bonheur. On me donne un cheval, à force de coups je le fais courir, et avant minuit j'embrassais le R. P. Vandenberghe, celui qui m'a formé à la vie religieuse, que j'ai toujours pour cette raison regardé comme mon père, et que je regarde maintenant avec plus de respect que jamais, parce que je vous vois en lui. Que je suis heureux de le trouver ici, combien sa présence me soulage et va me mettre à l'aise ! Que de bien il fera parmi nous ! Je suis désolé qu'il ne puisse aller plus loin, visiter nos Missions qui commencent ; il aurait consolé nos Pères de la Grande-Rivière, formés comme moi par lui ! Mais ce voyage l'obligerait à passer encore une année dans le pays. Je vais au moins le posséder pendant plusieurs semaines à l'Ile à la Crosse.

Le temps que j'ai passé au portage a été très-occupé par les sauvages, qui depuis trois ans n'avaient pas vu de prêtres parlant leur langue. J'ai passé une partie des nuits à confesser.

Votre bonne lettre m'a fait beaucoup de bien, je ne saurais assez vous en remercier. Ce courrier ne nous annonce pas au moins de nouvelles morts ; celui d'hiver était effrayant La mort du digne P. Vincens nous a tous profondément affligés ; le bon Fr. Alexis en a été malade de chagrin, et le P Clut m'écrivait : « J'ai appris la mort de mon père et celle du P. Vincens : ces deux morts me font autant de peine l'une que l'autre, car je les aimais également tous deux. »

Je vous parlerais longuement encore, mon bien-aimé Père,

si je n'étais avec le R. P. Visiteur ; je traite avec lui comme avec vous-même.

Recevez, mon très-révérend Père, l'assurance de mon profond respect, et croyez-moi toujours votre fils respectueux et soumis.

† VITAL J., O. M. I.,
Évêque de Satala.

FIN DU JOURNAL DE Mgr GRANDIN.

MISSIONS DE CEYLAN.

RAPPORT GÉNÉRAL SUR L'ANNÉE 1864.

Jaffna, le 18 février 1866.

Mon très-révérend et bien-aimé Père général,

Mgr Séméria m'a imposé la charge de préparer le Rapport de nos Missions de Ceylan pour l'année 1864. Tandis que je me mets en devoir d'accomplir cette tâche, je ne puis que regretter qu'elle m'ait été confiée, car je me sens peu capable de surmonter les difficultés qu'elle présente. L'objet de ces rapports est, si je ne me trompe, de placer sous les yeux de nos frères un tableau vrai et fidèle du pays que nous évangélisons, de ses habitants, de leurs mœurs, de nos travaux, des obstacles que nous rencontrons, des fruits que produit la grâce, etc , afin de concourir, pour notre part, à l'édification commune et au développement, parmi la portion la plus jeune de la famille, de l'esprit qui fait les apôtres; en même temps que par les détails que nous fournissons, nous faisons mieux connaître à nos premiers supérieurs l'état de notre œuvre et ses besoins. Ce but ne peut être atteint qu'à deux conditions : nos récits doivent être le reflet de la réalité, et ils doivent présenter des traits saillants, des aperçus nouveaux et saisissants; — et c'est dans la combinaison de ces deux qualités que gît la difficulté qui m'effraye.

Si ce pays était un pays neuf, jusqu'à ce jour inexploré ou non décrit, tout ce que nous en dirions aurait le charme de la nouveauté ou la valeur d'une découverte...; mais il y a peu de contrées qui aient été si souvent décrites, ou dont les historiens soient si nombreux; or, se condamner à esquisser d'une manière incomplète et peut-être inexacte ce qui a été si souvent photographié, pour ainsi dire, est une tâche ingrate. Analyser et condenser, faire de la miniature et réduire à une petite échelle les vastes plans que les maîtres ont tra-

cés demanderait, d'un autre côté, un talent, une patience que je n'ai point et nécessiterait des recherches pour lesquelles je n'ai point de loisir.

Si cependant le pays était plus connu, si sa topographie, son aspect physique, le caractère et les mœurs de ses habitants, leurs institutions et leurs coutumes étaient choses familières à ceux qui doivent lire ces pages, le chroniqueur, comptant sur cette connaissance préalable et sur un intérêt préexistant, se sentirait plus à l'aise; il n'aurait qu'à édifier sur ce fondement solide, ou à ajouter d'ici et de là quelques embellissements, quelques fresques ou quelques mosaïques à un fond déjà bien connu; il pourrait s'abstenir de détails qui, quoique souvent nécessaires à l'intelligence de sa narration, lui font courir le risque d'être fastidieux et endormant; il pourrait s'en remettre à ses lecteurs de remplir les vides de son récit, — une allusion, un mot lui tiendrait la place d'une longue et fatigante page; il n'aurait à craindre ni de n'être point compris, ni d'être mal compris.

Si même, sans aucun de ces avantages, il se trouvait dans des circonstances extraordinaires, s'il avait à enregistrer des *événements*, s'il pouvait conduire ses lecteurs d'accident en accident, de péripétie en péripétie, le faire passer par toutes les émotions de la joie et de la tristesse, de la tendresse et de l'horreur, de la crainte et de l'espérance, son récit se revêtirait d'une teinte dramatique qui, indépendamment de tout art dans l'arrangement des matériaux, en ferait quelque chose digne de fixer l'attention et capable de réveiller l'intérêt.

Mais telle n'est pas ma position : j'ai à parler d'un pays trop connu pour que je puisse enrichir mes pages d'aucun trait bien nouveau, et assez inconnu pour me faire appréhender de n'être pas compris. Si je vise à un détail bien circonstancié, on se dira qu'on a déjà mille fois lu ces choses; si je suppose à mes lecteurs une connaissance complète de la position, j'ai à craindre que mes remarques, favorables ou non, soient généralisées, ce qui donnerait lieu ou à des espérances chimériques, ou à un découragement non justifié. Les faits mêmes prendront dans l'esprit de mes lecteurs une teinte qu'ils n'ont pas dans le mien. Les peuples orientaux sont si différents moralement, intellectuellement, socialement, des peuples de race européenne, que le même fait doit souvent avoir chez les uns et chez les autres une portée bien différente.

D'un autre côté, pas d'événements politiques d'aucune portée considérable sur la marche actuelle ou l'avenir de nos

Missions ; point de grand élan religieux, mais aussi pas de persécution...; pas de longs voyages, pas d'aventures. Notre vie très-occupée, très-remplie, très-fatigante, peut se résumer dans un tableau statistique des sacrements administrés. Bien des Missions moins florissantes que la nôtre ont une histoire plus émouvante, une marche plus accidentée ... C'est en ne perdant point cela de vue qu'il convient de lire les rapports de Ceylan. Aux âmes romantiques, rêveuses, qui aiment l'imprévu, l'extraordinaire, le merveilleux, je n'ai réellement rien à raconter...; à celles qui ont la ferveur du zèle, mais n'en ont pas la patience, à celles qui ambitionnent des croix glorieuses et n'aiment pas les croix humbles et cachées, mon récit, je le crains, ne peut guère offrir que du désenchantement.

Je veux tâcher d'être simple et vrai, et je veux éviter une exagération dont le moindre mal serait de nourrir les esprits de nos futurs apôtres de visions sans réalité, lesquelles, en se dissipant lorsqu'ils seront sur les lieux, produiraient une réaction dangereuse à leur vocation.... Je ne veux pas même dérober à ceux qui me liront le revers de la médaille, comme l'on dit; mais, pour me garder contre le risque non moins à craindre d'une appréciation trop sombre, je me bornerai à remarquer ici que chez des peuples novices dans la foi, pourvus très-insuffisamment de secours spirituels, ce serait une illusion gratuite d'attendre qu'ils soient, en règle générale, plus fervents et d'une conduite plus chrétienne que les peuples chez lesquels la séve du christianisme a coulé si longtemps.

Après ces réflexions préliminaires, qui m'ont semblé nécessaires pour prévenir les appréciations inexactes des faits qui vont être racontés, et les conséquences trop absolues qui pourraient être déduites de mes remarques ou de celles de nos Pères, je lève l'ancre, hisse mes voiles, et nous voilà en route :

Dans le récit des faits qui ont signalé l'année 1864, je donnerai la précédence, comme de droit, à ceux où notre vénéré Évêque et bien-aimé Mgr SÉMERIA a été lui-même acteur. Je commence par une narration que j'ai adressée, il y a un certain temps, aux conseils de la Propagation de la Foi. La voici :

« 1° *Voyage de Mgr* SÉMÉRIA. — Dans la nuit du 17 au 18 juillet 1864, Mgr SÉMÉRIA partit de Jaffna pour la visite de plusieurs chrétientés du sud de son vicariat, où le besoin de sa présence se faisait depuis longtemps sentir.

« Je n'ai rien à dire ni du cortége, ni de l'équipage de

Sa Grandeur. Les besoins de nos différentes œuvres et districts rendirent impossible le déplacement, même temporaire, d'aucun Missionnaire. Sa Grandeur partit seule, accompagnée de son ange gardien, de celui de son vicariat et d'un seul serviteur indien. La mousson du sud-ouest soufflait alors avec sa violence accoutumée. Le steamer colonial *Pearl*. seul moyen de communication maritime entre le nord et le sud durant cette saison-là, mais qui se trouve rarement où il devrait être, était alors on ne savait où. La seule voie ouverte à Sa Grandeur était ce que l'on appelle la *route centrale*, laquelle est censée relier Jaffna à Kandy...; le seul moyen de transport était une charrette à bœufs avec son capuchon à feuilles de palmier et sa litière de paille. Mais quelle route et quelle diligence! Il vous faut reporter, messieurs, à une cinquantaine d'années en arrière, avant cet âge de chemins de fer et de rapide locomotion, et surtout ne pas vous supposer en France, mais vous figurer une route percée au milieu d'une épaisse forêt, le repaire des bêtes fauves et le vaste laboratoire aux miasmes empoisonnés, où s'élaborent le choléra, la fièvre, la dyssenterie, *macies et nova febrium cohors,* qui font des vastes districts de Vanny et de Newerakalawa, autrefois si fertiles et si riches, une solitude affreuse. Ici, mettons de côté l'imagination et les peintures poétiques et riantes de notre célèbre Taprobane, le paradis terrestre de l'océan Indien, cette « belle larme tombée des yeux de l'Inde en pleurs; » *Lanka,* la sainte, la resplendissante; *Selendib*. l'opulente, la mère des perles et des pierres précieuses; l'île Fortunée d'où s'exhale, dit-on, le parfum de la cannelle; la colonie britannique, riche et prospère, où des centaines de colons européen récoltent de riches cargaisons d'un café presque rival du moka, et font des fortunes colossales. De tout cela, quelque chose a pu trouver son application dans les temps où les gigantesques étangs, construits par les rois indigènes, versaient de tout côté sur ces vastes plaines leurs eaux fertilisantes; et l'on trouve encore la réalisation de cette prospérité dans la province montagneuse de Kandy, qui, pendant ces dernières années, a quitté le sauvage manteau de ses bois séculaires pour revêtir les beautés plus gracieuses d'un jardin riche et pittoresque. Mais, de notre temps et dans toutes les autres contrées de l'île, on ne trouve, grâce au progrès moderne, que des bois, des taillis, des fourrés horribles ou des sables brûlants. Pas d'habitations, si ce n'est çà et là quelques méchantes huttes abritant des créatures humaines, dont les traits maladifs reproduisent tout ce que le pays a de hideux, et disent tout ce que le climat a de délétère. Pas d'eau pour

étancher votre soif brûlante, si ce n'est parfois dans quelque cavité d'un torrent desséché ou dans quelque étang fangeux qui sert tout à la fois de fontaine et de baignoire à quelques rares villageois, à leurs bœufs et à leurs buffles. Quant à la route, pour l'honneur de nos administrateurs, *the least said of it, the better*, vous la trouverez bien entretenue sur une étendue de quelques milles; mais arrivez à quelqu'un des profonds ravins qui la sillonnent, et que chaque mousson creuse encore davantage, voyez cet abîme béant, et demandez-vous comment les bœufs et leur charrette vont descendre ses bords escarpés, et surtout en gravir la rive opposée. Que de cris, que de *Elau! elau! elama!* (cris par lesquels les Indiens s'entr'excitent dans les travaux qui demandent beaucoup d'efforts et d'ensemble). Que de fois le bouvier, désespéré, tordra la queue de ses bœufs rétifs à la peine! que de fois ceux-ci s'agenouilleront, se coucheront et auront à être relevés par leurs conducteurs, l'un tirant la queue, l'autre les cornes! Cependant la route s'aplanit; plus de ravins, plus de profondes ornières dans une boue que le soleil a rendue aussi dure que le fer. .; plus de rochers et de ces cahotements qui ébranlent les entrailles. Attendez, notre route se revêt d'un tapis plus moelleux : deux pieds de sable brûlant la couvrent; la blancheur éblouissante de ce linceul brûle vos yeux comme un miroir ardent, et il s'en échappe, comme d'une fournaise, des bouffées de chaleur étouffante. Vous voilà en tout cas mollement bercé, résignez-vous à l'être dans un four. Les bœufs, haletants, s'arrêtent à chaque trois ou quatre pas; vous semblez ne devoir jamais avancer; mais patience! n'êtes-vous pas à Ceylan, non loin de la célèbre cité d'Anuradhapura et de ses riches antiquités bouddhistes? Consolez-vous par ces souvenirs historiques. Attendez d'ailleurs : peut-être, vers midi ou au coucher du soleil, rencontrerez-vous quelqu'un de ces beaux et commodes *bangalows* ou *resthouses*, qui font oublier au voyageur de l'Inde les fatigues du voyage dans la jouissance du repos et d'un certain bien-être. Interrogez vos conducteurs : ils vous nommeront un certain village dont le nom singhalais est à peine prononçable. Là peut-être vous pourrez vous délasser un peu. Votre équipage s'arrête; cette fois, vous voilà hors d'affaire : sortant de l'assoupissement où, moitié ennui, moitié fatigue, vous étiez tombé, vous ouvrez les yeux et cherchez le local dont les agréments doivent vous dédommager de toutes les misères de la route : un hangar s'offre à votre vue; les troupeaux du village l'ont déjà envahi. Mais bientôt le local est évacué. Un individu se présente d'un air solennel et vous fait un profond

salam : c'est le gardien de céans; il porte en ses mains une grosse clef. Une petite chambre obscure s'ouvre; il s'en échappe des essaims de chauves-souris et des bouffées d'un air épais et corrompu dont la première impression vous fait tourner le cœur ; peut-être aussi un serpent, troublé dans son repaire, s'enfuit-il par quelque fente. Voilà votre hôtellerie. L'hôtelier s'empresse autour de vous; une chaise à trois pieds et sans fond, une table que les lugubres locataires qui viennent de décamper ont imprégnée d'une certaine substance indescriptible, un lit couvert de quelque peau de tigre ou de sanglier, et dont les parties mal jointes donnent asile à des punaises sans nombre ; voilà votre mobilier. Bientôt un autre individu arrive et tire mystérieusement trois œufs de la toile qui ceint ses reins; un autre porte dans un petit pot de terre sale et onctueux quelque chose qui a l'apparence du lait, une cruche d'eau, un petit fagot de bois, quelquefois une volaille ou une paire d'aubergines, du sel, du poivre, du piment, tous les ingrédients de la cuisine indienne, viennent en leur temps; voilà le menu de votre repas. Que faut-il de plus? Vous êtes logé comme un prince aux yeux des habitants, que votre arrivée a fait sortir de leurs gîtes, et qui se plantent là, la bouche béante et les yeux stupidement fixés sur vous, pour vous contempler et observer vos moindres mouvements.

« Voilà ce qu'est un voyage par la route centrale de l'île de Ceylan. Les Anglais, qui voyagent toujours à grand train, entourés, même dans les lieux les plus sauvages, de tout le superflu que le *good-living* comporte, peuvent trouver un tel voyage pittoresque. Les chevaux, les palanquins pour le voyage, les tentes pour le campement, des malles remplies de comestibles et de bouteilles du liquide aimé du Saxon, un mobilier de voyage suffisant, des domestiques en avant, en arrière, en compagnie, pour tout préparer, prendre soin de tout, prévenir les moindres fantaisies de monsieur ou de madame ; tout cela ressemble peu au pauvre prêtre ou évêque catholique dans sa mauvaise charrette, où il a reçu mainte contusion, et à peine dérobé quelques minutes d'un sommeil fatigant, et qui n'a rien ou pas grand'chose à tirer de sa valise ou de ses bagages pour suppléer à la disette du lieu.

« 2° *La ville d'Anuradhapura.*—Anuradhapura, ou Anuradjapura, l'une des villes les plus renommées de l'antiquité, fut fondée par un des princes Tamouls qui envahirent l'île de Ceylan au cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Plus tard, elle devint la capitale d'un royaume florissant, et, dans le règne du fameux Devenipatissa, prince que les bouddhistes honorent comme un saint roi, et dont un poil arraché au front

et, dit-on, de dimensions prodigieuses, est conservé sur la montagne de Mihintaley, sous un superbe mausolée que des prêtres gardent. — Anuradhapura devint le centre du bouddhisme, et sa cité sainte; malgré la rivalité que lui fait aujourd'hui Amarapura, près Ava, empire birman, notre vieille cité singhalaise conserve encore beaucoup de prestige comme capitale d'une des plus grandes sectes bouddhistes.... Voici, selon la légende, comment sa prérogative sacrée lui fut acquise : Il existait dans le Magadha (le moderne Behar, province du Bengale), royaume célèbre dans les littératures hindoues et bouddhistes, un arbre, nommé le *Sri-Maha-Bodi*, sous lequel Gotama s'était reposé lorsqu'il devint Buddha. Darmasoka, le roi de ce pays, voulant propager le bouddhisme à *Lankawe* ou Ceylan, traça sur cet arbre une ligne avec un pinceau de vermillon. Aussitôt la branche qui avait abrité Buddha se détacha d'elle-même. Elle fut apportée en grande solennité à Ceylan, — et je note en passant que la première localité où elle fut, dit-on, déposée, fut Colombogam, faubourg de Jaffna, le lieu même d'où j'écris, et où nous avons établi l'Orphelinat de Saint-Joseph pour les enfants rachetés du paganisme. Un vihara, ou temple, fut, dit-on, élevé en ce lieu. Aujourd'hui le véritable Rédempteur du monde, le Roi des sages, la Sagesse Incarnée, y réside dans le Sacrement de son amour pour éclairer et sanctifier 122 petits païens arrachés aux erreurs et aux impuretés du paganisme, et élevés dans la vertu et la piété, sous l'égide du Divin ami de l'enfance.

« Ce fut à Anuradhapura que la branche miraculeuse fut plantée, et qu'elle y devint un arbre de prodigieuses dimensions, connu sous le nom d'arbre *Bô*. Cet arbre merveilleux a disparu depuis longtemps; mais un autre a été planté et a succédé à son caractère sacré et à ses honneurs, tout comme le Grand-Lama, qui ne meurt point. Quoi qu'il en soit de son identité, la ville que sanctifiait ce prétendu trésor devint un célèbre pèlerinage, et ses ruines continuent d'attirer les pèlerins. On y vient de tous les points de l'île et d'au delà des mers Chaque année y voit un concours considérable de prêtres et religieux bouddhistes, à la tête rasée, à la longue robe orange, à l'air mystique et pieux. Anuradhapura est pour le bouddhiste une Jérusalem en ruine. Le royaume dont cette ville était la capitale a joui, sous les différentes dynasties de rois singhalais et tamouls, qui s'y sont tour à tour supplantés, d'un brillant éclat et de beaucoup de prospérité durant plus de huit siècles. Le sivaïsme et le bouddhisme s'y sont disputé la suprématie; mais la victoire est restée au

bouddhisme, dont Anuradhapura est et sera longtemps la relique monumentale

« En effet, les antiquités abondent en cette ville; chaque pierre contre laquelle le promeneur heurte son pied est un objet de curiosité, une inscription, une belle sculpture, un chapiteau. On y foule en marchant l'histoire écrite en pierres sur le sol; un champ fécond s'y ouvrirait à la science, si le gouvernement anglais, dans la crainte d'offenser les préjugés bouddhistes, n'avait interdit toute fouille, et même l'enlèvement ou le déplacement d'aucune pierre[1]. Cependant il reste encore au-dessus du sol des débris d'une imposante grandeur. Les six dagobas, ou pyramides, dont l'une s'élève à 260 pieds de hauteur et forme un solide de 456 071 pieds, et les débris croulants de leurs belles sculptures rediraient assez la gloire des temps passés, lors même que les ruines du *Lowa-Maha-Paya,* ou palais de bronze, eussent entièrement disparu. Cet édifice, qui servait de résidence aux prêtres, était, dit-on, à neuf étages, dont chacun comprenait cent appartements décorés avec une magnificence merveilleuse : tout y resplendissait de pierreries. Les mille dortoirs que comprenait l'édifice n'étaient pas moins somptueux. Cette construction reposait sur 1 600 piliers disposés en carré. Ces piliers sont des monolithes d'une hauteur de 11 pieds. Les ravages du temps les ont respectés, et ils sont là suggérant au voyageur intelligent mille hypothèses diverses en dehors de la tradition reçue sur leur destination réelle.

· On a appelé Anuradhapura la Palmyre de Ceylan. Aujourd'hui ce lieu est presque désert. Si ce n'était la résidence d'un *assistant agent* de la Province du Nord, le Pansalla ou monastère des religieux bouddhistes, et la grande fête annuelle du mois de mai, Anuradhapura ne serait absolument qu'un tombeau; elle est déjà envahie en grande partie par une végétation spontanée, qui en fait comme une forêt; le climat en est malsain, le paysage sauvage, le séjour ennuyeux. Comme lieu habité, ce n'est qu'un village. *Sic transit gloria mundi.*

« 3° *Le pèlerinage de Sainte-Anne.* — Monseigneur et son compagnon passèrent un jour auprès des quelques chrétiens d'Anuradhapura; plusieurs s'approchèrent des Sacrements et reçurent la Confirmation; puis nos voyageurs retournèrent à leur charrette et se remirent en chemin.

[1] On m'a assuré depuis que cette prohibition n'existe plus; mais comme une autorité également respectable est la base de l'assertion faite ici, je ne puis aller au delà d'un simple doute sur son existence.

« Putlam, à 80 milles de distance, était leur destination, et, sur la route, ils ne devaient rencontrer aucun autre village. Monseigneur désirait se rendre au sanctuaire de Sainte-Anne, peu éloigné de cette dernière ville, lieu désert et aride, qui se change annuellement en une ville improvisée, à l'époque de la fête qui y amène des milliers de pèlerins.

« Avant de laisser la plume au R. P. Desforêts, qui va nous décrire Sainte-Anne et nous raconter l'horrible catastrophe qui changea en deuil les joies de cette fête, je mentionnerai que les fatigues du voyage produisirent sur Monseigneur l'effet qu'il en avait éprouvé quatre ans auparavant : il tomba malade de la fièvre à son arrivée à Sainte-Anne.

« Ecoutons maintenant le P. Desforêts :

« La dévotion à sainte Anne s'est développée d'une manière prodigieuse parmi les populations chrétiennes de Ceylan ; plusieurs chapelles y ont été élevées sous son vocable ; mais aucune n'égale en grandeur et n'attire par ses miracles autant de pèlerins que celle dont je suis le gardien ; aussi est-ce, à proprement parler, la seule dont la réputation ait passé la mer ; et quand l'Indien du continent a fait un vœu à la chapelle miraculeuse, il n'a pas besoin d'autre renseignement géographique pour s'y rendre : il nomme *Santanna Madavyn Covil*, l'église de la mère sainte Anne, et il est conduit sur notre plage sablonneuse ; car ici, comme en Bretagne, le sanctuaire de sainte Anne s'élève sur le rivage de la mer et à l'endroit le plus sauvage des pays d'alentour, comme si, en faisant de sa chapelle une oasis au milieu des sables brûlants, sainte Anne eût voulu nous inviter, pauvres voyageurs dans le désert de la vie présente, à chercher auprès d'elle, pour le corps et pour l'âme, un adoucissement à nos maux. Chaque année voyait à cette fête un concours immense. Le nombre des pèlerins n'était jamais moindre de 25 000 à 30 000. Mais, hélas ! quel changement cette année (1865) ! à peine en avons-nous eu 300 ; cependant nous célébrions la fête avec toute la pompe accoutumée. Pendant quinze jours, le sanctuaire fut chaque soir brillamment illuminé. Les RR. PP. Le Bescou et Gourdon prêchaient tour à tour en tamoul et en singhalais, et les exercices se terminaient par le chant des litanies de la sainte Vierge et la bénédiction du très-saint Sacrement ; au dehors, force détonations de pétards et d'armes à feu, complément obligé des cérémonies indiennes. Mais, c'est le cas de le dire, nous jetions notre poudre au vent : notre auditoire n'augmentait guère. Tous auraient bien désiré venir, mais tous conservaient encore le souvenir effrayant des scènes de désolation dont Sainte-Anne et les environs avaient été le

théâtre en 1864. Laissez-moi vous en retracer, d'après les témoins oculaires, le navrant tableau :

« 4° *Ravages du choléra.* — Arrivé à Putlam, Mgr Séméria, tout fatigué qu'il se trouvât de son long voyage, voulut se rendre au plus tôt au sanctuaire ; mais il était déjà malade de la fièvre, et il n'arriva à Sainte-Anne que pour se mettre au lit.

« Deux jours auparavant, le choléra était venu s'abattre sur cette multitude et changer en scènes de deuil et en cris de douleur les solennités de la fête et ses chants d'allégresse. Bientôt ce ne furent de tous côtés que morts et que mourants. Ici, c'était une jeune fille qui, se sentant frappée, venait se rouler en gémissant, aux pieds de Monseigneur, s'écriant qu'elle ne voulait pas mourir si jeune; et, dans sa foi naïve, elle priait Monseigneur de la sauver ; deux heures plus tard, elle expirait. Plus loin, c'était un père inconsolable de la mort d'un fils unique. Partout la désolation, partout la mort, partout de malheureux pèlerins se débattant dans les angoisses de l'agonie, partout des gémissements et des cris lamentables. *Vox in Rama audita est ; ploratus et ululatus multus.*

« Mais le zèle et le courage de nos Missionnaires furent constamment à la hauteur de leur triste tâche, et personne ne mourut à Sainte-Anne sans recevoir les derniers sacrements. Cependant, comme il est d'ordinaire parmi les masses, la frayeur vint se joindre à la contagion ; frappés d'une terreur panique, les pèlerins s'enfuient et se dispersent de toutes parts. On les voyait se traîner sur les routes, implorant la pitié ; mais personne ne les voulait recevoir ; toutes les portes et tous les cœurs se fermaient devant eux; on leur refusait les aliments les plus nécessaires, et ceux que le fléau avait épargnés tombaient victimes de la faim. Tous les chemins furent bientôt jonchés de cadavres abandonnés; personne n'osait s'en approcher pour leur rendre le dernier devoir de la sépulture, et ils devenaient la proie des oiseaux carnassiers et des bêtes fauves, et la puanteur qui s'en exhalait propageait la contagion dans tout le pays. C'était un spectacle épouvantable ; il faudrait la plume d'un Manzoni pour en décrire les horreurs. Cependant la tête des fuyards arriva à Chilaw, ville à environ 50 milles de Sainte-Anne. Le Missionnaire résidant, le R. P. Chounavel, alla lui-même à la rencontre de ces infortunés. Sa salle d'école se transforma en hôpital ; là, il put offrir un asile à ces pauvres malades et leur donner tous les secours nécessaires pour l'âme et pour le corps. Dès la première nuit, une jeune femme mourut. Le Père ordonna à ses chrétiens de l'enterrer, ceux-ci feignirent d'exécuter cet or-

dre ; mais, sous prétexte d'aller chercher les outils nécessaires, ils se retirèrent chez eux. A quatre heures du matin, le P. Chounavel vit que ses ordres n'avaient pas été exécutés. Sans plus délibérer, il s'arme d'une pioche, et, aidé de son cuisinier, il creuse lui-même la fosse ; mais lorsqu'il vint chercher le cadavre, au lieu d'un il en trouva deux, et il dut élargir la fosse qu'il avait préparée.

«Les malheureux pèlerins, apprenant l'accueil fait à Chilaw à leurs frères d'infortune, se dirigèrent vers cette ville. Plusieurs moururent en route ; mais il en arriva néanmoins un nombre considérable. Ce que voyant, le juge, qui est à la fois préfet, commandant, chef de la police, etc., etc. (l'Angleterre n'est pas dans l'habitude de multiplier ses employés), ce magistrat écrivit au R. P. Chounavel, lui intimant l'ordre de renvoyer tous ses malades. Le Père répondit poliment que c'était impossible, qu'ils étaient mourants, et que ceux qui les avaient apportés s'étaient enfuis. Sur cela, nouvelle lettre du juge. Il admirait, disait-il, le dévouement du prêtre catholique ; il savait que, en semblable occasion, ce dévouement ne lui fait jamais défaut ; mais, étant obligé, par sa charge, de veiller à la santé publique, il se voyait contraint de lui réitérer l'ordre de débarrasser au plus vite la ville de tant de pestiférés. Le Père répondit en suggérant au juge de faire construire un hôpital dans un lieu suffisamment éloigné et de lui envoyer les secours que la position nécessitait. Le juge répondit qu'il approuvait le plan proposé ; mais il se contenta de rester enfermé chez lui, sans prendre aucune mesure. L'hôpital projeté ne fut donc pas construit, et le bon Père fut laissé libre de suivre les inspirations de sa charité et de traiter ses chers malades comme il l'entendait.

« Le Missionnaire de la Mission limitrophe de Vennappouré, le R. P. Le Bescou, n'était pas moins admirable de zèle et de dévouement. Non-seulement on le trouvait sur tous les chemins avec sa charrette chargée de provisions, de biscuits, d'eau-de-vie, etc., mais voyant que ses chrétiens atterrés refusaient tout secours aux pauvres cholériques, il fit appel à la charité de ses congréganistes : Ceylan vit alors pour la première fois ses jeunes filles transformées en sœurs de charité. Pour qui connaît les mœurs et les préjugés du pays, ce fait est, dans l'ordre moral, un véritable miracle ; du moins, tel est le jugement qu'en ont porté tous les anciens Missionnaires. Que toute gloire en soit donc rendue à Celui qui seul sait donner le vouloir et le faire ! »

« Ici se termine le récit du R. P. Desforêts. C'est une triste mais glorieuse page ajoutée aux annales déjà glorieuses de

l'Eglise catholique à Ceylan. Notre sainte foi est, ici comme partout, aujourd'hui comme toujours, la mère des grands dévouements. Pour ceux qu'elle n'illumine pas de ses clartés, la charité catholique sera toujours un profond mystère ; nous voyons aussi qu'il n'y a pas d'habitude si invétérée, de préjugé si enraciné et si tyrannique dont la foi et la charité chrétienne ne sachent triompher. Le trait final de cet attachant récit a quelque chose de vraiment merveilleux, si l'on pense aux restrictions et à la reclusion que les mœurs du pays imposent si impérieusement, si absolument aux jeunes personnes du sexe.

« Permettez-moi d'opposer à ce tableau de la charité chrétienne celui que le R. P. Le Bescou a tracé, en quelques lignes, de l'égoïsme mondain : « C'était un spectacle des plus désolants de voir, pendant dix à douze jours consécutifs, des flots de gens effarés et affamés courant tout le pays sans pouvoir entrer dans les villages, ni se procurer quelques vivres. Les petits magistrats de villages avaient reçu l'ordre de chasser impitoyablement les pauvres fugitifs, et l'on conçoit à peine avec quelle rigueur ces ordres ont été exécutés, en violation même des plus simples lois de l'humanité. »

« Le même Père ajoute les détails suivants, qui prouvent une fois de plus que, lorsque Dieu nous châtie, c'est toujours avec la main d'un père :

« Dieu, de son côté, a fait tourner à sa gloire cet effroyable désastre ; car, non-seulement la plupart des victimes ont pu recevoir les derniers Sacrements, mais encore un grand nombre de païens et même quelques mahométans ont été baptisés à l'extrémité, et dans la mort ont trouvé la vie. »

« C'est précisément la remarque que je trouve dans une lettre de Mgr Séméria, écrite peu de temps après la catastrophe :

« Combien admirables, disait Sa Grandeur, sont les voies de Dieu ! Ces infidèles étaient allés à la fête de Sainte-Anne dans un but d'intérêt temporel, pour gagner quelque chose en vendant leurs marchandises, et ils ont obtenu un bien réel et inestimable qu'ils n'avaient point cherché, dont ils n'avaient même nulle idée : le don de la foi, le pardon, la vie éternelle ! Cette même maladie, ajoute Sa Grandeur, a, pendant plusieurs mois, sévi dans une grande partie de mon Vicariat, et nos Missionnaires ont fait partout des efforts admirables, non-seulement en soignant les chrétiens, mais encore en assistant les païens malades, et ils ont eu souvent la consolation de recevoir dans l'Eglise plusieurs de ces infortunés. Ainsi, avec la grâce de Dieu, nous parvenons chaque année à envoyer quelques âmes au ciel. »

Ici s'arrête ma narration. Ce qui suit est extrait de quelques

notes rapides que Monseigneur a bien voulu me communiquer :

5° *Mission de Vennappouré.* — Je trouve dans les notes de Mgr Sémēria le récit qui suit : « Partis de Sainte-Anne le 3 août, nous descendîmes le canal de Putlam sur un *padhey* (espèce de bateau plat propre à la navigation des rivières) : mais quelle monotonie ! quelle lenteur ! Cinq jours pour un trajet de 45 à 50 milles ! Le P. Gourdon, qui m'accompagnait, eut une bonne œuvre à faire : une pauvre cholérique se trouvait sur un bateau qui suivait la même route que le nôtre ; il eut la consolation de lui administrer les derniers Sacrements » C'est ainsi que, en tout temps et en tout lieu, le Missionnaire de Ceylan trouve à exercer son ministère de miséricorde auprès d'âmes absolument délaissées. Ces rencontres providentielles sont assez fréquentes ; elles sont pour nous le sujet de grandes consolations. Que de fois nous arrivons pour ainsi dire à point nommé et comme fortuitement pour ouvrir le chemin de la bienheureuse éternité à quelque pauvre âme suspendue en ce moment suprême entre le ciel et l'enfer ! Monseigneur continue : « Le P. Chounavel envoya à notre rencontre et à notre aide une dizaine de jeunes gens ; ils ramèrent et chantèrent vigoureusement toute la nuit, ce qui nous permit d'arriver le dimanche à Chilaw. Le R. P. Le Bescou vint nous joindre, et, le mercredi suivant, notre petite troupe apostolique se mit en marche pour Vennappouré, où, le soir même, nous ouvrîmes les exercices de la Mission. »

Monseigneur et son petit état-major furent reçus à la manière ordinaire, c'est-à-dire avec grand tapage ; *tam-tams* et mousqueterie firent leur office ; des arcs de triomphe rustiques avaient été élevés sur le passage de l'Evêque : c'était là un cérémonial de rigueur. Autrement, que devenait le *sanguei* ou bonne renommée ? puissant mobile, en ce pays, pour le bien comme pour le mal. De même que l'*opinion* est regardée en Europe comme la reine ou la ruine du monde (il y a différentes leçons), ici la renommée ou *sanguei* arrange ou dérange bien des choses. Les manifestations qui en résultent émeuvent souvent le nouveau Missionnaire. Je me rappelle avoir vu un de nos Pères en pleurer d'attendrissement.

Quand on commence à grisonner, ces démonstrations font plus souvent rire que pleurer.

La Mission se trouvait formellement ouverte ; mais la foule qui s'était pressée sur les pas de son premier pasteur n'avait pas le même empressement à écouter sa voix. « Les hommes surtout, remarque Sa Grandeur, ne venaient guère au sermon. Semblables à celui dont le Prophète a dit, il y a bien des siè-

cles : *Noluit intelligere ut bene ageret*, nos pauvres chrétiens semblaient craindre d'être éclairés, touchés et convertis, s'ils venaient entendre la parole de Dieu. » C'est là une épreuve cruelle, mais à laquelle il semble qu'aucun Missionnaire n'échappe. *Audiemus te de hoc iterum*, répondaient à saint Paul les sages de l'Aréopage, et, dans tous les temps, les pécheurs, effrayés des conséquences d'une conversion, ont ainsi éludé les attaques des hommes apostoliques. « Notre auditoire, dit le P. Le Bescou, se composait surtout d'enfants et de jeunes gens. » Cependant les Missionnaires ne cessèrent de prêcher *importunè, opportunè ;* ils avaient recours à plusieurs industries pieuses : tantôt une distribution d'images et de médailles aux associés de la Sainte-Enfance, tantôt la confirmation solennelle d'un certain nombre de personnes des Missions voisines ; enfin la procession du Saint Sacrement, en usage dans nos Missions : elle eut lieu le 21. Il y eut concours immense, grandes démonstrations extérieures et une certaine ferveur, qui, hélas ! si elle ne fut pas simplement apparente, fut bien éphémère ; car le lendemain l'assistance aux exercices de la Mission fut encore moindre que précédemment. La cause assignée à ce phénomène n'est pas moins curieuse que le phénomène lui-même. Dans l'amende honorable que le Missionnaire avait faite à Notre-Seigneur, au nom du peuple, à la rentrée du Saint Sacrement dans l'église, il avait, suivant nos usages, demandé pardon pour les péchés de tous. Ces pauvres gens supposèrent, ou plutôt ils alléguèrent, comme prétexte de leur négligence subséquente, qu'ils avaient cru que la Mission était finie par là. Le Missionnaire avait demandé pardon ; Notre-Seigneur avait dû accorder ce pardon : que fallait-il de plus? Je dis que ce fut un prétexte pour couvrir beaucoup de mauvaise volonté ; car tous nos chrétiens savent parfaitement bien, quand ils ne veulent pas l'ignorer, que le sacrement de Pénitence est la seule planche de salut du pécheur après le Baptême. Il est plus que probable aussi que certaines gens notables de l'endroit, ne redoutant rien tant qu'une conversion générale, qui les aurait forcés à se confesser eux-mêmes, ou, dans le cas contraire, les aurait signalés à la réprobation publique, n'étaient pas restés oisifs... En aucun temps les pécheurs n'ont aimé à être seuls ; en tout temps ils ont dit aux âmes simples : *Sortem mitte nobiscum.* La raison alléguée ne valait évidemment rien ; mais qu'importait sa valeur, si elle avait son effet ! D'ailleurs cette mauvaise raison trouvait un appui dans certains préjugés qui flottent vaguement dans l'esprit indien. Ces peuples ont comme une certaine teinture de fatalisme ; l'idée qu'ils sont *nécessairement* pé-

cheurs, qu'ils ne peuvent éviter de l'être, que c'est plutôt leur malheur que leur faute, que, par conséquent, c'est à Dieu et à son ministre à leur pardonner, se fait jour dans toutes les relations qu'ils ont avec nous. Aussi, si le Missionnaire les accueille avec des paroles de bénédiction et de tendresse, ils se figurent volontiers que tout est fini par là ; et, au contraire, si une menace tombe des lèvres du prêtre, ils en sont atterrés ; c'est ce qui fait que, tout en leur portant un véritable amour de père, nous sommes souvent contraints de les traiter avec un certain degré de sévérité extérieure.

Voici encore un trait bien caractéristique du pays : le déplaisir de Sa Grandeur et des Pères n'était que trop visible, et probablement plus d'une parole de désapprobation était tombée de la chaire. On ne pouvait guère rester sous le poids de ces reproches ; cela aurait infailliblement « porté malheur ». D'une manière ou de l'autre, il fallait tirer de la bouche de Monseigneur « une bonne parole », ce qui veut dire une parole telle qu'on la désire. Or, voici comment on voulut escamoter « la bonne parole » : un beau soir on se réunit, on se met solennellement en marche dans la direction du logis de Monseigneur ; les pétards et les fusils mêlent le bruit de leurs détonations aux chants, à la musique, aux *tam-tams*. On vient se prosterner aux pieds de Monseigneur pour lui demander *pardon*. Lui demander pardon ! voilà qui est de bon augure, direz-vous. Attendez ; quand le Missionnaire est mécontent, il s'agit de l'apaiser ; or, selon l'usage oriental, de quelque côté que soit le tort, c'est toujours à l'inférieur à demander pardon : le fils à son père, le cadet à son aîné, le serviteur à son maître, l'homme de basse caste à celui de haute caste, le fidèle au prêtre ; mais ce serait faire erreur que de croire que ces demandes de pardon impliquent nécessairement de la part de celui qui les fait l'aveu d'un tort ou d'une faute ; non : il peut se faire que cet humble pénitent qui se prosterne devant vous et embrasse vos pieds avec tant d'humilité, soit beaucoup plus disposé à croire que le tort est chez vous qu'à l'admettre chez lui. Je me rappelle comment, en maintes circonstances où des gens m'avaient demandé pardon avec les démonstrations d'une soumission presque abjecte, ils se sont relevés avec arrogance, quand j'ai voulu leur faire comprendre leur faute, et, sans plus de cérémonie, m'ont dit fièrement qu'ils n'ont rien fait de mal ; que si je *voulais* qu'ils eussent fait du mal, alors ils en avaient fait, puisque je le voulais ainsi ; mais que, à tout prendre, leur péché était bien plutôt sur ma tête que sur la leur.

Monseigneur ne fut pas dupe de ce petit artifice ; mais, ne

voulant pas éteindre la mèche encore fumante, Sa Grandeur leur parla avec bonté et consentit à les bénir, ajoutant comme restriction nécessaire : « Je vais bénir ceux qui promettent de gagner leur Mission; quant aux hypocrites, s'il y en a parmi vous, je n'entends nullement leur donner ma bénédiction. » Tous se mirent pourtant à genoux, et ils se retirèrent, laissant Sa Grandeur et les Pères flotter entre le doute que leur connaissance du caractère de ce peuple ne justifiait que trop, et entre l'espoir que leur inspirait l'amour de ces pauvres âmes. On espère toujours ce que l'on désire beaucoup.

Le lendemain d'une scène aussi solennelle, on devait s'attendre à quelque amélioration...; mais les notes que j'ai sous les yeux n'en constatent aucune : « Durant la semaine, dit Monseigneur, à peu près même indifférence qu'auparavant. » Et le R. P. Le Bescou s'écrie : « Hélas ! cette lueur d'espoir ne fut pas de longue durée; les jours suivants, nous n'eûmes que notre auditoire ordinaire. » Il est difficile de supposer qu'il y eût eu un plan de déception arrêté, puisque, aussi bien, le résultat de la démarche ne pouvait être que nul, tant que continuerait le mécontentement de Monseigneur et des Missionnaires. Probablement que, suivant leurs instincts, ces pauvres chrétiens ne se rendaient pas eux-mêmes un compte bien clair de leur conduite. Si les lecteurs de ces lignes sont étonnés d'apprendre que nos chrétiens, dont l'attachement à la religion est, sous d'autres rapports, si profond, si réel et si national, témoignent parfois tant de répugnance pour les devoirs qu'elle impose et si peu de désir des biens spirituels dont elle est la source, je dirai simplement que, sous toutes les latitudes, l'homme est inconséquent; que partout la corruption de son cœur le porte à agir en sens inverse des convictions de son esprit; et que là où cette conviction n'est pas suffisamment éclairée, elle ne saurait offrir un rempart bien puissant aux séductions du péché. Les peuples de ces pays sont portés, par la légèreté de leur esprit, à attacher plus d'importance à ce qui est extérieur et sensible dans la religion qu'à ce qui en est la substance. La religion n'est guère pour eux une affaire personnelle et intérieure, c'est plutôt chose de caste, de coutume, l'affaire de tous, l'affaire du prêtre surtout. Ces pauvres gens s'expriment souvent de manière à indiquer que, dans leur opinion, le prêtre peut les sauver s'il le veut bien. Que de fois il arrive que, lorsque ce dernier ne peut condescendre à leurs désirs, par exemple en matière de dispenses matrimoniales, il s'entend dire : « J'irai en enfer; mais c'est la faute du Père ! »

Cependant, il se trouva assez de gens de bonne volonté pour

occuper les Missionnaires au confessionnal pendant à peu près toute la semaine. On avait justement soupçonné quelques-uns des chefs de la chrétienté d'une opposition clandestine à la Mission, tandis qu'ils ne cessaient de rejeter la faute sur les chrétiens. « Que pouvons-nous faire ? disaient-ils. Nous avons beau exhorter, on ne nous écoute pas. — Bien, répondaient enfin les Missionnaires, on ne vous écoute pas ! mais donnez-vous l'exemple ? Vous êtes-vous confessés vous-mêmes ? » C'était là un argument qui portait droit et profond; avec la grâce de Dieu, il eut quelque effet. On commença à signaler un concours plus grand aux exercices.

Ce progrès lent mais consolant est ainsi constaté par le R. P. Le Brescou : « Nous gagnâmes chaque jour assez de terrain pour renouer les dimanches l'un à l'autre. » Chaque dimanche voyait un certain nombre de fidèles s'asseoir à la table sainte, ou recevoir la Confirmation, et ces petites solennités entretenaient la vie de la Mission.

La fête de la Nativité de Marie vint tout à propos pour seconder cet élan naissant. Deux circonstances importantes donnèrent de l'éclat à cette fête : Monseigneur établit la confrérie du Scapulaire de l'Immaculée Conception pour les plus vertueuses et les plus dévotes des jeunes filles : environ quinze d'entre elles reçurent en ce jour les livrées de Marie conçue sans péché, et s'engagèrent à imiter la modestie et la pureté de la Reine des Vierges. Ces congrégations ou confréries sont, partout où on les établit, une source de grâce non-seulement pour leurs membres, mais pour toute la chrétienté; les prières, le bon exemple des associées ont toujours une action plus ou moins marquée sur la masse ; c'est déjà beaucoup de mettre en honneur la piété sincère et la vertu dans un pays où il y a si peu de vraie piété, et où l'opinion publique, quand elle n'est pas complice du dévergondage des mœurs, est si peu favorable à leur pureté. Le 19 septembre, cette petite famille de Marie Immaculée comptait déjà trente membres, toutes bien choisies et bien disposées... c'était la fleur du désert, le lis éclos dans la solitude au milieu des épines ; puisse cette aimable fleur conserver toujours sa chaste beauté, et continuer de répandre son suave parfum dans ces parages où la femme est encore si ignorante de ce qui fait sa dignité et sa gloire. Le soir de la Nativité, il y eut une belle procession de Notre-Dame, dont la statue, placée dans une niche gracieusement ornée, fut, contre les usages du pays, qui ne permettent aux filles de paraître dans aucune cérémonie publique, portée par les nouvelles enfants de Marie Immaculée, lesquelles, toutes vêtues de blanc, formèrent autour de

Marie un cortége symbolique de la pureté dont elles avaient le matin même reçu les glorieux insignes. Une telle cérémonie est en ce pays une prédication muette, mais irrésistiblement éloquente ; c'est une protestation solennelle contre toute la teneur de la vie ordinaire, et contre le laisser aller dangereux que l'opinion encourage, tolère ou ne flétrit pas.

Marie ayant ainsi préparé les voies à son divin Fils, nos Pères jugèrent à propos de frapper un grand coup. Le dimanche 11 septembre fut fixé pour cela. D'une manière plus ou moins mystérieuse, les chrétiens avaient été avertis durant la semaine qu'une scène imposante se préparait ; que, puisque tous nous devions paraître un jour au tribunal de Jésus-Christ, il était à propos de savoir qui serait à sa droite, qui serait à sa gauche ; que tous devaient assister à cet exercice et y paraître munis d'un cierge qu'ils allumeraient et éteindraient au moment où ils en recevraient l'ordre. Cette déclaration vague avait piqué la curiosité : l'amour de l'imprévu et du merveilleux vint aider l'action de la grâce ; l'assistance fut grande le matin à la messe, où l'on prêcha sur le jugement dernier, et le soir, à la grande cérémonie de la « promulgation de la loi ; » car c'était cet exercice si bien connu de tous nos Pères qui ont prêché des Missions, et partout si fructueux, qui avait été annoncé en ces termes généraux. Je n'entreprendrai point de reproduire ici la description de cette scène touchante. J'y signalerai seulement ce qu'elle eut de particulier : après avoir expliqué le quatrième commandement, le prédicateur rappela aux enfants présents combien ils avaient souvent et grièvement manqué aux devoirs de la piété filiale, et les exhorta à faire une réparation publique à leurs parents. « Aussitôt, voici, dit Monseigneur dans ses notes, une nuée d'enfants qui vont, viennent de tous côtés, cherchant leurs parents dans la foule et sollicitant leur pardon les larmes aux yeux ; tous, parents et enfants, furent également touchés et attendris ; la confusion qui accompagna cette charmante scène ne lui ôta rien du caractère touchant qu'elle tenait de la grâce qui l'avait inspirée. » Il est vrai qu'en ce pays, et c'est une considération qu'indiqua le prédicateur, l'ordre naturel est souvent interverti ; tandis que dans les pays chrétiens l'enfant trouve le plus souvent auprès de sa mère et de son père le bon enseignement et le bon exemple, ici ce n'est que trop fréquemment l'enfant qui donne l'un et l'autre à des parents dont la conduite et le langage sont pour lui un scandale permanent ; les païens de Rome avaient compris, sinon mis en pratique, la maxime que : *Maxima debetur puero reverentia ;* ici, les parents, ignorants et mal élevés

eux-mêmes, comprennent peu le poids de la responsabilité qui pèse sur eux, et se préoccupent moins encore des impressions fâcheuses que leur mauvais exemple produit dans les jeunes âmes de leurs enfants. Espérons que la génération actuelle grandit dans des sentiments plus naturels et plus chrétiens, et que nos successeurs auront la joie d'y rencontrer beaucoup de pères, beaucoup de mères dignes de cet office et de ce nom. J'extrais des notes de Sa Grandeur le récit d'une autre scène qui termina dignement ce consolant exercice : « Dès que l'explication des Commandements fut terminée, je me rendis à mon trône ; tous les cierges s'allument, l'église s'inonde de lumière et tout le monde renouvelle solennellement les promesses de son baptême Cependant il y avait dans cette masse, et nous le savions, bien des gens qui n'étaient rien moins que convertis. Nous voulûmes pour ainsi dire les prendre au filet, à l'exemple de saint Paul qui écrit aux Corinthiens : *Cum essem astutus, dolo cepi vos.* Sur une table, près de l'autel, étaient placés, entourés de ciergés allumés, le crucifix et le livre des Evangiles. Tous les retardataires furent invités à se prosterner devant l'image du Sauveur crucifié, et à faire, la main sur l'Evangile, la promesse solennelle de se confesser au plus tôt ; ils obéirent et, leur cierge à la main, se rendirent en longues files aux pieds des symboles sacrés. Le plus profond silence régnait dans l'église ; ceux et celles qui avaient déjà expérimenté combien le Seigneur est bon à ceux qui le cherchent suivaient d'un regard tendre et affectueux ces pauvres pécheurs qui s'avançaient d'un air recueilli et contrit, et venaient tour à tour prendre à la face du ciel et de la terre l'engagement de vivre désormais en vrais enfants de Jésus-Christ ; car ils y reconnaissaient, qui une mère, qui un frère, qui une sœur, qui un époux, ou un parent aimé. » C'est ainsi que nos Pères firent en ce jour une pêche sinon miraculeuse, au moins aussi abondante qu'imprévue. Les pauvres pécheurs, ainsi pris sans s'en douter dans les filets de la grâce, n'étaient pas les moins surpris ; car, en vérité, ils étaient venus voir du nouveau, non se convertir.

Pour les empêcher de retomber dans leur morbide apathie et d'oublier leurs promesses, nos Pères imaginèrent d'ouvrir le livre des morts, livre à l'aspect lugubre avec sa couverture noire et une tête de mort pour toute illustration. Ce triste livre, symbole de la mort spirituelle, devait recevoir les noms de ceux qui résisteraient encore à l'appel de la grâce. Lorsque le prédicateur le montra à son auditoire, un frisson de frayeur parcourut l'assemblée ; un pauvre individu se mit même à faire force signes de croix, comme pour conjurer le funeste

augure. Rien n'effraye ces peuples comme les symboles de la mort ; quoique, d'un autre côté, par une inconséquence remarquable, sa réalité soit loin de faire sur eux l'impression profonde qu'elle fait sur nous. Les allusions à la mort, aux maladies épidémiques sont soigneusement évitées ; dans la bouche du prêtre, elles prendraient le caractère d'une malédiction, si elles avaient la moindre direction personnelle. Ainsi le choléra n'est jamais nommé dans les lieux où il sévit. Lorsqu'en temps de fléau on vient nous appeler pour un cholérique, à la question : « Quelle maladie ? » on nous répond généralement : « *Adou tân* (Cela même). » On semble craindre d'appeler le fléau en le nommant. S'il y a des jours néfastes, il y a aussi des mots néfastes, et c'en est là une classe. Il y a aussi les mots qui portent bonheur ; le mot *asîrvâdam*, parole de prospérité, bon souhait, bénédiction par laquelle nous répondons au salut de nos chrétiens, en est un, et c'est par ce mot que tout sermon doit invariablement conclure. Le livre des morts ferait peu d'effet en Europe ; ce serait peut-être jugé puéril ; mais rien n'est tel qui, juste et légitime en soi, détourne les âmes du mal. La prédication, en ce pays, doit s'adresser autant aux yeux qu'aux oreilles; qu'importe, du reste, le canal par lequel passe la vérité, pourvu qu'elle entre. Aussi comprends-je bien la remarque du P. Le Bescou : « Un grand tableau du jugement dernier qui se trouvait exposé à la porte de l'église a dû faire autant d'effet sur ce peuple que tous nos meilleurs sermons. » Ce tableau est l'œuvre du cher P. Chounavel, qui se trouve ainsi doublement prédicateur ; *nous* ne parlons qu'aux oreilles ; *lui* parle aux oreilles avec une éloquence insinuante qui lui est toute particulière, et avec son pinceau, il parle aux yeux aussi. Je me souviens que, dans les Missions auxquelles j'ai pris part avec lui, le susdit tableau faisait un effet merveilleux, entouré qu'il était presque continuellement de contemplateurs dont chacun était aussi un commentateur.

Jusqu'ici les Missionnaires *euntes ibant et flebant mittentes semina sua ;* dès lors, les gerbes s'amassaient sous leurs mains actives, et le succès de la Mission était assuré. Les Missionnaires, aidés du P. Xavier, prêtre indigène, que Monseigneur avait appelé à leur aide, furent occupés sans relâche au confessionnal. Le dimanche 25 septembre vit sept cents personnes s'asseoir à la table sainte. Après la messe, Sa Grandeur donna la bénédiction papale ; et le soir fut plantée la croix de Mission, près de l'emplacement où peu après (8 octobre) Sa Grandeur posa la première pierre d'une nouvelle église dédiée à Marie Immaculée et à saint Joseph. La procession

qui eut lieu à cette occasion « présenta, dit Sa Grandeur, un spectacle vraiment pittoresque : tous les enfants qui avaient fait leur première communion durant la Mission marchaient en rang portant sur la tête des couronnes de fleurs ; les violons, les tambours et les tambourins mêlaient leurs sons aux voix des jeunes filles qui chantaient des cantiques singhalais et au murmure de l'*Ave Maria* répété sur toute la ligne, tandis que des décharges de mousqueterie retentissaient au loin pour annoncer que Vennappouré était en fête et que le Seigneur Jésus avait gagné la victoire. »

Le 2 octobre, Monseigneur et les Pères quittèrent Vennappouré au milieu d'une foule compacte et reconnaissante, bien différente de celle qui les avait accueillis à leur entrée. La grâce avait fait son œuvre ; tout le monde était heureux, les pécheurs convertis et les Missionnaires qui avaient si infatigablement travaillé au salut de ces pauvres âmes. Il y avait eu 793 confirmations administrées pendant cette laborieuse Mission.

Mais les Missionnaires allaient à d'autres combats, dans le récit desquels j'aurai le P. Gourdon pour guide.

6° *Mission de Mattacottou.* — « Jamais peut-être, dit Mgr Séméria dans ses notes, Mission n'a commencé sous de plus heureux auspices. » « Ce village, dit le P. Gourdon, avait depuis longtemps le plus triste renom sous le rapport des mœurs et de l'esprit de ses habitants. Son riche et fertile territoire, étendu sur une superficie de trois ou quatre milles de circonférence, appuyé d'un côté sur la mer, et de l'autre sur le grand canal qui relie Pultam à Colombo et autres villes du Sud, nourrit une population saine et vigoureuse d'environ douze cents âmes. La nature semble avoir pris à tâche de multiplier ses produits pour enrichir cette population. D'immenses jardins de cocotiers donnent au paysage tout à la fois beauté et fraîcheur, et sont pour les habitants une source intarissable de richesses. Plus loin, un grand lac et un fleuve considérable fécondent de leurs eaux bienfaisantes de vastes rizières qui, chaque année, se couvrant de moissons dorées, rappellent à nos souvenirs les belles plaines de la France méridionale et ses champs de froment. L'Océan lui-même, comme s'il craignait de se voir vaincre en libéralité par le riche sol de ces heureux parages, déverse à l'envi sur ses habitants les trésors de ses abîmes ; la pêche produit annuellement 1 500 livres sterling ; ajoutons la pêche d'eau douce, qui est aussi un revenu important, la culture du tabac, le produit des jardins en fruits et en légumes de cent espèces différentes, et demandons-nous si la nature pouvait être plus

prodigue de ses dons. Mais, riche en produits matériels, ce pays était pauvre, très-pauvre en biens spirituels : sous ce rapport, c'était un désert aride, désolé. Ai-je besoin de dire aussi que les désordres les plus graves y régnaient ? Les PP. LE BESCOU et CHOUNAVEL avaient, il est vrai, dans une première campagne, arrêté dans ce pays dépravé la progression du mal. La jeunesse avait bien profité de leurs saintes instructions, et le règne du bien avait été inauguré par les enfants. Mais la vieille bande des ivrognes, des querelleurs, des blasphémateurs et autres grands pécheurs marchait encore en colonnes serrées sous les drapeaux de Satan. C'était ces derniers qu'il s'agissait de gagner à Jésus-Christ. »

Charles BONJEAN, O. M. I.,
Miss. ap.

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

Notice sur le Révérend Père Mye.

Nous devons à l'obligeance de Mgr Jeancard, évêque de Cérame, l'intéressante notice que nous publions sur le R. P. Mye, le troisième compagnon de notre vénéré Fondateur. Ce digne prélat, toujours profondément dévoué à notre chère famille, a bien voulu rappeler ses souvenirs et consacrer à la mémoire d'un de nos premiers Pères ces pages éloquentes. Formons des vœux pour que nous puissions faire revivre dans des biographies de ce genre tous ceux des Nôtres qui nous ont laissé de si beaux exemples de zèle et de sainteté.

« Pierre-Nolasque Mye naquit à Alleins (diocèse d'Aix), le 30 janvier 1768. Son père était un cultivateur, de ceux qui sont connus en Provence sous le nom de *ménagers*. Il n'était pas riche, même relativement à son état ; il avait plusieurs enfants, qui, comme lui, travaillaient à la terre. Cependant le jeune Pierre, en qui le vicaire de la paroisse avait remarqué des dispositions pour l'étude et pour la piété, eut de bonne heure le désir d'entrer dans l'état ecclésiastique. On cultiva cette vocation naissante. L'enfant servait à l'autel le prêtre et en recevait les premières connaissances de la langue latine. Quand il fut un peu plus avancé dans l'étude de cette langue, on le plaça comme élève de quatrième ou de cinquième au petit séminaire

d'Aix, dans la maison où sont aujourd'hui les Frères de la Retraite, dits *Frères gris*. Le jeune Mye se fit distinguer dans cet établissement par sa candeur, son innocence, sa mémoire imperturbable et son aptitude pour saisir autant que pour retenir ce qui était l'objet des études classiques. Enfin celles-ci étant terminées, il prit l'habit ecclésiastique et entra au grand séminaire. Son premier professeur fut, en philosophie, M. Arbaud, mort depuis Evêque de Gap, et avec qui il eut, dans la suite, des rapports de confiance très-particuliers. L'année suivante, il étudia la physique. Son cours dans cette science, telle qu'elle était enseignée alors, fut dirigé par M. Michel, qui devint à la fin de sa vie Evêque de Fréjus.

« Après ces deux cours préliminaires de philosophie et de physique, le jeune Mye commença son cours de théologie, science à laquelle il s'est appliqué toute sa vie, en même temps qu'à l'Ecriture sainte, science dans laquelle il était versé d'une manière de beaucoup supérieure aux connaissances de la plupart des prêtres. Il avait été tonsuré et il avait reçu les ordres mineurs dans sa troisième année de théologie, quand, la Révolution ayant éclaté, il sortit du séminaire, pour se séparer des schismatiques qui s'en étaient emparés. Sa conscience également ferme et éclairée lui fit repousser toutes les tentatives qui avaient pour objet de lui faire recevoir les Ordres des mains de l'Evêque intrus. Il était arrêté dans sa carrière, mais il n'était pas moins fidèle à se refuser à toute communication avec ceux qui, tout en protestant de leur catholicisme, s'étaient séparés de l'Eglise. Plusieurs de ses condisciples, séduits par des considérations humaines et par l'influence de certains prêtres qui avaient prêté le serment à la constitution dite civile du clergé, s'étaient laissé entraîner dans le schisme. Non-seulement il ne suivit point leur exemple, mais il s'efforça de les détourner de la voie fu-

neste où ils s'engageaient. Dès ce moment, il étudia à fond la question du serment, et se pénétra de plus en plus des écrits qui étaient publiés pour le condamner et pour combattre les brochures répandues partout dans le but de le justifier. Malgré son calme habituel et sa placidité naturelle, qui ressemblait, à des yeux inattentifs, à de l'apathie, il montra une grande énergie à l'encontre du schisme. C'était un adversaire de tous les moments; il ne faisait pas la moindre concession à l'erreur, et sa piété, également solide et éclairée, lui donnait une ardeur dont sa nature, même dans sa jeunesse, ne semblait pas susceptible. Obligé de pourvoir à sa subsistance et aussi dans la pensée de faire quelque bien, il alla se placer à Marseille comme adjoint chez un maître de pension. Un jour, pendant qu'il faisait la classe, le saint viatique, porté par un prêtre schismatique, sort de l'église de Saint-Martin, près de laquelle était situé l'établissement d'éducation. En entendant le son de la cloche, les élèves se découvrent et, selon l'usage, se mettent à genoux. M. Mye leur ordonne de se couvrir et de s'asseoir, pour ne pas participer *in divinis* avec les schismatiques. Cependant, comme la présence réelle de Notre-Seigneur n'était pas douteuse, il leur dit d'adorer en secret et de faire intérieurement amende honorable pour le sacrilége de cette communion schismatique. Il n'était pas possible qu'un fait dont plus de vingt-cinq enfants avaient été témoins fût ignoré au dehors. Le parti révolutionnaire s'en émut, et Mye, exposé à devenir victime d'un mouvement populaire qui pouvait aller jusqu'à un assassinat par la pendaison, fut obligé de s'enfuir de Marseille.

« Il partit secrètement pour la Fare, village du diocèse d'Aix, peu éloigné d'Alleins, lieu de sa naissance, et là, habillé en laïque, il s'attacha au service de quelques prêtres fidèles qui exerçaient le saint ministère, et qu'il ac-

compagnait dans leurs courses nocturnes auprès des malades catholiques à qui ils allaient porter les sacrements. Il servait les messes célébrées en secret dans des maisons particulières et se montrait, non sans péril, d'un dévouement à toute épreuve pour la cause de la religion. Il faisait en même temps le catéchisme à des enfants qu'il préparait à la première communion, en ayant soin de les prémunir contre le schisme. Il trouvait ses moyens d'existence dans des leçons de lecture et de latin qu'il donnait dans des maisons de campagne. Il passa ainsi, en exposant sa vie pour la cause de la religion, tout le temps de la Terreur. Après la mort de Robespierre, il put se mettre un peu plus en évidence.

« Déjà, sous le Directoire, on avait ouvert quelques églises; mais c'étaient les prêtres assermentés ou schismatiques qui les occupaient. Il n'y paraissait jamais et continuait à assister à des messes privées dites en secret par des prêtres fidèles. Enfin ceux-ci purent se montrer; il leur fut permis d'avoir des églises publiques, à condition qu'ils prêteraient serment de haine à la royauté. Les esprits furent divisés sur cette question du serment de haine à la royauté. Il y eut des théologiens très-respectables et ayant une grande influence sur la portion fidèle du clergé, qui étaient d'avis que, à la rigueur, on pouvait prêter ce serment, puisqu'il n'était dirigé que contre un mode de gouvernement qui n'était pas absolument nécessaire selon la loi de Dieu. Ces théologiens, craignant que la religion ne se perdît en France, et que le refus du serment de haine ne profitât qu'au schisme, semblaient encourager ou, du moins, approuver les prêtres qui le prêtaient. L'autorité ecclésiastique du diocèse d'Aix représentant l'archevêque légitime, alors en Angleterre, approuvait qu'on se soumît à la condition dont il s'agit, et un grand nombre de membres du clergé de ce diocèse déféra à cette

opinion. D'autres résistaient; quoique simple minoré, MYE fut de ces derniers. Un serment de haine, même contre une simple institution humaine longtemps consacrée par l'Eglise, lui semblait incompatible avec l'esprit de l'Evangile; ce serment lui semblait, de plus, condamné par l'Ecriture sainte, qui nous montre la royauté consacrée divinement dans le peuple hébreu et comme procédant de Dieu lui-même, *par qui règnent les rois*.

«Cependant, tandis que les esprits revenaient à la religion catholique, qu'un grand nombre de prêtres émigrés étaient rentrés en France, les schismatiques, tenant sans cesse des conciles, faisaient tous leurs efforts pour prévaloir contre les catholiques. Ce fut pendant tout ce mouvement religieux en sens divers que le Directoire, éliminant plusieurs de ses membres, qu'il envoyait à Cayenne, fit le coup d'Etat du 18 fructidor. La révolution triomphait et la persécution se relevait sanglante et implacable. Il fut ordonné à tous les émigrés qui étaient rentrés en France d'en sortir dans l'espace de quinze jours, sous peine de mort. Il suffisait de constater l'identité de ces émigrés après l'expiration des quinze jours pour qu'ils fussent immédiatement fusillés. Beaucoup de prêtres retournèrent en exil, et le service spirituel des fidèles privés du secours de leur ministère souffrait de cette absence forcée. D'autres prêtres, d'une générosité digne des martyrs, résolurent de se dévouer à une mort presque certaine, pour ne pas abandonner tant d'âmes menacées par le schisme qui s'efforçait de se réorganiser. Il remplaçait par de nouvelles ordinations les évêques constitutionnels qui étaient morts ou s'étaient souillés de crimes pendant la période de la Terreur et avaient abjuré le christianisme. Le besoin de prêtres fidèles était de plus en plus urgent. C'est dans ces circonstances que M. MYE fut inspiré du désir de se faire ordonner pour se consacrer à un ministère

qui ne promettait que labeur, misère et persécution.

« Or, parmi les émigrés qui n'étaient pas sortis de France en conformité du décret du 18 fructidor, il y avait à Marseille Mgr de Saint-Jean de Prunières, évêque de Grasse. C'était un vieillard octogénaire, natif de Gap, plein de courage et de résolution. Il disait que, si on le mettait à mort, il ne pouvait pas, à son âge, faire le sacrifice d'un grand nombre d'années, et qu'il ne craignait pas à ce prix de tâcher d'être utile à l'Eglise. Il était caché dans des maisons particulières, changeant assez fréquemment de domicile, mais le plus souvent se trouvant dans une maison de campagne au quartier de Sainte-Marguerite ; il avait habité aussi dans des grottes au milieu des rochers sauvages du Rove. De sa retraite, souvent renouvelée, il était en communication avec les prêtres fidèles ; il écrivait sans cesse des lettres aux prêtres assermentés qu'il savait capables de remords et s'efforçait de les amener à une rétractation. Il avait du Saint-Siége et de ses collègues de France de pleins pouvoirs pour réconcilier et absoudre les schismatiques, ainsi que pour remplir toutes les fonctions de son ordre et donner la juridiction dans différents diocèses aux prêtres qu'il chargeait de diverses missions spirituelles. Il faisait quelquefois des ordinations, mais il n'élevait au sacerdoce que des sujets bien recommandés et dont il était sûr. Mye, simple minoré, se présenta à lui pour recevoir les ordres sacrés. C'était avec de bonnes recommandations qu'il réclamait cette grâce, ou plutôt qu'il s'offrait pour faire acte de dévouement.

« De quel diocèse êtes-vous ? lui dit l'Evêque. — Du « diocèse d'Aix, répondit le postulant. — Allez-vous-en, « répliqua M. de Prunières, je ne vous ordonne pas. Vous « êtes du diocèse d'Aix ; le grand vicaire permet que l'on « prête serment de haine à la royauté et ne confie des « postes qu'à ceux qui ont prêté ce serment. Vous le prê-

« teriez comme les autres pour avoir un emploi; allez-
« vous-en, je ne vous ordonne pas. — Mais, Monseigneur,
« je n'ai jamais adhéré à l'idée de ce serment, et je vous
« promets que je ne le prêterai jamais, quoi qu'il arrive.
« — Vous dites cela, je pense qu'en ce moment vous êtes
« sincère; mais je ne vous connais pas assez pour être
« assuré que, dans la suite, vous ne suivrez pas l'exemple
« de beaucoup d'autres; allez-vous-en, je ne vous or-
« donne pas. » Et Mye se retira contristé de ce refus, mais
résigné à la volonté de Dieu.

« Cependant il alla trouver un excellent prêtre, M. Ducros, mort depuis curé de Ginasservis, diocèse de Fréjus, et alors d'Aix, et lui raconta comment il n'avait pas été admis aux ordres. M. Ducros, qui était connu de Mgr de Prunières, donna à l'abbé Mye une lettre pour le prélat, lettre dans laquelle le bon prêtre se rendait en quelque sorte caution de la fidélité de son protégé aux promesses qu'il ferait à l'Evêque. Il dépeignait le caractère, la conscience ferme de M. Mye et faisait des instances pour qu'il fût ordonné. Porteur de cette lettre, notre minoré se présenta de nouveau au prélat, qui consentit à l'ordonner. Il lui fixa les jours, et l'ordination eut lieu en trois semaines consécutives. Le premier dimanche, il reçut le sous-diaconat; le dimanche suivant, le diaconat, et le troisième dimanche, la prêtrise, toujours sous la promesse de ne pas prêter le serment de haine à la royauté, serment qui fut bientôt après formellement réprouvé par le pape Pie VI. Cette ordination eut lieu à Marseille, aux environs de N.-D. du Mont.

« Mye retourna à la Fare, où il exerça secrètement le saint ministère. Pour couvrir sa mission vraiment apostolique, il se plaça en apparence comme apprenti chez un tailleur d'habits du lieu. Le jour, il paraissait être occupé à la boutique du tailleur, bon catholique, qui était dans

le secret de la position de son prétendu apprenti, et la nuit il remplissait ses fonctions sacerdotales. On peut bien croire qu'il ne s'appliquait pas beaucoup à apprendre son métier de tailleur; il ne faisait aucun progrès dans cet art, pour lequel il n'avait pas d'ailleurs la moindre aptitude. Les personnes qui ne savaient pas ce qu'il en était s'étonnaient de ce qu'il faisait toujours la même chose sans y réussir. Il ne s'en inquiétait pas et subissait sans mot dire les reproches que lui faisait sur son incapacité d'apprenti une de ses parentes, qui ignorait que son neveu avait à s'occuper d'autre chose que de confectionner des habillements. Cependant, insensiblement on connut dans la contrée qu'il était prêtre. Cela ne produisit aucun effet compromettant; les esprits s'étaient calmés, et celui qu'on n'avait pas cessé d'appeler l'abbé Mye leur semblait plutôt devoir être prêtre que tailleur d'habits.

« Le 18 brumaire arriva. Le culte des constitutionnels était conspué. Les populations demandaient que les églises fussent desservies par des prêtres catholiques; cela dépendait des municipalités, qui, presque partout, cédèrent au vœu des populations. Ce fut à la suite d'une réaction de ce genre que l'abbé Mye fut placé ostensiblement à la tête de la paroisse de la Fare. Il n'avait point de traitement de l'Etat ni de la commune et ne vivait que des aumônes des fidèles.

« C'est dans le cours de ce ministère que, étant parvenu à arracher une malheureuse pécheresse à son séducteur, il fut un soir attendu par celui-ci sur un chemin, tandis qu'il revenait de visiter un malade, et il reçut de la main de ce furieux des coups de bâton qui laissèrent des traces sur ses épaules. Il n'en dit rien à personne, s'estimant heureux de souffrir pour avoir accompli son devoir de confesseur. Quelque temps après, un conseil qu'il avait donné pour le bien à une jeune personne lui valut de

nouveau de mauvais traitements très-violents qu'il souffrit encore en silence. C'est plus tard que les auteurs de ces violences, se vantant de s'être vengés, les firent connaître. M. Mye se vengea cependant des coups qu'il avait reçus du premier de ses agresseurs. Ayant appris qu'il était tombé dans une grande misère et qu'il manquait, lui et sa famille, du nécessaire, il alla un soir chez lui, portant sur ses épaules un demi-sac de blé, aumône très-précieuse dans des temps où les subsistances manquaient pour tout le monde.

« Le concordat de 1801 entre le pape Pie VII et le premier consul venait d'être mis à exécution. Mgr de Cicé, archevêque d'Aix, réorganisant son diocèse, nomma l'abbé Mye à la cure ou rectorerie de Puyloubier. Il se rendit à son nouveau poste, où, par ses exemples, ses prédications et des actes de zèle continuel, il fit un très-grand bien. Il y avait dans cette paroisse un prêtre, ancien vicaire, qui, ayant donné d'abord dans le schisme et ensuite dans les excès de la Révolution, était pour le pays un sujet de scandale en tout genre. Ce malheureux occupait la maison curiale, qu'il avait achetée de la nation, et, loin de manifester le moindre repentir de sa conduite, il ne cessait de se montrer un révolutionnaire obstiné. C'était un homme qui ne manquait pas de connaissances, et son influence était d'autant plus funeste, qu'il avait accepté un rôle considérable dans la ville d'Aix parmi les prêtres qui avaient déshonoré leur caractère. Il signait : *Révolutionnaire avant la révolution*. Le curé de Puyloubier neutralisa cette mauvaise influence et parvint à former un noyau très-nombreux de fidèles, qu'il dirigeait dans les voies mêmes de la perfection, tandis qu'il obtenait de beaucoup d'autres l'accomplissement de leurs devoirs de chrétien. Il vivait dans la plus grande pauvreté ; sa maison était dépourvue de tout, sa nourriture était des plus gros-

sières et son vêtement misérable. Il y contracta l'habitude de n'avoir jamais qu'une seule soutane et une seule paire de souliers. Cette habitude, il l'a conservée toute sa vie. Il tenait tout le peu d'argent qu'il possédait sur sa cheminée, et c'est là qu'il prenait pour les pauvres qui lui demandaient l'aumône, et pour lui-même, souvent le plus pauvre de tous.

« Le défaut de soins pour sa santé, puisqu'il n'avait personne chez lui pour le servir, la mauvaise nourriture, le travail et, par-dessus tout, la crainte de se perdre, par suite de la charge des âmes, altérèrent sa santé. Etant tombé malade, il n'eut d'autre ressource, dans sa pauvreté, que de se faire transporter à l'hôpital d'Aix.

« Quand il fut rétabli, il fut chargé d'aller remplacer dans les paroisses les curés absents ou malades. Ce ministère, qu'il a rempli en diverses époques, prenait, là où il était, le caractère d'une retraite ou d'une Mission, et c'est ainsi qu'il a préludé à sa vie de Missionnaire. Cependant l'autorité ecclésiastique l'envoya de nouveau à Puyloubier en qualité de curé. Il y renouvela le bien qu'il avait fait pendant les deux ans qu'il avait déjà occupé cette place. La confiance et l'affection de la population répondaient à son zèle et à son dévouement. Il eut la pensée de faire donner une Mission à sa paroisse. Pour cet effet, il économisa tant qu'il put sur ses modiques revenus ; enfin, il parvint à réunir la somme de quatre louis de vingt-quatre francs pièce. C'était pour lui une somme énorme comme fruit de ses épargnes. Il appela, pour donner cette Mission, le P. Philippe, religieux augustin réformé, qui, depuis le rétablissement du culte, remplissait les fonctions d'aumônier à l'hôpital d'Aix et se livrait de temps en temps au ministère des Missions. C'était un saint homme, d'une grande simplicité et d'une originalité dans ses prédications qui attirait les foules. C'était un ancien ami de M. Mye, et

presque pour lui un modèle, non qu'il l'ait jamais copié, mais les formes populaires et quelquefois excentriques du P. Philippe allaient au goût de M. Mye. La Mission eut lieu avec succès à Puyloubier. On rapporte que le P. Philippe accepta en souriant et avec un plaisir non dissimulé les quatre louis que M. Mye lui remit comme rémunération de sa peine, mais on ajoute que, à son arrivée à Aix, il acheta une soutane qui allait à peu près à la taille du curé et la lui envoya pour remplacer la soutane usée et déchirée dont le pauvre M. Mye était revêtu et qui était l'unique qu'il possédât.

« Toujours tourmenté par la pensée de sa responsabilité de curé, M. Mye eut de nouveau le désir de se consacrer à un autre genre de vie. Il voulait se vouer à la retraite et à la pénitence. Les *Vies des Saints*, dont il faisait souvent ses lectures, lui inspiraient le désir de les imiter dans leurs plus généreux sacrifices, et, toujours dominé par la crainte de se damner, comme il le disait, il alla se réfugier dans la maison des Frères de la Retraite, dits *Frères gris*, la seule communauté d'hommes, le séminaire excepté, qui existât alors dans le diocèse d'Aix. Il fut Frère gris sans engagement ni vœux d'aucune espèce. La grande austérité et la rigoureuse discipline de cette communauté lui plurent; mais les principes de rigorisme suivis alors dans cette communauté et modifiés depuis ne pouvaient se concilier chez lui avec l'esprit de mansuétude et de miséricorde qui lui était naturel. Il passa cependant chez les Frères de la Retraite environ six ans. La terreur des jugements de Dieu l'impressionnait vivement; c'était là le motif le plus souvent mis en avant dans cette Maison pour entretenir la fidélité dans le service du Seigneur. Il acceptait avec beaucoup trop d'abandon ce motif. Il sentait cependant que l'amour divin et la confiance en Dieu devaient avoir dans la vie chrétienne une plus large place que celle

qu'on lui donnait. Il était particulièrement en peine, à cause des difficultés qu'on mettait à l'admission aux sacrements. Il avait fait faire la première Communion à un élève de la Maison, aujourd'hui chanoine de la cathédrale de Marseille. Cet enfant était un peu dissipé ; mais il était pur et innocent, et il ne pouvait le faire approcher assez souvent de la sainte Table. C'était néanmoins une nécessité. Alors il fut obligé de prendre le parti d'aller le matin, avant le lever de la Communauté, le faire sortir du lit et lui donner la Communion à l'insu des élèves et des supérieurs. Cela prouve que (malgré les craintes qui le dominaient par la pensée de l'enfer, pensée sans cesse mise devant l'esprit des membres de la Communauté, avec les couleurs les plus effrayantes), il n'entrait pas en tout dans la manière de voir des supérieurs et répugnait à leurs principes trop rigoristes. Enfin, tourmenté de ces scrupules bien légitimes, il prit le parti de sortir de chez les Frères de la Retraite et se retira de nouveau à l'hôpital. Il y remplit par pur zèle les fonctions d'aumônier. Il se voua au service spirituel des malades de cette maison. Il se croyait dès lors responsable, sinon par devoir de justice, du moins par devoir de charité, du salut de leurs âmes. Il allait sans cesse de lit en lit les instruire, les confesser et surtout les assister dans leurs derniers moments. Quand il y avait des mourants, et il y en avait toujours, il ne pouvait se décider à les quitter. Il se refusait le sommeil de la nuit pour donner ses soins à leurs âmes. Il en résulta pour lui une extrême fatigue, et il y aurait succombé, surtout à cause de la peine morale qu'il éprouvait sur les dispositions de ceux qui étaient en danger de mort. Il ne croyait jamais avoir fait assez pour les préparer à leur passage à l'éternité. Il fut enfin gravement malade, et, après sa guérison, ne pouvant plus continuer ce ministère, il sentit la nécessité de s'en décharger. Il était encore

convalescent quand, un jour qu'il était préoccupé de cette pensée, il rencontre, aux environs de l'hôpital, un jeune prêtre ordonné depuis très-peu de temps. C'était le P. Tempier. Il lui propose sans préambule d'aller avec lui faire une Mission. La proposition est immédiatement acceptée. Ils vont ensemble prendre les pouvoirs à l'archevêché, et ils partent ensuite pour Saint-Paul-lès-Durance, où ils donnent une Mission complète pendant un mois ou un mois et demi.

« C'est ainsi que le P. Tempier, à peine revêtu du sacerdoce, fit ses premières armes avant d'aller à Arles prendre possession du vicariat auquel il avait été nommé. Ce fut une heureuse rencontre qui eut des conséquences plus heureuses encore. Le P. Tempier s'initia par là à la vie de Missionnaire, sous les auspices et en compagnie d'un des plus saints prêtres de la Provence, homme vraiment apostolique, digne par ses vertus de former à son exemple des hommes animés de l'esprit apostolique. Plus tard, ces deux hommes devaient vivre ensemble dans les liens les plus intimes d'une même famille religieuse.

« Au retour de cette Mission, M. Tempier s'en alla à Arles, et M. Mye, qui déjà portait le nom de P. Mye, fut envoyé dans diverses paroisses pour y faire des retraites et remplacer les curés, ceux-ci manquant en beaucoup de lieux. Ce genre de vie lui convenait et lui donnait l'occasion de faire le Missionnaire dans toutes les paroisses où il paraissait. Il ne se lassait pas d'instruire les peuples ; tous les jours il était en chaire. Il faisait le catéchisme aux enfants et confessait un grand nombre de pécheurs. Les fruits de ce ministère étaient abondants et lui faisaient comprendre combien il serait profitable aux âmes, s'il était exercé collectivement par des hommes vraiment dévoués à l'œuvre de Dieu.

« On manquait de prêtres dans le diocèse d'Aix. Le

P. Mye répugnait singulièrement à remplir les fonctions curiales à cause des obligations de la charge des âmes, obligations dont il se faisait une idée qui excédait son courage. Il dut par obéissance accepter le titre de vicaire à Salon. Comme il n'avait rien pour s'établir en particulier, il se logea chez le curé, qui lui donnait la table en lui laissant le petit traitement de la fabrique et la rétribution des messes pour ses autres besoins ; il était d'une pauvreté extrême et il pouvait dire avec vérité qu'il n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Homme austère et très-rude pour lui-même, le curé croyait faire beaucoup en lui donnant la nourriture la plus grossière des hommes de la campagne. D'autre part, les pauvres absorbaient la plus grande partie du peu d'argent que touchait le P. Mye, et souvent il ne lui restait rien pour son habillement, toujours aussi peu soigné qu'auparavant. Il fit un grand bien à Salon, où le curé, homme d'esprit et homme de bien, lui laissait toute facilité de se livrer, — avec un jeune vicaire, M. Plumier, que le P. Mye avait associé à ses vues, — à ses austérités et à toutes les entreprises de son zèle. Il avait formé en congrégation un nombre assez considérable de paysans qu'il instruisait avec soin de la religion et formait à toutes les pratiques de la piété. C'était un sujet d'édification continuelle pour cette grande paroisse.

« Il interrompait quelquefois son ministère de vicaire pour aller donner des retraites et des missions tout seul dans des paroisses rurales. Il allait souvent à pied dans ses courses apostoliques ou sur des montures qu'on lui procurait par charité. Il ne recevait jamais rien pour ses travaux. Comme un jour le curé d'une paroisse considérable, Istres, lui demandait ce qu'il convenait que la fabrique lui donnât pour un carême pendant lequel il avait prêché matin et soir, il répondit : « J'ai besoin de changer

« de souliers, si vous m'en donniez une paire de neufs, « ce serait très-bien, et cela suffirait. » Quoique vicaire, il avait rarement une pièce de 5 francs à sa disposition. Il fallait que le curé lui retînt l'argent qui lui revenait de ses rétributions de messes ou du traitement de la fabrique pour lui acheter une soutane en remplacement de celle qu'il portait et qui n'était plus mettable. Sa pauvreté égalait celle d'un franciscain.

« Enfin M. l'abbé de Mazenod, après avoir pendant plus d'un an évangélisé la ville d'Aix et entrepris avec le plus grand succès des œuvres de zèle, entre autres celle de la Congrégation de la jeunesse, eut la pensée de suppléer à l'insuffisance des curés de campagne en établissant une société de Missionnaires sous le nom de *Missionnaires de Provence*. Son premier compagnon fut le P. Tempier, qui, se souvenant de la Mission qu'il avait faite avec le P. Mye, l'invita à venir faire partie de l'association naissante. Celui-ci, qui s'était déjà mis en rapport avec M. de Mazenod, accepta aussitôt cette proposition, si conforme à ses vues d'apostolat. Il vint donc se joindre au zélé Fondateur et à ses autres confrères et se trouva avec eux à plusieurs Missions. Pendant l'hiver, il allait parcourir les villages de la Provence, travaillant à l'œuvre de Dieu, et pendant l'été, époque de l'année où les Missions étaient suspendues, il continuait à Salon son ministère de vicaire de la paroisse.

« Enfin, quand le moment vint où, sur l'invitation de Mgr Miollis, Evêque de Digne, on forma une nouvelle maison à Notre-Dame du Laus, département des Hautes-Alpes, pays qui faisait alors partie du diocèse de Digne, le fondateur de la Société des Missionnaires voulut lui donner des bases solides. Il composa un corps de règles et établit qu'on ferait des vœux d'obéissance, de chasteté, de pauvreté et de stabilité. Le P. Mye goûta ces réso-

lutions et émit ses vœux avec bonheur à Aix entre les mains du Supérieur Général. Dès ce moment, il ne retourna plus à Salon et il est demeuré jusqu'à sa mort dans une des maisons de la Congrégation. Il se livrait à l'œuvre des Missions et accomplissait tout ce que l'obéissance lui prescrivait. Il prit part à toutes les principales Missions auxquelles le Supérieur Général présidait. C'est lui qui était ordinairement chargé des instructions du matin, instructions qu'il a toujours faites de préférence partout où il était.

« Il serait difficile de bien rendre son genre dans ces sortes de prédications. Peu d'hommes ont possédé au même degré que lui l'art d'instruire solidement de la religion les classes ignorantes. Il exprimait la doctrine de l'Eglise, en dogme comme en morale, avec une simplicité, une clarté, une exactitude de langage et avec une suite et un enchaînement de propositions si parfaits, que les esprits inintelligents et les plus grossiers comprenaient tout son discours et avaient une idée complète de chaque vérité sur laquelle il insistait sans redondance ni répétition. Ses phrases, simples et courtes, tombaient de ses lèvres comme autant de sentences qui portaient la lumière dans les esprits. Pendant longtemps il parla en provençal, puis quand, se trouvant dans le Dauphiné, il fut obligé de prêcher en français, les effets furent les mêmes. Tout en négligeant ce qui est imagination, éclat et élégance, il apportait dans ses discours une grande correction de langage. Ses expressions étaient toujours d'une propriété très-remarquable. Sa parole était calme, son geste rare, sa figure peu animée, sa voix sans éclat. Mais il y avait chez lui un accent de conviction et quelquefois de sentiment qui reproduisait l'onction qui était dans son cœur. On se sentait doucement pénétré de l'esprit de Dieu en l'entendant. Ceux surtout qui, au lieu d'images

et de grands mouvements, tenaient au fond des choses l'appréciaient au plus haut degré. Des prêtres très-intruits et très-capables le citaient comme l'homme le plus en état d'instruire. Il est de fait que, comme les pensées dans ce qu'il disait succédaient sans interruption aux pensées, sans périodes inutiles ni phrases retentissantes et vides de sens, l'auditeur trouvait un aliment continuel pour son intelligence, tenue constamment en éveil sans ennui ni lassitude.

« Ses instructions n'étaient pas ordinairement longues, mais, alors même que la nécessité de compléter son sujet lui faisait prolonger son discours, on arrivait à la fin sans qu'on fût fatigué de la durée de sa prédication. S'il était parfois long, il n'y avait pas de longueurs dans son langage, ni par conséquent rien de ce qu'on appelle du remplissage. Tel qu'il vient d'être dépeint, on le reconnaît comme un prédicateur incapable de se livrer à des déclamations, ni à des amplifications de rhétorique.

« Le genre de l'instruction proprement dite, de l'instruction simple et populaire, sans aucune sorte de prétention oratoire, était le sien. Cependant il traitait quelquefois des sujets dont l'objet principal était moins d'instruire l'esprit que de faire impression sur les cœurs. Le Ciel, l'Enfer, la Mort venaient dans le cours de ses prédications ; il les prêchait toujours quand il donnait seul une Mission. Là il instruisait encore et il touchait. Il présentait dans une longue série de phrases coupées et en observant une gradation continue les tableaux les plus saisissants. A son début on aurait dit qu'il laisserait son auditeur insensible. Il paraissait froid et ne remuait pas les âmes ; mais à la longue, dans cette suite de traits toujours plus forts, il avait fini par s'emparer de son auditeur ; il le tenait sous le coup de sa parole, qui tombait à chaque instant comme un marteau infatigable auquel on

ne pouvait résister. Souvent l'auditoire, abattu sous ces coups redoublés, n'y tenait plus, surtout dans les sujets effrayants ; il semblait demander grâce et se rendait sans résistance. Il prêchait dans la cathédrale de Digne un sermon sur la mort. L'auditoire, impassible, l'écoutait avec une sorte de nonchalance dans son attention, puis l'émotion gagne insensiblement tout le monde. Le prédicateur ne paraît plus un orateur ordinaire... Que disons-nous ! Il était comme l'ange de la mort, qui du haut de la chaire apparaissait à tous pour leur dénoncer avec calme leur dernier jour sur la terre et du doigt leur indiquer ce qu'il en sera. Alors il ne criait pas, il ne s'agitait pas ; point d'exclamations, point de mouvements ; c'était un simple récit de l'avenir, d'un avenir inévitable et terrible ! Il en était vers le milieu du sermon, quand le curé, hors de lui, rentra dans la sacristie en disant : « Tout le « monde fait chair de poule. On n'y tient plus. Quel-« qu'un prendra mal dans l'assemblée. » Alors on avait oublié ce qu'il y avait de défectueux dans la prononciation française du prédicateur ; on ne pensait plus à lui, mais à soi ; on était sous une impression indéfinissable.

« L'effet d'un sermon contre la luxure était également admirable. Tant de délicatesse pour ne pas blesser les oreilles chastes, pour ne pas souiller d'un seul mot la sainteté du lieu, et en même temps tant de simplicité pour être compris de ceux qui pouvaient comprendre et tant de force contre le vice, qu'il ne nommait jamais, dont il décrivait les suites funestes et dont il sous-entendait toujours la nature, sans en présenter même le hideux portrait ! C'était frappant au dernier point. La vertu en cheveux blancs accablait le vice par le plus saint langage de la vertu. La physionomie du prédicateur prenait un tel caractère d'austérité, de tristesse, d'horreur du mal ; elle exprimait une si grande peine d'être en face d'un tel

sujet, qu'on ne pouvait se défendre de partager des sentiments qui affectaient si profondément celui qui parlait.

« Il est vrai que, malgré la correction grammaticale du langage, il y avait quelquefois des tournures qui ressemblaient à des *provençalismes ;* que l'accent était dur, la prononciation mauvaise, le ton de la voix toujours le même et le style toujours coupé de la même manière. Mais ces défauts disparaissaient devant l'idée, que personne n'a jamais exprimée d'une manière plus originale. Cette originalité était celle d'une simplicité incomparable, sans trivialité. L'idée était présentée et expliquée jusqu'à se trouver à la portée de tous, et elle descendait au niveau des intelligences les moins élevées et les moins cultivées sans contracter la moindre bassesse indigne de la chaire.

« Ce n'est pas à dire que le P. Mre fût un orateur dans toute la force de ce mot, mais c'était au moins un catéchiste parfait; c'était un prédicateur populaire, capable au plus haut degré d'enseigner la doctrine de l'Eglise. Il eût produit les plus grands effets de l'éloquence, si sa voix avait eu plus de sonorité, si son langage avait été plus imagé, si sa manière n'eût pas paru un peu froide à des Méridionaux qui aiment les grands mouvements et veulent être remués avec force. La chaleur chez lui n'était que de l'onction et ne se faisait sentir qu'à la longue par la continuité des mêmes pensées pieuses. Il parlait à l'intelligence plus qu'à l'imagination. Mais aussi il ne s'échauffait jamais à froid et dans le vide. Tout était vrai, naturel et solide dans ses expressions comme dans ses sentiments et dans sa doctrine. Le naturel était tel, et c'était un naturel qui lui était tellement propre, que personne n'eût pu l'imiter sans tomber dans le ridicule. Il n'y avait rien d'étudié dans sa manière, rien qui eût été appris ni dans les livres ni par l'exemple d'autrui; cela prenait la forme de son esprit et venait d'un premier jet

avec une spontanéité irréfléchie. Il ne se doutait pas qu'il parlait autrement que les autres. Il lui semblait que son expression était toute simple et qu'on ne pouvait pas en avoir une autre pour dire les mêmes choses.

« L'art était pour lui chose inconnue, et écrire ou parler, c'était pour lui exprimer ce qu'on pensait. Il est tellement vrai qu'il n'y avait en lui aucune sorte de recherche ni de soin pour dire d'une manière plutôt que d'une autre, qu'il ne cherchait jamais le mot en parlant, qu'il ne faisait point de rature en écrivant. Il n'y avait jamais qu'une formule pour sa pensée, et la justesse de sa pensée était la garantie de la justesse de son expression. De là jamais le moindre néologisme, jamais le moindre vague dans le langage.

« Un jour il fut prié de faire le sermon du dimanche dans l'église du Calvaire à Marseille. Il réfléchit un moment et se décide à faire une instruction pour faire connaître Jésus-Christ tel qu'il apparut sur la terre, tel que l'Evangile nous le représente. Il voulait tracer un portrait du divin Sauveur. Il prend un Nouveau Testament, et s'attachant à son sujet avec toute l'affection que lui inspirait sa piété, il se met à écrire ; mais voilà que le lendemain il reçoit une lettre qui l'oblige à partir immédiatement pour une Mission. Il laisse ce qu'il a écrit sur le bureau de la cellule qu'il avait occupée un seul jour. Il avait écrit plusieurs pages ; c'était bien le commencement du portrait qu'il avait entrepris, mais il n'y avait pas à revenir sur ce qu'il avait tracé. Il n'y avait pas la moindre rature ; le calme, la simplicité, le charme surnaturel, enfin le style de l'Evangile, étaient là autant que cela est possible à un homme. C'était quelque chose d'inimitable et de parfait ; ces quelques pages furent remises à Mgr de Mazenod, qui dut les renfermer avec d'autres papiers. Cependant il n'était pas littérateur ; les beautés littéraires des grands

auteurs, il n'en avait guère le sentiment, et quand on les lui montrait il les admirait de confiance. Seulement, il s'étonnait souvent de certaines expressions qui sortaient des formes ordinaires de la simplicité. Il les répétait en disant : « Voyez un peu ce qu'on va chercher ! » Et dès lors il avait payé son tribut d'admiration et fait sa critique, c'était fini pour cette fois.

« Mais si ses prédications étaient souvent une conversation simple et naturelle, un peu trop empreinte, il faut le dire, du génie de la langue provençale qui était sa langue maternelle, elles étaient aussi nourries d'une doctrine substantielle et quelquefois assez profonde. Il se rendait compte à lui-même de ce qu'il avait étudié et le traduisait pour cela dans la forme de ses propres pensées, qu'il n'avait plus ensuite qu'à réciter à ses auditeurs telles qu'il les avait conçues. Voilà le secret de sa rare aptitude pour instruire les peuples sur la religion.

« Ceci suppose que ce catéchiste si remarquable avait des connaissances acquises. En effet, étranger aux lettres profanes, il était très-versé dans les lettres sacrées. Il avait, depuis son grand séminaire, constamment étudié l'Ecriture sainte et la théologie. Il avait lu beaucoup de livres de piété. Les mystiques lui étaient familiers. Doué d'une mémoire tenace, il avait retenu en grande partie ce qu'il avait étudié et ce qu'il avait lu, ce qu'il étudiait et lisait sans cesse. De plus, exercé à la méditation pour son propre avancement dans les choses spirituelles, et continuellement préoccupé en dehors même de ses études théologiques, surtout en ce qui concerne la pratique du confesseur, il était impossible qu'avec la netteté ordinaire de ses conceptions il ne fût pas toujours abondamment approvisionné pour parler solidement et dire plutôt des choses que des mots. Cependant ses lectures et ses études de tout genre manquaient de règle et de liai-

son. De là beaucoup de connaissances de détail, mais absence de conceptions générales. C'était là le côté faible; il ne généralisait rien, tout en sachant beaucoup et en sachant aussi bien qu'on peut savoir quand on n'a pas une science d'ensemble. Ce défaut, au reste, ne se trouvait pas dans ce qui était l'objet de ses instructions proprement dites. Elles étaient l'exposition et l'explication du Décalogue et du Symbole, et sur ces points ses discours étaient parfaitement coordonnés. Quant à la théologie morale, il était sans cesse à la recherche des solutions des cas de conscience auprès des théologiens morts ou vivants, et quoiqu'il connût très-bien les principes, il en tirait rarement les conclusions lui-même ; il prenait les conclusions toutes faites par les autres, sauf à n'y pas tenir avec fermeté et à varier selon l'impression de ses lectures incessantes. Sur quelques points seulement il était fixé résolûment et ne suivait pas les fluctuations de toutes les controverses dont il se nourrissait [1].

« Telle était sa science. Quant à sa vertu, elle était décidée, immuable et très-haute. L'homme de la nature était inculte dans ses formes, l'homme de la grâce élevé en perfection. L'humilité, et l'humilité la plus profonde, était le caractère dominant de sa sainteté ; il se plaisait souvent à être méprisé par les hommes ; on aurait dit qu'il recherchait leur mépris. Et en effet, à la faveur de son caractère flegmatique, de son laisser-aller habituel et du tour plaisant de son esprit, il provoquait souvent la

[1] Ces controverses étaient alors très-vives. C'était le moment de la transition du rigorisme, un peu janséniste peut-être, des auteurs français à la morale plus praticable de saint Liguori et des théologiens étrangers. Cette transition n'a pu avoir lieu sans que la vieille doctrine de nos écoles se défendît contre la morale adoptée par ceux qu'on accusait de laxisme. Ceux-ci étaient traités comme des novateurs qui allaient tout perdre. Les Missions étaient enveloppées dans les anathèmes des rigoristes. La lutte a longtemps agité les esprits et inquiété les consciences.

raillerie sur son compte. Il lui échappait, mais non toujours sans intention d'humilité, des naïvetés qui semblaient voisines du ridicule, et il faisait des remarques qui ne manquaient pas toujours, il est vrai, d'un certain sel, mais qui souvent avaient une apparence de simplicité enfantine. On riait, on riait de lui et il en était content ; cela le faisait passer pour un homme peu sérieux et tournait au profit de son humilité. Cependant il était très-sérieux dans les choses sérieuses, c'est-à-dire dans les choses de Dieu, les seules qui lui parussent vraiment sérieuses. Nul n'avait, au reste, une plus humble idée de lui-même, nul ne se défiait plus de son intelligence (ce qui nuisait à la fermeté de ses jugements), et si ce n'eût été le respect qu'il sentait devoir à son sacerdoce, il se serait livré volontiers, comme à une justice qui lui eût été rendue, à toutes les humiliations les plus propres à le déconsidérer. Pour qui observait ce saint homme dans ses paroles et dans ses actes, il y avait des motifs fréquents d'admirer cette vertu si humble et en même temps si douce pour les autres, et qui ne réservait que contre elle-même d'impitoyables sévérités dans ses jugements en tout genre, sévérités qui allaient jusqu'à l'excès et qui bien des fois n'étaient attribuées qu'à son caractère un peu original. Cette disposition à regarder comme une bonne fortune ce qui pouvait l'humilier l'affectait au point qu'il partageait lui-même l'idée défavorable qu'il voulait donner aux autres, là même où il était le plus injuste contre lui-même. Il tombait sous ce rapport dans une véritable exagération.

« Il avait lu une multitude de Vies de saints. Dans son application à pratiquer l'humilité, il observait avec la plus grande attention le caractère que prenait cette vertu en chaque personnage. Il était surtout frappé du soin que certains saints ont eu de s'attirer le mépris du monde. Il

les citait dans la conversation, et son humeur particulière lui faisait surtout choisir les faits d'un genre extraordinaire et qui semblaient justifier ses propres tendances. Il parlait quelquefois de la pénitence que saint Philippe de Néri avait donnée à Baronius en obligeant ce savant si honoré dans toute la ville de Rome, et qui fut depuis cardinal, de faire en plein jour le tour des sept basiliques en portant dans ses bras un gros chien en imitation des personnes qui portaient dans les promenades un petit carlin. « Baronius, disait-il, fit la pénitence ; on dut en rire, « mais il y avait là une raison d'humilité que saint Phi- « lippe de Néri et Baronius comprenaient ; comprenez « donc ! » Il parlait très-souvent de l'orgueil qui se révolte contre l'humiliation et qui veut des postes élevés, et il citait à ce sujet la prière que faisait M. Boudon, un de ses auteurs favoris. Il rappelait que M. Boudon disait à Dieu : « Mon Dieu, je vous remercie de ce que je ne suis « pas pape, de ce que je ne suis pas roi. » — « Quelle « prière ! ajoutait-il. Cependant M. Boudon avait raison : « Dieu aurait bien pu faire de lui et de chacun de nous « un pape ou un roi. Il ne l'a pas fait, il faut l'en remer- « cier ! Voilà ce qu'entendait M. Boudon. »

« Le P. Mye aimait à faire pratiquer aux autres l'humilité qu'il pratiquait lui-même. Un jour donc, s'inspirant d'une idée analogue à celle de saint Philippe de Néri, il mit à l'épreuve le P. Albini, son pénitent, qui était un grand saint, et qui était d'une docilité admirable pour les conseils de perfection du P. Mye. Ils allaient ensemble le long du cours d'Aix, où se trouvait à ce moment de la journée beaucoup de monde. Le P. Albini avait ses souliers tout blancs de poussière. « Faites-vous décrotter les « souliers, » lui dit son compagnon, et l'autre de présenter ses pieds à un décrotteur qui commence son opération. Quand un soulier est parfaitement ciré : « C'est

« assez, dit le P. Mye ; marchez avec un soulier ciré et « l'autre non. » Et le P. Albini d'obéir. De retour à la maison, le P. Mye vanta l'obéissance et l'humilité du P. Albini. Seulement, le Supérieur Général, n'approuvant point ce qui s'était fait, réprimanda celui qui était le principal auteur d'une singularité presque compromettante pour la Congrégation. Le P. Mye accepta très-humblement et avec une satisfaction intérieure mal dissimulée les reproches qui lui étaient adressés, et promit avec la simplicité et la docilité d'un enfant de ne plus faire cela.

« Notre bon P. Mye aurait été, malgré sa simplicité, assez porté à saisir les côtés défectueux des caractères et à les signaler à demi-mot par une remarque quelquefois assez piquante. Ce demi-mot, s'il lui a échappé quelquefois, ne portait jamais que sur des choses assez légères. Attentif en tout à éviter ce qui pouvait blesser sa conscience, il s'était attaché surtout à exercer envers le prochain la plus grande charité. Il souffrait beaucoup quand il était par quelque indiscret mis en demeure de s'expliquer d'une manière défavorable sur la conduite ou les sentiments de qui que ce soit. Il échappait ordinairement à certaines questions par un trait d'originalité qui faisait dévier la conversation et la tournait en plaisanterie innocente. D'autres fois, il passait à côté de la question, relevait les bonnes qualités de l'individu inculpé, et, sans trop se mettre en peine de ménager la transition, il portait l'attention sur toute autre chose que le point sur lequel on l'avait provoquée.

« Mais sa grande charité pour le prochain se manifestait surtout en ce qui touchait aux intérêts spirituels. Toujours préoccupé du sort éternel de son âme, il reportait les mêmes pensées soucieuses sur le salut de ses frères. Il voyait sans cesse l'enfer ouvert devant un grand nombre d'hommes qui s'y précipitaient en foule ; il trem-

blait pour eux comme pour lui. C'est ce qui stimulait son zèle pour la conversion des pécheurs. Toute sa vie il s'est fait ce dilemme : le ciel ou l'enfer, et il travaillait à éviter lui-même à tout prix et à faire éviter aux autres l'enfer pour aller au ciel. Mais, par suite de ses impressions de crainte toujours dominantes dans son esprit, son objet direct, celui de ses pensées habituelles, était de ne pas tomber dans l'enfer. Cette image terrible de l'enfer, se présentant sans cesse à son esprit sous l'aspect le plus effrayant, lui inspirait une grande épouvante pour lui-même et l'animait d'une compassion secourable pour les autres. Ses travaux et les sacrifices de toute son existence procédaient principalement de ce motif. Mais, de même qu'en sa personne la crainte de Dieu s'élevait ensuite jusqu'à l'amour filial le plus généreux, sa charité pour le prochain avait aussi pour fin formellement intentionnelle de lui procurer le bonheur de posséder Dieu dans le ciel. Aussi, on le voyait en toute occasion se donner toutes les peines possibles pour faire de beaucoup de pécheurs des chrétiens fidèles. Il avait consacré sa vie à l'exercice de cette haute charité, et, certes ! ses peines n'étaient pas perdues. Se sauver, sauver les autres dans l'immense péril que le premier péché nous a fait à tous, c'était bien là cet homme de Dieu.

« Il était loin cependant d'être insensible aux souffrances temporelles de ses frères. Sous une apparence souvent froide, il cachait une charité des plus affectueuses pour tous ceux surtout qui étaient éprouvés par la tribulation. Les pauvres, les pauvres surtout, et les plus délaissés et les plus répugnants, étaient l'objet de ses prédilections. Il s'efforçait, dans la mesure du possible, de soulager leur misère physique, mais plus encore leur misère morale. C'est à eux que s'adressaient les soins les plus actifs et les sollicitudes les plus fréquentes de son

ministère. Il méritait bien qu'on lui appliquât la devise de la Congrégation : *Evangelizare pauperibus misit me.*

« Sa bonté naturelle ajoutait à sa charité un charme qui le faisait aimer de tous ceux avec qui il était en rapport. Cette bonté allait jusqu'à la plus extrême débonnaireté. On aurait pu en abuser, si on n'eût été retenu par le respect que commandaient sa vertu et son âge. Cependant il savait quelquefois se défendre d'une manière inattendue, et au besoin il donnait une leçon. Il faisait dans une Mission les instructions du matin selon son usage, et le soir un prédicateur qui ne parlait qu'avec de grands gestes et de grands airs accompagnés de grand fracas de paroles prononcées d'une voix tonnante, avait servi selon ses goûts l'auditoire méridional. Une vieille demoiselle très-bavarde qui fréquentait la maison curiale vint faire au prédicateur du soir beaucoup de compliments sur son sermon ; puis elle ajouta : « Quant à ce bon P. Mye, ce « n'est pas possible de l'entendre, il vous endort par son « calme et sa voix toujours la même, » et elle se permit quelques autres réflexions critiques qui montraient le peu de jugement de cette tête légère. Celui qui avait reçu les compliments, et qui peut-être en paraissait flatté, alla dans la pièce voisine répéter au P. Mye ce que disait la vieille dévote. Il en eût été indifférent, sinon charmé pour lui-même. Mais il n'aimait pas des critiques qui étaient à ses yeux irrespectueuses pour le saint ministère. D'autre part, il voulait apprendre à un prédicateur plus jeune que lui qu'il ne faut pas se repaître des compliments des gens du monde. Il emmena celui-ci dans le salon où était la demoiselle et, s'adressant à elle, il lui dit avec un air de bonhomie sans égale : « Eh bien, vous « avez entendu le prédicateur de ce soir, comment l'avez-« vous trouvé ? » Et l'interlocutrice de prodiguer les éloges. « Et moi, ajouta-t-il, m'avez-vous entendu ces

« jours-ci ? — Oui, mon Père, répondit-elle. — Et qu'en « pensez-vous ? » dit-il encore. Et alors mille compliments sont débités en l'honneur de l'interrogateur ; puis, celui-ci se tournant vers son compagnon : « Vous aviez « donc mal entendu, lui dit-il ; vous me disiez que made- « moiselle trouvait que j'endormais tout le monde et « qu'on ne pouvait pas m'entendre ? cependant elle vient « de dire tout le contraire. » Qu'on juge de la rougeur et de la confusion de la bavarde et de l'embarras du bruyant prédicateur. Huit ou dix personnes étaient présentes, et chacun rit du tour qui avait été fait et de la bonne correction qui venait d'être administrée.

« Il n'était pas ordinairement aussi sévère dans ses corrections fraternelles. Un petit mot, une courte observation, quelquefois un peu piquante, suffisait. Mais il restait muet et se contentait de sourire, s'il n'était question que de sa personne, sans qu'il y eût en cause son ministère, sur lequel il ne permettait pas de plaisanteries.

« Son obéissance était à toute épreuve. Il reçoit un jour une lettre pour se rendre d'Aix à Gap, afin de prendre part à une Mission. Il ne trouva point de place aux diligences. Attendre le lendemain, c'était arriver un jour plus tard que celui qui lui avait été fixé. Que fit-il ? Il consentit à se placer sur l'impériale de la diligence et à faire ainsi, malgré son âge, trente lieues de Provence sur une voiture qui n'avait point de siége dans la partie supérieure. On n'approuva pas qu'il eût pris ce parti, mais lui avait obéi et était arrivé à temps.

« Son angélique pureté n'a pas besoin d'être affirmée. Il était sous ce rapport d'une admirable austérité dans ses précautions et d'une extrême sévérité dans son langage, toujours modeste et on ne peut plus réservé.

« Que dire de son amour de la pauvreté ? Il avait pra-

tiqué cette vertu à un degré héroïque quand il n'était que prêtre séculier. Devenu religieux, il ne pouvait être plus pauvre qu'auparavant, mais il était tellement pénétré de ses obligations à cet égard, il observait avec une telle exactitude toutes les prescriptions et tous les conseils des Règles, qu'il se serait fait scrupule de disposer d'une feuille de papier sans avoir demandé et obtenu la permission. Etre habillé pauvrement, n'avoir jamais qu'une soutane et qu'une paire de souliers, ne jamais demander qu'on remplaçât l'habillement usé, manger et vivre en tout comme les plus pauvres, c'est ce qu'il n'a cessé de faire. Il cherchait à n'avoir jamais rien de neuf, à porter des soutanes, des habits de dessous et même des chapeaux dont d'autres s'étaient déjà servis pendant longtemps. Etant Supérieur de Notre-Dame du Laus, il avait depuis deux ou trois ans une soutane de gros drap de montagne. Elle était complétement usée, percée par les coudes et hors d'état d'être encore portée. On lui disait d'en prendre une autre. Il n'en faisait rien. L'économe de la maison lui en fit faire une à son insu et la déposa dans sa chambre en le priant de la mettre le lendemain. Ce fut inutile. Enfin l'économe ne trouva d'autre moyen à prendre que d'aller pendant son sommeil lui enlever la mauvaise soutane, et le força ainsi à revêtir le lendemain la bonne, bon gré mal gré. Il fut alors obligé de se résigner en silence. Si on n'avait eu soin de le pourvoir de ce qui lui était personnellement nécessaire, il eût été couvert de haillons comme un mendiant. Au reste, tel était son amour de la pauvreté et son attrait pour les privations qui en sont la conséquence, qu'il eût été heureux d'en être réduit à mendier et au besoin de demander comme une charité ce dont il avait besoin pour se nourrir et pour se vêtir.

« C'était, on le pense bien, un homme de prière. Il allait

lentement dans la récitation de son office, quand il n'avait pas à le dire en commun. Son attention s'arrêtait surtout aux sentiments exprimés par le Psalmiste, et son esprit comme son cœur ne cessaient d'être élevés vers Dieu. Il s'interrompait quelquefois en poussant des soupirs, et il craignait souvent de n'avoir satisfait que matériellement au précepte. La componction était le sentiment qu'il cherchait habituellement à exciter en lui pendant la récitation de l'office, se considérant dans son humilité comme un pauvre pécheur indigne de la miséricorde de Dieu, et surtout de s'adresser à lui. C'était là en lui une pensée persévérante ou pour mieux dire constante de son âme. Il célébrait la messe avec une grande dévotion. Un jour un laïque de Marseille, qui ne le connaissait pas encore, assista à sa messe. Il fut touché de la manière dont le P. Mye en frappant sa poitrine prononçait : *Domine, non sum dignus*. Ayant demandé le nom de ce prêtre qui l'avait profondément édifié, ce laïque alla raconter à un autre prêtre très-saint et très-savant, M. Nay, curé de Marignane, comment il avait été impressionné, et nomma le P. Mye. « Le P. Mye ! le P. Mye ! dit M. Nay qui le con« naissait, le P. Mye est un prêtre qui, à lui seul, en vaut « mille, Mye en vaut mille, » répétait-il en jouant sur les mots, et depuis, sur la parole de son curé, digne lui-même de toute vénération, ce laïque professa pour notre bon Père une vénération qui ressemblait à un culte. L'oraison mentale se renouvelait pour le P. Mye plusieurs fois le jour, quand il n'était pas dans l'action du ministère. Il aimait à méditer sur les fins de l'homme et sur la Passion de N. S. A la fin de sa vie, il faisait l'exercice du chemin de la Croix une fois, sinon deux fois par jour. Sa dévotion pour le Très-Saint Sacrement se manifestait par les fréquentes adorations qu'il faisait devant le Saint Tabernacle, et sa confiance envers la Sainte Vierge, qu'il invo-

quait sans cesse, était digne de sa piété envers Jésus-Christ, son fils. Dans ses dix dernières années, et peut-être auparavant, il avait l'habitude de réciter les quinze dizaines du Rosaire chaque jour. Du moins, il le faisait souvent. Les oraisons jaculatoires lui étaient familières, et les lectures de piété, surtout celles du Nouveau Testament et de l'Imitation, remplissaient une grande partie de son temps. Nous avons dit plus haut qu'il avait lu presque toutes les Vies des Saints ; il s'en nourrissait encore à la fin de sa vie, et il y cherchait l'édification de l'exemple avec une sainte application.

« Cependant, il se plaignait souvent de n'avoir pas assez d'amour pour le Seigneur. « Je suis vieux, disait-il, tout « est froid et languissant chez moi, la vie est presque « éteinte, et je n'ai plus dans le cœur l'énergie nécessaire « pour faire des actes d'amour, comme il le faudrait. Ah ! « vous, jeunes gens qui avez toute l'ardeur d'un âge plein « de feu, si vous voulez, vous pouvez faire de vrais actes « d'amour pour Dieu. Vous pouvez aimer Dieu avec fer- « veur et générosité, si vous avez bonne volonté. » Et lui qui disait cela, n'avait-il pas cette bonne volonté ? Cette froideur du sang dont il se plaignait, n'était pas assurément la froideur de l'âme !

« Nous avons, sans doute, omis bien des traits dignes d'être relevés dans le portrait que nous essayons de tracer ; mais nous n'aurions pas rempli la tâche que nous nous sommes imposée, si nous ne racontions toute la suite d'une vie marquée, il est vrai, de peu d'incidents remarquables et très-uniforme dans la sainteté, mais dans laquelle cette sainteté va se perfectionnant et s'élevant sans cesse.

« Après avoir donné un grand nombre de Missions dans les Hautes-Alpes, le P. Mye, fixé dans la maison de N.-D. du Laus, devint supérieur de cette maison. Sa dé-

bonnaireté le rendait impropre à régir le temporel de la communauté; sous peine de voir bientôt toutes les petites ressources épuisées par l'abandon qu'il en ferait à tout le monde, et particulièrement aux habitants, il y eut nécessité de laisser à l'économe le soin exclusif de toutes les affaires temporelles. Le P. Mye s'occupait du spirituel, mais là encore sa bonté nuisait à la vigueur de la discipline : il édifiait beaucoup par l'esprit religieux qu'il manifestait en toute occasion, mais maintenir toutes choses d'une main ferme, c'était lui demander plus que ne comportait sa nature. Il fallut le remplacer comme supérieur; il fut heureux d'être déchargé d'une sollicitude qui lui pesait, et se soumit très-volontiers à la direction du nouveau supérieur. L'obéissance lui était facile, et le commandement onéreux et presque impossible.

« Cependant, depuis que la Congrégation avait été constituée, il était et il a été jusqu'à sa mort l'un des quatre Assistants du Supérieur Général; cela ne l'empêchait pas d'obéir en toutes choses et avec une fidélité des plus exemplaires au Supérieur local avec lequel il se trouvait, que celui-ci fût ou non Assistant comme lui, car, vu le petit nombre de sujets, les Assistants Généraux avaient tous diverses fonctions à remplir dans l'œuvre commune. Le P. Mye demandait au Supérieur local, quel qu'il fût, la permission pour tout ce qu'il avait à faire. Il ne sortait pas de la maison sans cette permission, il n'y rentrait pas sans se présenter à lui. Il ne disposait de rien pour son usage sans y être autorisé ; il ne recevait pas une lettre, il n'en écrivait pas une, sans qu'elle passât par les mains du Supérieur ; le plus obéissant et le plus fervent des Novices ne se soumettait pas plus que lui à toutes les prescriptions de la règle, et cela, il l'a été partout jusqu'à la fin de sa vie. Il allait dans l'été donner des retraites, tout seul, dans les paroisses du diocèse ; tous les curés le deman-

daient ; il partait ne portant avec lui que son bréviaire. Le linge dont il avait besoin il le demandait à la charité des curés, à titre de prêt, et c'était là tout le prix temporel qu'il recueillait de ses travaux. Il prenait à la lettre les conseils de Notre-Seigneur à ses apôtres, et s'y tenait rigoureusement, à moins que l'obéissance ne lui prescrivît le contraire. — Depuis longtemps il avait perdu, ou on lui avait soustrait dans certaines paroisses les cahiers qui renfermaient les notes sur ses sermons, et même ses sermons, sa mémoire et ses connaissances y suppléaient facilement. Il était tellement exercé sur tous les sujets qu'il traitait, qu'il n'avait besoin que de se recueillir quelques instants pour reproduire tout ce qu'il avait dit de meilleur et de plus solide autrefois.

« Enfin, l'âge du P. Mye avançant, le Supérieur Général crut qu'il était de l'intérêt de la Congrégation et même du diocèse de Marseille de faire donner par son oncle à ce saint homme un titre de chanoine dans la cathédrale de Marseille, titre laissé vacant par la mort prématurée du P. Suzanne. Le P. Mye fut donc appelé de N.-D. du Laus à Marseille. Rien ne le contraria plus que la décision dont il était l'objet : être élevé, être distingué dans l'Église, c'était un sacrifice pour lui, qui n'avait jamais aimé qu'à être confondu avec les derniers. C'était faire violence à son humilité, et lui infliger une peine que de l'honorer parmi les hommes. Il pleura beaucoup, il fallut le consoler par la pensée qu'il ne faisait pas sa volonté, mais qu'il obtempérait au vœu de son Supérieur ; il n'y eut que la considération de la perfection de l'obéissance et de l'absence de responsabilité dans la place qu'il avait à occuper qui purent le rassurer, et lui donner le courage d'être chanoine. Celui qui écrit ceci fut témoin de tout ce qui se passa en cette circonstance ; il contribua même un peu à dissiper les nuages qui s'élevaient dans l'esprit de l'homme

de Dieu, consterné dans son humilité et dans son amour de la pauvreté.

« On comprend facilement que l'esprit de pauvreté ne souffrit aucune atteinte dans la nouvelle position du P. Mye. Il ne fit dans sa mise, toujours beaucoup trop négligée, ni dans sa manière de vivre, aucune concession aux prétendues exigences de sa dignité. Il se retira au séminaire de Marseille, dirigé alors par les Pères de la Congrégation. Il fut pour ses confrères un modèle d'abnégation et d'obéissance, et pour les séminaristes un sujet continuel d'édification. Il ne faisait rien sans permission. Il demandait même la permission pour aller à l'office capitulaire. Il se rendait utile dans la maison, soit en dirigeant la conscience des séminaristes, soit en donnant à son tour les sujets d'oraison. Il apportait dans ces sujets d'oraison le fruit de ses lectures et de ses méditations; ils étaient toujours très-simples, mais très-substantiels et très-pratiques. On les aimait beaucoup. Il assistait à tous les exercices de la Communauté des Pères et du séminaire, depuis l'oraison du matin jusqu'à la prière du soir. On le voyait aussi quelquefois aux examens, où il faisait des questions à son tour.

« Cependant il était encore assez fort pour faire des Missions, et il désirait beaucoup qu'on l'y envoyât. Cela eut lieu plusieurs fois. Il donnait avec trois autres membres de la Congrégation une Mission assez difficile dans le diocèse de Nîmes, où dans d'autres temps il avait travaillé comme Missionnaire pendant plusieurs années. C'est dans le cours de cette dernière Mission que, sous l'impression d'un froid très-rigoureux, il fut saisi d'un commencement d'apoplexie séreuse. On crut d'abord qu'il n'y avait qu'un engourdissement produit par la température; mais après des soins inutiles pour le réchauffer et rendre la vigueur à ses membres, on reconnut le véritable caractère de la

maladie qui produisit une paralysie incomplète, soit un grand affaiblissement d'un des côtés de son corps. Malheureusement, il n'y avait pas de médecin sur les lieux, et celui qu'on envoya chercher au Pont-Saint-Esprit resta près de vingt-quatre heures avant de se rendre. On peut croire que si les secours de l'art lui eussent été donnés à temps, son mal n'aurait pas eu de suites bien graves. Cependant il se rétablit assez pour pouvoir se mettre en route. Il lui restait de son attaque d'être obligé de traîner une jambe, et de ressentir quelque difficulté pour prononcer distinctement certains mots. C'est pendant cette maladie à Saint-Marcel qu'un jour le vieux curé l'exhortait à se reposer désormais dans sa stalle de chanoine. « Vous n'avez pas « besoin, lui disait-il, de travailler pour vivre. Votre ca- « nonicat doit vous donner un revenu suffisant. Combien « vous rend-il ? » Ce vieux curé n'avait aucune idée de la vie commune des religieux ; alors voulant répondre à sa question et lui en faire sentir l'inanité, le P. Mye, s'adressant à un de ses compagnons, lui dit en l'appelant par son nom : « Combien me rend mon canonicat ? — « Comment ! vous ne le savez pas ? lui dit le curé. — Non, « je ne le sais pas ; » et se mettant à rire, il lui expliqua pour quelle raison il avait à s'occuper non du revenu destiné à sa communauté, mais à gagner le ciel, au lieu d'argent.

« Retourné à Marseille, le P. Mye se trouva assez bien pour s'occuper au séminaire comme auparavant. Il était infirme de corps, mais d'esprit et de cœur il était toujours le même. Il suivait le chœur du Chapitre, sans pouvoir s'associer à la récitation ou au chant de l'office, et sans pouvoir célébrer la grand'messe. Il voulut toutefois donner un exercice à son zèle. Il réunit autour de lui les plus petits élèves des Frères des écoles chrétiennes ; il consacrait tous les jours une partie considérable de la matinée

à confesser ceux de ces enfants qui n'étaient pas encore en état de faire la première communion. Il leur donnait des soins très-assidus, et les disposait à recevoir l'absolution. Ses peines pour eux n'ont pas été perdues, et après sa mort, c'est-à-dire environ dix ans depuis qu'il avait entrepris cette œuvre, il se trouvait dans cette paroisse de la cathédrale un noyau assez important de jeunes ouvriers qui formaient une congrégation très-édifiante. C'étaient quelques-uns des enfants que le P. MYE avait soignés dès leur premier âge, sans parler d'autres qui, dans le reste de la ville, sont encore des chrétiens par suite des mêmes soins donnés à leur enfance.

« Le P. MYE voyait avec douleur la plupart des pauvres mendiants délaissés au spirituel. Il commença par aller au milieu d'eux à la porte de l'église, il les instruisait en leur montrant le véritable intérêt de la charité. Ce catéchisme et ces conversations de tous les jours à la porte de l'église étaient quelque chose de touchant. Ils ne furent pas sans fruit, il entendit en confession ces pauvres et ces pauvresses, il les engagea à lui en amener d'autres, et il devint le directeur spirituel des mendiants, à qui il apprenait de plus en plus à sanctifier leur état de misère, état souvent dangereux pour eux, à cause de la liberté que leur laisse cette vie désœuvrée et grossière dans les bas-fonds les plus obscurs de la société. Il faisait beaucoup de bien à ces pauvres gens tirés de leur ignorance, et souvent de leurs vices.

« Ces dernières années du saint homme ne furent pas pour lui les moins méritoires devant Dieu. Il s'occupait beaucoup de son éternité. La pensée de son éternité, qui ne l'avait jamais quitté depuis sa jeunesse, était devenue plus vive encore. Il tremblait en pensant sans cesse qu'il était aux portes de cette éternité redoutable. La mort, les jugements de Dieu, l'enfer et ses flammes le frappaient de

terreur. Il fût tombé dans la plus noire mélancolie, si son heureux caractère et sa confiance en Dieu n'eussent fait diversion à ses tristes pensées. Il y avait longtemps qu'il n'avait rien écrit. Enfin, il eut l'idée d'adresser une lettre au P. Albini qui était en Corse, et cette lettre commençait par ces mots : « Pensez-vous à la mort? il faut y penser « sans cesse ; » et le reste était une exhortation dans ce sens. Quelque temps après, le P. Albini tombe malade et meurt. Le P. Mye lui survécut encore deux ans. Mais il ne cessa de songer à la mort qu'il craignait beaucoup à cause, disait-il, de ses conséquences. Dieu lui en épargna les angoisses. Il se sentit plus faible, et il éprouvait quelques légers pressentiments de fièvre. Cela ne paraissait qu'une indisposition qui ne l'empêchait pas de se lever. Il demanda à faire une confession générale, il la fit. Puis, le lendemain, tandis qu'il était assis auprès du feu du P. Tempier, supérieur du Séminaire, au moment même où le médecin disait que le malade était mieux, une attaque d'apoplexie séreuse le priva tout à coup de connaissance, et à peine eut-on le temps de lui donner une dernière absolution. C'était le 10 avril 1841.

« Celui qui a consacré ces pages à sa sainte mémoire a voulu acquitter envers lui une dette de reconnaissance pour les services spirituels qu'il lui a rendus et l'édification qu'il lui a donnée par ses exemples. Depuis la mort de ce saint prêtre, l'auteur de ce court écrit l'a toujours nommé à sa messe dans le *Memento des morts*, et il espère que du haut du ciel l'homme de Dieu lui sera encore utile pour son salut éternel. »

Paris, le 18 décembre 1863.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

465

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 20. — Décembre 1866.

MISSIONS DE CEYLAN [1].

RAPPORT GÉNÉRAL SUR L'ANNÉE 1864.

Mais dès le moment où l'on eut vent de la Mission proposée, une opposition systématique s'organisa pour l'empêcher. Le prétexte mis en avant fut le projet de bâtir une nouvelle église; pour l'exécution de ce plan, il fallait réserver tous les fonds disponibles, et l'on ne pouvait faire les frais de la Mission. On écrivit donc à Monseigneur de ne se point déranger; que l'on regrettait de n'être pas prêt à recevoir Sa Grandeur. Monseigneur connaissait l'état déplorable de cette chrétienté, qui depuis quinze ans n'avait pas reçu la visite de l'Evêque; se rappelant d'ailleurs les sollicitations pressantes qui peu auparavant lui avaient été faites par les chrétiens de ce lieu de les venir visiter, et sachant bien que la raison mise en avant n'était qu'un vain prétexte, les frais nécessaires de la Mission ne pouvant être bien considérables, Monseigneur ne vit dans cette démarche qu'un artifice assez

[1] Voir le numéro de septembre, p. 406.

naturel chez des gens dont les dispositions morales étaient si peu satisfaisantes, et il tint ferme à sa résolution de leur prêcher la Mission quand même En conséquence, le P. Le Bescou écrivit aux chefs de cette chrétienté de le venir trouver à Vennapare pour prendre avec lui les arrangements nécessaires ; personne n'ayant répondu à l'appel, le Père s'arracha du confessionnal et se rendit lui-même à Mattacottou pour répéter son ordre en personne. Un seul chrétien osa obéir, et vint trouver Monseigneur. Mais, ayant voulu nettoyer et orner un peu l'église pour l'arrivée de l'Evêque, il fut assailli par les tapageurs et reçut de leur part une bonne bastonnade, assaisonnée de quolibets et d'injures. Le sacristain de l'église, effrayé, disait-il, de la menace qu'un des récalcitrants lui avait faite, en le saisissant à la gorge, de l'étrangler s'il bougeait, resta tranquille. « Tous les préparatifs faits pour la réception épiscopale furent détruits, dit le P. Gourdon ; ces pauvres gens pensaient pouvoir ainsi éloigner de leur village ce conquérant pacifique qui venait non pour les perdre, mais pour les sauver ; ils se trompèrent, et ce fut leur bonheur. Monseigneur sut non-seulement entrer dans le village, mais son inaltérable douceur lui permit d'y rester et d'y accomplir l'œuvre de miséricorde qui l'y avait amené... » Il fallut à Monseigneur bien du courage pour ne point laisser ébranler sa propre résolution, bien de la fermeté pour la maintenir à l'extérieur en face d'une opposition aussi tumultueuse, et bien de la bonté pour la faire enfin recevoir et agréer à ces esprits grossiers et emportés, dont certainement aucun argument n'aurait triomphé alors. Mais une autorité dont l'inflexibilité est tempérée par la mansuétude dans les procédés agit plus puissamment sur l'esprit indien que la dialectique la plus nerveuse et la plus serrée. Ce peuple a besoin d'être conduit par l'autorité; traditionnellement, socialement, intellectuellement, physiquement, l'autorité est pour lui un premier principe, un criterium de vérité, non moins qu'un besoin, une nécessité et une habitude ; la discussion est pour lui généralement peu profitable, souvent pernicieuse : c'est ce que les protestants n'ont pas compris ; à un peuple qui avait vécu séculairement dans les langes de l'autorité ; à un peuple dont le caractère manque de force et de noblesse, mais dont l'esprit est en revanche extrêmement fécond en ressources, en expédients et en subtilités sophistiques, résultat, si je ne me trompe, de sa faiblesse elle-même ; à un peuple toujours prêt à courber la tête devant l'imposant *dixit* de la majesté divine ; chez qui, du reste, on trouve peu d'amour pour le VRAI, mais au contraire une disposition et une grande facilité

à couvrir le faux du manteau de la vérité toutes les fois que l'intérêt le demande, on a mis en main le plus difficile, le plus incompréhensible des livres, et on lui a dit : *Surge et comede,* Viens et mange... nourris-toi de la doctrine de ce livre, sans faire réflexion qu'avant de se nourrir de la doctrine de ce livre il fallait l'en extraire ; et que le livre lui-même était un labyrinthe où nul ne pouvait s'engager sans un fil conducteur ; et que les défauts et les qualités même d'esprit et de cœur de ces peuples étaient chez eux autant de prédispositions funestes à tirer du faux principe d'examen privé tout le mal possible. C'était verser dans les veines de cette société un poison subtil qui devait corrompre les sources les plus profondes de sa vie intellectuelle et morale... Mais je reviens à mon sujet, me contentant d'indiquer que le principe protestant, ici comme ou plus que partout ailleurs, a été jugé par les fruits empoisonnés qu'il a produits ; ce principe a enfanté l'incrédulité savante, sans guérir le peuple de son paganisme de tradition.

Comme je me suis laissé aller à la dérive ! je voulais simplement indiquer ce qui semble être une règle assez bonne de conduite en ce pays, en appuyant ma règle, comme font les grammairiens, d'un exemple ; c'est même l'exemple illustre que j'ai rencontré sur mon chemin qui m'a fait penser à la règle : je disais donc que le succès de Mgr Séméria, dans la circonstance à laquelle l'histoire des faits nous a conduits, fut entièrement dû à cette alliance d'une fermeté s'appuyant sur une autorité non contestée, *tanquam auctoritatem habens,* et de suavité de manières et de procédés qui bien des fois, à ma connaissance, a permis à Monseigneur d'arranger des choses d'une délicatesse extrême, et où il paraissait presque impossible de rétablir aucune harmonie. La faiblesse et la violence, que sans paradoxe je crois pouvoir appeler sœurs jumelles, sont au contraire les plus grands ennemis que le Missionnaire puisse trouver en lui-même au succès de ses efforts. L'Indien a besoin d'être subjugué par le prestige d'une autorité calme et forte, agissant dans une sphère élevée au-dessus du niveau de ses passions ; s'il découvre de l'impuissance, de l'hésitation ou de l'inconstance dans le dépositaire de cette autorité, il le méprise ; et si, à force de provocations, il réussit à lui inspirer de la colère, il en triomphe. Il doit en être ainsi ailleurs ; mais je ne m'occupe que de notre peuple, et je crois que, pour le bien diriger, il faut avoir de la netteté dans les vues, de la fermeté dans le gouvernement, de la constance dans les projets, beaucoup de patience, de longanimité et de calme dans les relations. J'insère ici un passage des notes de Sa Grandeur,

qui, bien qu'écrit à la hâte sous les impressions si diverses que la résistance de ces pauvres ignorants devait produire, en dira plus que toutes mes paroles : « Les chrétiens de Mattacottou avaient toujours été le cauchemar des Missionnaires de ce district, et malgré leurs confessions annuelles et leurs promesses réitérées de se mieux conduire, on les trouvait chaque année tels (pour ne pas dire pires) que l'année précédente... Enflammés d'un saint zèle pour leur sincère conversion, les PP. Le Bescou et Chounavel leur prêchèrent, il y a plus de deux ans, une Mission de trois semaines, dont le succès avait fait concevoir à nos Pères l'espoir d'une régénération complète du pays. La jeunesse n'avait pas déçu cet espoir. Mais on ne redresse pas facilement les vieux arbres, et, sans vouloir révoquer en doute la sincérité de la conversion des personnes plus âgées, je me demande : « Que penser de leur « conduite subséquente et du caractère éphémère de leur con« version ? Qu'est devenu le fruit des sacrements alors reçus ? « Comme tout cela a été vite dissipé et perdu !... Réussirons« nous mieux cette fois ? Parviendrons-nous à faire fléchir « leur sot orgueil, à vaincre leur obstination, à obtenir leur « soumission, à les amener à l'église, à les faire approcher des « sacrements ? Pouvons-nous surtout compter sur leur persé« vérance ? Hélas ! comment oserais-je l'espérer sans une grâce « toute spéciale et bien extraordinaire ? Dieu veuille leur ac« corder cette grâce ! je l'en supplie de toute mon âme. »

Encore une inconséquence indienne. « Le croirait-on ! dit encore Mgr Séméria. Ayant appris, le dimanche 2 octobre, que, bon gré, mal gré, j'étais décidé à quitter Vennapore et à me rendre le soir même à Mattacottou, un grand nombre de ces chrétiens, les tapageurs y compris, vinrent au-devant de nous, à une lieue de distance... Et pourquoi vinrent-ils ? Etait-ce pour nous empêcher d'avancer et nous engager à rebrousser chemin ? Non, non. A notre rencontre, ils tombèrent tous à genoux, demandèrent la bénédiction et, s'étant relevés, s'acheminèrent vers l'église, croix et bannières en tête, faisant retentir l'air des coups de fusil et du bruit de leurs tambours, chantant tout le long du chemin à gorge déployée, comme s'ils avaient été on ne peut plus heureux et satisfaits de nous recevoir. » C'est bien là notre peuple pris au naturel. Ces quelques lignes décrivent ce que nous expérimentons tous les jours. Je ne vais pas faire subir à nos frères qui prennent la peine de me lire la pénitence de mes explications de ce phénomène. Chacun pourra y exercer son talent d'observation et faire l'anatomie pathologique des chrétiens de Mattacottou, remonter de chacune de leurs manifestations extérieures au

sentiment intime qui en dut être le mobile ; puis, après avoir établi la ligne directe de filiation de chaque acte, faire un travail de concordance entre tous ces courants parallèles, déterminer le degré de parenté entre chaque branche, et ramener le tout à une source commune, si l'on peut. Tout cela était sans doute fort bien au point de vue indien ; le cérémonial était conforme aux rubriques traditionnelles ; c'était bien le décorum exigé, le formalisme irréprochable d'une réception convenable. Oui, mais l'Evêque ne savait que trop ce que tout cela valait ; que pouvait-ce être à ses yeux qu'un linceul recouvrant un cadavre en décomposition ? Certes, lorsque l'on vit l'Evêque se tourner vers le peuple après une courte prière au pied de l'autel, plus d'un coupable dut frissonner, et s'attendre aux reproches qu'il sentait si bien mériter. Mais qu'ils connaissaient mal le cœur de leur premier pasteur, tant ceux que le remords faisait ainsi trembler, que ceux qui, avec une perversité qui n'est pas inconnue dans ces contrées, spéculaient peut-être déjà sur le parti qu'on pourrait tirer pour le succès de la révolte d'une parole peu mesurée ou d'un reproche trop vif, quoique mérité ! « Je ne crus point, dit Monseigneur dans son journal, devoir briser le roseau à demi cassé. Je me rappelai que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même n'avait pas été toujours bien reçu par ceux auxquels il annonçait les paroles de la vie éternelle ; la réponse de ce divin Maître aux disciples qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur un bourg de Samarie : *Nescitis cujus spiritus estis, Filius hominis non venit animas perdere sed salvare,* m'était toute présente. Je me contentai de dire à ces chrétiens que j'étais venu remplir le devoir de ma charge, que je ne demandais d'eux que leurs âmes. Le lendemain, les PP. Chounavel et Le Bescou leur commentèrent ces paroles, tâchant de les bien persuader que notre seul désir était celui de leur salut : *Non quæro quæ vestra sunt sed vos.* » Cette parole calme et solennelle, ces accents d'une voix paternelle, calmèrent l'agitation. Les coupables repentants sentirent qu'ils avaient à traiter avec un bon père, le Pasteur et l'Evêque de leurs âmes ; les pervers n'eurent pas même la triste consolation de penser que leur conduite indigne eût affligé Monseigneur et les Pères. Leur révolte n'était donc qu'un *telum imbelle* qui n'avait fait aucune blessure ; ils en étaient pour leurs frais d'une sédition qu'on ne daignait même pas nommer ; on ne faisait point attention à eux ; les oublier, c'était donner la mort à leur complot. Dès lors, ils n'avaient plus d'importance, et le lien de la conspiration se brisait... « On avait, dit le P. Gourdon, doublé le cap des Tempêtes, et le

navire allait flotter sur une mer plus douce et plus tranquille. »

Je supplie ceux qui liront ces lignes, et qui ont souvent nourri leur ardeur apostolique du spectacle de pauvres sauvages qui, de la rive étrangère, tendent leurs mains suppliantes aux hérauts de l'Évangile, et leur demandent le pain de vie descendu du ciel, de me pardonner si, en déchirant ce beau voile, j'y vais d'une main trop rude et avec trop peu de délicatesse. Le fait est que *ignoti nulla cupido*. Les sauvages, les idolâtres, les pécheurs, ne soupirent pas après la vérité qui doit les faire libres, par la simple raison qu'ils n'ont aucun soupçon de leur esclavage. Ces soupirs sont une figure de rhétorique, qui, à moins qu'on ne la prenne *in latissimo sensu* et comme l'expression des sentiments que ces infortunés auraient s'ils avaient aussi notre connaissance, n'exprime rien de réel. Le fait est que sauvages, idolâtres, païens, protestants, mauvais chrétiens dorment très-paisiblement *in umbra mortis*, et qu'il est souvent fort difficile de les réveiller, mais c'est là ce qui à juste titre inspire au Missionnaire une compassion plus grande ; c'est aussi ce qui rend son œuvre plus laborieuse, ce qui exige de sa part des vues plus nobles, plus généreuses, plus élevées, et ce qui lui promet une couronne plus brillante.

Les notes que j'ai sous les yeux font allusion à la pauvreté du logis qui reçut Sa Grandeur et les RR. PP. Le Bescou, Chounavel, Gourdon et Xavier. A tout seigneur tout honneur. Monseigneur occupait donc la seule chambre de la localité, celle qui reçoit le Missionnaire dans ses visites annuelles. C'était un réduit étroit, obscur, sans air. Et ici, je crois pouvoir prier mes lecteurs de laisser un peu de jeu à leur imagination afin de bien saisir tout ce que renferment les trois points de ma description laconique. . *étroit*, *obscur*, *sans air*; c'est dire l'absence de tout ce qui, en ces pays tropicaux, rend la vie matérielle supportable .. et la présence de tout ce qui la rend un tourment. Les Pères se casèrent, qui dans un coin, qui dans un autre; le P. Xavier fit élection de domicile dans la charrette; et tous, Evêque et Pères, passèrent une nuit détestable, tourmentés par d'innombrables moustiques. Voilà, je crois, de la pauvreté et du malaise pour contenter les âmes qui aiment à souffrir; et si quelqu'un est tenté d'en faire fi, et de me dire : « Qu'est-ce qu'une piqûre de moustique pour un apôtre? » je lui dirai seulement : *Veni*, *vide*, *gusta*, venez, cher frère, venez, voyez, goûtez combien cette vie tropicale est charmante !

Je dois dire que, poussés par la honte, les chrétiens construisirent le lendemain une petite maisonnette en feuilles de

cocotier où nos chers Missionnaires se trouvèrent assez confortablement; entendons-nous : *confortablement* pour des Missionnaires auxquels l'habitude fait aimer les choses les plus simples et les plus incommodes.

« Il est sans doute, dit Monseigneur, pénible de voir chez ce peuple si peu d'affection, de reconnaissance et de respect envers les pasteurs et les pères de leurs âmes; il est douloureux de penser combien cette conduite les rend coupables devant Dieu; mais pour nous, ne devons-nous pas nous rappeler toujours que les disciples ne sont pas au-dessus du maître? Nous avons été et nous sommes mieux traités que Jésus-Christ ne le fut : à Notre-Seigneur on refusa, de fait, l'hospitalité; pour nous, on a fini par nous accueillir. Ah! Dieu veuille éclairer, convertir, bénir et sauver ces pauvres chrétiens qui ont agi sans trop savoir ce qu'ils faisaient! »

Les paroles suivantes du P. Gourdon indiqueront quel fut le genre d'éloquence auquel les Missionnaires durent avoir recours pour ébranler ces âmes grossières.

« Le R. P. Chounavel tenait le peuple attentif par la clarté de sa diction, et par des comparaisons familières qu'il appliquait ensuite avec une admirable justesse. Les pécheurs les plus endurcis ne purent s'empêcher d'être saisis de crainte à la peinture terrible que ce Missionnaire leur fit du péché mortel. Il leur montra le démon logé dans la poitrine du pécheur, leur dépeignit cette horrible union de l'âme et du démon, puis il s'écria : « Non-seulement le péché nous unit au dé« mon, mais ils nous transforme en vrais démons, nous pla« çant sous le coup de la réprobation divine. »

« De son côté, le R. P. Le Bescou, avec sa connaissance des personnes et des lieux, faisait des allusions terribles aux crimes du pays; les pécheurs voyaient en tremblant se dérouler sous leurs yeux le hideux panorama de leurs iniquités. Le Père insista surtout sur le crime énorme des parents qui scandalisent leurs enfants. Je n'oublierai pas le frisson d'épouvante qui courut dans l'auditoire, lorsque le Missionnaire, s'adressant à ces dénaturés, s'écria : « Ah! ne me dites plus « que vous avez donné la vie à vos enfants; dites plutôt que « vous leur donnez la mort éternelle; que de votre propre « main vous les précipitez dans les abîmes de la damnation. « Oh! il aurait mieux valu qu'un tigre altéré de sang les eût « dévorés au berceau! »

Tant de peines morales et physiques méritaient une récompense; les Missionnaires l'obtinrent telle qu'ils la pouvaient désirer. La conversion de ces pauvres pécheurs fut la couronne de leur patience. « Les tapageurs, remplis d'une

salutaire confusion, vinrent successivement, dit Sa Grandeur, me demander pardon et s'approchèrent des Sacrements avec d'assez bonnes dispositions ; vers la fin de la Mission, ils nous prièrent même de prolonger notre séjour au milieu d'eux. Les enfants des deux sexes, les jeunes gens et surtout les jeunes personnes furent admirables de zèle et d'assiduité aux catéchismes et à tous les sermons durant la Mission. » J'emprunte au R. P. Le Bescou le récit suivant :

7° *Missions de Maraville et de Cattounery.* — « Le village de Maraville est situé à environ 4 milles au sud de Mattacottou sur le bord de la mer, et à environ 5 milles de Vennappouré. Il compte plus de 1,000 chrétiens. Là encore, nous redoutions quelque opposition, au moins secrète ; mais heureusement, et peut-être grâce à l'influence de certaines familles riches, ces craintes ne se réalisèrent pas ; quoiqu'il soit vrai de dire que la masse du peuple montra peu de zèle et peu d'enthousiasme. Monseigneur lui-même put leur faire entendre sa voix paternelle, le R. P. Gourdon vint aussi partager les fatigues de la chaire et du confessionnal, vu que la plupart des chrétiens de cette localité comprennent les deux langues tamoule et singhalaise, quoique la dernière soit la plus usitée.

« C'est au début de cette Mission qu'arrivèrent les RR. PP. Ghilini et Déforest. L'arrivée de ces deux nouveaux Pères ne nous procura pas seulement la joie d'accueillir des frères qui venaient partager nos peines et nos joies, mais elle fut aussi grandement utile à Maraville. Les cérémonies de l'Eglise se firent avec plus de pompe ; Sa Grandeur put célébrer pontificalement ; la procession du Saint Sacrement, celle de la sainte Vierge, la bénédiction des enfants, la promulgation de la loi, l'office des morts, etc., se célébrèrent avec un certain luxe de décorations qui mériterait une description particulière. En somme, cette Mission de Maraville a été fructueuse, et si nous n'avons pas obtenu un succès brillant, nous avons la consolation de savoir que la foi a fait en ce lieu des progrès très-sensibles.

« Mgr Séméria aurait désiré rentrer à Jaffna, où sa présence devenait de jour en jour plus nécessaire. Sa Grandeur consentit néanmoins à accorder encore quelques semaines de grâce aux chrétiens de Cattounery. Les chrétiens de ce village auraient absolument pu profiter de la Mission de Vennappouré, mais la distance à franchir avait servi de prétexte, non aux enfants ni à ceux qui avaient peu besoin d'une Mission, mais à plusieurs pécheurs et esprits turbulents qui en avaient en vérité grand besoin. C'est pourquoi nous nous remîmes

tous courageusement à l'œuvre le premier dimanche de l'Avent. Si le succès ne fut pas complet, la grande masse de la population s'est au moins approchée des sacrements; plusieurs scandales publics ont été réparés, et la grande plaie du pays, la division entre les chrétiens, a été guérie comme par enchantement, ces gens sont aujourd'hui bien unis. Nous avons pu célébrer en paix les fêtes de Noël et celle du premier jour de l'an, la sainte Table était toujours entourée d'une foule pieuse et empressée.

« Mais pour donner en quelques mots le résultat de cinq mois de travail, je dirai que Mgr Séméria a confirmé durant ce temps 1,420 personnes de tout âge. Quant aux communions, il me serait impossible d'en donner le chiffre exact; il doit dépasser 7,000. A Maraville et à Cattounery, nos confessionnaux étaient continuellement assiégés, ou par les chrétiens du pays qui voulaient gagner la Mission, ou par les gens qui, de tous les endroits que nous avions déjà évangélisés, venaient se confesser de nouveau Aussi, les samedis et les dimanches, il nous était impossible de satisfaire aux pieux désirs de la foule, bien que nous fussions trois et quatre confesseurs en permanence. Enfin, le 2 janvier, Sa Grandeur, accompagnée des nouveaux Pères, de quelques enfants pour l'Orphelinat, et aussi de deux ou trois postulantes natives pour les Sœurs de la Sainte Famille, partait, donnant à tous une dernière bénédiction et emportant les regrets et les bons souhaits de tous ceux qu'elle avait reconciliés avec Dieu, au prix de tant de sueurs. »

8° *Un mot sur les Missions.* — Arrivé à la fin de ce récit, je dois dire qu'il ne saurait donner qu'une idée fort imparfaite du *labor improbus* des Missionnaires qui ont prêché ces quatre Missions. Le détail minutieux de ces travaux en aurait rendu la narration lourde et monotone, ou n'aurait été qu'une redite de choses cent fois écrites. Mais je ne puis me défendre d'un sentiment d'admiration profonde pour les braves Missionnaires qui ont combattu si vaillamment sans déposer les armes pendant cinq mois consécutifs, et qui ont accompli en ce court espace de temps ce qui aurait demandé dix mois d'un travail soutenu. Je crains même, et pourquoi ne le dirais-je pas? qu'ils n'aient beaucoup moins consulté leurs forces que suivi l'impulsion de leur zèle. Il y a des circonstances en ce pays qui rendent ces exercices encore plus fatigants qu'ils ne le sont partout ailleurs. Ici, le Missionnaire ne peut limiter sa sphère à la chaire et au confessionnal : descendu de chaire, il doit encore faire le catéchisme aux enfants et aux ignorants; quand il a bien prêché et catéchisé tout son monde, ce n'est encore

là qu'une partie de sa besogne ; ce qu'il a fait d'une manière générale, il doit le répéter individuellement, s'assurer que chacun sait et comprend bien les vérités de la religion, il doit interroger, examiner chacun. Il a aussi à remplir le rôle d'arbitre et de juge de paix, à examiner et régler toutes les affaires et tous les différends; ce n'est pas là chose facile, parce qu'en premier lieu on trouve chez ces peuples un attachement excessif à leurs intérêts, une obstination très-grande à soutenir sans en rien rabattre ce qu'ils regardent comme leur droit, et peu de dispositions à pardonner généreusement les injures; parce que l'astuce indienne réussit toujours à créer des difficultés inextricables dans les affaires les plus simples; que le manque de sincérité des parties cache à l'arbitre de leurs disputes la vérité des faits, que les us et coutumes en ce qui regarde la propriété sont peu définis, varient d'une caste à l'autre, d'un district à l'autre, et sont d'une application très-ardue ; qu'enfin, les parties intéressées ne cherchent le plus souvent qu'à embrouiller et à dérouter ; que leurs manières sont désordonnées et bruyantes, et leur ton de voix élevé et assourdissant, d'autant plus que tous parlent à la fois. Or, comme la Mission, en appelant tous et chacun à la confession, remet sur le tapis toutes les disputes et dissensions de plusieurs années précédentes, il y a toujours un grand nombre d'affaires à régler, ce qui prend un temps considérable, exige un travail fatigant et rebutant, et réclame une patience à toute épreuve. Heureux le Missionnaire, quand, avec beaucoup de temps, de travail et de patience, il peut en arriver à établir solidement la paix!... Fréquemment, après plusieurs jours d'étude, d'examen, de pourparlers et de longues séances, tout est remis en question au moment où tout semblait conclu. Quand le peuple est instruit, les différends publics et privés réglés, alors on se rend au confessionnal ; et quoiqu'en temps de Mission les pénitents soient bien mieux préparés, on peut supposer, d'après ce qui a été dit plus haut des dispositions ordinaires et de la déplorable ignorance du plus grand nombre, que le confesseur désireux de remplir ses devoirs aura beaucoup à faire par lui-même, vu surtout que dire confession de Mission est dire confession générale ; ce sera par une suite de questions judicieuses et répétées qu'il pourra arriver à se former un jugement exact de l'état de son pénitent, heureux s'il n'a jamais à lutter contre un reste de mauvaise volonté qui se refuse à l'accomplissement de devoirs incontestables. Le cœur devra être attaqué, et dans bien des cas il faudra faire au confessionnal une Mission en miniature. Tous ces travaux, unis à ceux propres de la Mission, exigent, je puis le dire, bien

de la vigueur chez le Missionnaire; ils lui imposent une grande dépense d'énergie physique et morale.

Quant à la chaire, elle exige des poumons bien conditionnés; autrement, comment prêcher les grandes vérités d'une manière émouvante à de nombreux auditoires, où le sourd murmure de mille voix n'est diversifié que par les vagissements et les cris perçants des enfants; à des gens ignorants, inattentifs, distraits; dans des églises souvent ouvertes à tous les vents, toujours traversées de courants d'air qui emportent la voix hors de la direction voulue? Comme l'on doit être épuisé après un jour de Mission à Ceylan! s'écriera quelqu'un, et comme l'on doit dormir profondément! Epuisé, oui, on l'est, et beaucoup; mais quant au sommeil, il en est comme de l'appétit; dans ces chauds climats, l'un et l'autre sont plutôt bannis par la surexcitation et l'échauffement.

Après avoir décrit les résultats consolants des Missions, j'ai jugé qu'il était juste de dire un mot du prix auquel ils l'obtiennent. La conclusion qui me semble ressortir de ce double exposé, c'est qu'à moins d'un accroissement notable dans notre personnel, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'organiser régulièrement en ce vicariat cette œuvre bienfaisante des Missions. Un Missionnaire ne saurait résister longtemps aux fatigues qu'elles amènent, surtout s'il se trouve privé de ces intervalles de repos pour l'âme, l'esprit et le corps, que la sagesse de notre Fondateur avait regardés comme indispensables à des hommes qui ont à accomplir un labeur où le corps, l'esprit et l'âme s'épuisent tant.

Je n'ai pas besoin de dire, on le comprend assez, qu'un prédicateur de Missions ne fait de fruit qu'en raison directe de la connaissance de la langue du peuple; mais ces langues sont si difficiles que, pour s'en faire un instrument docile, il faut beaucoup d'étude et de temps; le Missionnaire qui n'en sait guère plus que ce qui suffit aux usages ordinaires de la vie où à la routine du ministère, doit se trouver en bien des cas frappé d'impuissance sur le théâtre d'une Mission : la langue refusera de s'assouplir à l'expression de ses pensées et de ses sentiments; il ne dira ni ce qu'il voudrait, ni comme il le voudrait, ni comme il le faudrait; il en sera plus ou moins réduit à des banalités, à des lieux communs d'aucun ou de peu d'effet; d'un autre côté, dans l'exposition des vérités saintes, son langage manquera de précision, de justesse, de délicatesse ou de convenance : dénué surtout de couleur locale et de force idiomatique; ce sera toujours le langage étrange d'un étranger, quelque chose d'exotique que les esprits et les cœurs ne pourront s'assimiler, qui ne trouvera

aucune affinité dans les pensées et les sentiments habituels du peuple, et glissera à la surface comme l'eau sur le marbre, laissant l'auditoire sous une vague impression que le prédicateur a sans doute dit et bien dit ce qu'il devait dire, mais que tout cela n'est pas, dirait-on, « pour nous. » Que de fois nous pensons avoir très-bien parlé et très-simplement, tandis que nos paroles n'ont été qu'un son plus ou moins intelligible, ou une sorte d'énigme dont chaque terme est compris, mais dont le sens est caché! ce qui est simple à nos yeux, souvent n'est qu'européen; idée européenne, forme européenne, le tout d'autant plus obscur à un esprit oriental, que c'est plus clair au nôtre.

Il semblerait donc que les Missionnaires dévoués à cette œuvre dussent consacrer une partie considérable de leur temps à l'étude *des langues;* je ne parle pas des autres études, parce que ce n'est point là une nécessité particulière à notre pays, et que nulle part un homme qui n'est pas un bon théologien n'est considéré propre à l'œuvre des Missions. Mais si je voulais déduire au long toutes les raisons qui démontrent que le succès de cette œuvre comme *institution* dépend entièrement de notre force numérique, je serais trop long; je demande à les indiquer sommairement comme titres d'autant de chapitres que je laisserai en blanc et que d'autres pourront remplir. Les Missions ne deviendront un élément de réforme durable qu'autant qu'elles se reproduiront dans une périodicité régulière ; mais : 1° deux ou trois Missionnaires ne sauraient dans les localités importantes suffire au travail d'une Mission ; 2° les Missionnaires prédicateurs ne pourront poursuivre leur œuvre pendant longtemps, qu'à la condition qu'une portion de l'année soit laissée libre pour le repos, l'étude et la prière ; 3° les fruits de chaque Mission ne se perpétueront que difficilement jusqu'à la suivante, si chaque paroisse évangélisée n'est ensuite confiée à un pasteur zélé qui, n'ayant plus, comme nos Pères l'ont aujourd'hui, à pourvoir aux besoins spirituels de milliers de chrétiens disséminés en divers lieux, puisse donner à son troupeau quelque chose de plus que l'absolu nécessaire. Or, plusieurs de nos districts n'ayant pas encore l'avantage d'un prêtre résident, je crains que nous ne soyons bien loin du jour où cette condition si importante au succès des Missions se réalisera. Peut-être n'est-il pas exagéré de dire que pour cela le personnel de nos Missionnaires devrait être le double de ce qu'il est actuellement.

Le retour de Mgr Séméria à Jaffna, où nous l'attendions tous avec une vive impatience, appartient à l'histoire de 1865.

Mais ayant à adopter un certain ordre, dans mon voyage de narrateur à travers les districts qu'évangélisent nos Pères, je fais ma première station au chef-lieu de la province du Nord et du Vicariat. L'état de nos établissements d'éducation à Jaffna est naturellement ce qui appelle d'abord l'attention. L'objet, l'origine, la nature et les premiers débuts de ces établissements sont bien connus des lecteurs des *Missions*, je n'y reviendrai pas, et me bornerai à signaler les faits les plus saillants de l'année en ce qui les concerne :

9° *École anglaise*. — Notre École supérieure anglaise a continué pendant l'année à faire des progrès lents, mais satisfaisants, grâce au zèle ardent et à l'application soutenue de nos chers FF. Bennett, Brown, Conway, et surtout de celui dont le nom ne vient sous ma plume qu'en me faisant venir les larmes aux yeux, l'aimable, le pieux, l'intelligent, l'infatigable et à jamais regretté Fr. Dowling, dont tous nos Frères connaissent aujourd'hui la sainte et précieuse mort. L'inspecteur dans son rapport annuel disait : « Cette école s'est beaucoup améliorée depuis l'année dernière ; et comme elle a l'avantage de posséder plusieurs maîtres européens, il y a tout à espérer qu'elle continuera de progresser... » Mais, hélas ! quel vide y a laissé la mort !... Et où trouverons-nous un successeur à notre pauvre Fr. Dowling ?

10° *Bénédiction de la première pierre du couvent*. — Les Sœurs de la Sainte Famille continuèrent courageusement leur sainte œuvre durant l'année, ni les indispositions qu'elles éprouvèrent, ni les contradictions et les oppositions que le fanatisme protestant ne leur épargna point, ni les soucis et les chagrins inséparables de la direction en ce pays d'un établissement aussi nombreux et composé d'éléments si hétérogènes, rien n'ébranla la constance de leur zèle.

Le 24 mai, Mgr Séméria bénit solennellement la première pierre du couvent qui doit abriter les Sœurs et toutes leurs œuvres. Je ne puis mieux faire que d'extraire d'un des journeaux de l'île le compte rendu de cette cérémonie :

« Nous avons à rendre compte d'une cérémonie intéressante qui a eu lieu à Jaffna dans l'enclos du *Catholic covent school*, le 24 mai, anniversaire de la naissance de la reine. La première pierre de cet établissement a été posée par Sa Grandeur, *the right reverend doctor* Semeria, assisté de plusieurs des Pères de la Mission catholique, au milieu d'un concours respectable de personnes de toutes les classes. Un élégant pavillon, aux décorations de style oriental, avait été élevé sur le lieu ; et là se placèrent plusieurs des principaux membres des classes européenne, Burgher et indigène. Les élèves de toutes

les écoles catholiques de Jaffna étaient présents ; et une foule d'indigènes s'étaient groupés sur le terrain, attendant impatiemment le commencement d'une cérémonie qui n'avait pas encore été vue à Jaffna.

« Revêtu des ornements pontificaux, l'Évêque accomplit, de la manière si profondément touchante qui lui est propre, les cérémonies symboliques de la bénédiction. Une quête fut faite dont le produit s'est élevé à 18 livres sterling... » Suivait la traduction anglaise de l'acte dressé en latin à cette occasion. J'en donne ici le texte original :

Pio O. M. Divina Providentia Papa nono.
Victoria Brittaniarum Regina gratiosissima :
Ejusdemque natali die feliciter recurrente.
Carolo Justino Mac-Carthy, Equite Insulam Taprobanam gubernante,
Pro Sacrarum Virginum Sanctæ Familiæ cœnobio ædificando,
In honorem Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ, ac Sancti Joseph
Ad ingenuas puellas pietate, litteris, liberalibusque disciplinis informandas
Nec non parentibus, aut ope destitutas sustentandas, ac excolendas
Illustrissimus ac R^mus Joannes-Stephanus Semeria O. M. I. Episcopus Olympensis, Vic. Ap. Jaffna
A RR^dis Patribus, F. Moukel, L. Mauroit, G. Salaun, C. Bonjean, J. Boisseau, O. M. I. Miss. Ap^licis adjutus
Non paucis optime meritis Jaffna incolis adstantibus
Magnaque populi frequentia
Nono kalendas Junii MDCCCLXIV.
Sub præsentissimo Patrocinio ejusdem B. V. M. Titulo Auxilii Christianorum
Primarium lapidem solemniter benedixit ac collocavit...

Le bâtiment projeté se composera d'un corps de logis de 151 pieds de long sur 24 de large, et de deux ailes latérales de 115 pieds de long et de la même largeur que le bâtiment principal.

Nous ne donnerons que les extraits suivants du discours qui fut en cette occasion prononcé par l'un des Révérends Pères.

« A l'instar de la pierre de Jacob, élevée *in titulum*, cette pierre unit dans son symbolisme les souvenirs du passé, les espérances de l'avenir et les bénédictions du présent. Monument du passé, témoin du présent, gage du futur, elle nous parle d'un triple progrès, matériel, moral et religieux, déjà accompli, ou en voie de s'accomplir, qui ne saurait manquer de réaliser nos espérances et de couronner nos efforts.

« Et d'abord, elle présente à notre esprit la construction gracieuse que nous espérons voir bientôt reposer sur elle, et que nous saluons dès à présent comme l'ornement de la ville, comme l'asile de la sainteté et de la science, comme l'*alma Mater* de la génération croissante des femmes de Ceylan. L'architecture, aussi bien que la musique et la peinture, a sa muette éloquence ; elle sait émouvoir et instruire, non moins

que charmer, embellir et plaire. Notre pierre ne nous promet pas, j'imagine, une merveille d'architecture ; non, mais un bâtiment sans prétention, respirant l'aisance et le bonheur, expression simple et vraie à l'extérieur des saintes œuvres qui se feront dans l'enceinte de ses murs ; telle est la construction qui nous est promise et que nous aurons.

« Comme type d'une réforme sociale importante, cette pierre appelle encore notre attention. Et ici, je suppose qu'il m'est permis de porter mon regard au delà des limites étroites de cette province du nord. Jaffna, je l'espère, sera bientôt relié à Madras au nord et à Colombo au sud, par une ligne régulière de bateaux à vapeur, dont le premier, *le Jaffna*, va bientôt visiter nos rives si longtemps oubliées. Cela rendra nos communications avec les autres ports faciles et régulières, écartant ainsi le plus grand obstacle qui s'oppose à ce que les parents dans les villes éloignées puissent profiter de nos institutions de Jaffna ; et j'ai une trop haute idée de l'intelligence de nos Frères du sud pour qu'il me soit possible de supposer qu'ils hésiteront à faire profiter leurs enfants des avantages d'éducation que les dames de la Sainte Famille offrent à la jeunesse du sexe de Ceylan.

« Messieurs, cette œuvre de régénération sociale par l'éducation des filles n'appartient pas entièrement à l'avenir ; le passé y réclame une large part ; et quelque précaire que son existence ait été jusqu'à ce jour, quelque silencieuse qu'ait été sa marche, quelque lents qu'aient été ses progrès, ses résultats, que nous pouvons lire dans l'amélioration qui s'est si manifestement produite dans les mœurs et la conduite de la portion féminine de notre société, ne sont ni peu nombreux, ni peu importants ; ç'a été le fruit d'années remplies par des travaux qui n'ont été ni remarqués, ni peut-être assez payés de reconnaissance, et auxquels je désire ici rendre un hommage tardif, mais sincère.

« Et maintenant, élevons-nous, messieurs ! Comme ambassadeurs de Jésus-Christ et ministres de son Évangile, notre champ à nous, c'est l'âme humaine ; nous ne sommes pas et nous ne saurions être indifférents au progrès intellectuel ni même matériel de cette patrie de notre adoption ; mais après tout, ce progrès ne saurait être notre but principal. Ce qu'avant tout, ce qu'au-dessus de tout nous recherchons, c'est d'amener le peuple de ce pays à la connaissance du Dieu unique, et de celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ ; c'est ce qui nous a conduits sur cette terre étrangère. Après tout, l'éducation sans la religion n'est pas une bénédiction ; plutôt, c'est un don fatal ; et je ne pense point qu'il y ait une illusion plus grande

que de s'imaginer que, quand nous aurons instruit et civilisé ce peuple, il sera plus disposé à recevoir des impressions religieuses. Ce serait mettre la charrue avant les bœufs. La raison abstraite non moins que l'expérience pratique, s'élève contre cette supposition. Je n'éprouve donc aucune difficulté à déclarer que, pour nous, la religion *est tout en tout ;* que nous la tenons comme le fondement, non moins que comme le couronnement de l'édifice social ; comme le principe aussi bien que la perfection du bonheur de l'homme ; et cette pierre sur laquelle s'épanouissent les noms très-suaves de l'Immaculée Mère de Dieu et de saint Joseph a, je l'avoue, un nouveau titre à mon respect, par la déclaration qu'elle porte que, sous le toit révéré de l'édifice qu'elle promet, les jeunes filles de Ceylan seront élevées dans la piété, en même temps qu'elles y recevront le bienfait d'une éducation complète.

« Le Révérend orateur, tout en reconnaissant avec franchise le caractère et l'objet éminemment religieux de l'institution dirigée par les Sœurs, a fortement désavoué tout projet de prosélytisme ; mais il a pris soin de bien préciser le genre de prosélytisme qu'il réprouvait. Aucun honnête homme ne pouvait être blâmé d'employer tous les moyens légitimes de persuasion, pour amener ses semblables aux convictions religieuses qu'il regardait comme les seules fondées en vérité ; mais ce qu'il condamnait comme un crime contre la conscience humaine et contre son Créateur, était le zèle de sectaire, qui, cédant à l'entraînement d'un fanatisme aveugle ou à l'influence de l'esprit de parti, savait tirer avantage de la détresse du pauvre pour lui faire avaler ses rêves religieux. » Et il a ajouté qu'aucun prédicateur sincère de la vérité ne se croirait autorisé à avoir recours à de tels moyens, puisque la pleine liberté et la volonté de notre assentiment en faisaient toute la valeur aux yeux de Dieu.

« Passant ensuite en revue les différents systèmes d'éducation, il a donné la préférence à l'éducation dans la famille, qu'il a présentée comme le modèle d'après lequel toutes les institutions d'éducation devaient être jugées. Il a dit que l'éducation maternelle présentait quatre caractères distinctifs : 1° elle est désintéressée ; 2° elle s'empare de toute l'attention et de tout le temps de celle qui enseigne ; 3° elle est persévérante ; 4° elle compte plus sur l'exemple que sur le précepte ; et il a dit que ces caractères se trouvent tous dans l'éducation donnée par les Sœurs religieuses, tandis qu'ils faisaient plus ou moins défaut dans les institutions laïques. C'était entrer rondement dans le fond de la question. Nous recommandons ces remarques, dont nous n'avons pu qu'indiquer la tendance,

aux méditations sérieuses de tous les parents catholiques ou protestants qui ont à pourvoir à l'éducation de leurs filles, et qui ne sont pas moins désireux de conserver l'innocence de leurs mœurs et de développer dans leurs cœurs tous les bons sentiments, que de leur donner des manières élégantes, et de leur enseigner des arts d'agrément. La question est celle-ci : Y a-t-il dans tout Ceylan une seule autre institution où l'on puisse trouver tous ces avantages réunis[1] ?... »

11° *Orphelinat de Saint-Joseph.— Frères de Saint-Joseph.* — J'extrais ce qui suit de notre Rapport de 1864 adressé au Conseil de la Sainte-Enfance :

« Depuis longtemps, nous nous proposions de former une Congrégation de religieux indigènes. Deux jeunes gens bien éprouvés s'étaient déjà joints à nous dans le dessein formé d'embrasser la vie religieuse. Un jeune Singhalais vint s'adjoindre à nous vers la fin de l'année 1863. Une fois notre Judas expulsé[2], ces pauvres jeunes gens, qu'à mon insu il avait, par ses manières rudes et impérieuses, fait beaucoup souffrir, commencèrent à respirer, et se mirent de tout leur cœur à l'Œuvre de l'Orphelinat : leur position fut d'abord difficile; mais leur esprit religieux et leurs vertus ne tardèrent pas à produire une réforme radicale. Nous crûmes alors opportun de nous rendre à leurs désirs si souvent et si chaudement exprimés, et de jeter les fondements de notre petite Congrégation. Un projet de règles ayant reçu l'approbation de notre vénéré évêque Mgr Séméria, nos trois postulants entrèrent en retraite, et le jour du patronage de Saint-Joseph, ils reçurent l'habit religieux et commencèrent leur noviciat comme Frères de Saint-Joseph. Leur règle est très-simple, peu surchargée d'exercices : ils font la méditation, l'examen particulier, la visite au Saint Sacrement, la coulpe hebdomadaire devant le directeur; mais les devoirs de la surveillance

[1] Je ne saurais omettre de mentionner ici que le P. Pro-Vicaire Moukel était l'architecte de ce nouvel édifice, au plan duquel il avait consacré beaucoup de temps et de labeur; de sorte que ce Père avait de fait une part très-grande à la solennité que je viens de décrire. Malgré son grand âge, il entreprit de conduire lui-même les travaux de construction, et, pendant six à sept mois, ni la chaleur, ni la fatigue ne purent l'empêcher de se rendre chaque jour sur les lieux et d'y consacrer plusieurs heures consécutives à la direction des travaux : mais ce métier-là demande la force de l'âge; le P. Moukel s'est vu dans la nécessité de remettre l'ouvrage à de plus jeunes mains. C'est le P. Pélissier qui continue cette œuvre pénible.

[2] Allusion à un jeune homme qui avait été employé comme maître des enfants et dont la conduite, apparemment bonne, nous avait complétement trompés sur son compte.

ne leur permettent pas encore de faire tout en commun ; ils sont encore trop peu nombreux.

« Le jour fixé, nous parâmes notre chapelle de ce que nous avions de plus beau, ce qui, je vous l'assure, n'est pas dire beaucoup, mais enfin, nous fîmes ce que nous pûmes, et notre jardin nous fournit quelques belles fleurs. Nous venions aussi de recevoir d'une bienfaitrice généreuse de Paris une belle bannière de saint Joseph et de l'Ange gardien. Nous la déployâmes, et, mettant tous nos enfants en procession, nous allâmes, avec toute la solennité possible, à la rencontre de Sa Grandeur. La petite cérémonie fut très-touchante ; les parents de deux de nos candidats étaient présents. Après le *Veni Creator*, suivi d'une exhortation aux heureux postulants, ceux-ci, se jetant aux pieds de leurs parents, leur demandèrent la bénédiction paternelle. Pour bien comprendre l'émotion mutuelle qui se manifesta alors, il faut savoir que ces chers enfants avaient eu à essuyer pendant longtemps les assauts et même la persécution de leurs parents : ceux-ci aspiraient pour leurs fils à une position plus élevée dans le monde, et ils souffraient de voir s'évanouir ainsi leurs rêves ambitieux ; donc, on avait crié, tempêté, couvert de reproches insultants et menacé de poursuites judiciaires l'un de ces chers enfants, et le P. Bonjean aussi. On avait envoyé coup sur coup les intercesseurs les plus influents, voire même le *queen's advocate* ou procureur de la reine ; la mère avait même déclaré qu'elle se laisserait mourir de faim, et elle s'était enfuie dans un village éloigné, pour faire accroire que l'excès de la douleur l'avait rendue folle. Notre jeune Xavier, durant cette rude et longue épreuve, resta impassible et calme, et je n'ai pas besoin de dire que sa mère est encore pleine de vie et saine de corps et d'esprit. Le jour de Saint-Joseph, qui vit les parents de ces deux bons jeunes gens offrir de leurs propres mains leurs enfants à Dieu, fut donc un jour de triomphe pour la grâce, et de douce joie pour tous. Bien des larmes coulèrent de part et d'autre. Le candidat singhalais, dont les parents habitent au sud du Vicariat, n'avait pu les inviter à se joindre à lui. Monseigneur lui dit donc : « Mon cher enfant, je vous « bénirai à la place de vos parents absents; je serai votre « père. » Ces paroles étaient presque prophétiques : cette année même, et à quelques mois d'intervalle, le Fr. Joseph a vu son père et sa mère enlevés par la mort. Aujourd'hui, Mgr Séméria est bien son père adoptif; la manière toute chrétienne dont ce bon novice a accepté le double coup qui l'a frappé, nous a grandement édifié : le saint enfant Jésus le veut tout à lui et à nos orphelins, et lui, il n'a pas d'autre désir.

« La conduite de ces Frères est si bonne, si simplement pieuse, que les enfants en ont reçu une impression des plus favorables ; les pensées mondaines ont fait place aux aspirations de la foi, et déjà un de nos chers orphelins, Peters, qui depuis son admission a été constamment édifiant, vient d'être reçu dans la Congrégation naissante, comme petit Frère de Saint-Joseph. Il en a reçu l'habit le jour de l'Immaculée Conception, et fait son noviciat. Ç'a été pour moi une joie bien grande de cueillir ce fruit de la Sainte-Enfance et de l'offrir à notre divin Maître. Trois autres enfants sont sur les rangs ; l'un est un des six orphelins chrétiens qui sont élevés ici aux frais de la Mission ; les deux autres sont élèves de la Sainte-Enfance ; l'un d'eux, Hippolyte, a résisté courageusement, il y a trois ou quatre ans, aux attaques de ses parents païens qui voulaient l'enlever de vive force ; l'autre, Georges, a subi, il y a environ deux ans, la même épreuve et remporté la même victoire. Ce détail mérite d'être connu : le père de Georges, païen déclaré et véritable mauvais sujet, n'avait mis son fils à Saint-Joseph que dans des vues toutes mondaines ; mais le bon Dieu prit bien vite possession du cœur et de l'esprit de cet enfant. Sauvage et rude comme son père à son entrée ici, tellement qu'il ne fut d'abord admis que conditionnellement, il a été entièrement changé par le saint Baptême ; il est devenu modeste, doux et tranquille, et, ce qui est fort digne de remarque en ce pays, *véridique jusqu'au scrupule*. Il n'est pas un phénix de science ; mais il étudie consciencieusement et réussit passablement ; il écrit bien sa langue, sait un peu d'anglais, voire même un peu de latin, sert la Messe avec grande piété ; lui et Hippolyte, son ami et son émule, sont les tailleurs de l'établissement. Or, voici comment le bon Dieu l'a pris. Son père lui avait apporté des *todous*, espèce de boutons d'or que les Indiens se mettent aux oreilles, en lui recommandant de s'en parer au plus tôt... (Les Indiens mettent toute leur vanité dans les bijoux dont ils se chargent.) Georges, tout simplement, m'apporta le bijou, me disant qu'il n'en voulait pas, et me pria de le tenir en dépôt ; plus tard, il consentit pourtant à laisser percer ses oreilles ; mais bientôt il se sentit poussé à se faire religieux. Un soir donc, tandis que j'étais occupé à écrire, il entre dans ma chambre et se jette à mes genoux : « Qu'y a-t-il, Georges, lui dis-je ? » Je pensais que, selon son habitude, il venait s'accuser de quelque petite faute. « Ah ! mon Père, dit-il, je n'aime pas le monde.
« — C'est bien, mon enfant, je suis très-content de te voir
« dans de si bonnes dispositions. — Mais, Père, je ne veux
« pas des plaisirs du monde, je veux me faire Frère de Saint-

« Joseph. — Vraiment! mais, cher enfant, tu t'y prends bien « tard : si tu avais fait ta demande plus tôt, je t'aurais admis « en même temps que Peters. — Ah! oui, c'est vrai, mais « je craignais que le Père ne me dise : Va-t'en, tu es trop « petit. » Quelques jours après, le père de Georges arriva et demanda impérieusement des nouvelles du bijou, et se fâcha de ce qu'il ne fût pas encore placé. « Je ne veux pas de ce « *todhou*, dit Georges d'un ton ferme; je n'en veux nulle- « ment. » Ces paroles étaient à peine prononcées, que le sauvage païen se livra aux transports d'une colère brutale, menaçant de frapper tous ceux qu'il rencontrait, et il finit par vociférer les paroles suivantes équivalentes dans son esprit à une malédiction : « Ah! tu ne veux pas de ce bijou? Eh bien! « rends-le-moi, et que désormais tu ne sois plus mon fils, ni « moi ton père. » Georges se retira sans rien dire; mais la joie calme qui depuis respire dans ses traits, montre qu'il a conscience d'avoir fait un bon choix et remporté un beau triomphe.

« Nous attendons un grand bien de cette petite Congrégation de Saint-Joseph; nous avions grand besoin d'une institution semblable pour notre Orphelinat. Honneur à la Sainte-Enfance de cette création, qui, sans elle, fût restée longtemps encore à l'état de simple projet! N'est-il pas aussi bien consolant de voir entrer dans la voie de la perfection ces âmes que le diable avait marquées comme siennes?

« Dans la vue d'exciter la piété de nos enfants, pour la première fois, nous avons fait le mois de Marie dans notre petite chapelle; et, dernièrement, nous avons fait aussi la neuvaine de l'Immaculée Conception. Ces petits témoignages de notre amour envers Marie lui ont été agréables, je n'en doute pas. C'est du mois de Marie que date l'amélioration qui s'est produite dans l'esprit de nos enfants. A Marie, que nous avions tous priée pour cela, nous devons aussi d'avoir achevé nos constructions sans accident, au milieu des pluies torrentielles de la mousson; et nous eûmes bien de la joie à lui offrir le jour de sa Présentation le chapelet que nous lui avions promis. J'avais recommandé aux enfants de demander une grâce toute particulière durant la dernière neuvaine. C'est ensuite de cette neuvaine que 30 enfants sont venus nous prier de les préparer à la Confirmation, et que 15 autres m'ont demandé le Baptême : Marie nous aime et nous protége. Il faut entendre nos chers petits réciter les prières et le catéchisme tout en travaillant, afin d'être plus vite admis au Baptême. Vous aimerez savoir comment on se met ici au rang des catéchumènes. Tous les enfants qui ont la même pensée se réu-

nissent, choisissent leur petit orateur, et à la brune, la petite troupe se glisse dans ma chambre, tombe à genoux en criant : « Père, nous allons recevoir le Baptême. » Ma remarque ordinaire est : « Ah ! vous allez bien vite, mais vous êtes de « petits *coulapakarers*, c'est-à-dire de mauvaises têtes... » Alors l'orateur prend la parole : « Mon Père, c'est vrai, nous « avons fait des méchancetés ; mais, depuis longtemps, nous « n'en faisons plus, et nous vous promettons de n'en jamais « plus faire, et d'être toujours bien sages. »

« Ne pas mentionner parmi nos moyens de faire le bien, notre petite cônfrérie du Sacré-Cœur, serait une grave omission. Nos chers petits associés sont pour moi des auxiliaires très-utiles, je les appelle mes petits apôtres. C'est parmi eux qu'ont été choisis les *moniteurs*, dont chacun a sous sa garde dix, douze ou quinze enfants, qu'il surveille, avec grand avantage pour le maintien de l'ordre.

« Voici maintenant un petit trait qui intéresse doublement la Sainte-Enfance... Depuis quelques jours, j'ai pris l'habitude, à l'arrivée des intéressantes *Annales* de cette association, d'en traduire aux enfants quelques passages à la place du catéchisme ; ils y ont pris goût, et se sont mis en tête d'imiter les petits stratagèmes employés par les associés pour se procurer le sou par mois. Or, pendant nos travaux de construction, je récompensais les bons travailleurs en donnant, à qui une image, à qui une feuille de tabac. Un jour donc, plusieurs enfants vinrent dans ma chambre ayant tous en main une feuille de tabac (c'est comme qui dirait en Europe une belle sucrerie, un bonbon délicieux). « Que voulez-vous, leur dis- « je ? — Ah ! Souami (Père), nous voulons une image. — « Mais, mes petits gaillards, vous avez reçu du tabac. — « Oui, mais nous aimerions mieux une image ; nous donne- « rons le tabac pour l'image. — Et que ferez-vous de l'image ? « — Voyez-vous, Père, les enfants ont établi le *Tirou-pala-* « *kouttam*, Association du divin Enfant ; les parents de plu- « sieurs leur donnent des sous ; pour nous, nous n'avons pas « de parents, ou bien ils ne viennent jamais, et nous n'avons « rien pour payer notre *kouttam ;* nous vendrons l'image aux « enfants qui ont des sous, et alors nous pourrons entrer dans « le *kouttam.* » C'était la première nouvelle que j'avais de l'établissement de la Sainte-Enfance. Vous pensez bien que je me prêtai à l'échange demandé. Par ce moyen, et quelques autres analogues, une somme de 12 fr. 70 c. a été réunie. Il y a bien, parmi nos associés, quelques enfants non encore baptisés ; mais nous n'y regardons pas de si près. A quelque temps de là, vous auriez vu le petit Frédérick venir d'un air

mystérieux me dire quelque chose à l'oreille. Un secret! et un secret important, sans nul doute! De quoi s'agissait-il donc? Eh bien! sans indiscrétion, je puis le dire, il s'agissait tout simplement d'une poule... Mais qu'a cela à faire avec la Sainte-Enfance? dira-t-on. C'est précisément là le secret de Frédérick; on lui a porté un petit poussin; il vient demander la permission de l'élever pour la Sainte-Enfance, afin d'avoir, lui aussi, quelque chose à donner. Cependant, je ne consentis pas tout de suite, de sorte que Frédérick, qui n'avait que sa poule en tête, tâchait de saisir toutes les occasions où j'étais seul, et se glissant près de moi : « Père, disait-il, et la poule?... » Rassurez-vous, la poule de la Sainte-Enfance a été admise à Saint-Joseph; elle est pleine de santé; ses œufs et ses poussins seront pour les petits païens. »

Pour me renfermer dans les limites de l'année dont j'écris la chronique, je m'arrête ici. J'ai la consolation de dire que, depuis l'époque à laquelle se termine ce récit, les progrès de Saint-Joseph ont été constants; j'espère que cette institution chérie fournira encore à nos *Annales* quelques lignes agréables, et, si ce rapport des Missions de Ceylan est lu avec quelque plaisir, je demande à ceux que je me suis efforcé d'intéresser... *un Ave Maria* pour Saint-Joseph

Le P. Mauroit, curé de Jaffna, fournit un rapport bien court. J'aurai à suppléer à une omission considérable qu'il y a laissée, je crois, sciemment et volontairement.

« L'administration de la Mission de Jaffna, durant l'année 1864, n'a offert, dit-il, rien de bien saillant, ni en bien ni en mal. La visite des églises de Jaffna et de la banlieue et celles des petites chrétientés qui se trouvent échelonnées sur la côte de Pounéry (ce qu'on appelle *Vali-missom*) a eu lieu aux temps et avec les circonstances ordinaires. C'est pourquoi, sans m'arrêter à répéter des choses déjà dites maintes fois, je ne rapporterai que quelques faits plus remarquables arrivés durant l'année. »

12° *Intolérance protestante à l'égard d'un pauvre condamné.* — Je résume ici le contenu d'une longue lettre, que je publiai dans les journaux de l'époque :

« Un catholique, Swampedro, fut arrêté sous la prévention d'assassinat; convaincu d'homicide non prémédité, il fut condamné à quinze ans de déportation, à la dernière session de la Cour suprême. Cet homme, désirant ardemment se réconcilier avec son Créateur, s'adressa, dès sa mise en accusation, au substitut du procureur de la reine, qui nous requit de le visiter. Le R. P. Mauroit se rendit en conséquence à la prison; le geôlier lui refusa péremptoirement tout accès auprès

du prisonnier. Le 8 août, nous écrivîmes au fiscal pour obtenir de lui la permission nécessaire ; on nous répondit que personne ne pouvait avoir accès auprès d'un prisonnier attendant son jugement. Le 15, après sa sentence, Swampedro rencontra un ami au sortir de la Cour, et le supplia, les larmes aux yeux, et avec des marques de profonde détresse, de conjurer le Père de le venir voir. Sur cela, nouvelle demande au fiscal : un officier de bureau répondit que, comme il était tard, et qu'il y avait des préparatifs à faire pour embarquer les condamnés qui devaient partir le lendemain, on ne pouvait faire les arrangements voulus pour la visite d'un prêtre à la prison. La nouvelle réclamation provoquée par cette lettre si cruellement officielle, n'amena aucune réponse ; on nous fit dire de vive voix qu'on avait déjà répondu. Une tentative auprès du juge de la Cour d'assises ne fut pas plus heureuse ; elle resta sans réponse. Le 16, le R. P. MAUROIT fit ses dispositions pour s'aboucher avec le condamné au lieu d'embarquement. Là, il requit les employés du fisc de lui permettre de se rendre sur le canot où était déjà le condamné, afin d'entendre sa confession et de lui donner les secours spirituels dont il avait tant besoin dans sa triste position. On lui répondit qu'on ne pouvait rien faire contre la loi. « Je demande simplement, « dit le Père, qu'on me laisse donner à ce pauvre infortuné « l'assistance religieuse qu'il me demande. » Nos autorités furent inflexibles. Alors le P. MAUROIT, élevant la voix, s'adressa publiquement au condamné, et lui dit qu'il était bien désireux de lui donner le secours de son ministère, mais que puisqu'on l'en empêchait, il l'exhortait à se mettre à genoux et à demander pardon de ses péchés, et qu'il lui donnerait l'absolution. C'est ce qui se fit, et le malheureux condamné fut embarqué sans avoir pu se décharger du fardeau qui pesait si lourdement sur sa conscience. »

Or, tout cela se faisait, non en conformité avec aucune loi ou règlement, mais en contravention formelle à une loi existante que je discutai assez au long dans ma lettre au journal.

Le capitaine du steamer *Pearl* fut plus humain. Voici la lettre que m'écrivit le R. P. KEATING, et qui fut aussi publiée dans les journaux de l'île :

« Mon Révérend et cher Père BONJEAN,

« Vous serez heureux d'apprendre que j'ai été assez fortuné pour obtenir la permission de voir Swampedro, et d'entendre sa confession, lors du passage du bateau *Pearl* à Trincomalie. Vous imaginerez mieux que je ne saurais la décrire,

la joie du pauvre condamné. Qu'il me suffise de dire qu'il inonda de ses larmes la cabine du capitaine. Je ne saurais concevoir rien de plus cruel que le refus du fiscal de Jaffna; d'un autre côté, la courtoisie du capitaine Varian, et sa promptitude à me permettre d'administrer les Sacrements au condamné, méritent tout éloge. »

Quelque temps après, les autorités de Jaffna recevaient du ministère des colonies à Londres une réprimande sévère, qui n'était que trop méritée. Un autre prisonnier catholique ayant peu après demandé à voir un prêtre, le sous-fiscal s'empressa d'en avertir le P. Mauroit. Nous pouvons désormais regarder notre droit comme bien établi et à l'abri de toute intervention arbitraire.

L'extrait suivant du *Weekly-Register* du 14 octobre 1865 nous fait connaître la cause de ce changement, et nous dit aux bons offices de qui nous le devons.

« Une représentation fut en conséquence et sans retard faite à l'office colonial par le major Reilly, M. P., et le chef du département s'empressa de faire connaître la plainte au gouvernement de la colonie. Le refus en question était provenu de la méprise d'un subordonné sur le sens de la loi, et le gouverneur a pris des mesures pour expliquer la loi d'une manière si claire, qu'il est impossible qu'une aussi déplorable erreur se reproduise... Les catholiques de Ceylan doivent beaucoup de reconnaissance au brave major et à M. Cardwell (le ministre des colonies), pour la part que l'un et l'autre ont prise dans cette affaire. »

Le major O'Reilly, auquel nous devons ce succès, après avoir valeureusement défendu la cause du Pape sur les champs de bataille de l'Italie, est aujourd'hui, dans le Parlement anglais, un des plus habiles et des plus zélés défenseurs des intérêts catholiques dans toutes les parties du vaste empire britannique.

Nous avons été d'autant plus touchés de l'empressement qu'il a mis à nous protéger, que nous n'avions pas même réclamé son assistance.

13° *Le choléra à Jaffna.* — Au mois de juin, le choléra montra sa hideuse face à Jaffna. Sa marche fut sporadique, irrégulière, capricieuse. Il semblait sauter d'un quartier à l'autre; ici, une famille entière succombait, mais la maison voisine était respectée, tandis que le fléau destructeur allait tomber comme une bombe au milieu de quelque quartier éloigné et jusque alors jugé hors d'atteinte [1]. « Durant cette

[1] Superstitieux dans l'explication de tout phénomène dont la cause leur

épidémie, dit le P. Mauroit, non-seulement les Pères de Jaffna rendirent leurs services ordinaires, mais les Pères de la banlieue se firent un plaisir, dans leurs visites à Jaffna, d'aller assister nos moribonds. Quelque temps après, on me rappelait avec reconnaissance la grande charité du R. P. Boisseau, des mains de qui plusieurs cholériques païens avaient reçu le Baptême avant d'aller paraître devant leur Créateur et leur juge. Ce ne fut que vers le commencement de septembre que le choléra cessa entièrement. Après la fête du 8 septembre, il n'y eut qu'un malade, qui heureusement se rétablit. »

Il n'est pas juste de laisser ce malade se couvrir ainsi de l'anonyme : je veux donc le dévoiler, et dire sans plus de façon que c'était le R. P. Mauroit lui-même. Sans doute, les Pères de Jaffna ont toujours été prêts à payer de leur personne et à soulager le bon Père ; mais il me permettra de faire ici une remarque qui s'applique surtout à l'année 1862, où le choléra sévit plus violemment qu'à l'année dont je suis l'historien : c'est que le P. Mauroit a toujours semblé regarder les cholériques comme la portion de son héritage, et leur visite comme son privilége de pasteur. Règle générale, quand il ne se rencontrait qu'un seul cas à la fois, personne d'entre nous ne le savait avant le retour du Père. Ce bon Père qui avait, en 1862, vécu pendant si longtemps presque sans interruption au milieu des cholériques sans en éprouver de mal, fut attaqué en 1864, et au moment même où l'épidémie semblait avoir cessé. L'inspecteur des écoles, après avoir examiné nos établissements, en était à sa dernière séance chez les Sœurs, et c'est au moment où il nous exprimait d'une manière gracieuse et cordiale la satisfaction que l'examen lui avait procurée, que le sacristain de l'église où le P. Mauroit résidait alors pour la neuvaine annuelle, entre d'un air effaré et mystérieux, et nous dit à l'oreille que le Père est attaqué. *Extrema gaudii luctus occupat.* En ce pays, on n'est jamais sûr si l'on peut se livrer à la joie. Peut-être est-ce là la condition générale de l'humanité ; mais ici, je crois, plus qu'ail-

est inconnue, ces peuples orientaux, frappés de la marche irrégulière et comme pleine de boutades des terribles épidémies qui de temps à autre les déciment si cruellement, ont personnifié, déifié ces fléaux. Chaque maladie a son dieu ou est un dieu. La petite vérole, c'est la déesse Cali qui *s'amuse...*; le choléra *s'amuse* aussi ! Le mot *vouleiattou* (jeu folâtre), est parfois appliqué à ce destructeur impitoyable Il y a, sans aucun doute, un fond de manichéisme dans ces préjugés populaires qui, même alors que la légende mythologique qui leur sert d'appui est rejetée comme une fable païenne, ne manque pas, dans les moments de stupeur publique, de faire une certaine impression sur les chrétiens même.

leurs, il faut se tenir prêt en tout temps aux coups les plus sensibles et les plus imprévus.

Vous comprenez bien, mon très-révérend Père, toute la portée de cette remarque : l'impossibilité même où je me trouve ici d'exprimer ma reconnaissance pour les soins affectueux auxquels nous dûmes la conservation du cher P. Mauroit, rouvre une plaie mal cicatricée, et vous savez combien elle est douloureuse.

J'aime à constater l'impression que produisit dans la ville la terrible nouvelle du danger où se trouvait le Curé aimé et populaire de Jaffna. Elle s'y répandit avec la rapidité de l'éclair, et, avec elle, la plus profonde consternation ; les chrétiens se réunirent dans les églises pour demander à Dieu de leur conserver le bon Pasteur qui allait mourir victime de son dévouement à ses ouailles; la nuit du 7 au 8 fut terrible pour tous; mais Marie, dont l'Eglise célébrait la glorieuse nativité, jeta sur nous son regard de Mère, et le frère fut conservé à ses frères, le père à ses enfants. Dans la matinée, un mieux très-marqué se produisit, il se continua, et le Père, qui avait déjà reçu les derniers sacrements et ne s'attendait qu'à partir pour l'éternité, fut rendu à l'amour de tous. Sa santé en reçut néanmoins une profonde atteinte; pendant longtemps, il fut languissant; mais aujourd'hui, c'est le même homme, le même travailleur infatigable qu'autrefois. Que Notre-Seigneur nous conserve longtemps, à nous un si bon Frère, et au peuple un si dévoué Missionnaire!

14° *Une destruction d'idoles.* — Le P. Mauroit mentionne dans son rapport un incident intéressant de la visite qu'il fit en juillet de cette année aux petites chrétientés éparses sur le littoral ouest de l'île, entre Jaffna et Manaar, et dont l'ensemble est connu sous le nom de *Valimissam*. Le Père eut le bonheur de recevoir au pardon un apostat et sa femme, qui, depuis longues années, avaient vécu dans le paganisme. Leur gendre venait de perdre sa femme : la douleur ouvrit son cœur aux enseignements consolants du christianisme ; il se mit au rang des catéchumènes; et, pour preuve de la sincérité de sa conversion, il conduisit le Père dans deux petites pagodes dont il était le propriétaire, et là, le hideux *Poulleiar*, à la tête monstrueuse d'éléphant, fut en même temps que toutes les idoles, grandes et petites, qui formaient sa cour, brisé en mille pièces. *Poulleiar* est un des noms les plus populaires du Dieu-Obstacle, Ganessa, Garouda ou Vinayaguen, fils aîné de Siva. Ses idoles couvrent l'Inde; on les trouve souvent au bord des routes, sous l'ombrage étendu et épais de l'*aam* ou arbre *banian* (le multipliant) à la tête de deux files de chevaux

tout harnachés, et qui, se faisant face, attendent patiemment et éternellement leur cavalier... Le tout est en terre cuite blanchie et grossièrement bariolée de bandes rouges; les potiers sont les fabricants de ces dieux fragiles, et vivent de cette industrie, faisant de la même terre, et des dieux, et des cruches, et d'autres ustensiles de cuisine.

A Ceylan, où le culte extérieur du paganisme a perdu beaucoup de sa pompe, ces grotesques ébauches de l'Olympe indien offensent moins souvent les regards; il en reste pourtant encore beaucoup, et le peuple n'en est pas moins obstinément païen ; mais, comme Ceylan a été plus longtemps que l'Inde sous un gouvernement européen, et que les Hollandais firent autrefois main basse sur tous les dieux et les déesses hindous, que le culte païen n'a jamais été plus soutenu par les libéralités extravagantes de princes indigènes, les pagodes et leurs divinités sont généralement en assez pauvre attirail.

Le R. P. Mauroit termine son rapport par de justes éloges aux chrétiens de Saint-Jacques à Jaffna, pour la générosité de leurs contributions à la reconstruction de leur église, et qu'il évalue à la somme totale de 18,750 francs. Il ne dit pas qu'il est l'architecte de cette belle église ; en commettant l'indiscrétion de le dire moi-même, j'exprime aussi l'espoir que ce bon Père voudra bien embellir une page des *Annales* d'une description exacte de ce bel édifice.

De Jaffna, je me rendrai par une belle route dans la Mission de Valigamme, où je trouverai le bon P. Salaun, aujourd'hui Supérieur de la Maison de Jaffna, et dont la dernière relation nous a si modestement initiés aux patientes industries de son zèle sacerdotal. Ecoutons son récit simple et instructif.

15° *Mission de Valigamme.* — « Je tâchai, l'année dernière, d'offrir un tableau circonstancié du bien opéré dans cette Mission par le moyen des prédications, des catéchismes et de l'administration des Sacrements. Il semble inutile d'entrer encore dans les mêmes détails ; les données suivantes diront à elles seules tout ce que l'on peut désirer savoir sur ce sujet :

Sacrements administrés à Valigamme, en 1864.

Baptêmes d'enfants.	228
Baptêmes de païens adultes.	8
Confessions entendues, environ.	4,705
Mariages bénis.	52

« Je me bornerai à continuer le tableau des occupations du Missionnaire, et je dirai quelques mots de la visite des églises, de leur construction ou réparation, et des écoles.

« La visite des églises est une opération qui se répète tous les ans. Chaque église célèbre une ou deux fêtes patronales; ces fêtes sont précédées de plusieurs jours de prières préparatoires qu'on appelle neuvaines, quoiqu'il arrive souvent de ne les faire que pendant cinq ou six jours. Le jour où la neuvaine doit commencer dans une église, les chrétiens qui en dépendent ont ordinairement soin d'y conduire le Missionnaire d'une manière plus ou moins solennelle. Le Missionnaire installé songe aux opérations de la visite, et invoque le Seigneur, le priant de l'assister dans toutes ses entreprises et de bénir tous ses efforts. Les jours suivants, tantôt il est en chaire prêchant la pénitence, tantôt au confessionnal, réconciliant les pécheurs, tantôt assis auprès de sa porte où il instruit les enfants et les ignorants, examine les affaires, arrange les différends. Voilà son occupation du matin au soir, à moins qu'une visite aux malades ne vienne y faire diversion. C'est principalement alors que les confessions annuelles se font; que les ennemis se réconcilient; que les torts se redressent; que les abus se corrigent, et que les bonnes pratiques s'établissent ou se reprennent. Inutile au Missionnaire de songer à accomplir tout le bien qui se présente à faire en ce temps de bénédiction; ne pouvant faire tout ce qu'il veut, il doit se contenter de faire ce qu'il peut. Deux Missionnaires d'égales capacités feraient tout juste le double du bien qui s'accomplit par un seul. Je ne crains pas d'ajouter, et je me ferais scrupule de ne pas ajouter qu'à Valigamme trois Missionnaires se trouveraient bien occupés, et auraient la consolation de voir fructifier abondamment leur ministère. *Ut in messam tuam mittas operarios secundum cor tuum, te rogamus, audi nos.*

« Quoique le Missionnaire ne vienne presque jamais à bout des travaux qui se présentent durant ces visites, elles ne laissent pas de produire un résultat important; elles ramènent les pécheurs dans le sentier de la vertu; elles encouragent les justes à y marcher avec plus de ferveur; elles dirigent les pas de la jeunesse vers la piété, et préparent les vieillards à une bonne mort; elles bannissent du sein des villages la discorde et les vices; elles établissent la paix qui favorise le progrès des vertus.

« Vers le mois d'octobre 1863, on me fit connaître que des dissensions s'étaient introduites parmi les chrétiens d'une église un peu éloignée. Je saisis toutes les occasions qui se présentèrent de les faire cesser; mais tous mes efforts furent inutiles. Enfin, au mois de mai, je me rendis à cette église, sur les lieux mêmes ; je pus prendre une connaissance exacte

de l'origine et de la nature du mal. Quelques paroles suffirent pour tout arranger : on se réconcilia sincèrement de part et d'autre ; on participa ensuite aux sacrements, et, depuis lors, grâce à Dieu, la population appartenant à cette église ne m'a donné aucun sujet de chagrin.

« Cette Mission, quoique assez riche en produits naturels, n'offre rien d'extraordinaire dans les produits de sa foi ; est-ce à dire que sa foi soit morte ou stérile ?... Non ; la foi à Valigamme est pleine de vie ; elle donne des fruits, mais c'est dans une certaine obscurité. Dans l'isolement du hameau, elle offrira l'hospitalité à l'étranger ; elle donnera un peu de riz ou quelques poissons au pauvre du village, ou cueillera quelques grappes de bananes ou quelques oranges pour en faire présent au Missionnaire. En certaines circonstances extraordinaires, elle rassemblera tous les pauvres de la contrée et leur donnera le fameux festin connu sous le nom de *pitchei-sôrou* [1].

[1] Le *pitchei-sórou*, riz ou repas de charité, est un usage tout chrétien dans son institution première. Il consiste à rassembler tous les pauvres et mendiants d'alentour, et à leur donner un bon repas indien, dont le riz fait naturellement la base. Les familles riches font cette charité. ou par vœu, ou à l'occasion d'événements domestiques importants, tels que mariages, décès, etc. Les pauvres conviés, après s'être bien repus, récitent pour leurs bienfaiteurs des *prartteneis* ou litanies, à l'efficacité desquelles on a une grande confiance. La qualité de pauvre ou mendiant en titre est fort en vénération, quoique celui qui la possède soit souvent peu digne de respect. C'est certainement là un sentiment bien chrétien, et la bonne œuvre qu'il inspire ne manquerait pas d'obtenir les bénédictions que l'on en attend, si les motifs particuliers de ceux qui la font étaient plus purs de vues personnelles. Car c'est souvent pour se faire un renom, pour se donner de l'importance, que l'on donne ce *pitchei-sórou*. L'aumône secrète et faite sous l'œil de Dieu ne présente pas autant d'attraits, et elle est plus rare.

D'autres fois, ce repas est une espèce de compromis entre la conscience et des obligations que l'on n'a pas le courage de remplir dans leur intégrité. Il n'est pas rare de rencontrer des individus qui, ayant des restitutions importantes à effectuer, croient pouvoir tout concilier en consacrant une somme minime à donner le *pitchei-sórou* à quelques mendiants dont les prières en faveur de la personne lésée suppléeront, dans leur esprit, à l'imperfection de la réparation.

Du reste, je dois dire, à la louange de ces peuples, que le pauvre n'est jamais renvoyé les mains vides du *Vallavou* ou jardin, où il se présente ; la ménagère croirait attirer sur sa maison la malédiction de Dieu, si elle renvoyait le pauvre mécontent, tandis que les bénédictions dont la comble le mendiant dans la coque de coco de mer duquel elle a déposé une poignée de riz ou de millet, sont acceptées par elle avec une foi absolue dans leur efficacité.

Ainsi, la charité de ce pays n'est pas sans un certain alliage d'égoïsme ; mais cette disposition à partager une nourriture chétive et insuffisante avec un frère en détresse est, on doit le reconnaître, un beau trait dans le caractère de nos chrétiens.

On désire peut-être connaître cette classe de mendiants indiens. Je

Telle est à peu près toute la sphère de son action : le temps est venu d'élever ses aspirations vers des objets plus nobles, de diriger son activité vers des œuvres plus fécondes en résultats religieux. L'achèvement des églises, l'Œuvre de la Propagation de la foi et celle de la Sainte-Enfance, se présentent en première ligne. Cette année, nous n'avons pu nous occuper activement que de la première de ces œuvres. Sur vingt-deux églises que nous comptons à Valigamme, quatre seulement sont à peu près achevées et possèdent un presbytère plus ou moins convenable. Actuellement des travaux se préparent ou s'exécutent dans la plupart des autres églises[1].

« La plus grande difficulté de l'œuvre, c'est le manque de ressources. Les pêcheurs, il est vrai, donnent généralement la dîme de leur pêche à leurs églises, mais cette dîme est souvent mal payée, peu fidèlement gardée ou follement gaspillée.

vais en dire un mot, qui ne sera qu'une légère touche du portrait qu'on en pourrait faire :

Le mendiant est ici ordinairement pourvu d'une coque de coco de mer en forme de navette : c'est là, pour ainsi dire, l'insigne de son office, comme la gourde l'est du pèlerin. De là, cette expression : « J'en suis réduit à ma main et à la coque de coco. » C'est-à-dire je suis réduit à la mendicité. A cette coque, est souvent attachée une petite chaînette, qui, agitée de manière à frapper la coque en cadence, sert d'accompagnement au trouvère à demi nu qui vient chanter, devant chaque porte, quelques vers héroïques en l'honneur de saint Antoine, de saint Sébastien ou de saint Jacques. Le mendiant païen célèbre les hauts faits de quelqu'une des mille divinités indiennes ; ses odes, il faut le dire, sont toujours de nature à offenser les oreilles les moins chastes. Errer sans but, n'avoir ni feu ni lieu, mais reposer sous le premier toit venu, boire, manger, chanter, prier, bénir les malades, et *chasser le diable*, surtout, dormir longuement sur le seuil ou aux environs des églises, telle est la vie du mendiant indien. Vie sans plus de souci que celle des corbeaux, sans émotion, sans ambition, sans but. Tombe-t-il malade, il se couche au premier endroit venu, et il attend la mort tranquillement et sans crainte ; on l'enterre sans larmes ni regret, et sa carrière et ma description sont finies.

[1] Quelque peu instruits que soient nos chrétiens, quelque incompatibles que soient plusieurs de leurs usages et de leurs pratiques avec les enseignements du christianisme, on peut dire que la religion est tout pour eux ; le christianisme est la seule idée universellement populaire parmi eux ; tout ce qu'il y a chez eux d'esprit national ou d'amour de la patrie, s'appuie, se centralise et se symbolise dans la religion .. Aussi l'église du village ou de la caste est le centre vers lequel tout converge ; la fête patronale est le grand anniversaire populaire, le grand événement de l'année ; le patron du lieu est la gloire municipale... saint Antoine, saint Sébastien, saint Jacques, sainte Anne, sont tout à fait naturalisés ; je crois bien que plus d'un chrétien, malgré la légende, les regarde comme ses concitoyens. Puissent-ils tous être un jour les concitoyens de ces grands saints dans la cité céleste ! Le premier besoin d'un village chrétien est une église ; si l'on a peu de ressources, on dresse une cabane. . qui doit servir simplement d'*ombrellino* à une espèce d'armoire ou de coffre qui renferme une boiserie plus ou moins bien sculptée et peinte,

« Les autres castes n'ont pas de revenus pour leurs églises; il faut tâcher d'en établir. Dans la nécessité du moment, nous avons été obligés de nous conformer aux circonstances, et de saisir le revenu le plus facile à percevoir, ce qui explique comment nous avons été amenés à établir différents modes de contribution, dans diverses localités :

« A Sillalei, chaque famille a donné cette année à l'église un palmier et la vingtième partie de sa récolte de riz.

« A Achively, chacun a planté et cultivé un certain nombre de pieds de tabac pour les vendre ensuite au profit de l'église.

« A Vasavoulam, les chrétiens, ayant demandé avec beaucoup de supplications la permission de faire une représentation religieuse [1], ont consenti à mériter cette permission en donnant 370 francs à leur église.

dans laquelle se trouvent des niches pour les saints favoris : cette boiserie a ses colonnes, son chapiteau, ses torsades, ses fleurs... Le style de ces boiseries appelées *singasanams* ou trônes est généralement le même dans les petites chapelles et les grandes églises, mais il y en a de toutes les dimensions et de divers degrés d'ornementation et de richesse. Ces sculptures sur bois avec leurs figures en relief ont souvent du mérite; j'en ai vu qui ne feraient pas déshonneur à un ouvrier européen. Ce singasanam repose sur l'autel ou lui sert de fond, c'est pour ainsi dire le *saint des saints* de la chapelle ou de l'église ceylanaise ; c'est le point d'attraction ; au jour de fête, c'est le centre de l'illumination... Pour l'abriter, on construit d'abord un sanctuaire généralement plus rétréci que ne doit être le corps de l'église, ce dernier ne se bâtit qu'en dernier lieu. Là où la construction est à chaux et à sable, il faut généralement des années pour bâtir une église : une année, on élève un mur, un autre mur l'année suivante, puis le toit. Quant aux portes et aux fenêtres, il arrive qu'on les oublie bien longtemps; il n'est même pas rare que la façade fasse défaut. Ces travaux, partout où le Missionnaire n'a pas le temps de les diriger, s'exécutent par boutade, sans idée fixe, sans plan bien conçu, sans goût et à grands frais. Mais il n'est pas moins vrai de dire que la vie spirituelle et sociale du peuple, ses traditions, ses aspirations, ses réjouissances, tout se concentre dans ses églises. Nos églises sont les églises du peuple, à la différence des temples protestants en style prétendu gothique, et qui semblent avoir été faits à la douzaine, tant ils sont uniformes ; ceux-là sont purement et simplement les églises des *padres* qui les ont bâtis : les rares protestants indigènes qui y font leur apparition tous les dimanches pour conserver la faveur de l'*ayer* ou ministre, n'attachent aucun intérêt à leur embellissement ou leur maintien. Nos églises sont peut-être moins gracieuses, certainement moins prétentieuses, mais elles sont l'œuvre du peuple; le fruit, le symbole de sa foi, et le gage de sa perpétuité : c'est pourquoi les Missionnaires y attachent tant d'intérêt, et s'imposent souvent bien des fatigues pour diriger leur construction. Si jamais, comme je l'espère, Ceylan a son clergé indigène, chaque paroisse se trouvera pourvue d'une église passable, où le culte divin pourra se célébrer avec une certaine décence; autre motif de concourir de tout notre pouvoir à l'entretien de ces églises.

[1] Nos chrétiens raffolent de représentations dramatico-religieuses : le fond leur en est fourni par l'Evangile, les légendes des saints, les actes des martyrs, le tout enjolivé à l'indienne. C'est quelque chose d'analogue

« A Couttagapoulam, on a établi une contribution de deux à quatre liards par tête et par semaine.

« A Pattavattei, on a souscrit environ 370 francs.

« Les Indiens promettent bien plus facilement qu'ils ne donnent. A force de patience, et avec un peu de tact, on arrive cependant à recueillir les fruits de leurs promesses.

« Nous voudrions bien avoir un genre de revenu plus fixe et plus facile à percevoir; c'est pourquoi nous saisissons toutes les occasions favorables pour exhorter les chrétiens à doter leurs églises. Nous pouvons espérer que nos chrétiens tourneront de ce côté-là leur attention et leur libéralité : déjà nous avons eu le plaisir de recevoir en main deux titres de dotation en faveur de deux églises différentes. Dans d'autres villages, la même bonne pensée s'est emparée de quelques chrétiens, qui se préparent à accomplir le même acte de générosité. Que l'auteur de tout don parfait leur soit en aide!

« Nous avons cinq écoles distribuées dans les principaux villages de notre Mission : environ 160 enfants y viennent journellement. Quel est l'état de ces écoles? Hélas! nous sommes obligé de dire qu'il est loin d'être satisfaisant. Apprendre à lire et à écrire en tamoul, à réciter quelques formules de prières, et à chanter quelques cantiques, voilà toute la sphère d'études de nos enfants. Après avoir passé trois, quatre ou cinq ans à crier pour apprendre, qu'est-ce qu'ils savent? Quelques formules de prières et quelques cantiques qu'ils chanteront à tue-tête en accompagnant la procession de leurs statues. Interroge-t-on ces enfants sur leur religion? impossible d'obtenir aucune réponse satisfaisante de ceux qui n'ont reçu d'autre instruction que celle de l'école. Que ne

aux anciens Mystères. Certains de ces drames ne sont pas sans mérite littéraire; mais les désordres qui accompagnent leur représentation en plein air, les plaisanteries souvent inconvenantes qui remplissent les entr'actes, ont amené les Missionnaires à les prohiber, au moins jusqu'à nouvel ordre. D'autres représentations, appelées *passous*, sont tolérées même dans les églises, elles consistent à représenter les faits de la vie de Notre Seigneur ou des saints, par des espèces de statues ou mannequins d'assez mauvais goût, tandis que le récit de l'Evangile ou la légende est lu à haute voix; parmi toutes ces *passous*, celles de la Passion, dans la semaine sainte, sont les plus célèbres; elles amènent une grande foule qui reste des jours entiers à contempler dévotement ces scènes douloureuses; toutes les règles de l'esthétique et du goût sont violées dans ces représentations, mais elles instruisent et touchent ces chrétiens grossiers, souvent plus que les meilleurs sermons. Comme dans tout ce qui touche aux usages populaires, il y a beaucoup à dire pour et contre ces représentations, mais elles tiennent dans l'affection et dans la vie du peuple une place importante, et, avant de les supprimer, il faudrait pouvoir remplir par quelque autre chose de meilleur le vide que laisserait leur suppression.

pouvons-nous voir ces écoles sur un meilleur pied! Mais comment introduire une amélioration? Où trouver des maîtres? Ceux que nous employons actuellement ont été élevés dans une routine aveugle. Leur méthode d'enseignement, c'est la routine traditionnelle qui règle aussi leur programme.

« Aurions-nous, au reste, des maîtres bien capables, où sont les livres à mettre entre leurs mains? Il nous faudrait un abrégé d'histoire sainte et un abrégé de catéchisme, ainsi qu'un livre propre à intéresser et à instruire les enfants par des lectures édifiantes.

« Ces éléments, que nous ne possédons pas, nous sont pourtant indispensables; sans eux, nos écoles ne seront jamais que de vains simulacres. Avec eux, elles deviendraient des sources fécondes d'instruction et des auxiliaires puissants pour le Missionnaire. Nos enfants sont généralement assez avides d'instruction, et avec un peu de persévérance on peut leur inspirer un grand désir de connaître leur sainte religion : cette année encore nous en avons eu des preuves. Pendant les deux mois que nous avons pu résider à Madagalle, le Missionnaire y a exposé dans un catéchisme historique les principaux faits et événements de l'Ancien Testament; plus de deux cents enfants ou jeunes gens venaient fidèlement écouter ces récits; ils se plaisaient à les répéter ensuite, et goûtaient évidemment les réflexions morales qu'on en déduisait pour la bonne conduite de la vie.

« Heureux les enfants dans un village où le Missionnaire peut séjourner assez pour les bien instruire! Mais, hélas! que peut faire un Missionnaire obligé de voyager de côté et d'autre selon le besoin des chrétiens? Lors même qu'il peut résider quelque temps dans une localité, il se trouve si écrasé d'occupations diverses, qu'il lui est ordinairement impossible de se préparer assez pour intéresser, instruire et édifier son petit auditoire. Un bon maître d'école, pourvu de bons livres, lui serait un auxiliaire bien précieux. Nous nous efforçons de suppléer au manque de bons maîtres et de bons livres, en instruisant nous-mêmes les maîtres et les enfants; mais nous reconnaissons que cette tâche exige trop d'attention et de temps pour que le Missionnaire puisse toujours s'en acquitter.

« Le rédacteur de ce rapport rappelle qu'il n'a pas été seul à cultiver ce beau district de Valigamme. Depuis Pâques jusqu'à la mi-août, le R. P. Saint-Geneys partagea ses travaux. Durant les six semaines que le choléra sévit à Myletti, ce bon Père a été le plus assidu au chevet des malades, et le plus zélé pour procurer le baptême aux enfants païens. Après son départ, le R. P. Boisseau vint me rejoindre : lui aussi, il est

déjà aguerri et endurci aux travaux apostoliques. Il me disait : « Laissez-moi les courses, et gardez pour vous les affaires. » Le fait est qu'il a fait bien des courses, ce qui m'a laissé le temps de terminer un certain nombre d'affaires, avec le secours du Seigneur. »

16° *Mission de Point-Pedro.* — « La visite de cette Mission, dit le R. P. Pélissier, a donné les résultats ordinaires. Au milieu de beaucoup de peines et de fatigues, il nous a été donné de cueillir quelques fleurs, que le Maître de ce vaste champ n'aura pas manqué d'agréer pour sa plus grande gloire. De plus, qu'il soit me permis de payer cette fois à mes chrétiens, hélas! habituellement si apathiques et insouciants pour le soin de leur âme, un tribut de louanges qu'ils n'ont peut-être pas reçu depuis longtemps : c'est que toutes les églises, une seule exceptée, ont profité de la visite du Missionnaire.

« Bien qu'exténué de fatigues, après avoir parcouru à pied des distances considérables, je voulus tenter un dernier effort en faveur des deux églises qui avaient refusé la visite annuelle depuis des années, et où la foi était en grand danger de se perdre. Le bien y a été opéré, la grande majorité des chrétiens s'y est approchée des Sacrements, et de meilleures espérances ont été conçues pour l'avenir de ces deux chrétientés. Que le Seigneur ait pitié de ce pauvre peuple, hélas! si peu soucieux des biens spirituels! Les deux petites chrétientés de Pulopalai sont encore dans un bien misérable état; cependant, depuis cinq ans que je les visite, je puis constater un certain progrès dans le bien.

« La Mission de Klaly a donné cette année de bons résultats.

« Le quartier de Vadamoratchy a été fidèle à ses bonnes traditions; le choléra, qui y a été en permanence pendant six mois, n'a pas été un faible stimulant; partout on a redoublé de prières, on s'est approché des Sacrements, et le Seigneur a couvert ces chers chrétiens de sa protection ; car, à part Valvattitoré, où il y a eu une quinzaine de victimes, toutes les autres chrétientés ont été épargnées, alors que de nombreux païens étaient de toutes parts moissonnés par le terrible fléau.

« Pendant que je parcourais les parties de la Mission qui ne peuvent être visitées en d'autres temps, le R. P. Boisseau consacrait aux pauvres cholériques de Valvattitoré les prémices de son zèle apostolique; on crut prudent de lui adjoindre le R. P. Saint-Genets, et les deux Pères rivalisèrent de dévouement. »

Le R. P. Pélissier donne, ainsi qu'il suit, le résultat de ses travaux de l'année :

Baptêmes d'enfants.	151
Baptêmes d'adultes.	3
Baptêmes d'enfants païens *in extremis*.	4
Confessions, environ.	3,500
Communions.	3,000
Extrême-Onction.	25
Viatique.	22

17° *Le choléra à Valvattitoré.* — Le R. P. Boisseau se trouvait, comme on vient de le voir, au milieu des cholériques. On lira avec édification les charmantes lettres que, du champ de bataille, ce bon et aimable Père adressa à Mgr Séméria. Quoiqu'elles n'aient pas été écrites en vue du Rapport, elles ne peuvent que l'embellir :

« Valvattitoré, ce 11 mai 1864.

« Monseigneur et bien-aimé Père,

« Me voilà, pour l'heure, l'assistant des mourants et le consolateur des affligés, bénissant les morts et rassurant les vivants : ce sont là de nobles fonctions qu'un Missionnaire apostolique n'a garde de refuser, et que Votre Grandeur, j'en suis sûr, va être toute fière de me voir exercer, sinon avec toute la perfection désirable, du moins avec un cœur tout rempli de joie.

« C'est lundi soir, dans la nuit, à notre retour de Vadéry à Tombaley, que je dus quitter de nouveau cette dernière église pour venir ici remplir tous ces emplois près des pauvres cholériques de Valvattitoré. Le R. P. Pélissier m'avait d'abord ravi cette bonne fortune ; mais subitement indisposé et pris de vomissements provenant, dit-il, de l'émotion qu'il ressent toujours en pareilles circonstances, il consentit enfin à me céder sa place. Le nombre des malades et le besoin de relever un peu le moral de ces pauvres gens rendent nécessaire un petit séjour dans cette église. Une petite charrette à bœufs était venue nous chercher avec les bagages nécessaires. Un incident signala mon départ : l'un de nos bœufs, désireux sans doute de s'en retourner libre de tout fardeau, s'échappa, et nous planta là, près de Poudou-Covil, à dix heures et demie du soir, sans qu'il fût possible de le rattraper. Deux hommes voulurent bien prendre sa place, et, traîné par ce curieux attelage, j'arrivai vers une heure et demie du matin. La mort avait été plus hâtive que moi, et deux personnes déjà venaient de succomber. Le frère du tandel (on appelle *tandel* le capitaine indigène d'un petit navire), Philippou,

avait été atteint; je me rendis aussitôt près de lui, et le trouvant assez mal, je le confessai et lui administrai l'Extrême-Onction, et, après ma Messe, le Saint Viatique. Il vit encore, mais il ne peut, je crois, aller loin, et on vient de me dire qu'il va de plus en plus mal. De là, je fus également visiter quelques autres enfants que le mal avait atteints; déjà, parmi eux, quelques-uns ont été emportés.

« C'est surtout parmi ces derniers que le mal sévit; la douleur et la crainte remplissent tous les cœurs; et c'était vraiment navrant d'entendre hier, après ma Messe, les sanglots que poussaient les pauvres mères en récitant les Litanies. C'étaient d'autres Rachels pleurant leurs enfants. Parmi les païens, proportionnellement la mortalité est plus grande encore : une quarantaine ont déjà succombé.

« Avec cela, Votre Grandeur suppose bien que les exhortations deviennent superflues; la voix de Dieu est plus éloquente que tous les sermons, et on l'entend... Déjà bon nombre se sont présentés à confesse, et parmi eux, plusieurs qui depuis de longues années ne songeaient guère à accomplir ce devoir. J'ai même confessé un jeune homme de vingt ans qui se présentait là pour la première fois. Dieu tire sa gloire de tout. S'il ne se présente point de nouveaux cas, je compte rejoindre le P. Pélissier vers la fin de la semaine. En ce moment-ci, je ne connais que quatre malades parmi les chrétiens. Pour moi, je suis bien; je n'éprouve qu'une certaine pesanteur dans les jambes, chose assez ordinaire dans ce pays. Je ne ressens nulle appréhension naturelle pour ces malades, et je suis, comme je l'ai dit, tout heureux de payer cette petite dette d'affection à ces pauvres gens. »

Valvattitoré. — Fête de la Pentecôte, 15 *mai* 1864. — « Le R. P. Pélissier a eu la bonté de me faire passer hier la lettre que lui a écrite en votre nom le R. P. Mauroit ; et, suivant le désir que j'y ai vu exprimé, je m'empresse de donner à Votre Grandeur un petit aperçu sur l'état de notre pauvre chrétienté de Valvattitoré, actuellement bien douloureusement éprouvée.

« Pour ma santé à moi d'abord, bien-aimé Père, je suis bien aise de pouvoir vous annoncer qu'elle est toujours bonne. Dans la triste persuasion où je suis de n'être point encore un fruit mûr pour le ciel , je me berce de l'espérance que Dieu, pour l'expiation de mes péchés, daignera me donner encore quelques années de vie, et le temps de faire quelque petite chose pour sa gloire et le bien des âmes. Cet espoir m'ôte toute crainte.

« Je voudrais maintenant avoir à vous donner d'aussi bonnes nouvelles sur l'état sanitaire de nos pauvres gens; mais jusqu'ici, malheureusement, l'épidémie, loin de diminuer, semble au contraire augmenter. Parmi les chrétiens, deux ou trois seulement ont succombé depuis ma dernière lettre; mais les cas se multiplient. On compte, pour le momant, une dizaine de personnes plus ou moins gravement atteintes. Parmi les païens, il y a chaque jour de nouveaux cas et de nouvelles victimes; hier encore, quatre ou cinq sont morts. De là aussi augmentation de craintes, et, pour l'heure, notre village offre à peu près l'aspect d'un vaste monastère de pénitents. Le silence n'y est guère interrompu que par les larmes et la prière. Les païens eux-mêmes donnent l'exemple, et j'ai vu de mes yeux de vieilles païennes venir invoquer en pleurant la statue de saint Sébastien.

« L'état peu rassurant de tout ce monde ne m'a pas permis, vous le pensez bien, de m'éloigner de cette église, où chacun tient à mettre ordre à sa conscience : on ne veut pas à tout prix que je m'écarte, et je trouve leurs désirs trop légitimes pour le faire. Ce soir pourtant, je vais me faire conduire à Tombaley, pour aller, suivant le désir du R. P. Pélissier, lui faire mes adieux et prendre mes bagages, mais dès demain je reviendrai au poste.

« Le R. P. Pélissier a dû, je crois, écrire de son côté à Valigamme pour requérir un Père. Je suis vraiment fâché de tout ce dérangement; car, si rien de plus grave ne se déclare, je me sentais de force à tenir seul la position. Toutefois, comme j'y vois une nouvelle attention de Votre Grandeur, je me fais un devoir de l'en remercier.

« Je me vois forcé de finir plus tôt encore que je ne le voudrais. C'est en priant de nouveau Votre Grandeur de vouloir bien me donner une petite part dans ses prières. La fête de ce jour me rappelle bien des souvenirs. C'était à pareil jour, il y a quatre ans, que j'avais le bonheur de me consacrer pour toujours à Dieu par l'Oblation. Cette année, j'ai dû renouveler mes engagements, bien loin du berceau, mais c'est toujours au même maître, aimable et bon dans tous les lieux.

« Adieu, bien-aimé Père, soyez aussi heureux et bien portant que je vous le souhaite, ce me sera le plus doux adoucissement aux peines de l'éloignement.

« P. S. *Tombaley, six heures du soir.*—J'arrive à l'heure même près du R. P. Pélissier : il va bien et part demain matin pour son long voyage. J'ai laissé mes pauvres malades dans la tristesse, je n'ai pu les consoler qu'en leur promettant un

prompt retour. Après la Grand'Messe, deux nouveaux cas se sont encore déclarés. J'ai confessé l'un des malades avant de partir et administré l'autre. Dieu veuille avoir pitié d'eux !

« Adieu, Monseigneur, daignez bénir ces chrétiens, et celui qui les assiste. »

18° *Mission de Mantotte.* — Encore le choléra ! J'espère que mes chers lecteurs ne sont pas effrayés de me l'entendre nommer si souvent. Le nom en est aussi inoffensif que sa réalité est terrible. Voici ce que raconte le R. P. PESSACQ, chargé de la Mission de Mantotte :

« Dieu a permis que le choléra se déclarât à Vangalle : notre palefrenier a été la première victime. Attaqué vers quatre à cinq heures du matin, à six heures du soir il n'était déjà plus. Il me répugnait de l'enterrer immédiatement ; je me décidai donc à remettre ses funérailles au lendemain matin. Je proposai un salaire considérable à ceux qui consentiraient à le veiller ; mais tous s'excusant sous divers prétextes, je fus obligé de mettre le cadavre dans la chambre voisine de la mienne. Le nombre des victimes se multipliant, la peur s'empara des esprits, et il y eut pour un temps trêve aux disputes et aux querelles, autrefois si fréquentes. Entrant dans les desseins de la Providence qui se sert de ce fléau pour ramener les hommes à la vertu, les chrétiens s'efforcèrent de fléchir la colère divine par la pénitence et la prière. Beaucoup songèrent sérieusement à leurs âmes et les purifièrent en s'approchant des Sacrements, se préparant ainsi à tout ce que le Seigneur voudrait décider à leur sujet ; j'eus donc la consolation de voir un peu plus d'une centaine de chrétiens s'asseoir à la Table sainte, et réparer ainsi le mauvais exemple qu'ils avaient donné en s'en tenant éloignés pendant plusieurs années. A ces pratiques de religion, ils joignirent l'assistance au saint sacrifice de la Messe ; ils vinrent d'eux-mêmes me prier de célébrer pendant trois jours consécutifs la sainte Messe, et de donner aussi en ces trois jours la bénédiction du Très-Saint Sacrement. J'acquiesçai volontiers à leur demande, et, présumant la permission de Votre Grandeur, nous ajoutâmes aux prières usuelles celles qui sont indiquées dans le Rituel *pro tempore mortalitatis et pestis*. Nos chrétiens, qui dans les temps ordinaires s'exemptent si facilement des offices divins, vinrent en grand nombre à l'église, et prièrent avec ferveur pour la cessation du fléau. Dieu exauça leurs prières, et la maladie disparut après avoir fait ici une douzaine de victimes. Puissent les Vangaliens se souvenir de cette leçon miséricordieuse que le Seigneur leur a donnée pour leur bien spirituel ! Puissent-ils vivre de manière à ne plus mériter ces

châtiments, mais au contraire par leur conduite vraiment chrétienne attirer sur eux les bénédictions célestes! »

Le Père mentionne les obstacles qu'il a rencontrés à la visite régulière des chrétientés de son district; certains de ces obstacles provenaient de la misère où se trouvait le peuple; d'autres, hélas! de leur mauvaise volonté et de la légèreté de leur esprit. « La sécheresse ayant fait manquer la moisson, beaucoup de pauvres gens, dit le Père, se dispersèrent dans les forêts, allant couper du bois pour gagner quelques sous et soutenir leur misérable existence; de sorte que, dans plusieurs villages, les femmes seules restèrent à la maison. Ailleurs, il y eut clairement beaucoup de négligence; en certains villages, on dépense à jouer des drames l'argent destiné aux frais de la Mission. Nos chrétiens sont grossiers et ignorants; plusieurs sont allés jusqu'à vendre leurs bœufs ou une partie de leurs champs, afin de pouvoir jouer la comédie. » Il y a lieu de s'apitoyer beaucoup sur ces pauvres gens, et il faut bien de la patience pour les conduire. Il semblerait que les chrétiens de ce district, dont la prospérité, la vie même parfois, dépend absolument de la quantité de pluie qui tombe dans le pays, devraient s'appuyer beaucoup sur la Providence, et tâcher de mériter toujours la protection divine par leur bonne conduite. Mais en cela ils ressemblent beaucoup aux juifs, qui, dès que la main de Dieu les frappait, revenaient à lui avec toutes les démonstrations de la pénitence; mais l'épreuve n'avait pas plutôt cessé, qu'ils se révoltaient encore et oubliaient les prodiges par lesquels Dieu les avait secourus. Ainsi nos Indiens... Dans les temps de disette et de détresse: « Ah! disent-ils, nous l'avons bien mérité; nous avons offensé le Seigneur, et la terre est devenue toute de feu pour nous. » Mais ces bons sentiments sont aussi passagers que la cause qui les fait naître. Je ne sais si l'on trouve la même insensibilité, la même inconséquence chez les peuples soi-disant civilisés, certainement beaucoup plus éclairés que ces pauvres cultivateurs de Mantotte. Mais qui aurait le droit de leur jeter la première pierre?

Le R. P. Pussacq, après avoir montré le côté sombre de son tableau, nous en laisse entrevoir un aspect plus encourageant.

« L'état des esprits, dit-il, est considérablement meilleur qu'en 1863. On désire de plus en plus le retour à l'unité de juridiction; la confiance est revenue, et les difficultés qui empêchent cette unité désirable disparaissent de jour en jour. Nos chrétiens de Mantotte n'ont pas oublié la fin malheureuse de plusieurs des principaux soutiens de l'ancien schisme. Le collègue du prêtre excommunié, qui a causé tant de désastres

à Mantotte et à Manaar, était arrivé lui-même avant la promulgation du concordat; conséquemment il était intrus et avait administré sans pouvoir. Frappé de la maladie dont il mourut, il se retira à Manaar pour se faire soigner : les secours de l'art étant devenus impuissants, le médecin païen qui le soignait, lui dit que près de lui il y avait deux prêtres; qu'il ferait bien de les appeler; que s'il le désirait, il se chargerait de lui en amener un. Mais le malheureux, par crainte de son confrère, refusa cette offre et mourut sans sacrements.

« Un chef indigène avait été longtemps le plus fort soutien du schisme; plusieurs fois, il avait arrêté des villages ou des individus sur le point de rentrer dans l'unité. Si, lorsque le P. Saint-Genets était en possession de l'église de Parapancandel, la caste des Caréars n'est pas revenue, ç'a été par les intrigues et efforts de ce chef ou *adigar*. Or, il lui arriva de se faire une légère égratignure à la main : cet accident, en apparence si peu grave, fut suivi d'une maladie dont aucun traitement ne put arrêter les progrès. L'*adigar* mourut, après avoir refusé plusieurs fois de faire venir aucun prêtre, sous prétexte qu'il n'était pas encore assez malade pour recevoir l'Extrême-Onction, et qu'on ne devait pas déranger les grands personnages sans raison suffisante. Par ces grands personnages, il entendait les prêtres goanais.

« Un *vidhan*, ou agent de police, qui avait été un des fauteurs les plus actifs du schisme, mourut pareillement sans Sacrement ni rétractation.

« Le grand coryphée du parti, le consul portugais à Colombo, le docteur Misso, était mort aussi vers la même époque.

« Ces morts, toutes plus malheureuses les unes que les autres, se succédant si rapidement, ont produit une salutaire impression sur nos chrétiens, et leur ont fait comprendre que si Dieu parfois tarde à punir les grands coupables, sa justice ne laisse pas pour cela de rendre à chacun selon ses œuvres. J'ai déjà fait connaître à Votre Grandeur qu'en conséquence plusieurs membres de l'ancien parti schismatique étaient venus d'eux-mêmes se présenter pour recevoir les Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. D'autres ont aussi demandé à contracter mariage chez nous; mais le Concordat s'y opposant, j'ai été forcé de refuser. »

Les scandales répétés des prêtres schismatiques, les malheurs qui sont venus fondre sur plusieurs membres du parti, ont grandement disposé les esprits à la paix. Aujourd'hui, il ne s'agit plus, il est vrai, de schisme, tant que les limites fixées par le Concordat sont respectées de part et d'autre; mais un prêtre qui a fait le métier de schismatique pendant

des années, en se riant des censures ecclésiatiques, se transforme difficilement en bon pasteur : les chrétiens qui l'ont autrefois soutenu dans ce schisme sont aujourd'hui bien punis ; ils voudraient se donner à nous, mais nous ne pouvons les recevoir, et ils languissent privés de tout secours spirituel. Il est bien à désirer que l'archevêque de Goa y pourvoie au plus tôt ; mais rien ne se pourra faire, tant que cet infortuné prêtre restera dans le pays.

La Mission de Mantotte a été évangélisée en 1864, conjointement avec le R. P. Pussacq, par le zélé et infatigable P. Gourdon.

19° *Ile de Delft ou Nédountivou.* — Je trouve dans les notes qui m'ont été remises un mot sur cette île, par le R. P. Saint-Geneys, qui l'a visitée conjointement avec le R. P. Pélissier.

Cette île est située à 20 milles de Caïts ; elle a environ 8 milles de long sur 3 de large, d'où son nom d'*Ile longue : Nédoun-tîvou ;* les Portugais l'appelèrent *ilha da Vacas,* à cause de ses pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux ; les Hollandais la nommèrent Delft. Elle était renommée par les chevaux de belle race qu'on y élevait. Sa population catholique est d'environ 1,000 âmes. Cette chrétienté est visitée seulement une fois l'an dans les mois de février et mars ; un Missionnaire ne saurait y résider seul ; cette île est inaccessible pendant une grande partie de l'année, et notre nombre restreint ne permet pas d'y fixer deux Missionnaires. Le résultat de cet état de choses est que la foi et les mœurs de ces chrétiens laissent beaucoup à désirer ; ils profitent même peu de la visite annuelle, dont ils n'apprécient pas assez le bienfait. Le P. Saint-Geneys a raison de s'écrier : « Tout cela fait mal au cœur. » « Jusqu'ici, dit le même Père, nous n'avons guère confessé que des femmes et des enfants. Et quels enfants ! plusieurs d'entre eux, qui sont déjà d'âge à faire leur première communion, ignorent les vérités de la religion.

« En allant voir quelques malades, j'ai rencontré de grands jeunes gens qui ne se sont jamais confessés et qui ne savent presque rien de la doctrine chrétienne. Une foule de vieux encroûtés, hommes et femmes, sont logés à la même enseigne et croupissent ainsi dans l'ignorance et le péché.

« En présence de tant de misères, j'ai senti une bien vive peine de ne pouvoir pas rester seul pour me consacrer quelque temps à l'amélioration de cette pauvre chrétienté. Qu'il serait à désirer qu'un bon Missionnaire puisse résider ici durant quatre ou cinq mois de l'année ! Dieu fasse à ces pauvres chré-

tiens une telle grâce! Plusieurs sentent combien le pays en a besoin, et ils se disposent à en faire l'objet d'une demande à Votre Grandeur; nous avons été bien loin de les en dissuader; nous les avons au contraire encouragés. Il n'est pas nécessaire que nous nous joignions à eux; car Votre Grandeur, nous le savons, voudrait bien de tout cœur pouvoir exécuter ce projet. »

Mais Monseigneur ne peut pas faire l'impossible. Encore une fois... des Missionnaires... des Missionnaires forts, habiles, zélés et pieux!... Tel est notre cri de détresse...

Je ne trouve aucune note sur la Mission de Caltis, où le R. P. Pouzin continua à cultiver les « roses entre les épines, » dont il a si agréablement entretenu les lecteurs des Annales; ni sur celle de Manaar, où les RR. PP. Le Lons et Boutin ont exercé un ministère bien pénible sous tous les rapports, mais stérile en événements capables d'intéresser.

Le district de Calpentyn, administré jusque-là par le R. P. Guidi, oratorien que nous avons eu la douleur de perdre en février 1865, ne me fournit non plus aucune note. Le prochain rapport nous racontera sans doute les opérations des RR. PP. Gourdon et Desforest, qui y travaillent avec un zèle tout apostolique. Sans m'y arrêter donc, je poursuis ma route vers le sud, et j'arrive à Chilaw, où je retrouve encore l'aimable P. Chounavel. J'extrais de son rapport ce qui n'a pas trouvé place dans les pages qui précèdent.

20° *Mission de Chilaw.* — Le Révérend Père ouvre son rapport par des observations très-justes sur l'état spirituel des petits villages qu'on ne peut visiter qu'une fois l'an. « Je partis, dit-il, pour faire la visite des petites églises, qui, à raison de leurs distances ou du petit nombre des chrétiens qui en dépendent, ne sont visitées qu'une fois l'an et pendant quelques jours seulement. Ces visites annuelles sont très-utiles et absolument nécessaires; mais elles ne produisent pas des fruits aussi grands et aussi durables qu'il serait à désirer. Pendant que le Missionnaire est là, on vient généralement l'écouter; tous à peu près se confessent; mais beaucoup ne veulent pas recevoir la sainte communion, sous prétexte qu'ils auront encore à dire de mauvaises paroles ou qu'ils ne pourront pas vivre assez bien. » La disposition dont parle ici le Père, se rencontre chez beaucoup de chrétiens; ainsi je me rappelle une conversation que j'eus avec un homme très-intelligent dans un district où les hommes étaient rarement vus à la table sainte; je lui en demandai la raison; sa réponse fut laconique, mais significative : *païam.* « C'est la peur, » me dit-il. Plusieurs de mes paroissiens et paroissiennes de

la petite église de Passevour à Jaffna ne s'approchent presque jamais de la communion. Ils viennent se confesser; ils ne vont pas plus loin. Une femme, que j'interpellai sur ce sujet, me dit que la communion lui brûlerait la poitrine, si elle la recevait. — La raison en est simple; ces gens sont esclaves de mauvaises habitudes; ils sont persuadés qu'ils ne *peuvent* pas s'en corriger; qu'elles sont pour eux une nécessité inexorable de leur position, et un reste de foi que le péché n'éteint pas leur fait redouter le sacrilége.

Je laisse encore la parole au P. Chounavel : « Pendant quelques semaines après le départ du Missionnaire, on vient plus régulièrement à l'église; le dimanche, on travaille moins, on dit moins de paroles obscènes; mais bien vite les vieilles habitudes reprennent leur cours; les promesses et les résolutions sont mises de côté. Afin d'obvier autant que possible à ces funestes inconvénients, j'avais cru devoir faire deux fois l'an la visite de ces petites chrétientés; mais j'ai été surpris et peiné de voir beaucoup d'hommes refuser d'en profiter, en alléguant que ce n'était pas l'*usage;* que c'était bien assez de se confesser une fois l'an; quelques-uns trouvent même étrange qu'on se confesse plus souvent, attendu que l'Eglise commande de se confesser une fois l'an. »

Pour ne point juger ces peuples trop sévèrement, il faut se rappeler le régime auquel ils ont été soumis pendant tant d'années par le clergé goanais, qui n'accordait guère la communion qu'à ceux ou celles qui, ayant passé l'âge des passions, ne péchaient plus (au moins grossièrement) par la seule raison qu'ils ne pouvaient guère plus pécher.

Le P. Chounavel parle ensuite de l'empressement avec lequel les exercices du mois de Marie, « toujours féconds en grâces de salut, » furent suivis à Chilaw; de la communion générale, le 25 juin, des membres de la Confrérie de Saint-Jean-Baptiste; mais il a à déplorer l'entraînement auquel plusieurs de ces jeunes gens cédèrent peu après : « Ils allèrent assister à des danses païennes nocturnes. Ces danses sont exécutées par des femmes au son du tambourin, et avec un accompagnement de paroles, chants et gestes qu'il n'est guère possible à un jeune homme de voir ou d'entendre sans danger. »

Les faits se rattachant au choléra ayant été déjà exposés, je mentionnerai la visite que Mgr Séméria fit aux prisonniers avant de se rendre à Vennappouré. « Trois criminels, dit le R. P. Chounavel, reçurent la confirmation et la sainte communion dans la prison même, des mains de Mgr Séméria; un de ces malheureux fut plus tard condamné à la déportation perpétuelle.

« Je visite la prison tous les dimanches, dit le Père ; mais comme les détenus n'y sont qu'en passant, il est difficile de leur faire beaucoup de bien. » Le P. Chounavel parle ensuite des consolations que lui donnent les confréries établies à Chilaw, notamment celle de l'Immaculée Conception. Il a, de plus, établi les œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance ; enfin il donne des soins très-assidus à ses catéchismes ; son absence pendant une partie de l'année avait un peu désorganisé cette œuvre ; mais avec un zèle comme le sien et le don qu'il a d'attirer la jeunesse, elle ne peut manquer de se bien rétablir et de lui donner autant de fruits que les années précédentes.

21° *Province de l'Est.* — J'ai maintenant à parler de la portion du Vicariat qui comprend la province de l'Est. On lira peut-être avec intérêt la note descriptive suivante que j'ai publiée il y a quelque temps :

« Cette province a une superficie de 4,753 milles carrés ; une population de 113,000 âmes, dont 4,382 sont catholiques, 424 appartiennent à diverses sectes protestantes, et 108,604 sont Hindous, Musulmans ou Veddahs.

« La population du district de Batticaloa est de 100,000, ce qui ne laisse que 13,000 pour Trincomalie et les districts adjacents ; sur ce nombre de 100,000, 98,000 occupent sur le littoral une bande qui, n'ayant pas plus de 2 milles de large, s'étend sur une longueur de 65 milles le long de la côte. A l'exception de cet étroit ruban, où l'on retrouve la nature tropicale dans toute l'exubérance et la richesse de ses produits et la beauté de ses sites, la province de l'Est n'est guère qu'une solitude et un désert ; elle forme un contraste pénible à la riche et populeuse province de l'Ouest. La civilisation à Ceylan a, de mémoire d'homme, accompli des progrès surprenants ; mais ce progrès a été presque exclusivement limité aux provinces de l'Ouest, du Sud et du Centre. Dans la péninsule de Jaffna au nord, dans le district de Batticaloa à l'est et dans la partie méridionale de la province du Nord-Ouest, l'agriculture est certainement dans un état florissant ; mais avec ces exceptions, on peut dire que non-seulement la civilisation n'a pas avancé à Ceylan, mais qu'elle a rétrogradé ; et la nature sauvage a rétabli son empire sur de vastes contrées qui, autrefois fertiles et prospères, sont aujourd'hui hantées par le tigre, l'éléphant et le sauvage Veddah. »

22° *Trincomalie.* — Cette intéressante chrétienté fut, pendant l'année 1864, confiée au zèle des RR. PP. Keating et Gouret. Le premier donna ses soins aux soldats de la garnison et aux marins catholiques des vaisseaux de guerre qui

visitèrent pendant l'année cette grande station maritime de l'Est.

C'est en 1864 que Mme Flanagan, bien connue dans la Famille pour son dévouement à l'œuvre de l'éducation, et aimée comme la mère de notre frère Flanagan et de la sœur Marie-Louise, alla ouvrir une école anglaise dans la ville de Trincomalie. Elle y fut accueillie avec empressement par tous les Européens et descendants d'Européens, qui jusqu'ici n'avaient eu aucun moyen de donner une bonne éducation à leurs filles. Dans le premier rapport écrit par cette bonne dame, je lis ces mots : « Notre bonne Mère, Marie, sous la protection de qui cette école est placée, aura à nous aider beaucoup; car, à part la bonne volonté, je vois en moi peu de qualités qui puissent en assurer le succès. Néanmoins, avec la grâce de Dieu, j'espère que tout ira bien; des commencements pauvres ont souvent une bonne fin. »

Cette école fut visitée à diverses époques par l'amiral King, commandant la station navale; par le major général O'Brien, gouverneur de Ceylan par intérim; par l'agent de la province de l'Est, et par l'inspecteur des écoles; tous en ont parlé d'une manière fort honorable. Nous sommes en instance, ou plutôt en voie d'obtenir pour cette école un secours annuel du gouvernement. Les statistiques qui m'ont été fournies sur cette institution portent le nombre des élèves à 72.

Le R. P. Gouret, avec une prédilection marquée pour les chrétiens indigènes de Trincomalie, raconte les sacrifices qu'ils firent pour réparer l'église Sainte-Marie. Cette église étant fréquentée par les troupes de la reine, nous avions droit à ce que le gouvernement contribuât pour sa part à ces réparations indispensables. Mais la correspondance officielle, continuée à ce sujet pendant plusieurs années, n'eut d'autre résultat que de mettre en relief la parcimonie de ce gouvernement, et les faux-fuyants auxquels les chefs du pouvoir exécutif eurent recours pour éluder l'accomplissement d'une obligation qu'ils n'avaient pu s'empêcher de reconnaître. Cependant on avait des appréhensions sérieuses sur la solidité de l'église; il était urgent de commencer les opérations. Le Père fit donc appel à son peuple fidèle : ne pouvant guère contribuer de leurs bourses, ces bons chrétiens contribuèrent de leurs bras, et les convois de travailleurs volontaires se succédèrent sans interruption jusqu'à l'achèvement des travaux. « Les païens et les mahométans, voyant, dit le Père, ces trois cents ou quatre cents ouvriers travailler avec une ardeur indicible, s'arrêtaient et me demandaient quel salaire je leur donnais; et sur ma réponse que tout leur salaire était ma

bénédiction à la fin de la journée, ils s'en allaient remplis d'étonnement. »

Le Père fait ensuite connaître la marche des exercices religieux qui se succèdent dans l'église de Trincomalie : « Les lundis, mercredis et samedis sont les jours de confession pour les grandes personnes ; les enfants viennent les autres jours ; les membres de la Confrérie de Notre-Mère Immaculée, le premier vendredi de chaque mois. Le dimanche et le mercredi ont lieu les catéchismes. Nous faisons chaque année le mois de mai, et chaque vendredi du Carême, l'exercice du chemin de la Croix qui est bien suivi.

« Au mois d'avril, continue le Père, le choléra fit son apparition : trois chrétiens en furent victimes. En décembre dernier, le fléau recommença avec plus d'intensité. Nos chrétiens, effrayés comme les autres, eurent recours à saint Sébastien ; nous n'eûmes à déplorer d'autres morts que celles de deux étrangers. Les païens et les mahométans furent surtout la proie de l'épidémie ; ces malheureux, loin de reconnaître la main de Dieu qui les frappait, et sans écouter les bons conseils des catholiques et les avis que je leur donnai moi-même, ne firent que s'enfoncer de plus en plus dans leurs abominations païennes ; sacrifices continuels, ponguels[1], signes superstitieux et flambeaux placés à leurs portes ; ils essayèrent tout pour fléchir leurs cruelles divinités dont ils se croyaient les victimes, mais en vain ; car ils oublièrent de s'adresser au Maître de la vie et de la mort. Quelques pécheurs effrayés revinrent à la pénitence ; j'ai remarqué depuis lors un changement notable dans la chrétienté. Depuis que j'ai commencé à les instruire sur la divine Eucharistie, nos chrétiens assistent avec beaucoup plus de fidélité à la sainte

[1] *Ponguel* (ébullition). On trouve dans le *Dictionnaire des religions*, de Migne, un article exact et assez complet sur l'origine et le sens de cette cérémonie et des rites bruyants et grotesques qui l'accompagnent. Elle consiste à faire bouillir du riz et du lait dans de petits vases de terre, et en plein air. Cette fête se célèbre vers le 11 janvier comme réjouissance à l'occasion de l'entrée du soleil dans le signe du Capricorne, ce qui promet de longs jours et annonce l'époque de la moisson. La période durant laquelle le soleil est dans le nord est regardée comme la plus heureuse. Des présages sont tirés de la manière dont l'ébullition se produit : la question à cette époque est *sórou ponguinadó*, le riz a-t-il bouilli ? — *Ponguilladou*, il a bouilli, répond-on ; et alors chacun se livre à la joie. Il y a plusieurs *ponguels* de rigueur déterminés par le rituel hindou. Mais chacun peut célébrer un *ponguel* dans les circonstances critiques ; le résultat doit éclairer sur les événements futurs qu'il lui importe de connaître. En cas d'épidémie, le *ponguel* indiquera la cessation, la continuation ou le redoublement du fléau selon la manière dont le riz bouillonnera. Je ne sais si cette divination par le riz bouilli a été placée dans la nomenclature des superstitions divinatoires.

Messe le dimanche et même la semaine; plusieurs chrétiens viennent fidèlement faire leur visite au Saint Sacrement. Les confréries de l'Immaculée Conception et de Saint-Jean ont eu une bonne part d'influence dans ce renouvellement; celle des femmes surtout forme un bon noyau et a un bon esprit; chaque année, je leur donne huit jours d'exercices préparatoires à leur fête.

« Dans le cours de l'année, nous avons baptisé 57 enfants de chrétiens, 4 enfants de païens, 3 adultes païens et 1 protestant; béni 22 mariages. Les communions données ici montent à 1,665. Pour ma part, j'ai entendu 1,301 confessions, donné 15 Extrême-Onctions et 9 Viatiques. »

De Trincomalie, nous descendrons à Batticaloa, où le R. P. ROUFFIAC nous met sous les yeux l'intéressant et pittoresque récit que voici :

Batticaloa, le 8 décembre 1864.

23° *Mission de Batticaloa.* — « Voici donc le mois de décembre, époque à laquelle il faut que chacun rende compte de sa gestion pendant l'année qui finit. D'autres, plus heureux et plus adroits que moi, n'auront qu'à prendre la plume pour écrire toute une longue narration tissue de traits édifiants qu'ils auront recueillis sur leurs pas : pour eux, faire un rapport, c'est un véritable besoin. Quoi de plus doux, en effet, que de verser son trop-plein de consolations dans le cœur de ses frères ! Mais pour moi, un rapport est un véritable cauchemar; je ne sais par quel bout m'y prendre; si je ne suis pas aveugle, je suis très-porté à me croire pour le moins myope; car, malgré ma bonne volonté, je ne trouve rien qui soit capable d'édifier mes frères. En effet, repassant dans ma mémoire la suite de mes travaux pendant cette année, je trouve que ma première sortie de mon île aux *Tamarins* (c'est le sens du nom de *Puliantivou* que porte l'île où se trouve le petit bourg qui est le chef-lieu du district de Batticaloa) a été pour me rendre dans le courant de janvier à l'église de Sainte-Croix, où je passai une quinzaine de jours. »

Je demande à reproduire ici un passage sur Sainte-Croix, que j'ai inséré dans un de mes rapports à la Sainte-Enfance; cela épargnera à mes mauvais yeux la fatigue d'une nouvelle description :

« Sainte-Croix est le nom d'une église à *Sorikalmounei*, lieu qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée; c'est la nature dans tout ce qu'elle a de plus agreste, je devrais dire de plus sylvestre. Cette localité est à 25 milles sud de *Pulian-*

tivou, chef-lieu du district de Batticaloa;... on s'y rend ordinairement par la rivière. Je voudrais que nos jeunes amis pussent faire ce voyage. Que de choses nouvelles ils verraient! Ainsi, le soir à la brune, toute la rivière est couverte de *soulei tonis* ou bâtiments à torches... Ce coup d'œil est féerique;... on dirait une illumination... et en l'honneur de qui? Pas précisément en l'honneur de qui que ce soit, mais à l'occasion des poissons que l'on va pêcher ainsi : sur l'avant du bateau, on fait un grand feu bien flamboyant; près de là se tient immobile et penché, l'arc tendu, la flèche prête à être décochée, ce pêcheur d'un nouveau genre. Si le poisson attiré par la lumière se permet de lever la tête, un dard mortel lui fait immédiatement payer sa curiosité, et il est vite hissé sur la barque au moyen d'une corde à laquelle est attachée la flèche. Je pense bien qu'en France on ne connaît guère la pêche à la flèche et au flambeau; mais chaque pays, chaque usage. En arrivant près de *Sorikalmounei,* dont il faut que nos associés retiennent bien le nom, puisque dans ce coin perdu du monde il y a des associés à la Sainte-Enfance... nos plus jeunes amis seraient étonnés de voir à la surface de l'eau nombre de cornes et de gros naseaux constamment en action, comme le soufflet d'une forge;... deux cornes pour chaque museau. Et qu'est cette étrange chose?... des buffles... oui, des buffles... et que font-ils là?... Oh! tout n'est pas rose à Sainte-Croix; la végétation luxuriante de ces parages, les fourrés épais des taillis, les tiges pressées des joncs élevés qui bordent le fleuve, donnent asile à des myriades de petits insectes belliqueux, dont le dard est si acéré qu'il pénètre même le cuir épais du buffle, et dont la piqûre est si cuisante que le pauvre quadrupède, vaincu dans sa force par cette faiblesse, n'a d'autre refuge contre les persécutions de ces terribles mosquitos que le sein de la rivière, où il se plonge tout entier, y restant immobile des heures entières, ne laissant au-dessus de l'eau que ses narines et ses cornes. Jugez combien l'existence du Missionnaire doit être charmante au milieu de cette armée ailée de persécuteurs avides de son sang, qu'on trouve toute part, sans échapper ni à leur bourdonnement provocateur ni à leurs attaques multipliées! Si le buffle doit se réfugier dans l'eau, où le Missionnaire ira-t-il pour échapper à la torture et goûter un peu de repos? Ah! s'il n'y avait à Sainte-Croix des âmes pour lesquelles le Seigneur Jésus est mort, et des associés à la Sainte-Enfance et à la Propagation de la foi, il serait mieux de ne visiter ces lieux qu'en esprit. Mais Jésus-Christ a eu ces lieux un petit noyau de disciples simples et bons. Il y a quelques années, j'allai avec le P. Chounavel leur

prêcher une petite Mission ; je ne puis dire le bonheur que j'éprouvai dans ce pays si sauvage, au milieu de ces pauvres habitants des bois. C'est un des beaux souvenirs de ma vie de Missionnaire. La Sainte-Enfance a dans ces parages de véritables glaneurs qui lui font de petites gerbes d'épis, non de blé, mais de riz, et Ruth aurait peut-être à leur porter quelque envie. » Je rends la plume au bon P. Rouffiac.

« Le nombre des chrétiens de cette église de Sainte-Croix dépasse aujourd'hui trois cents. Je ne saurais dire combien ces pauvres gens ont besoin d'instruction ; pendant les quelques jours que je passai parmi eux, je m'attachai à les instruire sur les grandes vérités, mais la jeunesse eut la plus grande partie de mes journées; pendant que les plus petits apprenaient les prières, j'expliquais le catéchisme et préparais par des instructions familières une dizaine de filles à la première communion. — Le soir, après souper, poussé par la nécessité plutôt que par l'habitude, je faisais force fumée pour chasser les moustiques; car ici pas de milieu, il faut que la fumée vous arrache des larmes, ou que les moustiques vous tirent du sang ; or, pour moi je ne suis pas si avare de mes larmes que de mon sang. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il n'y ait que des moustiques dans les bois de Sainte-Croix, il y a encore des éléphants et des tigres ; ainsi, un soir nous entendîmes un veau qui poussait des cris de détresse, c'était tout bonnement le tigre qui venait voir si celui-ci serait aussi bon à manger que son frère qu'il avait dévoré quelques jours auparavant. Un autre soir, c'était une soixantaine d'éléphants qui venaient faire la causette non loin de ma maison ; durant la nuit, à la sortie du *meeting*, je pense, ils se rapprochèrent de ma demeure ; cette fois leur conversation était tellement bruyante qu'ils m'éveillèrent, et mon chien, vrai Attila des rats, que je fais coucher dans ma chambre pour donner le change aux moustiques, était tellement effrayé qu'il n'osait plus dire mot.

« Dans le courant de cette année j'ai vu nos chrétiens de Sainte-Croix à cinq reprises différentes...

« Peu de jours après mon second voyage à Sainte-Croix, je me rendis à ma basilique de Saint-Pierre pour le 29 juin. (C'est là que le P. Rouffiac a commencé ses tentatives d'évangélisation auprès des sauvages Veddahs.) La fête se fit en deux idiomes : le matin c'était en tamoul, et le soir en singhalais. J'avais une trentaine de chrétiens qui y sont restés encore quatre mois. Pour ce qui est de conversions, parmi les Veddahs surtout, je n'en parle pas, par la raison toute simple qu'il n'y en a pas encore eu ; mais non loin de là, il y a un gros vil-

lage tout païen, dont la corruption, au dire d'un homme qui le connaît, égale, si elle ne surpasse la corruption de Sodome; eh bien, je crois que saint Pierre pêchera bientôt quelques perles dans ce bourbier, et voici le motif de mon espérance : Il y avait dans cet endroit une femme malade; les Hippocrates du pays avaient épuisé toutes les ressources de leur art; il ne restait plus qu'à essayer de la jonglerie; le *poussari* ou sacrificateur fut appelé; le bouc et le coq tombèrent sous son couteau, rien ne fut épargné, bananes, riz, bétel, tout fut offert; et malgré ces sacrifices en masse, la malade allait de mal en pis; un chrétien, gardien de Saint-Pierre, se trouvant là, dit à ces pauvres aveugles que s'ils voulaient faire ce qu'il leur dirait la malade guérirait : tout fut promis. Que ne ferait-on pas pour soulager ceux qu'on aime? Aussitôt mon garde fit émettre à la malade le vœu de faire dire une fois les litanies de saint Pierre, et d'aller faire la garde à l'église pendant trois jours. (Autre pratique de dévotion indienne; on fait vœu d'aller garder saint Sébastien, saint Antoine, etc., c'est-à-dire d'aller coucher à la porte ou dans l'intérieur de l'église pendant un certain nombre de jours). Les litanies étaient à peine dites que cette pauvre femme se trouva, non pas en santé, mais en pleine convalescence. Ce petit incident semble avoir dessillé les yeux à quelques-uns de ces aveugles, dont l'un d'eux, je l'espère, me confiera son petit marmot pour l'élever. Je ne passai que trois jours à Saint-Pierre; mon retour se fit sans accident : je me trompe, le bon Dieu, pour nous rappeler qu'il pense toujours à nous, a soin d'en envoyer quelqu'un. Ainsi, comme il y avait plusieurs jours que je n'avais pas pris de bain, un beau matin, par un calme plat, il nous envoya une vague, haute de quatre coudées, qui prit notre barque en flanc. La voyant venir, je me levai, non par respect ni par bravade, mais instinctivement, et voilà qu'au même instant elle enjambe notre barque : j'en avais jusqu'au cou; c'était un bain providentiel. Une demi-heure après, nous prenions terre sur un petit promontoire; il n'était que deux heures après midi, mais mon estomac, qui n'avait pas même eu son café du matin, semblait dire qu'il n'était que trop tard; mon premier soin fut de me retirer à l'écart pour changer mes habits qui étaient tout trempés. J'étais au milieu d'un magnifique bocage où tout invitait au repos; mais je crois qu'il n'est pas plus facile ici qu'ailleurs de trouver des roses sans épines; figurez-vous que mon bocage, avec toute sa beauté, n'était rien moins qu'un réceptacle de tiques (de tous les insectes dont la piqûre est insupportable, le tique, appelé *ouni*, ou le mangeur, est le plus cruel; il s'attache aux chairs; on ne peut

guère lui faire lâcher prise qu'en le coupant : la plaie qu'il laisse est extrêmement douloureuse ; toutes nos forêts en fourmillent), et en quelques instants, j'étais parfaitement en rapport avec le milieu dans lequel je me trouvais, j'étais couvert de la tête aux pieds de ces implacables « mangeurs. » Le lendemain, arrivé au lieu ordinaire de ma résidence, ce n'était plus dans un frais bocage que je croyais être, mais dans un véritable brasier, tant mes piqûres étaient cuisantes ; le jour suivant, l'enflure de mes pieds m'empêcha de me tenir debout et je dus rester sur ma chaise. Que dire maintenant de mon île aux Tamarins, résidence du Missionnaire de Batticaloa? J'ai lu dernièrement dans un numéro des *Annales* quelques mots sur cette chrétienté, qui m'ont fait grand plaisir, parce que si mes chrétiens ne méritent guère aujourd'hui mes éloges, j'y ai vu qu'ils en ont été dignes et que je ne dois pas perdre tout espoir. — Pour ce qui est du catéchisme, j'ai beau crier, tempêter, menacer, rien n'y fait ; là où, cinq ans auparavant, j'avais soixante enfants, j'en ai de dix-huit à vingt. — Dieu a sans doute ici ses élus, comme partout ailleurs, mais le diable a aussi les siens, et certes ils ne sont que trop nombreux. Quelques-uns font parfois quelques efforts pour s'arracher à sa dure servitude, mais c'est toujours à la suite de quelque coup de la justice divine. Dernièrement nous dûmes refuser les honneurs de la sépulture à un malheureux qui n'avait de chrétien que le nom ; il fut enterré comme un païen, avec grand tapage de tambours. Pour que l'exemple fût plus public, nous ne défendîmes pas d'aller à cet enterrement. Trois ou quatre de ses pareils sont depuis revenus à de meilleurs sentiments, parmi lesquels un surtout mérite une mention honorable : maître de cérémonies diaboliques à Sainte-Croix, il était là comme le grand prêtre établi non de Dieu, mais du diable ; après m'avoir remis ses livres de magie, il s'est soumis à la pénitence publique, et cela de la meilleure grâce du monde. J'espère qu'il persévérera, car il témoigne d'excellents sentiments. Puisque mon maître des cérémonies m'a ramené à Sainte-Croix, je ne veux pas en repartir sans dire un mot des progrès qu'y fait l'Œuvre admirable de la Sainte-Enfance. Comme il n'y avait que cinq sections, d'après les règlements de l'Œuvre, je ne pouvais y célébrer les fêtes... Ces pauvres enfants ont cru voir en cela une préférence accordée à ceux de Pouliantivou, et ils m'ont témoigné leur mécontentement. Après leur avoir exposé les raisons de ma conduite, il a été décidé en comité général, qu'après avoir enrôlé autant de volontaires que possible, pour compléter une sous-division, nous formerions des sections avec des noms de saints, et qu'à la ré-

colte les volontaires glaneraient pour eux, de sorte que l'année prochaine tout le petit monde de Sainte-Croix sera content. — Sur la fin de cette année, j'ai essayé d'établir l'Œuvre des baptêmes pour les petits enfants païens *in articulo mortis*. Cette œuvre toute divine est loin d'être organisée, la chose n'est pas des plus faciles; mais j'espère qu'une vingtaine de petits anges, qui ont été envoyés au ciel par ce moyen, m'aideront à leur envoyer des compagnons, et que, par leurs prières, ils aplaniront toutes les difficultés. Dans l'Inde, on baptise tous les ans des milliers d'enfants païens *in articulo mortis*; je ne pense pas que les païens de l'Inde soient moins encroûtés que les nôtres; ce qui nous manque, je crois, ce sont des baptiseurs éclairés et dévoués; or, pour en faire la trouvaille, il me faudrait la lanterne de Diogène, me disait une fois le R. P. Bonjean, et par malheur pareil meuble ne fait pas encore partie de mon bagage; mais encore une fois si je n'y vois pas clair moi-même, mes vingt et un petits anges (ces petits anges ont aujourd'hui de beaucoup dépassé la centaine) y verront pour moi; ils me guideront, ils m'aideront, *hoc mea maxima fiducia est, hoc tota ratio spei meæ*. »

24° *Missions du Vicariat de Colombo*. — Les RR. PP. Pulicani, Perrard et Duffo ont continué, pendant l'année 1864, à exercer leur ministère apostolique sous la juridiction de Mgr Sillani, Vicaire apostolique de Colombo. — Les deux derniers Pères travaillèrent pendant une partie de l'année dans la province centrale, et furent ensuite envoyés dans le district de Négombo.

Le R. P. Perrard nous entretient de la visite qu'il fit à Dambool, bourg situé sur la route de Kandy à Trincomalie : c'est le point du Vicariat de Colombo le plus avancé vers le nord ; un magistrat y réside. — Près de là, se trouve une montagne de granit de 600 pieds de hauteur, dans les flancs de laquelle une vaste caverne, creusée dans le roc, a été transformée en *vihara* ou temple bouddhiste ; la chambre principale est de 180 pieds de long sur 90 de large et de 10 à 24 pieds de hauteur ; on y voit 52 grandes statues de Bouddha. C'est un lieu de pèlerinage pour les dévots bouddhistes. Là, le Père détermina l'emplacement d'une église à bâtir. « La Croix, dit-il, dominera ces lieux où Bouddha a si longtemps régné sans conteste ; j'ai baptisé naguère et envoyé, j'espère, au ciel les prémices de cette Mission... *Messis quidem multa ; operarii autem pauci*. Pendant le mois de décembre, je visitai Navelpettia, à 80 milles de Colombo. »

La neuvaine de cette localité, durant laquelle le Père prêcha ordinairement matin et soir, n'aurait laissé que d'agréa-

bles souvenirs, si quelques disputes ne s'étaient élevées parmi les différentes castes au sujet d'une statue de la sainte Vierge. La paix fut assez promptement rétablie, et le tout fut couronné par le baptême de plusieurs infidèles. Quelques protestants influents se firent aussi instruire dans la vue de leur prochaine admission dans l'Eglise. Le Père visita ensuite plusieurs plantations de café, où il put administrer les pauvres Coulis et leur prêcher en tamoul, avantage dont ils n'avaient jamais joui. On sait que ces Coulis sont des émigrants de l'Inde ; les Missionnaires qui avaient précédé nos Pères dans la province centrale ne savaient pas la langue tamoule ; nos Pères l'ont apprise pour se mettre en mesure de secourir ces pauvres âmes abandonnées. C'est, soit dit entre parenthèse, un motif semblable qui a porté le P. PERRARD à préparer des sermons en portugais pour l'avantage des métis catholiques de Kandy, qui ne comprennent assez ni l'anglais ni le singhalais. Les pluies qui avaient enflé les torrents interrompirent le cours de ces intéressantes visites. « Oh ! s'écrie le Père, comme il est pénible de voir tant de chrétiens disséminées dans ces plantations sans aucun secours religieux ! » Au mois de janvier, le P. PERRARD bénit et inaugura solennellement une chapelle près d'une station projetée du chemin de fer ; placée sur une colline, cette chapelle domine quatre temples bouddhistes, espèce de quadrilatère du démon, dont la Croix présage aujourd'hui la conquête. La cérémonie, accompagnée de bonne musique, fut très-belle ; elle fournit une intéressante description au journal catholique singhalais qui, sous le titre d'*Arouno dayam,* « Soleil levant, » venait alors de paraître à l'horizon... pour, hélas ! se coucher sitôt après... Douze adultes furent baptisés en ce beau jour.

Les courses apostoliques de nos Pères, dans cette province, ont toujours été invariablement marquées par de nombreuses conversions et par des inaugurations d'églises. La province centrale est à plusieurs égards un pays neuf, où il y a beaucoup d'éléments de bien et une grande disposition à recevoir le christianisme. A ces âmes, qui ne sont ni blasées, ni endurcies par la résistance à la grâce, la vérité apparaît dans toute sa pureté, et elle agit sur elles avec toute la force subjugante de ses divins attraits. Pour recueillir une moisson si belle, il ne faudrait qu'un nombre suffisant d'ouvriers.

A son retour à Kandy, le Père se trouva au milieu d'une épidémie, la petite vérole, qui fit plusieurs victimes ; mais Dieu lui ménagea une de ces consolations dont nos Pères du Sud semblent avoir le privilége presque exclusif. Un bouddhiste condamné à mort gisait dans sa prison. Dans ses vi-

sites périodiques, le Père fit sa connaissance; il eut avec lui plusieurs entretiens religieux. Cependant, jusqu'au 17 février, jour anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles, il n'y avait pas grand espoir de gagner cette âme : « Mais, dit-il, ce jour-là, à la sainte Messe, je priai notre Fondateur et bien-aimé Père d'offrir cette âme à la très-sainte Vierge, en le priant de donner ses secours aux faibles efforts de son indigne enfant : le soir, à mon arrivée à la prison, je trouvai le détenu bien changé; il me dit qu'il désirait s'instruire, me remit ses livres bouddhistes, me promit de ne pas recevoir les ministres protestants, et déclara aux geôliers qu'il ne voulait voir et entendre que le prêtre catholique. Je lui enseignai d'abord l'*Ave Maria* pour avoir, au moment de la tentation, un point d'appui et un secours puissant. Mon espoir en Marie n'a pas été trompé. Il est vrai que le démon n'a cédé sa proie que petit à petit, et après avoir vu tous ses efforts échouer contre l'intercession de la Mère de toutes grâces. Trois jours seulement avant l'exécution, la femme et d'autres parents du condamné vinrent le visiter; ils lui promirent de « faire des bonnes œuvres pour lui, » et réussirent à l'ébranler. A ma visite du soir, je fus terrifié des malheureuses dispositions de cet homme; il avait mis de côté les livres catholiques, et en était revenu à sa prière à Bouddha; il me dit d'un ton tranquille et froidement déterminé : « Père, ne vous fatiguez plus pour moi, je « ne veux pas changer de religion et perdre tous les actes « méritoires que j'ai faits. » Cette déclaration me laissa muet un moment; mais bientôt la pensée me vint de lui demander de réciter l'*Ave Maria*. Je me mis à genoux, je récitai moi-même le *Memorare* et l'invocation : Marie conçue sans péché, puis je pris le livre et le priai de lire l'*Ave Maria* avec moi : « Oh! dit-il d'un air indifférent, qu'à cela ne tienne; pour « vous faire plaisir je le dirai, » et il récita le *Pater* et l'*Ave*. La grâce avait triomphé; incontinent, il parut tout changé : il me raconta la visite de sa femme et les objections qu'on lui avait faites. Je triomphai facilement de toutes ces objections, Marie ayant déjà triomphé dans son cœur. Dès lors, il fut à Dieu tout de bon; la veille de l'exécution, il me demanda spontanément le baptême; je lui accordai cette grâce, et, à partir de ce moment, il fut parfaitement calme et content. Le lendemain, à sept heures du matin j'étais auprès de lui. Je ne partis de l'église qu'après avoir bien prié la sainte Vierge : je n'étais pas sans quelque appréhension, mais je fus rassuré aussitôt que je le vis; il me reçut le sourire sur les lèvres : « Avez-vous bien dormi? lui demandai-je. — Non, pas beau- « coup. — La mort vous offraye-t-elle? — Non, puisque vous

« m'avez promis que j'irais au ciel. — Avez-vous dit vos « prières ? — Oui, j'ai récité plusieurs fois le *Pater* et l'*Ave.* » Je l'exhortai à pardonner à tous ses ennemis; il le fit de bon cœur, et demanda lui-même pardon à tous ceux qu'il avait offensés. Il s'habilla tranquillement, nous partîmes; dans le trajet, il répéta avec dévotion les prières que je lui suggérai. Résolu et ferme jusqu'à la fin, il monta tranquillement sur l'échafaud; il se laissa lier sans résistance. Il priait encore quand la trappe tomba. Que Dieu ait son âme, et puisse-t-il prier pour moi!... »

25° *Conversion et exécution d'un chef de brigands.* — Voici maintenant la fin édifiante d'un véritable bandit. J'en laisse le récit au R. P. Duffo :

« Né de parents bouddhistes, *Saviel* ou *Sardiel*, comme les Anglais l'ont appelé, fut placé dans un *vihara* ou couvent de prêtres bouddhistes pour y apprendre à lire et à écrire. Devenu grand et rentré dans sa famille, au lieu de s'adonner aux travaux de l'agriculture, il préféra l'oisiveté et le jeu. Cela devait le conduire à une fatale renommée. Soupçonné d'un vol considérable, il se joignit, pour déjouer les recherches, à la foule des pèlerins qui, tous les ans, se rendent au sanctuaire de Sainte-Anne. Arrêté en route, il poignarda l'officier de police qui mit le premier la main sur lui. Pris cependant, enchaîné et conduit à Colombo, il réussit après quelques mois d'incarcération à s'évader. Tout chargé qu'il était de lourdes chaînes, il escalada pendant la nuit les murs de l'enceinte extérieure de la prison, à une hauteur de plus de 36 pieds. Rentré chez lui, mais trahi, comme Samson par Dalila, il fut bientôt arrêté une seconde fois, et une seconde fois il effectua son évasion. Dès lors, entouré d'un ramassis de gens sans aveu, il ne connut plus de frein. Armés de pied en cap, pourvus de sabres, de poignards, de revolvers, de fusils, etc., lui et les siens devinrent la terreur de tous les pays d'alentour. Ils mettaient tout le monde à contribution, et malheur à qui résistait. Le repaire de Sardiel avoisinait la grande route de Colombo à Kandy. A une centaine de pas de sa résidence se trouve la petite église de Saint-Lazare, qu'à cette époque je visitai à deux reprises. J'eus donc toute occasion de connaître ses exploits. Je le rencontrai souvent lui et sa bande; eux aussi me connaissaient; ils venaient même parfois mettre le nez à la porte de l'église durant les neuvaines de la fête, mais c'était tout. J'avais toujours paru faire peu attention à Sardiel; tâcher de le convertir à cette époque eût été pure perte de temps. Il avait pourtant un certain respect pour moi : un de ses amis lui ayant proposé de faire une descente nocturne dans ma

maison pour s'emparer de nos fusils, il s'y opposa fortement, observant que j'étais un *deveu gaitiek*, terme bouddhiste qui signifie homme de Dieu, et que cet attentat leur porterait malheur.

« Cependant toutes les autorités du pays étaient en émoi et en mouvement à son sujet... Ses crimes se multipliaient, et avec eux l'effroi populaire croissait ; Sardiel portait, disait-on, des charmes sur sa personne, ce qui le rendait imprenable. C'était là l'explication populaire d'une audace jusqu'alors inouïe à Ceylan.

« Le gouvernement envoya à sa poursuite une force imposante de police. Mais notre bandit, armé de ses deux revolvers, d'un sabre nu pendant à ses côtés, de plusieurs poignards à sa ceinture, défiait la police en plein jour. Les agents de police rassemblèrent enfin les habitants du pays au nombre de 2,000, et cette petite armée vint assiéger sa maison. Il y eut des coups de fusil échangés de part et d'autre : trois des assiégeants, parmi lesquels se trouvait un chef de police, tombèrent roides morts, tandis que l'audacieux brigand s'esquivait au milieu de la foule effarée. Le gouvernement se décida alors à employer la force militaire : un détachement de soldats fut envoyé sur les lieux, mais Sardiel n'y était plus, et on ne savait où le trouver. On mit alors sa personne à prix ; une somme de 2,500 francs fut promise à quiconque s'en rendrait maître. Enfin le gouvernement réussit à gagner, par une promesse de pardon, un de ses complices, qui s'engagea à le livrer. Sur les indications fournies par ce dernier, il fut de nouveau cerné dans sa maison, où il s'était réfugié avec un de ses compagnons. Tous les gens du pays étaient accourus de plusieurs milles à la ronde ; les juges, les chefs des différents villages étaient présents, et un second siége commença : il y eut plusieurs blessés et un mort du côté des assiégeants. Le bandit lui-même reçut un coup de feu au bras droit et un autre à la cuisse. Malgré ces blessures qui le mettaient hors de combat, il ne voulut pas se rendre. Alors on mit le feu à la maison. Entouré par les flammes, près d'en devenir la proie ou de périr sous les décombres de la maison, il parlementa enfin et se rendit au juge du district, à la condition qu'on le garantirait de toute injure de la part de la populace en fureur : il fut aussitôt garrotté, placé sur une charrette et conduit à Kandy au milieu d'une foule avide de se repaître de la vue de ce malheureux. »

Le gouvernement sembla regarder sa capture comme un triomphe non indigne de lui ; la nouvelle en fut officiellement publiée partout, et Sardiel est devenu une célébrité

dans les annales criminelles de Ceylan ; ses photographies (prix, 2 shillings) furent partout répandues, et ont été l'objet de maintes discussions phrénologiques. Désormais Ceylan a son Cartouche. Ce malheureux ne trouva de sympathie nulle part, excepté chez les RR. PP. Perrard et Duffo, qui allèrent l'attendre à la prison et qui, dès lors, entreprirent de le gagner à Dieu ; ils le visitèrent journellement et joignirent la prière à leurs exhortations ; ils obtinrent une conversion que tout le monde regardait comme impossible.

Ecoutons encore le P. Duffo racontant cette conversion :

« Pendant près d'un mois et demi, c'est-à-dire depuis le 21 mars, où il fut écroué dans la prison de Kandy, jusqu'au 7 mai, jour de son exécution, nous visitâmes Sardiel régulièrement tous les jours. Nous nous abstînmes d'abord de lui parler de religion, ou, si nous le faisions, ce n'était qu'indirectement. Nous voulions avant tout gagner son cœur. Sous prétexte de le distraire, nous lui donnâmes d'abord quelques livres, un petit catéchisme, la Vie des Saints, une Histoire abrégée du Nouveau et de l'Ancien Testament, un petit traité sur les vertus et les fins dernières, etc. Par manière de conversation, nous lui demandions ensuite l'analyse de ce qu'il avait lu et quelles avaient été ses impressions. Cet homme avait une portée d'esprit plus qu'ordinaire ; nous étions surpris de la facilité avec laquelle il nous résumait ses lectures. Il y avait déjà huit jours que nous le visitions, lorsque le ministre anabaptiste vint, lui aussi, lui offrir son ministère. Il lui laissa un exemplaire de l'Evangile selon saint Jean, mais Sardiel le lui rendit le lendemain, disant que les livres que nous lui avions donnés lui suffisaient pour ce moment. Le ministre n'en continua pas moins ses visites journalières, qui ne laissaient pas de faire une impression fâcheuse sur le détenu ; les réponses de ce dernier ne nous laissaient aucun doute sur ce point, et nous faisaient souvent bien de la peine; c'était à crever le cœur. J'ajouterai que si parfois nous omettions, avant de l'aller voir, notre visite ordinaire à l'autel de Marie, nous le trouvions assez mal disposé, prenant un ton railleur et indifférent, et ne paraissant apprécier nos visites que pour la distraction qu'elles lui procuraient.

« Nous avions souvent rencontré le ministre anabaptiste sortant du cachot au moment où nous y entrions nous-mêmes; nous voulûmes en finir, nous déclarâmes donc à Sardiel qu'il devait choisir entre le ministre et nous; que sans cela l'honneur dû à notre caractère ne nous permettait plus de venir le voir. Cette demande l'embarrassa; cependant, après un mo-

ment d'hésitation, la grâce triomphe dans son cœur, et il nous promet de congédier l'anabaptiste.

« Il tint parole, ce qui n'empêcha pas le ministre de lui continuer ses assiduités sans tenir aucun compte de ses réclamations répétées : il y eut même parfois des scènes de violence, Sardiel s'en plaignit aux chefs de la prison ; mais un ministre protestant était en cause ; on craignit d'en informer l'agent du gouvernement : Sardiel n'osa pas non plus se plaindre, il craignait de porter par là préjudice à sa cause. Il patienta donc, se contentant de discuter tous les jours avec ce ministre. « Pourquoi venez-vous me voir ? lui disait-il, « vous avez votre femme et votre enfant chez vous, prêchez-« leur et laissez-moi tranquille. » Le ministre lui répondit que les Missionnaires catholiques aussi étaient mariés, mais qu'ils avaient laissé leurs femmes en Europe. — Un jour que Sardiel apprenait ses prières, le ministre arriva, lui dit que c'était peine inutile ; que les bonnes œuvres ne servaient de rien ; que la croyance en Jésus-Christ et un acte de « repentance » lui suffisaient ; que le bon larron sur la croix n'avait pas reçu le baptême, et que cependant il était monté au ciel. « Jadis, répondait Sardiel, je m'entourais d'armes, « de fusils, de sabres pour me défendre ; maintenant, pieds et « mains enchaînés, j'ai un autre ennemi dont je dois me « défendre : c'est le démon, et c'est pour cela que j'apprends « mes prières. Notre Seigneur Jésus-Christ ne nous a-t-il pas « le premier donné l'exemple ? N'a-t-il pas prié ? N'a-t-il « attaché aucun prix aux bonnes œuvres ? N'a-t-il pas promis « le ciel pour un verre d'eau donné en son nom ? »

« Nous lui avions conseillé de s'armer souvent du signe de la croix, et lui avions fait connaître la merveilleuse efficacité de ce signe sacré. « Eh bien ! dit-il, puisqu'il en est ainsi, « lorsque le ministre arrivera, je ferai ce signe devant lui, et « peut-être qu'il finira par me laisser tranquille. » Cependant ce ne fut que vers la dernière semaine que M. le ministre consentit à se désister de son entreprise, et renonça à ses visites : le Seigneur nous ménagea cette période de calme pour nous donner la facilité de mieux préparer notre prisonnier. Nous étions donc aux anges. Sous le souffle puissant et régénérateur de la grâce, Sardiel entrait dans des dispositions de jour en jour meilleures. Je puis dire que c'était avec bonheur qu'il attendait le jour de son exécution.

« Lié à un poteau, chargé de lourdes chaînes, ne sortant jamais de son cachot, dont la porte constamment ouverte était gardée par deux soldats en armes, Sardiel était devenu un doux agneau. Sa figure toujours riante avait perdu son air

farouche et cruel. Ses yeux grands et perçants, qui ordinairement jetaient des traits de flamme, se mouillaient parfois de douces larmes: « Jamais je n'avais pleuré, » nous disait-il. Cependant, un seul mot de notre part suffisait pour l'émouvoir. Ses sentiments étaient dignes d'admiration. Il ne pouvait pas concevoir comment, après avoir récité l'acte de contrition, on pouvait pécher de nouveau : puisque, disait-il, on avait juré, on avait fait serment à Dieu de ne plus l'offenser. Ce serment donné à Dieu était pour lui quelque chose d'inviolable, et y manquer c'était mentir à Dieu.

« Lorsque nous lui expliquions les fruits du baptême, son émotion était grande ; son corps tressaillait, c'était comme un fluide électrique de foi et d'espérance qui, en parcourant les plus intimes replis de son cœur, réagissait sur tout son corps. « Hélas ! disait-il avec un accent de tendre reconnaissance, « moi au ciel ! moi, dont les mains sont souillées de tant de « crimes ! moi, dénué de toute bonne œuvre ! »

« Nous lui avons souvent demandé s'il ne craignait pas la mort. « Non, disait-il, les angoisses de Notre-Seigneur dans « le jardin des Olives me fortifient. . On l'a traité comme « j'ai été traité moi-même, avec cette différence, que moi je « méritais d'être ainsi traité. Judas, après s'être assis à la « table du Sauveur, le trahit ; et mon intime ami, le compa- « gnon de tous mes crimes, m'a quitté sous prétexte de sur- « veiller les démarches des soldats envoyés par le gouverne- « ment, et il est allé révéler le lieu de ma retraite. Je l'ai vu « aussi marcher à la tête de ceux qui vinrent me prendre. Ce- « pendant, si vous le rencontrez, dites-lui que je suis loin de « lui en vouloir. Tout cela a été pour le bien de mon âme, « autrement je serais mort comme j'avais vécu, au milieu de « mes crimes. Veuillez lui recommander de changer à l'a- « venir de conduite, et surtout de ne pas compromettre nos « autres amis. Ma punition leur suffira pour les faire rentrer « en eux-mêmes et les déterminer à changer de vie. »

« Le jour fatal approchait, nous multipliâmes nos visites afin de le soutenir dans les angoisses de sa fin. La veille de l'exécution, avant de lui administrer le saint baptême, qu'il reçut en fondant en larmes, nous lui demandâmes s'il voulait conserver son nom de Sardiel : « Oh ! non, répondit-il, il est « trop mauvais ; il mérite d'être non-seulement lavé, mais « effacé entièrement. » Nous lui proposâmes le nom de Joseph, l'époux de la très-sainte Vierge, le patron de la bonne mort : il en fut heureux. A notre grand regret, nous ne pûmes pas lui donner la sainte communion. Avant de le quitter, nous lui donnâmes quelques avis sur la manière dont il devait se

conduire. « Oh! dit-il, ne craignez pas, si mon compagnon « veut être le mauvais larron, je tâcherai d'être le bon. » Ce compagnon était un jeune musulman qui, dans le principe, nous avait fait espérer sa conversion. Il nous avait reçus et écoutés avec plaisir; nous lui avions même donné quelques livres de religion. Cela vint aux oreilles des nombreux et riches musulmans de la ville, et stimula leur fanatisme; ils firent venir un marabout de huit milles de distance. Nous continuâmes de visiter ce prisonnier, mais nous ne lui parlâmes plus de religion.

« Le 7 mai, jour de l'exécution, arriva. Le P. Perrard était absent, je me rendis donc seul à la prison vers les six heures et demie du matin. Ma première question fut de demander à Joseph comment il avait passé la nuit, s'il n'avait pas commis quelques fautes depuis son baptême. « Oh! rien, me dit-il, « j'ai bien pris soin de ne pas souiller mon âme. » Je lui donnai quelques avis, et lus avec lui quelques prières. On apporta son déjeuner, qu'il me pria de bénir; il mangea avec son appétit ordinaire, et envoya ce qui restait à ceux qui, dans la prison, lui avaient montré quelque intérêt. Il accepta, par obéissance, un petit verre d'eau-de-vie, que je lui dis de prendre. Les bourreaux arrivèrent, lui ôtèrent ses chaînes, le revêtirent de la robe des condamnés, et lui lièrent les mains. Pendant tout cet apprêt, j'étais à ses côtés, lui rappelant la Passion de Notre-Seigneur, et lui se laissait faire, doux comme un agneau. Il fut conduit hors de la prison, et placé au centre d'un carré de soldats en armes; je marchais à ses côtés en surplis et étole noire. La foule qui se pressait sur tout le parcours était immense; jamais, de mémoire d'homme, un pareil concours n'avait été vu à Kandy. Durant la marche, Joseph, les yeux baissés, la figure calme, le pas ferme et sûr, un livre de prières à la main, répondait aux Litanies que je récitais à haute voix. La potence avait été préparée sur un monticule auquel on arrivait par plusieurs degrés : il monta ces degrés sans chanceler le moins du monde, s'unissant à Notre-Seigneur gravissant le sommet du Golgotha. Arrivé près de la potence, il écouta en silence et dans un maintien humble, mais digne, la lecture de sa sentence; puis, tombant à deux genoux à mes pieds, au grand étonnement de tous les spectateurs, il reçut la dernière absolution, que je fis précéder d'une petite exhortation. Il monta les degrés de l'échafaud et se plaça sur la planche fatale. Je l'accompagnai et me tins à ses côtés. Pendant qu'on lui liait les pieds et les mains, qu'on lui ajustait la corde au cou, je lui suggérais d'offrir tout cela au bon Dieu, de s'unir à Notre-Seigneur cru-

cifié. « Oui, me dit-il, je suis heureux de le faire, ces « cordes deviendront pour moi des liens d'or. » Puis, s'adressant à la foule, il exprima ses regrets pour la vie criminelle qu'il avait menée, dit qu'il était heureux de mourir ainsi en expiation de ses forfaits et pour servir d'exemple. Dès qu'il eut dit ces paroles, on lui couvrit la face. Il récita les actes de contrition et de charité, le *Pater* et l'*Ave Maria*. Il avait terminé et reprenait à haute voix : « Notre Père qui êtes aux cieux, » lorsque la planche s'affaissant le lança dans l'espace. Mais son âme, j'en suis certain, l'impression que j'éprouvai dans ce moment fut trop suave pour me permettre le plus léger doute, termina au ciel la prière commencée sur la terre. Resté seul sur l'échafaud, le rituel en main, je fis quelques prières, et descendis après m'être assuré que Sardiel avait cessé de vivre. J'avais déjà fait préparer un cercueil, et obtenu de l'agent du gouvernement de faire l'inhumation dans le cimetière catholique.

« Telle a été la fin consolante du fameux Sardiel, devenu le pénitent Joseph. »

Les journaux de l'île s'étaient beaucoup occupés de Sardiel; ses exploits audacieux, ses évasions répétées, les mesures prises par l'autorité pour le saisir, sa capture, son jugement et sa condamnation, avaient été les thèmes d'articles de sensation qui, dans une colonie aussi petite et aussi stérile en événements, avaient réveillé un intérêt considérable.

On s'occupa aussi de ses affaires spirituelles. La lutte entre le catholicisme et l'hérésie dont le pauvre infortuné devenait l'occasion, ne fut pas la phase la moins suivie de ce roman dans la vie réelle. Sardiel mourait-il bouddhiste, protestant ou catholique, était la question que chacun se faisait. S'il fût devenu protestant, nous n'aurions pas entendu la fin des éloges que le protestantisme se serait décernés à lui-même par tous les journaux de l'île. J'avoue que c'eût été un phénomène à Ceylan, où beaucoup, qui trouvent que le protestantisme est une religion assez bonne pour y vivre, ne veulent guère y mourir. Le protestantisme se trouvait, par la force des choses, dénué, vis-à-vis de Sardiel, de tout ce cortége de motifs humains par lesquels les agents de l'hérésie influent si souvent sur les convictions. Sardiel n'avait rien à espérer ou à craindre en ce monde : catholique, protestant ou bouddhiste, son sort était scellé sans retour. C'était en face de la mort qu'il devait se décider.—Un catholique crut à propos, dans une lettre fort modérée qu'il adressa à l'*Observer*, journal anabaptiste, de se réjouir de ce que la religion catholique avait amené le criminel à la pénitence. L'*Observer*, en bon

sectaire, vit la chose sous un autre jour. — Comment un homme qui avait refusé un exemplaire de l'Evangile de saint Jean pouvait-il être sincèrement pénitent? N'avait-il pas rejeté par là « la simple et unique voie de rédemption que lui offrait un livre révélé de Dieu? » On ne pouvait pas penser que la fin de Sardiel eût été bonne, parce qu'il avait « reçu le baptême, la bénédiction et l'absolution d'un prêtre, et qu'il avait récité une *patenôtre.* » — « Lors même qu'il eût reçu l'Evangile qui lui était offert, qu'il fût devenu un dévot lecteur du Nouveau Testament, ou qu'il se fût converti aux vues du ministre Waldock *ou de tout autre protestant*, on n'aurait pu parler de sa pénitence qu'avec une extrême réserve. » — « Sardiel était mort certainement en pénitent romain catholique; mais dans de semblables cas, il est difficile, disait-il, de décider s'il y a sincère pénitence, et la chose doit être laissée à la décision du seul juge infaillible. » C'était pour l'*Observer* un langage bien modéré, et du reste le seul moyen de couvrir l'échec reçu. Je ne sais si l'*Observer* comprit bien toute la portée de son aveu, qu'aucune secte protestante ne pouvait offrir au coupable mourant un espoir solide de salut; car certainement une religion n'est pas la vraie qui ferme la voie du ciel ou ne sait pas l'ouvrir à de tels infortunés; et évidemment Sardiel n'avait pas le temps de lire toute la Bible, de la comprendre, de la commenter, et d'en tirer une religion à son usage dans les circonstances terribles où il se trouvait; l'Evangile *seul* de saint Jean ne lui aurait pas servi beaucoup. La fausseté du principe protestant était donc solennellement démontrée dans ce cas; il n'y avait qu'à s'en mordre les lèvres, et c'est ce qu'on fit.

26° *Mission de Caltura.* — En juillet 1863, le R. P. Pelicani avait été envoyé dans la Mission de Caltura; il resta dans cette chrétienté considérable (la population catholique est de 8,000) jusqu'en septembre de l'année suivante. Durant ce court espace de temps, ce bon Père se multiplia pour faire face à tout. Mais que pouvait un seul pasteur pour le bien d'un troupeau si nombreux, si dispersé, et je dois ajouter si mal disposé? Cette chrétienté était alors profondément troublée. Le Missionnaire qui la quittait avait suggéré au Vicaire général la nomination du P. Pelicani à ce poste, comme le seul moyen d'y rétablir la paix; il avait vu le Père à l'œuvre l'année précédente, et il pensait que ses manières douces et conciliantes ne pouvaient manquer de calmer les esprits. — Son espoir se réalisa heureusement comme les lignes suivantes le diront :

« A peine arrivé dans ladite Mission, dit le R. P. Pelicani,

je commençai, comme à l'ordinaire, à faire le catéchisme le matin et des instructions le soir. — A Macoon et à Calamelle, j'eus des premières communions solennelles de cinquante enfants fort bien préparés. Dans la dernière localité, le R. P. PERRARD, qui était venu me voir, m'aida beaucoup ; outre le catéchisme du matin aux enfants et les sermons du soir au peuple, il confessa un grand nombre de personnes, et avec sa sagacité ordinaire termina plusieurs différends. — Pendant son séjour je réunis les principaux du pays et procédai devant eux à l'examen de l'école, tout récemment établie par mon digne prédécesseur. Cette solennité servit à stimuler le zèle des maîtres et à exciter l'intérêt des parents. Mais la concurrence des écoles protestantes; le peu de confiance qu'inspirait la nouvelle école catholique; l'apathie des parents, qui ne pouvaient se persuader de voir aucun danger dans l'enseignement mixte, et qui préféraient l'école gratuite du gouvernement à l'école catholique, pour laquelle il fallait débourser les fonds de l'église, toutes ces causes me rendirent fort difficile le maintien de cette école.

« La Mission de Caltura fut éprouvée pendant six mois par la petite vérole : les chrétiens y virent un châtiment des torts graves dont ils s'étaient rendus coupables envers mon prédécesseur. Ils lui avaient publiquement et obstinément refusé la clef du presbytère, et n'avaient pas même voulu le recevoir. Trois de ceux qui avaient été les plus audacieux moururent en mer du choléra. Un autre, attaqué de la petite vérole, expira au milieu des plus effrayantes convulsions, buvant sa propre urine, dans la soif qui le dévorait; le village entier avait plus ou moins participé au péché, le village entier fut puni : la petite vérole y fit de nombreuses victimes. Alors, rentrant en eux-mêmes, ces pauvres chrétiens vinrent me prier d'écrire à mon prédécesseur, à Galle, pour le conjurer de venir les pardonner. Ce bon Missionnaire s'empressa de se rendre à ce désir; il vint de Galle, et nous partîmes tous les deux pour Macoon. Nous trouvâmes tout le peuple dans l'attente; tous, versant des torrents de larmes, se prosternèrent devant le Père, lui demandant pardon, et le suppliant d'intercéder pour eux auprès de Dieu. Le soir on se réunit à l'église, on récita le chapelet; je montai en chaire, je leur racontai l'histoire des Ninivites et tâchai de les exciter à la contrition et à la confiance. Le lendemain, tous, sans exception, vinrent à la Messe avec une couronne d'épines sur la tête, et récitèrent les Psaumes de la pénitence. Après la Sainte Messe, le Père leur adressa quelques bonnes paroles de consolation et d'encouragement, et il ajouta : « Je vais visiter tous

« les malades, et la petite vérole cessera. » C'est ce qu'il fit. Dieu, se chargeant d'accomplir la parole de son ministre, accorda la guérison à tous, : dès lors la petite vérole disparut entièrement.

» Le fléau et sa cessation subite après six mois de durée, furent regardés par tous, chrétiens et gentils, comme une intervention providentielle ; on y vit Dieu vengeant l'honneur de son ministre outragé et s'apaisant ensuite à sa prière. Ce fut, en vérité, une grande leçon pour cette Mission de Caltura.

« L'église de Sainte-Croix, à Caltura, se trouve au milieu du quartier protestant, et les catholiques ont beaucoup à souffrir de ce voisinage ; les hérétiques ne cessent de tourner en ridicule notre sainte Religion et ses pratiques. C'est surtout la vénération aux saintes images qui est l'objet de leurs railleries. Pendant la neuvaine, je prêchai sur des sujets de controverse ; ces instructions furent fréquentées par beaucoup de protestants. Ayant été amené à parler du culte rendu à la Croix, je me servis d'une comparaison qui, me dit-on, les a beaucoup frappés et leur a fermé la bouche. Les protestants de Ceylan, à l'instar de ceux d'Angleterre, célèbrent le 5 novembre par de bruyantes orgies accompagnées de mascarades grossières, qui ne peuvent guère se comparer qu'à une bacchanale païenne. L'effigie de Guy Fawkes est promenée dans les rues au milieu d'un vacarme diabolique ; et à la fin de cette marche nocturne et désordonnée, le mannequin est livré aux flammes au milieu des hurlements et des malédictions d'une populace avinée. La civilisation protestante anglicane a introduit jusque dans cette île lointaine cette cérémonie, où le hideux et le grotesque se heurtent. Ce fut là mon point de comparaison ; de même que les outrages et les malédictions prodigués à l'effigie de Guy Fawkes se rapportent à lui et non au grossier mannequin qui le représente, les hommages d'amour rendus à la Croix se rapportent à Notre-Seigneur crucifié et non à la Croix elle-même. Les catholiques retinrent facilement cette comparaison, si simple et d'une application si frappante, et les protestants les laissèrent tranquilles. »

Le R. P. Pulicani, comprenant que les confréries de piété et de charité sont pour une chrétienté un puissant moyen de sanctification, établit à Caltura les associations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, et les confréries du Mont-Carmel et de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Durant son court séjour dans cette Mission, il eut le bonheur de baptiser vingt-neuf adultes bouddhistes ou protes-

tants, et plusieurs enfants nés de parents non chrétiens. Le Père fait la remarque très-juste que l'on ne peut pas toujours savoir si un indigène qui se présente comme protestant doit être classé parmi les infidèles ou les hérétiques, les protestants indigènes n'ayant le plus souvent de chrétien que le nom. Il me paraît certain que, dans la plupart des cas, ces gens-là sont simplement infidèles; ils ne sont peut-être plus ni hindous, ni bouddhistes, mais, à coup sûr, ils ne sont pas chrétiens. Comment appeler chrétien un individu qui ne croit à rien? Le résultat ordinaire des missions protestantes se réduit à changer des croyants à une religion fausse en sceptiques qui ne croient à aucune religion.

Le R. Père raconte ainsi qu'il suit un trait qui rappelle cette parole de Notre-Seigneur : *Non veni pacem mittere sed gladium;* et cette autre : *Unus assumetur et alter relinquetur :* « Un jeune protestant de Morotto, désirant se faire catholique, suivait assidûment les instructions de la neuvaine. La mère, ayant eu vent des intentions de son fils, m'accosta un jour sur le chemin : « Gardez-vous bien, me dit-elle, de baptiser mon « fils ; nous sommes, nous, des gens d'importance parmi les « protestants ; mon autre fils reçoit un salaire comme maître « d'école ; nous jouissons d'une considération que nous per« drions si l'un de mes enfants allait à votre religion. » Je dis à cette bonne femme que j'aimais son enfant, que je n'entendais lui faire aucun mal, mais que je ne pouvais lui refuser l'entrée dans la véritable Eglise, où seulement il pouvait assurer son salut. Elle vit qu'elle n'avait rien à gagner avec moi ; elle avertit donc les ministres et les catéchistes protestants, lesquels ne cessèrent d'obséder de leurs objections le jeune catéchumène, qui, du reste, n'en fut nullement ébranlé. Pour mettre fin à ces persécutions, il se résolut au contraire à se faire baptiser sans retard; et à cet effet, il vint un jour me trouver, amenant avec lui son parrain et sa marraine. Mais il était gardé à vue, et cette démarche fut bientôt connue de la mère, qui accourut à l'église, saisit son fils par la chevelure, l'entraîna chez elle et, après l'avoir accablé d'injures, le battit. Cette violence ne lui réussit guère ; le jeune élu de Dieu n'en fut que plus désireux du baptême, et trompant la surveillance de ses gardes, il vint me trouver à Galkisse, à une distance de six milles. Là, il reçut la grâce tant désirée, et sa mère vaincue finit par se tenir tranquille. Mais une de ses tantes fut moins sage ; elle vomit contre moi des torrents d'imprécations telles que le vocabulaire singhalais peut seul les fournir, ce qui n'est pas peu dire. Infortunée ! elle en fut bientôt punie : un chancre se

forma sur sa langue; bientôt la pourriture se déclara. Ses voisins catholiques lui dirent que Dieu la punissait ainsi des outrages faits à son prêtre, et l'engagèrent à venir me demander pardon; elle le fit; mais sa pénitence dut être imparfaite aux yeux de Celui qui sonde les cœurs et les reins. Elle écouta les avis que je lui donnai et mes exhortations à se faire catholique; mais ce fut tout; elle persévéra dans l'hérésie; le chancre continua ses progrès et elle mourut tristement. »

J'ai ici une remarque à faire : on se tromperait fort si l'on croyait que les hérétiques indigènes soient généralement retenus dans l'hérésie par une fausse conviction de la vérité du protestantisme. Je ne sais pas, au contraire, s'il y a un seul protestant indigène qui ne soit intimement persuadé que la vérité est du côté du catholicisme. Ainsi, je connais très-intimement un *gentleman* qui tient une très-haute position, et qui fait profession de croire à la vérité du protestantisme; mais il a déclaré plus d'une fois que s'il était attaqué du choléra, il voudrait recevoir les consolations d'un prêtre catholique. La lutte qui se produit dans l'âme du protestant ceylanais, que la grâce pousse à entrer dans l'Eglise, ne résulte nullement des doutes que son esprit lui suggère sur la vérité de l'une ou de l'autre religion; ses hésitations ne proviennent généralement pas de la crainte de prendre l'erreur pour la vérité. Non, la lutte n'est pas dans l'intelligence, elle est toute dans le cœur. Le protestantisme est la religion à la mode, celle qui attire la considération du monde, qui ouvre la voie aux places lucratives et honorables; ses mérites peuvent se compter et s'évaluer en monnaie sonnante et en avantages temporels incontestables. Lui préférer le catholicisme, c'est renoncer à un avenir mondain plus ou moins brillant pour embrasser la Croix, la pauvreté, les humiliations et les privations d'une condition sociale inférieure. « Ne me parlez pas argument, me disait le gentleman indigène dont j'ai déjà parlé; je crois au catholicisme tout aussi bien que vous. Sevrez-moi du monde et je suis à vous... » Ah! si les protestants ceylanais aimaient un peu la vérité! S'ils pouvaient se résoudre à sacrifier les sourires du monde au bon plaisir de Dieu! S'ils pouvaient en arriver à préférer le ciel à la terre, les trois quarts d'entre eux se feraient catholiques sans retard. Généralement, ils sont très-ignorants de leur protestantisme même; ils ne connaissent ni les vérités chrétiennes qu'il renferme encore, ni les erreurs doctrinales qui séparent leur secte de la vraie Eglise et la distinguent des autres sectes; leur esprit est sur tous ces sujets une vraie *tabula rasa*. Généralement, quand nous recevons l'un d'entre eux, nous nous

voyons obligés de commencer son éducation *catholique* par les vérités fondamentales du *christianisme :* Dieu, la Sainte Trinité, l'Incarnation, Jésus-Christ. Quant à leur cœur, il est dans un état d'atonie désolante. Intellectuellement et moralement, ce sont de vrais paralytiques. Je me rappelle une conversation que j'eus avec un presbytérien de l'Eglise hollandaise; c'était un homme intelligent, un membre du barreau de la Cour de Jaffna; jamais il ne put venir à bout de m'expliquer en quoi la croyance de son Eglise différait de l'enseignement des autres sectes protestantes; tout ce qu'il savait, c'est qu'il était *a dutch,* presbytérien.

Me voilà à la fin de mon travail. Je ne m'attendais pas qu'il fût si long; les incidents et les remarques se sont presque à mon insu groupés dans ces pages que je livre à l'indulgente appréciation de votre paternité, sans espérer que le tableau qui en est résulté puisse avoir d'autre charme que celui que l'amour d'un Père et de frères chéris y sauront découvrir.

Conçu sans système et poursuivi sans méthode, c'est une espèce d'*olla podrida*, qui n'a d'autre mérite que de refléter assez fidèlement la réalité de notre position.

Je termine en exprimant l'espoir que beaucoup de mes lecteurs viendront un jour prendre de ce pays une connaissance plus exacte que mes pages décolorées n'ont pu leur en donner, et qu'ils orneront du récit de leurs travaux les futurs rapports des Missions de Ceylan.

En demandant à tous nos frères pour nos Missions et pour nous le secours de leurs prières, et à vous, bien-aimé Père, celui de votre précieuse bénédiction, je vous prie d'agréer l'hommage de la vénération filiale et amoureuse avec laquelle je suis, mon Très-Révérend et bien-aimé Père, votre enfant obéissant et aimant,

Ch. Bonjean, O. M. I.,
Missionnaire apostolique.

MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

VINGT ANNÉES DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE[1].

V

1864. — Aussitôt que le Vicaire de nos Missions de la Rivière-Rouge apprit que le R. P. VANDENBERGHE était en Amérique, il lui écrivit pour le conjurer de se rendre jusque dans ces Missions. Le R. P. Visiteur ayant ordre de pousser jusqu'au diocèse de Saint-Boniface, l'acceptation de l'invitation de ses frères de la Rivière-Rouge devenait une obligation que son cœur généreux accepta volontiers. Toutes les mesures étant prises pour atténuer, autant que possible, à cette époque de l'année, les difficultés du voyage à travers le désert, le R. P. VANDENBERGHE partit du Canada à la fin d'avril, en compagnie d'une nombreuse escouade de Sœurs de charité, que la Provinciale de leur maison de Saint-Boniface avait recrutée à leur maison mère de Montréal, à la suite du Chapitre général auquel elle avait assisté. C'est le 22 mai que les Oblats de la Rivière-Rouge avaient le bonheur de recevoir au milieu d'eux le digne représentant de leur Révérendissime et bien-aimé Supérieur Général. Il nous serait difficile d'exprimer la joie qui animait nos cœurs à tous. L'arrivée du R. P. Visiteur nous mettait tout à fait en famille à plus de deux mille lieues du centre de la Congrégation. Un abîme, au moins de distance, semblait toujours exister entre nos supérieurs et nous ; entre la tête de la Congrégation et nous, ses membres, sinon les plus

[1] Voir le numéro précédent, p. 342.

éloignés, du moins les plus isolés. Outre l'isolement fraternel, que la plupart d'entre nous ont supporté si souvent et pendant si longtemps, il y a l'isolement filial, que nous subissons tous. Préoccupés de nous-mêmes, comme le sont toujours plus ou moins tous les égoïstes fils d'Adam, préoccupés de nos œuvres, parce que c'est une partie de nous-mêmes, nous nous figurions facilement n'être point compris, et nos œuvres nous semblaient n'être point appréciées, du moins au point de vue où le rapprochement nous les fait voir. Membres de la Famille, non-seulement par notre profession religieuse, mais bien aussi par la vive affection que nos cœurs ressentent pour elle, nous voyions, ce semble, un lien nouveau se former et resserrer cet attachement si juste et si sincère. Merci, mon Révérendissime et bien cher Père; merci, d'avoir pensé à nous dans notre isolement; merci, dans l'impossibilité où vous étiez de nous procurer le bonheur de vous voir vous-même, de vous être fait représenter auprès de nous, et d'avoir choisi à cet effet le si digne et si vertueux Père Vandenberghe. Que ce bon Père accepte aussi publiquement l'expression de notre reconnaissance pour les moments de vrai bonheur et de si douce consolation que son arrivée au milieu de nous assurait à tous. Pour nous personnellement, qui n'avons pour ainsi dire connu de la vie de communauté que celle nécessairement exceptionnelle que nous menons ici, notre joie était peut-être plus vive que celle de tous les autres. Animé d'un vif désir du bien, d'un vif désir de rendre nos frères heureux, nous sentons à chaque instant tout ce qui nous manque pour arriver à ce double but, la fin de toutes nos pensées, la source des plus ardents battements de notre cœur. Nous allions donc trouver dans celui qui nous arrivait ce après quoi nous soupirions depuis la fondation de nos Missions. Le P. Visiteur, tout imprégné de l'esprit de la Famille, aidé de la connaissance des personnes, des lieux, des œuvres, des besoins, allait nous indiquer sûrement la voie véritable. Notre faiblesse allait trouver où s'appuyer; nos doutes, un juste éclaircissement; les légitimes aspirations de notre cœur, l'élément qui devait les nourrir et les développer. Puis une amitié de vieille

date promettait de joindre à tous ces avantages une satisfaction à laquelle nous ne saurions être indifférent. Aussi nous goûtâmes une joie abondante, et c'est dans toute la sincérité de notre âme qu'en entrant dans notre cathédrale avec le R. P. Visiteur, nous nous écriâmes : *Te Deum laudamus!* L'Evêque de Saint-Boniface était aussi heureux que le Vicaire de nos Missions; il savait combien cette visite serait profitable à son diocèse, et pour témoigner au R. P. Visiteur de son profond respect et de son entière confiance, il lui remit de suite des lettres de Vicaire Général.

Le P. Visiteur voulut bien s'étonner de voir quelle est la position des Missionnaires catholiques de la petite colonie d'Assiniboia. L'ascendant qu'ils y exercent le frappa surtout; la population catholique, malgré ses défauts, lui parut, avec raison, animée d'une foi vive et d'un bien bon esprit; puis la position physique et matérielle le surprit aussi. La cathédrale, sortie à peine de ses ruines et non encore achevée, l'étonna par la régularité de ses lignes, l'élégance de ses formes et la solidité de sa construction. Le couvent et le collége lui parurent des édifices raisonnablement en proportion avec l'œuvre religieuse et civilisatrice qu'ils sont chargés de développer et de conduire à bonne fin. L'Evêché, dont les travaux s'élevaient à peine au-dessus du sol, dessinait déjà les proportions du noble édifice qui avait été entrepris pour offrir un séjour commode à ceux de nos Pères que l'Evêque est heureux d'avoir habituellement auprès de lui, et aussi un lieu de refuge pour ceux des nôtres qui pourraient avoir besoin de faire diversion aux fatigues exceptionnelles de la vie de Missionnaire chez les sauvages. En un mot, notre aimable Visiteur voulut bien nous faire le compliment qu'il ne s'attendait pas à si bien. Nous avions donc la consolation d'être plus civilisés qu'on ne nous avait crus. Qu'on nous pardonne cette naïveté, c'est bien un peu ce que nous pensions nous-mêmes. Nous étions heureux de voir cette conviction partagée par celui dont l'opinion nous était à si juste titre d'un grand poids. Tous les Pères de la colonie et des environs se réunirent pour saluer l'heureuse arrivée du R. P. Visiteur. Notre

clergé séculier, peu nombreux, mais si dévoué, comprit notre juste joie, et vint la partager en offrant ses respects à celui qu'il était si heureux de connaître. Quinze jours d'une véritable jouissance marquèrent le séjour du R. P. VANDENBERGHE à Saint-Boniface.

On comprend facilement que les merveilles de notre localité ne peuvent pas captiver l'attention bien longtemps. Aussi, pour empêcher que le désenchantement n'enlève au R. P. Visiteur les favorables impressions de son arrivée, hâtons-nous de lui faire part de ce qui nécessairement fera sur son esprit une impression bien forte ; hâtons-nous de lui raconter ce qu'ont fait nos zélés Missionnaires depuis le commencement de cette année. Comme à tout seigneur tout honneur, parlons d'abord de Monseigneur de Satala : nous avons frémi à la seule pensée du danger que ce pieux Prélat avait couru en suivant l'attrait de la charité qui le portait à visiter ses frères de Saint-Joseph. Une autre épreuve l'attendait à son retour : il s'égara encore sur le grand lac des Esclaves. (Hélas ! pourquoi faut-il que les infortunés évêques du Nord soient sujets à tant d'égarements?) Cette fois, Monseigneur n'était pas seul ; Sa Grandeur était bien accompagnée et en vue du rivage, en sorte qu'on y campait et y faisait du feu au besoin. La position, pour être moins pénible et moins dangereuse que la première fois, n'était pourtant pas des plus agréables. Le givre était si épais qu'il confondait toute la plage et tous les points de vue en une indéfinissable uniformité, qui mit à défaut l'habileté, pourtant si grande, de nos sauvages et de nos métis. Les provisions s'épuisaient, déjà Sa Grandeur et ses compagnons en étaient réduits à l'extrémité de tuer un de leurs maigres chiens de charge pour se nourrir, lorsque Monseigneur lui-même, après plusieurs *jours d'égarement*, contredisant ses guides, parvint à trouver quelques traces et à s'orienter. Comme dans presque toutes les épreuves de la vie, la joie succéda à la peine. L'année était renouvelée et les glaces du grand Lac avaient seules offert leurs souhaits à Mgr GRANDIN.

Nous avons vu le P. LESTANC arriver au fort Alexandre tout

transi de froid ; les calorifères du fort le réchauffèrent, pendant que son zèle s'efforçait d'embraser tous les habitants du feu sacré de la divine charité.

Le P. André avait besoin de tout l'éclat de son importante mission pour faire diversion à la rigueur de la saison, à la recherche des chefs sioux ; ses efforts et son influence auraient eu un plein succès pour pacifier la masse de cette nation, si l'indigne trahison de quelques subalternes de l'armée américaine n'avait pas mis des obstacles insurmontables aux efforts de notre cher confrère. Celui-ci en fut quitte pour ses peines, ses fatigues et ses regrets, car son cœur ne tient pas compte de la récompense pécuniaire, assez libérale, qu'il a reçue ; ce n'est pas ce qu'il recherchait. Les Sioux y gagnèrent plus d'estime pour le Prêtre catholique et une haine plus invétérée pour les agents que le gouvernement des Etats-Unis emploie auprès des sauvages.

Dans le même temps, le P. Richer parcourait des camps de métis dispersés sur différents points boisés des prairies pour y passer l'hiver. Ces hivernements (comme on les appelle) réunissent un grand nombre de familles catholiques, qui, éloignées ainsi de tout établissement fixe, sont entièrement dépourvues de tout secours religieux. La Mission du P. Richer leur vint en aide, et, en général, ils surent en profiter.

A peine arrivé à Saint-Albert, le P. Caer en repartait pour une visite d'hiver au milieu des sauvages de la prairie, afin d'y affermir les chrétiens et d'y continuer la conversion des infidèles. On voit que les rigueurs de l'hiver éprouvent, mais ne découragent pas. Comme d'autres braves, nos Missionnaires peuvent chanter « qu'ils ont vu glacer leurs corps sans refroidir leurs cœurs. »

Le P. Simonet, venu à Saint-Boniface pour s'y joindre à ses confrères dans les pieux exercices de la retraite annuelle, fut ensuite envoyé à Pembina pour y donner Mission aux militaires catholiques qui y étaient stationnés. Il retourna ensuite au Bout du Lac, où il passa le reste de l'année, visitant quelquefois Saint-Boniface et le poste Manitoba.

Le P. Eynard prenait le frais, lui aussi, en mesurant la dis-

tance qui sépare la Mission de la Nativité, où il était, de celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où il se rendit. Le trajet se faisant tout entier sur le même lac Athabaskaw, notre pieux voyageur n'avait pas, du moins, à lutter contre les difficultés d'un terrain accidenté.

Les mêmes avantages étaient réservés au P. Petitot, se rendant de Saint-Joseph au fort Raë. La Mission de Saint-Raphaël ne fut pas le seul théâtre où s'exerça le zèle du Missionnaire. Les Plats-Côtés de chiens, ces sauvages campés du côté du grand lac d'Ours, demandaient avec instance qu'on se rendît jusqu'à leur camp. Le P. Petitot accéda volontiers à leur demande, et certes, son voyage ne fut pas inutile, puisqu'il eut l'inappréciable consolation de baptiser 319 de ces sauvages, et entendre environ 600 confessions.

Pendant que le P. Petitot recevait parmi les enfants de Dieu et de l'Eglise un si grand nombre des Indiens de la tribu des Plats-Côtés de chiens, les anges gardiens de ces heureux néophytes achevaient de tresser au ciel la couronne d'immortalité destinée au premier Missionnaire de cette tribu. C'est dans un monde meilleur, où son zèle en avait déjà placé plusieurs, que le P. Grollier devait connaître les fruits, si abondants, de sanctification, produits par la semence de salut qu'il avait, le premier, jetée sur ces plages arides et glacées. Le 4 juin, la mort ouvrait, parmi nous, son funèbre catalogue pour y inscrire le nom du zélé P. Henri Grollier, qui, après douze ans d'apostolat, remettait son âme à son Créateur. Digne enfant de Marie Immaculée, il mourait de la mort des prédestinés, remplissant d'admiration et de confiance tous ceux qui furent témoins de son trépas. La gloire de Dieu avait toujours été le mobile de ses actions; au dernier moment elle fut encore le thème de son délire, et, bien sûr, une éternité de bonheur lui prouvera que, lui aussi, avait choisi la meilleure part.

Le R. P. Vandenberghe était venu à la Rivière-Rouge, avec la pensée de ne point aller plus loin; nos sollicitations, appuyées sur les meilleures raisons, lui persuadèrent que sa visite n'aurait qu'un bien faible résultat s'il ne voyait que Saint-Boniface et ses environs, puisque ce n'est pas là que sont

nos Missions sauvages proprement dites. On conçoit facilement qu'il nous en coûtait de faire au bon Père Visiteur une demande qui devait lui imposer une année entière de retard, et un voyage de plusieurs mois, pendant lesquels il lui faudrait vivre de la vie du Nord, souffrir avec et comme nous. Son dévouement bien connu, la force de sa santé et son âge nous encourageaient; c'étaient autant de raisons ajoutées aux autres, pour nous faire réjouir de ce que vous aviez bien voulu le choisir comme Visiteur. Il en est peu auxquels il eût été possible de demander les épreuves et les fatigues du long voyage qu'exigeait la visite de nos Missions de l'intérieur. Le R. P. Vandenberghe nous édifia et nous consola beaucoup, en consentant à partir pour le Nord. Il s'embarqua, le 4 juin, sur les bateaux du Portage à la Loche. Une Sœur de charité et une de leurs généreuses *filles données* prenaient passage sur les mêmes embarcations pour l'Ile à la Crosse.

Le P. André, venu en hiver à Saint Boniface, pour la retraite, reçut, au mois de mai, la visite de Mgr Taché. Après avoir salué le R. P. Visiteur à la Rivière-Rouge, il partait pour Saint-Paul Minnesota, allant rendre compte à Mgr Grace de l'état des Missions de son diocèse confiées à nos soins, et rendre compte aussi, au général Sibley, de la mission de pacification qu'il lui avait confiée au nom du gouvernement, ainsi que des causes qui avaient paralysé son action. Comme on pouvait s'y attendre, ce cher Père fut accueilli favorablement des deux autorités auxquelles il était comptable de ses actes administratifs.

Les Pères de la Siskatchewan voulurent encore agrandir le champ déjà si vaste de leurs travaux apostoliques, l'arène sur laquelle ils combattaient avec tant de courage et de succès. Le P. Rémas partit pour le petit lac des Esclaves, autrefois visité par M. Bourassa, puis par M. Lacombe, mais délaissé depuis 1855. Le voyage est long et difficile, le zèle le fit entreprendre avec courage 40 baptêmes en furent un des fruits extérieurs. Ce poste fut confié à la protection de saint Bernard.

Le P. Végreville, sentant sa santé se délabrer, quitta le lac Caribou pour venir à Saint-Boniface, où il arriva au milieu

de juillet, après avoir donné ses soins aux chrétiens qui se trouvaient sur son passage.

Cependant le temps fixé pour le terme de la visite de Mgr Grandin dans le district d'Athabaskaw-Mackenzie était accompli. Ce vénérable Missionnaire laissa donc la Providence, vit en passant les Missions de Saint-Joseph et de la Nativité. Avant de laisser le Vicariat apostolique de Mgr Faraud, Mgr Grandin y arrêta les dispositions suivantes : le P. Clut devait rester seul avec le Fr. Salasse ; le P. Eynard, qui partait d'Athabaskaw, prendrait avec lui le P. Petitot en passant à Saint-Joseph, y laissant le P. Gascon seul, et se rendrait à la Providence, où se trouvaient déjà le P. Grouard et le Fr. Alexis. Le P. Grouard s'embarquerait à la place du P. Eynard, pour continuer, avec le P. Petitot, jusqu'au fort Simpson, où tous deux donneraient la plus belle Mission possible, à la suite de laquelle le P. Petitot descendrait à Good-Hope, pour y rejoindre le P. Séguin et le Fr. Kearney, puis prier sur la tombe du digne P. Grollier, qu'il allait remplacer, et soutenir, par la pensée de la sainte mort de ce Père, les dispositions heureuses dont son cœur est rempli. Le P. Grouard, lui, retournerait au fort de Liard goûter les abondantes consolations que le Dieu bon lui avait prodiguées l'été précédent, en accordant tant de grâces aux sauvages. Ce Père reviendrait ensuite par le fort Simpson jusqu'à la Providence. Ces dispositions prises, Mgr Grandin fit ses adieux au Vicariat Athabaskaw-Mackenzie. Pour faire mieux comprendre les justes regrets et la douleur occasionnés par ce départ, que l'humilité de notre si digne Coadjuteur et Provicaire nous permette de traduire ici ce qui lui fut adressé à lui-même, par un des officiers de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, qui l'avait vu à l'œuvre dans le district de la rivière Mackenzie et qui, par cela même, pouvait plus justement apprécier le zèle et le dévouement du premier Evêque qui avait visité ces lointaines régions :

14 janvier 1865.

« Mon cher Seigneur,

« La réception de votre si estimée lettre du 24 juillet der-

nier ne m'a pas causé plus de satisfaction que la nouvelle de votre heureux retour, après un long séjour dans le Nord, où, comme je l'ai vu de mes propres yeux, vous avez glorieusement suivi les exemples de votre illustre prototype saint Paul, travaillant de vos propres mains et prêchant fidèlement, à temps et à contre-temps, l'Evangile de Jésus-Christ aux païens. La noble abnégation, le calme, l'admirable énergie avec lesquels vous avez supporté des difficultés, surmonté des obstacles et enduré des souffrances d'une nature exceptionnelle, est au-dessus de tout éloge. Pour ma part, quoique j'aie passé une quinzaine d'années dans ces régions sauvages, que j'aie vu et senti, dans ma propre personne, plusieurs des vicissitudes de la vie de l'extrême Nord, je reculerais devant les souffrances et les privations si longues, si multipliées et si continuelles que Votre Grandeur a endurées sur les bords de la rivière Mackenzie. Si vos amis éloignés vous avaient vu, comme moi, dans *un palais* construit avec quelques troncs d'arbres informes, superposés les uns sur les autres, à une élévation de 6 ou 7 pieds, éclairé seulement par quelques grossiers morceaux de parchemin qui seuls servaient de croisées, n'ayant que le sol glacé pour votre parquet, et pour porte quelques planches mal jointes, à travers lesquelles la neige et le vent pénétraient à chaque instant; pour couche, quelques morceaux de bois sur des tréteaux; pour nourriture habituelle, des aliments que le dernier des domestiques de la belle France aurait rejetés avec mépris ; vos longs et pénibles voyages, souvent dans un demi-état de jeûne, n'ayant pour compagnons que des barbares qui n'ont rien des habitudes ni des sentiments qu'inspire la civilisation européenne, certainement ces amis auraient versé des larmes d'attendrissement sur votre malheureux sort. Je sais que votre patience sans exemple et votre courage inaltérable ont excité l'admiration de tous les officiers du district, sans parler de l'estime si pleine d'affection que les qualités personnelles de Votre Grandeur ont inspirée à toutes les classes des habitants de la rivière Mackenzie. Volontiers, je vous félicite de votre heureux retour, après l'accomplissement de devoirs si ardus, remplis souvent

au milieu des fatigues et des peines d'esprit et de corps.

« J'ai appris avec un regret sincère la mort prématurée du R. P. Grollier. Quelles qu'aient été ses relations avec d'autres, je dois avouer que j'ai toujours trouvé en lui un aimable compagnon, plein de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs, et un ferme support des intérêts de la Compagnie parmi les sauvages. Tel est, au reste, le caractère général de tous ceux de vos Missionnaires avec lesquels j'ai eu des relations. Je considère l'estime et l'affection que je nourris pour quelques-uns de ces messieurs, comme l'un des plus chers souvenirs qui me restent de mon séjour dans ce pays. »

Mgr Grandin arrivait au portage de la Loche ; que l'on juge de sa surprise, de sa joie et de son bonheur, lorsqu'en y débarquant il apprit l'arrivée d'un Visiteur, du R. P. Vandenberghe, qu'il ne savait même pas avoir été envoyé en Canada. Il faut avoir vécu de notre vie, de nos privations, de notre impitoyable isolement, pour comprendre ce qu'une telle surprise cause d'émotions, cause de véritable jouissance.

Le Père Visiteur était parti de Saint-Boniface avec la pensée de se rendre jusqu'à Athabaskaw ; Mgr Grandin, le voyant fatigué et exposé à des difficultés particulières pour le reste du trajet, étant d'ailleurs en état de lui rendre un compte fidèle, rendu intelligible par l'analogie exacte entre les Missions d'Athabaskaw et celle qu'il devait visiter, le détermina à ne pas aller plus loin. Tous deux reprirent ensemble le chemin de l'Ile à la Crosse, où ils arrivèrent heureusement le 5 août. C'est là que Monseigneur de Saint-Boniface avait promis de rencontrer le Révérend Père Visiteur, pour continuer la visite en sa compagnie. Le temps du départ approchant, Monseigneur régla ce qui suit : le P. Lestanc fut retiré du Collége et placé à l'Evêché comme Supérieur, le P. Le Floch continuait le service de la paroisse de Saint-Boniface, le P. Végreville devait remplacer le P. Lestanc au Collége, tandis que le Fr. Duffy y continuerait l'enseignement de la langue anglaise ; le P. Richer reçut son obédience pour les Missions de Saint-Joseph et de Pembina, en remplacement du P. André, qui fut appelé à l'Evêché et chargé de la desserte de Saint-Charles. Le 14 août,

l'Evêque de Saint-Boniface bénissait son peuple, embrassait ses frères et, se recommandant aux prières de tous, prenait le chemin de l'Ile à la Crosse par terre ; le 15, accompagné de son Grand Vicaire et du P. Végreville, il arrivait à la première station des Missions du P. Simonet où, le 16, il donnait la confirmation à 40 personnes. Le 17, il avait laissé et compagnons et maisons, et s'acheminait seul, avec son guide et un autre jeune homme.

Rendus au fort Ellice, le manque d'eau sur la route ordinaire détermina nos voyageurs à suivre la vallée de la rivière Qu'Appelle. Nous étions bien aise de cette circonstance ; nous n'avions jamais vu le lac Qu'Appelle, pourtant nous savions qu'il avait été le siége d'une Mission protestante, que des catholiques s'y rendent tous les ans en grand nombre ; enfin, que la Compagnie y commençait, cette année-là même, un poste de traite pour les tribus sauvages qui le visitent habituellement. C'est avec plaisir que nous longeâmes la petite rivière, voyant varier les scènes si pittoresques et si gracieuses qui se multiplient à chaque instant, dans la vallée profonde qui encaisse le petit ruisseau, et qui fut probablement autrefois le lit d'un grand fleuve, enfermé entre des côtes escarpées, à plusieurs centaines de pieds d'élévation. Plusieurs jolis lacs ajoutent encore aux charmes de cette délicieuse vallée et semblent attester, eux aussi, qu'elle fut autrefois remplie d'eau. Arrivé au centre de ces lacs, qui sont de véritables viviers, nous y trouvâmes toutes les raisons d'y fonder un établissement, ainsi que les éléments nécessaires à sa prospérité. Nous promîmes donc aux quelques familles que nous y rencontrâmes, que nous y viendrions l'année suivante y donner la Mission et y jeter les premiers fondements de l'établissement projeté.

Toutes les autres circonstances de ce voyage s'étant accomplies comme nous les avions prévues, au jour du rendez-vous, nous vîmes arriver les deux sauvages de l'Ile à la Crosse, qui venaient nous prendre là où le voyage avec des chevaux devenait impossible.

Le canot d'écorce si frêle, si gentil et si rapide, recevait à son bord notre pauvre Grandeur bien souffrante, bien fatiguée

et surtout bien désireuse d'arriver à l'Ile à la Crosse. Les deux excellents Indiens qui nous conduisaient et qui étaient de vieilles connaissances, devinèrent facilement ce qui se passait en nous, aussi ils ne s'épargnèrent pas. Il fallait six jours de navigation ordinaire : « Mon Père, nous n'en mettrons que quatre, le beau clair de lune vaut le soleil là où la navigation est facile, » et ces bons jeunes gens sacrifiaient deux de leurs nuits pour hâter la satisfaction qui nous était réservée le 15 septembre. Dès le lever du soleil, nous entrions dans le lac de l'Ile à la Crosse et puis, bientôt, la grande croix, le clocher argentin, l'église, tout l'établissement de la Mission de Saint-Jean-Baptiste reflétaient les rayons de notre magnifique soleil de septembre. En nous renvoyant à la figure des flots de lumière, cette vue inondait notre âme des plus délicieuses émotions. Là, sur les bords de ce lac tranquille, dans un site que bien des touristes admireraient avec enthousiasme, s'assied cet établissement qui a déjà fait tant de bien, et qui en promet davantage pour l'avenir. Nous rapprochions, pour le comparer, ce qui se passait en ce moment dans notre cœur, de ce qui s'y était passé dix-huit ans auparavant lorsque, pour la première fois, nous arrivions à cette même Ile à la Crosse où, alors, il n'y avait rien pour le Seigneur ; rien, si ce n'est le bon vouloir des sauvages, le bon vouloir des Missionnaires qui venaient les évangéliser. Merci, mon Dieu, d'avoir béni nos efforts, d'avoir accepté les sacrifices que nous vous avons offerts, d'avoir écouté les accents des prières ardentes que nos cœurs vous ont adressées. Ce que nous avons vu à l'Ile à la Crosse, la dernière fois que nous l'avons visitée, prouve jusqu'à l'évidence que nous n'avons pas prié en vain, la première fois que nous en avons foulé le sol.

Notre cœur chantait intérieurement l'hymne de la reconnaissance, ses battements précipités semblaient marquer la cadence qui guidait le jeu des avirons pour imprimer à notre course une rapidité particulière. La nacelle volait pour ainsi dire sur les eaux.

De toutes parts des salves joyeuses disaient que notre allégresse et notre bonheur trouvaient leur écho sur cette rive, où

les heureux enfants de l'école agitaient les oriflammes qu'ils tenaient en main ; un instant après, nous étions dans les bras de Mgr Grandin et du R. P. Vandenberghe, mêlant nos larmes et confondant nos émotions ; puis le bon P. Moulin, les FFr. Dubé et Péréard nous donnaient l'accolade fraternelle ; notre joie fut mise au grand complet par la rencontre du P. Gasté, venu tout récemment du lac Caribou. Nous revoyions aussi, avec un plaisir bien sensible, les bonnes Sœurs de la charité, toujours si dévouées et si généreuses.

Le Révérend Père Visiteur, arrivé depuis plus d'un mois à l'Ile à la Crosse, s'y trouvait avec six Oblats, deux évêques, deux prêtres et deux frères convers. L'ensemble de l'établissement, la piété du bon peuple qui le visite, lui faisaient dire qu'il n'aurait jamais cru pouvoir trouver, au milieu des forêts, à de pareilles distances des dernières limites du monde civilisé, un ensemble aussi complet, une œuvre aussi parfaite. Ce témoignage nous causa la plus vive satisfaction, il confirmait notre opinion. Plusieurs de nos Missions ressemblant à celle-là, nous étions heureux de voir que le travail de nos frères causait quelque contentement à nos supérieurs.

Les heures de cette douce réunion durent se compter ; car, pour faire le bien, le repos ne peut pas être long. C'est le P. Gasté qui, le premier, devait s'arracher à cette jouissance, et par son départ diminuer celle des autres. Ce digne enfant de la Famille, arrivé au portage du fort de Traite après le passage du Révérend Père Visiteur, y avait trouvé une lettre l'invitant à monter à l'Ile à la Crosse, et c'est ce qui explique le bonheur de l'y trouver ; mais il fallait repartir pour retourner au lac Caribou ; le 20, il nous faisait déjà ses adieux. Nous admirâmes son courage, sa généreuse abnégation. Ce cher Père partait seul pour aller passer seul dix mois à ce lac Caribou, le coin le plus dénué du diocèse, et le Missionnaire partait volontiers, satisfait de son sort. Que Marie le garde ! Que Dieu le protége ! Comment nos Missions ne réussiraient-elles pas ? Elles sont servies avec tant de dévouement et de zèle.

Après le départ du P. Gasté vint le tour du P. Moulin, qui,

heureux comme un prince, le cœur fort comme un apôtre, prit joyeusement congé des illustres voyageurs, dirigea sa course vers le portage à la Loche, où il fit beaucoup de bien. Il en revenait aux premières glaces pour ne s'arrêter qu'un seul jour à l'Ile à la Crosse, et continuer ensuite jusqu'à Carlton, où il était convenu qu'il irait préparer les fidèles à la visite de leur Premier Pasteur.

Mgr Grandin lui-même fut obligé de faire une absence de plusieurs jours pour voir des malades.

Les exigences de la saison avaient fixé au 8 octobre le départ du R. P. Visiteur et de Mgr de Saint-Boniface. Cette fois encore, le Ciel voulut bien déranger le cours ordinaire de la température ; le temps était remarquablement beau, les voyageurs crurent pouvoir différer jusqu'au 15. C'est en ce jour qu'ils firent leurs adieux à Mgr Grandin, qu'ils laissaient seul et malade. Nous l'avons déjà dit, et tout le monde comprend qu'il est plus facile d'imaginer que d'exprimer ce qui se passe dans le cœur en de pareils moments. Le même petit canot d'écorce, conduit par deux excellents sauvages montagnais, reçut les deux voyageurs. C'était un mode nouveau pour le R. P. Vandenberghe. C'en était un bien connu de Mgr Taché, mais dans des circonstances telles qu'il pouvait dire, lui aussi : « C'est du nouveau. » Toujours seul dans ces petits canots, comme le temps nous a souvent duré ; mais en si bonne et si aimable compagnie cette fois, nous comptons parmi les agréables journées de notre vie les huit qui nous conduisirent au lac Froid. Là nous attendait depuis longtemps le P. Maisonneuve. Ce cher confrère avait bien voulu se donner, à lui et à nous, le plaisir de venir nous rencontrer. Nous passâmes le dimanche avec les Montagnais du lac Froid. Le lundi, nous montions à cheval, et après une course de cinq jours, le 28 octobre, à une heure après midi, nous arrivions au lac La Biche. A ce même moment, la pluie cessait, le soleil venait raviver la scène et nous permettre de contempler et d'admirer le magnifique établissement de Notre-Dame des Victoires. La fusillade exécutée par les premiers habitants que nous rencontrâmes annonçait notre approche. L'aimable P. Tissot et l'excellent

Fr. Bowes nous firent l'accueil le plus cordial, Ici aussi de bonnes Sœurs de la charité donnent leurs soins à la population et partagèrent la joie de notre arrivée. Notre établissement du lac La Biche est vraiment admirable, non-seulement dans son ensemble, mais même dans le moindre détail. C'est une victoire complète du travail intelligent sur la nature inculte. Toutes les ressources locales ont été utilisées, et la chose est d'autant plus digne de remarque que les Missionnaires ont été seuls à l'œuvre. Ils ont fait le tout en grande partie de leurs mains et dirigé ce qu'ils ne pouvaient accomplir eux-mêmes.

Au lac La Biche, les Missionnaires n'avaient point encore fait leur retraite annuelle. Nous nous joignîmes à eux pour ces pieux exercices; nous étions tous bien sérieusement et bien pieusement occupés, lorsque voilà tout à coup le cher P. Rémas qui arrive et nous apporte avec lui une fameuse distraction enrichie d'un plaisir véritable. Il était accompagné d'un frère du P. Lacombe, l'excellent petit Gaspard, dont nous conserverons longtemps un précieux souvenir, et du bon Alexis.

Le 28 novembre était le jour fixé pour le départ. Nous prîmes congé de nos chers Missionnaires. Nous étions cinq pour le voyage. Les uns montèrent à cheval, les autres descendirent en carriole, et nous voilà à la recherche d'un chemin moins mauvais que la route ordinaire. Il n'y avait encore que très-peu de neige. Les détours faits pour éviter les mauvais pas allongèrent tellement la distance, qu'il fallut dix jours de marche forcée pour arriver au terme. L'avant-dernier jour, montant à cheval, après une longue course à pied, nous demandions au Révérend Père Visiteur ce que lui disait le sang à l'adresse de la température. « 15 degrés tout au plus, » fut la réponse Le nez et les pieds nous disaient à nous au moins 24 degrés. Le thermomètre décida la question, marquant 25 degrés. Nous admirions de tout notre cœur le bon P. Vandenberghe qui, sans l'habitude de nos voyages, monté à cheval, perdait sans s'en apercevoir 10 des 25 degrés de froid qui lui étaient montés en croupe.

Le 3 décembre, à la tombée de la nuit, nous arrivions à Saint-Albert; deux heures de retard avaient fait manquer le programme de réception. Tous les hommes, l'arme au bras; les femmes, la couverture sur la tête, avaient passé l'après-midi à attendre; la nuit congédia toutes ces braves gens, si avides pourtant de voir et de saluer le Révérend Père Visiteur et son compagnon de voyage. Le P. LACOMBE, le Fr. SCALLEN, les bonnes Sœurs de la charité étaient seuls à nous souhaiter la bienvenue. C'était plus qu'il n'en fallait pour nous faire goûter une joie bien grande et bien douce.

Le retour de la lumière nous permit de contempler avec une sorte d'orgueilleuse complaisance la belle Mission de Saint-Albert, si avancée quoique si nouvelle. La beauté naturelle du site, rehaussée par l'art, nous étonna, quoique nous l'eussions choisi nous-même. Il n'y avait pas encore quatre ans que ce choix avait été fait, et quel travail déjà! De belles et vastes constructions s'étaient élevées comme par enchantement; des champs spacieux défrichés, bien enclos et bien cultivés, donnaient déjà d'abondantes moissons. Quarante maisons construites autour du joli monticule sur lequel la maison du Seigneur, celle de ses ministres et de ses dévouées servantes forment le groupe qui domine tout le paysage; la petite rivière qui serpente au pied des collines et que l'on traverse sur un beau pont; puis, à une faible distance, le lac, dont les eaux, peu profondes, baignent le pied de la montagne qui fournit le bois de construction. Voilà ce que nous ne pouvions nous lasser de contempler ; notre étonnement était partagé par le bon Père Visiteur, qui ne savait quoi le plus admirer : ou la beauté du pays, ou le travail colossal de ses apôtres. Pourtant, les rêveurs de systèmes absurdes veulent que le prêtre ne soit pas l'homme de l'époque. Qu'ils viennent donc, ces ennemis des ministres de la révélation! Il y a encore par le monde assez de sauvagerie pour que chacun puisse faire ses expériences. Il y a encore assez de ténèbres pour que chacun puisse essayer son *système luminaire*. Oui, qu'ils viennent, qu'ils rendent aux Indiens ignorants plus de services que ne leur en rend le pauvre prêtre! Qu'ils civili-

sent davantage et plus vite! Qu'ils adoucissent plus tôt les mœurs barbares des sauvages! Qu'ils viennent opérer dans nos déserts glacés les merveilles qu'y opère le prêtre! Qu'ils donnent au monde le spectacle d'un pareil dévouement, d'une pareille et entière abnégation! Alors nous croirons à leur mission réformatrice. Mais, en attendant, pendant qu'ils jouissent de tous les bienfaits que la main civilisatrice du christianisme a semés avec tant de profusion par le monde, qu'ils ne blasphèment pas contre Dieu, ni sa loi sainte, ni ses ministres sacrés!

Le lundi suivant, nous visitions le fort Edmonton, Mission de Saint-Joachim, pour y offrir nos respects à M. J.-W. Christie et y saluer nos chrétiens. Nous y retournâmes pour y célébrer les grandes solennités de Noël, à la suite desquelles nous fîmes l'examen des enfants de l'école tenue par le Fr. Scallen. Il nous fut facile de nous convaincre que les bruits avantageux qui circulaient au sujet de cette école n'étaient que l'expression de la stricte vérité.

Le P. Caer, chargé de la Mission du lac Sainte-Anne, vint de suite nous voir à Saint-Albert. Nous lui rendîmes sa visite à la plus ancienne de nos Missions, trouvant partout une satisfaction véritable à la vue du bien opéré et de l'avenir prospère qui semble réservé à ces belles contrées.

Pendant que nous visitions nos Missions de l'Ouest, le P. Grouard laissait celle de la Providence et allait consoler le P. Gascon dans la solitude du grand lac des Esclaves, où il arrivait le 14 décembre.

1865. — Le courrier d'hiver avait laissé Athabaskaw. Le P. Clut avait reçu par lui les lettres des Pères du Nord et, après lui avoir confié ses propres dépêches, était rentré dans sa profonde solitude, comptant les jours qui le séparaient de la fin de février et n'attendant aucune nouvelle avant cette époque. Il avait repris ses occupations ordinaires, un peu diversifiées pour préparer ses lettres. Un soir, il était à instruire ses sauvages, lorsque entrent tout à coup trois étrangers qui lui demandent sa bénédiction et répondent en langue indienne aux questions qu'il leur adresse en cet idiome. Il ne

fut pas possible de jouer la pièce longtemps. L'un des inconnus était le P. Grouard, et les deux autres, deux jeunes sauvages qui l'avaient accompagné depuis le grand lac des Esclaves. Le bonheur de consoler le P. Gascon dans la solitude lui avait été si doux, que ce cher Père, oubliant les fatigues d'un long voyage, avait voulu se donner la même jouissance auprès du P. Clut. La surprise de ce dernier était à son comble, son bonheur fut plus grand encore. Resté seul depuis l'été et n'espérant voir un confrère que l'été suivant, l'émotion lui fit verser des larmes abondantes; de grand cœur il remercia son ancien novice de la charité qui l'avait poussé vers lui. La satisfaction mutuelle goûtée par les deux Missionnaires se prolongea pendant plus d'un mois; ils se séparèrent au commencement de mars, après avoir appris ensemble les nouvelles que leur apportait le retour du courrier. Le P. Grouard reprit ses raquettes, sut, en passant au grand lac des Esclaves, par le P. Gascon, que le soleil de mars n'empêche pas toujours le thermomètre centigrade de descendre jusqu'à 41 degrés, et retourna auprès de son compagnon à la Providence.

Cependant, le Révérend Père Visiteur avait vu se renouveler l'année, et loin, bien loin de Paris, à l'extrême ouest du diocèse de Saint-Boniface, il avait reçu les souhaits des Oblats réunis à Saint-Albert. En retour, il donna pour étrennes au P. Lacombe la mission de courir les prairies pour tâcher d'y atteindre les pauvres sauvages Cris et Pieds-Noirs, et développer en eux les germes de foi déjà reçus. Le P. Rémas reçut pour cadeau du jour de l'an le soin de la charmante réduction du lac Sainte-Anne, tandis que le P. Caer fut nommé premier officier du château Saint-Jean, Ile à la Crosse. Le Fr. Scallen continuait son école à Saint-Joachim, avec la perspective d'agrandissement pour cette œuvre si utile.

Nous sommes heureux de constater de nouveau les soins obligeants de M. J.-W. Christie et les services rendus au Révérend Père Visiteur en préparant tout ce qui était nécessaire à son voyage.

Le 9 janvier, le R. P. Vandenberghe faisait ses adieux à ses

frères du fort des Prairies, et reprenait la direction de la Rivière-Rouge. Monté sur un traîneau attelé de quatre chiens, il entreprenait un voyage de 1,300 kilomètres. Le Père Vicaire accompagnait le Révérend Père Visiteur. Après six jours de marche, les voyageurs arrivaient au fort Pitt. Le P. Tissot les y avait précédés. Le plaisir de saluer ce cher missionnaire fut diminué par la peine de le voir souffrant. Les fatigues du trajet entre le lac La Biche et le fort Pitt avaient douloureusement aggravé son mal opiniâtre, qui s'était déclaré quatre ans auparavant en parcourant la même distance. Le P. Tissot reçut son obédience pour passer de la Mission de Notre-Dame des Victoires à celle de Saint-Albert comme Père Préfet des Missions de l'Ouest.

Les heureuses dispositions des chrétiens du fort Pitt, l'affectueuse complaisance de M. Châtelain, qui en a la charge, consolèrent beaucoup le Révérend Père Visiteur, qui promit de faire tout en son pouvoir pour hâter un établissement dont l'urgence semble d'autant plus grande que ces belles terres ne peuvent pas rester longtemps sans être habitées. Nécessairement d'autres que les tribus errantes des plaines et des forêts iront bientôt demander à ce sol les richesses qu'il peut produire et en arracher les trésors qui y sont enfouis. Le versant oriental des montagnes Rocheuses, comme celui que saluent les rayons du soleil couchant, est une région aurifère. L'amour de l'or, cette autre fièvre jaune si peu redoutée, devra conduire tôt ou tard une population considérable vers la partie supérieure de la vallée de la Siskatchewan; car, en la remontant depuis le fort Pitt jusqu'au pied des grands monts, on trouve la plus belle et la plus avantageuse portion du pays.

Le 18, le Révérend Père Visiteur se séparait du P. Tissot et laissait le fort Pitt, pour, après sept jours de marche, arriver à Carlton, où l'attendait le P. Moulin. Ce dernier s'était perdu dans la forêt en venant. Il riait de bon cœur de cette aventure et s'en dédommageait en déployant tout le zèle possible en faveur de ceux pour le bonheur desquels il avait failli perdre la vie. Ce cher Père reçut, avec le bonheur qui le caractérise,

son obédience pour le lac Caribou. Les provisions manquant au fort, il fit ses adieux au Père Visiteur et reprit, avec deux sauvages, le chemin de l'Ile à la Crosse. Les différents courriers d'hiver, qui viennent de tous les points du pays, se réunissent à Carlton pour y échanger les lettres dont ils sont porteurs. Le 27 janvier ils étaient tous arrivés. Le R. P. VANDENBERGHE, qui n'avait pas l'habitude d'un courrier semi-annuel, soupirait après les nouvelles de Paris et du reste de la Congrégation. Les lettres à son adresse purent satisfaire sa légitime impatience. Les missives du Nord disaient que Mgr GRANDIN, resté seul et malade à l'Ile à la Crosse, avait dû faire des voyages longs et pénibles pour visiter les Indiens mourants, et que nos Pères continuaient partout avec zèle le soin des œuvres confiées à leur sollicitude.

Le 29 au matin, les pauvres chiens de Carlton étaient attelés aux traîneaux, malgré la maigreur extrême où les tenait le triste état des magasins. Ces infatigables quadrupèdes devaient pourtant, dans le cercle de leurs attributs, remplacer les rapides locomotives et traîner la plus prompte des malles du pays, comme qui dirait à Marseille la malle des Indes. De nobles voyageurs prenaient aussi passage par ce train express. M. A. Prudon, avec une générosité bien digne de notre reconnaissance, sacrifia pour ces derniers une partie relativement considérable de ce qui lui restait pour nourrir sa famille. Le R. P. VANDENBERGHE et son compagnon étaient de nouveau en route. Plusieurs circonstances retardèrent leur marche ; ce n'est que le 7 février qu'ils arrivaient à la montagne de Tondre, où M. Taylor et sa famille leur firent l'accueil le plus aimable. Le lendemain, ils repartaient pourvus de tout ce qu'un établissement prospère peut fournir pour ces sortes de voyages. Le quatrième jour, au lever du soleil, ils entrèrent au fort Pelley. M. Campbell, sa dame, ses commis et leurs familles semblaient avoir pris à tâche de prouver qu'un fort de traite au milieu des forêts est, pour le voyageur, une oasis où l'on s'étonne de trouver le confort et la bienveillance des pays les plus recommandables par leur hospitalité.

Le 13 de grand matin, les voyageurs continuèrent leur route en compagnie de M. Campbell, et le 15 au soir, sans pour ainsi dire s'en être douté, le R. P. Vandenberghe, rendu à la baie des Canards, bénissait le P. Simonet à la porte de la chapelle de Saint-Edouard, dans laquelle il était ensuite si heureux de s'agenouiller devant le Saint Sacrement. Oh! mon Dieu, pourquoi faut-il que vos tabernacles, même les plus modestes, ne soient ici échelonnés qu'à de si grandes distances!

Le 16, vingt-deux personnes recevaient la confirmation, et les voyageurs repartaient en donnant au P. Simonet rendez-vous à Saint-Boniface pour le mois suivant. Plusieurs commis, qui cheminaient avec eux, leur continuèrent les bons offices dont ils étaient l'objet depuis leur départ d'Edmonton. Le 18 au soir, ils arrivaient chez M. Mac Donnell, au poste Manitoba, Notre-Dame du Lac. Ils y passèrent le dimanche pour repartir le lundi matin, et arriver le mardi à Saint-Laurent. Le mercredi 22, malgré une furieuse tempête de neige, ils parcoururent les 60 kilomètres qui les séparaient de la paroisse de Saint-François-Xavier, où ils arrivèrent chez M. Thibault, Vicaire Général, et où ils eurent, de plus, la consolation de rencontrer le P. Lestanc. Enfin, le 23, les cloches de la cathédrale de Saint-Boniface proclamaient hautement les joies du retour.

Deux semaines après, le P. Simonet, après s'être rendu jusqu'au lac du Cygne, arrivait à Saint-Boniface. Le P. Richer revenait aussi de Saint-Joseph. Les PP. Lestanc, Le Floch, Végreville et André s'unissaient à leurs confrères, et tous ensemble avaient le bonheur de faire leur retraite sous la sage et pieuse direction du R. P. Vandenberghe. Après cette retraite, le P. Végreville alla faire la Mission à Pembina. Le P. Simonet retourna à Saint-Laurent, le P. Richer à Saint-Joseph, le P. André à Saint-Charles. Les PP. Lestanc et Le Floch continuaient à l'évêché leurs besognes respectives.

Pendant que ces événements s'accomplissaient à la Rivière-Rouge, les œuvres de zèle réclamaient ailleurs de nouveaux efforts, de nouveaux sacrifices. Le P. Gasté, seul au Fond du

lac Caribou, s'y multipliait pour procurer les consolations de la Religion aux infortunés Indiens frappés d'une maladie contagieuse. Pendant plus d'un mois, au milieu des rigueurs extrêmes de janvier, il fut constamment en marche pour baptiser et confesser les sauvages mourants. Ce cher Missionnaire, en parlant d'une de ses courses, nous écrivait : « ... Je m'étais gelé presque toute la figure, bien que je ne fisse que courir toute la journée, ce qui faisait dire à un pauvre vieillard que j'allais visiter : « Ah ! que je suis heureux que tu « sois venu vers nous ; mon cœur aurait pleuré si tu t'étais « montré paresseux, mais en te voyant, en voyant surtout ton « visage défiguré, je connais aujourd'hui que la religion est « forte, puisque ni la rigueur du froid ni la longueur de la « route ne t'arrêtent. »

L'importante Mission confiée au P. Lacombe demandait un surcroît d'énergie, de force et de zèle. Il se mit en campagne au milieu de janvier. Il alla d'abord visiter les Cris, parmi lesquels il y avait déjà un certain nombre de chrétiens. Il les vit, les encouragea et leur donna rendez-vous pour le printemps à un endroit qu'ils choisirent eux-mêmes comme étant le plus avantageux pour leur réunion, sur les bords de la Siskatchewan, environ 150 kilomètres en bas d'Edmonton. Après ces préludes à l'exécution du plan projeté pour la conversion des sauvages, le P. Lacombe revint à Saint-Albert. A peine était-il arrivé qu'une députation des Pieds-Noirs vint réclamer le bonheur de sa visite. Ces féroces enfants de la prairie étaient attaqués de l'épidémie qui se répandit par tout le pays. Infidèles encore, ils avaient quelquefois un peu entendu parler religion. Sous la pression du malheur, ils tournèrent leurs regards vers celui qui a toujours quelques paroles d'encouragement et de consolation, vers le Prêtre, qu'il fait bon d'avoir auprès de son chevet, tenant la Croix d'une main et de l'autre montrant le ciel, dont le Divin Crucifié lui a remis les clefs. Le P. Lacombe n'hésita pas, il partit, malgré les difficultés et les dangers. Il fit pour ces sauvages tout ce que l'on peut attendre d'un bon Prêtre. Il en baptisa près de quatre cents qui, presque tous, moururent de suite. Il vous a écrit

lui-même, mon Révérendissime et bien cher Père, et les consolations et les poignantes émotions qu'éprouva son cœur généreux et sensible à la vue des maux dont était affligé ce peuple. L'épreuve était cruelle, mais c'était un coup de la Providence. Cette redoutable nation des Pieds-Noirs, comme celle des pacifiques Mangeurs de Caribou, comprit le dévouement de son apôtre et en reçut une heureuse impulsion vers le bien. Plein de mérites, mais épuisé de fatigue, le P. Lacombe revint à Saint-Albert. D'autres instances l'appelèrent dans une autre direction. La contagion sévit au fort de la Montagne. Le Missionnaire y va consoler les chrétiens et les munir des secours de la Religion. Au commencement de mai, il est de nouveau en route pour aller jeter les premiers fondements de la Mission de Saint-Paul. Il y trouve un gros camp de Cris qui avaient été fidèles au rendez-vous, mais qui, eux aussi, étaient en proie à la maladie, à la souffrance, à la mort. Le Père commença à les instruire, à les consoler, et, pour compléter la série des services qu'il veut bien leur rendre, il saisit les manchons de la charrue que lui seul peut conduire, et ouvre les sillons où les pauvres sauvages vont déposer la semence que, pour la première fois, ils confient à la terre. Le 20 mai, le Père nous écrit : « La chaleur du printemps a changé la maladie de l'hiver en une dyssenterie qui enlève tous ceux qui en sont attaqués. Depuis deux jours, je me sens atteint de cette maladie ; je ne suis pourtant point encore arrêté et puis vaquer à mon ministère. Si cette contagion doit m'emporter, mon sacrifice est fait ; je mourrai heureux et content au milieu de mes chers néophytes, en leur administrant les derniers sacrements tant que j'en aurai la force. » Le zélé Missionnaire ne mourut pas, Dieu le conserva ; quelques jours après, il se délassait dans une visite à ses confrères du lac La Biche, il retourna ensuite à Saint-Albert.

Pendant que le P. Lacombe consolait ses néophytes, nos autres Pères se livraient, dans leurs postes respectifs, aux mêmes œuvres méritoires et avec un zèle égal. Le P. Tissot, malgré ses souffrances, prodiguait ses soins aux chrétiens de Notre-Dame des Victoires jusqu'au 23 mai, où il les laissa

pour aller commencer ses fonctions de Père Préfet à Saint-Albert. A cette dernière place, le P. Caer s'était épuisé auprès des malades. Malade lui-même, il dut garder le lit pendant plusieurs jours. Il était mieux à l'arrivée du P. Tissot, il partit de suite pour l'Ile à la Crosse, où il n'arriva qu'après la mi-août, s'étant arrêté pendant quelques semaines auprès du P. Maisonneuve, au lac La Biche.

Le bon P. Rémas, tantôt au lac Sainte-Anne, tantôt à Saint-Albert, se soutenait au milieu des plus grandes fatigues, se préparant ainsi aux fatigues plus grandes encore, qu'il éprouva pendant ce long voyage qu'il entreprit le 19 mai, pour visiter la Mission de Saint-Bernard.

A peu près au moment où la main de Dieu s'appesantissait sur les Pieds-Noirs pour les appeler à Lui, le même Dieu bon faisait offrir son joug si aimable à la nation des Esquimaux. C'est le P. Petitot qui, malgré l'état de souffrance où il était, se rendit sur la terre des mangeurs de chair crue (signification du nom Esquimaux). Les apôtres d'aujourd'hui, comme ceux de la primitive Eglise, savent se faire tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ. Le P. Petitot se rendit à l'embouchure du grand fleuve Mackenzie, il descendit jusque dans la cabane souterraine des habitants des rives de l'Océan glacial, il y séjourna pendant dix jours, vivant de la vie de ce peuple, pour travailler à son instruction. Le chef, dans la hutte duquel il était, touché de son zèle et de son abnégation, le prit pour le fils de l'Éternel, et l'excès de sa confiance le porta à un excès de superstition qui obligea le Missionnaire à partir plus tôt qu'il n'aurait désiré et sans opérer tout le bien qu'il avait à cœur.

Pendant que la divine semence tombait sur la plage glacée de la mer Arctique, le vénérable Prélat, auquel le Vicaire de Jésus-Christ avait confié cette partie de l'Église de Dieu, reprenait le chemin de ses lointaines et difficiles Missions. Mgr Faraud avait repassé l'Océan. Pendant un séjour de quelques semaines en Canada, il surveilla l'impression de livres sauvages, et travailla à l'avantage de son Eglise naissante. Le 25 avril, Monseigneur d'Anemour, accompagné des PP. Genin,

Tissier et Leduc, des FF. Lalican, Hand et Money, laissait Montréal pour la Rivière-Rouge, et le 24 mai le clergé et la population catholiques de la colonie avaient le bonheur de voir arriver la pieuse caravane. Les cloches sonnèrent leurs plus joyeuses volées, la cathédrale retentit des chants de la plus vive allégresse. Deux Evêques étaient agenouillés au pied de l'autel, auprès duquel ils avaient reçu tous deux l'onction sacerdotale, au-dessus du caveau qui renferme les dépouilles mortelles du premier Evêque de la Rivière-Rouge, qui les avait faits tous deux prêtres de Jésus-Christ, et dont ils sont les successeurs, étant chargés chacun d'une partie de son diocèse. Que de choses semblent étranges ici-bas! quelles surprises nous ménage la Providence! Seigneur, que vos desseins sont impénétrables! faites que nous concourions à leur réalisation. Je n'entreprendrai pas de dépeindre ce qui se passa en nous, en ce jour, dont le souvenir est gravé en caractères ineffaçables dans notre âme. A toutes les joies, à toutes les consolations, à toutes les espérances que l'arrivée de Mgr Faraud et de ses compagnons procurait à l'Evêque de Saint-Boniface, vint se joindre la satisfaction de pouvoir offrir l'hospitalité aux nouveaux venus. Les travaux de l'Evêché avaient été hâtés, non pas pour son achèvement, ce qui était impossible, mais du moins pour le rendre logeable, et nous eûmes le bonheur de voir dix-sept Oblats assez commodément abrités sous notre toit. Le plaisir de cette nombreuse réunion de famille dans notre maison compensait les soucis, les inquiétudes et les difficultés que nous a coûtés son érection. Mgr Faraud était accompagné d'un gentilhomme français, M. le vicomte Hyacinthe de Bélizal, qui venait, comme touriste, visiter notre pittoresque contrée. L'Evêque de Saint-Boniface fut trop heureux de lui offrir la modeste mais cordiale hospitalité de sa demeure. Le nom de cette honorable famille nous était avantageusement connu, puis nous devons tant à la France, que tout ce qui est Français rencontre nos plus chaleureuses et plus sincères sympathies. C'est la France qui fournit presque tous nos Missionnaires; c'est elle qui, en grande partie, nous nourrit et nous soutient. Du haut du ciel nos pauvres sauvages

prient Dieu de bénir la France, puisque ce sont ses enfants et ses aumônes qui les y ont conduits en grand nombre. L'Evêque de Saint-Boniface voudrait pouvoir dire à toutes les âmes généreuses de ce noble pays combien son cœur est reconnaissant, pour tout ce qui est fait en faveur de l'Eglise confiée à ses soins. Privé de cette consolation, il était du moins heureux d'offrir l'hospitalité à l'un de ses aimables enfants.

Avant l'arrivée de Mgr Faraud, le R. P. Vandenberghe, accompagné du P. Lestanc, avait été visiter la Mission de Saint-Joseph, où se trouvaient alors les PP. Végreville et Richer. Cette excursion offrit au bon Père Visiteur l'occasion de goûter à une petite aventure de voyage. Déjà il avait parcouru des centaines et centaines de lieues dans le diocèse de Saint-Boniface, sans que le moindre accident personnel eût compromis le bien-être possible dans ces sortes d'expéditions ; le retour de la visite à Saint-Joseph vint faire exception et permit au R. P. Vendenberghe d'enrichir son calepin d'une note nouvelle, et au P. Lestanc d'en ajouter au sien une d'une espèce bien connue. Les deux vénérables voyageurs s'en revenaient causant, sans doute, des choses faites et à faire, du pour ou du contre de quelque grave question. Leur guide, à cheval devant eux, arrive sur les bords d'une petite rivière dite Rivière aux Prunes, il la traverse, sa monture presque à la nage. Le P. Lestanc, chargé de conduire le « char de l'Etat, » croit qu'il en peut faire autant, et guide son cheval au beau milieu de la rivière. Le courant rapide, surpris d'une pareille audace, s'empare de l'espèce de caisse posée sur les roues, il la renverse et plonge à l'eau et Visiteur et conducteur. On n'était encore guère qu'à la fonte des neiges, l'eau était froide, les voyageurs furent trempés de la tête aux pieds, perdirent une partie de leurs effets et mouillèrent le reste. Ils étaient loin de toute habitation, au milieu d'une plaine déserte, dans l'impossibilité, par conséquent, de faire du feu pour se sécher et se réchauffer, force leur fut de marcher ainsi pendant plusieurs heures. Heureusement la rencontre d'une famille métisse qui était en loge, au milieu de la prairie, qui avait un peu de bois, fit que cet accident n'eut pas les suites fâcheuses

qu'il pouvait occasionner. Le bon P. Vandenberghe voulut bien s'en amuser ensuite avec nous, et nous laisser lui dire que cet accident était heureux, puisqu'un Visiteur doit aller même jusqu'au fond des.... ... « choses courantes. »

Le R. P. Vandenberghe avait prolongé son séjour à Saint-Boniface pour y rencontrer Mgr Faraud, et régler, après l'arrivée de ce dernier, ce qui n'avait pas été prévu ou déterminé auparavant. Nous en étions bien aise. La présence de votre digne représentant au milieu de cette nombreuse réunion d'Oblats ne pouvait qu'être très-agréable à tous et utile aux œuvres qu'ils ont tant à cœur. Enfin, le jour fixé pour le départ était arrivé ; le 5 juin, l'illustre Visiteur laissait Saint-Boniface. Puissent les larmes brûlantes qui coulèrent alors de nos yeux répandre sur l'âme de ce bon Père un bonheur égal à la peine que nous sentîmes le jour de son départ. Puissent les accents de la reconnaissance et les vœux de l'amitié lui obtenir une ample récompense pour tout ce qu'il a fait et souffert pour nous. Le P. Simonet accompagna le Père Visiteur jusqu'à Pembina.

Le jeudi suivant, le P. Tissier, les FFr. Lalican, Hand et Mooney laissaient aussi Saint-Boniface pour se rendre aux postes respectifs que leur assignait l'obéissance. Le 13, au matin, d'autres adieux vinrent demander à notre cœur d'autres sacrifices. Mgr Faraud, que nous avions vu arriver avec tant de bonheur, s'embarquait à son tour pour franchir la distance considérable qui le séparait encore de la portion de son héritage. Il partit accompagné du P. Genin et du Fr. Boisramé.

Le P. Lestanc nous laissait en même temps pour une courte Mission au fort Alexandre. De retour, le Père Supérieur alla visiter le P. Simonet dans son isolement de Manitoba. Le visité vint faire la conduite au visiteur jusqu'à Saint-Boniface, où le P. Lestanc ne resta que quelques jours, repartant pour une autre Mission au fort Alexandre, d'où il ne revint qu'à la fin d'août.

Le P. Richer, qui était venu à Saint-Boniface faire ses adieux au R. P. Vandenberghe, partit ensuite pour la prairie.

Il y accompagna les chasseurs de Saint-Joseph et de Pembina.

Le P. Leduc, arrivé avec Mgr Faraud, fut attaqué en chemin d'un violent rhumatisme inflammatoire, qui le fit souffrir beaucoup et lui rendit la dernière partie du voyage bien pénible. Rendu à Saint-Boniface, cet excellent jeune Père eut du soulagement; tout permettant de croire à une prompte guérison, il reçut son obédience pour les Missions de la Siskatchewan. Déjà sa pieuse imagination de Missionnaire rêvait les consolants succès de son glorieux apostolat au milieu des sauvages et nombreuses tribus des prairies, lorsqu'une cruelle rechute vint l'éprouver de nouveau. Non-seulement il souffrit beaucoup, mais même il fut réduit à la dernière extrémité. Le Père Supérieur crut devoir l'avertir de se préparer pour l'éternité; mais notre cher malade, qui n'avait pas pu partir pour Mission, ne voulut pas partir pour le ciel avant d'avoir gagné ses épaulettes de conquérant évangélique. Il reprit bientôt ses forces premières, sans pourtant que les douleurs de jambes n'eussent donné à sa démarche plus d'aplomb que par le passé.

Mgr Grandin, comptant sur la prochaine arrivée du P. Caer, avait signé la feuille de route du P. Moulin dès le commencement de juin. Ce dernier, ayant trouvé une occasion favorable, vint à Saint-Boniface nous procurer la surprise et le plaisir d'une visite de deux jours, après laquelle il reprit le chemin du lac Caribou, où il rejoignit le P. Gasté, qui, aimant, lui aussi, à voir les Evêques, était allé saluer Mgr Grandin à la Mission de Saint-Jean-Baptiste.

En juin, le Fr. Bowes était descendu du lac La Biche à l'Ile à la Crosse, et le Fr. Salasse y était venu d'Athabaskaw. En même temps, le P. Grouard était allé donner la Mission au fort Simpson. A son retour, le P. Eynard rendait le même service aux chrétiens et catéchumènes de la Grande Ile; et le 9 juillet, il arrivait à la Mission du grand lac des Esclaves consoler le P. Gascon.

Nous avons vu le P. Rémas partir de Saint-Albert, le 19 mai, pour la Mission de Saint-Bernard, du petit lac des Esclaves. Il y arriva le 31. Il y passa cinq semaines, s'y livrant à tous

les exercices qu'inspire le zèle le plus généreux. Ce bon Père reprit ensuite le chemin du lac Sainte-Anne, où il n'arriva qu'après avoir surmonté les plus grandes difficultés et vaincu des obstacles sans nombre. Il fut trois semaines en route, mangeant, comme il l'écrit lui-même, *un peu trop peu*, et travaillant, comme l'indique son récit, *un peu trop beaucoup*. Enfin, le 23 juillet, tout épuisé et déguenillé, il arriva au lac Sainte-Anne et eut la consolation d'y trouver le P. Tissot qui était venu assister un malade. Cette rencontre fut d'autant plus agréable au P. Rémas, qu'il avait conçu les plus vives inquiétudes au sujet du Père Préfet, qu'on lui avait dit être mort en chemin.

Le P. Végreville, après avoir passé le printemps à Saint-Joseph, était revenu à Saint-Boniface. Sa santé s'étant refaite, l'obéissance assigna à son zèle la Mission de Notre-Dame des Victoires. Le P. Végreville sait les langues crise et montagnaise, l'une indispensable, l'autre utile au lac La Biche. On crut donc, avec raison, qu'il servirait avantageusement cette Mission. La maladie du P. Leduc avait dérangé les calculs; c'est au moment où il souffrait davantage que la caravane de l'Ouest se mit en route. Le P. André eut l'avantage, et pourquoi ne pas dire le plaisir? d'être choisi pour le remplacer. Il reçut son obédience pour l'*Emporium* de l'Ouest. C'est le 21 juin que les PP. Végreville et André laissèrent Saint-Boniface. Une Sœur de la charité partait en même temps pour Saint-Albert avec deux jeunes personnes qui voulaient se consacrer, elles aussi, au service de cette belle Mission. C'est le 22 que nous fîmes à ces généreux voyageurs des adieux qui coûtèrent cher à notre cœur, et qui certainement éprouvèrent aussi les leurs. Pourquoi faut-il que la vie soit un enchaînement continuel de séparations et de déchirements? La généreuse caravane n'arrivait au terme de son voyage qu'au commencement d'août.

Le 7 juillet, le P. Lacombe s'était de nouveau mis en route, pour suivre les sauvages à la prairie. Il demeura avec eux jusqu'au mois de septembre. C'est dans le cours de cette expédition qu'il se rendit au fort Pitt. Dieu lui en avait inspiré

la pensée pour lui donner la consolation d'y rencontrer les Missionnaires qui venaient d'arriver à ce poste, en route pour les Missions plus éloignées.

Mgr Faraud, parti de Saint-Boniface le 13 juin, arrivait à l'Ile à la Crosse le 25 juillet. Sa Grandeur y vit Mgr de Satala. La rencontre des deux Prélats fut des plus agréables pour leurs cœurs. Mgr Grandin, qui avait tant travaillé et tant souffert dans la rivière Mackenzie, en voyait avec bonheur le Vicaire. Cette vue le rassurait sur l'avenir de ces importantes Missions et en garantissait le succès. Les zélés coopérateurs de Mgr d'Anemour allaient être si heureux de son arrivée ; l'âme sensible de celui qui les avait dirigés pendant trois ans partageait leur bonheur. De son côté, Mgr Faraud dut être bien affecté à la vue de Mgr de Satala. Il savait tout ce que ce pieux Prélat avait enduré de fatigues et de privations pour cultiver sa vigne, et aussi pour lui créer un établissement. La plus vive reconnaissance animait son cœur. Avec quelle affectueuse avidité il accueillit tous les précieux renseignements que Mgr Grandin pouvait seul lui donner ! Avec quelle entière confiance il lui fit part de ses craintes, de ses espérances, de ses projets ! On est si embarrassé quand on se voit chargé du soin des autres, qu'on est bien aise de se munir de tous les renseignements possibles, surtout quand on peut les puiser à une source comme celle que l'expérience et le dévouement de l'évêque de Satala offraient au nouveau Vicaire apostolique. Les barques ne s'arrêtant que très-peu de temps à l'Ile à la Crosse, les deux Prélats ne purent consentir à se séparer sitôt. Mgr Grandin prit, lui aussi, passage sur ces embarcations. Par cette petite industrie, on prolongea les entretiens pendant deux jours, qui, pour être bien employés, furent des jours de vingt-quatre heures de veille, puis les Grandeurs subirent, elles aussi, l'implacable loi de la séparation. A l'Ile à la Crosse, le Fr. Salasse s'était joint à Mgr Faraud, en remplacement du Fr. Lalican, débarqué au Portage du fort de Traite, pour la Mission du lac Caribou.

Les joies, comme les douleurs, éprouvent fortement ; réunies, elles épuisent parfois. Quand, comme Mgr Grandin, on a

le dangereux privilége d'être doué d'une sensibilité extrême, d'un cœur par trop généreux et d'un faible tempérament, il est bien difficile de résister aux violentes impressions d'une joie extrême et d'une douleur poignante. Il y avait de tout cela dans les nouvelles dont Mgr Faraud était porteur, dans les lettres adressées à l'évêque de Satala ; aussi ce dernier seigneur fut-il violemment éprouvé. Il se soutint encore, tant que dura la surexcitation nécessaire, pour répondre à ses lettres. Cette force factice épuisée, Mgr Grandin fit une dangereuse maladie. Lui-même, si peu soucieux d'ordinaire de sa propre conservation, craignit pour ses jours. Dieu eut pitié de nous et de notre diocèse, et après le 20 août Monseigneur entrait en convalescence.

Cependant l'évêque d'Anemour avait continué sa route et atteint les limites de sa juridiction. Dans cette direction, ce sont les hauteurs du Portage de la Loche qui séparent le Vicariat de la rivière Mackenzie du reste du diocèse dont il a été détaché. Mgr Faraud, arrivé à cette hauteur des terres, salua, d'un côté, le diocèse de Saint-Boniface, auquel il n'appartient plus, mais où il a, lui aussi, porté le poids de la chaleur et du jour ; où il laisse des frères nombreux, des amis dévoués, et d'où s'élèvent journellement des vœux et des prières ardentes pour son bonheur et la prospérité des œuvres confiées à sa sollicitude. De l'autre côté de ces hauteurs, l'évêque d'Anemour voyait plus que la terre promise, c'était la terre donnée, « la portion de son héritage et de son calice. » Terre de travail ; mais le Prélat, fidèle à la devise qu'il a choisie avec tant d'à-propos et de générosité, répéta volontiers : *Non recuso laborem.* Terre de consolation ; on en est toujours si avide, il y en a toujours tant à se sacrifier pour Dieu et le prochain. L'imagination, souvent bien faible, à côté de la réalité, nous montre le Vicaire apostolique de la rivière Mackenzie en proie aux vives émotions que lui inspire sa position. Position dans laquelle le cœur veut et ne veut pas ; dans laquelle toutes les répugnances et les difficultés agitent et bouleversent l'âme. Position dans laquelle la force et la générosité de l'abnégation peuvent seules assurer le triomphe de la

grâce qui les inspire. Un Vicariat apostolique auprès du pôle nord, ce n'est pas l'idéal de ce que l'homme ambitionne d'ordinaire, mais bien la parfaite réalisation des vœux de ceux qui ont été appelés à la vie religieuse par la méditation de la sublime maxime : *Evangelizare pauperibus misit me Deus*. Les difficultés de cet apostolat sont encore grandes et nombreuses, pourtant l'on peut déjà dire avec un saint enthousiasme : *Pauperes evangelizantur*. Mgr d'Anemour est là où, vingt ans auparavant, un zélé Missionnaire venait, pour la première fois, offrir aux pauvres de ces pauvres contrées les richesses infinies du Ciel, les trésors de la miséricorde, de l'immense charité du Dieu d'amour. Quel changement s'est opéré depuis le jour où, pour la première fois, le sang de la divine victime a coulé sur les hauteurs du Portage de la Loche ! Malgré la facilité avec laquelle la pensée du Missionnaire entrevoit, avec laquelle son cœur demande la conversion des infidèles, M. Thibault n'avait certainement jamais songé aux conséquences admirables de son zèle, à tout ce qui s'est opéré depuis. Au moment où il arriva au Portage de la Loche, tout était infidèle dans cette partie de l'immense Vicariat du nord-ouest. Le vénérable vieillard, qui lui avait toujours consacré toutes ses aspirations et ses souhaits les plus ardents, n'avait que cinq auxiliaires pour donner leur concours à un zèle qui avait déjà épuisé ses forces. Les Oblats, en route pour la Rivière-Rouge, n'étaient pas encore auprès de l'Evêque de Juliopolis. Aujourd'hui, Monseigneur, vous êtes au Portage de la Loche, comme pour y célébrer le vingtième anniversaire de la première visite du premier Missionnaire. Avant de détourner vos regards de ce diocèse de Saint-Boniface, qui n'a été amoindri dans son étendue que parce que vous et tous ceux qui sont sous votre juridiction et la nôtre avez tant travaillé à en agrandir les œuvres ; avant de nous faire des adieux qui ne sont, à la vérité, qu'extérieurs, et ne diminuent en rien l'affection mutuelle qui nous unit si intimement depuis dix-sept ans, oui, cher Seigneur, reposons-nous ensemble quelques instants, sur les bords de ce délicieux petit lac qui sépare nos diocèses ; jetons un regard d'une affectueuse complaisance

sur ce que la Congrégation des Oblats, cette famille de nos cœurs et de nos plus légitimes espérances, a fait pour les pays confiés à notre sollicitude. Il est si doux de s'occuper de ce que l'on aime davantage ! les souvenirs de famille ont un attrait spécial, quelque abrégée qu'en soit l'expression. Le simple catalogue des lieux évangélisés et des noms de ceux qui y coulent leurs jours, forme une page bien éloquente et bien agréable. Vous savez que :

La paroisse et le collége de Saint-Boniface, Saint-Charles, Saint-Alexandre, le bas des rivières Rouge et Winnipeg reçoivent les soins : 1° d'un Evêque Oblat ; des Pères : 2° J.-J.-M. Lestanc ; 3° J.-M.-J. Le Floch, et des Frères : 4° J. Gléna ; 5° J.-J. Duffy.

Les différents postes échelonnés autour des lacs Manitoba et Winipagous sont visités par le Père : 6° L. Simonet.

Saint-Joseph, Pembina (diocèse de Saint-Paul), et les prairies adjacentes sont confiés aux Pères : 7° J. Richer ; 8° H. Leduc.

Saint-Albert, Sainte-Anne, Edmonton, Saint-Paul, le petit lac des Esclaves, les forts Jasper et de la Montagne, ainsi que les nombreuses tribus des prairies, exercent le zèle des Pères : 9° J. Tissot ; 10° R. Rémas ; 11° Alb. Lacombe ; 12° A. André, et du Frère : 13° C. Scallen.

Le lac La Biche et le fort Pitt sont le partage des Pères : 14° A. Maisonneuve ; 15° V. Végreville.

Les deux forts du lac Caribou, celui du Portage de Traite et leurs environs sont desservis par les Pères : 16° Moulin ; 17° A. Gasté ; et le Frère : 18° Lalican.

L'Ile à la Crosse, le Portage de la Loche, les lacs Vert et Froid, Carlton possèdent un ami bien cher à notre cœur, un autre Evêque Oblat : 19° Mgr V. Grandin ; le Père : 20° Caer ; et les Frères : 21° Louis Dubé ; 22° P. Bowes ; 23° J. Perréard.

Quel heureux progrès, n'est-ce pas, fait même dans les limites actuelles du diocèse de Saint-Boniface, puisque, outre son clergé séculier, l'Eglise y est servie par deux Evêques, quatorze Pères et sept Frères Oblats ? Monseigneur, le spectacle n'est pas moins consolant du côté d'Athabaskaw-Mac-

kenzie. Ce Vicariat a : 1° l'avantage de vous posséder.

Les cœurs généreux qui servent déjà ces Missions, et ceux, non moins généreux, qui vous accompagnent, vous ont permis les combinaisons suivantes, que vous nous avez communiquées :

A Athabaskaw, Notre-Dame des Sept-Douleurs et la rivière à la Paix, les Pères : 2° G. Clut; 3° Tissier, et le Frère : 4° Mooney.

Au grand lac des Esclaves (Missions de Saint-Joseph, Saint-Michel et Saint-Cœur de Marie), les Pères : 5° H. Gascon; 6° E. Eynard, et le Frère : 7° Hant.

A la Providence, forts Simpson, du Liard et Halket, les Pères : 8° Genin; 9° E. Grouard, et les Frères : 10° A. Reynard; 11° Salasse; 12° Boisramé.

A Good-Hope, fort Norman et le bas du grand fleuve Mackenzie, les Pères : 13° Séguin; 14° E. Petitot, et le Frère : 15° Kearney.

Oui, répétons-le, bien sûr, le premier Missionnaire qui a foulé les bords du lac tranquille où nous causons, et qui ne pouvait donner que quelques lueurs d'espérance aux nations infortunées d'au delà du Portage de la Loche, parmi lesquelles il n'y avait pas un seul chrétien; oui, ce zélé Missionnaire, malgré les vœux ardents de son cœur généreux, était loin de soupçonner que, vingt ans plus tard, ces froides et inhospitalières régions compteraient des milliers de chrétiens; qu'elles auraient été sillonnées, en tous sens, par ses successeurs; qu'elles seraient érigées en Vicariat apostolique; qu'un Evêque, huit Pères et six Frères de notre chère Congrégation, qu'il ne connaissait même pas, y travailleraient à l'établissement du règne de Jésus-Christ. Bénissons Dieu de ces succès. Remercions-le de ce que sa grâce nous a choisis pour contribuer, en quelque chose, à la sanctification de son nom. Les succès passés nous sont une garantie raisonnable des triomphes à venir. Forts de la puissance même de Dieu, de la protection de Marie, appuyés sur cette Congrégation qui s'est déjà montrée si généreuse et si confiante à notre égard, poursuivons l'œuvre sainte en nous souvenant que la couronne n'est que pour ceux qui auront combattu jusqu'à la fin. De-

puis que nous sommes entrés dans la lice, tous nos efforts ont été confondus; en nous séparant aujourd'hui, bien-aimé Seigneur, nous n'en serons que plus unis, puisque, non-seulement nous poursuivons le même but, mais qu'une égale responsabilité va désormais peser sur chacun de nous. En vous remettant cette portion de la vigne du Seigneur que le Souverain Pontife vous a confiée et que j'administre, en mon nom ou au vôtre, depuis douze ans, par moi-même ou par notre commun ami, Mgr Grandin, je ne puis qu'éprouver une profonde émotion et une vive sympathie. Je ne vous dissimulerai pas non plus, et l'expérience me permet de vous le dire, les splendeurs et la pompe qui entourent la dignité épiscopale n'en écartent ni les soucis, ni les douleurs. Vous vous surprendrez plus d'une fois à regretter les heureux jours que nous avons coulés ensemble, lorsque nous n'étions que prêtres Missionnaires, et que ni l'un ni l'autre de nous n'avait le plus léger soupçon qu'il pût, un jour, changer sa croix d'Oblat pour celle de Pontife. Espérons que Dieu lui-même a voulu un ordre de choses auquel notre volonté n'a été pour rien. Séparons-nous, Monseigneur, pour donner à Dieu et à la partie de son Eglise qui nous est échue en partage, le peu qui nous reste de force et d'énergie. Voyez avec quelle ardente et légitime impatience vous êtes attendu par tous nos Frères d'Athabaskaw et de Mackenzie. Ils vous appellent de tous leurs vœux. Les tribus qu'ils évangélisent soupirent aussi après votre arrivée, comme après une époque de grâce et de sanctification. Allez inaugurer l'ère nouvelle que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, réserve aux infortunés habitants de ces lointaines et arides régions. Adieu, cher ami, oui, soyons à Dieu, pour que les peuples qu'il nous a confiés soient aussi à Lui.

Quant à vous, mon Révérendissime et bien cher Père, à qui j'adresse ces pages, je pourrais craindre de vous avoir fatigué par leur longueur, si votre affectueuse sollicitude pour vos enfants ne vous inspirait pas le plus vif intérêt pour eux et pour les œuvres auxquelles ils consacrent leurs existences. Les courses incessantes dont il est exclusivement

parlé dans ce récit lui donnent presque les allures d'une leçon d'arpentage. Elles témoignent pourtant du zèle et de l'abnégation de vos enfants et prouvent, jusqu'à l'évidence, qu'ils ont eu à cœur l'accomplissement de leur devoir. Une plus sage direction aurait pu diminuer la fatigue et augmenter le résultat. Il est inutile de répéter ici que le plan général que j'ai eu dessein d'adopter, exclut les occupations ordinaires, c'est ce qui explique pourquoi quelques-uns de nos Pères et de nos Frères ne sont pas aussi souvent mentionnés que d'autres. Ce n'est pas à dire qu'ils aient eu moins de zèle ou moins de fatigues, ni de mérites. Dans une armée bien disciplinée, tous les braves ne montent pas à l'assaut, et tous n'ont point le privilége de se ruer dans la mêlée, où les appellent leur courage et leur ardeur. Quelques-uns des plus intrépides, des plus dévoués et des plus habiles sont forcés de garder les places conquises, ou d'aider à la combinaison des plans nécessaires à la poursuite de la campagne. Plus d'une fois, j'ai dû me refuser aux pressantes sollicitations inspirées par le zèle généreux que je devais contenir ou diriger, de façon à atteindre plus sûrement le but que nous poursuivons. Quoi qu'il en soit, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'aucun de vos Oblats ne s'est épargné. Les notes et statistiques que je me propose d'ajouter à ce récit en seront une preuve nouvelle. En attendant la réalisation de cette dernière promesse, je termine l'accomplissement de celle qui a provoqué ce récit. Les vingt années de Missions dans le nord-ouest de l'Amérique sont écoulées, puisque le jour auquel Mgr Faraud arrivait au chef-lieu de son Vicariat apostolique est précisément le vingtième anniversaire du jour où le R. P. Aubert débarquait à Saint-Boniface pour, au nom de notre bien-aimé Fondateur, offrir les services de la Congrégation au premier Evêque de la Rivière-Rouge. Pendant ce laps de temps, notre chère Famille a envoyé trente-neuf Oblats profès dans nos Missions. Elle en a rappelé cinq, qui ont été remplacés par cinq autres qui ont fait profession ici. Le Ciel en a pris un, pour prouver son droit et encourager nos espérances. Nos Missions possèdent encore les trente-huit autres. Pas une dé-

fection n'est venue affaiblir les rangs de la petite mais généreuse phalange qui combat les combats du Seigneur dans ce coin reculé du monde. Ce seul fait, nous le savons, console votre cœur paternel; puisse-t-il contribuer à nous assurer quelques nouveaux renforts. Mes fautes et mes misères ne me permettent pas de me glorifier de ce résultat. La grâce de Dieu et la générosité de mes Frères qui seules l'ont amené, procurent à mon cœur la vive allégresse qu'il éprouve en disant à la Congrégation : *Quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam. Ego servabam eos in nomine tuo.*

† ALEXANDRE, O. M. I.,
Évêque de Saint-Boniface.

MISSIONS DE FRANCE.

L'année apostolique de 1865-1866 comptera parmi les plus laborieuses que la Congrégation ait eu à parcourir. Le Jubilé a offert à toutes nos Maisons de France une abondance de travaux qui auraient réclamé un plus grand nombre d'ouvriers. Nos Pères ont supporté le poids de la fatigue avec un courage infatigable et Dieu a daigné bénir d'une manière exceptionnelle leurs prédications. Nous allons résumer les différents rapports que nous avons reçus.

I. Commençons par la Maison de Vico : nous sommes en retard avec nos Missionnaires de Corse. Le R. P. MOUCHETTE a envoyé comme étrennes au Supérieur général un rapport des plus intéressants sur les Jubilés prêchés depuis le mois d'août jusqu'à la fin de l'année 1865. Ils sont au nombre de dix-sept; c'est un beau chiffre ! Toutes ces œuvres ont demandé au moins quinze jours de travail. Rarement la Maison de Vico avait été aussi occupée; ajoutons que rarement aussi elle avait recueilli d'aussi douces consolations.

On connaît les obstacles qui s'opposent plus spécialement dans ce pays que partout ailleurs à l'action des Missionnaires : ce sont les haines, les vengeances héréditaires, les passions politiques, les divisions de tout genre qui envahissent même quelquefois les associations pieuses et en paralysent l'influence. Ajoutez l'ignorance, le libertinage public, l'action des Sociétés secrètes, et vous vous demanderez comment la Religion peut conserver ou reconquérir tous ses droits. Bien souvent le Missionnaire n'oserait entreprendre l'œuvre de sanctification; plus souvent encore il s'arrêterait au milieu de son entreprise, s'il n'était soutenu par une grâce spéciale, la grâce de sa vocation. Comme le soldat sur le champ de bataille, il est prêt à mourir plutôt que de quitter le poste confié à son

dévouement. Il bravera tout, les dangers les plus imminents afin de sauver quelques âmes.

Voici les RR. AUDRIC et SEMERIA : ils doivent commencer un Jubilé vers la fin du carême : la paroisse qu'ils vont évangéliser est située au milieu des montagnes, ils ne peuvent y arriver qu'avec des fatigues excessives. Les neiges ont intercepté les passages, les voitures publiques ne font plus leur service. « Les Pères louent une voiture particulière et partent sans écouter les conseils de la prudence ; mais la voiture s'arrête bientôt à une montée, elle ne peut plus avancer ni reculer : la neige s'amoncelle de tous côtés. Les deux Missionnaires pensent à leurs frères des Missions du Nord, s'arment de courage, prennent résolûment leurs sacs sur le dos et marchent pendant sept heures en bravant la tourmente : c'est au milieu de la nuit qu'ils arrivent à la porte du curé. » Une Mission commencée dans de telles circonstances ne pouvait manquer de réussir : les difficultés étaient nombreuses. « Dans aucune Mission, écrit un des Pères, nous n'avons trouvé tant de vertus et tant de vices, tant d'obstacles et tant de zèle de la part de ceux qui se convertissent. » Une souscription ouverte pour fonder une école confiée aux Frères de la Doctrine chrétienne a produit trois mille francs. Ce sera le souvenir de la Mission.

Arrêtons-nous sur une paroisse célèbre dans les annales du banditisme : c'est la patrie du fameux Gastaud, qui depuis plus de trente ans déjoue les recherches de la police. Le pays est divisé : il n'y a pas de famille qui n'ait un assassinat à venger, et cette division funeste s'est introduite jusqu'au sein de deux Confréries qui menacent d'en venir aux armes plutôt que de céder de leurs droits. Les Missionnaires attaquent cette place forte et Dieu la leur livre. « C'était le jour de la clôture ; la plantation de la croix a eu lieu, chacun est rentré chez soi ; une illumination générale répand son éclat dans les rues : c'est alors que nous réunissons les hommes ; au milieu de difficultés sans nombre, nous finissons par fondre les deux Confréries en une seule. Nous passons la nuit à dresser les nouveaux statuts, le matin tout le monde est content, le curé est ivre de bonheur : *Pour les Oblats*, s'écrie-t-il, *je donnerais ma tête*. Notre départ a été une marche triomphale. »

« Je vous remercie, écrit un curé, de la faveur que vous m'avez accordée en envoyant un de vos Pères. Je suis heureux de vous annoncer que le résultat a dépassé nos espérances. Deux assassinats commis cette année devaient

se juger pendant le Jubilé. C'était un obstacle très-grave. A la voix du Missionnaire les parents des victimes et des assassins se sont réconciliés et se sont approchés des Sacrements, les partis ont disparu et on a proposé de constituer le Conseil municipal sans élections, c'est-à-dire d'un commun accord, et cette idée heureuse nous la devons aux bonnes dispositions qu'a laissées le Jubilé. »

Dans le mois de juin, un Père écrivait à son Supérieur :

Je suis dans un pays bien sauvage : les femmes sont aussi difficiles que les hommes pour s'approcher des Sacrements; il a fallu les assiéger une à une. Pourtant, à force d'instances, sur une population de 400 âmes, il ne reste plus que trois femmes en arrière : elles ne veulent pas se confesser, parce que la petite vérole leur a enlevé les enfants qui ornaient leurs maisons. Les hommes sont bien endurcis : cinq n'ont pas encore paru à l'église. Les haines sont profondément enracinées, par suite de plusieurs assassinats, et ces jours derniers, sans le jubilé, le sang aurait encore coulé.

En se rendant à une mission, le R. P. ROLLERI tombe malade : son compagnon, le R. P. AUDRIC, est obligé d'ouvrir seul les exercices. En toute hâte on envoie à son secours le R. P. SEMERIA. Cependant le R. P. ROLLERI avait été transporté à Guitera, où se trouvent des eaux célèbres. Quelques jours de bains firent disparaître le danger et le Missionnaire put être conduit au lieu de la Mission : il y fut reçu au milieu de l'émotion la plus vive. Chaque jour on avait prié pour sa guérison. Avant la clôture des exercices, le Père monta en chaire et donna à cet excellent peuple la satisfaction de l'entendre. La Mission a eu un uccès complet.

Constatons, en passant, que nos Missionnaires de Vico ont eu à évangéliser des catholiques du rite grec-uni. Cargèse, joli village, occupe une des plus belles positions de la Corse, à l'entrée du magnifique golfe de Sagona, et forme deux paroisses, l'une du rite latin et l'autre du rite grec-uni; grecs et latins ont suivi la Mission, qui a produit des fruits très-consolants.

Une paroisse de 1200 âmes offrait d'innombrables obstacles : les divisions y étaient si envenimées que la brigade de gendarmerie n'y sortait qu'en armes. Les dernières élections pour le Conseil général ont été cassées trois fois. Le P. GALLO, de la Maison du Calvaire, et le R. P. AUDRIC ont eu le bonheur de ramener tous les cœurs à Notre-

Seigneur Jésus-Christ. Mais laissons le R. P. Mouchette nous raconter le dernier jour de la Mission, qu'il était venu présider :

Comment décrire la journée du 27 septembre? Dès quatre heures du matin, l'église est pleine d'hommes aux visages épanouis par le reflet de la grâce. A six heures et demie je commence la messe. Plus de trois cents hommes étaient là, palpitant de bonheur; comment n'aurais-je pas ressenti l'influence de tant de cœurs purifiés par la pénitence? Bien que ne pouvant parler le langage que tous comprenaient, je me laissai aller à l'émotion qui me dominait et j'adressai la parole à ce bel auditoire : tous témoignèrent assez par leur attitude que le cœur n'ignore aucune langue. Au sortir de la messe, on vit le fruit de la grâce, fruit miraculeux aux yeux de ceux qui connaissent les Corses; on vit les ennemis les plus acharnés, qui depuis vingt ans n'avaient pas échangé une parole, s'aborder le sourire sur les lèvres et se promener ensemble. O triomphe de la Religion!

Je passe sous silence toutes les émotions de cette belle journée. Nous voici arrivés en procession au pied de la croix plantée jadis par nos pères. Toute la population est groupée autour du signe sacré. Le Missionnaire adresse à ce peuple une allocution vive et pathétique, il prépare peu à peu le grand coup qui doit laisser des traces ineffaçables. Lorsque la conviction a pénétré tous les esprits, ému tous les cœurs, il s'écrie : *Evviva la croce!* Le peuple répète ce cri. — *Evviva Gesù!* Tous répètent encore. — *Evviva la pace!* Le peuple comprend la grandeur et la beauté de cette exclamation; il la répète jusqu'à trois fois. On entonne alors le *Te Deum* et l'on retourne à l'Eglise. La confrérie des hommes exécute sur la place une manœuvre symbolique : ils se forment en une immense spirale qui se serre de plus en plus, la Croix se trouve au centre, pressée par ses défenseurs; puis, par une adroite évolution, ce nœud d'hommes se délie et la Croix se retrouve à leur tête pour les introduire dans l'Eglise.

Le lendemain, toute la population nous attendait dès le matin sur la place; elle nous accueillit avec des vivats, nous accompagna plus d'une demi-heure, et ne nous quitta qu'après avoir reçu une dernière bénédiction. Une belle cavalcade nous conduisit plus loin et quelques cavaliers voulurent même venir jusqu'au couvent.

Le R. P. Audric, dans une de ses lettres, résume ainsi les fruits d'une autre Mission :

Excellentes nouvelles ! la grâce triomphe ! La semaine dernière nous avons marié quatre concubinaires, trois autres ont commencé leurs publications, et la semaine prochaine nous aurons le bonheur de les marier. Les sentiments de la population se sont élevés si haut que, la nuit dernière, une grande partie s'est réunie pour se cotiser et payer les frais nécessaires à deux de ces familles. Autre trait de générosité : Nous avons demandé un châtaignier pour faire la Croix de mission ; nous avions dit, par un sentiment de crainte, que le premier offert servirait à faire la Croix. Une heure après, nous en avions sept magnifiques ! Un huitième n'ayant plus été accepté, le pauvre offrant s'en alla tout triste ; il revint bientôt après, et posant sur la table dix francs : « Je n'ai pu don-« ner la croix, dit-il, voilà pour le piédestal. » La communion des femmes a été *universelle*. Les hommes se préparent admirablement : une partie date de la Mission prêchée par le R. P. Albini. Nous avons dû faire plusieurs baptêmes, l'un d'un *enfant* de vingt-quatre ans...

Nous voudrions reproduire en entier le récit de la Mission de Vico rédigé par le curé lui-même, mais nous sommes obligés de nous borner. Disons seulement que toutes nos belles cérémonies ont été très-bien exécutées et qu'une communion de cinq cent hommes a couronné les pieux exercices. M. Moltedo, chanoine, curé de Vico, termine sa lettre en disant : « Je signalerai un fait à la louange de la partie commerçante de la population de Vico. Une convention, monument de piété et de religion, a été signée par tous les marchands de la ville pour fermer leurs magasins les dimanches et les fêtes. Acte bien remarquable lorsque l'on sait que c'est ces jours-là que de toute la province on accourt au chef-lieu pour ses affaires... »

Donnons encore la parole au R. P. Mouchette :

Notre dix-septième et dernier Jubilé a eu lieu dans une paroisse de quatre cent trente âmes, du 17 au 31 décembre 1865. Tous les habitants, sans une seule exception, ont gagné la grâce jubilaire. Ce n'a pas été sans lutte. Deux individus de la localité, arrêtés quelques semaines avant la Mission pour un meurtre qui avait mis la population en émoi ; des haines très-vives et très-anciennes offraient des difficultés que les Missionnaires ont heureusement surmontées. J'ai eu le bonheur d'assister à la clôture de cette Mission. J'ai donné la Communion aux hommes, après leur avoir adressé quelques paroles d'encouragement. L'après-midi, procession à la Croix plantée

jadis par nos Pères et transportée dans un lieu plus accessible... Le soir, illumination générale, feu de joie que j'ai allumé avec un cierge bénit et où l'on a jeté de bon cœur une foule de romans : c'était le diable qui brûlait. Rien n'a manqué à cette belle fête. Mais voici du nouveau.

C'est le 1er janvier 1866, notre départ est annoncé pour dix heures du matin. Après la grand'messe, où je souhaitai de bon cœur à ces braves gens de passer l'année nouvelle comme ils avaient fini la précédente, nous trouvâmes la place couverte de tables chargées de gâteaux et de vins exquis. Toute la population nous attendait comme une seule famille pour commencer ce déjeuner digne des premiers chrétiens. On nous lut d'abord un discours français, souvent interrompu par les vivats ; je remerciai l'orateur, puis on se mit joyeusement à manger. Il fallait enfin prendre congé. Nous nous rendîmes à l'Eglise pour prier avec ce bon peuple une dernière fois, mais tous voulurent nous accompagner jusqu'à la Croix de Mission. Là encore nous priâmes. En nous retirant, nous baisâmes le bois sacré, puis, montant à cheval avec la joyeuse cavalcade qui nous ramenait au couvent, nous partîmes au galop. Pouvions-nous mieux finir l'année 1865 ? Pouvions-nous mieux commencer l'année 1866 !

Les Pères qui ont pris part à ces différents Jubilés sont : le R. P. MOUCHETTE, Supérieur, les RR. PP. ROLLERI, DEVERONICO, AUDRIC, SEMERIA, de la Maison de Vico, le R. P. GALLO, de la Maison de N.-D. de la Garde.

II. Saluons le grand Séminaire d'Ajaccio, où le R. P. SANTONI, Supérieur, les RR. PP. POMPEI, BATTESTI, HAMONIC, SEMERIA J. B. et CORNE continuent de remplir une des principales fins de notre chère famille : la formation d'un clergé digne de marcher à la suite du Prêtre des Prêtres, de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

III. En nous approchant du continent, nous apercevons le magnifique sanctuaire de N.-D. de la Garde : il se détache de plus en plus sur la colline qui lui sert de gigantesque piédestal. Gravissons le chemin : il nous conduira auprès de nos Pères. Ils sont tout à la fois les gardiens de l'autel de Marie et les Missionnaires de la campagne.

Deux Pères seulement ont pu s'adonner aux œuvres apostoliques : ce sont les Pères VIALA et GALLO. Exercices de l'adoration perpétuelle dans une paroisse, six retraites de paroisses ou de congréganistes, trois Missions, l'Avent

au Calvaire et le Carême à N.-D. de la Garde, en tout douze travaux qui, en général, ont donné de grandes consolations.

La Mission de la paroisse Saint-Pierre, près de Marseille, mérite une mention spéciale. Le R. P. VIALA en dirigeait les exercices : il était secondé par le R. P. BONIFAY, de la Maison du Calvaire.

« Cette Mission s'annonçait avec des difficultés : la plupart des habitants étaient éloignés de l'Eglise, comment pourraient-ils venir assister aux exercices? un très-grand nombre étaient étrangers, quelle action pourrait-on avoir sur eux? Les Missionnaires ont commencé par visiter toutes les familles et ils les ont invitées à leur rendre cette visite à l'église ; ils ont trouvé correspondance entière. Les conférences en langue provençale ont augmenté l'élan, et tout le bien désiré a été à peu près obtenu. Les hommes ont communié en plus grand nombre que les femmes : ils se portaient mutuellement vers le bien. Quand, d'une maison, il en partait un pour le confessionnal, les autres ne résistaient pas. On a vu, le même soir, se succéder au tribunal de la Pénitence le fils, le père, le grand-père et l'arrière-grand-père.

« Les derniers exercices ont été présidés par M. Carbonnel, vicaire général capitulaire du diocèse. Une croix a été solennellement placée dans l'Eglise : c'est un monument artistique que le curé a fait exécuter en Allemagne au prix de plusieurs milliers de francs. Les Missionnaires se plaisent à reconnaître qu'ils ont été puissamment secondés par M. Revertégat, curé de la paroisse, et que M. Sauvaire, ancien recteur de Saint-Pierre pendant environ quarante ans, n'a pas peu contribué au succès de la Mission par le bon exemple qu'il donnait en assistant, malgré son grand âge, à tous les exercices : cette Mission, d'ailleurs, était pour ainsi dire le couronnement de son œuvre, car elle inaugurait la grande et belle église que ce digne prêtre a fait construire. »

Disons aussi un mot de la retraite pascale prêchée à Fresques, village de mille à douze cents âmes, dans le diocèse de Nîmes, par le R. P. GALLO. Cette retraite a fait un bien immense. Aussi le Missionnaire, qui déjà n'avait pas une santé très-forte, en est-il revenu écrasé par la fatigue. Il avait prêché tous les jours et avait confessé la plus grande partie de la population; plus d'une fois il a dû quitter le confessionnal, après onze heures du soir,

n'ayant pas la force de confesser encore de vingt à trente hommes qui attendaient que leur tour arrivât. Le bien opéré a donné une idée du bien possible dans cette paroisse; aussi Mme la comtesse de Voguë, qui avait demandé cette retraite, nous a-t-elle fait promettre une mission pour la fin de l'année.

Le R. P. Viala a prêché une retraite de cinq jours aux femmes sorties de prison. Cette œuvre, dirigée par les sœurs de Marie-Joseph, ne fait que de naître à Marseille: le Missionnaire n'avait donc qu'un petit nombre d'auditrices : il a pu procurer un plus grand bien à leurs âmes. Ce ministère convenait bien à un Oblat de Marie comme clôture d'une campagne apostolique.

Le R. P. Bellon, Supérieur de N.-D. de la Garde, termine ainsi son rapport en date du 20 juin 1866 :

Sur le sanctuaire même de N.-D. de la Garde il y aurait beaucoup et de belles choses à dire. Mais comment exprimer les mille gracieusetés que notre divine Mère se plaît à accorder à ses enfants? Comment faire ressortir les mille marques d'affection et de reconnaissance qui lui sont prodiguées en retour? Il m'est doux de constater que la dévotion à N.-D. de la Garde va toujours croissant. Ce n'est plus seulement de tous les coins de la France, comme nous le disait le rapport de 1865, que les cœurs se tournent vers ce sanctuaire béni : la Belgique lui envoie des pèlerins et la poste nous fait parvenir ses supplications et ses actions de grâces, l'Afrique demande des faveurs et ces faveurs lui sont accordées ; le souvenir de N.-D. de la Garde traverse même les grandes mers : une lettre que j'ai reçue d'Amérique il n'y a pas longtemps en fait foi. Elle était d'un père de famille qui remerciait la Sainte Vierge des grâces qu'elle lui avait obtenues et lui en demandait de nouvelles : une petite pièce d'or accompagnait cette lettre.

Je n'entreprendrai pas de citer toutes les lettres qui m'ont été adressées et qui attestent la libéralité sans bornes de la Très-Sainte-Vierge sur cette sainte colline : qu'il me suffise de dire que j'en ai reçu de toutes les conditions et de tous les états.

Mais ce n'est pas seulement de loin qu'on invoque N.-D. de la Garde, c'est surtout dans son sanctuaire qu'on aime à venir la prier. Un très-grand nombre des étrangers qui passent à Marseille gravissent la sainte montagne et sont heureux de rendre leurs hommages à la Reine des cieux. Mais les Marseillais ne se laissent pas vaincre en dévouement filial, et pendant

huit ou neuf mois de l'année, la chapelle ne peut contenir la foule des pèlerins.

Parmi les personnages illustres qui ont visité le Sanctuaire depuis le mois de septembre 1865, je dois nommer Mgr de Medeiras, évêque brésilien; Mgr Faict, évêque de Bruges; Mgr Jordany, évêque de Fréjus et de Toulon; Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, et dom Guéranger, abbé de Solesmes.

Mgr Cruice n'a pas voulu s'éloigner de Marseille sans faire ses adieux au Sanctuaire de N.-D. de la Garde. C'est le 29 janvier 1866 que le pieux prélat a accompli son pèlerinage. Puisse Notre-Dame de la Garde ne pas cesser de bénir celui qui s'est donné tant de peines pour mener à bonne fin l'œuvre de construction de la magnifique chapelle commencée sous l'épiscopat et par l'inspiration de notre vénéré Fondateur!

Je n'entreprendrai pas de raconter les mille traits édifiants dont nous sommes témoins chaque jour. Tantôt c'est l'équipage d'un navire venant nu-pieds remercier N.-D. de la Garde d'avoir été préservé du naufrage; tantôt c'est une personne, peut-être du grand monde, qui sollicite une grâce et qui gravit nu-pieds, pendant neuf jours, le sentier rocailleux; un jour, c'est un brave qui apporte sa croix de chevalier de la Légion d'honneur pour être déposée au pied de la statue de la Sainte Vierge, à laquelle il croit être redevable de la croix d'officier. Un autre jour c'est plus encore : ne voyons-nous pas appendues aux murs du sanctuaire des épées et des épaulettes? Deux de ces dernières n'y figurent que depuis le mois de mars. Un généreux capitaine d'état-major, jeune encore, avait prié longtemps aux pieds de Marie; avec la modestie d'un ange il s'était approché de la Table Sainte et avait reçu le Dieu des armées; pendant près d'une heure on le vit en adoration. Se rendant ensuite à la sacristie, il demande à parler à un des desservants du Sanctuaire et c'est pour lui remettre ses épaulettes : il peut s'en passer, car il va faire partie de la Légion romaine. Très-Saint Père, si tous ceux qui vont combattre pour vous ont cette piété, que votre cœur de père soit consolé, ils ne seront pas vaincus; ils auront avec eux le Dieu fort et ils seront assistés par Celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille.

Je ne dois pas omettre les manifestations diverses qui ont eu lieu de la part des Marseillais, à la suite du choléra pendant les trois derniers mois de l'année 1865 : un très-grand nombre de paroisses, de congrégations, d'associations pieuses, de confréries de pénitents, ont fait leur pèlerinage à N.-D. de la Garde; plusieurs de ces associations avaient obtenu qu'aucun de leurs membres ne fût frappé par le fléau.

Tel a été le pèlerinage de N.-D. de la Garde jusqu'au 1er mai de la présente année, époque à laquelle doit s'arrêter mon rapport; tel et plus beau encore il sera à l'avenir, comme tout semble nous l'annoncer, alors surtout que le sanctuaire matériel, auquel on continue de travailler activement, sera achevé et embelli.

IV. De N.-D. de la Garde allons au Calvaire : nous y trouverons encore de généreux ouvriers. Le service de la chapelle absorbe la plus grande partie de leurs soins : il faut y prêcher le carême, le mois de Marie, les différentes retraites de l'Association et de la Congrégation que nos Pères ont établies. Le R. P. Augier a prêché la station du carême à la Major et quelques Dominicales à Saint-Charles *intra muros*. Nous ne parlons pas de plusieurs autres retraites prêchées par le même Père et le R. P. Bonifay. On connaît aussi les travaux qu'exigent l'œuvre des Italiens toujours confiée au zèle du R. P. Zirio, les œuvres de la Sainte-Famille que dirige le R. P. Gigaud, et celle des prisons que soigne depuis tant d'années le R. P. Rey : tous ces travaux ont été grandement augmentés par l'invasion du choléra. Contentons-nous de dire que nos Pères n'ont point failli à leur tâche.

V. Aix nous appelle : c'est le berceau de notre famille. La Maison qui a reçu, il y a cinquante ans, nos premiers Pères, reprend une nouvelle vie : elle renaît à l'activité et au mouvement. Empruntons au rapport du R. P. Rambert la suite de son histoire :

Je devais attendre pour envoyer mon compte rendu que notre Octave du Sacré-Cœur fût finie. C'est à cette époque que s'arrête l'intéressant rapport du R. P. de L'Hermitte, mon prédécesseur, de qui je ne dirai qu'un mot : c'est que je m'associe de tout mon cœur aux regrets qu'il a laissés et aux vœux que l'on ne cesse de former dans cette maison de la Mission.

Les mois de juillet et d'août se sont passés sans aucun travail au dehors. Nos Pères s'appliquaient suivant le vœu de nos saintes Règles à se retremper par la régularité et la vie de communauté dans l'esprit de notre vocation. Par l'étude et les conférences, ils préparaient leurs succès apostoliques.

Un événement douloureux est venu nous attrister. M. l'abbé Rouchon, vicaire général du diocèse, qui depuis deux ans était devenu notre hôte, succomba tout à coup à la maladie de cœur dont il était affecté. Ce fut un deuil pour la ville en-

tière, car M. Rouchon était regardé à bon droit comme un saint.

Pendant la journée qu'il demeura exposé, tous les habitants riches et pauvres sont venus assiéger notre église, se précipiter sur ses restes vénérés afin d'y faire toucher des objets qu'ils emportaient comme des reliques précieuses. Les funérailles de cet homme de bien, de ce prêtre selon le cœur de Dieu, furent un véritable triomphe, et notre maison, qui a eu le bonheur de l'abriter sous son toit pendant les deux dernières années de sa vie, en a été récompensée par les bénédictions du peuple et, espérons-le aussi, par les bénédictions de Dieu...

Du 1[er] septembre au 1[er] octobre, le R. P. Rambert a prêché une retraite à Marseille aux Dames de l'Immaculée Conception et à Aix aux Religieuses du Saint-Sacrement, le R. P. Bonnard un Jubilé à Istres et le R. P. Baret (Charles) une retraite aux congréganistes de Pertuis. Au mois d'octobre, le R. P. Vassal, qui avait été pendant cinq ans ans professeur de dogme au grand Séminaire d'Ajaccio et qui avait prêché après son retour l'octave de l'Assomption à N.-D. de la Garde, deux retraites au Bon-Pasteur de Nice, et la retraite de N.-D. des Sept-Douleurs au Calvaire, le R. P. Vassal ouvrait ses prédications dans le diocèse d'Aix par un sermon de circonstance à la cathédrale le jour du Saint-Rosaire.

Le rapport continue :

Quelques jours avant de commencer notre retraite annuelle, notre communauté d'Aix ayant été à peu près entièrement renouvelée, j'allai prier M[gr] l'archevêque de vouloir bien bénir nos Pères nouvellement arrivés. Monseigneur, toujours si bienveillant, si paternel pour nous, consentit non-seulement à nous bénir, mais encore daigna nous inviter tous à sa table. Nous nous y trouvâmes avec MM. les vicaires généraux et le Supérieur du grand Séminaire. Inutile de dire que Monseigneur fut d'une bonté parfaite pour chacun de nous et que nous nous retirâmes d'auprès de Sa Grandeur émus de cette nouvelle preuve d'attachement et bien résolus de lui montrer notre reconnaissance par les œuvres en nous dévouant toujours plus à la sanctification de son diocèse. Nous avons été heureux que, cette année-ci, les occasions ne nous aient pas manqué. Vous en jugerez par la simple nomenclature des travaux accomplis.

Jubilé de Joncques par le R. P. Bonnard, Adoration perpétuelle à Bédarrides, retraite du petit Séminaire d'Avignon, octave des morts à la cathédrale de Marseille, retraite du petit Séminaire de la Garde, station de l'Avent à la Madeleine d'Aix par le R. P. Baret, retraite du grand Séminaire de Fréjus, Dominicales de la Madeleine par le R. P. Rambert, Jubilé de Charleval par les Pères Bonnard et Vassal, Missions d'Apt par le R. P. Bermond, Provincial du Midi, et les Pères Rambert, Depetro et Mauran, de Lambesc par les Pères Bonnard, Baret qui prêchait en même temps l'Avent à Aix, et le P. Garnier de la Maison de N.-D. de l'Osier, de Saint-Remy par les Pères Telmon, Viala et Vassal, d'Eyragues par les Pères Bonnard, Depetro et Vassal : tous ces travaux ont été exécutés du mois d'octobre au 22 janvier 1866.

La Mission d'Apt a eu un succès assez grand, si l'on considère « les obstacles vaincus, les retours nombreux, et la vive, profonde et durable sympathie laissée par les Missionnaires. » Le R. P. Rambert, qui débutait dans le ministère des Missions, remercie le bon Dieu d'avoir trouvé dans ce premier travail toutes les consolations que son cœur pouvait ambitionner, direction d'un guide sûr, âmes en grand nombre ramenées à Dieu, et de bien loin, épreuves enfin propres à mûrir une jeune expérience et à donner quelque prix à ses premières sueurs.

Les Missionnaires de Lambesc ont fait une heureuse impression dans le pays qui conservait encore le souvenir de la dernière Mission donnée par nos Pères sous la conduite du regretté P. Vincens. Plus de cinq cents hommes se sont approchés des Sacrements.

Les fruits de la Mission de Saint-Remy ont été consolants. Nos Peres ont été appréciés et il s'y est fait un bien sérieux. « Le curé de la paroisse d'Eyragues a remercié les Missionnaires avec cet accent ému qui est tout à la fois le plus consolant et le plus complet éloge. »

Le 24 janvier, tous les Pères réunis firent la Retraite préparatoire à la fête du cinquantième anniversaire. Nous devions, ce jour-là, administrer notre excellent P. Frigère, qui s'approchait rapidement du terme de ses longues souffrances. Par suite de son état plus qu'alarmant, la fête du 25 janvier, qui eût dû être si solennelle dans cette Maison d'Aix, berceau de la Congrégation, sous ces murs vénérés, témoins de la première réunion de nos Pères, dont le souvenir faisait battre d'amour et de reconnaissance le cœur de tous les membres de

la famille, cette fête a été tout intérieure et sans éclat au dehors. Mgr l'Archevêque, toujours si bon pour nous, avait daigné promettre de venir passer la récréation avec la communauté, mais des affaires l'obligèrent de s'absenter d'Aix ce jour-là.

Après quelques jours de repos, les Pères retournèrent sur le champ de bataille. Missions de Mimet et de Rognes par les Pères BONNARD et DEPETRO, Carême à la Métropole d'Aix par le Père Supérieur, à Saint-Vincent de Paul de Marseille par le R. P. BARET, Dominicales à Saint-Jean d'Aix par le P. VASSAL, Retraite aux servantes par le Père Supérieur : plus de deux cents ont communié des mains de l'Archevêque le jour de la clôture : retraite de l'ordination à Fréjus par le même Père, retraite paschale à Pourières par le P. VASSAL, à Sénas par le P. BERMÈS, à Châteaurenard par le P. DEPETRO, retour de Mission à Charleval par le P. BONNARD, à Mimet par le même Père et le P. DEPETRO, deux retraites de première communion par le P. DEPETRO, enfin mois de Marie à N.-D. de la Garde par le R. P. BARET. En tout trente-trois œuvres apostoliques plus ou moins laborieuses ont été accomplies par nos Pères de la Maison d'Aix. Nous ne parlons pas des sermons de circonstance tels que celui du Triduum des dames de la Visitation pour le deux centième anniversaire de la mort de saint François de Sales et celui de l'Epiphanie dans l'église de Saint-Jean de Malte prêchés par le Père Supérieur, celui prêché par le Père TELMON dans cette même paroisse à l'occasion de l'adoration, et enfin le panégyrique de la B. Marie des Anges chez les Carmélites par le P. BARET. — Le Rapport se termine ainsi :

Outre ces travaux au dehors, nous avons à nous occuper de plusieurs œuvres importantes. C'est le couvent et le pensionnat des Dames du Très-Saint-Sacrement qui réclament tous les soins du P. BERMÈS, c'est l'Ecole normale des Demoiselles que Mgr l'Archevêque nous a forcé d'accepter et où le P. VASSAL tâche de perpétuer les traditions de piété, de savoir et de prudence que le vénéré P. COURTÈS y avait si solidement établies; c'est l'œuvre des prisons, confiée au zèle toujours jeune dans son ardeur du R. P. DE SABOULIN, qui continue à y faire un bien immense. Cette année, ce Père, aidé alors par le P. VASSEREAU, a eu la triste mission d'accompagner sur l'échafaud, à Marseille, un malheureux prisonnier condamné à mort pour avoir commis des crimes épouvantables. Il a été assez heureux

pour l'amener au plus complet repentir de ses fautes et pour procurer à ce grand coupable la mort d'un prédestiné. Celui-ci eut en effet le bonheur de communier peu d'instants avant de mourir, et, dès ce moment jusqu'à ce qu'il eût la tête tranchée, il ne cessa de presser sur ses lèvres le Crucifix, disant à son pieux confesseur : « Mon père, oh! que je suis content de mourir ! »

Notre chapelle, située dans la meilleure position de la ville et de tout temps très-fréquentée, exige un service public quotidien et continuel. Nous avons en la consolation de voir la foule qui la fréquente, loin de diminuer, augmenter même, et nos Exercices se sont faits au milieu d'une affluence qui nous donne la douce espérance que le bien continue à s'y opérer, et que l'impulsion si générale et si sympathique imprimée par nos premiers et vénérés Pères pour l'Eglise de la Mission n'a été ni ralentie, ni amoindrie par leurs humbles enfants. Le Carême a été prêché par le R. P. Telmon, le mois de Marie et l'Octave du Sacré-Cœur par tous les Pères alternativement.

La Procession du Sacré-Cœur, cette année, ne l'a cédé en rien à celle des années précédentes. Mgr l'Archevêque a bien voulu, malgré les invitations pressantes qu'il avait reçues de Marseille, se réserver pour y porter le Saint-Sacrement, « car, me disait-il, il n'est pas juste que je préfère à mes diocésains et à la Procession du Sacré-Cœur de la Mission la Procession du Sacré-Cœur de Marseille. »

VI. Le Rapport du R. P. Cumin, Supérieur de N.-D. de l'Osier, s'ouvre par ces paroles :

L'historique des travaux de l'année 1866 serait encore plus monotone que celui des années précédentes, si je devais entrer dans les détails, car toutes nos missions ont la même physionomie ; en raconter une, c'est les raconter toutes : c'est à peine si quelques incidents de peu d'importance en ont distingué deux ou trois. C'est donc une nomenclature plutôt qu'un compte rendu que je vous envoie. Mais disons tout d'abord, pour ne pas y revenir, qu'un succès à peu près complet a couronné toutes nos entreprises.

Du 28 octobre 1865 jusqu'au 24 juin 1866, la Maison de l'Osier a donné vingt Retraites et vingt-sept Missions ou Jubilés. L'année précédente, qui avait déjà été si laborieuse, n'avait pas atteint ce chiffre. Mgr l'Evêque de Grenoble avait obtenu pour son diocèse la prorogation du Jubilé : c'est ce qui nous a amené cette recrudescence de travail. Toutes nos Missions

ou Jubilés ont duré de quinze jours à trois semaines. Les Pères MAURAN et TROUIN, de N.-D. des Lumières, nous sont venus en aide pour quatre Jubilés, service dont je les remercie avec la plus vive reconnaissance; le P. AVIGNON et le P. DEPETRO pour un; six Missionnaires ont suffi à tout le reste : les Pères Supérieur, BARET, BESSAC, MONFORT, TROTOBAS et GARNIER.

Choisissons quelques traits. Marcilloles, sur une population de onze cents à douze cents âmes, n'a eu que trois retardataires parmi les hommes : les employés de la Gare et leurs nombreux ouvriers ont tous gagné la grâce du Jubilé. — A Serres de Nerpol, où nos Pères ont déjà prêché quatre Missions ou Jubilés, un ou deux hommes se sont abstenus, le reste a marché d'ensemble.— A Quincieu, localité voisine de Nerpol, le Maire s'est présenté à la tête de la grande majorité des hommes. — Les Pères CUMIN et GARNIER ont eu des débuts pénibles à Beausemblant, mais peu à peu la Mission s'est lancée et le jour de la clôture, présidé par Mgr Gueulette, les absolutions données aux hommes avaient été si nombreuses qu'il manqua plus de cent hosties à la communion. — Ici un curé d'or défrichait en pleurant une terre stérile ; depuis longtemps il nous appelait à son aide. La mission fut promise. Les Pères, en arrivant, trouvent une église en ruine complétement insuffisante, un pauvre curé découragé, une population esclave de l'indifférence et de l'amour du plaisir. Ils se mettent résolûment à l'œuvre, et la première semaine n'est pas finie que déjà toute la paroisse reprend le chemin de l'église. D'admirables retours ont consolé le bon pasteur et tout fait espérer que le bien sera maintenu. — Là, c'est une de ces paroisses ternes et sans couleur où le Missionnaire est obligé de tout faire sans rencontrer un sentiment qui l'encourage : on n'y trouve ni ces colères ardentes, ni ces sympathies généreuses qui annoncent la vie. Généralement on y dort : c'est aussi vrai en haut qu'en bas. Rien assurément d'extraordinaire n'a marqué le passage de nos Pères dans cette paroisse. Néanmoins les résultats ont dépassé de beaucoup les espérances du Pasteur et des Missionnaires.

Quatorze Missions ou Jubilés étaient prêchés lorsque les Missionnaires se sont réunis à N.-D. de l'Osier pour la fête du 25 janvier que le R. P. Provincial eut la délicatesse de venir présider. C'était une halte; le 27, tous repartaient pour de nouvelles Missions.

Cette grâce fut accordée à une malheureuse paroisse, scandalisée il y a quarante ans par de tristes événements. Depuis elle n'est jamais revenue à la pratique de la Religion. Les femmes, comme les hommes, vivent loin de l'Eglise et meurent sans Sacrements. Le Curé actuel demandait chaque année des Missionnaires. Je n'avais jamais osé entreprendre ce travail, que je regardais comme au-dessus de nos forces : c'était de l'orgueil. Dieu nous l'a montré. Le bon curé, au désespoir de mes refus, ne se contente pas d'écrire ; il arrive un jour et déclare carrément qu'il ne sortira pas sans avoir obtenu ce qu'il demande. Impossible de résister. Les deux Missionnaires partent. La première semaine fut décourageante. Les femmes se montraient moins disposées que les hommes. Les cérémonies les plus touchantes n'opéraient pas plus que les exhortations des Missionnaires. Tout semblait perdu, quand une bonne inspiration vint relever toutes les espérances. Puisque les femmes abdiquaient, on se tourna du côté des hommes. On leur fit un appel chaleureux, ils y répondirent. Les femmes, humiliées, se ravisèrent et la Mission commença. Tous ne sont pas venus, mais tous ont entendu la parole de Dieu : bien des préventions sont détruites ; de grands exemples ont été donnés, deux cent quatre-vingts hommes ont fait la Communion, sur une population de onze cents âmes.

Montbonnot est une petite paroisse de la vallée du Graisivaudan, à quelques kilomètres seulement de Grenoble. « Je tenais au succès de cette Mission, parce que Mgr l'avait en quelque sorte demandée lui-même, et il supportait une partie des frais en sa qualité de paroissien de Montbonnot. Au bout de quinze jours, la paroisse a été renouvelée, à la satisfaction de tout le monde.

Barbières, dans le diocèse de Valence, nous attendait depuis deux ans. Les lettres écrites par son curé feraient un volume. Enfin son tour est arrivé. Le but principal de cette Mission était la reconstruction d'une église : il fallait obtenir le concours du Maire. Le Maire promit tout. La population reconnaissante s'ébranla comme un seul homme. Mgr Gueulette vint présider une plantation de croix magnifique et clôturer les exercices de la Mission.

Recueillons encore quelques succès laborieusement obtenus :

Voici une paroisse qui se distingue entre toutes par son indifférence et le mépris de la religion et du prêtre. Il faut dire cependant que, dès le commencement, les Exercices de la Mis-

sion furent suivis. Était-ce curiosité, malice ou envie de bien faire ? je l'ignore, mais encore il y avait du monde à l'église. Mais les Exercices étaient à peine terminés, que l'on voyait un certain nombre d'hommes de toutes les espèces se répandre dans les groupes d'hommes et de femmes, parodier les cérémonies, démentir brutalement le Missionnaire, puis les cabarets et les cafés se remplissaient, et bien avant dans la nuit on entendait retentir les chansons les plus obscènes. La loge des francs-maçons essayait ainsi ses forces et son influence. Les femmes ne se laissèrent point arrêter : au bout de quinze jours, toutes moins une, qui est la grande dame du pays, toutes avaient fait leur Communion. Mais les hommes restaient impassibles. Les plus touchantes cérémonies avaient fait sourire : des jeunes gens avaient même vendu publiquement les cantiques qu'on leur avait prêtés. On avait prié, on avait fait prier pour ces pauvres endurcis ; tout semblait inutile. Mais Dieu allait parler à son tour. Un malheureux, en retard depuis longtemps, avait annoncé en plein cabaret qu'il ferait sa Mission et qu'il commencerait le lundi de la semaine Sainte. Cette bouffonnerie excita une hilarité générale. Parlait-il sérieusement ou voulait-il provoquer de mauvaises plaisanteries ? On l'ignore. Mais là-dessus il se met à boire, il s'enivre ; des douleurs atroces surviennent, et le lendemain, jour fixé pour sa confession, on appelle un prêtre qui ne rencontre qu'un cadavre. Le Missionnaire pouvait prêcher sur ce cercueil : maintenant la crainte avait ouvert les cœurs. La Mission était gagnée. Une foule de vieux pécheurs qui comptaient un demi-siècle de retard arrivèrent épouvantés, et le jour de Pâques une communion presque générale d'hommes vint faire oublier les angoisses de trois semaines de travail.

Ailleurs s'offraient des difficultés d'une autre espèce et qui réclamaient des précautions infinies. Le curé et le maire ne s'entendaient plus depuis longtemps. Des récriminations mutuelles, des accusations plus ou moins prouvées avaient circulé dans le public, chacun avait pris parti pour ou contre ; la paroisse était en feu. Le maire avait promis que les Missionnaires n'arriveraient pas et qu'au besoin il les chasserait du pays. Les partisans du curé, au contraire, avaient organisé une démonstration pour fêter leur arrivée. Rien ne s'est fait, et dans le courant de la Mission, le maire s'est laissé prendre, on l'a amené comme un enfant dans les bras du curé, qui a pleuré en l'embrassant, et tout a été dit. Il n'y a pas un homme qui ne se soit confessé.

Parmi les Retraites, signalons celle que le R. P. Supé-

rieur a prêchée aux Supérieurs de différentes branches de la Sainte-Famille, à Bordeaux, et deux retraites pascales données par le P. DELTOUR.

Il restait encore, à la date du 22 juillet 1866, onze retraites à prêcher avant la fin de l'année : on pouvait compter sur la demande de plusieurs autres.

VII. La Maison de N.-D. des Lumières présente un total de vingt-sept œuvres apostoliques, dont seize Jubilés, huit Retraites de paroisse, un retour de Mission, un Avent et un Carême; l'Avent a été prêché à Saint-Florentin, Diocèse de Sens, et le Carême à Aigues-Mortes par le R. P. NICOLAS. Le même Père a pris part au Jubilé de Mondragon, où il avait pour compagnon le P. MAURAN, et il a donné une retraite à Menerbes. Les autres travaux ont été accomplis par les Pères ROUVIÈRE, FRANSON, BONNEFOY, MAURAN et TROUIN.

Recueillons rapidement les faits principaux qui se rattachent à ces travaux que le Seigneur a daigné généralement bénir.

A Malmort, paroisse souvent évangélisée par le P. FRANSON, les exercices du Jubilé ont été bien suivis, quoique la saison fût peu favorable. Presque toute la population s'est approchée des Sacrements et on a pu compter de nombreux retours.

A Joucas, un mariage protestant contracté depuis de longues années au sein d'une famille à tous égards honorable a été béni dans l'église catholique, à la joie du pays tout entier.

Les Sociétés secrètes pénètrent partout; nos Pères les ont rencontrées dans une paroisse située près d'Avignon : on y connaît même un peu le Solidaire. Les résultats du Jubilé n'ont pas été aussi consolants qu'on aurait pu le désirer ; cependant, « à côté des brebis fidèles qui se sont fortifiées dans leur fidélité, on a vu de nombreuses brebis égarées rentrer au bercail du Seigneur. Une magnifique plantation de croix redira à tous les habitants de cette paroisse les victoires et les bienfaits du Roi du ciel. »

A Monteux, une retraite pascale a réuni le jour de Pâques huit cent cinquante hommes autour de la Table eucharistique. Monteux a une population de 4 000 âmes. Le curé, qui appelle chaque année un Oblat dans sa paroisse, nourrit le projet de faire donner une grande Mission; il espère qu'elle achèvera de ranimer la foi dans le troupeau confié à sa sollicitude.

Le R. P. TROUIN a eu dans le Jubilé de Croannes, village situé aux portes d'Apt, une nouvelle occasion d'apprécier l'influence qu'exerce sur le peuple la langue que parle le peuple. N'étant pas assez formé à l'accent du pays pour bien parler en public l'idiome populaire, le Père ouvre le Jubilé par un discours français. Mais voilà que le lendemain il se surprend à donner les avis en provençal. Il ne tarde pas à apprendre le bon effet que ces quelques paroles ont produit dans son auditoire : la nouvelle en a été portée de toutes parts et l'on se propose d'aller entendre le Missionnaire, puisqu'il sait parler la langue du pays. Dès lors le succès du Jubilé fut assuré.

Le Jubilé de Roussillon prêché par le P. ROUVIÈRE et le P. TROUIN a eu un succès exceptionnel. Des Conférences spécialement adressées aux hommes ont ramené la grande majorité dans la pratique des devoirs chrétiens. Une belle plantation de croix a clôturé ce Jubilé, qui a donné de grandes consolations aux Missionnaires.

Le R. P. MAURAN, après avoir prêché deux Retraites de Communautés religieuses et une Retraite de Congrégation de filles a pris part aux Jubilés de Mondragon et d'Apt dans les mois de novembre et décembre 1865. Il a donné avec le P. BONNEFOY le Jubilé de Septèmes, dans le diocèse de Grenoble, où, sur une population de 1 200 habitants, il a compté à la Sainte Table 400 femmes et 370 hommes. A la vue d'un résultat aussi promptement obtenu et si inespéré, le curé de Septèmes ne savait comment nous exprimer sa reconnaissance. De Septèmes, le P. MAURAN s'est rendu à la Roque d'Antheron, et de là à Mondragon, où son retour a amené l'immense majorité des habitants à l'accomplissement du devoir paschal.

Trois diocèses ont été le théâtre des travaux du R. P. ROUVIÈRE. A Bonnieux, dans le diocèse d'Avignon, ses efforts unis à ceux du R. P. TROUIN ont attiré 600 hommes à la Sainte Table, sur une population de 1 300 âmes. A Nans, dans le diocèse de Fréjus, il aurait fallu plus de temps pour ébranler une paroisse plongée dans l'indifférence, mais le Missionnaire a été amplement récompensé par le succès des trois Jubilés qu'il a prêchés dans le diocèse de Montpellier. Depuis trente ans qu'il se livre aux Missions, le P. ROUVIÈRE n'avait jamais vu un pareil enthousiasme et recueilli d'aussi beaux résultats.

Le P. FRANSON a reparu dans la paroisse de Gignac qu'il avait évangélisée en 1846. Le souvenir de cette Mission

était encore vivant : aussi le Missionnaire a-t-il opéré un grand bien. Il en a été de même à Saint-Pierre de Vassal où il avait donné une Mission en 1860. Vaqueyras a eu son Jubilé prêché par les Pères FRANSON et BONNEFOY. Cette paroisse de 900 âmes connaissait les Oblats : les premiers qu'elle a entendus sont les Pères HONORAT et ROUVIÈRE; ils y ont prêché, en 1840, une Mission qui a laissé des souvenirs ineffaçables. Le Jubilé a eu les mêmes succès : il s'est clôturé par une plantation de croix. Saint-Restitut, dans le diocèse de Valence, a été, d'après la tradition locale, le siége épiscopal de l'aveugle-né de l'Evangile, qui de là aurait transféré son siége à Saint-Paul-Trois-Châteaux. La population de Saint-Restitut est excellente : le Jubilé prêché par le P. FRANSON a eu un succès complet. Nous en dirons de même du Jubilé de Revest-du-Biou, dans le diocèse de Digne. Cette paroisse a vu plusieurs fois les Pères Oblats depuis 1839, où une grande Mission y fut prêchée par les Pères BERNARD, TELMON et SEMERIA, aujourd'hui Vicaire Apostolique de Jaffna. Les exercices du Jubilé se sont terminés par une procession solennelle faite à la croix de mission plantée en 1839.

Voilà quelques épis glanés sur le vaste champ que nos Pères ont fécondé de leurs sueurs. Disons un mot du Juniorat, abrité sous le manteau de Notre-Dame de Lumières et recevant de bonne heure les leçons du zèle et du dévouement apostolique. Au moment où nous imprimons ces lignes (octobre 1866), il compte seize élèves, malgré les épreuves qui l'ont assailli cette année. Espérons que cette œuvre s'affermira de plus en plus et que toutes nos Maisons de France rivaliseront d'empressement pour lui assurer des ressources et des élèves.

Le Juniorat de N.-D. de Lumières a eu, comme celui d'Angleterre, ses jours de deuil. Donnons un souvenir plein de regrets au jeune Edmond JONVEAUX, mort dans sa famille, le 12 novembre 1865, après avoir passé plus d'une année à N.-D. de Lumières. Il était né à Paris et avait eu le bonheur de faire sa première communion dans une institution chrétienne à Passy. A douze ans, il était entré au petit Séminaire de Langres, ville où se trouvaient sa tante, ses sœurs et son frère. Le Seigneur appela bientôt sa sœur aînée dans la Sainte Famille et son frère dans notre chère Congrégation. Edmond forma dès lors le dessein de devenir aussi un Oblat de Marie Immaculée.

Son caractère était vif et enjoué ; il avait la repartie facile

et agréable, et il répandait autour de lui la plus franche gaieté. Il avait conservé une foi d'enfant à l'âge où bien d'autres ont déjà fait de funestes naufrages. Un jour, au sortir d'une distribution, au petit Séminaire, comme on le félicitait sur le prix de dessin qu'il avait remporté, malgré des concurrents redoutables : « Vraiment, je n'ai eu en cela aucun mérite, fit-il avec une charmante naïveté, c'est mon bon ange qui a guidé mon crayon, car je l'en ai prié tout le temps de ma composition. » Il avait souvent manifesté le désir d'aller porter la foi chez les peuples infidèles, et comme on lui demandait les motifs qui lui inspiraient ce désir : « Oh ! répondait-il, je serai martyrisé peut-être, et plus vite je serai réuni à Dieu et à ma mère. » Cette dernière parole indique combien était vif l'amour qu'il portait à sa mère, bien qu'il l'eût à peine connue. Cette affection filiale, il la reporta tout entière sur la Très-Sainte Vierge, pour laquelle il avait une dévotion toute spéciale. Pas une de ses lettres où il n'en parlât, où il ne rappelât le *Souvenez-vous* qu'il avait promis de réciter à l'intention des membres de sa famille. On a trouvé dans ses papiers une lettre qu'il adressait à la Sainte Vierge, et dont la suscription était : « A la Sainte Vierge, notre Mère ! » Voici ce qu'elle contenait : « Ma bonne Mère, je prends la ferme résolution de faire ce que tant d'autres ont fait, c'est-à-dire de devenir un saint. Jamais je ne me découragerai quand je serai tombé. Je veux conquérir des âmes et n'en jamais perdre. Faites que je sois toujours pur et vertueux. Votre fils indigne, mais qui vous supplie d'avoir pitié de lui. »

Des sentiments aussi pieux, aussi dévoués ne pouvaient que grandir à l'ombre du sanctuaire de Marie Immaculée. Aussi toutes les lettres de notre cher Junioriste respirent-elles la paix, la joie, le bonheur que procurait à son âme l'accomplissement de ses désirs. Elles sont remplies des témoignages de sa vive reconnaissance envers toutes les personnes qui ont contribué ou qui contribuent à le rendre heureux. Il aime sa vocation, il en comprend la sublime dignité et il veut à tout prix se mettre en état d'en remplir les devoirs. Voici un passage extrait d'une lettre en date du 17 avril 1865 : « Nous sommes en vacances pour quelques jours, et par conséquent je puis vous écrire avec plus de liberté. Nos examens sont passés : je pense que le Père Directeur est assez content de mes études, puisqu'il ne m'a point témoigné de mécontentement. Grâce à Dieu et à la Sainte Vierge, je suis toujours heureux et bien portant, et vraiment je ne saurais être triste dans cette douce solitude, où la Sainte Vierge semble nous couvrir de ses caresses et de ses faveurs. Vous le voyez, je suis heureux.

Le temps est beau ; le jardin de N.-D. de Lumières est vraiment agréable à l'œil, les amandiers, les coudriers, les cerisiers sont couverts de fleurs. Nous avons passé un hiver bien peu rigoureux, car il n'est tombé de la neige que deux fois et si peu qu'elle ne couvrait pas même la terre. Pendant tout l'hiver, j'ai vu des violettes, et c'est à peine si nous avons eu le plaisir de glisser huit ou dix fois. La semaine sainte m'a bien semblé un peu triste, mais il ne pouvait en être autrement ; en cela, j'ai regretté encore bien vivement les belles cérémonies et les chants de la cathédrale de Langres ; c'est encore un petit sacrifice de plus fait en l'honneur de la Sainte Vierge, de même que celui des vacances de Pâques qui me permettaient d'aller me reposer auprès de vous... Mais enfin, quand on veut être Missionnaire, et surtout Oblat de Marie, il ne faut pas y regarder de si près lorsqu'il s'agit de son plaisir... » Nous sommes obligés de nous borner à cette citation, et de laisser bien d'autres passages où l'âme de notre cher Junioriste s'épanche avec une touchante candeur.

La mort devait, hélas ! détruire les espérances qu'Edmond faisait concevoir. Une maladie de poitrine se déclare, elle marche rapidement, et bientôt le médecin demande qu'Edmond soit rendu à sa famille, afin que l'air natal lui apporte quelque soulagement. Edmond s'éloigne de N.-D. de Lumières au commencement du mois d'octobre : son cœur se déchire à la pensée de quitter des lieux qu'il a tant aimés ! Le voyage augmente sa fatigue, puis une légère amélioration donne un peu d'espoir. Mais le mal reprend bientôt sa course et rien ne peut l'entraver. Le dimanche 12 novembre, Edmond expirait à six heures du matin, en prononçant les noms de Jésus, de Marie et de Joseph, et en embrassant avec amour le crucifix. Il avait fait de tout son cœur le sacrifice de son existence et s'était entretenu plusieurs fois du bonheur qui l'attendait. Il aimait à se faire lire le psaume : *Lætatus sum*, etc. Dieu lui ménagea une dernière consolation : quelques instants avant sa mort, son confesseur vint auprès de ce cher enfant, lui fit baiser le crucifix et lui donna encore l'absolution. Il expira tout doucement lorsqu'on récitait ces paroles : « Sors de ce monde, âme chrétienne, au nom du Père qui t'a créée, etc. » Son visage devint céleste, et le lendemain aucune altération ne l'avait défiguré, à tel point que le curé et le vicaire, en le voyant, n'ont pu retenir un cri d'admiration : « C'est un saint ! c'est un ange ! » Et un de ses condisciples a pu dire en toute vérité :

Qu'il était beau ce front d'un enfant qui s'endort !
Cet œil déjà noyé dans l'ombre

Et qui, par un dernier effort,
Semblait percer le voile sombre
Que venait d'étendre la mort !

Edmond JONVEAUX n'oubliera point dans le ciel le Juniorat de N.-D. de Lumières. Il priera pour cette Maison où il a passé de si beaux jours !

VIII. N.-D. de Bon-Secours nous offre l'œuvre du Sanctuaire et l'œuvre des Missions. Depuis longues années, le Sanctuaire n'avait pas été aussi fréquenté et la puissance de la Très-Sainte Vierge a daigné se révéler avec un nouvel éclat. Le dimanche on se serait cru aux jours les plus solennels de la religion, tant est grande la multitude de pèlerins qui se rendent à Notre-Dame. Parmi ces groupes nombreux, nous voyons mêlés et confondus tous les rangs de la société : il n'est pas jusqu'aux hommes de guerre qui ne viennent nous édifier de leur présence. « Je citerai entre autres, dit le R. P. MARTIN, un sergent de zouaves qui, à son retour du service, n'a rien eu de plus pressé que d'accomplir un vœu qu'il avait fait plusieurs fois sur les champs de bataille de Crimée et d'Italie. Il me disait avec une émotion des plus énergiques : « Monsieur le curé, je dois mille fois la vie à la Sainte Vierge, car je l'ai invoquée au milieu des combats les plus sanglants et elle m'a préservé de tous les dangers : aussi je viendrai chaque année entendre une messe d'actions de grâces à Notre-Dame. »

« C'est surtout dans les moments de calamité que la dévotion envers la Sainte Vierge se ranime autour de nous. Aussi le choléra nous a-t-il attiré un surcroît de pieux visiteurs. Je pourrais citer le nom d'une famille des plus marquantes du Caire qui s'était retirée à Nîmes et qui, ayant entendu parler des prodiges de Notre-Dame, n'a pas craint d'entreprendre encore un si long voyage pour invoquer la Vierge de Bon-Secours. Mais celui qui nous a le plus édifié est un monsieur d'Arles. Atteint par le choléra, il allait rendre le dernier soupir, lorsqu'une de ses filles fit un vœu à Notre-Dame de Bon-Secours et suggéra à son père d'en faire autant. Le pauvre malade réunit ses forces et promet à la Sainte Vierge d'accomplir un pèlerinage à son sanctuaire s'il recouvre la santé. Sa confiance ne fut pas vaine ; à l'instant il éprouva un mieux sensible et quelques jours après il était en route avec toute sa famille pour venir remercier sa puissante libératrice. Il entendit la messe et communia en actions de grâces avec tous ses compa-

gnons de voyage. Le bruit de cet événement a causé une profonde émotion à Arles et j'aime à croire qu'il aura contribué à ranimer la piété envers l'auguste Vierge. »

On connaît l'affluence qui se rend au Sanctuaire aux grandes fêtes de la Mère de Dieu; des masses de pèlerins arrivent des Cévennes, du Languedoc et de la Lozère. L'Eglise dans ces circonstances reste ouverte la nuit comme le jour, et les fidèles ne laissent pas un instant de remplir sa vaste enceinte : des messes se célèbrent depuis deux heures du matin jusqu'à midi, et dans ce temps des milliers d'âmes s'approchent de la table eucharistique.

Parfois ce sont des paroisses entières qui se rendent en procession à Notre-Dame. Cette année le haut Languedoc a donné le plus beau spectacle en ce genre.

La petite ville de Saint-Ambroix, ainsi que plusieurs autres paroisses du voisinage, s'étaient vouées à N.-D. de Bon-Secours, et, quoique éloignés de plus de 25 kilomètres, ses habitants se sont mis en route, avec la croix et la bannière déployée, marchant comme une véritable armée et faisant retentir la campagne du chant des cantiques. Cette immense procession est arrivée dans un ordre parfait à Notre-Dame : à la tête paraissait M. l'archiprêtre portant un cœur en vermeil que l'on offrait à la Sainte Vierge comme l'emblème de l'amour le plus filial. Ce cœur, qui renfermait le nom de plusieurs milliers de familles, a été béni avec la plus grande solennité, et, après que chacun l'eut baisé respectueusement, le Supérieur le suspendit au cou de la Sainte Vierge, au milieu d'une explosion de vivats. Cette démonstration a produit les plus heureux résultats.

La ville de Joyeuse a voulu à son tour témoigner de sa grande vénération pour N.-D. de Bon-Secours, et elle s'y est transportée aussi en procession. Cette fête a été une des plus intéressantes.

Les travaux du Sanctuaire n'ont pas absorbé le dévouement des Pères de la Maison, les Missions leur ouvrent une carrière plus vaste et plus héroïque. Cinq membres seulement ont été employés à ce pénible ministère et ils ont pu évangéliser jusqu'à dix-huit paroisses. Le R. P. Hermitte a parcouru successivement les villes et bourgades de Largentière, de Vaisseau, de Rozière, des Assions et de Sainte-Marguerite. Le P. Bretange et le P. Bonnet, après avoir partagé les travaux de plusieurs Missions avec le P. Hermitte, se sont dirigés seuls dans les différentes

stations qui leur avaient été assignées. Ainsi le P. Bonnet a prêché le Jubilé à Peyrac et le Carême à Saint-Ambroix, le P. Bretange a évangélisé les paroisses de Saint-Didier, d'Uzer, de Chandolas et de Niègles. Le P. Gibelin, quoique le plus jeune des Missionnaires, n'a pas été le moins ardent; car, après m'avoir suivi, dit le R. P. Martin, dans les populeuses paroisses de Saint-Paul et de Burret, où il m'a secondé en tout, il s'est chargé de Ruoms, de Saint-Martin et de Brouret, et j'ai appris avec plaisir de MM. les Curés qu'il avait fait partout de nombreuses conquêtes à la grâce.

Dans cette dernière localité surtout, où l'on compte autant de protestants que de catholiques, on a pu admirer la puissance de notre saint ministère contre les désordres du monde, car les exercices, quoique placés au plus fort du carnaval, ont été religieusement suivis. En vain la plus séduisante musique multipliait ses appels au bal et à la dissipation, pas un seul catholique n'a abandonné la sainte bannière; bien plus, les protestants eux-mêmes, un peu confus de leur isolement, désertèrent bientôt les salles de danse et l'on n'entendit plus que le bruit religieux de la cloche catholique : on aurait dit un vainqueur chantant l'hymne de la victoire sur les ruines muettes de ses ennemis. Le même Père a été adjoint au R. P. Martignat, Supérieur de la Maison de Saint-Jean d'Autun, qui avait bien voulu se rendre à nos vœux ét venir évangéliser la paroisse de la Blachère.

Quant à moi, après avoir parcouru les paroisses de Saint-Paul et de Burret, je suis allé à Rochemaure et au Theil, situés sur la rive droite du Rhône. Si la moisson n'a pas été aussi complète que dans les pays religieux des montagnes, elle a dépassé cependant l'attente universelle. J'ignore si la Providence a voulu faire entendre dans cette circonstance une voix menaçante aux pécheurs obstinés, mais un affreux malheur a frappé sous nos yeux un des plus endurcis : il fut broyé par une locomotive au moment où il traversait le chemin de fer pour se rendre à une orgie dans le village voisin.

En général, les résultats obtenus ont été très-satisfaisants. A Largentière, à Saint-Ambroix, un millier d'hommes se sont assis à la table sainte; à Burret, ce chiffre a été dépassé.

Dans le courant de l'été plusieurs retraites ont été prêchées à des Communautés considérables.

Parmi ces œuvres de zèle, je dois citer celle que vous avez

confiée au R. P. Hermitte. D'après vos ordres, il s'est rendu à Autun et à N.-D. de l'Osier, où il a prêché deux retraites. Plus de cent Oblats ont pris part à la première ; c'est une des plus belles que l'on ait vues encore dans la Congrégation. Je m'en réjouis doublement, car, outre que je ne puis être indifférent au bonheur de mes frères et surtout au vôtre, je me réjouis de ce que notre Maison a été en partie la source de tant de consolations.

Le R. P. Vassereau a été le plus souvent gardien du Sanctuaire, et, malgré sa faible santé, il a pu suffire au travail du pèlerinage. Le R. P. Marthon, arrivé au commencement du temps paschal, a confessé les hommes que cette époque de l'année attire à Notre-Dame. Il s'est prêté volontiers aussi pour aller prêcher la Passion ainsi que les quarante heures dans les paroisses du voisinage.

« Que l'auteur de tous dons soit béni du bien opéré et que cette année, une des plus consolantes pour notre Maison de Bon-Secours, retourne tout entière à sa gloire ! »

IX. Ne quittons point la Province du Midi sans donner un souvenir au grand Séminaire de Fréjus, où le R. P. Balain, Supérieur, et les Pères Berne, Simonin, Corbin, Lerond et Boeffard remplissent avec dévouement la mission qui leur est confiée. Le R. P, Simonin a prêché cette année l'octave de l'Assomption dans l'église de N.-D. de la Garde, et le R. P. Supérieur plusieurs retraites religieuses.

Mais nous pouvons cette fois offrir une plus large place dans nos Annales à la Maison de Fréjus. Écoutons le récit de la fête du 25 janvier 1866 : ce sont des pages que nous lirons avec plaisir et avec fruit ; elles nous parlent de notre Père et de plusieurs de nos illustres bienfaiteurs :

Fréjus, 8 février 1866.

Mon Révérend et bien cher Père A. Rey,

Bien rarement le grand Séminaire de Fréjus peut vous offrir quelque chose d'intéressant. Nos jours se ressemblent tous, et s'il fallait les analyser, il n'en résulterait qu'une fastidieuse répétition des mêmes choses. Qui ne sait, du reste, que le qualificatif *monotone* est invariablement attaché au caractère extérieur de la vie du grand Séminaire? Sans doute, Dieu y opère ses merveilles comme partout ; mais, outre que souvent Dieu en est le seul témoin, il veut encore que ce qui

paraît aux yeux de l'homme ne soit pas divulgué. Notre-Seigneur Jésus-Christ n'exigeait-il pas le secret de ceux à qui, pendant sa vie mortelle, il faisait une grâce spirituelle? Il ne faut donc pas attendre de nous ces fleurs brillantes et variées que nos frères vont cueillir par le monde dans le champ des âmes, et dont, à chaque saison, il vous est facile de composer un délicieux bouquet. Nous sommes les travailleurs de la solitude et du silence : daigne le ciel regarder notre œuvre et la bénir!

Pourtant, sur ce fond uniforme de journées constamment les mêmes, il s'en détache une dont le caractère joyeux et touchant ne saurait être passé sous silence. Le 25 janvier 1866 est désormais pour les Pères de Fréjus une date mémorable. Ici, vous le savez, les douces fêtes de la famille passent presque habituellement inaperçues, la fête patronale exceptée. Le cœur sans doute s'associe à la joie commune ; mais l'éclat extérieur, mais toute la liberté des épanchements fraternels ne sont point compatibles avec les exigences de notre œuvre. Devait-il en être de même en ce jour heureux, béni par l'auguste Pie IX, solennellement annoncé par notre Révérendissime et bien-aimé Père, attendu par tous nos frères avec tant d'impatience? Nous pouvions le craindre et nous voir réduits à contempler de loin, sans y participer pleinement au moins, la joie de tous les membres de la famille réunis par l'ordre de son chef. Grâce à la sympathie que nous avons rencontrée autour de nous et à des cœurs tout disposés à partager notre joie, nous n'avons pas eu à faire ce sacrifice : nous pouvions, au contraire, donner au 25 janvier tout le caractère d'une belle et grande fête. Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Fréjus nous encouragea dans cette idée et promit d'y participer avec bonheur. Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Cérame accueillit de même avec joie l'invitation que le Supérieur alla lui porter à sa résidence de Cannes, et voulut bien consentir à rehausser la solennité par la pompe majestueuse d'un office pontifical. D'un autre côté, MM. les Séminaristes manifestaient par leur concours actif et empressé la grande part qu'ils prenaient à la fête.

Aussi cette journée a été une véritable fête de famille. Rien n'y manquait, ni l'éclat des cérémonies, ni la joie du cœur. Sans entrer dans de longs développements, je ne veux pourtant rien omettre ; vous me pardonnerez, bien cher Père, certains détails qui, pour communs qu'ils soient peut-être en eux-mêmes, empruntent aux circonstances une signification qu'il n'est pas inutile de signaler.

Dès la veille, sur l'initiative des Séminaristes, après le dîner et immédiatement avant la lecture du Martyrologe, la

fête est solennement annoncée par le grand lecteur : le *Dies magna festivitatis* est couvert d'applaudissements. A cette annonce vient s'en joindre une autre moins retentissante, mais plus poétique. La langue que notre Mère la Congrégation parla dans son enfance devait naturellement payer un tribut spécial et chanter la cinquantaine. Ecoutez cette naïve poésie, gracieuse comme l'imagination qui l'a produite, joyeuse et riante comme le ciel de la Provence : c'est le charmant babil de la dindouletto :

HOUMAGI DÉ LA PROUVENÇO.

Dins l'air ai vis voula la gaio dindouletto
En cantant seis amours ;
Poulido, l'ai-ti dich, ma touto poulidetto,
Aduès-ti leis bels jours ?

Aduès-ti leis beisas de l'auretto embeimado
Sus moun urous peis ?
Oh ! lèu, diguo-mi lèu, ma dindouletto eimado
Diguo-mi cé qu'as vis ?

« Véni dé la Prouvenço
Ai vis jois et plaisis,
Festo, réjouissenço ;
Et vaqui cé qu'ai vis !
Et vaqui cé qu'ai vis !

Dins touto la countrado,
Semblas oou Paradis,
La terro es enchantado :
Et vaqui cé qu'ai vis !
Et vaqui cé qu'ai vis !

Déman fan cinquanténo
Leis enfantons chéris
De la Viergi tant buéno ;
Vaqui cé qu'ai oousi !
Vaqui cé qu'ai oousi !

Aousi vouesto famillo
Faire esclatar séis ris ;
Ai fini ma babillo
Et vaqui cé qu'ai vis !
Vaqui cé qu'ai oousi !

Et puis parté en voulant ma gaio dindouletto,
En cantant seis amours ;
Poulido, l'ai-ti dich, ma touto poulidetto
Aduè lèu leis bels jours ! ! !

Vous le voyez, cher Père, le cœur se préparait bien à la joie du lendemain, et cependant le soir, après le souper, une autre démonstration plus touchante a lieu. Les diacres et sous-

diacres viennent former un demi-cercle devant la table des directeurs, et le premier d'entre eux lit, au nom de tous, l'adresse suivante :

« Nos Révérends Pères, il y a cinquante ans, un homme choisi de Dieu, puisant dans la grandeur de sa foi le courage d'entreprendre des œuvres merveilleuses pour la sanctification des âmes, allait donner à nos contrées le magnifique spectacle d'une abnégation et d'un dévouement héroïque. Cet homme, nous ne le nommerons pas : son nom, écrit dans le cœur de ses enfants, sera toujours un précieux souvenir pour cette terre qui a été fécondée par ses premiers travaux, et nous bénirons le jour où l'Eglise le mêlera à ses chants de triomphe. En ce jour donc à jamais mémorable, dont nous saluerons demain le cinquantième anniversaire, il commençait son œuvre de foi et de dévouement ; il confiait à la terre ce grain mystérieux dont parle l'Evangile. Et il lui a été donné de voir quels prodiges le Seigneur avait opérés par ses mains. Le grain de sénevé a germé ; il est devenu un grand arbre, et ses rameaux s'étendent sur tout l'univers. Le ciel fortuné de la Provence l'a vu naître, et aujourd'hui l'Indien, le Cafre, l'habitant des régions glaciales du nouveau monde peuvent se reposer sous son ombre bienfaisante.

« Et nous aussi, nos Révérends Pères, nous le confessons avec joie, à l'ombre de cet arbre de vie, nous goûtons le bonheur. Enfants privilégiés de l'homme juste dont nous célébrons la gloire, nous le voyons revivre au milieu de nous. C'est encore lui qui nous parle, lui encore qui nous apprend à aimer et à désirer la vertu. Son nom est gravé dans nos cœurs, il ne s'en effacera jamais. »

Cette cordiale et sympathique manifestation en l'honneur de notre vénéré fondateur et de notre chère famille nous toucha profondément. C'était une attention dont nous sentions toute la délicatesse, et qui naturellement permettait à nos cœurs de s'ouvrir davantage à la joie d'un si beau jour. Aussi, tous nous nous associâmes aux sentiments exprimés, d'une voix émue, à la communauté par Notre Révérend Père Supérieur :

« Messieurs, dit-il, il n'y a qu'un instant, — à la lecture spirituelle, — j'étais heureux de faire l'éloge de la régularité et du bon esprit qui règnent dans la communauté. Vos paroles sont une nouvelle confirmation de la vérité des miennes et manifestent de plus toute la bonté de votre cœur. C'est une agréable surprise que vous nous avez ménagée : je vous en

remercie, et je suis sûr d'être l'interprète des sentiments de mes frères, en vous avouant que ce témoignage d'exquise piété filiale nous touche profondément... Vous êtes heureux, dites-vous, de vivre avec nous ; je puis vous déclarer aussi que, malgré la responsabilité de ma charge, pénible par elle-même, je suis heureux de me trouver au milieu de vous. Partagez donc toute la joie de notre fête, ce sera pour nous un bonheur de plus. Priez aussi pour notre famille : le bon Dieu la bénit, qu'il la bénisse encore davantage ! Car les bénédictions qui descendront sur elle descendront aussi sur nous, et par là même sur vous tous. »

Des applaudissements chaleureux répondent à ces paroles. Dès lors la fête était commencée.

Le lendemain, à six heures du matin, la messe de communion est célébrée par le Supérieur. Des chants doux et graves en relèvent la solennité, et, lorsque les voix se taisent, l'orgue nous apporte les émouvants accents du cantique d'oblation, au milieu des variations les plus distinguées. Tout nous ramenait aux beaux jours du noviciat et du scolasticat. Par une faveur spéciale et pour orner notre fête, Dieu voulut encore déployer tout le luxe d'un beau jour de Provence. Au lieu de la teinte un peu sombre des jours précédents, il nous donna tout l'azur de son ciel dans sa plus franche pureté et toute la splendide lumière de son soleil. La lumière surtout, oh ! qu'elle était belle ce jour-là ! Vous la connaissez, bien cher Père, vous en avez joui longtemps, et vous savez combien on la goûte lorsque le cœur est joyeux, combien on aime à en être inondé lorsque l'âme est sereine. Le bon Dieu la répandait sur nous par torrents, et quel cœur n'était pas joyeux ce jour-là ? Aussi, lorsque, à neuf heures, Mgr l'Évêque de Cérame, avec un imposant cortége, entra dans notre chapelle décorée avec goût pour la circonstance, tous les cœurs étaient émus. De jeunes et vigoureuses poitrines entonnent une entrée brillante ; l'orgue, dirigé habilement par une main espagnole, abandonne sa mystérieuse harmonie du matin et s'échappe en sonates élégantes. Les pittoresques modulations qui caractérisent le génie varié de l'artiste se succèdent avec éclat et portent la joie dans toutes les âmes. Le saint sacrifice va commencer, mais auparavant Sa Grandeur veut faire part à l'assistance des sentiments dont son âme déborde. Revêtu des ornements pontificaux, il s'avance au milieu du chœur et nous adresse ces paroles, dites avec émotion et avidement accueillies :

« Messieurs, il y a cinquante ans, un nouveau Paul, dont

j'ai l'honneur d'être le Timothée, jetait les fondements de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. En me disant le Timothée de cet autre Paul, je n'ai certes pas l'intention de me comparer au disciple du grand Apôtre, mais quarante années passées avec Mgr DE MAZENOD me permettent peut-être de prendre ce titre. Comme saint Paul, celui dont je parle avait reçu de Dieu le zèle le plus ardent et l'amour de la vie parfaite. Il fit fructifier abondamment le don de Dieu.

« Le zèle pour le salut des âmes, c'était là sa vertu dominante; et c'est dans la pratique de la perfection qu'il a puisé la force nécessaire pour les grandes œuvres qu'il devait entreprendre.

« Dès sa jeunesse, l'amour des âmes éclatait en lui. Il voulait s'immoler pour elles et procurer par là plus de gloire à Dieu. Toutes ses pensées, toutes ses aspirations, tous les élans de son âme étaient dirigés vers ce but. Un personnage distingué me disait un jour : « J'ai assisté à la première messe de « Mgr DE MAZENOD, et maintenant encore, lorsque mes pensées « se reportent à ce moment que je n'oublierai jamais, j'é- « prouve en moi-même la plus indicible émotion. Je le vois « montant à l'autel, la figure radieuse et se tournant vers l'as- « sistance pour lui adresser quelques paroles, mais quelles « paroles! C'était la plus brûlante expression de l'amour du « sacrifice, de l'amour de l'immolation perpétuelle, de l'a- « mour de Dieu et des âmes... Jamais je n'ai entendu parler « ainsi!... C'était de l'éloquence, plus que de l'éloquence. « Chaque parole était un trait enflammé, qui partait du plus « intime de son âme et pénétrait jusqu'aux dernières profon- « deurs de la nôtre. » Et pourtant, messieurs, le personnage distingué, le grand prélat qui me parlait ainsi, se connaissait en éloquence! c'était S. Em. le Cardinal Giraud, mort Archevêque de Cambrai. Eh bien, le zèle de Mgr DE MAZENOD a été grandissant dans toute sa vie sacerdotale, aussi savait-il l'alimenter par la pratique des vertus les plus parfaites. C'est sous son inspiration qu'il institua cette Congrégation, à laquelle le Souverain Pontife Léon XII voulut lui-même donner le titre de Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Le premier but du grand Evêque était d'évangéliser seulement notre Provence, mais bientôt cette Congrégation, prenant de l'extension, put se répandre dans le monde entier. Vous voyez maintenant les enfants de Mgr DE MAZENOD travaillant au salut des âmes en Amérique, en Afrique, en Asie et en Europe, et pourtant c'est là une œuvre qui accomplit seulement la cinquantième année de son existence.

« Quel fruit, messieurs, devez-vous retirer de cette fête? Il

faut vous pénétrer de plus en plus de la nécessité du zèle et aussi de la nécessité de la perfection. Le sacerdoce est un état de perfection, comme l'état religieux. Le religieux sans doute a des obligations plus particulières, mieux déterminées que celles du prêtre, car il a une règle qui les lui précise; mais, au fond, les obligations sont les mêmes. Vous êtes maintenant à l'école de la perfection, messieurs; vous voulez tous être de bons prêtres, appliquez-vous-y donc de toute l'énergie de votre âme : plus tard, vous procurerez la gloire de Dieu en convertissant et en perfectionnant les autres. »

Ces excellentes paroles de Monseigneur font une vive impression sur nous tous, et nous montrent une fois de plus la grande bonté de son âme, ainsi que le vif attachement qu'il conserve à la mémoire de notre vénéré fondateur et à notre chère Congrégation.

La sainte Messe alors commença. Les chants les plus solennels de la liturgie sont exécutés avec une précision, un ensemble et une vigueur remarquables. Je signalerai surtout MM. les vocalistes, qui ont amplement contribué à augmenter la splendeur de la fête par l'exécution distinguée de plusieurs morceaux d'harmonie. Pour les préparer, ils avaient spontanément sacrifié une grande partie de leurs récréations et même de leurs promenades dans les jours qui précédèrent la fête. A la sainte Messe succédait le Salut solennel, suivant le cérémonial prescrit par la circulaire de notre Révérendissime Père. Pourtant, je ne dois rien omettre, nous avons cru pouvoir, non pas retrancher sans doute, mais ajouter quelque chose à la solennité. Depuis longtemps MM. les Séminaristes nous manifestaient un vif désir d'entendre le cantique par excellence de la famille, le chant que l'Oblat répète dans ses jours de peine comme dans ses jours de joie, et qui fortifie son âme en la confirmant de plus en plus dans son immolation volontaire. Pouvions-nous le leur refuser en pareille circonstance, pouvions-nous nous le refuser à nous-mêmes? La voix d'un Oblat a chanté les couplets, et le chœur des Séminaristes a répété le refrain. Ces paroles de feu, ce chant dont on sent la sublime mélodie incomparablement mieux que la voix ne peut la saisir, empruntaient aux circonstances un accent particulier et remuaient profondément nos âmes. Notre émotion, du reste, était amplement partagée, des larmes ont coulé, larmes et émotions qui marquaient bien le sentiment et l'intelligence des hautes pensées exprimées dans ce magnifique cantique. A la fin de la cérémonie, Sa Grandeur a félicité les Séminaristes de l'empressement qu'ils avaient montré

à solenniser la fête par le chant et la musique, et leur a adressé quelques conseils salutaires, comme bouquet spirituel à conserver en souvenir d'un si beau jour.

Au dîner, nous avions l'honneur d'avoir à notre table Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Fréjus auprès de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Cérame, MM. les Grands Vicaires, le vénérable Chapitre, le personnel de l'évêché et le clergé paroissial. La Congrégation ne pouvait qu'être heureuse d'offrir de sa pauvreté un repas simple, mais cependant digne autant que possible de nos nobles et vénérables hôtes. Une couronne de jeunes et joyeux lévites embellissait de sa fraîcheur et de sa franche gaieté toute cette honorable réunion.

A la fin du repas, Mgr l'Evêque de Fréjus veut nous honorer de quelques paroles bienveillantes. Avant d'essayer de les reproduire, permettez-moi, Révérend Père, de vous faire observer que j'assume toute la responsabilité de ce qui pourrait être défectueux dans la forme. Je puis garantir l'exacte reproduction des pensées, mais non celle de leurs formules, malgré tous les efforts faits pour conserver leur caractère original. Cette observation porte tant sur les citations faites jusqu'ici que sur celles qui vont suivre :

« La fête que nous célébrons aujourd'hui, messieurs, a dit Monseigneur, et à laquelle ces bons Pères ont voulu nous faire participer, rappelle tout naturellement une des plus belles paraboles de l'Evangile : celle du grain de sénevé. Oui, la Congrégation des Oblats de Marie n'était aussi, elle, il y a cinquante ans, qu'un petit grain de sénevé, et voilà qu'aujourd'hui elle est devenue un grand arbre qui étend ses rameaux jusqu'aux extrémités du monde et qui grandira encore. Les oiseaux du ciel viennent s'y réfugier : vous en particulier, messieurs les Séminaristes, vous êtes ces petits oiseaux du ciel, venus pour chercher un refuge sur une des branches de cet arbre. » Sa Grandeur montre ensuite les liens qui unissent d'une manière spéciale le Diocèse de Fréjus à la Congrégation. Le vénérable M. Maunier, ancien Supérieur du grand Séminaire, avait travaillé avec Mgr de Mazenod et avait puisé dans son âme le zèle qui le caractérisait. L'esprit de Mgr de Mazenod a donc exercé son influence dans ce pays depuis très-longtemps déjà. « C'est encore, a ajouté Monseigneur, le même esprit qui préside à votre éducation sacerdotale. Les Pères qui vous dirigent vous communiquent directement celui que ce grand Evêque a laissé dans la famille à laquelle ils appartiennent. » Le vénérable prélat a terminé par quelques conseils aux Séminaristes sur l'esprit de zèle et l'esprit de régularité.

Le Supérieur ayant remercié Monseigneur de ses bonnes paroles, qu'il se propose de transmettre à notre Révérend Père Général, Sa Grandeur a ajouté ces quelques mots :

« Laissez-moi, messieurs, vous faire part de quelques souvenirs personnels. J'étais bien jeune encore lorsque j'ai connu pour la première fois Mgr DE MAZENOD ; bien des fois j'ai été témoin de son zèle admirable. Mais je veux vous signaler un seul fait dont je conserve précieusement la mémoire. Lorsque je fus appelé à l'épiscopat, Monseigneur m'écrivit ces quelques paroles : « Je ne veux pas attendre une invitation. Je « viens me proposer moi-même pour être sinon votre Evêque « consécrateur, au moins un des assistants. » Cette lettre me frappa : je vis là un cœur admirable, aux affections vraies, une de ces âmes franches auxquelles on s'attache comme malgré soi. Vous voyez par là, messieurs, que tous nous avons à bénir Mgr DE MAZENOD : vous voyez aussi que tous nous sommes rattachés par quelque lien à la Congrégation des Oblats. »

Voyez, bien cher Père, si nous n'étions pas véritablement en famille ce jour-là. Nous le sentîmes encore davantage, s'il est possible, dans une réunion de tous les invités, qui eut lieu, immédiatement après le dîner, dans la chambre du R. P. Supérieur. La Congrégation, notre Très-Révérend Père, le R. P. TEMPIER sont l'objet de la conversation générale. MM. les Grands Vicaires chargent le R. P. Supérieur de transmettre au Très-Révérend Père Général leurs vœux pour sa conservation et pour l'accroissement de notre famille. Le vénérable doyen du Chapitre, M. l'abbé Isnard, dont l'intelligence distinguée est relevée par la politesse la plus exquise et la plus franche cordialité, offre les mêmes vœux au nom de tout le Chapitre, et témoigne la sympathie personnelle qu'il éprouve pour notre Très-Révérend Père Général, en des termes aussi délicats que bien sentis. Chacun de ces messieurs s'empresse également de témoigner une affection toute spéciale au R. P. Supérieur, et de faire des vœux pour que l'obéissance le leur conserve longtemps.

En nous quittant, tous, et particulièrement Mgr l'Evêque de Fréjus, ont insisté auprès de lui pour engager le Très-Révérend Père Général à passer par Fréjus lors de son voyage à Rome. Inutile d'ajouter que, nous surtout, nous demandons instamment cette précieuse faveur.

Agréez, Révérend et très-cher Père, le témoignage de mon profond respect et de ma sincère affection. Tout à vous en J.-C. et M. I.

BOEFFARD, O. M. I.

X. Entrons dans la province du Nord. La Maison de Saint-Jean d'Autun a prêché 7 retraites de première communion ou de pensionnats, 9 retraites religieuses, 6 retours de Missions et 9 Missions ou Jubilés. Les PP. MARTIGNAT, Supérieur, CONRARD, EYMÈRE, RAMADIER, COUASNON ont pris part à ces travaux; le R. P. BRUN est chargé de la Paroisse, qui s'améliore notablement. Le petit nombre des Missionnaires a fait refuser 25 Jubilés ou Missions.

Les travaux de nos Pères ont généralement réussi : Dieu a béni leurs sueurs :

Je vous écris de Versaugues, dit le P. COUASNON, au soir d'un de ces jours qui manifestent la foi d'une population. L'année dernière, et de nouveau cette année, ont été gagnées des batailles, la foi et la reconnaissance réclament un souvenir. Le voilà qui s'élève sur un magnifique piédestal : c'est une belle croix en fer. De là je vous convie à être témoin d'un bien touchant spectacle. Dix curés voisins et leurs populations sont accourus; la procession se déroule; de distance en distance flottent de riches étendards au chiffre du Sacré-Cœur; suivent deux reliquaires portés sur de riches brancards, les mères de famille, enfin les hommes ayant à leur tête un ancien soldat de Lamoricière qui tient sa bannière bien haut. Mais voici la croix et le drapeau national, ces deux choses que l'on ne devrait jamais séparer, escortés par le clergé et l'autorité civile. La croix s'élève : comment parler ici des chants et de l'enthousiasme ? Alors une poitrine bien fatiguée, mais un cœur toujours ardent, jette, à deux mille personnes pressées autour du nouveau Calvaire, des accents qui vont jusqu'à la source des larmes. C'est notre vétéran d'Afrique, le P. EYMÈRE, qui a la parole dans cette circonstance solennelle, et c'est lui qui m'a prié de vous adresser ces lignes, ne pouvant le faire lui-même à cause de la fatigue.

Parmi les lieux évangélisés par nos Pères de Saint-Jean, citons Vérovres, terre natale de la Bienheureuse Marguerite Marie, où l'on voit encore sa maison paternelle; Montholon, à cinq kilomètres d'Autun, paroisse qui rappelle les grands noms de Saint François de Sales et de Sainte Jeanne de Chantal; enfin Chauffailles, bourg de quatre mille âmes, dans un des plus riches bassins du Brionais. Mgr Bouange, à Chauffailles, depuis quelque temps, a bien voulu retarder son départ pour attendre

les Missionnaires. Sur les instances réitérées du R. P. Martignat, il a ouvert la Mission : sa prière et ses paroles ont été largement bénies. L'immense église n'a cessé d'être envahie par la population : les cérémonies ont été magnifiques, et on a compté près de trois mille communions.

La fête du 25 janvier a réuni la communauté de Saint-Jean à celle du Sacré-Cœur.

Les Pères ont cessé leurs travaux au commencement du mois de mai : ils goûtent depuis lors les joies de la famille, dans une laborieuse retraite. Le R. P. Couasnon en varie les travaux intérieurs en donnant des soins empressés à deux enfants qui iront bientôt au Juniorat de Notre-Dame de Lumières. C'est là une bien douce et bien utile occupation !

XI. Nancy nous appelle. Nous retrouvons là en qualité de Supérieur et de Maître des novices le R. P. Zabel, un des Missionnaires de Saint-Jean d'Autun.

Nos Pères, dit-il dans son rapport, au nombre de six seulement, ont fait 45 missions, jubilés ou retraites, 15 *triduum* d'adoration perpétuelle précédés de quelques jours de préparation ; 10 retraites de petits séminaires, etc. ; 3 octaves des morts ; 3 retraites de première communion et quelques sermons de circonstance : en tout 76 œuvres apostoliques. Le Révérend Père Provincial, avant de nous quitter, avait bien voulu donner la retraite du petit séminaire de Pont-à-Mousson. Le P. Faugle, novice, a été le collaborateur du R. P. Bourde, dans deux missions. Les travaux se sont accomplis dans les diocèses de Nancy, Metz, Saint-Dié, Verdun, Reims et Langres. A notre grand regret, nous avons dû refuser plusieurs demandes du diocèse de Besançon.

Ces travaux ont été réalisés par le R. P. Michaux, toujours infatigable, et qui est resté sur le champ de bataille jusqu'au mois de mai ; par le R. P. Duclos, qui n'a prêché que le Jubilé de Condé (Meuse) et qui est allé travailler pour la Maison d'Angers ; par le R. P. Casenave, qui a été occupé depuis la Toussaint jusqu'à Pâques ; par le R. P. Chatel, qui a donné successivement six Missions ; par le R. P. Bach, qui s'est partagé entre les prédications des adorations perpétuelles et le confessionnal de notre chapelle, et enfin par le R. P. Bourde, qui a pris très-peu de repos.

Mais recueillons, à la suite du R. P. ZABEL, les traits les plus édifiants de cette campagne apostolique :

« Je n'ai point de termes assez énergiques, écrivait un vénérable curé du diocèse de Saint-Dié, pour vous exprimer toute ma satisfaction et vous peindre le bien qui s'est fait dans ma paroisse. J'ai vu revenir à Dieu et aux pratiques religieuses une foule d'hommes et de jeunes gens que je ne voyais plus à l'église depuis plusieurs années. Sur une population d'environ huit cents habitants, je ne voyais à Pâques que deux cent cinquante communiants, dont quinze à vingt hommes, tandis que notre zélé missionnaire m'en a ramené quatre cent quatre-vingt-dix ; c'est au moins cent de plus que dans les Jubilés précédents. » L'assistance à la réunion du soir était magnifique. Jamais, depuis trente ans, on n'avait vu un recueillement aussi profond aux offices de la paroisse. Un des principaux du pays a fait disparaître, par le mariage religieux, une situation scandaleuse qui datait de plusieurs années.

A la même époque, c'est-à-dire au commencement de novembre, on voyait, dans une paroisse du diocèse de Verdun, un empressement remarquable aux exercices et au saint tribunal. La fête de la consécration à la Sainte-Vierge fit époque dans tout le pays. Quelques hommes seulement, les inadmissibles, s'abstinrent de remplir leur devoir. Vint bientôt après la fête du village. Pendant les deux jours, hommes, garçons, femmes, filles et enfants, au lieu des amusements accoutumés, chantaient avec entrain les cantiques de la mission. Trois jeunes filles, entraînées par des parents étrangers, firent, malgré elles, une courte apparition à la danse ; alors, l'une d'elles dit à sa voisine : « Est-ce que tu te trouves bien ? Pour moi je crois que je suis dans l'enfer. » Et, sans autre réflexion, toutes les trois se sauvent en pleurant à chaudes larmes. La fête se passa ainsi au grand contentement de tous, excepté des musiciens.

Il ne m'appartient pas de rappeler les heureux résultats de la Mission de PRÉCIGNÉ, dans le diocèse du Mans. Le R. P. DUCLOS, un des trois Missionnaires, disait : « Cette Mission a été belle et très-belle. Le R. P. BURFIN s'est montré habile capitaine. L'entrain de la Mission a été grand. La plantation de la croix s'est faite avec toute la pompe et l'éclat désirable. Cent quarante hommes avaient porté triomphalement le Christ destiné à la croix. Rien ne saurait exprimer la joie de la population parcourant, le soir, les rues illuminées, au chant de cantiques enthousiastes. Cent vingt hommes s'étaient assis

ensemble à la Table sainte. Cette Mission restera longtemps dans nos plus précieux souvenirs. »

Une paroisse de quatre cent cinquante âmes, du diocèse de Langres, a donné les plus douces consolations, après avoir inspiré quelques craintes fondées sur l'influence d'un voltairien et d'un instituteur révoqué. Le Missionnaire, utilisant pieusement le chant des cantiques et surtout la cérémonie en l'honneur de la Sainte-Vierge, avait gagné tous les paroissiens à ses instructions. Les petites filles, vêtues de robes blanches, remplirent admirablement l'office qu'on leur avait confié. Au moment où elles recommandaient à Marie leurs parents et toute la paroisse, de douces larmes coulèrent et la grâce fit plus d'une conquête : on le vit bien aux confessions et à la communion générale. On remarqua surtout le retour de deux vieillards qui comptaient ensemble cent soixante et un ans d'existence et cent six ans d'indifférence religieuse, et qui avaient laissé passer inaperçus bien des jubilés : cette fois, l'un et l'autre ont retrouvé le chemin du confessionnal et de la Table eucharistique. C'est plaisir de les entendre parler du bonheur qu'ils éprouvent. L'un d'eux, médaillé de Sainte-Hélène, est saintement fier de sa campagne de 1866, et il y a tout lieu de croire qu'il se montrera franchement chrétien jusqu'à son dernier soupir. En présence de ces beaux triomphes de la grâce, le pasteur, heureux du bonheur de ses ouailles, s'écriait : « Mon cœur surabonde d'une sainte joie. »

Au moment où finissait cette Mission, un jubilé peu encourageant commençait dans une bien mauvaise paroisse du diocèse de Nancy. Nous devons en mentionner le caractère et les fruits pour l'encouragement des ouvriers évangéliques. L'œuvre achevée, on n'avait vu à la sainte Table que vingt-cinq hommes, petits et grands. Toutefois, le curé, ravi du résultat, écrivait : « Si nous regardions le succès de l'excellent P. Michaux comme un des plus heureux qu'il ait pu obtenir dans ses pérégrinations apostoliques, nous serions, je crois, dans le vrai. Il faut vous dire qu'autrefois une seule femme faisait ses Pâques; mais, pour éviter toute persécution, elle arrivait à l'église de grand matin, sabots aux pieds, et avec ses vêtements de chaque jour; seulement elle apportait, dans son tablier de cuisine, des habits plus propres, et elle faisait sa toilette sous le clocher, avant d'entrer dans l'église. Après sa communion, elle s'en retournait comme elle était venue. Jusqu'au temps du Jubilé, huit hommes faisaient leur devoir paschal, mais un seul ostensiblement, de sorte que chacun croyait être le seul bon chrétien de la paroisse. Un étranger, nouvellement marié dans cette localité, fut accosté par quatre

individus qui lui firent comprendre qu'on ne peut impunément y fréquenter les églises. Un jour, deux fils maltraitaient, en pleine rue, leur vieux père, et personne n'osa prendre sa défense. Les grandes plaies de cette pauvre population semblent être le manque de foi, l'impiété chez quelques-uns, l'indifférence ou le respect humain chez les autres. » Ce dernier mal est tellement général qu'il est très-rare que des hommes osent répondre au salut de leur curé. Plusieurs l'invitent à garder son bonjour pour lui, d'autres se laissent aller à des grossièretés. De mémoire d'homme on ne se souvient pas qu'un prédicateur ait prêché sans qu'il y ait eu quelque tumulte dans la paroisse.

Tel était le peuple à évangéliser, et le Missionnaire le connaissait. Cependant il ne se déconcerta pas. Il les invita par une lettre adressée à domicile. Dès le premier soir, une centaine d'hommes ou de grands garçons assistèrent à l'instruction et restèrent jusque après la bénédiction. Leur tenue fut bonne. L'auditoire alla toujours croissant, et il se forma un chœur d'une soixantaine d'hommes ou de jeunes gens. Par malheur, le Missionnaire, atteint de la grippe, fut obligé de suspendre les répétitions et de manquer un soir l'instruction ordinaire. Le diable en profita pour ralentir l'ardeur, faire craindre les grandes vérités et le pas important du confessionnal. Toutefois, l'estime du Missionnaire et la grâce de Dieu descendaient peu à peu dans les cœurs. Aussi, quelques jours après la Mission, le curé écrivait-il encore : « J'ai la joie de vous annoncer que trois hommes nouveaux ont fait leur affaire, un quatrième est disposé *de bon vrai* à faire la sienne avec un garçon de trente ans, un sixième s'est déjà présenté deux fois pour la confession. Je dois encore vous en mentionner deux qui ont aussi accompli leur devoir. Les autres sont touchés. J'oubliais de vous dire qu'un homme est venu ostensiblement communier à côté de nos sœurs. Le respect humain n'est pas tué, car il a la vie dure, mais il est mal portant : quand vous viendrez, il recevra le dernier coup. Le succès de notre Mission est à mes yeux prodigieux. » Ces heureux effets montrent combien peuvent la grâce de Dieu, le zèle et la constance au milieu des insuccès apparents.

Je n'en finirais pas si je voulais manifester tout le bien opéré cet hiver par le ministère de nos Pères de Nancy.

Le 26 janvier 1866, le R. P. ZABEL écrivait au Supérieur Général :

Nous avons célébré hier paisiblement et saintement notre

précieux anniversaire. A neuf heures, nous avons eu une Messe chantée avec diacre et sous-diacre, et suivie du *Te Deum*; le soir, le chant solennel de complies. Les trois Pères de N.-D. de Sion ont passé avec nous cette belle fête et le jour de la retraite préparatoire. Au dîner, nous avons eu M. Jambois, vicaire général; M. le doyen du chapitre; les curés de Saint-Pierre et des Trois-Maisons, et M. Bureau; deux Pères Rédemptoristes, deux Dominicains et deux Jésuites; plusieurs autres invités ont été empêchés. Tout est allé pour le mieux.

XII. Nous sommes près de N.-D. de Sion : visitons son sanctuaire et recueillons les œuvres de zèle accomplies par ses gardiens. Elles sont assez nombreuses, et elles témoignent du dévouement du R. P. Dufour, Supérieur, et des PP. Leroy et Jacot, ses auxiliaires. Ils ont pu donner 22 Missions ou retraites, plusieurs sermons pour l'Adoration perpétuelle et plusieurs discours de circonstance, ainsi qu'un triduum en l'honneur de sainte Manne.

La paroisse de N.-D. de Sion a donné de grandes consolations à son pasteur. Cinq hommes seulement n'ont point fait leur communion paschale.

Parmi les faits les plus édifiants dus au zèle de nos Pères, signalons la première communion d'un homme de quarante-huit ans et la conversion d'un ménétrier qui depuis quarante ans négligeait ses devoirs.

Un autre triomphe de la grâce par Marie, notre bonne Mère Immaculée, était réservé à l'édification de la paroisse d'Ollleville, dans les Vosges. Il est d'usage dans quelques paroisses de confier pour un an à la garde d'une congréganiste une statue de la très-sainte Vierge. Cette statue est portée processionnellement dans sa demeure empruntée, un jour des fêtes de la Mère de Dieu. C'est un honneur dont le sort décide parfois. Or, le sort avait attribué cet honneur à une congréganiste dont le père était protestant, le seul de la localité... Grand étonnement dans la paroisse : où donc la sainte Vierge va-t-elle se loger? Patience, on saura bientôt pourquoi la Vierge sans tache se retire là où certainement on ne l'aurait point intronisée : elle voulait y manifester sa grande miséricorde. La Mission commence, le protestant tombe malade; il demande à voir le Missionnaire, à devenir catholique, et le lundi de Pâques, après s'être dignement préparé par l'entremise de son pasteur, il faisait sa première communion, à la consolation de toute la paroisse, qu'il édifia encore par la mort la plus chrétienne.

Les trois concours annuels ont été contrariés par le mauvais temps. L'affluence des pèlerins a été moins considérable, mais tout porte à croire que cette diminution apparente est due à des circonstances exceptionnelles.

XIII. De la Lorraine passons à la Bretagne. Voici comment le R. P. DE L'HERMITE raconte sa prise de possession de la Maison de Rennes et les premiers travaux que nos Pères y ont accomplis : laissons sa plume nous écrire une aimable causerie :

Dans quelques jours, mon Très-Révérend Père, nous célébrerons le premier anniversaire de la fondation de notre maison à Rennes. L'heure est venue d'écarter les langes du berceau et de demander à son mystère les progrès de la jeune vie qui s'y cache. Il eût été prématuré de parler plus tôt. A ceux qu'étonnerait un si long retard, je répondrais que tout temps n'est pas propre à la parole, et qu'avant d'écrire une histoire, il faut avoir un passé pour alimenter ses récits : *Prius est esse quam esse tale.*

Depuis l'automne 1864, deux Pères déjà et deux Frères habitaient Rennes, mais ces essais rudimentaires de fondation n'étaient qu'une prise de possession, et je n'ai rien à en dire. La Communauté existait, obscure et méditative; l'apostolat était encore impossible. L'histoire, à proprement parler, ne commence que du jour où vous-même, mon Très-Révérend Père, êtes venu installer un personnel complet dans notre résidence, récemment louée, du Pré-Perché.

Ce personnel, grâce à la précision des ordres, à la fidélité avec laquelle ils furent exécutés, et grâce aussi à la rapidité des chemins de fer, se réunissait, à un moment donné, de divers points de la France. Le 27 juin 1865, le P. VIVIER et moi, nous étions assis à la table du R. P. SOULLIER à Bordeaux, et entourés d'un cercle d'amis. Chaque convive nous adressait ses vœux pour la fondation de Rennes. Le R. P. SOULLIER, demandant à sa mémoire un à-propos pour le toast d'usage, prononça ces mots : « Léonidas, à la veille des Thermopyles, disait à ses Spartiates: « Demain nous souperons chez Pluton » : vous, mes amis, soupez gaiement avec vos frères, demain vous souperez chez les Bretons. » Cette rengaine classique, loin de nous effrayer comme un glas funèbre, nous anima d'un plus vif désir de mettre le pied en Bretagne, et à minuit nous roulions vers cette vieille et catholique province.

Le lendemain, à Tours, nous recevions dans notre wagon le T. R. P. Supérieur Général et le P. REY : les soldats et le

chef se rencontraient, et la petite armée garnissait peu à peu ses cadres. Au Mans, le P. Coste, arrivant d'un autre point, s'adjoignait à nous avec le P. Monfort, appelé pour quelques jours dans sa famille. Le temps est magnifique, la joie de se retrouver de si loin égaye les physionomies et les conversations. Ainsi doublement émus, nous traversons les belles contrées du Maine, toutes brillantes sous leur parure de printemps. Nous dévorons l'espace et le soleil baisse peu à peu à l'horizon, nous avertissant que bientôt nous entrerons en Bretagne. Nous touchons enfin à cette noble terre; la voici avec ses champs fermés de genêts, garnis et revêtus en tous sens d'arbres à fruit. Chacun, en l'abordant, s'incline, envoyant le salut que l'étranger doit à sa nouvelle patrie :

Magna parens frugûm, magna virûm.

A Vitré, première station du diocèse de Rennes, la portière s'ouvre précipitamment, et, malgré la consigne du P. Vivier, un prêtre entre comme un tourbillon, portant au Supérieur Général ses affectueuses félicitations. C'est le charmant abbé Massabiau, secrétaire de l'archevêché, et dont le nom reste intimement lié à la fondation de Rennes par les services qu'il lui a rendus et par ceux qu'il lui rend encore tous les jours. Les saluts, les questions et les réponses s'échangent vivement d'un bout du wagon à l'autre, et c'est ainsi que nous arrivons à Rennes. C'était le 28 juin, veille de la fête des saints Apôtres. Nous faisons une visite de reconnaissance et de bonne arrivée à la Supérieure des Sœurs de l'Espérance, la Mère Saint-Pierre, qui a tant désiré cette fondation et qui l'a si bien préparée; nous arrivons à temps pour lui offrir nos vœux de bonne fête. C'est une coïncidence qui ajoute un souvenir à notre entrée en Bretagne.

Huit jours, mon Très-Révérend Père, vous restâtes avec nous. Je ne dirai rien de cette première semaine : notre chroniqueur en a consigné les faits un peu saillants; il a raconté l'accueil si bienveillant, si profondément sympathique que Mgr l'Archevêque fit à la colonie que vous lui ameniez; quelle latitude il donna immédiatement pour l'exercice du saint ministère et pour l'ouverture d'une chapelle. L'occasion se représentera de parler de cette haute protection.

Nous voilà donc réunis au nombre de sept, cinq Pères et deux Frères, dans cette Communauté de la rue Pré-Perché, où le P. de Rolland viendra nous rejoindre à l'automne. La rue Pré-Perché! singulier nom. Eh bien! une fois pour toutes, expliquons en passant l'origine de ce nom. Autrefois les ter-

rains qui nous avoisinent formaient de vastes prairies qui ont été remplacées par de beaux boulevards et des rues spacieuses. On avait sans doute planté des perches sur ces terrains aqueux qui servaient de déversoir à la rivière, afin d'indiquer les endroits où le pied pouvait se poser avec sécurité; ou bien encore on étendait le linge dans ces prairies aujourd'hui disparues, d'où Pré-Perché. Maintenant des constructions s'élèvent de tous côtés; les prés et les perches n'existent plus, le nom seul a survécu.

Notre location est un ensemble de magasins plus ou moins consolidés. D'immenses galeries qui nous servent de promenoirs, des cellules prises sur eux; voilà pour les bâtiments. Deux des magasins ont été convertis en chapelle, et ce local peut recevoir plus de deux cents personnes. Une petite cour intérieure nous sert de jardin; les Frères y ont semé un modeste gazon. Notre habitation est donc un carré irrégulier qui s'allonge entre la rue Pré-Perché et le boulevard du Prince-Impérial; deux artères, dont l'une mène les voyageurs à la gare et l'autre les artilleurs au Champ-de-Mars. D'un côté nous touchons à des faubourgs et de l'autre à des constructions qui s'élèvent tous les jours.

Mais, dira-t-on, ne pouviez-vous pas vous loger mieux? — Il ne faut pas oublier que le choix n'était point facultatif. C'est dans la vaste paroisse de Toussaint, qui compte 14,000 âmes, seule église sur la rive gauche de la Vilaine, que Mgr l'Archevêque nous recommandait de nous établir. D'une part, on ne pouvait pas s'accoler à l'église paroissiale, et, de l'autre, on ne pouvait pas se rejeter à l'extrémité des faubourgs. Nulle part nous ne pouvions rendre plus de services. Une population pressée et éloignée de toute église nous entoure et nous accorde, je crois, sa sympathie. Si la Providence nous permet de bâtir une communauté et une chapelle, ce sera à coup sûr dans ces quartiers dépourvus et si désireux d'avoir des prêtres que notre compas délimitera un terrain.

Nous exerçons dans notre chapelle un ministère modeste, mais utile. Plusieurs messes le dimanche et en semaine donnent aux fidèles la facilité de satisfaire leur dévotion. Nous chantons les Vêpres tous les dimanches soir, à l'heure où les offices paroissiaux sont terminés, et nous pouvons dire de notre chapelle ce que le R. P. Burfin a dit de celle de Nancy: « *Qu'on y prêche convenablement tous les dimanches et le mois de Marie.* » Pendant le mois de Marie, notamment, le concours a été considérable.

Parlons maintenant des travaux extérieurs. Grâce au Jubilé et aussi à la recommandation de Mgr Saint-Marc, qui nous a

adressé un grand nombre de recteurs et de curés, l'automne et l'hiver ont été laborieusement remplis. Tandis que deux Pères gardaient constamment la maison, les quatre autres se relevaient dans le service des Missions.

Quatorze Jubilés ont été prêchés, plusieurs dans des chefs-lieux de canton.

Que dire de ces travaux? Partout ils réussissent : nous n'en avons pas d'orgueil pour cela. Les populations sont bonnes, elles aiment le prêtre et le missionnaire, et les choses de la foi éveillent immédiatement en elles un écho. On sent que ces masses compactes croient encore à quelque chose, et en étudiant ces natures fermes et calmes, ces caractères de fer, *gens ferrea*, comme les appelait César, on comprend les grands souvenirs de l'histoire de Bretagne et les combats livrés par ses fils il y a plus d'un demi-siècle, *pro aris et focis*. Le P. Coste disait, au retour d'une Mission : « Les Bretons ont le génie de la prière... » C'est très-vrai ; ils prient beaucoup et ils prient bien. Nulle part la tenue à l'église n'est plus édifiante. Faut-il penser pour cela qu'il n'y ait rien à réformer, et que le zèle du prêtre ne rencontre aucun obstacle? Non, sans doute. Ici la lutte existe comme partout. Les chemins de fer, les journaux, les idées modernes traversent la Bretagne comme le reste de la France ; des fissures pourront se faire à la longue. C'est donc au maintien de la vieille foi bretonne, intègre et généreuse, que le sacerdoce doit veiller avec une grande énergie.

Que faites-vous dans ces Missions? demandera-t-on encore. Voici notre règlement : nous nous levons à cinq heures, puis nous allons droit à l'église, où nous faisons la prière et la méditation. Nous célébrons, quand nous le pouvons, le saint sacrifice tous ensemble, puis nous entrons au confessionnal après notre action de grâces jusqu'au moment de l'exercice, qui se fait suivant la méthode connue. La messe n'interrompt les confessions que pour celui qui dirige cet exercice. Nous déjeûnons à la hâte après la bénédiction, à laquelle tout le monde assiste, puis nous nous remettons au confessionnal jusqu'à midi. A deux heures, nous reprenons le travail jusqu'au grand exercice du soir, dont l'heure varie suivant la saison et les distances ; et puis nous confessons encore jusqu'à huit heures ou huit heures et demie, rarement jusqu'à neuf. L'usage est établi dans le diocèse de ne pas confesser au delà de huit heures, sauf les veilles des fêtes ou à l'époque des grands jours. Cette excellente habitude nous permet de continuer nos pénibles travaux sans prendre sur nos nuits. Voilà

donc notre vie : prêcher, aussi clairement que possible, les vérités de la foi, et surtout confesser beaucoup et bien, sans nous préoccuper des foules qui assiégent le confessionnal, et tâchant d'éviter la dangereuse habitude de la précipitation, qui croit faire du zèle en faisant du nombre. Du reste, les gens savent attendre, et c'est un des traits les plus touchants des Missions, la patience et la ténacité avec laquelle ils acceptent l'ennui des longues séances. On les voit suspendus aux confessionnaux comme des cariatides qui supportent le meuble vermoulu : ils s'entassent alentour, dedans, et le confesseur est souvent bercé dans sa niche. De tous les points du canton, des confesseurs sont convoqués pour aider les Missionnaires. Pendant huit ou dix jours cette réunion sacerdotale vit en communauté : le Supérieur de la Mission reste toujours et partout Supérieur, réglant tout comme dans sa propre maison.

Nous avons conservé l'usage des communions générales distinctes, ce qui donne au travail de l'unité et aux clôtures un aspect des plus édifiants. Nous faisons aussi des réunions d'hommes : elles préparent leur communion générale, et il est touchant d'entendre ces braves gens chanter avec enthousiasme, et avec la simplicité de jeunes filles, ce refrain breton :

O mon bon Jésus, ô mon cher amour,
Régnez dans mon cœur la nuit et le jour.

Aux 14 Jubilés, il faut ajouter deux Carêmes : celui de Mayenne et celui de Dol, et plusieurs Retraites de première Communion et de quarante heures. Ce dernier travail est de tous le plus fatigant, à cause du peu de temps et de la dévotion qu'ont les fidèles aux exercices de l'Adoration. Le P. Lemasson a participé à la belle Mission donnée à Précigné par les PP. Burfin et Duclos. Enfin, le P. Coste et moi, avons prêché quelques Retraites soit à la Sainte-Famille, soit ailleurs. J'ai eu, entre autres, la Retraite de rentrée du grand Séminaire de Rennes : deux cents Ordinands composaient l'auditoire un peu redoutable ; ce nombre considérable de soutanes fait croire à une petite Retraite pastorale. En mai, j'ai eu la belle Octave de N.-D. des Miracles, à Mauriac, diocèse de Saint-Flour, et je viens de terminer la campagne par la charmante petite Retraite du pensionnat de Saint-Mandé.

Nous ne croyons pas exagérer le chiffre des œuvres accomplies par nos Pères de Rennes en le portant à vingt-cinq. C'est un début consolant dans des contrées où nous sommes encore peu connus.

XIV. La Maison d'Angers nous a habitués à un nombre considérable de travaux. Elle s'est surpassée elle-même cette année : 29 Missions, 7 retraites religieuses, 3 retraites de petits Séminaires, 14 retraites d'Adoration et de Congrégations de demoiselles, 8 retraites de première communion et un mois de Marie dans notre chapelle de Paris forment le total imposant de 61 œuvres apostoliques courageusement accomplies par nos Pères d'Angers, le R. P. Roux à leur tête, et les PP. Audruger, Fisse, Thévenon, Desbrousses, Ozil : le P. Duclos, de la Maison de Nancy, et le P. de Rolland, de la Maison de Rennes, ont pris part à quelques-unes de ces œuvres.

Nous ne pouvons suivre le R. P. Roux dans tous les détails que renferme son rapport de vingt-huit pages. Qu'il nous suffise pour cette fois de constater avec lui que les Missions sont décidément implantées dans l'Anjou et que le Seigneur répand sur ce genre de ministère les bénédictions les plus abondantes. Généralement les exercices en ont été bien suivis et il est peu de paroisses où le succès n'ait été complet. Nos magnifiques cérémonies produisent toujours des impressions profondes et elles laissent dans les cœurs d'impérissables souvenirs d'édification.

Le mois de Marie a été prêché par le R. P. Audruger. « La chapelle de la rue Saint-Pétersbourg, sauf aux deux ou trois premières réunions, a été constamment remplie ; vers la dernière semaine, elle était encombrée. » Le bien produit par les instructions a été considérable.

C'est bien avec vérité et justice que le R. P. Roux a écrit les lignes suivantes :

Je termine ce compte rendu en réclamant une bénédiction toute particulière pour ces vaillants Missionnaires qui ont supporté pendant huit mois consécutifs des fatigues inouïes. S'ils ont su tout immoler à leur zèle d'apôtre, pendant une si longue campagne, ils ont droit en ce moment au doux repos de la solitude, de la prière et de l'étude : c'est à ce repos qu'ils se livrent pendant les mois de l'été.

XV. La Maison de Limoges a eu des travaux multipliés. Ecoutons le R. P. Chaine :

Je crois inutile de vous parler des adorations du Très-Saint-Sacrement que nous avons prêchées dans diverses localités de la Haute-Vienne et de la Creuse, alors même que nous les avons fait précéder de quelques jours de retraite, attendu que

ces œuvres ont été sans résultats sérieux. Pour les retraites, il me suffira, je pense, de dire que la Maison a pu en donner 8 dans des communautés religieuses, 4 dans des pensionnats, et 1 aux jeunes gens de l'école Saint-Martial.

Ajoutons à cela quinze Missions ou Jubilés, dont deux dans le Diocèse de Blois, une octave des Morts à Limoges, un carême à Felletin, deux mois de Marie et deux retraites paroissiales, une dans le Blaisois et l'autre dans la Lozère, et nous avons un total de 34 œuvres réalisées par les PP. Chaine, Supérieur, Chauliac, de Lacouture, Marchal, Bouniol et Colombot. Choisissons une paroisse qui nous permette de faire ressortir les difficultés que le saint Ministère rencontre parfois dans le Limousin.

En voici une de 1200 âmes, divisée en 23 villages, éparpillés sur les flancs d'une montagne. L'église, perchée au sommet, n'est entourée que de quelques habitations : les villages sont à des distances plus ou moins considérables. C'était déjà un obstacle au succès du Jubilé, mais ce n'était pas le plus grand : il faut ajouter l'abandon des pratiques religieuses, l'ignorance profonde, et partant l'apathie pour tout ce qui tient à l'affaire du salut, et une certaine répulsion pour le prêtre qu'ils ne connaissaient que par ce qu'ils en avaient appris à Paris et dans les grands centres de population où ils vont travailler pendant la belle saison de l'année. Les Pères comprirent vite que s'ils n'allaient point évangéliser chez eux ces pauvres égarés, ils resteraient seuls dans l'église habituellement déserte. Aussi tous les soirs, à la tombée de la nuit, ils se rendaient chacun dans un village. Là, tantôt au son d'une corne comme en ont les bergers pour rassembler leurs troupeaux, tantôt avec un instrument de cuisine quelconque qui leur servait de tam-tam, ils réunissaient dans la plus vaste grange ou étable du village les habitants étonnés de cette nouvelle manière pour le prêtre de venir à eux, afin de leur parler des grands intérêts de l'âme. Les Pères, dans ces églises d'une pauvreté primitive, n'exigeaient pas un luminaire somptueux. Les lustres et les bougies étaient remplacés par une ou deux lanternes qui avaient tout à fait la couleur locale, sans ressemblance aucune avec celle de la ville des doges. Une chaire est bien vite improvisée : un bahut renversé ou une chaire boiteuse, c'est assez pour le Missionnaire. C'est ainsi que l'Oblat de Marie distribuait à son auditoire attentif le pain de la Parole sainte. Le Père se laissait quelquefois interrompre par ceux qui avaient besoin d'expli-

cations, et il se gardait bien de se troubler quand les bœufs de l'étable, inhabitués à pareille cérémonie, faisaient entendre leurs beuglements. Après avoir chanté des cantiques, prêché et fait la prière en commun, le Père rentrait au presbytère bien avant dans la nuit. Cette manière d'agir avait son éloquence. On y sent comme un arome des Missions étrangères. La semence ayant été jetée de la sorte sur tous les points du territoire, elle n'a pas tardé à porter des fruits. L'heure de la moisson est arrivée pour combler le vœu des ouvriers qui l'attendaient. Les communions ont été relativement très-abondantes. Chaque village était représenté à la Table sainte par un groupe d'hommes dont Notre-Seigneur bénira le courage ; car il leur en a fallu pour braver le respect humain. Le soir du jour consacré par la communion générale des hommes, il y a eu plantation solennelle d'une croix sur l'éminence qui domine les chemins conduisant à l'entrée du bourg. C'est un vieux tronc de granit, reste d'une croix mutilée en 93, qui a servi de base à celle qui devait rappeler le Jubilé de 1865. Faire cet acte de réparation, c'était assurément bien finir.

Le Jubilé de Châlus a été couronné par une magnifique communion d'hommes, aussi a-t-il eu un grand retentissement.

A part une exception, tous les Jubilés ont généralement réussi, et les fatigues des Missionnaires ont été abondamment récompensées.

XVI. Le R. P. Delpeuch, Supérieur de la Maison de Talence, résume en ces termes les travaux de l'année :

Nous avons prêché 21 Missions ou Jubilés, 24 retraites, un fort grand nombre de sermons de circonstance et d'adoration perpétuelle et 5 stations de carême. Plusieurs fois, il est vrai, je me suis trouvé dans le plus grand embarras. D'une part, Son Eminence le cardinal ne cessait de nous confier des œuvres urgentes ; d'autre part, tous nos Missionnaires étaient déjà retenus depuis longtemps. La conciliation de la fidélité à remplir mes engagements avec mon ardent désir d'obéir aux moindres volontés de notre éminent Archevêque devenait un problème difficile à résoudre : le R. P. Burfin, notre Provincial, a bien voulu se charger du Carême de la Teste ; les PP. Jeanmaire et Beuf ont été arrachés, l'un à sa paroisse, l'autre à son œuvre de refuge, afin d'aller au secours de leurs frères ; enfin Monseigneur lui-même a bien voulu combiner les choses avec tant de sagesse et de bienveillance, que nous

avons pu remplir tous les mandats qui nous avaient été confiés.

Plusieurs Missions ont été prêchées dans le département de Lot-et-Garonne, et des retraites ont été données dans ceux de la Charente et de la Charente-Inférieure. De plus, le P. NICOLAS est allé en Bretagne, et a prêché à Saint-Renard, petite ville voisine de Brest, un jubilé qui a fait beaucoup de bien, et le le P. RONRY a prêché le carême dans un chef-lieu de canton du diocèse de Montpellier.

Nous avons pris l'engagement de prêcher chaque année une retraite à Gensac, chef-lieu d'un synode protestant : c'est une œuvre que Monseigneur nous a offerte. Le P. NICOLAS l'a inaugurée. Une famille protestante a déjà fait son abjuration, et une petite fille a été retirée d'un orphelinat de la secte. La directrice générale de la Sainte-Famille a bien voulu se charger de son avenir.

Nous avons également lutté contre le Protestantisme à Sainte-Foy-la-Grande. Le P. BARTET y a réussi, ainsi que le P. GILLET, qui a prêché dans ces parages pendant que je donnai le carême à Sainte-Eulalie, à Bordeaux, et que le P. CHARREAUX évangélisait Barsac.

Le sanctuaire de Talence nous offre toujours de grandes consolations. Son mois de Marie, ses fêtes et ses pèlerinages ont une suavité peu commune. Nous espérons que N.-D. de Rama sera toujours de plus en plus connue, aimée et visitée.

Ne quittons point Talence sans recueillir les souvenirs de la fête du 25 janvier. Elle a été célébrée dans cette Maison avec un éclat qui ne nous permet point de la passer sous silence.

Ce jour-là, dit le R. P. DELPEUCH, notre Sanctuaire, plus brillant qu'aux plus grandes solennités, semblait s'associer à la joie commune, et répandre sur nous les plus suaves rayons qui partaient du front couronné de sa miséricordieuse reine et maîtresse ; les chants avaient plus d'harmonie, et les accents de la ferveur de nos Pères avaient un charme particulier ; enfin, les sons graves et majestueux de l'orgue donnaient à notre réunion un caractère de grandeur qui élevait l'âme, et la transportait dans une sphère inconnue du monde. Volontiers nous aurions dit : *Bonum est nos hic esse*...

Le R. P. SOULLIER a officié le matin, et le R. P. Provincial le soir. Les deux Communautés de Bordeaux et de Talence se trouvaient réunies, entourant le célébrant ou le servant à l'autel. La Sainte-Famille a voulu se réjouir et prier avec

nous : une députation de chaque branche a assisté à la grand'messe.

Quelques prêtres de nos amis étaient aussi avec nous. A leur tête, vous le devinez facilement, se trouvait l'abbé Gervais, Secrétaire général de l'archevêché. Le festival du réfectoire devait être la conséquence du festival spirituel. Notre R. P. Provincial a été dignement inspiré en offrant le premier toast à Son Eminence le Cardinal Donnet, notre insigne protecteur. M. Gervais a répondu par un mot du cœur à l'adresse de notre Supérieur Général : « Malgré *l'infirmité de ma voix*, je ne pouvais faire de fausses notes dans ce concert d'affection. »

L'office du soir a été célébré dans notre petite chapelle. Le R. P. Burfin a voulu nous dire *le mot* de la fête, et il l'a dit très-heureusement.

A la fin de la cérémonie, nous avons chanté avec amour le beau psaume de toutes nos fêtes : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Ce n'est que vers les neuf heures que les deux Communautés se sont séparées, regrettant que la journée fût sitôt finie.

XVII. Un des Pères qui assistait à cette belle fête de Talence n'existe plus. Le R. P. Hévin, de la résidence de Bordeaux, a succombé, le 23 août dernier, à une longue et douloureuse maladie pendant laquelle il a fait éclater les plus belles vertus. Sa mémoire demeurera en bénédiction auprès de tous ceux qui l'ont connu. Il a passé humble et modeste, en répandant une douce odeur de sainteté. Il repose maintenant auprès du R. P. Bellon, avec lequel il avait de si nombreux traits de ressemblance dans l'ordre spirituel. C'est ainsi que toutes nos œuvres sont tour à tour éprouvées.

Les autres Pères de la résidence de Bordeaux continuent leur Mission si délicate et si laborieuse. Le R. P. Roque a pu ajouter à ses travaux ordinaires la prédication de plusieurs retraites et le R. P. Soullier luimême a donné, l'année dernière, la grande retraite de Vitry-le-François.

XVIII. La Maison générale nous réclame. Outre le labeur incessant du confessionnal et de la prédication dans l'intérieur de notre chapelle, nos Pères ont réalisé plusieurs travaux, soit à Paris, soit ailleurs. Nous ne croyons pas en exagérer le chiffre en le portant à vingt-cinq. Les assistants généraux, les PP. Vandenberghe et Lagier, y

ont concouru, ainsi que le R. P. SARDOU, Procureur général.

XIX. Royaumont a aussi produit son contingent : quelques Jubilés dans le Diocèse de Beauvais ont fait connaître nos Pères. Mais à Paris, comme à Royaumont, la moisson serait plus abondante si les ouvriers étaient plus nombreux.

La fête du 25 janvier a été célébrée dans la Maison générale avec toute la solennité dont nous avons pu l'environner. Le Supérieur Général a voulu que le R. P. TEMPIER présidât la cérémonie du matin. On comprend tout ce que la présence du vénéré compagnon de notre bien-aimé Fondateur inspirait de souvenirs et quel charme indéfinissable elle donnait à la fête, seul debout, seul survivant à ceux qui avaient vu commencer l'année 1816... Les amis de la Congrégation, les sœurs de la Sainte-Famille, assistaient à la Messe et au *Te Deum*. La fête intérieure fut une fête de famille. Elle en eut toutes les joies et l'intime expansion. Les mêmes pensées, les mêmes sentiments remplissaient tous les cœurs : c'était l'action de grâces pour le passé, les vœux les plus ardents pour l'avenir. Ces vœux embrassaient la Congrégation tout entière, mais nos souhaits se reportaient surtout vers le Père que nous avons dans le ciel, vers le Père qui lui a succédé sur la terre et vers Celui qui a été comme le trait d'union entre les deux, et nous disions encore : *Ad multos annos!*

XX. Il nous reste à parler de la Maison qui renferme les espérances de la famille, de la Maison du Sacré-Cœur. Donnons la parole au R. P. MARTINET :

Autun, Sacré-Cœur, 12 octobre 1866.

Depuis le rapport que j'ai eu l'honneur de vous adresser, mon Très-Révérend Père, en date du 25 juillet 1865, les jours de votre chère Maison du Sacré-Cœur ont été des jours prospères qui se sont écoulés dans l'activité contenue des études et de la piété, comme les eaux d'un beau fleuve qui connaît et observe ses limites naturelles.

Un objet de votre sollicitude constante et de la nôtre, c'est le progrès des études.

Dès la première année, 1862-1863, nous avons ajouté aux examens écrits et oraux de chaque semestre les examens d'or-

dination devant l'autorité diocésaine. Ces examens sont gradués de manière à embrasser toute la théologie dogmatique et morale dont on présente les huit plus importants traités pour l'ordination de prêtrise. Quelquefois nos Frères du dernier cours ne se contentent pas de cela, et ils se préparent sur toute la théologie.

La seconde année, 1863-1864, nous avons pu ajouter à notre programme un cours de philosophie et un cours de physique. De quatre nous avons porté à cinq par semaine les classes tant de dogme que de morale. A cette même époque, votre Paternité a commencé d'envoyer des sujets à Rome y prendre les grades en philosophie, en théologie et en droit canon. Cependant, au Sacré-Cœur, notre amour pour les principes de saint Thomas nous a fait changer d'auteur. Celui que nous avons adopté n'est pas, il faut le dire, la dernière expression de la perfection, mais, si je ne me trompe, il offre du moins cet avantage de poser les questions à la façon des anciens. Il faut espérer qu'un jour nous aurons notre manuel, de tout point irréprochable.

La troisième année, 1864-65, il a été arrêté en principe que nous aurions désormais une quatrième année de théologie, que cette année, se répétant toujours, serait consacrée tout entière à initier les nouveaux théologiens aux principes de la science divine, par l'étude des traités fondamentaux de dogme et de morale.

Donc cette année-ci, 1865-66, nous avons eu une chaire spéciale de théologie préparatoire. Nous avons fait face à l'augmentation du travail sans augmentation dans le personnel. Le R. P. Gandar et le R. P. Bécam se déchargeant, l'un de la physique, l'autre de la liturgie sur le R. P. Du Clot, déjà associé aux fonctions d'économe, ont pu cumuler le premier les leçons d'histoire avec la partie dogmatique du petit cours, le second, l'économat avec la partie morale. Cet ordre de choses fonctionne sans le moindre embarras avec tous les résultats avantageux qu'on en avait attendus. Chaque année, dorénavant, de quelque part que l'on vienne et à quelque degré que l'on soit du cours théologique, on commencera par voir, si on ne les a déjà vus, les traités fondamentaux du dogme et de la morale.

Je n'ai pas besoin de faire une mention spéciale des cours ordinaires. C'est avoir assuré qu'ils sont enseignés avec un succès toujours croissant de dire que le R. P. Chevalier, avec sa longue expérience, se dévoue à la morale, et que le R. P. Tatin, avec ses persévérantes investigations et son premier chevron de service, se consacre au dogme.

Enfin cette année qui commence, 1866-67, apportera aussi son contingent au progrès, le couronnement de l'édifice pour parler comme notre siècle. Vous nous avez autorisé à combler une lacune en permettant et en encourageant l'enseignement du droit canon. Donc, pendant trois ans, nos frères s'initieront à l'étude si vaste, si ardue, si méconnue, et cependant si importante du droit public et privé, ancien et moderne.

Tels sont les progrès que vous n'avez cessé de provoquer, d'aider et de soutenir au scolasticat. Tous ici, Pères et Frères, vous en témoignent la plus vive reconnaissance, et veulent se montrer dignes des efforts et des sacrifices que vous avez faits pour eux, les uns en se dévouant de plus en plus à l'œuvre si belle et si féconde de l'enseignement, les autres en faisant produire au maximum dans les excellentes conditions qui leur sont faites le talent que le bon Dieu leur a confié.

Voici maintenant les événements les plus notables qui se sont passés au Sacré-Cœur depuis un an. Tout d'abord, c'est la retraite présidée par vous, mon bien-aimé Père, et donnée avec tant d'édification par le R. P. Hermitte, de la maison de Bon-Secours. Les *Annales* nous en ont fait lire le compte rendu, tracé par une plume exacte et sobre comme le dogme qu'elle hante, aimable et douce comme la bonne morale dont elle expose les lois, correcte comme l'esprit dont elle relève, et pieuse comme le cœur qui l'inspire.

Dès avant la retraite, le R. P. Chevalier avait remplacé au scolasticat le R. P. Mangin, que la confiance du Supérieur Général appelait aux missions d'Amérique. Tout à l'heure nous baiserons les pieds du nouveau Missionnaire ; ce sera le signe de notre respect, de notre estime, de notre reconnaissance. Déjà nous avons donné l'accolade au nouveau venu ; c'est le gage de l'affection la plus cordiale. Ainsi les choses se passent entre Frères dévoués à la même œuvre, sous la loi mille fois aimable et mille fois bénie de l'obéissance. Moins dure avait été la séparation du R. P. Dours, notre professeur de philosophie, parti pour Rome avec le R. P. Roux. Eux avaient pour se consoler la perspective de la ville éternelle, nous, la perspective de leur retour. Le Fr. Gubbins, sous-diacre et professeur nommé de philosophie, n'eut qu'à changer de place, du banc au fauteuil ; car, dans l'appréciation et l'amitié de tous, il avait dès lors la place qu'il conservera toujours.

La retraite était à peine terminée, lorsqu'une dépêche annonce l'arrivée à Paris du R. P. Vandenberghe, de retour de sa visite des Missions d'Amérique. Immédiatement le Père visiteur est mandé à Autun. Quel bonheur pour nous de pou-

voir participer aux prémices de tant et de si bonnes nouvelles sur tout et sur chacun.

Le dimanche 1er octobre, ordination à laquelle Mgr d'Autun se prêtait avec sa bienveillance ordinaire. Le F. Jaffrés y recevait la prêtrise, et le F. Légeard le diaconat. L'un était destiné à accompagner le R. P. Gaudet dans sa mission du Texas, l'autre allait recevoir son obédience pour l'enseignement au juniorat de N.-D. de Lumières.

Tout ce que je viens d'énumérer, retraite, ordination, obédience, s'était fait sous l'influence de votre présence bien-aimée, et par votre autorité agissant en personne.

Le Supérieur Général s'étant rendu à N.-D. de l'Osier, le R. P. Vandenberghe passa encore quelques jours au milieu du scolasticat, répondant à toutes les questions, et prévenant tous les désirs avec cette bonté que nous lui connaissons tous. Il voulut bien présider la cérémonie du départ des Missionnaires les Pères Mancin, Lepers, Bonnemaison et Jaffrés. Quel intérêt s'attachait à cette parole où il nous était donné d'entendre, dans les circonstances particulières du moment, l'écho de tous les besoins, de tous les cœurs et aussi de tous les avertissements de sainteté qui nous viennent des Missions! Quel bonheur de participer par la communion fraternelle à tout le bien qui se fait par les nôtres sur tous les points du globe! Quelle sainte envie aux élus de Dieu! C'est sous l'empire de ces sentiments que nous vînmes baiser respectueusement les pieds de nos frères apôtres, faisant retentir par cent voix exaltées les versets de l'incomparable psaume *Cœli enarrant gloriam Dei*.

Le 8 décembre est toujours mémorable au scolasticat: cette année-ci, il a revêtu un éclat qu'il n'avait peut-être pas eu encore. Une oblation de 5 frères scolastiques et de 3 frères convers devançait les premiers rayons du jour, et nous était un gage des faveurs dont le ciel devait nous combler. Les heureux *Oblats* associés à la victime du calvaire étaient les Frères Deltour, Nouel de Krangué, Jonveaux, Marchal, Gaughran (Patrice). A sept heures, Mgr Bouange disait la messe de communauté. A dix heures, Mgr l'Évêque officiait pontificalement pendant que les Frères, s'emparant des suaves inspirations de Palestrina, rendaient avec un rare bonheur cette savante harmonie et cette piété naïve qui caractérisent les œuvres du maître de la musique religieuse. Le soir, office pontifical et chants pieux. Après les vêpres, Monseigneur, en chape, en crosse et en mitre, nous adresse de chaleureuses paroles sur les rapports entre notre vocation apostolique et les privilèges de l'Immaculée Vierge Marie, les enseignements qui en ressortent, et les secours qu'il en faut espérer. Le salut solennel

met le comble aux grâces de la journée. Entre la messe et les vêpres nous avions, comme à l'ordinaire, réuni dans de fraternelles agapes tout le haut clergé de la ville.

Le 23 décembre, ordination à laquelle ont pris part les Fr. Burque, Deltour, Jonveaux, Marchal, de Krangué et Hunt; ce dernier appelé au sous-diaconat.

La fête du 25 janvier, cinquantième anniversaire de notre existence religieuse, fut organisée d'après le programme du 8 décembre. Avant l'aurore, oblation du Fr. Roux (Auguste). A sept heures et demie, messe de communauté par Mgr l'Évêque. A dix heures, messe célébrée par Mgr Bouange, et chantée par notre choral d'après les compositions de Haydn et de Weber. Homélie par Monseigneur à l'Evangile. Selon la pensée de l'illustre Prélat, c'est par une disposition admirable et toute providentielle qu'une grande institution comme celle dont Mgr de Mazenod avait conçu le dessein, et dont nous voyons aujourd'hui les développements et les œuvres, a pris naissance au jour de la conversion de Saint-Paul. La conversion de l'Apôtre est un monument de la puissance et de la miséricorde divines; or, c'est précisément ce double attribut de la grâce que l'homme apostolique est appelé à faire prévaloir par ses vertus et par son ministère; il est ainsi manifeste que le grand miracle qui marque la date de notre mission dans l'Eglise est comme le présage des miracles que nous devons opérer dans l'âme des pécheurs et des infidèles. Un aussi éclatant triomphe de l'ordre surnaturel dans saint Paul doit soutenir notre confiance, enflammer notre zèle et encourager nos travaux : nous sommes dépositaires de la toute-puissance. Il doit aussi nous inspirer la condescendance, la compassion et la douceur : nous sommes les représentants de la miséricorde. Le soir, Vêpres pontificales, Salut en musique. A la nuit close, brillante illumination à la chapelle avec décors de circonstance, procession aux flambeaux dans le cloître. C'est le nouvel Oblat qui va déposer aux pieds de la Sainte Vierge la couronne de fleurs, au centre de laquelle il a su choisir la croix, le vêtement de Marie et le livre des Règles. Ces fleurs, qui deviennent encore par surcroît sa part légitime de jouissances, le délassement de ses jeux et le parfum de sa vie, le pieux Oblat les consacre à sa Mère, comme pour lui dire qu'il n'en veut user que selon son bon plaisir. Elles se conserveront fraîches en ses mains virginales, et il les recevra discrètement une à une pour n'être jamais absolument sans souffrances, jamais non plus sans quelque consolation. Dans son bouquet de fleurs, et mieux encore avec l'offrande de tout lui-même, le jeune religieux présente une courte prière pour chacun des plus chers

intérêts de la Famille. Le Père bien-aimé qui préside à nos destinées religieuses, les noviciats, les juniorats, le scolasticat, les Missions, personne n'est oublié. Tout cela entremêlé de chants et de poésies se passait dans la grande salle des exercices, devant l'autel de Marie, sous les yeux de nos anciens, de notre Révérendissime Père Général et du vénéré Fondateur, tous présents dans notre galerie de famille, et qui pour lors, avec leur ceinture de feu, semblaient s'associer vivants à nos joyeuses manifestations. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Ce fut la dernière explosion de nos cœurs. Les bougies s'éteignirent dans nos mains, mais la flamme de la charité et du dévouement, ravivée par les souvenirs de nos premiers modèles, ne s'éteindra jamais.

Le 17 mars ramène tous les ans une fête patriotique et religieuse qui ne peut passer inaperçue au scolasticat, depuis que la province britannique rivalise sérieusement par les sujets qu'elle nous envoie avec les deux provinces de France. Au surplus, pour qu'il n'y ait pas conflit, nous nous faisons tous Irlandais ce jour-là. Les cérémonies s'exécutent avec tout ce qu'elles peuvent déployer de pompe ; la chapelle revêt ses plus beaux ornements de fête ; l'orgue joue ses plus brillants morceaux sous les doigts inspirés du Fr. Barnett, digne représentant de l'Angleterre catholique. Des Irlandais à l'autel, des Irlandais au lutrin ! Vous vous croiriez transporté dans la primatiale d'Armagh ou à une chapelle cardinalice de Dublin.

Je passe sous silence les autres fêtes, qui n'offrent pas le même cachet d'originalité, mais qui observent parfaitement ici le ton et la nuance. Si quelqu'un venait nous surprendre pendant les offices de la Semaine Sainte, il serait édifié, j'en suis sûr, par la gravité des cérémonies, la solennité du chant, l'intégrité des rubriques depuis la première note des ténèbres jusqu'à la dernière de l'*Alleluia*.

Je ne dis rien du mois de Marie. Le 20 de ce beau mois, le Fr. Le Goff, diacre de Quimper, a eu le bonheur de faire son Oblation, et le 25 il recevait, avec le Fr. Bosc et le Fr. Camper, l'ordre de prêtrise. Trois prêtres seulement cette année ! C'est bien peu, hélas ! pour les besoins. Ce petit nombre s'explique par le retard que nous avons fait subir à nos cours en introduisant quatre ans de théologie.

Le 8 juin, jour du Sacré-Cœur, Monseigneur a daigné encore nous honorer de sa présence. Sa Grandeur a célébré la messe de communauté, assisté à la grand'messe, fait l'homélie à l'Evangile, officié aux Vêpres, porté le Saint-Sacrement à la procession qui se fait très-solennellement dans l'en-

clos. Nous recevons ce jour-là la seconde partie du clergé de la ville, et la plupart de ces ecclésiastiques assistent à notre procession. Avant les Vêpres, nous avions fait dans l'intimité de la famille, et comme à la dérobée, la cérémonie du départ des Missionnaires. C'est qu'en effet ce jour-là même, au moment où le divin Roi, à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, sortait de sa silencieuse demeure pour recevoir l'hommage du triomphe, deux nouveaux Apôtres partaient du Sacré-Cœur pour les Missions lointaines du pôle. Ils ont pu assister à la station du premier reposoir. Ainsi, le dernier souvenir qu'ils ont emporté de cette sainte Maison, c'est la bénédiction solennelle de Celui qui a dit à ses Apôtres et à ses successeurs : *Euntes, docete omnes gentes...* Qui pourrait douter que cette bénédiction ne soit pour leurs travaux une source intarissable de grâces? Peu de temps après le départ des PP. Camper et Le Goff, le P. Bosc se dirigeait vers N.-D. de l'Osier pour y exercer son zèle et son dévouement.

Le jour de saint Lazare, patron du diocèse, Mgr l'évêque, toujours si empressé de relever l'éclat de nos fêtes, nous fait l'honneur de demander notre concours. Privée pour lors de son séminaire, Sa Grandeur aime à nous appeler gracieusement ses séminaristes. Les cérémonies, le chant, l'honneur de porter le corps de saint Lazare à la procession solennelle, tout cela revient aux Oblats comme un droit exclusif. Messe, Vêpres, Salut en musique sous la direction du Fr. Bourg, et accompagné sur l'orgue par le Fr. Barnett, nous ne saurions faire assez pour honorer saint Lazare, l'ami du Sauveur, le premier apôtre de la Provence, et le fondateur du siége épiscopal de Marseille. Nous ne saurions non plus assez nous empresser de répondre aux désirs de Mgr de Marguerye, toujours si bon et si paternel pour nous.

Enfin, l'époque de la rentrée approche : j'entends la rentrée des études, puisque les étudiants ne sont pas sortis.

Le 20 septembre, le Supérieur général arrive au Sacré-Cœur avec le R. P. Rey. Le 22, c'est le R. P. Rambert, prédicateur de la Retraite. Ce même jour, Mgr l'évêque ordonne prêtres le Fr. Gubbins et le Fr. Légeard. Les deux nouveaux prêtres continuent de se dévouer à l'œuvre qui leur est assignée depuis un an ; mais quelle augmentation de grâces pour eux et pour la Maison qu'ils habitent !

Le dimanche au soir, 23, la Retraite s'ouvre sous la présidence du Supérieur général. C'est le R. P. Rambert qui va élever nos âmes à Dieu. Nos Annales ont déjà plusieurs fois décrit ces saints exercices de la Retraite : l'éloquente beauté de cet ordre parfait, de cette exactitude mathématique, de ce

mouvement unanime qui entraîne une communauté de quatre-vingt-cinq membres vers une même pensée, un même but, la majesté du silence et de la prière en chœur, l'édification à laquelle chacun conspire sans le savoir par le rayonnement de piété qui s'épanouit sur tous les visages, tels sont les caractères qui ont signalé les Retraites précédentes. Tout ce que nous pouvons dire de plus flatteur pour la dernière, c'est qu'elle ne leur a été en rien inférieure.

S'il y a quelque chose de neuf dans une Retraite, c'est la forme que l'esprit de Dieu revêt pour s'insinuer dans les âmes, éclairer les esprits et embraser les cœurs. Or, Dieu nous a parlé par la parole du R. P. RAMBERT, ou plutôt par son âme, et nous l'en bénissons mille fois! Je le dis sans viser au panégyrique; car, si j'ai à me faire violence, c'est quand je dois contrister la modestie d'un ami, le plus ancien et le plus intime que je m'honore d'avoir, je le dis avec bonheur et dans toute la sincérité de mon âme. La grâce de Dieu empruntant la voie émue, l'exposition lumineuse et les déductions irrécusables du P. RAMBERT pour frapper à la porte de nos cœurs, a manifestement été accueillie avec une sainte avidité, et, pour celui qui peut se rendre compte de l'état des esprits, il est certain qu'elle a inspiré des prodiges de bonne volonté et de dévouement. Abondance de l'homme d'étude et d'oraison, argumentation pressante de l'homme convaincu, chaleur de l'homme dévoué à la cause de Dieu et à l'honneur de la Congrégation, facilité d'un brillant improvisateur, ce sont les caractères de la prédication que nous avons entendue.

Vous êtes prodigue, mon Très-Révérend Père, quand il s'agit des intérêts spirituels de vos enfants. Pour procurer à tous le bienfait de la Retraite, et permettre à ceux qui s'y livrent de se décharger entièrement de tous soins étrangers, vous avez appelé au Sacré-Cœur, outre les PP. EYMÈRE, CONRARD et COUASNON de Saint-Jean, le R. P. LE MOINE, directeur du Juniorat de N.-D. de Lumières, le R. P. VASSAL, de la Maison d'Aix, le R. P. VOIRIN, de la Maison de Paris, le R. P. BACH, de la Maison de Nancy. Les Pères du scolasticat étaient : le R. P. MARTINET, les PP. CHEVALIER, TATIN, VIVIERS, DOURS, GANDAR, DU CLOT, GUBBINS et BÉCAM. Venaient ensuite cinquante Frères scolastiques et quinze Frères convers, tant de Saint-Jean que du Sacré-Cœur.

Je ne saurais me taire sur ce dernier sujet de mon rapport sans vous remercier, mon Très Révérend Père, du soin tout particulier que vous avez eu de pourvoir de la meilleure manière à l'édification de notre Maison par le choix que vous avez fait des hommes chargés d'y porter la parole. Et je me

permets de rappeler aux RR. PP. Rambert, Hermitte, Reynaud, Augier, Lagier, Vandenberghe et Zabel, la paternité qu'ils ont contractée par ce saint ministère. Nous leur devons une éternelle reconnaissance. Ils nous accorderont, je l'espère, le secours de leurs prières.

Martinet, o. m. i.

Nous avons visité toutes nos Maisons de France, nous avons résumé leurs travaux. Si nous en faisions le total, nous arriverions certainement à un chiffre qui étonnerait, vu le petit nombre d'ouvriers qui y ont pris part. Remercions le Seigneur des grâces qu'il veut bien répandre sur les œuvres de notre petite famille : redoublons de zèle et de dévouement, afin que toujours la Congrégation mérite d'entendre des paroles aussi encourageantes que celles qui sont tombées cette année des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ : « Je sais que partout où vous êtes établis, vous faites beaucoup de bien ! »

N.-D. de Lumières, le 21 octobre 1866.

MISSIONS DE LA PROVINCE BRITANNIQUE.

Trois années se sont écoulées depuis la première visite faite par le Supérieur général à la Province d'Angleterre : le moment était venu de renouveler ces relations toujours si utiles pour la connaissance des hommes et des choses et si propres à entretenir dans toute sa perfection la vie de famille qui forme le caractère distinctif de notre chère Société. Le voyage devait se faire au commencement de juillet, mais des circonstances imprévues en différèrent l'exécution jusqu'au mois d'août. Nous nous proposons de consigner ici les principaux détails de cette visite, et de fondre dans un même récit tout ce qui se rattache à l'histoire de notre Province Britannique pendant l'année 1866. C'est une course rapide que nous allons faire à travers les Trois-Royaumes-Unis : chaque station nous ramènera au foyer domestique : nous en redirons les joies et les labeurs.

I. Le 1er août, à huit heures du matin, le Supérieur général quittait la Maison de Paris, accompagné de son *socius*, et se dirigeait vers la gare du Nord, aux colossales proportions. Là, grâce aux merveilleuses facilités que la locomotion actuelle accorde aux voyageurs, les places sont arrêtées jusqu'à Londres, et les bagages sont enregistrés pour la même destination. Nous descendrons à la station de London-Bridge, la plus rapprochée du district où se trouvent nos Pères de Tower-Hill. Bientôt le train s'élance : il parcourt à toute vapeur les magnifiques plaines qui se déroulent au nord de Paris, et dans quelques heures nous atteignons les frontières que l'Océan impose à la France en la séparant de l'Angleterre. Nous sommes à Calais. Le bateau est prêt : Quelques minutes suffisent pour franchir le trajet qui y conduit : nous voyons à droite et à gauche les fortifications de Calais, dont les fossés sont envahis par les flots aux heures de la marée haute. Les souvenirs des luttes séculaires qui se sont concentrées autour de cette ville, dernier boulevard de l'Angleterre sur la belle

terre de France, se réveillent dans l'esprit du voyageur français qui redit avec gloire le nom de Guise, vainqueur de Calais.

La mer était agitée : le bateau s'avance malgré le vent et les flots ; le roulis est fort : un moment on peut craindre le mal de mer, car nous sommes au milieu du canal et les falaises ne nous protégent plus. Mais, Dieu merci ! cette première traversée ne sera marquée par aucun accident fâcheux. Les rivages de la France se montrent encore à l'horizon lorsque ceux d'Angleterre commencent à apparaître au-dessus des vagues. Bientôt ils se détachent avec leurs nombreuses et profondes anfractuosités, et dans une vallée que dominent des rochers menaçants on distingue Douvres et ses hautes maisons. Le vaisseau approche : il s'arrête, et, sur le bord du quai, nous montons dans les wagons qui doivent nous conduire à Londres. La visite de nos bagages s'effectue sans aucune formalité gênante : une exquise politesse préside à tout.

Comment décrire les premières impressions que fait naître la vue d'une contrée si célèbre ? On voudrait tout voir, tout entendre, on voudrait se rendre compte de tout, mais la vapeur ne vous laisse pas le temps nécessaire ; elle vous emporte en vous présentant successivement les points de vue les plus ravissants ; partout la main de l'homme a complété le travail de la nature : l'Angleterre est un immense jardin qu'embellissent de gracieuses, proprettes et nombreuses habitations.

Mais voici Londres ; les rails se multiplient en se réunissant dans ce centre du monde ; des cheminées élancées annoncent l'approche de la grande cité. Un monument attire tous les regards : c'est la tour de Londres avec ses blancs créneaux. Enfin, après avoir traversé des boulevards, des rues, des îles de maisons, le wagon s'arrête ; nous sommes sur les bords de la Tamise, à la fameuse station de London-Bridge. Au milieu de la foule d'étrangers qui nous entoure, nous reconnaissons deux visages amis : c'est le R. P. Cooke, Provincial d'Angleterre, et le R. P. Ring, premier Recteur de la Mission de Tower-Hill. Ils reçoivent avec une douce émotion le Supérieur général.

Une voiture nous attend, et un quart d'heure après nous nous trouvons dans la rue Great-Prescott, au numéro 25, devant une maison d'assez bonne apparence : c'est la demeure de nos Pères. La Providence leur a ménagé l'occasion d'en devenir les possesseurs. Elle communique avec la chapelle et offre elle-même une étendue suffisante pour satisfaire à toutes les exigences d'une communauté. Nous trouvons réunis les PP. Bomford, Crane et Ryan, et trois Frères convers : c'est la

Maison de Tower-Hill. Nous n'oublierons point la cordiale hospitalité que nous y avons reçue.

Combien notre étonnement a été grand, combien il a été agréable quand nous avons visité la chapelle que nos Pères desservent depuis quelques mois seulement. On nous a raconté la manière providentielle dont ils ont pu se procurer le terrain nécessaire, et on se demande comment en si peu de temps ils ont élevé une église qui leur permet de remplir toutes les fonctions du ministère! Cette église en fer se divise en deux parties : l'une est exclusivement consacrée au culte; l'autre s'ouvre aux heures de réunion et le dimanche; mais dans la semaine elle sert d'école, où plus de huit cents enfants reçoivent les premiers éléments de l'instruction. Tout est déjà parfaitement organisé : les offices se célèbrent avec solennité, une douzaine d'enfants de chœur servent à l'autel et les chants les plus harmonieux accompagnent les saints offices.

La chapelle de Great-Prescott street n'est point celle dont le compte rendu de l'année 1863 nous a raconté l'ouverture. Celle-ci se trouvait dans la rue Saint-George : c'était un salon. D'une des fenêtres, on peut apercevoir la Tour de Londres. Nos Pères étaient là bien petitement logés : ils y ont vécu pendant plusieurs mois d'une vie pauvre et laborieuse. Maintenant ils sont mieux installés et ils commencent à sortir des embarras et des privations d'une fondation.

Ce n'est point sans peine qu'ils sont arrivés à ce résultat. La grâce de Dieu et la haute protection de Mgr Manning les ont soutenus au milieu des oppositions et des difficultés qui ont assailli leurs démarches. Dès le mois de novembre 1865, ils se sont trouvés en mesure de donner une Mission dans une des plus importantes églises de Londres : cette Mission a parfaitement réussi. Laissons au R. P. Provincial le soin de nous en raconter quelques détails :

« Sur l'invitation du chanoine Hearn, nous avons prêché une Mission dans l'église de l'Assomption, située près de Regent street et de Charing cross, c'est-à-dire au point le plus central de Londres. Les PP. Fox, Gubbins, Ahearn et le Provincial y ont pris part. Nous sentîmes, dès le commencement, que nous aurions à combattre le démon dans un de ses plus forts remparts, et notre attente ne fut pas trompée. Quelles industries, quelles combinaisons de la part du monde pour perdre les âmes se dévoilèrent à nos regards! Nous avions à vaincre ce que l'iniquité a de plus raffiné. Placée au milieu de milliers de maisons de plaisirs, l'église pourra-t-elle soutenir une concurrence heureuse et attirer la foule dans ses

murs? Cette question fut résolue dès le premier jour de la Mission. Après avoir fait l'ouverture solennelle, je pus constater moi-même qu'un grand nombre de personnes n'avaient pas trouvé place dans l'église. Cette affluence est allée en croissant jusqu'à la fin de la Mission. Nous avions des auditeurs de différentes nationalités. Aussi, pour satisfaire à toutes les exigences, avons-nous établi quatre prédications par jour : deux dans la matinée et deux l'après-midi. Nous passions presque tout notre temps au confessionnal et plusieurs fois nous ne l'avons quitté qu'à deux heures du matin.

« Nous eûmes une magnifique cérémonie de clôture pour les hommes d'abord, puis pour les femmes. C'était le renouvellement des promesses du baptême. Les hommes à eux seuls remplirent l'église. Plusieurs prêtres, entre autres des jésuites, qui ont assisté à cette cérémonie, ont déclaré qu'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi beau. Un bon nombre de protestants ont été baptisés dans le cours de la Mission, qui a duré tout le mois de novembre. C'est avec les larmes aux yeux que le chanoine Hearn a remercié nos Pères du bien qu'ils ont opéré. »

Peu de jours après la clôture de cette Mission, le 12 décembre, eut lieu l'ouverture de notre église de Tower-Hill. Cette cérémonie s'accomplit avec toute la solennité désirable ; Mgr Manning avait bien voulu la présider lui-même. Les catholiques de notre district montrèrent, par leur empressement et leur ferveur, combien ils appréciaient la faveur dont ils étaient l'objet. Monseigneur parla avec cette distinction et cet à-propos que l'on trouve dans tous ses écrits. Une lettre du R. P. Arnoux nous raconte les détails de la réunion qui se tint après la cérémonie, et qui occupe une si grande place dans les habitudes anglaises. Écoutons le Supérieur de Sikling Hall :

« Mon bien-aimé Père, vous connaissez déjà par les feuilles catholiques de Londres ce qui s'est passé à Tower-Hill le 12 décembre : c'était la fête de la translation de la Maison de Lorette. Notre Mère Immaculée avait choisi ce jour pour l'ouverture de notre église dans la capitale de la protestante Angleterre, presque à l'ombre de cette tour fameuse consacrée par la souffrance et la mort de tant de confesseurs et de martyrs. Je viens vous parler du *lunch* ou déjeuner; il a eu lieu à côté de l'entrée principale de la nouvelle église, dans les appartements d'un juif. Ici, comme ailleurs, lorsque nous plantons l'étendard de l'Immaculée Conception, chose éton-

nante, les juifs se trouvent sur nos pas, non point pour les entraver, mais au contraire pour les seconder. Vers la fin du repas, le R. P. Cooke, notre cher Provincial, actuellement Supérieur de nos deux Maisons de Londres, se leva pour remercier Sa Grâce Mgr l'Archevêque d'avoir bien voulu venir présider à l'ouverture de notre église. « Quand j'ai vu ce matin, dit-il, notre digne Archevêque revêtu de ses ornements « pontificaux, et précédé d'un bon nombre de membres du « clergé séculier et régulier, entrer solennellement dans cette « église qui vient d'être dédiée aux martyrs de l'Angleterre, « mon esprit s'est reporté vers cette époque néfaste pendant « laquelle un autre prince de l'Eglise, un Evêque, dépouillé « de ses vêtements épiscopaux et précédé d'une procession « funèbre, sortait de sa prison pour marcher vers l'échafaud. « Oui, il m'a semblé que le Très-Révérend Jean Fisher, d'héroïque mémoire, venait de ressusciter en ces lieux mêmes « où il eut la gloire de verser son sang pour l'Eglise. A mes « yeux, se sont vérifiées les paroles que nous avons entendues « ce matin tomber de la bouche de notre vénéré Pasteur : « l'Eglise triomphe par sa faiblesse. Aujourd'hui, en effet, « l'Eglise catholique d'Angleterre est victorieuse là même où « elle semblait avoir été vaincue : elle est victorieuse parce « que les souffrances et la mort de ses confesseurs et de ses « martyrs deviennent tôt ou tard pour elle un principe de « vie et de force. Nous sommes redevables de ce triomphe, « après Dieu et les Saints, à Mgr l'Archevêque qui a bien voulu « venir ouvrir solennellement cette nouvelle église et la dédier aux saints martyrs de l'Angleterre. Grâces soient donc « rendues à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Westminster.»

« Sa Grâce a répondu à peu près en ces termes : « Je remercie beaucoup le R. P. Cooke des paroles qu'il vient de « prononcer. C'est avec le plus grand plaisir que je suis venu, « sur son invitation, présider à l'ouverture de cette église et « à l'établissement de cette Mission. J'avoue que je préfère la « culture qui se fait à la main à celle qui se fait à l'aide des « machines. Je m'explique : ma préférence est pour la division des grandes Missions, là où elle peut avoir lieu sans « blesser les droits d'autrui ; car je suis convaincu que le « bien des âmes ne peut qu'en résulter, les fidèles se trouvant « alors sous l'influence plus immédiate de leurs Pasteurs. « C'est pourquoi je vois avec bonheur mon bien cher ami le « P. Cooke s'établir avec ses Frères dans ce voisinage, où ils « travailleront avec ce zèle que nous leur connaissons à cette « partie du champ spirituel qui vient de leur être confiée. « Voilà déjà treize ans que le R. P. Cooke et moi avons fait

« connaissance. C'était au milieu d'une tempête qui nous as-
« saillit près d'Oscott collége où se tenait alors le Concile
« provincial de Westminster, auquel nous avions eu l'hon-
« neur d'être invités. Pendant les moments prolongés que
« nous passâmes tête à tête sous un arbre hospitalier, nous
« nous communiquions nos pensées sur bien des sujets : elles
« étaient les mêmes en tous points; nous ne différions en
« rien. Cette similitude de pensées m'est un gage de l'union
« qui continuera d'exister entre nous à l'avenir. Je le répète,
« je suis heureux de voir le R. P. Cooke et ses Frères s'établir
« dans ce Diocèse. Je ferai toujours tout ce qui dépendra de
« moi pour leur être utile. Ils n'ont qu'à me faire connaître
« ce qu'ils désirent et je serai prêt, autant que cela me sera
« permis par ma charge épiscopale, à le leur accorder. »

« Après ces paroles bienveillantes chaleureusement applaudies par les auditeurs, le R. P. Provincial exprima sa reconnaissance envers le clergé séculier et régulier pour la sympathie avec laquelle il nous a reçus à Londres, et aussi envers tous ceux qui, riches ou pauvres, ont aidé nos Pères dans les difficultés qu'ils ont eu à traverser. Je ne dois pas oublier de vous dire que, un ou deux dimanches avant l'ouverture, Mgr l'Archevêque, prêchant dans l'église de M. Kelly, sous la juridiction duquel se trouvait le district de Tower-Hill, et qui n'en a vu la séparation de sa paroisse qu'avec peine, Monseigneur, dis-je, annonça aux ouailles de M. Kelly cette cérémonie, et les invita à y assister.

« Je n'ai pu m'empêcher d'admirer le zèle des PP. Ring et Crane, et des excellents FFs. Malone et Woods, à l'occasion de l'ouverture de notre chapelle. Plusieurs jours avant, ils étaient si occupés à tout préparer qu'il était minuit, une heure, et même deux et trois heures du matin lorsqu'ils allaient prendre leur repos. Ils étaient sans doute soutenus par la pensée des Martyrs en l'honneur desquels ils travaillaient. »

La chapelle ouverte, il s'agissait de subvenir aux premiers frais d'appropriation et de s'occuper de la question des écoles, question d'une importance capitale dans le Royaume-Uni. Un meeting fut convoqué, et voici le compte rendu qui en a été publié dans les journaux :

« Un *meeting* des catholiques du district de *Tower-Hill* a eu lieu, dimanche 31 décembre, à trois heures de l'après-midi. Le but du *meeting* était de prendre des mesures immédiates pour le développement de la nouvelle *Mission*, qui vient d'être fondée dans cette pauvre et populeuse localité, sous la direc-

tion des Oblats de Marie Immaculée. Le *meeting* était présidé par M. John Young, de Harklane. Dans son éloquent discours d'ouverture, le président a félicité ses coparoissiens sur la fondation de leur nouvelle Mission et sur le fait consolant qu'elle a été confiée aux soins des Pères de la Société de Marie Immaculée.

« Le T.-R. P. COOKE, Provincial, sur l'invitation du président, a pris ensuite la parole. Il a d'abord fait allusion, en des termes de reconnaissance envers Dieu, à la récente ouverture de l'église temporaire des Martyrs anglais dans le voisinage du lieu historique de Tower-Hill. Il considérait la fondation, dans un tel endroit, de la Mission des Martyrs anglais comme un fait heureux propre à perpétuer le souvenir de tant de saintes personnes des deux sexes, qui ont noblement confessé la Foi dans les donjons de la Tour de Londres, au milieu de grandes tortures, ou qui, pour la défense de la foi catholique, ont versé leur sang à Tower-Hill. Mais, cette « Mission » a été fondée, continua-t-il, non-seulement pour conserver la mémoire des premiers héros de la foi, mais aussi pour fournir une nouvelle race de saints à l'Église, et des citoyens pour le Ciel. Elle a été fondée, en outre, pour un pressant besoin — celui senti par les milliers de pauvres catholiques qui résident dans les quartiers de Rosemarylane, et dans les circonscriptions des docks de Sainte-Catherine et de Bishopsgate — besoin d'une église, d'écoles et de prêtres, au milieu d'eux. Déjà beaucoup de bien a été fait par des prêtres zélés, qui ont travaillé dans cette localité, mais notre défunt cardinal et le vénéré prélat de ce diocèse avaient compris la nécessité d'établir une Mission indépendante dans ce lieu, où fourmillent des milliers de pauvres ouvriers catholiques, et où n'abondent pas moins tant d'effroyables tentations contre la foi et les mœurs. Nulle part dans le monde, peut être, y a-t-il une plus grande concentration d'influences pernicieuses, que dans le voisinage de Sainte-Catherine et des *London-docks*.

« J'emprunte, a dit le Révérend Père, ma peinture de cette localité à un *premier-Londres* du *Daily Standard*, du 26 décembre : « Ici s'assemblent des marins de toutes les parties « du monde, pour dépenser, dans de honteuses débauches, le « salaire durement gagné de leurs longs voyages ; ici on a le « spectacle de tels spécimens de femmes que le regard en est « glacé d'effroi et l'imagination assombrie. Les logements pour « matelots, les maisons publiques, les salles de concert et de « danse, les divers lieux d'amusement sont innombrables. La « population de cette localité est aussi mélangée peut-être, « qu'aucune autre au monde. Grecs, Malais, Chinois, Hollan-

« dais, Portugais, Français, Autrichiens, peuvent y être ren-
« contrés à chaque pas. Les Irlandais s'y comptent par *milliers*.
« On peut à peine concevoir le mélange et le libertinage du
« vice, l'effronterie éhontée qui y préside, quand les êtres
« les plus avilis de tous les pays s'unissent pour ajouter leur
« quote-part à son capital déjà débordant. Faut-il s'étonner,
« après cela, de la trop grande pauvreté de ce lieu ? A mi-
« nuit, quand les maisons publiques sont fermées, les que-
« relles, les luttes et les désordres sont tellement chose fami-
« lière, que personne ne peut compter sur le repos de la nuit,
« s'il n'est habitué à ce vacarme. Les enfants sont élevés au
« milieu de pareilles scènes de crime et de misère, école du
« trop grand nombre ; — les rues abondent en tentations, et
« retentissent du plus dégoûtant langage ; on y respire par-
« tout le vice. »

« Tel est l'ennemi aux mauvaises influences avec lequel la nouvelle Mission des Martyrs anglais aura à se confronter. Deux choses sont nécessaires pour son succès dans son opposition à de pareils maux, — le dévouement sacerdotal, et le secours généreux des riches et des âmes charitables. Les Oblats de Marie Immaculée s'efforceront de suppléer au premier, et ils feront appel avec confiance à la générosité des catholiques pour la part des besoins à combler. Des dettes ont été contractées à acheter un emplacement, et à ériger une église temporaire, et bientôt elles devront être acquittées. Des écoles spacieuses sont à construire pour les foules d'enfants pauvres, dont pullulent les cours et les allées de Tower-Hill. Il faudra une maison de communauté, convenable pour les Pères et Frères Oblats qui, à présent, occupent une habitation étroite et peu saine, loin de leur nouvelle église. 5 à 6,000 livres seraient nécessaires pour tous ces objets. Cette somme est considérable, sans doute, mais son humble confiance était que Dieu avait en vue quelques privilégiés, dont il voulait faire les fondateurs de la Mission des Martyrs anglais, et dont la générosité allait tout de suite fournir à ses plus pressants besoins. (Vifs applaudissements.)

« Le *meeting* fut aussi harangué en termes éloquents par B. Abbot, esq. de Great-Prescott street. Plusieurs résolutions furent convenablement proposées et secondées, et le *meeting* a été terminé par un vote de remercîments à M. John Young, pour la dignité avec laquelle il a occupé le fauteuil. »

Un nouvel appel fut fait quelques jours plus tard en faveur des écoles : Mgr Manning avait bien voulu donner son approbation au projet de nos Pères.

Londres, le 12 janvier 1866.

« Cher Monsieur, permettez-moi, par l'organe de votre feuille, d'informer le public catholique qu'il n'existe aucune école dans la Mission de Tower-Hill, où au moins un millier de nos enfants pauvres réclament les soins de l'éducation. Dimanche dernier, cinq à six mille de ces pauvres petits, qui s'étaient assemblés dans notre église temporaire, me faisaient, presque d'une commune voix, cette question : « Père, quand aurons-nous une école ? » Je me rappelai soudain ces paroles du Prophète : *Les petits ont demandé du pain, et il ne s'est trouvé personne pour le leur rompre.* La même émouvante question est tous les jours adressée aux Pères de notre communauté par des groupes de pauvres petits vagabonds, qu'ils rencontrent dans les cours encombrées et dans les allées de la nouvelle et immense Mission de Tower-Hill. Puisse la prompte et généreuse charité des zélés amis des enfants pauvres, nous aider à distribuer, en abondance, à ces petits affamés, le pain de l'instruction religieuse ! Je puis ajouter qu'aucun don n'a encore été fait jusqu'à présent, ni promis pour les écoles de la nouvelle Mission.

« La lettre suivante de notre vénérable archevêque montrera combien sa Grâce sympathise profondément à tous les efforts qui seront faits en faveur de nos pauvres et dénués enfants.

« Je suis, cher monsieur, etc.

« Robert Cooke, Prov. O. M. I.

« 19, Georges Street. »

« 8, York Place, le 9 janvier 1866.

« Très-Révérend et cher Père, j'ai le plus grand plaisir à écrire, comme vous le désirez, dans le but non-seulement d'exprimer mon entière approbation de votre grande œuvre dans la nouvelle Mission de Tower-Hill, mais aussi ma sincère confiance que la charité et la générosité des catholiques vous aideront abondamment à bâtir votre église, et ce qui est plus vital encore, à fonder des écoles pour la multitude des enfants qui, dimanche dernier, vous demandaient à grands cris ce bienfait. Dieu veuille récompenser encore plus abondamment tous ceux qui vous aident dans cette œuvre de salut, en leur faisant part des richesses de sa grâce.

« Appelant sur vous et sur vos coopérateurs toutes sortes de bénédictions, je suis, etc.

« Henry Edward, archevêque de Westminster. »

Afin de donner, dès le principe, une grande impulsion à leur paroisse, nos Pères résolurent d'y prêcher une Mission. Nous pouvons juger du bien que ces exercices ont produit, par l'extrait suivant d'une lettre du R. P. COOKE, en date du 21 janvier 1866 :

« Nous sommes ici en pleine Mission depuis une quinzaine de jours. Des centaines de personnes se retirent tous les soirs sans pouvoir trouver de place dans l'église, tant les foules sont grandes. Il est presque minuit quand nous quittons le confessionnal. Dans quel état déplorable se trouvaient ces pauvres gens avant l'établissement de notre Mission ! Dans la seule matinée d'hier dix cas de concubinage se sont présentés. Ce seul fait peut vous donner une idée de la situation morale de notre peuple ; cependant la bonne volonté ne leur manque pas : ils n'ont qu'un désir, se faire instruire et se confesser comme il faut.

« Je vous écris de notre nouvelle sacristie. Huit cents adultes sont dans l'église pour entendre une instruction sur le Sacrement de Confirmation qu'ils recevront dans huit jours. Il faut que je termine. »

Le bien de la Mission s'est maintenu ; nos Pères ont soin de l'entretenir par des réunions fréquentes. Tous les soirs ils ont un exercice qui s'adresse à une portion différente de leur population. Une association d'hommes a été établie avec un grand succès, et elle se compose des membres les plus influents et les plus religieux de la paroisse. Les enfants ont leur réunion hebdomadaire ; ils assistent à la Messe, entendent une instruction et reçoivent la bénédiction. Nous avons été témoins de la manière dont toutes ces œuvres fonctionnent. Le soir même de notre arrivée à Tower-Hill, le Supérieur général a donné la bénédiction du Très-Saint Sacrement, à la suite d'un sermon prêché par le R. P. COOKE à un auditoire très-nombreux, et, le lendemain matin, il a encore béni près de six cents enfants, vraiment dignes du plus grand intérêt. La Mission de Tower-Hill est prospère ; si toutes ses dépenses ne sont pas encore couvertes, elle compte sur la Providence qui ne lui fera point défaut.

Au moment de notre passage, le choléra venait de fondre sur la grande cité, et ses coups frappaient surtout le district de Tower-Hill. Nos Pères n'ont point failli à la charge qui leur avait été confiée. Jour et nuit, ils ont été à la disposition des malades, et nous avons vu par nous-mêmes avec quel zèle

et quel empressement ils s'accommodaient aux exigences du saint ministère, et cependant ce n'était encore que le début ! Dieu leur réservait de plus grands travaux, mais il a égalé les consolations aux fatigues supportées pour sa gloire et le salut des âmes.

Le 2 août, après la réunion des enfants, nous sortîmes pour visiter la première résidence de nos Pères dans la rue George. Nous en avons dit un mot. De là, nous dirigeâmes nos pas vers la Tour de Londres, que nous avons examinée dans tous ses détails, sous la conduite d'un de ses gardiens. Ces gardiens de la Tour portent un costume spécial, semi-militaire et semi-civil : il est très-ancien et sa vue produit un singulier effet. Je ne puis reproduire ici une description exacte et complète de ce vaste monument, dont les différentes parties racontent l'histoire de l'Angleterre depuis l'époque de Guillaume le Conquérant jusqu'à nos jours. L'anglicanisme a essayé de détruire les souvenirs catholiques qui s'y rattachent, mais les pierres parlent toujours. Elles redisent surtout l'héroïsme des catholiques anglais qui préférèrent la mort aux séductions de cette reine que l'histoire ne stigmatisera jamais assez. On trouve dans la Tour un musée militaire riche en armures anciennes et nouvelles : on y conserve avec orgueil l'habit que Wellington portait le jour de la bataille de Waterloo, et l'anglican, qui sourit de bonheur en présence de ce vêtement, ne veut pas que le catholique conserve les reliques de ses saints ! Plus loin, on nous montrait des instruments de torture saisis, disait-on, sur un bâtiment espagnol ! Comme si la Tour n'avait pas eu ses tortionnaires et ses innombrables victimes ! Ah ! si tous ceux qui ont expiré dans ses sombres cachots pouvaient raconter leurs souffrances ! non, il n'est pas de lieu sur la terre dont l'histoire renfermerait de plus épouvantables, de plus horribles souvenirs... Les joyaux de la couronne anglaise sont dans une salle soigneusement gardée : ce sont les plus beaux que l'on connaisse ; ils sont sans prix. Plusieurs portent encore les signes authentiques de leur origine catholique.

En parcourant une partie seulement des bâtiments qui composent ce que l'on appelle la Tour de Londres, — on ne les montre pas tous, — notre cœur se réjouissait à la pensée que le Dieu de l'Eucharistie et que la Vierge Immaculée avaient maintenant, non loin de ces murs, une demeure élevée en l'honneur des martyrs anglais dont le sang ou les larmes ont inondé ces lieux, et nous nous disions ces paroles de saint Paul, si pleines de foi, d'espérance et d'amour : Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. *Jesus-Christus heri, hodie et ipse in sæcula.*

II. Au sortir de la Tour, une voiture nous reçoit et nous nous dirigeons du côté de Kilburn. Le temps était accablant : une atmosphère lourde, sans air, pesait sur Londres : le ciel couvert de nuages épais ne donnait qu'une demi-lumière obscurcie encore par de fréquentes ondées. Nous allions visiter la seconde paroisse qui nous a été confiée. Nous traversons des quartiers populeux, des rues célèbres dans les annales de la banque et du commerce. Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivons à Greville road. Là, dans une maison bourgeoise d'une gracieuse apparence, demeurent le P. Crawley et deux de nos Frères convers. Le P. Crawley remplit les fonctions de curé : il travaille à former l'esprit de cette paroisse, encore à ses premiers jours. Nous le trouvons malade, accablé par la fatigue. La présence du Supérieur général le console, tout en augmentant ses sollicitudes. Il voudrait faire les honneurs de sa maison.

Après le dîner servi à l'anglaise, nous profitons des dernières heures du jour pour visiter l'emplacement où s'élèveront plus tard l'église, la maison des Pères et les écoles. Il est situé sur une éminence qui permet de distinguer les principales portions du territoire de Kilburn : de tous côtés, on n'aperçoit que de riches habitations. C'est un quartier aristocratique, le plus salubre de Londres et de ses environs. Il y a là un bien immense à faire. Avant notre arrivée, Notre-Seigneur n'y avait point d'abri. Et néanmoins, pendant des siècles entiers il y avait eu une splendide demeure. Kilburn était un prieuré de religieuses bénédictines fondé par la reine Mathilde, épouse du roi Henri Ier. Nos Pères disent maintenant la Messe presque au lieu même où s'élevait l'église du prieuré. Tout est à faire dans cette nouvelle paroisse. Espérons qu'avec le temps et l'appui de la Providence, nos Pères pourront réaliser les projets qu'ils ont formés, et établir à Kilburn une Maison qui deviendra le centre de la Province d'Angleterre, et un lieu de repos et de délassement pour nos Pères de Tower-Hill.

III. Le Supérieur général avait employé une partie de son temps à voir nos Pères et à s'entretenir avec eux de tous les intérêts de la Mission de Tower-Hill et de Kilburn. Nous pouvions dès lors nous diriger vers l'Irlande. Une station naturelle s'offrait à Rock-Ferry et à Liverpool. Nous arrivâmes à Rock-Ferry le vendredi soir, à la grande satisfaction des Pères de cette résidence et de la Maison d'Holy-Cross. Le chemin de fer traverse les plus belles contrées : partout règnent la vie et le mouvement.

Lorsqu'en 1863, le Supérieur général avait visité Rock-Ferry, nos Pères y étaient en location. Maintenant ils habitent une maison parfaitement accommodée. Un jardin assez spacieux l'entoure et l'emplacement de l'église projetée a été réservé. L'école fonctionne déjà, et la paroisse que nous dirigeons prend chaque jour de nouveaux accroissements. Elle est spécialement confiée aux soins des PP. Bradshaw et Egan. Ce dernier, quoique âgé de soixante-dix-sept ans, remplit à son tour les fonctions du saint ministère. Il se tient debout comme le chêne qu'ont respecté les orages, et sa douce gaieté réjouit tous les cœurs.

Rock-Ferry est sur la rive gauche de la Mersay, fleuve qui forme le port de Liverpool, ou plutôt du monde entier, car Liverpool ne connaît point de limites à son commerce. Des bateaux sillonnent continuellement cette vaste étendue d'eau et les communications entre les deux rives sont très-faciles. Mais Liverpool a ses manufactures, ses docks, ses rues étroites, sa population entassée ; Rock-Ferry a l'air pur, des habitations de campagne, une population choisie. Aussi se peuple-t-il de plus en plus, et on compte déjà cent mille habitants sur la rive opposée à Liverpool, rive qui était encore déserte il y a trente ans.

IV. Le ministère de nos Pères de Rock-Ferry est donc très-fructueux et il élargira certainement sa sphère d'action. Mais c'est à Liverpool qu'il s'exerce sur un théâtre plus étendu et plus digne d'intérêt. On sait que nos établissements dans la paroisse d'Holy-Cross sont considérables. L'église, quoique inachevée, a de belles proportions; la maison des Pères, les écoles sont aussi complètes qu'on puisse le désirer. Nos Pères soignent une population de dix à douze mille catholiques qui semblent n'avoir dans la vie d'autre apanage que la souffrance et la misère. Là encore le choléra, le typhus faisaient de nombreuses victimes, et nos Pères avaient l'occasion d'exercer leur zèle et leur dévouement.

Parmi les associations pieuses qu'ils dirigent, nommons celle des jeunes gens, qui compte plus de cinq cents membres. Le R. P. Coopman en est chargé. Nommons aussi le pénitencier des mousses, dont le soin spirituel a été confié à nos Pères depuis l'année dernière. Il y a à produire un grand bien dans l'âme de ces enfants et jeunes gens.

Les Pères de la Maison de Liverpool étaient alors le R. P. Jolivet, supérieur, les PP. Lenoir, Coopman, O'Dower, Cosson, Healy et Brody.

Notre séjour à Rock-Ferry s'est prolongé jusqu'au 7 août au

matin. Pendant tout ce temps, nous avons eu une tempête presque continuelle : le vent soufflait avec impétuosité et ses sifflements troublaient le repos de la nuit; la pluie succédait au vent; nous avons même vu tomber quelques flocons de neige la veille du jour où l'Eglise célèbre la Dédicace de sainte Marie Majeure. Tout annonçait que l'Océan serait fortement agité. Aussi, le jour fixé pour le départ, le Supérieur général balança-t-il un moment s'il n'irait pas d'abord à Leeds avant d'entreprendre la visite de l'Irlande. Mais la crainte de ne pas rencontrer à Inchicore les Pères de cette Maison, qui devaient, la semaine d'après, commencer une Mission, l'engagea à réaliser le programme du voyage tel qu'il avait été réglé.

Nous partîmes donc de Birkenhead, en l'aimable compagnie du R. P. Cooke, qui ne nous a pas quittés, de manière à prendre à Chester la malle de l'Irlande ; on l'appelle dans le pays *la malle indomptée*. Dans deux heures de temps nous traversâmes sans arrêt une partie du pays de Galles : nous avions à notre droite la mer et les capricieux festons qu'elle dessine sur le rivage; à notre gauche, les collines et les montagnes qui abritent encore les descendants des Gaulois. L'Angleterre a son pays de Galles, la France a sa Bretagne. Dieu appelle toujours les peuples à la paix et à l'union : les passions des hommes seules enfantent le terrible fléau de la guerre.

Nous voici à l'entrée de l'île d'Anglesey : un bras de mer est traversé au moyen d'un pont tubulaire audacieusement jeté entre les deux rivages ; les vaisseaux peuvent passer à pleines voiles sous l'arche gigantesque où la locomotive s'enfonce en sifflant, et au bruit d'un roulement semblable à celui du tonnerre. L'île est sillonnée d'une extrémité à l'autre, et on arrive à Holy-Head, nom qui rappelle que cette île mérita autrefois comme l'Angleterre le titre d'Ile des Saints. Les wagons s'arrêtent sur le quai, et on passe de leurs compartiments dans les cabines du bateau à vapeur.

Ces bateaux-poste sont superbes : ils présentent des dimensions colossales, et tout y est disposé selon les exigences du confortable anglais. Masses puissantes et admirablement organisées, ces constructions nautiques peuvent braver les fureurs de l'Océan et affronter sans péril les coups de vent qui agitent sans cesse le canal de Saint-George et le rendent si dangereux.

Nous partons : bientôt nos prévisions se trouvent réalisées. La tempête gronde, les rafales de vent se succèdent et les vagues se précipitent avec fureur contre le navire, qui en subit de violents soubresauts. Les passagers quittent le pont,

sur lequel les flots brisés retombent en pluie. Toutes les vagues sont couronnées d'écume ; cette écume blanchit encore en s'agitant autour du bateau, qui continue sa marche laborieuse.

Nous étions tous les trois descendus dans une cabine. Après quatre heures de grandes souffrances, le Supérieur général ressentit le mal de mer; le P. Provincial était fatigué. Le P. Rey put leur porter secours.

Cependant nous approchions de l'Irlande et le vent faiblit un peu. Le pont redevint accessible ; du haut de la dunette on aperçut *l'œil* de l'Irlande, puis la magnifique baie de Dublin ; enfin Kingstown et ses blanches maisons. Nous arrivons avec une heure de retard sur la marche réglementaire. Une fois dans les wagons toute fatigue disparaît, et nous sommes bientôt à Dublin, et de Dublin à Inchicore.

V. Nous avons dans ce faubourg de Dublin une belle maison qui n'a pas encore reçu tous les développements projetés ; l'église que nous desservons est provisoire. On peut dire la même chose des écoles. Mais le terrain indispensable à toutes ces créations est acquis, et on se promène à l'aise dans le vaste enclos qui entoure la maison que nos Pères ouvrent plusieurs fois l'année à de pieux retraitants. C'est au milieu de cet immense jardin qu'au Mois de Marie se déroulent les processions en l'honneur de la Très-Sainte Vierge et du Très-Saint Sacrement ; des milliers de personnes y prennent part. Le R. P. Fox, avec une patience et une persévérance admirables, a élevé un reposoir dont les murs sont couverts de coquillages disposés avec un goût exquis : c'est une mosaïque marine qui a bien son cachet d'originalité.

C'est d'Inchicore que partent les Pères qui se livrent au ministère des Missions. Leur petit nombre ne leur a pas permis d'en donner plus de cinq cette année : elles ont parfaitement réussi. Voici quelques détails abrégés sur chacune de ces Missions :

« Celle de Cahir a été prêchée dans le mois d'avril. Le temps était superbe : aussi les fidèles accouraient-ils en foule. Les Missionnaires ont dû appeler à leur aide les prêtres du voisinage, et l'Evêque se montra très-satisfait d'avoir à confirmer près de cinq cents adultes. Les communions se sont élevées à six mille ; on compte deux ou trois conversions du protestantisme. La plaie de cette ville vient des mariages mixtes qui ont introduit l'indifférentisme et l'apostasie dans un certain nombre de familles respectables ; les classes pau-

vres ont échappé à ce malheur. On travaille beaucoup à Cahir . de riches quakers emploient de nombreux ouvriers ; le fenianisme y a peu d'adhérents et on rencontre rarement un si grand nombre de jeunes gens.

« La Mission attirait les fidèles des paroisses voisines, mais les Pères n'ont pu leur prodiguer les soins qu'ils étaient obligés de consacrer aux catholiques de Cahir. Chaque soir des multitudes s'éloignaient désappointées. A la cérémonie du renouvellement des promesses baptismales, les hommes, en masse compacte, remplissaient la nef de l'église ; les femmes, le transept et les galeries ; mais en dehors les assistants formaient une foule innombrable, et, comme le temps était très-beau, les cierges demeurèrent allumés, durant la cérémonie, aux mains de tous ceux qui y prenaient part. Lorsque les vœux furent renouvelés à l'intérieur avec de grands cris, *in true Tipperary style*, ceux du dehors, ne sachant pas ce qu'ils avaient à dire, commencèrent à applaudir, *to cheer*, et, à la suite de chaque rénovation, le P. Fox était obligé d'attendre que les applaudissements eussent cessé pour reprendre la parole. C'était quelque chose de saisissant ; on aurait dit que les Anges faisaient écho aux milliers de voix qui retentissaient dans l'église. — Deux des Curés du voisinage, frappés des résultats obtenus par la Mission de Cahir, ont demandé la même faveur pour leurs ouailles.

« Une Mission a été prêchée dans le mois de mai à Coolkenno par les PP. Kirby, Gubbins et Ahearn.

« Celle de Castle-Island a eu lieu dans le mois de juin : les PP. Fox, Redmond et Ahearn y ont pris part. Dès la première semaine l'entrain fut tel qu'il fallut demander le concours des prêtres des environs ; les Dominicains de Falco, les Franciscains de Killarney, travaillèrent avec nous. Vingt-six prêtres entendaient les confessions, et on vit un vénérable archidiacre, âgé de plus de quatre-vingts ans et infirme, se faire porter au confessionnal et y demeurer aussi longtemps que les plus zélés de nos coopérateurs. 12,000 communions, 665 confirmations d'adultes, 3 baptêmes de protestants sur une population de trente mille : tels sont les résultats de cette Mission. Mgr Moriarty en a par deux fois félicité nos Pères. Un vieillard, âgé de plus de soixante-dix ans, apostat et maître d'école depuis vingt ans et plus, a fait une rétractation de son apostasie et une profession de foi solennelle en présence d'une de nos plus nombreuses réunions : il était à genoux et tenait un cierge allumé dans sa main. Ce spectacle a produit une sensation profonde. C'est une des plus consolantes Missions que nos Pères aient données en Irlande.

« La Mission de Grange et de Ballybacon, prêchée pendant le mois de juillet par les PP. Fox, Kirby et Gubbins, peut lui être comparée. Elle a produit aussi les meilleurs fruits : plus de six mille personnes ont reçu la sainte Communion ; on n'a compté que trois ou quatre abstentions. Un fait récent avait pu contribuer à ce succès : à la Mission de Cahir, sur cinq obstinés trois avaient succombé peu de temps après sans avoir reçu les derniers Sacrements ; c'était un avertissement terrible dont on a su profiter. Une plantation de Croix a terminé dans les deux paroisses les exercices de la Mission ; la cérémonie finale a eu lieu à la même heure dans les deux localités, au milieu d'un concours immense. Nous regrettons de ne pouvoir insérer l'article qui a paru dans le journal de Tipperary sur cette Mission, on y verrait que les adieux du R. P. Kirby furent si éloquents que son auditoire, profondément ému, répondit pendant une demi-heure par ses larmes et ses gémissements : *They gave vent to their feelings in weeping and lamentation, wich continued for upwards of half an hour.*

« Une dernière Mission a été prêchée pendant le mois d'août à Saint-Kilian's, Mullagh, par les PP. Fox, Gubbins et Redmond Elle a eu un succès étonnant. Vingt à trente prêtres du voisinage aidèrent les Missionnaires à entendre les confessions. Le nombre des communions a dépassé 10,000. Plus de trois cents adultes ont reçu la confirmation ; ce chiffre aurait été doublé si la Mission avait pu se prolonger. Les sociétés secrètes comptaient beaucoup d'adeptes ; bien peu ont refusé de rompre les serments qu'ils avaient faits. La clôture de la Mission a eu lieu en présence de plus de quinze mille personnes assemblées dans une vaste prairie, qu'un gentilhomme protestant avait mise à la disposition des Missionnaires.

« Nous ne connaissons pas le nombre des Retraites prêchées par nos Pères : nous savons seulement qu'il est assez considérable. »

Ces travaux extérieurs n'empêchent pas les soins qu'exige notre église provisoire. Elle est située dans un quartier éloigné de tout secours spirituel. Espérons que les Pères de cette résidence s'appliqueront de plus en plus à entretenir les associations pieuses fondées dès l'ouverture de notre chapelle. La maison d'Inchicore se composait, au mois d'août, des PP. Fox, supérieur, Kirby, Gubbins, Redmond, Ahearn, Laffan, et de cinq Frères convers.

VI. Le samedi, 11 août, nous quittions Inchicore, où le Supérieur général avait terminé la visite, et nous nous diri-

gions vers Glencree. Nous avons suivi le chemin des collines, et, après une station à la maison-mère des Dames de Lorette, nous nous sommes engagés dans ces collines sauvages que la main de l'homme ne peut féconder. Elles annoncent l'approche du Pénitencier. Mais quel magnifique panorama se déroule aux regards quand, de leur sommet, on considère la plaine immense étendue à leur pied ! Dublin se berce dans une brume légère, sa baie réfléchit le ciel; la verdure des prairies, la couleur dorée des moissons forment les cases variées de l'échiquier vivant que vous contemplez avec admiration. Ah ! si un beau soleil avait répandu ses flots de lumière et de chaleur, nous aurions cru contempler une vision du Paradis terrestre!

A la dernière déclivité de la colline nous apercevons une réunion de vastes bâtiments. Ils occupent le fond d'une vallée dont l'extrémité semble réunie à la mer. Il y a des perspectives infinies. La mer est une des figures les plus expressives de l'immensité de Dieu.

C'était l'heure du dîner : le silence règne dans l'enceinte du Pénitencier ; on ne dirait pas qu'il y a là plus de trois cents habitants. Le R. P. Lynch, les PP. Hikey et King nous reçoivent avec cordialité. Bientôt les jeunes détenus sortent de leur réfectoire et se réunissent dans la cour pour saluer le Supérieur général. Ils sont au nombre de trois cent dix. Dix-neuf Frères convers les surveillent, les instruisent et contribuent largement à leur amélioration morale. Nous n'avons pas à redire ce que nos Annales ont déjà constaté plusieurs fois : le Pénitencier produit un bien immense, et sous tous les rapports il suit une marche progressive dont nous devons remercier Dieu. La visite du lord maire de Dublin a été cette année encore accompagnée des plus flatteuses démonstrations. Cette œuvre fait honneur à tous ceux qui s'en occupent, et elle jette un grand éclat sur la Congrégation tout entière.

Le lendemain, le R. P. Rey célébra la messe de communion : deux cent vingt détenus s'approchèrent de la sainte Table avec un recueillement édifiant. A dix heures, une seconde messe fut chantée en musique : les détenus ont un chœur exercé et un orchestre parfaitement organisé. La musique était de la composition d'un de nos Frères convers. Tout fut exécuté avec un merveilleux ensemble. Le R. P. Cooke adressa à cet auditoire recueilli une excellente instruction sur l'amour de Dieu.

Je ne puis raconter toutes les douces et aimables distractions que le Pénitencier nous a offertes : promenade au lac de la montagne, délicieux coin de terre et d'eau où l'on respire

le calme, la paix, le repos de la solitude, scène des plus romantiques et des plus pittoresques, exercices militaires des détenus, exercices de musique vocale et instrumentale, pardon accordé aux coupables, visites dans les ateliers, départ et arrivée des travailleurs, histoires touchantes de ceux qui sont sortis et qui conservent pour leurs bienfaiteurs une si sincère reconnaissance, maladie et mort de ces enfants prédestinés que Dieu appelle du Pénitencier à la gloire éternelle ; que de détails instructifs, pieux et intéressants qu'il nous faut passer sous silence, car le temps presse et nous avons encore une longue route à parcourir.

Les trois jours passés à Glencree se sont écoulés rapidement. Nous avons pu juger de l'âpreté du climat : les brouillards paraissaient déjà autour de nous et l'air vif des montagnes nous pénétrait jusqu'aux os. Le mardi 14 août était fixé pour le départ. Nous suivîmes une route différente de celle par laquelle nous étions arrivés. Nous descendîmes la vallée qui nous conduisit à une des grandes beautés du comté de Wicklow, si riche d'ailleurs en beautés de tout genre ; je veux parler du vallon qu'arrose la rivière du Dargle. Rien n'est plus pittoresque que ce parcours où l'on côtoie le torrent mugissant dans les profondeurs, tandis que l'on jouit de l'ombrage des grands arbres, de la fraîcheur des prairies et des perspectives qui se présentent à travers les rives escarpées. C'est un des points de vue les plus fréquentés. Nous y avons rencontré de nombreux touristes.

VII. Vers les cinq heures du soir, nous arrivions à Belmont-House, Stillorgan, Maison de Noviciat de la Province Britannique. Nous y fûmes reçus par le R. P. Boisramé à la tête de dix novices.

Belmont-House est une très-belle résidence : la maison pourrait être certainement mieux appropriée ; telle qu'elle est, elle suffit à sa destination. Mais comme lieu de retraite, résidence de noviciat, Belmont-House ne laisse rien à désirer. L'enclos est magnifique, et de l'endroit où les novices prennent leur récréation, on contemple la baie de Dublin avec les mille spectacles dont elle est chaque jour le théâtre.

Nous avons célébré au milieu de nos chers Novices irlandais la belle fête de l'Assomption. Son aurore fut un peu troublée par la nouvelle de la maladie du R. P. Gilligan. Des prières furent faites pour ce cher Père : Dieu ne les a point exaucées.

VIII. Le lendemain, nous nous rendîmes, à Dublin, à notre

collége de Merrion square. On nous y avait préparé une bien agréable surprise. La plupart des Pères de nos Maisons d'Irlande s'y étaient réunis. Nous nous trouvâmes dix-huit Oblats. Ce fut une fête de famille dont nous avons vivement remercié le R. P. Nolan, Supérieur de notre collége de l'Immaculée Conception.

Un bâtiment mieux approprié aux exigences d'un collége, un personnel plus nombreux donneraient certainement à cette œuvre le plus grand succès. Là encore le bien se fait au prix d'un dévouement sans bornes. Plusieurs de nos Frères scolastiques devront au collége de Merrion square le bienfait de leur instruction et de leur vocation.

Du collége nous retournâmes à Inchicore et de là à Belmont-House. La journée du 17 devait être la dernière de notre séjour en Irlande. Dès le samedi précédent, les PP. Fox, Gubbins et Redmond étaient allés en Mission. Le Supérieur général avait entretenu successivement les Pères et les Frères de chacune de nos résidences : il avait joui du bonheur de constater dans tous les membres que notre Famille compte en Irlande l'esprit de la Congrégation : ce sont toujours des Frères sincèrement dévoués à notre Mère commune et fidèles à nos saintes traditions. Que le Seigneur et la Vierge Immaculée bénissent toutes leurs œuvres et les multiplient comme les grains de sable qui couvrent les bords de leur île si catholique et si belle !

Le 18 au matin, nous célébrâmes la sainte Messe à Belmont-House, et, à sept heures, nous étions sur le bateau. La mer était calme : on aurait dit une glace dans laquelle le ciel se mirait, à peine le mouvement des vagues était-il sensible. La traversée ne pouvait être plus tranquille et plus heureuse : personne n'eut le mal de mer. L'atmosphère était sereine : au moment où les montagnes de l'Irlande disparaissaient à l'horizon, on voyait surgir en face le sommet de celles de l'île d'Anglesey. C'est un beau spectacle qu'offre l'Océan dans sa majestueuse tranquillité. A onze heures, nous abordions à Holy-Head. Nous franchissons de nouveau l'île, le pont tubulaire, la ville de Bangor, le pays de Galles, Chester, puis nous pénétrons dans de nouvelles contrées : voici Manchester, le Yorkshire, enfin Leeds, où nous arrivons vers cinq heures du soir. La Maison est dans le deuil : la maladie du P. Gilligan est devenue plus grave ; les Pères s'inquiètent et prévoient une catastrophe.

Le 19, le P. Rey chante la Grand'Messe dans notre belle église de Leeds, au milieu d'une affluence considérable. Les offices ont toute la solennité d'une cathédrale. Les associations

avaient eu leur réunion hebdomadaire. Nous avons dit dans le dernier rapport tout le bien que ces associations produisent. La Maison de Leeds a tous ses établissements en bonne voie ; le couvent, les écoles ne laissent rien à désirer, l'église s'achève. S'il faut souhaiter quelque chose maintenant, c'est que les Pères aient une maison plus grande : celle qu'ils ont ne suffit pas à leurs besoins.

Les voyageurs visitent le malade qui les reconnaît et les entretient avec bonheur. Hélas ! ils se disent qu'ils ne reverront pas cette nouvelle victime de la charité. Le P. Gilligan a contracté le germe du mal auprès d'une pauvre femme expirante dans la misère et le dénûment.

IX. Le lundi 20, le Supérieur général part pour Leith. Le chemin de fer a son tracé au milieu des campagnes les plus florissantes. Mais quand il s'approche des villes, on reconnaît à la hauteur des cheminées, aux flots de fumée qui s'en échappent que l'on se trouve dans la portion la plus manufacturière de l'Angleterre. Berwick, autrefois cité libre, sépare l'Angleterre de l'Ecosse. Nous traversons Berwick et nous entrons dans l'ancienne Calédonie ; nous longeons les rivages de la mer du Nord qui se creuse des criques, des baies, des anses aux formes les plus capricieuses. Les regards ne se lassent point de contempler les paysages qui se détachent successivement avec une variété infinie. Mais une pensée pèse sur le cœur catholique, et il ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment douloureux qu'il ne connaît point en voyageant en Irlande. Des clochers s'élèvent dans les airs ; il reconnaît des temples, des églises : Dieu est-il là ? La réponse négative qu'il est obligé de se faire l'afflige profondément. L'Eucharistie ne se lève point sur ces contrées plongées la plupart dans l'ombre de la mort ! En Irlande, il en est autrement. Partout il peut saluer l'Eglise catholique et l'Hôte divin qui en fait la vie et la splendeur. Ah ! quand reviendra le jour où l'île des Saints retrouvera les joies de son adolescence, quand s'illuminera-t-elle encore aux rayons du véritable soleil de justice ? Déjà l'aube du retour semble colorer ses horizons : l'Eucharistie voit ses abris se multiplier : l'Eglise catholique progresse et l'heure de la conversion sonnera bientôt. Alors il y aura une grande gloire dans le Ciel et une paix plus abondante pour les hommes de bonne volonté.

A quatre heures nous sommes à Edimbourg. Le R. P. Noble nous reçoit à la gare, et nous prenons immédiatement le chemin de Leith. Dans moins d'une demi-heure nous arrivons devant une porte cochère qui s'ouvre, et nous laisse entrevoir

d'abord une église, puis plus loin une charmante habitation. Un jardin s'épanouit entre les deux édifices. Près de la maison sont les écoles. Tout cela compose notre établissement de Leith. On admire tout ce que le zèle a su créer, là où il y a à peine dix ans nous ne possédions pas un pouce de terrain. Bientôt nous verrons le couvent des sœurs de Lorette, où les jeunes filles reçoivent l'instruction, et où des pensionnaires sont admises. C'est une troisième place conquise par la divine Eucharistie. Leith grandit toujours : des docks immenses se construisent ; ce sera bientôt le Liverpool de la mer du Nord. Les Oblats sont les seuls à y entretenir le flambeau de la foi. Nous avons vu le premier catholique de Leith : il était seul, il y a vingt-cinq ans : maintenant on en compte plus de 5,000. Nous avons assisté à une des réunions du soir. Une procession s'est faite à l'intérieur de notre église en l'honneur de la très-sainte Vierge. C'est à Marie, Etoile des mers, qu'est consacrée notre église. Si nos Pères étaient plus nombreux, outre le développement qu'ils donneraient aux œuvres de Leith, ils pourraient prêcher des missions diocésaines, ardemment désirées par le clergé et les fidèles de l'Ecosse.

Que dire d'Edimbourg, de la ville pittoresque par excellence ? Que dire de Mgr le Vicaire apostolique, si bon pour nous ? Je jette en courant ces notes rapides, et je sens que je ne suis ni à la hauteur des hommes, ni à la hauteur des choses. Il me faudrait des chants pour exprimer avec vérité les sentiments de mon cœur !

Le 22, Mgr le Vicaire apostolique veut bien s'asseoir à notre table, et partager notre repas. Il se montre animé de la bienveillance la plus paternelle. Il ne demande qu'une chose, voir augmenter le nombre de nos Pères : il forme des vœux ardents pour la prospérité de toutes leurs œuvres.

X. La visite était terminée le 22 au soir : le 23, nous reprenons la direction du Yorkshire, et nous repassons avec plaisir par les lieux que nous avons admirés une première fois. Nous nous arrêtons à Harrogate. En descendant des wagons, nous apercevons le P. Gorman : il vient à nous, et nous annonce la mort du R. P. Gilligan ; il avait reçu son dernier soupir. Cette nouvelle nous émeut profondément : nous ne pouvions être insensibles à la perte que la famille éprouvait dans un de ses fils bien-aimés. Et puis, bien des souvenirs personnels rendaient plus douloureuse la blessure reçue par nos cœurs. Plus loin deux Junioristes de Siklinghall s'offrent à nous : ils sont là pour nous conduire à la délicieuse résidence de Lys-Marie. Nous y arrivons à la tombée de la nuit,

et la réception est des plus cordiales et des plus affectueuses. Dix-sept jeunes gens entourent le R. P. Matthews, qui les présente au Père général comme une couronne vivante, pleine de grâce et de fraîcheur.

Demandons au P. Arnoux l'histoire de cette Maison depuis le rapport de 1865 : Il écrivait à la date du 28 octobre :

« Nos Junioristes paraissent tous animés d'un excellent esprit : évidemment le Seigneur bénit cette œuvre. Ils s'appliquent avec zèle à leur avancement dans la piété et dans l'étude, et désirent sincèrement devenir de bons Oblats de Marie Immaculée. Il n'est jamais question parmi eux de vacances passées dans leur famille. Ils sont très-attachés à la Congrégation : ils en aiment les membres, et se plaisent infiniment à Lys-Marie et dans ses alentours. Nous veillons à ce que la maladie ne les visite pas, et pour cela nous leur donnons une nourriture simple et substantielle, et nous leur faisons prendre beaucoup d'exercice. Le bill du médecin depuis qu'ils sont ici ne s'élève qu'à 1 livre 6 shillings.

« Les relations de cette Maison avec les prêtres voisins sont excellentes ; tout le monde semble s'intéresser au succès de cette œuvre, et on remarque que nos Junioristes sont des enfants de choix.

« Nos catholiques sont plus fervents et fréquentent plus souvent les Sacrements. J'en ai peu qui n'aient pas fait leurs Pâques. Les conversions ne sont pas aussi nombreuses qu'il y a deux ans. Cependant j'ai le bonheur de temps à autre de recevoir quelques protestants dans le giron de l'Église.

« Bonne nouvelle ! Les bigots et les bigotes de Wetherby sont en émoi. Le journal de cette ville s'en mêle, lui qui fit honneur à l'ouverture de notre chapelle auxiliaire le jour de la fête de saint Joseph. C'est que cette chapelle commence à se remplir ; c'est que la parole du prêtre produit son effet, passe de bouche en bouche, et fait jaillir la lumière dans les ténèbres. Leur tapage ne pourra qu'amener un bon résultat, il portera plus au loin la bonne nouvelle : *Quare fremuerunt gentes?*

« 16 *mars* 1866. — Les choses ici vont assez bien. Notre Juniorat se compose de 18 membres, qui continuent de nous donner de grandes consolations. Nos deux professeurs ont beaucoup à faire... La maladie des bêtes à cornes a fait augmenter le prix de la viande. Veuillez prier saint Joseph afin qu'il manifeste envers sa famille de Lys-Marie un peu de cette sollicitude qu'il exerçait envers la famille de Nazareth.

« Vous apprendrez avec plaisir que notre voisinage catho-

lique et protestant vient d'être frappé et très-édifié par la conversion du fils aîné de *sir Lane Fox*, d'anticatholique descendance. En se faisant catholique, il a dû renoncer à ses droits d'aînesse. Cette conversion fait du bien à nos catholiques de Siklinghall et de Wetherby, car ce gentilhomme était assez connu d'eux. »

Le R. P. Arnoux qui nous fournit ces détails n'était plus à Lys-Marie quand nous y sommes arrivés. Il avait été désigné pour remplacer à Kilburn le R. P. Crawley, dont l'état de santé exigeait des soins particuliers. Nous avons pu constater que le témoignage rendu aux Junioristes était bien mérité, et nous avons passé auprès d'eux quelques heures bien agréables. Il y a là de véritables espérances pour la Congrégation, et nous pouvons ajouter que ces espérances se réalisent de jour en jour. Le Juniorat, après avoir envoyé deux novices à Stillorgan, comptait encore 17 membres, tous animés d'un grand amour pour notre chère Famille. Ils avaient écrit autour du réfectoire ces paroles expressives : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ*. Siklinghall est une délicieuse résidence : tout y porte à la prière et au recueillement. On ne peut passer près de son préau sans donner un souvenir à ceux de nos frères qui reposent au milieu de ses ombrages et de ses fleurs.

XI. Le samedi nous quittions Siklinghall, et nous nous dirigions vers Leeds en passant par York. Nous voulions visiter son antique cathédrale et sa célèbre salle capitulaire. Notre curiosité bien légitime a pu se satisfaire pleinement. C'est ici que je dois avouer mon impuissance à reproduire, même imparfaitement, les magnificences que nous avons contemplées. Elles dépassent toute description : c'est la poésie du gothique à sa plus haute puissance, et on ratifie volontiers l'éloge que se donne la salle capitulaire par l'inscription qu'elle présente à son entrée : *Sicut rosa est flos florum, sic et ego domus domorum*.

Nous arrivions à Leeds vers le soir. Nous comprîmes facilement que le deuil était dans la paroisse. Les premières obsèques du R. P. Gilligan devaient se faire le lendemain. Vers trois heures de l'après-midi, les Pères transportèrent le corps dans l'église : à la tombée de la nuit, on récita solennellement les Matines et les Laudes des morts : elles furent suivies d'un sermon prêché par le R. P. Cooke. Le lundi matin le R. P. Pinet chanta la Messe, assisté par un nombreux clergé, l'absoute fut faite par le Supérieur général, et le

corps fut transporté hors de l'église par les prêtres. A ce moment des sanglots retentirent dans la multitude, et ce fut une scène des plus émouvantes... Un cortége très-nombreux se forma pour l'accompagner à sa dernière demeure.

Le P. GILLIGAN est mort lorsque les travaux de l'achèvement de l'église touchaient à leur fin. Il s'était livré avec ardeur à une quête pour couvrir les frais de la chaire. Dieu ne lui a pas accordé la consolation de la voir placée. Nous voudrions nous étendre sur la beauté de cet édifice, un des plus beaux qu'offre en ce moment l'Angleterre catholique, mais nous en parlerons plus longuement en racontant la solennité de son ouverture.

Le soir même, le Supérieur général repartait pour Rockferry, où devait se tenir le conseil provincial. Il se tint, en effet, le mardi 28 août, sous sa présidence : le R. P. Provincial et les Pères JOLIVET, NOBLE, HIKEY et PINET en faisaient partie. Le même jour, le Supérieur général put donner lecture de son acte de visite à tous les Pères réunis à Rockferry. La tristesse était encore trop grande pour qu'on pût se livrer aux expansions d'une fête de famille. Il y eut cependant une explosion de vœux fraternels vivement sentis en faveur du R. P. EGAN, qui avait commencé sa cinquante et unième année de sacerdoce.

Le mercredi matin, à huit heures, nous nous éloignions de Rockferry, après les adieux les plus affectueux ; nous montions en chemin de fer à Liverpool, et vers deux heures nous entrions à Kilburn, en compagnie du P. Provincial et du P. ARNOUX. Là vinrent nous rejoindre les Pères et les Frères de Tower-Hill. Le R. P. RING offrit au Supérieur général, de la part de l'association des hommes, une magnifique étole en soie blanche, brodée d'or, accompagnée d'une adresse pleine de cœur. Puis il raconta ce qui s'était passé à Londres depuis notre première visite.

Nous avons dit que le choléra exerçait de grands ravages dans le district de Tower-Hill ; la misère augmentait sous ses coups. De nombreuses familles manquaient du nécessaire. Il fallait leur procurer du secours. Mais à qui s'adresser ? Le P. RING pense que le lord maire de Londres ne refusera pas sa protection à la multitude de malheureux dont pullule le quartier de la Tour. Cependant, avant d'entreprendre toute démarche, il soumet son projet à Mgr Manning. L'Archevêque, qui connaît la partialité dont les œuvres catholiques sont toujours l'objet, n'espère point de réussite ; mais il autorise volontiers le Père à faire une tentative. Le P. RING écrit au lord maire. Il en reçoit une réponse très-polie. Le lord maire ne

rejette pas absolument sa demande en faveur des malheureux de Tower-Hill; mais il désire qu'un comité s'organise, et il promet de recevoir avec bienveillance les communications du comité. Le P. Ring va chez M. Young, le même qui a présidé le *meeting* du 30 décembre, catholique fervent, paroissien de Tower-Hill, seul membre catholique de la corporation de Londres. M. Young accepte la présidence du comité, y fait entrer plusieurs de ses amis comme membres, nomme le P. Ring secrétaire, s'engage à appuyer ses demandes dans le sein du conseil municipal et désigne la maison comme local de réunion. Le P. Ring écrit immédiatement au lord maire, qui, en réponse, lui envoie un premier secours de 50 livres. Ce n'est pas la seule consolation que Dieu réserve à nos Pères.

Le curé protestant de Tower-Hill apprend que des secours sont accordés aux catholiques, il veut en obtenir pour ses paroissiens protestants. A son tour, il écrit au lord maire. On lui répond qu'un comité existant déjà dans son district, il doit se mettre en rapport avec le président et le secrétaire, et entrer, par leur moyen, en participation des mêmes secours. Le curé et ses vicaires sont parfaitement accueillis par le comité catholique; le curé est nommé second secrétaire, et de nouvelles demandes sont adressées au lord maire, qui envoie une somme plus considérable. Voilà donc les protestants recevant la direction d'un comité catholique reconnu par la corporation de Londres. Voilà un pasteur protestant exerçant en second les fonctions de secrétaire sous un prêtre catholique; voilà les protestants obligés d'aller demander et de recevoir des subsides dans une maison catholique, dans un presbytère de religieux! C'est le premier fait de ce genre depuis la Réforme! Mgr Manning en a félicité nos Pères et leur a déclaré qu'il y attachait une grande importance.

Les relations entre les ministres et nos Pères ont été des plus conciliantes. Le curé les a invités à sa table, et, le jour de notre passage à Kilburn, nos Pères avaient rendu cette invitation avec une aimable courtoisie. Nos paroissiens de Tower-Hill ont donc été à l'abri de toute attaque contre leur foi; ils n'ont point été exposés à acheter au prix de leur conscience les secours dont ils avaient besoin.

Le Supérieur général écouta avec bonheur ces détails consolants; il félicita et encouragea nos Pères, qui avaient si vaillamment combattu; il les bénit de toute l'effusion de son cœur, et, après les avoir embrassés une dernière fois, il se rendit à la station de Charing-Cross. A sept heures et demie, nous étions entraînés vers Douvres, et à onze heures nous franchissions la Manche. Un vent assez violent agitait la mer;

notre bateau, plus léger que ceux du canal Saint-George, subissait le mouvement des vagues. Mais le trajet était court; aussi, malgré le spectacle que nous offrait le salon, avons-nous échappé au mal de mer. Il eût été agréable cependant de contempler l'Océan à la clarté de la lune, dont les rayons se baignaient dans les eaux en les colorant de teintes variées. Le jeudi matin nous arrivions à Paris, à la grande surprise de nos Pères, qui ne nous attendaient pas de sitôt.

Et maintenant que, éloigné des îles Britanniques, je ne suis plus sous le charme des grandes et belles choses que j'ai vues, que j'ai entendues, cherchant à recueillir mes impressions et mes souvenirs, je ne puis les exprimer avec plus de vérité qu'en empruntant à l'acte de visite du Supérieur général une page où ses propres sentiments se sont traduits d'une manière énergique. Ce sera le bouquet spirituel de ces lignes pâles et décolorées :

« Laissez-moi tout d'abord vous remercier de l'accueil si cordial et si affectueux que j'ai rencontré auprès de vous dans toutes nos Maisons. Cet accueil ne m'a point surpris. Je vous connaissais déjà et je connaissais tout votre dévouement envers la Famille. Quoique attendu, cet accueil ne m'a pas moins grandement consolé, et j'ai éprouvé parmi vous ce que nous éprouvons tous dans nos Maisons, un sentiment de joie et de bonheur, qui me faisait répéter souvent dans l'intérieur de mon âme : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Je comprenais, et vous compreniez aussi que, parmi nous, tout en aimant de tout notre cœur notre pays natal, ce sentiment de nationalité doit être dominé et saintement transformé par le sentiment de la fraternité religieuse. Quand nous sommes ensemble, il n'y a parmi nous que des Oblats de Marie Immaculée, unis par un même esprit, animés d'une même affection, inspirés par le même dévouement... Que cet esprit d'union et de charité, que notre bien-aimé Père nous a tant recommandé, règne toujours entre nous. Regardons-nous toujours et en tout comme des frères, et que, en nous voyant, on nous reconnaisse comme enfants de la même Famille.

« Si votre accueil m'a fait plaisir, la vue de vos œuvres a été pour moi le sujet d'une immense consolation. Je les connaissais déjà. Je désirais vivement les revoir, et je les ai revues avec bonheur. Oui, mes bien-aimés Pères et Frères, vos œuvres sont belles, elles sont bonnes, elles procurent la gloire de Dieu, font le bonheur de la Congrégation et sont pour un grand nombre d'âmes la source des grâces les plus abondantes.

Ce qui est plus consolant pour nous, c'est que partout les âmes les plus abandonnées sont l'objet de votre ministère. La part qui nous a été faite dans le champ du Père de famille ne pouvait être plus belle, car nous aussi nous pouvons dire : *Pauperibus evangelizare misit me*. Je venais de quitter la France ; je touchais à peine le sol britannique, que déjà je me trouvais au milieu d'une œuvre nouvelle, et pourtant déjà bien féconde ! Je laissai nos Pères de Tower-Hill sur la brèche, en face d'une épidémie qui a fait ressortir leur zèle et leur dévouement. Le bien que j'ai constaté à Londres, j'ai pu le voir à Rockferry, à Liverpool, à Inchicore, à Dublin, à Glencree, à Stillorgan, à Leith, à Leeds, à Siklinghall. Oui, mes bien-aimés Pères et Frères, vous faites du bien. Soyez bénis pour tout ce que vous opérez et que le Seigneur vous rende en bénédictions toutes les peines que vous devez vous donner pour répondre aux besoins d'un ministère incessant ! »

Depuis notre retour en France, deux faits se sont accomplis. Nous devons les raconter avant de terminer ce rapport : c'est la clôture des travaux du comité de Tower-Hill et la magnifique cérémonie qui a accompagné l'ouverture du transept et de l'abside de notre église de Leeds.

Le R. P. COOKE écrivait, le 10 septembre :

« Notre comité de bienfaisance a terminé aujourd'hui ses travaux. M. Black, un des grands savants d'Angleterre, a proposé, en termes très-éloquents, un vote de remercîment aux Pères de notre Église. Trois ou quatre messieurs, tous protestants, et parmi eux le pasteur curé, se sont disputé l'honneur, *to second*, comme nous disons, de seconder ce vote. Le compte rendu de cette séance et des travaux du comité doit paraître dans le *Times* et plusieurs autres journaux de Londres. On a secouru quatre mille personnes et distribué dix-neuf mille portions de diverses choses. J'ai assisté moi-même à une séance, et j'ai été frappé du respect avec lequel nos Pères étaient traités par les ministres, riches négociants et médecins protestants, membres du comité. C'était une chose extraordinaire et unique à Londres de voir des prêtres catholiques, membres d'un corps religieux, chargés par la ville de la distribution des secours aux protestants et aux catholiques. Cet événement a produit une révolution complète dans notre voisinage, si protestant jusqu'alors. Que tout tourne à la gloire de Dieu et au salut des âmes qui lui sont chères ! »

Le R. P. RING, qui assistait à la séance de clôture, a remercié

les membres du comité du dévouement infatigable qu'ils avaient montré ; il s'est plu à faire ressortir la courtoisie et la bienveillance dont il avait toujours été l'objet dans toutes leurs relations. Il restait une somme de 56 livres à partager : 35 ont été allouées au Père et 21 au ministre protestant. Le P. Ring avait obtenu antérieurement, grâce à son courage et à sa persévérance, 50 livres en faveur des convalescents, une heure après que le comité municipal avait voté 50 livres pour le dépôt. Il a pris en main avec la même ardeur la cause des pauvres orphelins du choléra : 51 restent à sa charge. Ses démarches auprès du lord maire ont abouti : 300 livres ont été allouées en faveur des orphelins et 18 en faveur des veuves. La liste présentée par le P. Ring a été une des plus favorablement accueillies. Il a même pu obtenir qu'une liste présentée par les Révérends Pères Maristes, et qui aurait été refusée, ait eu un bon résultat : 180 livres ont été accordées en faveur de leurs orphelins. C'est ainsi que Dieu a daigné bénir le dévouement de nos Pères.

Il faudrait une plume compétente pour décrire la belle cérémonie dont notre église de Leeds a été le théâtre le 13 septembre dernier. Nous croyons que l'article suivant, traduit du *Weekly Register*, du 22 septembre, par un de nos Pères, satisfera l'attente de nos lecteurs ; nous nous permettrons cependant d'en retrancher quelques détails.

« Cette semaine, nous avons à enregistrer un événement que les catholiques de Leeds désiraient depuis longtemps, c'est-à-dire l'ouverture du transept, du chœur et des chapelles de l'église Sainte-Marie-du-Mont, ou Richmont-Hill. Les Pères Oblats vinrent à Leeds en 1851, peu après le soulèvement du peuple contre le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre, et l'église fut commencée en 1853. Les Pères rencontrèrent dans l'exécution de leur grande œuvre une série de contre-temps et de désastres. Le ridicule et le découragement les assaillirent successivement ; de fâcheux accidents arrivèrent : la foudre éclate et tombe en plein midi, avec un soleil brillant, sur les murailles de la nouvelle église ; quelques ouvriers périrent et les travaux furent suspendus pendant un laps de temps considérable. Cependant, grâce à leur énergie et à leur zèle, les Oblats sortirent de ce temps d'épreuves ; ils se mirent au-dessus des obstacles que le démon semblait leur susciter, et Dieu enfin a béni et couronné leurs efforts. Là où on ne voyait, il y a quinze ans, qu'une misérable cabane de forgeron au milieu d'un amas de décombres, s'élève aujourd'hui une des plus belles églises

d'Angleterre. Elle a été bâtie en l'honneur de l'Immaculée Mère de Dieu par les soins de quelques hommes dévoués qui arrivèrent à Leeds la bourse légère : 5 livres étaient tout leur avoir, mais riches en zèle et en charité. Il ne manquait, pour mettre le comble à la joie de la Communauté, que la présence du R. P. GILLIGAN; mais, hélas! la mort venait de l'enlever à la fleur de son âge. Dieu l'appela à lui juste au moment où l'œuvre allait être couronnée. *Requiescat in pace!*

« L'église Sainte-Marie se compose d'une nef et des côtés, du transept qui a une chapelle à chaque extrémité, et enfin d'un chœur très-spacieux. Sa longueur totale est de 188 pieds anglais; celle du chœur est de 60. Le transept a 100 pieds d'une extrémité à l'autre, sur 83 de hauteur. Il n'y a peut-être pas une église catholique en Angleterre qui ait un chœur si beau, si bien fini, et si parfaitement approprié à la célébration de tous les offices de la religion. Chaque côté du chœur est orné de magnifiques stalles en chêne, devant lesquelles se trouvent, à une assez grande distance, des bancs pour les porte-flambeaux et les acolytes. On gravit sept marches pour entrer au chœur, et quatre pour monter au maître-autel, placé au fond de l'abside. Le maître-autel et le rétable, qui occupent trois côtés de l'abside, sont d'une beauté et d'une magnificence ravissantes, et aussitôt l'observateur intelligent est attiré par l'idée qui a évidemment inspiré la composition et qui y brille de toutes parts, c'est-à-dire l'idée d'adoration. Sur le devant de l'autel est sculptée en relief très-hardi l'adoration de l'Agneau par les vingt-quatre vieillards, et sur le mur, à l'extrémité orientale, se trouve un trône pour le Saint-Sacrement, environné de groupes d'anges adorateurs; parmi les anges il en est deux qui soutiennent en l'air une couronne impériale richement dorée et garnie en zigzag de jaspe et de pierreries. Au-dessus de ce magnifique travail s'élève un arc reposant sur des colonnes de marbre et formé d'anges tenant des inscriptions mêlées à des lis, et cet arc se termine sous un triangle orné de grenadilles, ou fleurs de la Passion, et d'anges jouant de divers instruments de musique. Aux fenêtres de côté se trouvent deux autres triangles faits de la même manière. Il y a dans l'un des figures de papes, cardinaux, évêques, prêtres, moines, docteurs, etc.; dans l'autre, des séculiers canonisés, tels qu'empereurs, rois, reines, nobles, chevaliers, dames et vierges, tous penchés vers le Saint-Sacrement en attitude d'adoration. Il est impossible de donner trop d'éloges à cette composition, qui est aussi magnifique en dessin que ravissante de beauté en exécution...

« Au milieu du chœur descend de la voûte une tige à laquelle

est suspendue une large couronne de fer peinte et dorée ; elle est formée de deux cercles ayant de 60 à 70 becs de gaz. L'effet produit par cette couronne est extrêmement beau et montre assez clairement la vraie méthode d'illuminer les églises au gaz. D'autres branches sortent des murs, éclairent le transept et les chapelles, et leur donnent la plus brillante et la plus joyeuse apparence.

« Les quatre chapelles sont dédiées à la sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Patrice et au bon Larron. Elles sont pavées en mosaïques et lambrissées de pin ; les décorations qu'on y a faites sont de couleurs diverses, noire, jaune ou or et blanc, mais d'une façon toute nouvelle et d'un heureux effet. L'autel de la sainte Vierge et le rétable sont en pierre, marbre et tuiles encaustiques, et ils couvrent presque tout le mur. La composition est des plus gracieuses. L'autel de saint Patrice est entièrement d'albâtre et surmonté d'une statue du Saint magnifiquement sculptée et vraiment religieuse. L'autel de saint Joseph et le rétable ont été sculptés par M. Early, de Dublin ; c'est encore lui qui a fait l'autel du bon Larron. Tout ce travail consiste en un Calvaire presque de grandeur naturelle et un autel soutenu par des colonnes de marbre ; sous l'autel repose un Christ de grandeur naturelle. La figure de Notre-Seigneur et celles des deux larrons ont un grand mérite. On voit que cet autel du Calvaire sera l'autel favori des pauvres : ils s'agenouillent en groupes devant lui et le contemplent avec une émotion visible...

« Les vitraux méritent une mention spéciale : manière originale, conception grandiose, royale majesté dans les figures, richesse et harmonie dans les couleurs, tout y est combiné de façon à produire une œuvre magistrale.

« Maintenant que l'on a fait disparaître la muraille provisoire qui terminait la nef, l'église Sainte-Marie surpasse l'idée qu'on s'en était formée d'avance. Sans exagération aucune, c'est peut-être l'église la mieux réussie du royaume. Ce n'est ni à ses décorations extraordinaires ni à sa richesse qu'elle doit l'effet qu'elle produit, mais simplement à sa forme majestueuse, à ses justes proportions et à ses dimensions relatives bien observées. Otez-en les vitraux, les autels et les statues, et elle ne sera pas moins la même, c'est-à-dire grandiose, majestueuse, et présentant un cachet religieux...

« On a condamné quelquefois l'architecture gothique comme sombre, froide, manquant d'aspect, de lumière et d'air, et, ô étrange conséquence ! comme impropre aux cérémonies de l'Église. Il ne reste plus de fondement à cette objection : l'église Sainte-Marie est tout l'opposé de ce que nous venons d'é-

numérer ; elle est éclairée, aérée, gracieuse et jolie sans perdre en rien de sa dignité, de sa majesté et de ses effets vraiment religieux. C'est M. Welbi Pugin qui est l'architecte des parties récentes de l'église Sainte-Marie...

« Disons maintenant un mot de la cérémonie qui avait lieu le 13 septembre. A onze heures, l'Evêque du diocèse sort de la sacristie, traverse en procession la nef, monte les marches du Sanctuaire et s'avance jusqu'au pied du maître-autel. Soixante prêtres environ occupaient les stalles. Alors commença le chant de tierce, pendant lequel l'Evêque se revêtit des ornements pontificaux pour célébrer la sainte Messe. A la fin de tierce, Mgr l'archevêque Manning vint en procession jusqu'aux marches du Sanctuaire, pendant que l'on chantait l'antienne *Ecce sacerdos*. Arrivé à l'entrée du chœur, l'Archevêque fut salué et embrassé par l'Evêque diocésain, qui le conduisit à son trône placé au côté de l'épître, et la Messe commença. La Messe nos 3 et 16, choisie parmi celles de Haydn, fut exécutée par un chœur d'artistes d'une manière vigoureuse et remarquable. L'orgue était tenu par le R. P. Gobert. »

Après l'Evangile, Mgr Manning, conduit par ses diacres, monta en chaire et prêcha une éloquente allocution. Prenant occasion de l'ouverture de la magnifique église, il parla de l'Eglise de Jésus-Christ, de son état militant dans le monde, des assauts constants auxquels elle est en butte, le plus souvent dans la personne de son chef visible, mais aussi de ses restaurations, non moins constantes à travers les siècles.

A l'issue de la grand'messe, on s'est empressé de visiter les parties de l'église nouvellement achevées.

Dans l'après-midi, un splendide dîner de cent quatre-vingts couverts a été servi dans le *Stock Exchange*. Lord Herries présidait. Parmi les convives on remarquait l'archevêque de Westminster et l'évêque de Beverley. Des toasts ont été portés au Saint-Père, à la Reine, à Mgr Manning.

L'archevêque de Westminster se leva pour répondre, et il fut accueilli par de bruyantes acclamations. Il commença par dire qu'il savait depuis longtemps combien était cordiale l'hospitalité du Yorkshire, et qu'il éprouvait un grand plaisir de se trouver au milieu d'amis du Yorkshire daus une circonstance aussi solennelle que celle de l'ouverture d'une nouvelle église. « J'étais présent, ajouta l'éminent prélat, lorsqu'il y a des années s'ouvrit la nef et j'eus l'honneur, en cette circonstance, de rencontrer le Fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, le digne Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, de qui je reçus bien des témoignages d'une

bienveillance toute paternelle. Je suis venu à Leeds prendre part à la cérémonie de l'ouverture complète de la magnifique église de Sainte-Marie sous l'influence d'un double motif : d'abord par vénération pour la mémoire de l'illustre Evêque de Marseille et aussi par affection pour la fervente et laborieuse Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. » Après avoir parlé de la grandeur de l'œuvre où étaient engagés les Pères Oblats à Leeds avec tant d'autres hommes généreux, complimenté les anciennes familles catholiques du Yorskhire et constaté l'état actuel des controverses, l'illustre Prélat propose un toast à la santé de Mgr Cornwaithe, qui répond en quelques mots.

La santé du clergé séculier est proposée par l'honorable M. Langdale. Enfin, on porte un toast au R. P. Cooke, Provincial, et aux autres Oblats de Marie Immaculée. Ce fut l'honorable master of Herries qui le proposa en se félicitant d'avoir appris le catéchisme par l'entremise du R. P. Cooke. Le R. P. Cooke a répondu en faisant l'historique des difficultés qu'a rencontrées la fondation de Leeds. Commencée avec 5 livres, cette fondation, qui comprend l'église, le couvent, les écoles et l'orphelinat, ne coûte pas moins de 30,000 livres, ou 150,000 francs. Enfin, un dernier toast fut proposé par M. Constable à la santé du R. P. Pinet, *l'énergique* Supérieur des Oblats de Leeds. Ce toast fut parfaitement accueilli : il était mérité, car c'est au zèle et au dévouement du R. P. Pinet que nous devons l'achèvement de l'église de Leeds, si laborieusement commencée et poursuivie par le R. P. Cooke.

Le soir, l'Archevêque de Westminster chanta les Vêpres pontificalement ; le Sermon fut prêché par le Supérieur des Dominicains de Londres. Les fêtes ont duré huit jours. De l'aveu de tous, cette inauguration de l'église de Leeds s'est accomplie avec la plus grande et la plus parfaite solennité.

C'est un nouvel encouragement que le Seigneur accorde aux travaux des Pères de la Province britannique. Pouvaient-ils, il y a quinze ans, se promettre un si grand résultat? Qu'ils continuent de marcher généreusement sous la blanche bannière de Marie Immaculée, et ils recueilleront encore sans aucun doute de plus beaux triomphes. La Vierge Immaculée est appelée à fouler sous ses pieds toutes les hérésies : le jour viendra où la terre du Scapulaire de Marie revêtira de nouveau les insignes de la sainteté et du salut. Nos Pères auront leur part dans cette suprême victoire.

N.-D. de Lumières, le 28 octobre 1866.

VARIÉTÉS.

I. — Faits divers.

Après s'être reposé pendant deux jours à Paris, au retour de la visite de la Province britannique, le Supérieur général est allé clôturer, à Limoges, les exercices de la Retraite provinciale du Nord. Cette retraite, commencée le 26 août, s'est terminée le 2 septembre. Elle a été prêchée avec fruit par le R. P. Audruger, de la maison d'Angers. Les instructions du Missionnaire ont été goûtées et on en gardera un précieux souvenir. Vingt-trois Pères venus de Talence, de Bordeaux, d'Angers, de Rennes et de Saint-Jean-d'Autun ont pris part à cette réunion sous la présidence du R. P. Burfin, Provincial du Nord. Mgr l'Évêque de Limoges a bien voulu recevoir les hommages des retraitants, le jour de la clôture, et bénir leurs saintes résolutions. Dès le lendemain, les Pères reprenaient le chemin de leur résidence respective en se félicitant de plus en plus du bien que produisent les exercices de la retraite faite en commun.

— Du 10 au 18 septembre, le Supérieur général a fait la visite des Maisons de Nancy et de Notre-Dame de Sion. Il a pu constater tout le bien qui se fait par les membres de ces communautés et le bon esprit qui les anime.

— Le 20 septembre, il arrivait à Autun, où les exercices de la Retraite du Scolasticat devaient s'ouvrir le 23 au soir. Nous n'avons pas à redire les impressions produites par cette Retraite que le R. P. Rambert a prêchée : le R. P. Martinet en a été le fidèle historien. C'était le moment où la Loire exerçait sur tout son parcours d'horribles ravages. Du parc de la Maison de Saint-Jean, nous avons vu la plaine d'Autun complétement inondée; l'eau s'élevait à une grande hauteur : le spectacle était navrant.

Mgr l'Évêque de la Rochelle se trouvait alors dans la ville

d'Autun. Il a daigné nous exprimer à plusieurs reprises les sentiments de bienveillance qu'il nourrit pour les Oblats de Marie Immaculée. Quant à Mgr l'Évêque d'Autun, nous ne pourrons jamais assez reconnaître les bontés toutes paternelles que Sa Grandeur prodigue soit à la Maison du Sacré-Cœur, soit à la Maison de Saint-Jean.

Le jeudi 4 octobre, le Supérieur général était à Lyon. Il s'est entretenu longuement avec le secrétaire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et le savant rédacteur des *Annales*. Nous sommes heureux de consigner ici le témoignage de notre reconnaissance envers cette Œuvre admirable, véritable Providence de nos Missions Étrangères, et nous engageons tous nos Pères à favoriser par tous les moyens en leur pouvoir son extension et son accroissement.

Le lendemain, le Supérieur général arrivait à Notre-Dame de l'Osier. Une première Retraite devait y réunir une partie des Pères qui composent la Province du Midi. Les exercices ont commencé le 7 au soir. Le R. P. Rambert prêchait les instructions; le Supérieur général faisait ses conférences ordinaires s'adressant alternativement aux Pères, aux novices et à nos Frères convers. Chaque partie de la communauté recevait ainsi les avis appropriés à ses besoins spéciaux.

Notre-Dame de l'Osier nous a beaucoup favorisés. Nous avons joui d'une température vraiment exceptionnelle et qui contrastait agréablement avec les jours froids et pluvieux du commencement d'octobre.

La Retraite s'est clôturée le 14 au matin, par la rénovation des vœux. Trente-deux Pères, parmi lesquels nous devons nommer le P. Bermond, Provincial du Midi, le P. Burfin, Provincial du Nord, le P. Martin, Supérieur de Notre-Dame de Bon-Secours, et le Père Martignat, Supérieur de Saint-Jean d'Autun; quatorze Novices et onze Frères convers avaient pris part aux exercices. Parmi ces novices, il s'en trouvait deux du diocèse d'Angers, que nous avions rencontrés avec une douce surprise dans un wagon du chemin de fer entre Moirans et Vinay. Espérons que ce Diocèse, où nos Pères travaillent avec tant de zèle, deviendra de plus en plus fécond aux vocations religieuses et que notre famille en recueillera quelques-unes.

Une visite faite à Mgr l'Évêque de Grenoble nous a permis de nouveau de recueillir de sa bouche les plus précieux encouragements pour nos Missionnaires.

Le samedi 20 octobre, nous quittions N.-D. de l'Osier, maison toujours si chère aux membres de la Congrégation qui ont eu le bonheur de faire leur noviciat à l'ombre de ses murs,

et le soir nous arrivions à N.-D. de Lumières, sanctuaire choisi pour la seconde retraite de la Province du Midi. Elle s'ouvrit le lendemain : le R. P. Rambert en était encore le prédicateur. Trente Pères et huit Frères convers ont suivi les exercices. Parmi ces Pères se trouvaient le R. P. Aubert, Supérieur de N.-D. de Lumières ; le R. P. Bernard, Supérieur du Calvaire ; le R. P. Bellon, Supérieur de N.-D. de la Garde, et les Pères Rolleri, Audric, Semeria, de la maison de Vico. C'était la première fois que la maison de N.-D. de Lumières recevait un si grand nombre des membres de la Famille. Tout avait été préparé et organisé avec le plus grand soin par le R. P. Aubert et le R. P. Trouin, économe de la maison. Dix-sept Junioristes ont pu s'édifier en contemplant les exemples de vertus que leur ont offerts les retraitants : tous ne formaient qu'un cœur et qu'une âme que mouvait saintement l'esprit de Dieu. Rien ne peut exprimer le charme qui s'attachait à l'exercice du soir devant le Très-Saint Sacrement. Il s'accomplissait dans la crypte miraculeuse, au pied de la statue de N.-D. de Lumières. On éprouvait je ne sais quelle mystérieuse influence qui rendait la prière plus facile, le repentir plus doux et l'espérance plus profonde. Tant de grâces sont tombées des mains de Marie, la mère de l'éternelle lumière, sur le cœur des pécheurs : serait-elle demeurée insensible aux supplications de ses Oblats ? La rénovation des vœux s'est faite dans la même crypte, qui n'avait jamais été témoin d'une aussi belle et aussi touchante cérémonie.

Comme elle est agréable, cette résidence de N.-D. de Lumières, avec son église si pieuse, sa maison restaurée, son jardin où coulent des eaux claires et abondantes, sa colline ombragée de pins et sa chapelle de Saint-Michel où reposent nos Frères défunts ! Là encore le temps nous a été propice et le ciel du Midi ne nous a offert que son voile d'azur et son beau soleil d'automne. Que n'avons-nous pu prolonger notre séjour, dans ce délicieux sanctuaire où Marie Immaculée ne cesse de manifester sa miséricordieuse puissance !

Le 30 octobre, nous nous éloignions de N.-D. de Lumières. Une halte à Avignon nous permit d'offrir à Mgr l'Archevêque nos devoirs respectueux. Le digne prélat nous entretint avec une attention bien délicate de la grande cérémonie du couronnement de N.-D. de Lumières ; il en conserve un souvenir ineffaçable et il ne craint pas d'assurer que c'est une des plus belles cérémonies auxquelles il ait jamais assisté.

Le soir même nous arrivions à Marseille. Dès le lendemain le Supérieur général se présenta chez Mgr Place, le nouveau successeur de Saint-Lazare. Il l'avait vu plusieurs fois à Rome

et à Paris. L'accueil de Mgr Place a été, comme toujours, gracieux et bienveillant. Daigne le Seigneur lui accorder un épiscopat long et prospère!

La fête de la Toussaint s'est passée en famille : elle a réuni autour du Supérieur général nos deux communautés du Calvaire et de N.-D. de la Garde.

Le lundi suivant, une invitation de Mgr l'archevêque d'Aix amenait le Supérieur général dans cette ville, berceau de la Congrégation. Nous avons revu la maison aux antiques souvenirs. Elle s'est rajeunie sous les transformations intelligentes dont elle a été l'objet : la lumière inonde son corridor agrandi et régularisé; les sacristies s'enrichissent en ornements et en boiseries. Saint-Joseph a un délicieux oratoire où on aimera à prier le patron de nos premiers Pères.

Nous étions de retour à Marseille le mercredi. Nos Pères se sont réunis de nouveau, mais cette fois dans la maison de N.-D. de la Garde, au pied du magnifique sanctuaire où la Mère de Dieu est si ardemment invoquée et si splendidement glorifiée. C'était à l'occasion de la fête de saint Charles, fête toujours célébrée en souvenir de notre vénéré Fondateur. Le R. P. Rambert, Supérieur de la maison d'Aix, et le R. P. Balaïn, Supérieur du grand séminaire de Fréjus, se joignirent aux deux communautés. Les instants passés ensemble se sont trop vite écoulés : on voudrait prolonger ces communications auxquelles la vie de famille donne un si grand charme.

Notre séjour à Marseille a été bien court et nous pouvons ajouter qu'il a été bien employé. Les intérêts de la Congrégation l'avaient rendu nécessaire. Le lundi 12 novembre, le Supérieur général rentrait à Paris en remerciant le Seigneur de la protection qu'il a daigné lui accorder pendant ces longs et laborieux voyages.

II. — Nécrologe

Des Pères et des Frères morts dans la Congrégation depuis la fondation jusqu'à l'année 1866.

1. Le R. P. Jourdan (Jacques-Antoine), mort à Aix, le 20 avril 1823, âgé de vingt-six ans, après trois mois d'Oblation.
2. Le R. P. Marcou (Joseph), mort à Aix, le 20 août 1826, âgé de vingt-sept ans, après quatre ans d'Oblation.
3. Le Frère scolastique Dumolard (Philippe-Pierre), mort à Marseille, le 9 juillet 1828, ayant fait son Oblation sur son lit de mort le 28 juin 1828; il était dans sa vingt et unième année.

4. Le R. P. ARNOUX (Victor-Antoine), mort à Aix, le 13 juillet 1828, âgé de vingt-cinq ans, après quatre ans d'Oblation.
5. Le R. P. SUZANNE (Marie-Jacques-Antoine), mort à Marseille, le 31 janvier 1829, âgé de trente ans, après onze ans d'Oblation.
6. Le R. P. CAPMAS (Joseph-Théodore-Martial), mort à Marseille, le 10 janvier 1831, âgé de quarante ans, dans sa deuxième année d'Oblation.
7. Le R. P. PONS (Alexandre-Marie), mort à Marseille, le 16 septembre 1836, âgé de vingt-six ans, après sept ans d'Oblation.
8. Le R. P. RICHAUD (Joseph-Laurent), mort à Ajaccio, le 7 janvier 1837, âgé de trente-trois ans; il avait fait son Oblation le 10 mars 1826.
9. Le Frère scolastique MORANDINI (Louis-Camille-Ferdinand), mort à Aix, le 27 décembre 1838, âgé de vingt-deux ans; il avait fait son Oblation le 27 novembre 1837.
10. Le R. P. ALBINI (Ch.-Dominique), mort à Vico, le 20 mai 1839; il avait fait son Oblation le 1er novembre 1824.
11. Le R. P. MYE (Pierre-Nolasque), mort à Marseille, le 10 mars 1841, âgé de soixante-treize ans; il avait fait son Oblation le 1er novembre 1818.
12. Le R. P. PARIS (Balthasar-Joseph-Henri), mort à Marseille, le 11 avril 1841, âgé de trente-sept ans; il avait fait son Oblation le 1er novembre 1828.
13. Le R. P. MOUREAU (François), mort à Ajaccio, le 2 février 1846; il était né le 29 janvier 1793 et avait fait son Oblation le 1er novembre 1818.
14. Le Frère convers GIROUD (Victor-Joseph), mort à Marseille, le 14 octobre 1846; il était né le 1er novembre 1823, et il a fait son Oblation la veille de son trépas.
15. Le R. P. GIBELLI (Antoine), mort à Marseille, le 17 novembre 1846; il était né le 19 août 1813, et avait fait son Oblation le 15 août 1835.
16. Le Frère convers BLAIN (François-Xavier), mort à N.-D. de Bon-Secours, le 25 décembre 1847; il avait fait son Oblation le 1er novembre 1845.
17. Le Frère scolastique ARVEL (Antoine), mort au grand Séminaire de Marseille, le 29 janvier 1848; il était né en 1822 et avait fait son Oblation le 9 novembre 1846.
18. Le R. P. PERRON (Frédéric), mort dans le comté d'York, le 22 février 1848; il avait fait son Oblation le 1er janvier 1840.

19. Le Frère scolastique Gavinet (Félix), mort à Nancy, le 20 mars 1848, pendant le cours de son noviciat.
20. Le R. P. André (Daniel-Valentin), mort à Trets, le 27 août 1848 ; il avait fait son Oblation le 1er novembre 1827.
21. Le R. P. Michel (Frédéric), mort à Saint-Sauveur, près Saint-Marcellin, le 6 mars 1849, au retour d'une Mission ; il était né le 6 décembre 1814 et avait fait son Oblation le 25 juillet 1848.
22. Le R. P. Mounier (Jean-François-Régis), mort à Marseille, le 5 octobre 1849 : il était né le 8 décembre 1822 et avait fait son Oblation le 14 mars 1848.
23. Le Frère scolastique Pellarin (Jules-Marie), mort à N.-D. de Lumières, le 17 octobre 1850 ; il était né le 26 juin 1827 et avait fait son Oblation le 13 mai 1848.
24. Le R. P. Leymier (Félix-François), mort à Jaffna, le 16 juin 1851 ; il était né le 17 mai 1821 et avait fait son Oblation le 18 février 1849.
25. Le Frère convers Plotier (Jean-François), mort à N.-D. de l'Osier, le 9 février 1852 ; il était né le 12 juillet 1829 ; il a fait son Oblation perpétuelle la veille de sa mort.
26. Le Frère convers Favier (Joseph), mort à N.-D. de l'Osier, le 29 février 1852 ; il a fait son Oblation perpétuelle la veille de sa mort.
27. Le Frère scolastique Silvy (Alexandre), mort à Aix, le 8 mars 1852 ; il était né le 29 mars 1830, et avait fait son Oblation le 26 juillet 1850.
28. Le Frère convers Boyoud (Joseph), mort à N.-D. de l'Osier, le 8 avril 1852 ; il était né le 30 septembre 1831 ; il a fait son Oblation perpétuelle le jour de sa mort.
29. Le Frère convers Featherstone (George), mort à Everingham, le 5 juillet 1852 ; il avait fait son Oblation perpétuelle le 15 août 1849.
30. Le R. P. Clausset (Pierre), mort à N.-D. de l'Osier, le 17 décembre 1852 ; il était né le 21 mars 1836, et avait fait son Oblation le 15 octobre 1848.
31. Le Frère scolastique Vacher (Urbain), mort à Aix, le 1er janvier 1853 ; il était né le 29 septembre 1827, et avait fait son Oblation le 1er novembre 1850.
32. Le Frère scolastique Winter (Guillaume), mort au grand Séminaire de Marseille, le 15 janvier 1853 ; il était né le 30 octobre 1833, et avait fait son Oblation le 21 juin 1851.
33. Le R. P. Dalton (Patrice), mort à Dublin, le 24 sep-

tembre 1853; il était né le 2 juin 1830, et avait fait son Oblation le 25 décembre 1848.

34. Le R. P. Baudrand (Jean-Marie-Fleury), mort à Galveston, le 1er octobre 1853; il était né le 9 mars 1811, et avait fait son Oblation le 1er novembre 1838.

35. Le R. P. Ciamin (Joseph-Alexandre), mort à Ceylan, le 10 novembre 1853; il était né le 18 novembre 1820, et avait fait son Oblation le 8 septembre 1847.

36. Le Frère convers Langlois (Jean-Baptiste), mort à Montréal, le 1er avril 1854; il était né le 30 septembre 1800, et avait fait son Oblation perpétuelle le 21 novembre 1851.

37. Le R. P. Chauvet (Casimir), mort au grand Séminaire de Romans, le 9 janvier 1855; il était né le 6 février 1812, et avait fait son Oblation le 29 septembre 1840.

38. Le R. P. Duperray (Barthélemy), mort à Brownsville, le 9 janvier 1855; il était né le 12 octobre 1828, et avait fait son Oblation le 7 avril 1854.

39. Le R. P. Lacombe (Victor), mort à Ceylan, le 22 janvier 1855; il était né le 28 avril 1826, et avait fait son Oblation le 2 février 1852.

40. Le R. P. Pasqualini (Jean-Paul), mort à Ajaccio, le 10 février 1855; il était né le 12 janvier 1825, et avait fait son Oblation le 16 juillet 1849.

41. Le R. P. Dorey (Eugène), mort à Nancy, le 15 mars 1855; il était né le 21 septembre 1821, et avait fait son Oblation le 7 novembre 1847.

42. Le R. P. Rossi (Jean-Baptiste), mort à La Colla, le 24 mars 1855; il était né le 31 octobre 1825, et avait fait son Oblation le 16 juillet 1847.

43. Le Frère convers Chambard (Joseph), mort à Montolivet, le 8 mai 1855; il était né le 6 septembre 1826; il fit son Oblation perpétuelle le 23 avril 1855.

44. Le Frère scolastique Caix (Marie-Joseph), mort à Sikling-hall, le 13 juin 1855; il était né le 20 mai 1829, et avait fait son Oblation le 10 octobre 1853.

45. Le Frère convers Charvin (Joseph), mort à Limoges, le 10 décembre 1855; il était né le 18 février 1835; il a fait son Oblation perpétuelle le jour de sa mort.

46. Le Frère scolastique Camper (François), mort à Montolivet, le 19 janvier 1856; il était né le 13 janvier 1835, et avait fait son Oblation le 1er novembre 1854.

47. Le Frère scolastique Ricard (Auguste), mort à Montolivet, le 14 mars 1856; il était né le 10 février 1835, et avait fait son Oblation le 1er mai 1853.

48. Le Frère scolastique Maxé (Adolphe), mort à N.-D. de l'Osier, le 21 avril 1856; il était né le 30 avril 1832, et avait fait son Oblation le 1er novembre 1855.

49. Le R. P. Verdet (Jean-Maurice-Casimir), mort dans le golfe du Mexique, le 10 août 1856; il était né le 22 septembre 1825, et avait fait son Oblation le 3 septembre 1848.

50. Le Frère scolastique Lamarche (Augustin-Nicolas), mort à Trémousey, le 22 janvier 1857; il était né le 13 novembre 1832, et avait fait son Oblation le 1er novembre 1853.

51. Le R. P. Richard (François-Hippolyte-Gustave), mort à Inchicore, le 20 avril 1857; il était né le 4 février 1827, et avait fait son Oblation le 10 mai 1850.

52. Le R. P. Bouquillon (Jules), mort à Siklinghall, le 30 août 1857; il était né le 20 septembre 1824, et avait fait son Oblation le 27 août 1854.

53. Le R. P. Andrieux (Joseph-Siffroy), mort à Marseille, le 2 septembre 1857; il était né le 27 novembre 1828, et avait fait son Oblation le 15 octobre 1848.

54. Le R. P. Bargy (Joseph), mort à Limoges, le 13 février 1858; il était né le 23 mai 1823, et avait fait son Oblation le 17 février 1849.

55. Le Frère scolastique Baland (Jean-Baptiste-Joseph-Marie), mort à Nancy, le 27 juin 1858; il était né le 7 août 1834, et avait fait son Oblation le 15 août 1856.

56. Le R. P. Amisse (Pierre-Julien), mort à N. D. de l'Osier, le 7 juillet 1858; il était né le 8 octobre 1825, et avait fait son Oblation le 10 mars 1849.

57. Le Frère convers Garcias (Joseph-Marie), mort à Brownsville, le 26 septembre 1858; il a fait son Oblation perpétuelle dans le cours de sa maladie.

58. Le R. P. De Lustrac (Paul-Hippolyte), mort à Brownsville, le 8 octobre 1858; il était né le 16 décembre 1822, et avait fait son Oblation le 17 février 1855.

59. Le Frère scolastique Bonifaci (Jean-Pierre), mort à Montolivet, le 17 novembre 1858; il était né le 17 juillet 1835; il fit son Oblation sur son lit de mort.

60. Le R. P. Luigi (Dominique), mort à Vico, le 28 décembre 1858; il était né le 11 février 1817, et avait fait son Oblation le 27 décembre 1837.

61. Le Frère convers Stoddart (Jacques), mort à Siklinghall, le 17 janvier 1859; il était né en août 1840; il fit son Oblation le jour de sa mort.

62. Le R. P. Lagrue (Léon-François-Nicolas), mort à Nancy,

le 18 mai 1859; il était né le 9 avril 1829, et avait fait son Oblation le 21 novembre 1851.

63. Le Frère Antoine (Félicien), novice scolastique, mort à Nancy, le 6 octobre 1859; il a fait ses vœux sur son lit de mort.

64. Le R. P. Aubert (Casimir-Joseph-Jérôme), mort à Marseille, le 17 janvier 1860; il était né le 30 décembre 1810, et avait fait son Oblation le 25 décembre 1827.

65. Le Frère convers Byrne (Robert-Bonaventure), mort à Ceylan, le 22 mai 1860; il a fait son Oblation perpétuelle sur son lit de mort.

66. Le R. P. Génin (Victor-Jean), mort à Talence, le 19 décembre 1860; il était né le 28 juillet 1827, et avait fait son Oblation le 21 septembre 1850.

67. Le R. P. Caille (Jean-Baptiste), mort à Autun, le 18 mars 1861; il était né le 9 mars 1806, et avait fait son Oblation le 2 juillet 1855.

68. Le Frère convers Poorey (Paul-Étienne), mort à Ceylan, le 8 mai 1861; il a fait son Oblation perpétuelle quinze jours avant sa mort.

69. Le T. R. P. De Mazenod (Charles-Joseph-Eugène), Fondateur et premier Supérieur général de la Congrégation, mort évêque de Marseille, le 21 mai 1861; il était né le 1er août 1782, et avait fait son Oblation le 1er novembre 1818.

70. Le R. P. Bellon (Charles-Barthélemy), mort à Bordeaux, le 28 juin 1861; il était né le 13 septembre 1814, et avait fait son Oblation le 15 août 1836.

71. Le R. P. Flurin (Jean-Baptiste-Emile), mort à Ceylan, le 12 juillet 1861; il était né le 28 septembre 1830, et avait fait son Oblation le 20 janvier 1853.

72. Le Frère scolastique Dumas (Léon-Louis), mort à Montolivet, le 20 novembre 1861; il était né le 15 février 1839, et avait fait son Oblation le 19 janvier 1859.

73. Le R. P. Crousel (Pierre-Ferdinand), mort à Ceylan, le 14 décembre 1861; il était né le 14 décembre 1828, et avait fait son Oblation le 17 février 1857.

74. Le R. P. Rigard (Pascal), mort à N.-D. de Lumières, le 9 janvier 1862; il était né le 16 mai 1805, et avait fait son Oblation le 1er novembre 1828.

75. Le R. P. Dutertre (Pierre-François-Xavier), mort à Liverpool, le 5 février 1862; il était né le 28 août 1825, et avait fait son Oblation le 25 mars 1849.

76. Le Frère convers Copeland (George), mort à Brownsville, le 11 août 1862; il a fait ses vœux sur son lit de mort.

77. Le Frère scolastique PERRENOT (Augustin), mort à N.-D. de Lumières, le 16 août 1862; il était né le 9 octobre 1841, et avait fait son Oblation le 15 août 1860.

78. Le Frère SEURIN (Reynaud), novice scolastique, mort à N.-D. de l'Osier, le 30 septembre 1862, après un mois de noviciat.

79. Le R. P. SIVY (François-Marie-Joseph), mort à Brownsville, le 6 octobre 1862; il était né le 12 juillet 1834, et avait fait son Oblation le 13 janvier 1857.

80. Le R. P. SCHUMACHER (Jean-Eugène), mort à Brownsville, le 6 octobre 1862; il était né le 22 mars 1823, et avait fait son Oblation le 17 février 1860.

81. Le R. P. HONORAT (Jean-Baptiste-André), mort à N.-D. de l'Osier, le 23 décembre 1862; il était né le 7 mai 1799, et avait fait son Oblation le 30 mai 1819.

82. Le R. P. MERLIN (Hector-Louis-François), mort à Talence, le 23 février 1863; il était né le 20 juillet 1808, et avait fait son Oblation le 5 octobre 1851.

83. Le R. P. GUINET (François-Xavier), mort à Talence, le 11 mai 1863; il était né le 28 septembre 1824, et avait fait son Oblation le 8 septembre 1849.

84. Le R. P. COURTÈS (Jean-Joseph-Hippolyte), assistant général, mort à Aix, le 3 juin 1863; il était né le 1er janvier 1798, et avait fait son Oblation le 1er novembre 1818.

85. Le R. P. POWER (Robert-Mary), mort à Liverpool, le 6 août 1863; il était né le 8 juin 1837, et avait fait son Oblation le 8 décembre 1861.

86. Le R. P. VINCENS (Joseph-Ambroise), assistant général et visiteur du Canada, mort à la Rivière au Désert, le 9 août 1863; il était né le 8 septembre 1803, et avait fait son Oblation le 25 août 1834.

87. Le Frère convers LEBICOLAIS (Jean-Marie), mort au Sacré-Cœur d'Autun, le 9 janvier 1864; il était né le 31 janvier 1832; il a fait ses vœux sur son lit de mort.

88. Le Frère convers PONS (Auguste-Joseph-Louis), mort à N.-D. de l'Osier, le 16 mai 1864; il était né le 2 mai 1832, et avait fait son Oblation perpétuelle le 23 octobre 1858.

89. Le R. P. GROLLIER (Pierre-Henri), mort au fort Good-Hope, le 4 juin 1864; il était né le 30 mars 1826, et avait fait son Oblation le 15 octobre 1848.

90. Le R. P. CORBETT (Guillaume), mort à la Rivière au Désert, le 4 juillet 1864; il était né le 26 décembre 1826, et avait fait son Oblation le 15 mars 1860.

91. Le Frère convers MARTEL (Claude-François), mort à Talence, le 4 juillet 1864; il était né le 8 juillet 1807, et avait fait son Oblation perpétuelle le 25 décembre 1848.
92. Le Frère convers ROUX (Joseph-Marie), mort à N.-D. de la Garde, le 16 mars 1865; il était né le 25 mars 1803, et avait fait son Oblation perpétuelle le 14 juillet 1835.
93. Le Frère convers GILLAN (Hugh-Mary-Joseph), mort à Stillorgan, le 9 avril 1865; il était né le 8 mars 1838, et avait fait son Oblation perpétuelle le 1er novembre 1864.
94. Le Frère convers DOWLING (Rouland-Robert), mort à Jaffna, le 21 août 1865; né en 1844; il avait fait son Oblation perpétuelle le 8 janvier 1863.
95. Le R. P. GIGOUX (Claude-François), mort à Ottawa, le 5 octobre 1865; il était né le 11 septembre 1839, et avait fait son Oblation le 17 février 1861.
96. Le R. P. BAVEUX (Léonard-Jean-Claude), mort à Montréal, le 21 novembre 1865; il était né le 6 novembre 1796, et avait fait son Oblation le 2 août 1843.
97. Le R. P. FRIGÈRE (Louis-Pierre), mort à Aix, le 31 janvier 1866; il était né le 14 septembre 1837, et avait fait son Oblation le 27 mai 1860.
98. Le R. P. CHARDIN (Marie-Joseph), mort à N.-D. de la Garde, le 16 février 1866; il était né le 12 février 1820, et avait fait son Oblation le 15 août 1853.
99. Le R. P. BRUNET (Auguste-Albert), mort à Montréal, le 27 juin 1866; il était né le 11 octobre 1816, et avait fait son Oblation le 15 août 1842.
100. Le R. P. HÉVIN (Charles-Henri), mort à Bordeaux, le 4 août 1866; il était né le 17 mai 1825, et avait fait son Oblation le 26 février 1865.
101. Le R. P. GILLIGAN (Jean), mort à Leeds, le 23 août 1866; il était né le 1er novembre 1839, et avait fait son Oblation le 31 mai 1859.

REQUIESCANT IN PACE.

FIN DU TOME V.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1866.

JUIN 1866.

SEPTEMBRE 1866.

DÉCEMBRE 1866.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

